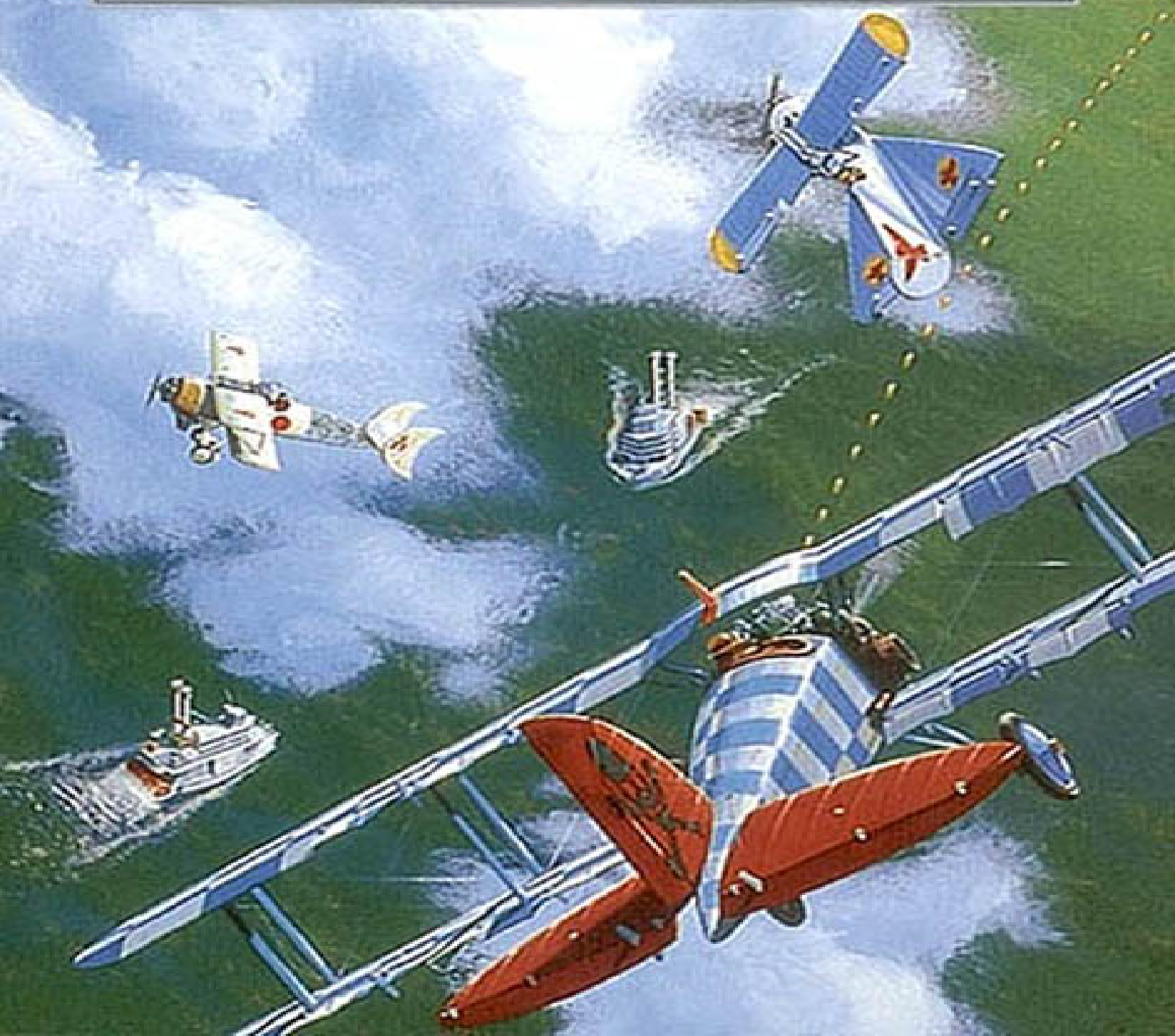
SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

PHILIP JOSÉ FARMER

LE LABYRINTHE MAGIQUE

Le fleuve de l'éternité IV



Philip José Farmer

Le labyrinthe magique
(The magic labyrinth)

Le fleuve de l’éternité
IV

1980

Titre original :
THE MAGIC LABYRINTH

© Philip José Farmer, 1980
Traduction française :
Editions Robert Laffont, S.A., Paris, 1982
ISBN : 2-221-00862-6

De la Vie Raison est le seul arbitre, du labyrinthe magique l'unique fil d'Ariane… Au détour duquel l'homme découvrira le tout dont sur la Terre il ne découvrait que les parties…

La kasida du Haji Abdu Al-Yazdi.

Pour Harlan Ellison, Leslie Fiedler et Norman Spinrad,
les plus vivants de tous les vivants.

AVANT-PROPOS

Avec ce livre s’achève la série du Monde du Fleuve. Tous les fils épars y sont réunis en un nœud gordien à l’épreuve de l’épée, tous les mystères humains percés, le terme est atteint des millions de kilomètres que compte le Fleuve et des nombreuses années d’enquête et de La Quête.

SECTION 1

Le mystérieux inconnu

1

« On ne devrait jamais redouter qu’une seule personne, et cette personne, c’est soi-même. »

Telle était l’une des maximes favorites de l’Opérateur.

L’amour tenait également une grande place dans ses propos.

« La personne que l’on redoute le plus, il faut aussi beaucoup l’aimer », disait-il.

Mais ce n’était pas lui-même que l’homme connu de certains sous le nom de X ou de Mystérieux Inconnu redoutait ni aimait le plus.

Il avait chéri trois êtres plus que tout au monde : sa femme, aujourd’hui décédée, et, plus profondément encore, sa mère adoptive et l’Opérateur, qu’il aimait aussi intensément l’un que l’autre ; ou du moins l’avait-il cru naguère.

Sa mère adoptive était à des années-lumière de là ; il n’avait pas et n’aurait peut-être plus jamais affaire à elle. Si elle savait ce qu’il était en train de faire, elle serait accablée de honte et de chagrin. Ne pas pouvoir lui expliquer pourquoi il agissait ainsi et, par là, se justifier, le peinait énormément.

Quant à l’Opérateur, il l’aimait toujours, mais le haïssait en même temps.

Passant alternativement de la patience à la fièvre ou à l’exaspération, X attendait maintenant l’arrivée du fabuleux et néanmoins bien réel bateau. Il avait raté le *Rex Grandissimus ;* le *Mark Twain* restait désormais son seul espoir.

S’il ne parvenait pas à monter à son bord… non, l’idée en était presque intolérable. Il devait absolument réussir.

Pourtant, lorsqu’il serait sur le bateau, il courrait sans doute le plus grand danger auquel il aurait jamais été exposé, à une exception près. Il savait que l’Opérateur se trouvait en aval du Fleuve, pour l’avoir vu à la surface de son graal ; mais celui-ci ne lui fournirait plus aucune indication. Le satellite avait jusqu’alors suivi la trace de l’Opérateur, des autres Ethiques (en dehors de lui-même) et de leurs agents le long du Fleuve, transmettant leur position au graal qui était plus qu’un simple graal. Puis la carte s’était effacée sur le métal gris du cylindre ; un élément du satellite était tombé en panne, exposant désormais X à être surpris par l’Opérateur, les agents ou les autres Ethiques.

Il y avait bien longtemps déjà, X avait doté secrètement le satellite d’un dispositif qui lui permettait de repérer à tout instant les habitants de la tour et des chambres souterraines. Les autres avaient sans doute agi de même à son endroit, bien entendu, mais il avait déjoué leur surveillance en utilisant un distorseur d’aura, qui lui avait également permis de mentir impunément au Conseil des Douze.

Maintenant, il était aussi ignorant et désarmé que les autres.

Or, si Clemens devait prendre quelqu’un à son bord, l’équipage fût-il au grand complet, c’était à coup sûr l’Opérateur. A peine l’aurait-il aperçu qu’il mettrait en panne et lui crierait d’embarquer.

Et lorsque le *Mark Twain* arriverait, si X parvenait à se faire enrôler dans son équipage, il devrait éviter l'Opérateur jusqu'au moment où il pourrait s'en défaire par surprise.

Son déguisement était certes assez bon pour tromper les autres Ethiques, mais pas quelqu'un d'aussi perspicace que l'Opérateur. Il reconnaîtrait X sur-le-champ et lui, X, serait perdu ; pour vigoureux et rapide qu'il fût, il l'était moins que l'Opérateur.

Celui-ci bénéficierait en outre d'un avantage psychologique. Confronté à un être qu'il haïssait et aimait en même temps, X se trouverait privé d'une partie de ses moyens et ne pourrait pas se jeter sur lui avec la furia nécessaire.

Bien que le procédé fût aussi lâche que détestable, il lui faudrait attaquer l'Opérateur par-derrière. Il avait déjà dû faire tant de choses répugnantes depuis qu'il s'était dressé contre les autres qu'il s'en savait capable. Depuis sa plus tendre enfance, on lui avait appris à exécrer la violence, mais inculqué aussi que celle-ci se justifiait lorsqu'il s'agissait de préserver sa propre existence. Que le mécanisme de résurrection rendît pratiquement indestructibles les habitants du Monde du Fleuve n'entrait pour rien là-dedans. Ce mécanisme ne fonctionnait plus, mais même auparavant, il avait dû se forcer pour recourir à la violence. Contrairement à ce que ses maîtres affirmaient, la fin justifiait les moyens. Et puis, tous ceux qu'il tuait ne mouraient pas définitivement. C'était en tout cas ce qu'il croyait. Mais il n'avait pas prévu que les événements prendraient cette tournure.

L'Ethique vivait depuis peu dans une hutte en bambous recouverte de feuilles, édifiée sur ce qui était la rive droite du Fleuve quand on faisait face au courant. Assis maintenant à proximité de la berge sur l'herbe courte et épaisse de la plaine, il attendait l'heure du déjeuner en compagnie d'environ cinq cents personnes. Naguère, c'était sept cents humains qui l'auraient entouré en ces lieux, mais

la population s’était clairsemée depuis la fin des résurrections. Suicides, meurtres et accidents, imputables le plus souvent aux gigantesques dragons du Fleuve qui broyaient les embarcations et dévoraient leurs passagers, constituaient les principales causes de décès. Il y avait de nombreuses années que cette région ne connaissait plus la guerre qui, jusque-là, prélevait le plus lourd tribut en vies humaines. Les conquérants en puissance avaient été tués, et ils ne ressuscitaient plus désormais quelque part ailleurs au bord du Fleuve pour engendrer de nouveaux désordres.

L’essor de l’Eglise de la Seconde Chance, du nichiren, du soufisme, ainsi que des autres religions et doctrines pacifistes, avait aussi fortement contribué à instaurer la paix.

A proximité de la foule se dressait une structure en forme de champignon, faite d’une sorte de granit moucheté de rouge. On appelait cela une pierre à graal, bien que sa matière fût en réalité un métal possédant une très grande conductibilité électrique. Sa base épaisse avait un mètre cinquante de hauteur et son chapeau environ quinze mètres de diamètre ; sa surface était percée de sept cents cavités, contenant chacune un cylindre de métal gris qui convertissait l’énergie déchargée par la pierre en nourriture, boissons et objets divers. C’était à ces cylindres que l’immense population du Monde du Fleuve, qui à un moment donné avait atteint selon certaines estimations de trente-cinq à trente-six milliards d’individus, devait de ne pas mourir de faim. Bien qu’on pût compléter la nourriture dispensée par les graals par du poisson, du pain de glands et de jeunes pousses de bambou, ces denrées n’auraient pas suffi à nourrir tous les habitants de l’étroite vallée qui bordait le Fleuve sur seize millions de kilomètres.

Tandis que les gens attroupés près du champignon de pierre bavardaient, riaient et plaisantaient, l’Ethique n’adressait pas la parole à ses voisins, absorbé par ses pensées. L’idée lui était venue que la panne du satellite

n’était peut-être pas naturelle. Son dispositif de repérage était conçu de manière à fonctionner plus de mille ans sans défaillance. L’interruption de ces émissions provenait-elle de ce que Piscator, ce Japonais antérieurement appelé Ohara, avait provoqué quelque dégât dans la tour ? En principe, Piscator aurait dû être tué par les différents pièges que lui, X, y avait disposés, ou paralysé par le champ de force que l’Opérateur y avait installé. Mais Piscator était un soufi ; il possédait peut-être une intelligence et des perceptions suffisamment exercées pour éviter ces chausse-trapes. Qu’il ait pu pénétrer dans la tour prouvait qu’il était très avancé sur le plan éthique. Parmi les *candidats,* les Terriens ressuscités, il n’en existait pas un sur cinq millions qui aurait été en mesure de franchir l’entrée du haut. Quant à celle située à la base de la tour, la seule que X eût aménagée, deux personnes seulement en connaissaient l’existence avant que l’expédition des Egyptiens de l’antiquité ne la découvre. Trouver leurs cadavres dans la chambre secrète l’avait surpris et bouleversé. Il n’avait appris, d’ailleurs, que l’un d’entre eux en avait réchappé, s’était noyé, puis réveillé dans la vallée, qu’en entendant le récit du survivant, déformé pour être passé par on ne savait combien de bouches. Aucun agent ne paraissait en avoir eu connaissance assez tôt pour prévenir en temps utile les Ethiques de la tour.

Ce qui l’inquiétait maintenant, c’était que si Piscator avait involontairement provoqué la panne du dispositif de repérage, il avait pu également ramener accidentellement les Ethiques à la vie. Et dans ce cas… lui, X, était fichu.

Il contempla, à l’autre bout de la plaine, les collines couvertes d’herbes aux longues pointes effilées et d’arbres de diverses essences, les fleurs aux couleurs éclatantes des plantes grimpantes qui s’accrochaient aux arbres à fer et, par-delà, les montagnes infranchissables dont les parois abruptes emprisonnaient la vallée. La peur et la frustration ranimèrent sa colère, qu’il dissipa aussitôt en appliquant la

technique mentale appropriée. L’énergie ainsi déployée élevait durant quelques secondes la température de son épiderme d’un dixième de degré Celsius, il le savait. Il ressentit un certain soulagement, mais il savait aussi que la colère reviendrait. L’ennui, avec cette technique, était qu’elle ne supprimait pas la source de son irritation. Il ne s’en affranchirait donc jamais, contrairement à ce qu’avaient cru ses pères spirituels.

Une main en visière, il jeta un coup d’œil en direction du soleil. Dans quelques minutes, en même temps que les millions d’autres réparties sur les deux rives du Fleuve, la pierre à graal vomirait un éclair accompagné d’un grondement de tonnerre. Il s’éloigna du champignon et se boucha les oreilles. Le bruit allait être assourdissant, et on avait beau s’y attendre, la décharge soudaine vous faisait toujours sursauter.

Le soleil atteignit le zénith.

Une énorme explosion retentit tandis que des flammes bleutées déchiraient l’air.

Sur la rive gauche uniquement.

C’était la deuxième fois que les pierres à graal de la rive droite demeuraient silencieuses.

Les habitants de cette rive attendirent avec anxiété qu’elles crachent leur énergie à l’heure du dîner ; en vain. Saisis d’une peur croissante, ils attendirent alors qu’elles le fassent pour le petit déjeuner ; toujours rien. La peur et la consternation se muèrent alors en panique.

Le lendemain, les affamés envahissaient en masse la rive gauche.

SECTION 2

A bord du Bateau Libre

2

Sir Thomas Malory était mort pour la première fois, sur la Terre, en l'an 1471 après Jésus-Christ.

Ce chevalier anglais franchit le cap des effroyables semaines qui suivirent le Jour de la Résurrection sans que son corps reçût de trop nombreuses blessures, mais le choc mental l'éprouva terriblement. La nourriture que lui fournissait son petit « graal » le fascina ; elle lui rappelait les paroles que, dans son *Livre du Roi Arthur,* il avait prêtées à Galahad et aux autres chevaliers découvrant celle que leur dispensait le Saint-Graal : « … vous goûterez à cette table mets plus doux qu'oncques chevalier ne savoura. »

Il *arrivait* parfois à Malory de songer qu'il avait perdu la raison. La folie l'avait toujours attiré, car le fou lui apparaissait comme un être à la fois touché par la grâce divine et invulnérable aux tourments de ce bas monde, pour ne rien dire des siens propres. Mais pour avoir passé tant d'années en prison sur la Terre sans devenir cinglé, il fallait qu'il fût d'une trempe à toute épreuve. L'une des choses qui lui avaient permis de garder l'esprit clair dans sa geôle avait été la rédaction de la première épopée en prose de la littérature anglaise. Il s'attaquait maintenant à une nouvelle œuvre ; elle n'aurait, il le savait bien, qu'un nombre infime

de lecteurs, mais il s’en moquait éperdument. Alors que son premier ouvrage, inspiré de ceux des grands écrivains français, relatait les exploits du Roi Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde, celui-ci traiterait des reniements dont avait et était encore victime le doux Jésus, mais aussi de son triomphe final. Contrairement à tant d’anciens dévots, Malory s’accrochait à sa foi en affectant superbement d’ignorer les « faits », ce qui, à en croire ses critiques, constituait en soi une preuve évidente de sa folie.

Deux fois massacré par de sauvages infidèles, Malory se retrouva pour finir dans une région habitée pour partie par des Parthes, pour partie par des Britanniques.

Les Parthes étaient des cavaliers de l’Antiquité, ainsi dénommés parce qu’ils avaient l’habitude de décocher des flèches par dessus leur épaule lorsqu’ils battaient en retraite ; autrement dit, ils aimaient à partir sur un bon trait. Telle était du moins l’explication que quelqu’un avait fournie à Malory, en riant sous cape ; celui-ci avait bien soupçonné qu’on se moquait de lui, mais il l’avait acceptée, en considérant qu’elle en valait bien une autre.

Les Britanniques venaient en majorité du XVIIe siècle et parlaient un anglais que Malory avait du mal à comprendre. Cependant, pour avoir passé tant d’années sur le Monde du Fleuve, ils parlaient aussi l’espéranto, cette langue artificielle que les missionnaires de l’Eglise de la Seconde Chance avaient adoptée comme mode de communication universel. Le pays, désigné maintenant sous le nom de Nouvelle Espérance, vivait en paix, mais il n’en avait pas toujours été ainsi. Il comptait autrefois un certain nombre de petits Etats qui avaient guerroyé farouchement avec les Etats médiévaux allemands et espagnols qui les bordaient au nord. Ces derniers avaient pour souverain un certain Kramer, surnommé Cogne-dur. Kramer tué, la région était entrée dans une longue ère de paix et les Etats rivaux avaient fini par fusionner. Malory s’y était établi et avait pris

pour compagne Philippa Hobart, fille de Sir Henry Hobart. Quoique cela ne fût plus guère de mode, il avait tenu à ce que Philippa et lui fussent mariés et obtenu d'un ami, ancien prêtre catholique, qu'il les unît selon l'antique cérémonial. Par la suite, il avait ramené son épouse et le prêtre à leur première foi.

Il fut néanmoins un peu ébranlé quand il entendit rapporter que le véritable Jésus-Christ avait séjourné dans la région en compagnie d'une femme hébreu qui avait connu Moïse, en Egypte et durant l'Exode, et d'un homme appelé Thomas Mix ; celui-ci était un « Américain », c'est-à-dire qu'il descendait d'Européens émigrés sur un continent dont la découverte n'avait eu lieu que vingt et un ans après la mort de Malory. Jésus et Mix avaient péri ensemble sur le bûcher, victimes de Kramer.

Pour commencer, Malory avait contesté que l'homme affirmant s'appeler Yeshua fût le vrai Christ. Qu'on eût affaire à un Hébreu contemporain du Christ, c'était bien possible, mais il s'agissait à coup sûr d'un imposteur.

Puis, après avoir enquêté de son mieux sur les déclarations que l'on prêtait à ce Yeshua et sur les circonstances de son martyre, il parvint à la conclusion que le Christ était peut-être réellement revenu parmi les hommes. Il incorpora donc l'histoire que les indigènes colportaient à l'épopée qu'il était en train d'écrire sur du papier de bambou, avec de l'encre et une plume taillée dans une arête de poisson. Il décida également de canoniser l'Américain et Mix devint saint Thomas-l'inébranlable-au-chapeau-blanc.

Au bout de quelque temps, Malory et ses disciples oublièrent ce que cette sainteté avait de fictif et en vinrent à croire que saint Thomas errait vraiment dans la vallée à la recherche de son maître, le doux Jésus, en ce monde qui était le Purgatoire ; purgatoire, il était vrai, un peu différent de ce lieu intermédiaire entre le monde temporel et le

Paradis que décrivaient les prêtres d'une Terre désormais perdue.

Ayant été consacré évêque sur la Terre, l'ex-ecclésiastique qui avait procédé au mariage de Thomas et de Philippa appartenait à la lignée pastorale descendant en droite ligne de saint Pierre ; il put donc former d'autres prêtres et leur conférer les saints ordres. L'attitude de la petite communauté catholique ainsi reconstituée différait cependant sur un point de ce qu'elle avait été sur le monde précédent : ses membres pratiquaient la tolérance ; ils ne tentèrent ni de rétablir l'Inquisition, ni de brûler ceux de leurs prochains qu'ils soupçonnaient de sorcellerie. S'ils avaient voulu renouer avec ces vénérables traditions, on les aurait bien vite exilés, voire même tués.

Une nuit, alors qu'allongé dans son lit Thomas Malory réfléchissait à ce que serait le prochain chapitre de son épopée, il entendit soudain de grandes clameurs s'élever à l'extérieur, accompagnées de bruits de pas précipités. Se dressant sur son séant, il éveilla Philippa qui se mit aussitôt à trembler de frayeur. Les deux époux sortirent de chez eux pour s'enquérir de la cause de ce remue-ménage. Les gens qu'ils interrogèrent leur désignèrent du doigt le ciel vierge de nuages, que des amas d'étoiles et de nébuleuses flamboyantes illuminaient comme l'eût fait la pleine lune.

Deux étranges objets s'y détachaient, très haut, contre la fournaise cosmique. Le plus petit se composait d'une grande sphère superposée à une autre de moindre diamètre. Bien que, du sol, on n'aperçût aucun lien entre elles, elles devaient être solidaires car elles se déplaçaient à la même vitesse. Une femme qui avait des connaissances en la matière déclara que la chose ressemblait à un ballon. Malory n'avait jamais vu de ballon, mais il en avait entendu décrire par des gens du XIXe et du XXe siècle : l'engin correspondait en effet à leur description.

L’autre objet, beaucoup plus grand, faisait penser à un cigare gigantesque.

La femme dit qu’il s’agissait d’un aéronef ou d’un dirigeable, à moins que ce ne fût un vaisseau appartenant aux inconnus qui avaient créé cette planète.

— Des anges ? murmura Malory, qu’auraient-ils besoin d’aéronefs ? N’ont-ils pas des ailes ?

Il oublia ce détail pour crier avec les autres en voyant l’énorme vaisseau aérien se mettre brusquement à piquer ; et pour hurler avec les autres en le voyant exploser, puis s’abattre en brûlant vers le Fleuve.

Le ballon poursuivit sa course vers le nord-est et ne tarda pas à disparaître. Mais, bien auparavant, l’appareil en flammes avait percuté l’eau du Fleuve. Sa carcasse s’y engloutit presque aussitôt, tandis que des fragments de l’enveloppe qui la recouvrait brûlaient quelques minutes encore avant de s’éteindre à leur tour.

3

Ce n’était ni des anges ni des démons qui voyageaient à bord de ce vaisseau céleste. L’homme que Malory et son épouse retirèrent de l’eau et ramenèrent au rivage dans leur bateau n’était ni plus ni moins humain qu’eux-mêmes. Grand, brun et mince comme une rapière, il avait un nez immense et un menton quasi inexistant. Il demeura longuement sans prononcer un mot, en les dévisageant de ses grands yeux noirs à la lueur des torches.

Après qu’on l’eut amené dans la maison commune, séché, enveloppé de vêtements épais et réconforté d’un café bouillant, il dit quelque chose en français, puis demanda en espéranto :

— Combien y a-t-il de survivants ?

— Nous ne le savons pas encore, répondit Malory.

Quelques minutes plus tard, on déposait sur la berge les premiers de vingt-deux cadavres, dont certains complètement carbonisés. L’un d’eux était celui d’une femme. On fouilla le Fleuve toute la nuit et une partie de la matinée, mais ce fut tout ce que l’on trouva. Le Français était le seul rescapé. Bien qu’affaibli et encore sous le coup du choc, il voulut absolument se lever pour prendre part aux recherches. Quand il vit les cadavres allongés près d’une pierre à graal, il éclata en sanglots et pleura longtemps. Malory jugea que c’était là un indice rassurant ; l’homme ne souffrait pas, en tout cas, d’un, traumatisme si profond qu’il le rendit incapable d’exprimer son chagrin.

— Que sont devenus les autres ? s’enquit l’étranger.

Puis sa douleur se mua en fureur ; il tendit le poing au ciel en maudissant un certain Thorn. Il demanda ensuite si quelqu'un n'avait pas vu ou entendu un autre engin, qu'il appelait un « hélicoptère ». De nombreuses personnes lui répondirent affirmativement.

— Dans quelle direction est-il parti ?

Certains affirmèrent que la machine qui produisait un curieux clapotement s'était dirigée vers l'amont du Fleuve ; d'autres, que c'était vers l'aval. Quelques jours plus tard, on rapporta que quelqu'un avait vu l'appareil s'abîmer dans le Fleuve au cours d'une tempête, à environ trois cents kilomètres en amont ; cet unique témoin prétendait qu'un homme s'en était échappé à la nage. Un message par tam-tam fut aussitôt adressé aux gens de la région où l'accident s'était produit, pour leur demander si aucun étranger n'était subitement apparu dans leur secteur. Ils répondirent que non.

On repêcha un certain nombre de graals à la surface du Fleuve. On les apporta au survivant, qui désigna l'un d'eux comme étant le sien et l'utilisa le même soir pour se procurer son repas. Plusieurs de ces graals étaient des « jokers », c'est-à-dire des cylindres que n'importe qui pouvait ouvrir ; l'Etat de Nouvelle Espérance les réquisitionna.

Le Français demanda alors si de gigantesques bateaux à aubes n'étaient pas passés par là. Oui, il en était passé un : le *Rex Grandissimus,* commandé par l'infâme roi Jean d'Angleterre.

— Bien, dit le Français, qui après un instant de réflexion ajouta : Je pourrais me contenter de rester ici en attendant l'arrivée du *Mark Twain.* Mais telle n'est pas mon intention ; je vais me lancer à la poursuite de Thorn.

Il avait alors suffisamment récupéré pour parler de lui ; et il fallait ouïr comme il en parlait !

— Je suis Savinien de Cyrano II de Bergerac. Je préfère qu'on m'appelle Savinien, mais, je ne sais pourquoi, la

plupart des gens ont une prédilection pour Cyrano. Je leur accorde donc cette petite licence. Après tout, c'est sous ce nom que je suis passé à la postérité et, bien qu'il s'agisse d'une erreur, ma renommée est telle que mes admirateurs ne parviennent pas à se défaire de leur habitude pour respecter ma préférence. Ils se tiennent pour mieux informés que moi !

» Vous avez, bien sûr, tous entendu parler de moi ?

Il toisa ses hôtes comme s'ils devaient se sentir grandement honorés de recevoir un visiteur aussi illustre.

— A mon grand regret, je dois avouer que non, dit Malory.

— Quoi ? J'étais la plus fine lame de mon époque et peut-être, que dis-je, certainement de tous les temps. Au diable la modestie ! Pourquoi irais-je mettre ma lumière sous le boisseau ? Je suis également l'auteur d'un certain nombre de chefs-d'œuvre littéraires. J'ai écrit des ouvrages satiriques débordant d'esprit et de verve, dont un relatant un *Voyage imaginaire aux régions de la Lune et du Soleil.* Je crois savoir qu'un certain Molière s'est emparé de ma comédie *Le Pédant joué* et l'a présentée comme sienne après l'avoir quelque peu modifiée. Baste ! J'exagère peut-être, mais ce Molière s'en est à coup sûr largement inspiré. Je crois savoir également qu'un Anglais dénommé Jonathan Swift a utilisé certaines de mes idées dans son *Voyages de Gulliver.* Je ne saurais les en blâmer, n'ayant moi-même pas dédaigné de reprendre à mon compte les idées des autres ; mais pour les améliorer !

— Tout cela est fort beau, monsieur, fit Malory en s'abstenant de mentionner ses propres œuvres, mais si ce n'est point abuser de vos forces, j'aimerais que vous nous appreniez comment vous vîntes ici à bord de cet aéronef et pour quelle raison celui-ci s'abattit en flammes.

De Bergerac logeait chez les Malory en attendant qu'on lui trouve une hutte vide ou qu'on lui prête des outils pour qu'il puisse s'en construire une. Mais, pour l'heure, il se tenait en compagnie de ses hôtes et d'une centaine de

personnes, les unes assises, les autres debout, auprès d’un grand feu allumé devant leur logis.

L’histoire fut longue, et plus fabuleuse encore que celles dont le conteur et Malory avaient été jadis les auteurs. Sir Thomas, pourtant, eut l’impression que le Français gardait pour lui une partie de ce qui s’était passé.

Le récit fini, il murmura d’un ton rêveur :

— Ainsi, il est donc vrai qu’il se dresse une tour au milieu de la mer boréale, cette mer qui donne naissance au Fleuve et à laquelle il retourne ? Il est vrai que les créateurs de ce monde, quels qu’ils soient, habitent cette tour ? Je me demande ce qu’il est advenu de ce Japonais appelé Piscator ; les habitants de la tour, qui sont certainement des anges, l’ont-ils invité à demeurer avec eux puisque, dans un sens, il avait franchi les portes du Paradis ? Ou l’ont-ils envoyé ailleurs, en quelque région lointaine du Fleuve ?

» Et ce Thorn, pour quelle raison s’est-il conduit de manière aussi criminelle ? Peut-être un démon se dissimulait-il sous ses traits…

De Bergerac partit d’un rire aussi bruyant que méprisant.

— Il n’existe ni anges ni démons, mon ami ! Je n’affirme plus, comme autrefois sur la Terre, qu’il n’y a pas de Dieu. Mais reconnaître l’existence d’un Créateur n’entraîne pas qu’on croie en celle de ces êtres mythiques !

Malory soutint avec véhémence qu’anges et démons n’avaient rien de mythique. Alors que la discussion tournait à la querelle, le Français se leva brusquement et s’en alla. D’après ce que Malory entendit dire, il passa la nuit dans la hutte d’une femme à laquelle l’idée était venue qu’un aussi grand bretteur ne pouvait être qu’un fameux sabreur. A en croire cette femme, il l’était, encore qu’un peu trop porté, peut-être, à cette façon de faire l’amour pratiquée en France, dont beaucoup estimaient qu’elle représentait le summum en la matière alors que d’autres la tenaient pour la pire dépravation. Malory en ressentit un profond dégoût. Mais un peu plus tard le même jour, de Bergerac revint

s’excuser de son ingratitude envers l’homme qui lui avait sauvé la vie.

— Je n’aurais pas dû me gausser de vous, mon hôte, mon sauveur. Je vous fais mille excuses, en échange desquelles je n’aspire à recevoir qu’un unique pardon.

— Vous êtes pardonné, dit sincèrement Malory. Bien que sur la Terre vous ayez abandonné notre église et blasphémé Dieu, vous voudrez peut-être assister à la messe que nous célébrerons ce soir pour le salut de l’âme de vos défunts compagnons.

— C’est bien le moins que je puisse faire.

Au cours de la messe, il pleura si copieusement que, voulant tirer profit de son bouleversement, Malory lui demanda s’il était disposé à revenir à Dieu.

— Je ne savais pas L’avoir quitté, s’il existe, répliqua le Français. Je pleurais amèrement la perte de mes amis du *Parseval* et de ceux qui, sans être mes amis, jouissaient de mon estime. Je pleurais de rage en songeant à Thorn ou à celui qui se dissimule sous ce nom. Je pleurais enfin de ce qu’il y ait encore des hommes et des femmes assez ignorants et superstitieux pour croire en de pareilles sornettes.

— C’est de la sainte messe que vous parlez en ces termes ? s’enquit Malory d’une voix glaciale.

— Oui. Veuillez encore me pardonner.

— Pas avant que vous n’éprouviez un repentir sincère et le manifestiez à ce Dieu que vous avez si grandement offensé.

— Quelle merde ! persifla de Bergerac. Mais presque aussitôt, il étreignit Malory et, l’embrassant sur les deux joues, s’exclama : Comme j’aimerais que votre foi repose sur des faits concrets ! Mais si tel était le cas, comment pourrais-je pardonner à Dieu ?

Il prit congé de Malory en disant qu’ils ne se reverraient sans doute jamais. Le lendemain matin, il allait entreprendre

de remonter le Fleuve. Malory songea qu'il lui faudrait pour cela voler un bateau ; il ne se trompait pas.

Malory repensa souvent à l'homme qui avait sauté du dirigeable en flammes, à l'homme qui était réellement allé jusqu'à cette tour dont tout le monde parlait, mais que personne n'avait jamais vue en dehors de l'équipage du *Parseval ;* ou, si l'on pouvait ajouter foi à cette histoire, d'un groupe d'Egyptiens de l'Antiquité et d'un gigantesque sous-humain velu.

Moins de trois ans plus tard, le deuxième grand navire à aubes arrivait à son tour. Il était plus énorme encore que le *Rex,* plus luxueux, plus rapide, mieux blindé et mieux armé. Mais il ne s'appelait pas le *Mark Twain.* Son capitaine, un Américain dénommé Samuel Clemens, l'avait rebaptisé le *Bateau Libre.* Il avait apparemment entendu dire que le roi Jean appelait son propre bateau, qui était le *Bateau Libre* original, le *Rex Grandissimus.* Il avait donc récupéré le nom et l'avait fait peindre cérémonieusement sur la coque de son navire.

Le bateau fit une brève escale pour recharger son bataciteur et ses graals. Malory n'eut pas l'occasion de s'entretenir avec son capitaine, mais il le vit, ainsi que Joe Miller, son surprenant garde du corps. C'était bien un ogre, mesurant trois bons mètres de haut et pesant au moins trois cent cinquante kilos. Il avait le corps moins velu que Malory s'y attendait d'après ce qu'on racontait, et n'était pas plus hirsute que bien des hommes que celui-ci avait vus, encore que ses cheveux fussent plus longs que les leurs. En dépit de sa lourde mâchoire de prognathe et de son nez semblable à un gigantesque concombre ou à l'appendice du singe nasal, son visage était celui d'un être intelligent.

4

La poursuite reprit.

Dans une heure, le soleil arriverait au zénith et le bateau fabuleux mouillerait à proximité d'une pierre à graal. On coifferait celle-ci d'une demi-sphère en cuivre qu'un câble d'aluminium très épais relierait au bataciteur du vaisseau. Quand la pierre libérerait sa formidable décharge électrique, elle rechargerait le bataciteur et remplirait les graals, restés à bord sur une plaque de cuivre, de nourriture, de boissons et d'articles divers.

La coque du bateau était blanche, sauf sur le tambour des quatre roues à aubes dont le carénage portait, peint en grandes lettres noires, *Bateau Libre.* En dessous de ce nom, on lisait écrit en plus petits caractères : « Capitaine : Samuel Clemens » ; et enfin, en plus petit encore : « Armement : les Vengeurs S.A. »

Un pavillon carré, portant phœnix d'écarlate sur champ d'azur, flottait à un mâtereau sur la timonerie.

Le même emblème se retrouvait sur le mât de poupe, planté avec une quête de quarante-cinq degrés à l'extrémité du pont inférieur.

Le bateau de Sam avait une longueur hors-tout de 167,64 m ; sa largeur, d'un tambour de roue à l'autre, atteignait 35,05 m, et son tirant d'eau en charge 5,48 m. Il comportait cinq ponts. Le pont inférieur, appelé pont A ou chaufferie, abritait diverses soutes, l'énorme bataciteur qui s'élevait à l'intérieur d'un puits jusqu'au pont suivant, les quatre moteurs électriques qui actionnaient les roues à aubes, et une chaudière imposante.

Le bataciteur était un gigantesque appareil électrique, qui mesurait quinze mètres de large sur treize de haut. L'un des ingénieurs de Sam lui avait affirmé qu'il s'agissait d'une invention de la fin du XXe siècle ; mais cet ingénieur ayant vécu après 1983, Sam le soupçonnait d'être un agent des Ethiques (il était mort depuis longtemps, maintenant).

Le bataciteur (contraction de batterie et accumulateur) était capable d'absorber l'énorme voltage que les pierres à graal déchargeaient en l'espace d'une seconde pour le restituer, selon les besoins, soit en totalité dans le même laps de temps, soit littéralement au goutte à goutte. Il fournissait l'électricité nécessaire à l'alimentation des quatre gros moteurs qui propulsaient les roues à aubes et à la satisfaction de tous les autres besoins du bateau, qui était doté, entre autres, d'un système de climatisation.

Haute de neuf mètres et large de dix-huit, la chaudière électrique donnait l'eau chaude requise pour les douches, le chauffage des cabines et l'alambic du bord, l'air comprimé du canon, ainsi que la vapeur qui actionnait les mitrailleuses, les catapultes servant à lancer les avions de combat, les sifflets et les deux cheminées du navire. De cheminée, ces dernières n'avaient que le nom : elles se contentaient de cracher de la vapeur colorée de manière à passer pour de la fumée lorsque Sam avait envie d'épater la galerie.

A l'arrière du pont inférieur, une grande porte s'ouvrait au niveau de l'eau ; on l'abaissait pour laisser sortir ou rentrer les deux chaloupes et le bombardier-torpilleur.

Le pont suivant, dit pont B ou pont principal, était construit un peu en retrait, afin de laisser de la place pour une passerelle ouverte, dite pont promenade.

Sur les bateaux du Mississippi que Sam pilotait au temps de sa jeunesse, c'était le pont inférieur que l'on appelait principal, et celui du dessus chaufferie. Mais comme la base de la chaudière du *Bateau Libre* se trouvait sur le pont

inférieur, Sam avait inversé ces dénominations. Ses pilotes, qui étaient habitués aux pratiques en usage sur la Terre, en avaient d'abord été déroutés, mais ils s'y étaient vite accoutumés.

Parfois, quand le bateau mouillait au large d'une contrée paisible, Sam donnait à l'équipage la permission de descendre à terre (à l'exception des hommes de garde, bien entendu). Il invitait alors le gratin des pedzouilles locaux à son bord ; vêtu d'une vareuse en peau de poisson blanche, d'un long kilt blanc, de bottes blanches montant jusqu'au genou et d'une casquette de capitaine en cuir blanc, il leur faisait visiter le navire de fond en comble. En chargeant, évidemment, quelques marins de les surveiller de près, car le contenu du *Bateau Libre* ne pouvait que tenter ces culs-terreux.

Entre deux bouffées de cigare, il expliquait tout, ou du moins presque tout, à ses hôtes dévorés de curiosité.

Après leur avoir montré la chaufferie, il leur faisait gravir la descente conduisant au pont principal.

— Dans le langage des gens de mer, ceci est une échelle, leur expliquait-il. Mais vu que mon équipage se compose en grande partie de terriens et que nous avons quelques véritables échelles à bord, j'ai décidé d'appeler nos escaliers des escaliers. Après tout, ils sont munis de marches et non de barreaux. Dans le même esprit, et en dépit des protestations indignées des vieux loups de mer, j'ai ordonné qu'on donne aux parois le nom de murs, et non celui de cloisons. J'ai cependant autorisé qu'on maintienne la distinction entre les portes ordinaires et les panneaux. Les panneaux sont ces portes de forte épaisseur, étanches à l'eau et à l'air, que l'on peut bloquer à l'aide d'un mécanisme à levier.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demandait un touriste en désignant un objet tubulaire allongé, monté sur une plate-forme, qui ressemblait à un canon ; la culasse en était reliée à de gros tubes en matière plastique.

— Ça, c’est une mitrailleuse à vapeur, calibre .80. Elle contient un mécanisme compliqué qui lui permet de tirer à cadence rapide un flot de balles en plastique provenant d’un tuyau fixé là-dessous. C’est la vapeur fournie par la chaudière qui sert d’agent propulseur.

Un jour, quelqu’un qui était monté sur le *Rex* déclara :

— Sur le bateau du roi Jean, il y a plusieurs mitrailleuses à vapeur de .75.

— Je sais ; c’est moi qui les ai conçues. Mais ce fils de pute m’a volé mon bateau, et quand j’ai construit celui-ci, je l’ai doté de mitrailleuses de plus fort calibre que les siennes.

Il leur montra les rangées de fenêtres – « de fenêtres, et non de hublots ! » – qui bordaient la passerelle extérieure – « que certains de mes hommes ont l’ignorance crasse ou le fieffé culot de baptiser couloir, voire même galerie ; derrière mon dos, bien entendu ! ».

Il les entraîna dans une cabine dont les vastes dimensions et le luxe ne pouvaient que les impressionner.

— Nous avons cent vingt-huit cabines, toutes aménagées pour accueillir deux personnes. Remarquez le lit rabattable : il est en cuivre. Admirez la cuvette de cabinet en porcelaine, la cabine de douche avec eau courante chaude et froide, le lavabo et ses robinets de cuivre, les miroirs encadrés de cuivre, les commodes en chêne. Elles ne sont pas très grandes, mais on ne trimballe pas beaucoup de vêtements de rechange avec soi, ici. Remarquez aussi le râtelier d’armes, qui peut recevoir pistolets, fusils, lances, épées et arcs. La moquette est faite de cheveux humains. Extasiez-vous maintenant devant le tableau accroché au mur. C’est une œuvre originale de Motonobu, le grand peintre japonais né en 1476, mort en 1559, qui a créé le style dit Kano. Dans la cabine voisine, vous trouverez des tableaux de Zeuxis d’Héraclée ; une dizaine. En fait, c’est la propre cabine de Zeuxis. Comme vous le savez peut-être, Zeuxis est un grand peintre né à Héraclée, colonie grecque du sud de l’Italie, au

ve siècle avant Jésus-Christ. On prétend qu'il peignit un jour des grappes de raisin si parfaitement imitées que des oiseaux voulurent les manger. Zeuxis refuse de dire si l'histoire est véridique ou non. Pour ma part, je préfère les photos, mais j'ai quand même quelques toiles dans ma suite. L'une d'elles porte la signature de Pieter de Hooch, peintre hollandais du XVIIe siècle. J'en ai également une de Giovanni Fattori, peintre italien qui a vécu de 1825 à 1908. Ce sera sans doute sa dernière œuvre, car le pauvre vieux est tombé par-dessus bord au cours d'une petite fête, et les roues à aubes l'ont réduit en bouillie. Même s'il ressuscitait, ce qui est bien improbable, il ne trouverait pas assez de pigment pour peindre ne serait-ce qu'une seule toile ailleurs qu'à mon bord ou à celui du *Rex.*

Sam les emmena alors, par le pont promenade, jusqu'à la proue où était installé un canon de 88 mm.

— On ne l'a encore jamais utilisé, et il va bientôt falloir fabriquer de la poudre pour renouveler ses charges. Mais quand je rattraperai le *Rex,* je pulvériserai Jean-le-pourri avec ce joujou.

Il leur désigna ensuite les batteries de fusées disposées sur le pont ; les missiles autoguidés par infrarouge pouvaient emporter vingt kilos d'explosif à un peu plus de deux kilomètres et demi.

— Si les canons ne suffisent pas, voilà qui lui déchiquettera le cul !

L'une des touristes connaissait bien les œuvres de Clemens et de ses biographes. Elle murmura discrètement à son compagnon :

— Je n'imaginais pas que Mark Twain fût aussi sanguinaire !

— Madame, répliqua Sam qui avait surpris sa réflexion, je ne suis pas un être sanguinaire, mais au contraire le plus pacifique des hommes ! J'abhorre la violence et la seule pensée de la guerre me tord les entrailles. Vous le sauriez si

vous aviez lu les essais que j’ai consacrés à la guerre et à ceux qui l’aiment. Mais on ne m’a pas laissé le choix. Pour survivre, il faut savoir mentir plus adroitement que les menteurs, tromper plus habilement que les trompeurs et tuer les meurtriers avant qu’ils ne vous tuent. Pour moi, c’est contraint et forcé que je m’y résous, bien que j’aie toutes les raisons d’agir ainsi. Que feriez-vous si le Roi Jean vous avait volé le bateau de vos rêves, après que vous eûtes passé des années à chercher le fer et les autres métaux nécessaires à sa construction ? Puis des années encore à combattre ceux qui voulaient vous les prendre quand vous les aviez trouvés ? Que feriez-vous s’il avait tué votre femme et quelques-uns de vos meilleurs amis avant de s’enfuir en vous riant au nez ? Le tiendriez-vous pour quitte ? Certainement pas, si vous possédiez une once de courage !

— La vengeance m’appartient, dit le Seigneur ! lança un homme.

— Oui. C’est bien possible. Mais si le Seigneur existe et qu’il veuille exercer Sa vengeance, comment s’y prendra-t-Il, si ce n’est par l’intermédiaire d’une main humaine ? Avez-vous jamais entendu dire qu’un méchant ait été frappé par la foudre autrement qu’accidentellement ? La foudre tue aussi des tas d’innocents tous les ans, vous savez. Non, le Seigneur doit recourir à des instruments humains pour assouvir Sa vengeance. Ne suis-je pas le plus qualifié pour remplir cette tâche ? Les circonstances n’ont-elles pas fait de moi le glaive le plus effilé et le plus efficace dont Il puisse disposer ?

Sam était si agité qu’il dut envoyer un marine lui chercher au grand salon un bourbon suffisamment tassé pour lui calmer les nerfs.

Alors qu’il attendait son sédatif, un touriste murmura :

— Baratin !

— Balancez-moi cet homme par-dessus bord ! hurla-t-il ; l’ordre fut exécuté.

— Vous êtes très coléreux ! observa la femme qui connaissait son œuvre.

— En effet, madame. Et non sans raison. Je l'étais sur la Terre, je le suis encore ici.

Le marine lui apporta son whisky ; il l'avala d'un trait et, retrouvant aussitôt sa bonne humeur, reprit son rôle de guide.

Il fit emprunter à ses hôtes l'escalier monumental conduisant au grand salon, sur le seuil duquel tous s'arrêtèrent en poussant des « ho » et des « ha » d'admiration. Longue de 60 mètres, large de 15, la pièce avait 6 mètres de haut. Cinq énormes lustres de cristal taillé s'alignaient au centre du plafond. A l'éclairage généreux de nombreuses fenêtres s'ajoutait celui de force suspensions, appliques et lampadaires en cuivre travaillé de taille imposante.

Au fond du salon se dressait une scène sur laquelle, expliqua Sam, on donnait des drames, des comédies et des concerts. Il y avait aussi un grand écran que l'on abaissait pour y projeter des films.

— Nous n'utilisons pas de pellicule à support chimique pour les tourner, mais des caméras électroniques. Nous produisons des inédits, et aussi des remakes des grands classiques du cinéma terrestre. Ce soir, par exemple, nous donnons *le Faucon maltais.* De la distribution originale, nous n'avons que Mary Astor, dont le nom véritable est Lucille Langehanke ; elle tient le rôle de la secrétaire de Sam Spade ; d'après ce que je me suis laissé dire, on l'avait mal employée à l'époque. Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça : la plupart d'entre vous n'y entendent sans doute rien.

— Moi si ! dit la femme qui l'avait accusé d'être coléreux. Qui a repris son rôle, dans votre version ?

— Une actrice américaine, dénommée Alice Brady.

— Et qui interprète Sam Spade ? J'ai du mal à imaginer quelqu'un d'autre qu'Humphrey Bogart incarnant le

personnage !

— C’est Howard da Silva, un autre acteur américain, qui s’appelait en réalité Howard Goldblatt, sauf erreur de ma part. Il a été ravi d’obtenir ce rôle, car, à l’en croire, on ne lui a jamais donné l’occasion de déployer son talent lors de sa carrière terrestre. Mais savoir qu’il n’aura qu’un public très restreint le désole.

— Ne me dites pas que la mise en scène est signée John Ford ?

— Je n’ai jamais entendu parler de lui. Notre réalisateur est Alexander Singer.

— Je n’ai jamais entendu parler de lui.

— Ça ne m’étonne pas. Mais je crois savoir qu’il était bien connu dans les milieux hollywoodiens.

Agacé par ce qu’il considérait comme une interruption déplacée, il attira l’attention de ses hôtes sur le bar de chêne poli, long de 18 mètres, qui offrait à bâbord ses enfilades de bouteilles d’alcool, de carafes et de verres en cristal parfaitement alignés. Le tout fit une forte impression, qui ne le céda qu’à celle produite par les quatre pianos à queue. Sam précisa qu’il y avait au moins dix grands pianistes et cinq compositeurs à bord du *Bateau Libre.*

Il cita, à titre d’exemple, les noms de Selim Palmgren (1878-1951), compositeur-interprète à qui l’école de musique finlandaise devait beaucoup, et de Giovanni Pierluigi da Palestrina (1526-1594), célèbre pour ses motets et ses madrigali.

— Amadeus Mozart a été des nôtres. C’est à coup sûr un musicien de valeur, certains disent le plus grand de tous. Mais il s’est révélé si lamentable sur le plan humain, si sournois, si corrompu et si lâche, que je l’ai débarqué à coups de pompe au cul.

— Mozart ? s’exclama la femme. Mais c’est un compositeur sublime, un génie, un dieu ! Comment avez-vous pu le traiter de la sorte, espèce de brute épaisse ?

— Madame, il l’avait bien cherché, croyez-moi. Si mon attitude vous déplaît, je ne vous retiens pas. Un marine va vous reconduire à terre.

— Merde alors, vous n’êtes pas un gentleman !

— Oh que si !

5

Les visiteurs se dirigèrent vers la proue du bateau en empruntant une coursive qui longeait d’autres cabines. La dernière porte à tribord donnait sur la suite de Clemens, et celui-ci la leur montra. Leurs exclamations de surprise et d’admiration le flattèrent agréablement. Il précisa que la cabine d’en face était celle de son garde du corps, Joe Miller, et de sa compagne.

Un peu plus loin s’ouvrait un petit local contenant un ascenseur. Celui-ci conduisait à la plus basse des trois salles qui constituaient le poste de pilotage, baptisée pont E, ou salon panoramique ; son mobilier se composait de fauteuils bien rembourrés, de divans et d’un petit bar. Les fenêtres étaient munies d’affûts qui pouvaient recevoir des mitrailleuses tirant des balles de plastique ou de bois.

La salle suivante était le pont F, dénommé également batterie, car il abritait quatre canons à vapeur de 20 mm, dont l’approvisionnement en munition était assuré par des bandes courant dans une gaine qui descendait jusqu’à la chaufferie.

Le pont supérieur, dit pont G, timonerie ou passerelle de commandement, était deux fois plus vaste que le précédent.

— Assez grand pour servir de salle de bal, dit Clemens, à qui l’exagération ne faisait pas peur, surtout quand c’était de lui qu’elle venait.

Il présenta à ses hôtes le radio, le radariste, le second, l’officier des transmissions et le chef timonier. Celui-ci, dénommé Henry Detweiller, était un Français qui, après

avoir émigré en Amérique au début du XIXe siècle et gagné le Midwest, était devenu successivement pilote fluvial, capitaine, puis propriétaire de plusieurs compagnies de bateaux à vapeur, avant de mourir dans sa luxueuse résidence de Peoria (Illinois).

Le second, John Byron (1723-1786), était un Anglais qui avait pris part en qualité de midship à la célèbre expédition autour du monde d'Anson, mais fait naufrage au large du Chili. Parvenu au grade d'amiral, il avait hérité du sobriquet de « Bonhomme Tempête », parce que chaque fois qu'il appareillait, les navires placés sous son commandement essuyaient de terribles coups de chien.

— John est également le grand-père du fameux ou infâme Lord Byron, le poète, releva Sam. N'est-il pas vrai, amiral ?

Byron, qui était un petit blond aux yeux bleus et au regard de glace, acquiesça silencieusement.

— Amiral ? s'étonna la femme qui ne cessait d'asticoter Clemens, mais si vous êtes le capitaine… ?

Sam tira sur son cigare avant de répondre :

— Oui, je suis le seul capitaine à bord. L'amiral du rang le plus élevé vient immédiatement après moi dans l'ordre hiérarchique, et ainsi de suite. Mes forces aériennes, qui se composent de quatre pilotes et de six mécaniciens, sont placées sous les ordres d'un général, de même que mes marines. Je signale en passant que le commandant de ces derniers, Ely S. Parker, a déjà porté ce grade dans l'armée de l'Union au cours de la Guerre de Sécession. C'est un pur Indien d'Amérique, un chef Sénéca, dont le nom iroquois, Donehogawa, signifie « Celui qui garde la porte du couchant ».

» Supérieurement instruit, et titulaire d'un diplôme d'ingénieur civil, il a fait partie de l'état-major du général Ulysses S. Grant durant la guerre civile.

Sam expliqua ensuite le fonctionnement des appareils et des commandes de pilotage. Il prit place dans un fauteuil flanqué de deux longues tiges de métal qui jaillissaient du sol. En poussant ces manettes vers l'arrière ou vers l'avant, on commandait le sens et la vitesse de rotation des roues à aubes. Devant lui s'étalait un tableau équipé d'un grand nombre de cadrans et d'indicateurs, ainsi que de plusieurs écrans cathodiques.

— Ceci est un sonar. Il indique la profondeur exacte du Fleuve, la distance à laquelle le bateau se trouve de la rive, et la présence éventuelle d'obstacles sous-marins dangereux.

» Il suffit au timonier d'enclencher cette commande, marquée pilote automatique, pour n'avoir plus rien à faire que de surveiller d'un œil le sonar et de l'autre le rivage. Au cas où le pilote automatique tomberait en panne, il n'aurait qu'à passer sur le système de secours en attendant que le premier soit réparé.

— Gouverner ce bateau ne doit pas être difficile, dit un homme.

— En effet. Mais seul un pilote expérimenté est en mesure de surmonter un pépin imprévu, et c'est pourquoi la plupart des miens sont des vétérans du Mississippi.

Sam fit observer que la passerelle de commandement dominait de presque trente mètres la surface du Fleuve et aussi que, contrairement à celle des bateaux fluviaux terrestres, la timonerie de celui-ci s'élevait non pas au milieu du pont, mais sur son côté tribord, ce qui accentuait encore la ressemblance du *Bateau Libre* avec un porte-avions.

Les visiteurs regardèrent les marines manœuvrer sur le pont d'envol, en compagnie d'hommes et de femmes qui pratiquaient les arts martiaux, maniaient l'épée, la lance et le couteau, s'entraînaient au combat à la hache et au tir à l'arc.

— Tout le monde à bord, y compris moi-même, doit apprendre à se servir efficacement de n’importe quelle arme. En outre, je veux que tous les membres de mon équipage soient en mesure d’occuper n’importe quel poste. Ils reçoivent donc des cours d’électricité, d’électronique, de plomberie, de commandement et de navigation.

» La moitié d’entre eux ont déjà étudié le piano ou un autre instrument de musique. Aucune région de cette planète ne compte autant de gens possédant individuellement autant de talents et de compétences diverses que n’en contient ce bateau.

— Est-ce que tout le monde exerce tour à tour les fonctions de capitaine ? demanda l’enquiquineuse.

— Non. C’est la seule exception, répliqua Sam en fronçant ses sourcils broussailleux. Je ne voudrais pas que certains aillent se mettre de drôles d’idées en tête.

S’approchant du tableau de bord, il enfonça un bouton.

Les sirènes se mirent à mugir et John Byron, le second, ordonna à l’officier des communications d’envoyer sur le réseau d’interphones le signal « évacuez les ponts ». Sam alla se poster près d’une des fenêtres bâbord et fit signe aux autres de se grouper autour de lui. Ils demeurèrent bouche bée en voyant de longues poutres de métal épais saillir des trois ponts inférieurs.

— Si nous ne parvenons pas à couler le *Rex,* dit Clemens, ces passerelles nous permettront de le prendre à l’abordage.

— Ou à l’équipage du *Rex* de monter à l’abordage du *Bateau Libre,* observa l’enquiquineuse.

Les yeux bleu-vert de Sam étincelèrent au-dessus de son nez en bec de faucon.

Mais sa poitrine velue se dilata de joie à la vue de la crainte respectueuse et de l’étonnement des autres invités. Sam avait toujours été fasciné par la mécanique, et il aimait que l’on partage son enthousiasme. Sur la Terre, cette passion pour les nouveaux gadgets l’avait ruiné. Il avait

englouti une fortune dans la linotype que Paige n’avait jamais réussi à mettre au point.

La femme demanda :

— Mais tout ce fer, cet aluminium et ces autres métaux, comment vous les êtes-vous procurés ? La planète est si pauvre en minerais…

— D’abord, répondit Sam, enchanté de pouvoir raconter ses exploits, une gigantesque météorite de ferro-nickel s’est écrasée dans la vallée. Vous vous souvenez du jour où les pierres à graal de la rive droite sont tombées en panne, il y a de nombreuses années de cela ? C’était ce météore qui, en tombant, avait coupé leur circuit.

» Comme vous le savez, elles se sont remises à fonctionner vingt-quatre heures plus tard, de sorte que…

— Qui les a réparées ? s’enquit un homme. J’ai entendu raconter des tas d’histoires à ce sujet, mais…

— J’étais sur place, ou peu s’en faut, dit Sam. Le souffle de l’impact et le raz de marée qu’il a provoqué sur le Fleuve ont failli nous tuer, mes compagnons et moi.

Il tressaillit intérieurement, au souvenir non du péril qu’ils avaient couru, mais du sort qu’il avait réservé un peu plus tard à l’un de ses compagnons, le Viking Erik la Hache.

— Je peux donc attester, aussi incroyable que cela paraisse, qu’on a non seulement réparé le circuit dans la nuit, mais aussi tous les dégâts subis par l’environnement : l’herbe, les arbres, la terre arrachée, tout a été remis en place.

— Par qui ?

— Certainement par les êtres qui ont créé ce monde et nous ont ressuscités. Je me suis laissé dire que c’était des humains comme nous, et même des Terriens ayant vécu bien longtemps après notre époque…

— Des humains, sûrement pas ! C’est à Dieu que nous devons tout ceci.

— Si vous Le connaissez aussi bien, donnez-moi donc Son adresse : je voudrais Lui écrire !

Sur cette boutade, Sam reprit son récit :

— Nous sommes arrivés les premiers au point de chute de la météorite. Le cratère qu'elle avait creusé, dont les dimensions devaient sans doute atteindre celles du célèbre cratère de l'Arizona, était déjà comblé. Mais nous avons délimité une concession et nous sommes mis à creuser. Quelque temps plus tard, nous avons appris que le sol de Soul City, un Etat situé un peu en aval, contenait d'importants gisements de bauxite et de cryolithe ; ses habitants ne pouvaient pas les exploiter, faute de posséder l'outillage nécessaire, tandis que grâce aux outils de fer que nous avions fabriqués, mon propre Etat, le Parolando, était en mesure d'extraire ces minerais pour en tirer de l'aluminium. Soul City nous a attaqués pour nous prendre notre fer. Nous avons remporté la victoire et confisqué ses mines. Nous avons également découvert que d'autres Etats relativement proches possédaient quelques gisements de cuivre et d'étain, ainsi qu'un peu de vanadium et de tungstène. Ils nous ont permis d'y puiser en échange de nos instruments de fer.

Le visage de la femme se fit soupçonneux.

— N'est-il pas curieux que cette région ait été si riche en métaux, alors que toutes les autres en sont pratiquement dépourvues ? Et que par une étrange coïncidence, vous vous soyez trouvé près de l'endroit où la météorite s'est abattue, alors que précisément vous étiez à la recherche de ces métaux ?

— Sans doute est-ce Dieu qui a guidé mes pas, persifla Sam.

Non, songea-t-il, ce n'était pas Dieu. C'était le Mystérieux Inconnu, l'Ethique surnommé X, qui s'était arrangé, nul ne savait combien de millénaires plus tôt, pour que ces gisements fussent ainsi concentrés. Et lui aussi qui avait veillé à ce que la météorite tombe non loin d'eux.

Dans quel dessein ? Pour que Sam puisse construire un bateau, s'armer, remonter le Fleuve et, au terme d'un

voyage de quelque seize millions de kilomètres, en atteindre la source ? Puis, de là, parvenir à la tour qui jaillissait des eaux glacées de la mer polaire pour se perdre très haut dans les brumes ?

Et ensuite ?

Il n’en savait rien. L’Ethique aurait dû revenir le voir au cours d’une nuit d’orage. C’était toujours les nuits d’orage qu’il venait, sans doute parce que les éclairs entravaient le fonctionnement des instruments délicats dont les Ethiques se servaient pour tenter de repérer le renégat. Il lui aurait fourni de plus amples explications. Dans l’intervalle, les autres personnes ayant reçu la visite de X, les guerriers qu’il avait recrutés, auraient trouvé Sam, pris place sur son bateau, et entrepris de remonter le Fleuve avec lui.

Mais les événements avaient pris un autre cours.

Il n’avait plus revu le Mystérieux Inconnu, ni entendu parler de lui. Il avait construit son bateau, et son associé, le roi Jean sans Terre, le lui avait volé. En outre, les « petites résurrections », les « transferts » avaient cessé quelques années plus tôt, et la mort était redevenue un état permanent pour les habitants de la vallée.

Il avait dû arriver quelque chose aux résidents de la tour, aux Ethiques. Il avait dû arriver quelque chose au Mystérieux Inconnu.

Mais lui, Clemens, n’en allait pas moins vers la source du Fleuve, pour tenter ensuite de s’introduire dans la tour. Il savait combien il serait difficile d’escalader les montagnes qui cernaient la mer polaire. Alors qu’il accompagnait le pharaon Akhenaton, Joe Miller, le titanthrope, avait aperçu la tour depuis un sentier accroché au flanc de leur muraille vertigineuse. Il avait vu également une sorte d’aéronef géant approcher du sommet de la tour. Puis il avait trébuché sur un graal abandonné là par un prédécesseur inconnu, avait basculé dans le vide et trouvé la mort. Après être ressuscité quelque part dans la vallée, il avait rencontré Sam et lui avait fait part de son étonnante aventure.

— Et ce dirigeable dont on nous a parlé, reprit la femme, pourquoi n'êtes-vous pas parti avec lui, plutôt qu'avec ce bateau ? Il vous aurait amené à la source du Fleuve en quelques jours, alors qu'en bateau, cela va vous prendre trente ou quarante ans !

C'était là un sujet que Sam n'aimait pas aborder. En réalité, personne n'avait même jamais songé à un aérostat avant que le *Bateau Libre* fût pratiquement sur le point d'appareiller. Il avait fallu pour cela qu'un nouvel arrivant, un aéronaute allemand du nom de Parseval, demande pourquoi l'on n'avait pas construit un appareil de ce type.

L'ingénieur en chef de Sam, Milton Firebrass, était un ancien astronaute. La suggestion lui ayant plu, il avait laissé le *Bateau Libre* partir sans lui pour construire un dirigeable, baptisé le *Parseval.* Restant constamment en liaison radio avec le bateau, le *Parseval* s'était rendu jusqu'à la tour, qu'il avait estimée haute de quelque mille six cents mètres et large de quinze kilomètres. Il s'était posé sur son sommet, mais un seul membre de son équipage, un Japonais ex-aérostier et adepte du soufisme qui se faisait appeler Piscator, avait réussi à y pénétrer.

Tous les autres en avaient été empêchés par une force invisible mais bien tangible. Peu de temps auparavant, un officier dénommé Barry Thorn avait placé une bombe télécommandée dans l'hélicoptère que Firebrass et quelques hommes avaient emprunté pour effectuer une reconnaissance. Après avoir déclenché la bombe à l'aide d'un signal radio, Thorn s'était enfui du dirigeable à bord d'un hélicoptère volé. Mais il avait été blessé, et son hélicoptère s'était écrasé au pied de la tour.

Ramené sur le dirigeable et interrogé, il avait refusé de parler, mais il avait visiblement éprouvé un choc en apprenant que Piscator s'était introduit dans la tour.

Clemens soupçonnait Thorn d'être soit un Ethique, soit l'un de leurs subordonnés, que les recrues de X dénommaient des agents.

Il éprouvait les mêmes soupçons à l'égard de Firebrass, et aussi d'Anna Obrenova, la femme qui avait péri dans l'explosion de l'hélicoptère.

Après avoir étudié tous les indices dont il disposait, il était parvenu à la conclusion qu'il y avait longtemps déjà, un certain nombre d'agents et, peut-être, d'Ethiques, étaient restés en panne dans la vallée. X en faisait probablement partie. Ceci signifiait que pour gagner la tour, ces gens devaient recourir aux mêmes moyens que les habitants ordinaires de la vallée. Ce qui signifiait que quelques agents ou Ethiques, voire même les deux, voyageaient sans doute incognito à bord de son bateau. Ce qui signifiait qu'il en allait sans doute de même pour le *Rex.*

Pour quelle raison ces agents et ces Ethiques n'avaient pas pu utiliser leurs aéronefs pour rentrer à la tour, il l'ignorait.

Il en était venu aussi à penser que quiconque prétendait avoir vécu après 1983 était l'un de ceux qui avaient créé le Monde du Fleuve ; que les événements postérieurs à cette date ne correspondaient pas au récit qu'ils en faisaient et qui constituait sans doute leur code de reconnaissance.

Certains d'entre eux se doutaient-ils que des recrues de X avaient saisi le principe de leur code ? Cela n'avait rien d'impossible et, dans ce cas, ils renonceraient à leur histoire.

Il répondit à la femme :

— Le dirigeable n'était, en principe, qu'un appareil de reconnaissance, chargé de relever la configuration du terrain. Son capitaine avait néanmoins reçu l'ordre de pénétrer dans la tour si la chose se révélait possible. Il devait ensuite revenir au bateau pour m'embarquer, ainsi que quelques autres personnes. Mais seul un soufi appelé Piscator réussit à s'introduire dans la tour, dont il ne ressortit pas. Sur le chemin du retour, le capitaine du dirigeable, une femme dénommée Jill Gulbirra qui avait pris la succession de Firebrass à la mort de celui-ci, envoya un

commando héliporté s’emparer du roi Jean à bord du *Rex.* L’opération réussit, mais Jean parvint à s’échapper en sautant de l’hélicoptère. J’ignore s’il a survécu ou non à son plongeon dans le Fleuve. L’appareil rallia le *Parseval,* qui poursuivit sa route en direction du *Bateau Libre.* Jill Gulbirra venait de signaler qu’ils avaient repéré un très gros ballon et mettait le cap sur lui, quand Thorn s’enfuit de nouveau en hélicoptère. Craignant qu’il n’eût laissé derrière lui une bombe prête à exploser, Gulbirra demanda que l’on fouille le dirigeable. Les recherches demeurèrent infructueuses, mais jugeant que le danger subsistait et désireuse de ne prendre aucun risque, elle ordonna de piquer en catastrophe ; elle entendait faire évacuer l’aéronef dès qu’il aurait touché le sol.

Elle annonça soudain qu’une explosion venait de se produire ; nous n’avons reçu depuis aucune nouvelle du *Parseval.*

— Le bruit court qu’il s’est abîmé dans le Fleuve, à plusieurs milliers de kilomètres en amont, dit la femme. Il n’y aurait qu’un unique survivant.

— Un unique survivant ? Oh mon Dieu ! Et sait-on de qui il s’agit ?

— J’ignore son nom, mais ce serait un Français.

Sam poussa un gémissement. Il n’y avait qu’un seul Français à bord du dirigeable : l’homme dont sa femme était tombée amoureuse, Cyrano de Bergerac ! De tout l’équipage du *Parseval,* c’était bien le dernier dont il aurait pleuré la perte !

6

L’après-midi tirait à sa fin lorsque Sam aperçut un être étrange, plus grotesque encore que Joe Miller. Joe, du moins, appartenait au genre humain, tandis que l’autre n’était visiblement pas né sur la Terre.

Sam devina immédiatement qu’il avait affaire à l’un des quelques extra-terrestres venus jadis d’une planète appartenant au système de Tau Ceti. L’homme qui lui avait appris leur existence, le défunt baron John de Greystock, connaissait l’un d’entre eux. A l’en croire, vers le début du XXIe siècle, les Tau Cétiens avaient laissé un satellite en orbite autour de la Terre avant de s’y poser avec leur vaisseau spatial. Ils avaient été bien accueillis, mais l’un d’eux, un certain Monat, avait déclaré au cours d’une émission télévisée que ses compatriotes possédaient une technique leur permettant de vivre plusieurs siècles. Les Terriens demandèrent qu’ils leur en révèlent le secret. Les Cétiens refusèrent, car ils craignaient, dirent-ils, que les hommes n’en fassent un mauvais usage. Une foule en colère les avait presque tous lynchés avant de se lancer à l’assaut de leur vaisseau. La mort dans l’âme, Monat avait alors envoyé un signal au satellite ; celui-ci avait aussitôt émis un rayon qui avait détruit la plus grande partie de l’humanité. C’était du moins ce que supposait l’extra-terrestre, car ayant été lui aussi mis en pièces par les émeutiers, il n’avait pas eu le temps d’observer les conséquences de son geste.

Il avait déclenché le rayon mortel parce qu’il redoutait que les humains ne s’inspirent du vaisseau spatial pour en

construire d’autres, avec lesquels ils iraient envahir sa planète natale et en exterminer peut-être toute la population. Pour hypothétique que fût le risque, il n’avait pas le droit de le prendre.

Debout dans une pirogue étroite à l’équilibre instable, le Cétien de Sam agitait frénétiquement les bras pour attirer l’attention du *Bateau Libre.* Il souhaitait manifestement y être embarqué. Comme tant d’autres, dont l’attente était le plus souvent déçue, se dit Clemens. Mais il s’agissait là d’un bipède d’une espèce assez rare pour qu’on s’y intéresse. Sam ordonna donc au pilote de décrire une boucle pour venir ranger la pirogue.

Tandis que l’équipage se pressait, bouche bée, au bastingage, le Cétien escalada la courte échelle qu’on lui avait lancée du pont de la chaufferie. Son compagnon, un humain d’allure parfaitement normale, le suivit. La pirogue partit à la dérive, abandonnée à qui s’en emparerait le premier.

Deux marines et le général Ely S. Parker en personne escortèrent les nouveaux venus jusqu’à la passerelle de commandement. Sam leur serra la main et fit les présentations en espéranto.

— Je m’appelle Monat Grrautut, se présenta en retour le bipède, d’une chaude voix de basse.

— Jésus Jésusovich ! Monat lui-même !

Monat sourit, en dévoilant des dents quasi humaines.

— Ah, je vois que vous avez entendu parler de moi.

— Vous êtes le seul Tau Cétien dont je connaisse le nom. Il y a des années que je scrute désespérément les rives du Fleuve dans l’espoir d’apercevoir l’un des vôtres, et voilà que je tombe carrément sur vous !

— Je ne viens pas du système de Tau Ceti, contrairement à ce que nous avons raconté en arrivant sur la Terre. Ma planète est en réalité un satellite d’Arcturus. Nous avons jugé préférable de tromper les Terriens de crainte qu’ils ne se révèlent belliqueux, et puis…

— Sage précaution ! Encore que vous n’ayez pas été vous-mêmes particulièrement tendres avec les humains, d’après ce qu’on m’a dit. Mais pourquoi avez-vous continué à dissimuler la vérité après qu’on vous eut ressuscité ici – sans votre permission ?

Monat haussa les épaules. Comme ce geste paraissait humain, songea Sam.

— La force de l’habitude, sans doute. Et puis, je désirais m’assurer que les Terriens ne représentaient vraiment plus un danger pour mes compatriotes.

— Je serais mal venu de vous le reprocher !

— Et dès que j’en ai été persuadé, j’ai révélé la vérité.

— Ben voyons ! s’esclaffa Clemens. Tenez, prenez donc chacun un cigare.

Monat mesurait près de deux mètres ; son seul vêtement était un kilt qui laissait apparaître la plus grande partie de son épiderme rose et de ses membres filiformes, mais dissimulait ce qui, pour certains, constituait le plus intéressant. Greystock affirmait que son pénis aurait pu passer pour humain et qu’il était circoncis, comme celui de tous les hommes en ce monde, mais que son scrotum, semblable à un sac de billes, paraissait contenir plusieurs testicules de petite taille.

Son visage était semi-humain. En dessous du crâne rasé et d’un front très haut, deux sourcils noirs épais se prolongeaient en bouclant jusqu’à des pommettes saillantes qu’ils recouvraient. Les yeux étaient brun foncé. Le nez aurait été, dans l’ensemble, plus esthétique que celui de nombreuses connaissances de Sam, si une fine membrane, large de deux millimètres, n’avait bordé l’extérieur des narines ; il se terminait par un cartilage épais, fendu sur toute sa longueur. Les lèvres, minces et noires, pendaient comme des babines de cuir. Les oreilles n’avaient pas de lobes et leurs circonvolutions n’étaient pas humaines.

Ses mains possédaient chacune trois doigts plus un pouce allongé, et ses pieds quatre orteils.

Il n’effrayerait personne le soir au coin d’un bois, se dit Sam. Ni même dans les couloirs du Parlement !

Son compagnon était un Américain né en 1918 et mort en 2008, victime du rayon dont le Cétien, ou plutôt l’Arcturien, avait balayé la Terre. Il s’appelait Peter Jairus Frigate. Grand d’environ un mètre quatre-vingts, athlétique, il avait les cheveux noirs, les yeux verts, et des traits plutôt harmonieux quand on le voyait de face, mais un profil comiquement anguleux, avec un menton trop court. Comme Monat, il était muni d’un graal, d’un baluchon contenant des affaires personnelles, d’un couteau en pierre, d’une hache, d’un arc et d’un carquois rempli de flèches.

Sam doutait fortement que Monat lui eût dit la vérité quant à sa planète d’origine, ou que Frigate lui eût donné son véritable nom. Il accueillait toujours avec circonspection les dires de tous ceux qui affirmaient avoir vécu après 1983. Toutefois, il avait bien l’intention de n’en rien manifester tant qu’il ne connaîtrait pas beaucoup mieux ces deux oiseaux.

Après leur avoir fait servir quelque chose à boire, il les conduisit lui-même au quartier des officiers, situé à proximité de sa propre suite.

— Il y a justement trois places vacantes dans mon équipage, leur dit-il. Une des cabines du pont de la chaufferie est inoccupée. Comme elle est mal située, je vais virer les deux officiers subalternes qui occupent cette cabine-ci pour vous y installer, et ce sont eux qui iront en bas.

La décision de Sam ne fit visiblement pas très plaisir à l’homme et à la femme qui devaient céder leur cabine, mais ils la libérèrent promptement.

Le soir, Monat et Frigate dînèrent à la table du capitaine, où les mets leur furent servis sur des assiettes en porcelaine peintes par un artiste chinois de l’Antiquité et les boissons dans des verres de cristal ciselé. Quant aux couverts, ils étaient faits d’un alliage d’argent.

Sam et les autres convives, au nombre desquels figurait le gigantesque Joe Miller, écoutèrent attentivement la relation des aventures que les deux nouveaux venus avaient vécues sur le Monde du Fleuve. Quand Sam apprit qu'ils avaient longtemps voyagé avec Richard Francis Burton, le célèbre explorateur, linguiste, traducteur et écrivain du XIXe siècle, il éprouva un choc. L'Ethique lui avait dit que Burton faisait partie de ses recrues.

— Vous avez une idée de l'endroit où il se trouve ? demanda-t-il d'une voix neutre.

— Non, répondit Monat. Nous nous sommes perdus de vue au cours d'une bataille, et en dépit de toutes nos recherches, nous n'avons pas réussi à le retrouver ensuite.

Sam pressa Joe Miller de leur raconter l'histoire de l'expédition égyptienne. Ce rôle d'hôte attentionné et d'auditeur poli commençait à lui peser. Il adorait dominer la conversation, mais désirait voir quel effet le récit de Miller allait produire sur les deux nouveaux.

Quand Joe eut fini, Monat s'exclama :

— Ainsi, il *existe* donc bien une tour dans la mer polaire !

— Voui, faperlipopette, f'est comme ve vous l'ai dit.

Sam avait l'intention de consacrer au moins une semaine à écouter attentivement tout ce qu'ils avaient à dire d'intéressant sur eux-mêmes, puis de les soumettre à un interrogatoire beaucoup plus serré.

Deux jours plus tard, à midi, alors que le bateau était embossé à proximité de la rive droite pour recharger son bataciteur, les pierres à graal demeurèrent froides et silencieuses.

— Par les cornes du diable ! s'écria Sam. Une autre météorite ? Mais il ne croyait pas que la panne provenait de là. L'Ethique lui avait dit qu'on avait installé autour de la planète un dispositif de protection contre les objets venus de l'espace, et que si la météorite avait pu le franchir, c'était uniquement parce que lui, X, l'avait neutralisé au

moment voulu. Les répulseurs devaient être toujours là, suspendus dans le vide, prêts à remplir leur tâche.

Mais si la panne ne provenait pas d’une météorite, quelle en était la cause ?

Fallait-il y voir un nouveau symptôme de la dégradation du système mis en place par les Ethiques ? L’arrêt des résurrections prouvait que le mécanisme permettant d’alimenter les pierres à graal en énergie électrique à partir de la chaleur empruntée au noyau de la planète s’était déréglé, et n’avait toujours pas été réparé. Les pierres, heureusement, n’étaient pas branchées en série mais en parallèle, sans quoi tout le monde serait mort de faim, et non pas uniquement les habitants de la rive droite.

Sam ordonna immédiatement d’appareiller. A la tombée du jour, le bateau mouilla sur la rive gauche. Comme il fallait s’y attendre, les indigènes refusèrent de leur prêter une pierre à graal. Il s’ensuivit un combat acharné, une tuerie qui souleva le cœur de Sam. Frigate figura parmi les victimes d’une petite fusée lancée depuis le rivage.

Puis, désespérés, les affamés de la rive droite envahirent en masse la rive gauche. Ce fut une véritable boucherie, dont le terme ne survint que lorsque le nombre des morts permit à chacun des survivants de disposer d’une cavité sur une pierre à graal.

Clemens attendit pour lever l’ancre que la surface du Fleuve fût débarrassée des cadavres qui l’obstruaient. Quelques jours plus tard, il fit escale pour remplacer les hommes qu’il avait perdus au cours du massacre.

SECTION 3

A bord du Rex : le fil du raisonnement

7

Ce fut grâce à Loghu et Alice que Burton et ses compagnons purent embarquer sur le bateau du roi Jean.

Ils avaient remonté le Fleuve jusqu'à l'endroit où le *Rex* faisait escale pour subir des réparations et permettre à son équipage de descendre à terre. Une foule de gens se pressaient sur les lieux, composée de curieux qui désiraient voir le grand bateau de près et, pour certains, être enrôlés dans son équipage. Le bruit courait que six matelots avaient déserté après avoir été réprimandés trop durement par le capitaine, qui les accusait de négligence dans le service. Celui-ci ne semblait pas trop pressé de les remplacer.

Quand le roi Jean vint à terre, ce fut entouré de douze marines qui maintenaient énergiquement la populace à bonne distance. Mais nul n'ignorait que le souverain avait un faible pour les jolies femmes. Loghu, la Thokharienne blonde de l'Antiquité, était d'une beauté extraordinaire ; elle s'arrangea pour passer près de lui vêtue en tout et pour tout d'un mini-kilt. Arrêtant ses marines, le roi engagea aussitôt la conversation avec elle. Il ne tarda pas à la prier de venir visiter le bateau. Sans l'exprimer ouvertement, il laissa

clairement entendre qu'il tenait surtout à lui montrer les appartements royaux, et de préférence en tête à tête.

Loghu éclata de rire et répondit qu'elle monterait volontiers à bord du *Rex,* à condition que ses amis puissent l'accompagner.

Quant au tête à tête, elle allait y réfléchir, mais elle ne prendrait sa décision qu'après avoir vu tout ce qu'il y avait à voir sur le bateau.

Le roi Jean se renfrogna, puis, se mettant lui aussi à rire, déclara qu'il lui montrerait quelque chose que bien peu de gens avaient le privilège de contempler. Loghu, qui n'était pas tombée de la dernière pluie, comprit très bien ce qu'il voulait dire. Mais elle savait aussi combien il était impératif pour ses amis et elle d'embarquer sur le *Rex.*

Et c'est ainsi qu'Alice, Burton, Kazz et Besst furent invités eux aussi à visiter le bateau de Jean sans Terre.

Burton était furieux car il ne lui plaisait guère d'attirer l'attention de Jean en laissant Loghu se conduire comme une putain. C'était pourtant le seul moyen. Ses anciennes proclamations selon lesquelles il parviendrait à s'introduire à bord, malgré tous les obstacles, ne visaient guère qu'à le soulager et étaient plus spectaculaires que bien fondées. Aucune autre approche ne lui permettrait de rester plus de quelques instants sur le *Rex.*

Aussi, bien que remontant à la nuit des temps, la tactique employée par Loghu s'était avérée efficace. Sans le dire expressément, elle avait suggéré qu'elle accepterait peut-être de partager la couche du roi. La chose avait déplu à Burton. D'abord parce qu'elle lui donnait l'impression d'être un maquereau ; ensuite parce qu'il supportait mal de devoir à une femme ce qu'il n'avait pu obtenir lui-même. Il le prit toutefois moins au tragique qu'il ne l'aurait fait sur Terre, voire au début de son séjour ici. Ce monde lui avait amplement démontré ce dont les femmes étaient capables, une fois libérées des inhibitions et des entraves que la société leur imposait sur leur planète natale. En outre,

n’était-ce pas lui qui avait écrit : « Partout sur le globe, les femmes sont ce que les hommes en ont fait » ? Cela était peut-être vrai à l’époque victorienne, mais certainement plus maintenant.

Alors que le roi Jean regagnait le *Rex* en sa compagnie, Loghu lui présenta ses amis. Tous s’en tenaient à leur véritable nom à l’exception de Burton. Celui-ci avait décidé de ne pas endosser son ancien personnage, mi-arabe, mi-pathan, de Mirza Abdullah Bushiri ou d’Abdul Hassan, ni aucun de ceux sous lesquels il s’était souvent dissimulé tant sur la Terre qu’en ce monde. Pour une raison qu’il n’avait pas révélée à ses compagnons, il prétendait être maintenant un certain Gwalchgwynn, un Gallois ayant vécu au début du Moyen Age, à l’époque où les Bretons opposaient une ultime résistance à l’invasion des Angles, des Saxons et des Jutes.

— Cela veut dire « Faucon blanc », Votre Majesté, expliqua-t-il.

— Ah oui ? Vous êtes bien basané pour un faucon blanc !

Kazz, l’homme du Neandertal, répliqua de sa voix caverneuse :

— Il est imbattable à l’arc et à l’épée, Votre Majesté. Vous auriez en lui un fameux guerrier.

— Je lui donnerai peut-être un jour l’occasion de montrer ce qu’il sait faire.

Jean examina Kazz à la dérobée. Le roi ne mesurait qu’un mètre soixante-deux, mais il paraissait grand à côté de l’homme du Neandertal. Comme tous les hommes du début de l’Age de pierre, celui-ci avait le corps trapu et fortement charpenté. Son crâne étroit et long, son front bas et fuyant, ses sourcils épais fortement inclinés, son nez écrasé aux larges narines et sa forte mâchoire de prognathe ne le rendaient certes pas très avenant. Mais il n’avait pas l’apparence sous-humaine que les illustrations ou les premières reconstitutions présentées dans les musées prêtaient à ses contemporains. Il était velu, mais pas plus

qu’un *Homo sapiens* particulièrement hirsute. Besst, sa compagne, un peu plus courtaude encore, n’était guère plus séduisante.

Ils intéressaient Jean, cependant. En dépit de leur petite taille, ils possédaient une force prodigieuse, et l’un comme l’autre feraient d’excellents guerriers. Le volume du front ne reflétait pas forcément celui de l’intelligence : entre l’imbécile et le génie, la gamme des nuances était aussi étendue au Neandertal qu’à l’époque moderne.

L’équipage de Jean se composait-il aussi pour moitié de gens appartenant au Paléolithique supérieur.

Jean, dit « Jean sans Terre » pour n’avoir pu longtemps entrer en possession de celles qu’il revendiquait, était ce régent d’Angleterre que le légendaire Robin des Bois avait refusé de servir pour rester fidèle à son frère aîné, le roi Richard Cœur de Lion. Petit, mais bâti en athlète, il avait le menton carré, les cheveux fauves, les yeux bleus, et un caractère exécrable, trait à vrai dire fort répandu chez les monarques médiévaux. En dépit de la très mauvaise réputation dont il avait souffert avant et après sa mort, il n’était pas pire que bien de ses devanciers ou de ses successeurs, et certainement meilleur que son frère. Ses contemporains, puis les historiens, en avaient tracé un portrait injuste. Son nom était si abhorré que la tradition s’était instaurée de ne plus jamais l’attribuer à aucun membre de la famille royale d’Angleterre.

Richard avait désigné comme héritier son neveu, Arthur de Bretagne. Jean, refusant d’accepter cette décision, était entré en guerre contre Arthur, l’avait capturé et tenu prisonnier d’abord au château de Falaise, puis à Rouen, où le captif disparut dans des circonstances mystérieuses. Jean l’avait-il tué, puis jeté son cadavre lesté dans la Seine, comme on l’en soupçonnait généralement ? Il ne s’était jamais donné la peine de confirmer ni de réfuter cette accusation.

A son passif, ni plus sombre ni plus lourd que celui de tant d’autres souverains, figurait aussi le fait, indéniable celui-là, qu’il avait fait périr de faim la femme et le fils de son ennemi, le baron de Braose.

On lui reprochait bien d’autres forfaits encore, tantôt imaginaires, tantôt parfaitement réels. Mais il avait fallu attendre de longs siècles pour que des historiens objectifs relèvent qu’il avait également rendu de nombreux services à l’Angleterre.

Burton ne savait pas grand-chose de l’existence que Jean avait menée sur le Monde du Fleuve, si ce n’était qu’il avait volé le bateau de Samuel Clemens – exploit que, par discrétion, il convenait de passer sous silence.

Le roi leur fit visiter lui-même le bateau. Il leur montra presque tout, de la cale au tillac : la chaufferie, le pont principal, le pont-promenade, le pont d’envol, le « texas » qui prolongeait la partie inférieure du poste de pilotage. Dans la timonerie, Alice apprit à Jean qu’elle descendait de lui, par l’intermédiaire de son fils, Jean de Gand.

— Vraiment ? Vous fûtes alors princesse ou reine ?

— Non. Je n’appartenais même pas à la haute noblesse ; mais je faisais néanmoins partie de la gentry. Mon père était un parent du baron Ravensworth. Je suis née en l’an de grâce 1852, sous le règne de la reine Victoria, issue, elle aussi, de votre lignée.

Les sourcils fauves du roi se haussèrent.

— Vous êtes la première de mes descendantes que je rencontre. Une descendante fort jolie, qui plus est.

— Merci, Sire.

Le malaise de Burton redoubla. Jean envisageait-il de commettre un inceste, si ce terme s’appliquait encore à un tel degré de consanguinité ?

Le roi, semblait-il, envisageait déjà de les enrôler tous dans son équipage, et la lointaine parenté d’Alice l’y décida. Après les avoir emmenés prendre un verre au grand salon, il leur déclara que s’ils le désiraient, ils pouvaient remonter le

Fleuve avec lui. Il leur exposa d'abord en détail quelles étaient les tâches à accomplir et la discipline à respecter par les membres de son équipage, puis exigea qu'ils lui prêtent serment de fidélité.

Jusqu'ici, il n'avait plus insinué que Loghu devrait coucher avec lui, mais il allait évidemment revenir à la charge. Burton lui demanda la permission de s'entretenir une minute seul à seul avec ses amis, et celle-ci lui ayant été gracieusement accordée, il les prit à l'écart.

— Ça m'est complètement égal, dit Loghu. Peut-être même y prendrai-je plaisir. Je n'ai encore jamais eu l'occasion de me taper un roi. Et puis, je n'ai pas d'homme en ce moment ; je suis seule depuis que ce salaud de Frigate nous a plaqués. Jean a beau être plus petit que moi, je ne le trouve pas mal du tout.

Sur Terre, Alice aurait été horrifiée. Mais le temps et l'expérience l'avaient débarrassée d'une grande partie de ses préjugés de l'époque victorienne.

— Du moment que vous êtes consentante, ça n'a rien de mal, dit-elle.

— Je le ferais même si c'était mal, répliqua Loghu. L'enjeu est trop important pour nous pour que je joue les mijaurées.

— Ça ne me plaît pas, intervint Burton, qui se sentait soulagé, mais ne voulait pas le reconnaître. Seulement, si nous ratons ce bateau, nous ne parviendrons peut-être pas à embarquer sur l'autre. J'ai dans l'idée que nous faire prendre à bord du *Mark Twain* risque d'être aussi difficile qu'à un politicien d'aller au ciel. Mais s'il ose te maltraiter…

— Bah, je suis de taille à me défendre ! Si je n'arrive pas à envoyer ce nabot valser à l'autre bout de la cabine, c'est que j'ai drôlement perdu la forme. En dernier ressort, il me restera toujours la solution de lui écrabouiller les roustons.

Alice avait tellement changé qu'elle ne rougit même pas.

— Il va peut-être même te prendre comme concubine numéro un, dit Kazz. Ça ferait de toi une sorte de reine ! Je

te salue bien bas, Votre Majesté !

— Ce n’est pas lui qui m’inquiète, mais plutôt sa maîtresse actuelle, reprit Loghu. Si l’envie prend à Jean de me planter quelque chose dans le dos, ça ne sera pas un couteau, tandis que sa nana…

— Je me sens une fois de plus dans la peau d’un maquereau, protesta Burton.

— Mais pourquoi ? Je ne t’appartiens pas !

Revenant auprès de Jean, ils lui déclarèrent qu’ils étaient disposés à prêter le serment exigé.

Le roi commanda une tournée pour fêter leur décision, puis ordonna au second, un colossal yankee de la fin du XXe siècle dénommé Augustus Strubewell, de prendre les dispositions voulues pour la cérémonie, qui aurait lieu le soir même.

Deux jours plus tard, le *Rex* appareillait, cap vers l’amont. Alice était affectée, en qualité d’infirmière, à l’équipe d’un certain docteur Doyle qui était l’un des médecins du bord. Loghu devait recevoir une formation qui ferait d’elle un pilote de seconde classe hors cadre ; ses fonctions se borneraient à remplacer, le cas échéant, un pilote de seconde classe qui deviendrait indisponible. Elle jouirait donc de nombreux loisirs, dans la mesure où Jean ne la retiendrait pas trop longuement dans les appartements royaux, comme il ne s’en priva d’abord pas. La femme qu’elle évinçait manifesta une certaine rancœur, plus affectée que réelle : elle était aussi fatiguée de Jean que lui d’elle.

Kazz et Burton rejoignirent les rangs des marines avec le grade de simples soldats, l’un pour y porter la hache, l’autre l’épée et le pistolet, tandis que Besst ferait partie des femmes archers.

L’un des premiers actes de Burton fut de chercher qui, à bord, prétendait avoir vécu après 1983. Quatre personnes

l’affirmaient. L’une d’elles était Strubewell, qui se trouvait aux côtés de Jean lorsque celui-ci s’était emparé du bateau.

8

Quand le révérend Dodgson, plus connu sous le pseudonyme de Lewis Carroll, écrivit *Alice au pays des Merveilles,* il le préfaça d'un poème commençant par « En pleine après-midi dorée ». Il y décrivait, sous une forme raccourcie, la fameuse promenade en barque sur l'Isis au cours de laquelle la véritable Alice le pressa de coucher par écrit l'histoire qu'il avait inventée pour charmer les « trois cruelles ».

En ce 4 juillet 1852, doré seulement dans son souvenir car ce fut en réalité un jour humide et froid, Dodgson, qu'allaient incarner le Dodo dans *Alice* et le Cavalier Blanc dans *De l'autre côté du miroir,* était accompagné du révérend Duckworth, qui devint naturellement le Canard[1]. Lorina, âgée de treize ans, fut le Lory ; Alice, dix ans, la préférée de Dodgson, resta évidemment Alice, tandis qu'Edith, huit ans, la plus jeune des trois sœurs, serait l'Aiglon.

Les trois fillettes avaient pour père le doyen Liddell, dont le nom rimait avec vielle, comme le démontrait le poème irrévérencieux que chantaient alors les étudiants d'Oxford. Dans ses vers, Dodgson désignait les petites filles par les adjectifs ordinaux latins, Prima, Secunda et Tertia, en fonction de leur âge respectif.

Plantée maintenant au milieu de la cabine qu'elle partageait avec Richard, Alice se dit que si elle avait en vérité tenu le rôle de Secunda durant son séjour terrestre, sur ce monde-ci, elle était bien Secunda ! Burton ne traitait en égal que bien peu d'hommes et n'accordait ce privilège à

aucune femme, même pas à la sienne ; surtout pas à la sienne, peut-être.

Jusqu'ici, ça ne l'avait guère dérangée. Elle était rêveuse, douce et introvertie. Comme Dodgson l'avait écrit :

Sans cesse pourtant elle me hante,
Alice mouvante sous des cieux
Que nul, fors en songe, jamais ne contempla[2].

Dodgson n'aurait jamais imaginé tout ce que ces rimes avaient de prophétique ! Elle se trouvait aujourd'hui sous un ciel où, même à midi, elle apercevait l'éclat fantomatique de quelques astres géants près de la cime des montagnes. Un ciel que de grandes nébuleuses flamboyantes et d'énormes étoiles illuminaient la nuit comme autant de pleines lunes.

Que ce fût à la lueur du jour ou de la nuit, il ne lui avait pas déplu, bien au contraire, de laisser à Richard le soin de prendre les décisions. Celles-ci avaient souvent impliqué le recours à la violence et, contrairement à sa nature, elle s'était battue comme une amazone. Si elle n'avait pas le physique d'une Penthésilée, elle ne lui cédait en rien quant au courage.

L'existence sur le Monde du Fleuve avait été souvent rude, cruelle et sanglante. Après être morte sur la Terre, elle s'était éveillée, nue et glabre, dans le corps qu'elle avait à vingt-cinq ans, bien qu'elle se fût éteinte à quatre-vingt-deux ans. Au lieu de la chambre où elle avait rendu son dernier soupir, dans la maison que sa sœur Rhoda habitait à Westerham, dans le Kent, elle était entourée d'immenses montagnes, dont la chaîne ininterrompue emprisonnait des collines et une plaine que traversait un fleuve. Aussi loin que son regard portait, elle voyait des gens se dresser au bord du fleuve, tous entièrement nus, glabres, jeunes et effarés ; les uns hurlaient, pleuraient, riaient hystériquement, les autres observaient un silence terrorisé.

Ne connaissant personne, elle s'était impulsivement attachée aux pas de Burton. Son graal contenait, entre autres, une tablette de ce qui ressemblait à du chewing-gum. Après l'avoir mâchée, elle avait forniqué furieusement toute la nuit avec Burton, se livrant à des actes qu'elle tenait alors pour pervers, ainsi qu'à certains autres qu'elle considérait toujours comme tels.

Le matin, elle s'était fait horreur et avait éprouvé l'envie de se suicider. Quant à Burton, elle l'avait haï comme jamais elle n'avait haï personne. Mais elle était restée avec lui de peur de tomber sur quelqu'un d'encore pire. D'ailleurs, il fallait reconnaître que lui aussi n'avait agi ainsi que sous l'influence de la gomme à mâcher, et qu'il ne l'avait pas pressée de renouveler ce qu'en elle-même, elle dénommait alors leur péché de chair. Lui, il recourait à un anglo-saxonisme, comme il disait, pour parler de leur accouplement. Avec le temps, ou plutôt dès cette nuit-là, elle était tombée amoureuse de lui, et ils s'étaient mis à vivre ensemble. Vivre ensemble ? Enfin, si l'on voulait, vu qu'elle passait une bonne moitié de son existence toute seule dans leur hutte. Burton était l'homme le plus remuant qu'elle eût connu. Il n'était pas resté une semaine quelque part qu'il lui fallait déjà repartir ailleurs. Ils s'étaient querellés de temps en temps ; si, au début, c'était lui surtout qui les provoquait, ces querelles, elle se rattrapait bien maintenant. Il avait disparu un beau jour pour revenir, des années plus tard, armé d'une fable qui s'était révélée un modèle du genre.

Elle avait fini par découvrir, et en avait énormément souffert, qu'il lui dissimulait depuis des années son secret le plus important : une nuit, il avait reçu la visite d'un inconnu masqué et dissimulé dans les plis d'une robe, qui lui avait déclaré être un *Ethique,* c'est-à-dire l'un des membres du Conseil qui gouvernait les artisans de la résurrection de quelque trente-cinq milliards de Terriens.

A l’en croire, ces Ethiques n’avaient ramené les humains à la vie que pour se livrer à certaines expériences, à l’issue desquelles ils laisseraient leurs cobayes mourir de nouveau pour ne plus jamais les ressusciter. Mais un membre du Conseil, à savoir lui-même, s’opposait secrètement à l’exécution de ce plan.

Burton était d’abord demeuré sceptique. Mais quand les autres Ethiques avaient tenté de le capturer, il s’était enfui. Il avait été obligé de se suicider plusieurs fois, pour ressusciter aussitôt loin de ses poursuivants. Cela l’avait conduit à recourir de plus en plus souvent à ce procédé. Après 777 suicides, il s’était éveillé dans la salle du Conseil des Douze. Ceux-ci lui avaient répété ce que X, son mystérieux visiteur, lui avait déjà appris : un traître (ou une traîtresse) se dissimulait parmi eux ; ils n’avaient pas encore réussi à le démasquer, mais ils y parviendraient.

Maintenant qu’ils s’étaient emparés de Burton, ils le surveilleraient étroitement. Ils allaient effacer de sa mémoire le souvenir de ses rencontres avec les Ethiques et, en fait, de tout ce qui s’était passé depuis son premier entretien avec X.

Mais quand il s’était réveillé au bord du Fleuve, Burton s’était aperçu que sa mémoire était demeurée intacte. X avait trouvé le moyen de la préserver et de tromper les autres Ethiques. Il devait avoir trouvé aussi celui de les empêcher de repérer Burton à leur guise. Celui-ci avait alors entrepris de remonter le Fleuve, en recherchant les autres recrues de X. Comment et quand lui prêteraient-elles assistance ? X avait refusé de le dévoiler, tout en promettant qu’il le lui révélerait en temps utile.

Quelque chose avait mal tourné. Il y avait des années que X ne s’était plus manifesté, et les résurrections avaient soudainement cessé.

Puis Burton avait découvert que Peter Jairus Frigate et le Tau Cétien qui l’accompagnaient depuis le premier jour étaient soit des Ethiques, soit des agents de ces derniers.

Mais ils avaient disparu avant qu'il réussisse à les confondre.

Il ne pouvait plus dès lors continuer à dissimuler son secret à ses compagnons. Pour Alice, l'hébétude provoquée par le choc de la révélation n'avait pas tardé à se transformer en fureur. Pourquoi son amant lui avait-il caché la vérité aussi longtemps ? Pour la protéger, avait-il expliqué. Si elle l'avait connue, les Ethiques auraient pu l'enlever, la soumettre à un interrogatoire et à Dieu savait quoi encore.

Depuis ce jour, le feu avait couvé sous la cendre. La colère qu'Alice réprimait avait éclaté de temps à autre, et Burton, toujours prompt à s'enflammer, n'avait pas manqué de réagir avec vivacité. Bien qu'ils se fussent toujours réconciliés après ces querelles, Alice savait qu'ils ne tarderaient plus désormais à rompre.

Elle aurait dû en prendre l'initiative avant de se faire engager dans l'équipage du *Rex.* Mais elle aussi désirait percer les mystères du Monde du Fleuve. Si elle était demeurée en arrière, elle l'aurait toujours regretté. Elle avait donc embarqué avec Richard et c'était pourquoi elle était là, dans leur cabine, à se demander ce qu'elle devait faire.

Elle devait reconnaître que sa présence en ces lieux ne s'expliquait pas seulement par le désir de percer ces mystères. Pour la première fois depuis qu'elle vivait sur ce nouveau monde, elle jouissait de l'eau courante, chaude et froide, d'une chambre et de toilettes confortables, de l'air conditionné et d'un grand salon où elle pouvait voir des films ou des pièces de théâtre, entendre de la musique classique ou populaire interprétée par des orchestres qui utilisaient les instruments en usage sur la Terre, et non les ersatz d'argile, de peau et de bambou qui les remplaçaient sur les berges du Fleuve. Elle pouvait aussi pratiquer le bridge, le whist et d'autres jeux encore. Après avoir disposé

de tous ces agréments du corps et de l’esprit, il lui serait pénible d’y renoncer.

Quelle étrange situation, en vérité, pour la fille d’un ecclésiastique, née le 4 mai 1852 près de l’abbaye de Westminster ! Son père était non seulement le doyen du Christ Church College, mais aussi le célèbre corédacteur du *Dictionnaire Gréco-Anglais* Liddell and Scott. Sa mère, aussi belle que cultivée, ressemblait à une Espagnole. Arrivée à Oxford à l’âge de quatre ans, Alice Pleasance Liddell était presque aussitôt devenue l’amie du révérend professeur de mathématiques, timide et bègue, qui possédait un sens si particulier de l’humour. Tous deux habitaient Tom Squad, de sorte qu’ils avaient fréquemment l’occasion de se rencontrer.

Filles d’un évêque d’ascendance royale, ses sœurs et elle n’avaient que très rarement la permission de jouer avec d’autres enfants. Leur principale éducatrice, Miss Prickett, faisait certes de son mieux pour les instruire, mais ne disposait pas elle-même des connaissances requises pour cette tâche. Alice avait néanmoins bénéficié de tous les avantages d’une enfance privilégiée de l’époque victorienne. Son professeur de dessin s’appelait John Ruskin. Elle réussissait souvent à surprendre les propos des hôtes que son père recevait à sa table, au nombre desquels figuraient le prince de Galles, Gladstone, Matthew Arnold, et maints autres grands noms de ce siècle.

C’était alors une jolie fillette brune, aux cheveux plats coiffés à la chien, dont le visage reflétait le calme d’une âme rêveuse lorsqu’elle était d’humeur pensive, mais s’illuminait pour trahir une grande vivacité quand elle s’animait, en particulier à l’audition des histoires délirantes qu’inventait Dodgson. Elle lisait beaucoup, et ne devait qu’à elle-même une grande partie de sa culture.

Elle aimait à jouer avec Dinah, sa chatte noire, et lui raconter des histoires qui ne valaient jamais celles du révérend. Sa chanson favorite était « Etoile du soir », que

Dodgson devait pasticher, dans *Alice,* pour en faire la chanson « La soupe à la tortue », interprétée par la Tortue-à-tête-de-Veau.

Soupe du soir, belle soupe !
Soupe du soir, belle soupe !

Mais son épisode préféré restait celui où apparaissait le Chat du Chester. Elle adorait les chats, et même devenue adulte, il lui arrivait de bavarder avec le sien comme s'il se fût agi d'un humain, quand elle se trouvait seule en sa compagnie.

Elle s'était transformée en une très belle jeune femme dotée d'un charme particulier : cette indéfinissable apparence éthérée qui, lorsqu'elle était enfant, avait séduit Dodgson, Ruskin et les autres. Ils voyaient en elle « l'enfant au front pur, aux yeux de rêve émerveillés ».

En dépit de sa beauté, elle ne s'était mariée qu'à vingt-huit ans, âge où l'on passait pour une vieille fille en l'an 1880 de l'ère victorienne. Son époux, Reginald Gervis Hargreaves, du domaine de Cuffnells, près de Lyndhurst (Hampshire), avait fait ses études à Eton et Christ Church ; devenu juge de paix, il avait mené une existence très tranquille en compagnie d'Alice et de ses trois fils. Féru de lecture, et surtout de littérature française, de chasse et d'équitation, il entretenait un immense arboretum qui comprenait des sapins de Douglas et des séquoias.

D'abord inhibée et maladroite, elle s'était peu à peu accoutumée aux rapports sexuels, et même mise à y prendre plaisir. Elle aimait son époux et son décès, survenu en 1926, l'avait profondément affligée.

Mais l'amour qu'elle portait à Reginald n'était en rien comparable à la passion qu'elle avait éprouvée pour Burton.

Et qu'elle n'éprouvait plus, se dit-elle.

Elle ne pouvait plus supporter son incapacité à demeurer en place. Certes, il semblait devoir rester de nombreuses

années au même endroit désormais, mais uniquement parce que cet endroit lui permettait de se déplacer. Ses colères, son esprit querelleur, sa jalousie féroce devenaient assommants. Les traits de caractère qui l'avaient attirée vers lui, parce qu'elle en était dépourvue, étaient précisément ce qui l'en écartait maintenant.

Mais ce qui avait le plus contribué à les séparer était qu'il lui eût dissimulé son Secret.

Elle aurait bien quitté Richard sans plus attendre, si elle avait su où aller. Il ne restait pas une seule cabine vacante. Certaines étaient certes occupées par des célibataires, mais elle ne voulait pas se mettre en ménage avec un homme qu'elle n'aimerait pas.

Voilà qui ferait bien rire Richard ! Il proclamait ne rien désirer d'autre chez une femme que la beauté et l'affection. Il préférait aussi les blondes, bien qu'il eût renoncé à cette exigence en ce qui la concernait. Il lui dirait de se chercher un homme présentant bien, pas trop mal éduqué, et d'aller vivre avec lui. Non. Il menacerait de la tuer si elle le quittait. Etait-ce bien sûr ? Il devait certainement commencer à être aussi las d'elle qu'elle de lui.

Elle s'assit, alluma une cigarette, geste qui lui aurait paru inconvenable sur la Terre, et réfléchit à la conduite qu'il convenait d'adopter. L'illumination ne venant pas, elle se résolut au bout d'un instant à quitter la cabine pour se rendre au grand salon. Il s'y passait toujours des choses agréables ou intéressantes.

Elle en fit le tour durant quelques minutes, pour admirer les tableaux et les statuettes qui l'ornaient en écoutant un pianiste interpréter une œuvre de Liszt.

Alors qu'elle commençait à se sentir très seule et à souhaiter que quelqu'un vint la distraire de ses pensées moroses, une femme s'approcha d'elle. Mesurant un peu plus d'un mètre cinquante, elle avait les cheveux blonds, la taille svelte, de longues jambes et des seins coniques de taille moyenne dont les pointes saillaient sous une bande de

tissu arachnéen. Bien qu'affligé d'un nez un peu trop long, son visage était harmonieux.

Dévoilant des dents très blanches et parfaitement régulières, la blonde dit en espéranto :

— Bonjour ! Je suis Aphra Behn, l'une des pistoleros et ex-maîtresses de Sa Majesté, à qui un petit retour à ses amours anciennes ne déplaît cependant pas de temps à autre ! Vous êtes Alice Liddell, je crois ? La femme de Gwalchgwynn, le féroce Gallois à la séduisante laideur ?

Alice lui confirma qu'elle ne se trompait pas et demanda aussitôt :

— Etes-vous l'auteur d*'Oroonoko ?*

Aphra sourit.

— Oui, et celui de quelques pièces également. Je me réjouis de voir qu'on me connaissait encore un peu au XXe siècle. Jouez-vous au bridge ? Nous cherchons un quatrième.

— Cela fait trente-quatre ans que je n'y ai pas joué. Mais j'adorais ça. Si vous ne craignez pas que je fasse trop de bourdes pour commencer…

— Bah, nous aurons vite fait de vous remettre dans le coup, au risque de vous bousculer un peu ! Eclatant de rire, elle prit Alice par la main et l'entraîna vers une table placée près d'un mur, sous un immense tableau. Celui-ci représentait Thésée pénétrant dans le labyrinthe de Minos pour affronter le Minotaure, le fil d'Ariane noué autour de son pénis qui bandait glorieusement.

L'expression d'Alice provoqua la verve d'Aphra.

— Ça fait un drôle d'effet la première fois qu'on le voit, non ? On se demande si Thésée va passer le Minotaure au fil de l'épée ou l'enculer jusqu'à ce que mort s'ensuive !

— S'il l'encule, il brisera le fil et ne parviendra pas à retrouver la sortie et Ariane.

— Quelle chance pour elle ! Ça lui permettra de mourir en se figurant qu'il l'aime toujours et d'ignorer qu'il a décidé de la plaquer à la première occasion.

Telle était Aphra Amis Behn, la romancière, poétesse et auteur dramatique que Londres avait surnommée l'*Incomparable Astrée,* par référence à l'une des plus célèbres déesses de la Grèce classique. Avant de mourir, en 1689, à l'âge de quarante-neuf ans, elle avait écrit un roman, *Oroonoko,* qui avait fait sensation à son époque ; sa réédition en 1930 avait permis à Alice de le lire vers la fin de sa vie. L'ouvrage avait fortement contribué à l'essor du roman, et ses contemporains plaçaient Aphra sur le même plan que Defoe lorsqu'elle était au mieux de sa forme. Obscènes et grossières, ses pièces débordaient d'un esprit qui ravissait les spectateurs. Première femme anglaise à vivre uniquement de sa plume, elle avait également servi d'espion à Charles II au cours de la guerre contre la Hollande. Malgré sa conduite scandaleuse, même en une période comme celle de la Restauration, elle avait été enterrée dans l'Abbaye de Westminster, honneur qui fut refusé au non moins scandaleux, mais bien plus célèbre Lord Byron.

Deux hommes attendaient impatiemment à la table. Aphra fit les présentations, en donnant de chacun une biographie succincte.

L'homme assis à l'ouest de la table était Lazzaro Spallanzani, né en 1729, mort en 1799. Il avait été l'un des plus fameux naturalistes de son temps, connu surtout pour les expériences qu'il avait conduites en vue de déterminer comment les chauves-souris parvenaient à s'orienter dans le noir. Il avait découvert qu'elles utilisaient pour cela une sorte de sonar, terme qui alors n'existait pas encore. Petit, mince, brun, il était visiblement italien, bien qu'il parlât l'espéranto.

L'homme assis au nord était un Tchèque dénommé Ladislas Podebrad. De taille moyenne (pour le milieu et la fin du XXe siècle), mais de très forte carrure, il avait un corps d'athlète, un cou de taureau, les cheveux filasse, l'œil bleu

et froid, le sourcil broussailleux, le nez en bec d’aigle, le menton massif et creusé d’un profond sillon. En dépit de ses larges mains – de véritables pattes d’ours, songea Alice qui avait toujours tendance à exagérer – et de ses doigts relativement courts, il maniait les cartes avec la dextérité d’un joueur professionnel.

Aphra précisa qu’il n’avait été embarqué qu’une semaine plus tôt, et qu’il possédait un doctorat d’électromécanique. Elle ajouta, et cela intéressa soudain vivement Alice, qu’il avait attiré l’attention de Jean parce qu’il se tenait debout sur la rive gauche à proximité d’une épave de dirigeable. Après avoir entendu le récit de Podebrad et l’énoncé de ses qualifications, Jean l’avait invité à monter à bord du *Rex* pour y exercer les fonctions de second chef mécanicien. On avait découpé la quille et la nacelle en duraluminium du dirigeable semi-rigide pour les ranger dans l’une des soutes du bateau.

Podebrad se révéla peu bavard ; il semblait appartenir à ces bridgeurs qui se consacrent entièrement au jeu. Mais Behn et Spallanzani ne se privant pas de bavarder, Alice se crut autorisée à lui poser un certain nombre de questions. Il y répondit avec concision, mais sans mauvaise humeur apparente. Ce qui ne signifiait pas qu’il n’en était pas contrarié : son visage resta de bois d’un bout à l’autre de la partie.

Il expliqua qu’il avait été le chef d’un Etat situé très en aval du Fleuve et appelé Nova Bohemujo, soit Nouvelle Bohème en espéranto. Il remplissait les conditions requises pour occuper le poste, car il avait été l’un des principaux responsables du gouvernement et du parti communiste tchécoslovaques. Communiste, il ne l’était plus, vu que cette idéologie, au même titre que le capitalisme, ne correspondait plus à rien en ce monde. Il s’était également senti très attiré par l’Eglise de la Seconde Chance, mais n’y avait jamais adhéré.

Il avait rêvé à maintes reprises que le sol de la Nouvelle Bohème abritait, profondément enfouis, de vastes gisements de fer et d'autres minerais. Non sans mal, il avait persuadé ses administrés d'aller les chercher. La tâche s'était avérée longue et pénible ; on y avait usé une grande quantité d'outils de silex et de bois. Mais le zèle de leur chef avait soutenu celui des travailleurs qui, de surcroît, trouvaient là un moyen de s'occuper.

— Dites-vous bien que je ne suis nullement superstitieux, assura Podebrad d'une profonde voix de basse. Je n'attache aucune valeur à l'oniromancie, et en toute autre circonstance, j'aurais ignoré cette série de songes, sans tenir le moindre compte de leur caractère répétitif et convaincant. Ils me paraissaient l'expression de mon inconscient, terme que je n'aime pas employer car je récuse le freudisme, mais qui est fort pratique en l'occurrence pour décrire le phénomène dont j'étais l'objet. Je n'y vis, au début, que la traduction de mon désir de trouver du métal. Puis une autre explication me vint à l'esprit ; la première, d'ailleurs, n'en était vraiment pas une. Il existait peut-être une espèce d'affinité entre le métal et moi, une sorte de courant tellurique dont je formais l'un des pôles, le métal l'autre, et dont le flot d'énergie me traversait.

Et il prétend n'être pas superstitieux ! songea Alice. A moins qu'il ne se fiche de moi ?

Richard, lui, aurait marché. Il croyait avoir une affinité avec l'argent. Quand il avait été atteint d'ophtalmie, aux Indes, il s'était soigné en se plaçant des pièces d'argent sur les yeux, et quand il avait souffert de la goutte vers la fin de son existence, il s'en était mis sur les pieds.

— Bien que je ne croie pas aux rêves en tant que manifestations de l'inconscient, je suis persuadé qu'ils peuvent servir d'agent de transmission en matière de télépathie ou d'autres formes de perception extra-sensorielle, poursuivit Podebrad. Les P.E.S. ont fait l'objet d'expériences approfondies en Union soviétique. Quoi qu'il

en soit, je sentais qu'il y avait du métal dans les profondeurs du sol de la Nova Bohemujo. Et il y en avait. Du fer, de la bauxite, de la cryolithe, du vanadium, du platine, du tungstène, et d'autres minerais encore. En vrac, et non en strates naturelles. Certainement empilés là (au cours de leurs travaux) par ceux, quels qu'ils soient, qui ont refaçonné cette planète.

Toute cette conversation, bien sûr, se déroulait entre les annonces. Podebrad reprenait chaque fois son récit au point précis où il l'avait abandonné, comme s'il n'avait pas été interrompu.

Il avait industrialisé son pays ; armé ses sujets d'épées en acier, d'arcs en fibre de verre et d'armes à feu ; construit deux cuirassés à vapeur, l'un et l'autre bien plus petits que le *Rex.*

— A des fins de défense, et non de conquête. Jaloux de nos richesses en minerais, les autres Etats souhaitaient s'en emparer, sans oser nous attaquer. Je rêvais surtout de construire un grand bateau à hélice pour gagner la source du Fleuve. J'ignorais alors que deux bateaux géants en remontaient déjà le cours. Mais même si je l'avais su, ça ne m'aurait pas empêché de construire mon propre vaisseau.

J'ai rencontré pour finir un groupe d'aventuriers qui se proposaient d'utiliser un aéronef pour atteindre la source du Fleuve. Leur idée m'ayant parue intéressante, j'ai bientôt fabriqué un dirigeable sur lequel j'ai pris l'air. Mais une tempête l'a détruit ; mon équipage et moi-même sommes sortis indemnes du naufrage. Et là-dessus, le *Rex* est arrivé.

La partie prit fin quelques minutes plus tard, remportée par Alice et Podebrad. Spallanzani demanda hargneusement à ce dernier pourquoi il avait entamé à carreau et non à trèfle. Le Tchèque se contenta de répondre : « Vous devriez être capable de le découvrir par vous-même », sur quoi, il félicita sa partenaire pour la qualité de son jeu. Alice le remercia, sans avouer qu'elle non plus n'avait pas compris comment il s'y était pris pour remplir son contrat.

Alors qu’ils étaient sur le point de se séparer, elle se hasarda cependant à demander :

— *Sinjorino* Behn a omis de nous préciser de quelle date à quelle date vous avez vécu sur la Terre.

Il lui jeta un regard pénétrant.

— Cela vient peut-être de ce qu’elle n’en sait rien. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Bof, ce genre de choses m’intéresse toujours, voilà tout.

Il haussa les épaules.

— 1912, 1980.

Alice, qui devait bientôt prendre son service et aller apprendre à réduire et plâtrer les fractures, partit précipitamment à la recherche de Burton. Elle le rencontra dans la coursive conduisant à leur cabine. Sa peau basanée disparaissait sous une épaisse couche de sueur qui lui conférait la patine d’un bronze huilé. Il venait de passer deux heures à pratiquer le combat au bâton et à l’épée, et disposait d’une demi-heure de repos avant la reprise de l’exercice.

Sur le chemin de la cabine, elle lui parla de Podebrad.

— Qu’est-ce qui t’intrigue tellement chez ce Tchèque ?

— Cette histoire de rêves ; elle ne tient pas debout. Tu sais ce que je crois ? Qu’il s’agit de l’un des agents demeurés en rade, et qu’il connaissait l’emplacement du dépôt de minerais. Il a recouru au coup du rêve pour les faire extraire sans se trahir. Et son dirigeable, c’est pour gagner la tour elle-même, et non la source du Fleuve, qu’il l’a construit. J’en mettrais ma main au feu !

— Ben voyons ! railla Burton de manière exaspérante. As-tu la moindre autre preuve de ce que tu avances – si on peut appeler ça une preuve ? Après tout, ce type n’a pas vécu après 1983.

— Ça, c’est lui qui l’affirme ! Qu’est-ce qui nous dit que certains agents, comme tu l’as fait observer toi-même… n’ont pas modifié leur histoire ? De plus…

Elle s’interrompit, frémissante d’excitation.

— De plus ?

— Tu nous as décrit les membres du Conseil des Douze. Le physique de Podebrad correspond à celui de Thanabur ou de Loga !

Cet argument l’ébranla. Mais il se reprit presque aussitôt.

— Redécris-moi ce type.

Quand elle se fut exécutée, il hocha négativement la tête.

— Non. Loga et Thanabur avaient tous deux les yeux verts. Loga était roux, Thanabur brun. Or ton Podebrad a des cheveux filasse et des yeux bleus. Il leur ressemble peut-être beaucoup, mais il y a sans doute des millions de gens dans ce cas.

— Allons, Richard, rien n’est plus facile que de changer la couleur de ses cheveux ! Podebrad ne portait pas ces lentilles en plastique dont Frigate nous a parlé et qui permettent de modifier la couleur des yeux, mais tu ne crois pas que les Ethiques ont les moyens de le faire sans avoir besoin d’utiliser des accessoires visibles ?

— Ça se défend. Je vais jeter un coup d’œil sur ce gusse.

Après s’être douché rapidement, il se rendit au grand salon.

N’y trouvant pas Podebrad, il descendit à la salle des machines. Lorsque, un peu plus tard, il retrouva Alice, il lui dit :

— Il faudra voir ; ce pourrait être Thanabur ou Loga. Du moment que l’un est capable de jouer les caméléons, cela vaut pour l’autre. Mais notre rencontre remonte à vingt-huit ans, et elle a été très brève. Je ne peux donc rien affirmer.

— Alors tu ne vas rien faire ?

— Comment veux-tu que je l’alpague sur le bateau de Jean ? Non, il ne nous reste qu’à le surveiller, et si quelque chose vient étayer nos soupçons, eh bien nous aviserons.

» Souviens-toi de Spruce, cet autre agent ; quand nous l’avons coincé, il s’est suicidé ; il lui a suffi d’évoquer

mentalement une sorte de code pour que la petite boule noire implantée à l'intérieur de son cerveau libère un poison mortel dans son organisme. Si nous devons agir, ça sera drôlement coton, et nous ne pouvons rien tenter avant d'être sûrs. Personnellement, je crois qu'il s'agit d'une simple coïncidence. Strubewell par contre… voilà quelqu'un pour qui il n'y a pas l'ombre d'un doute. Et encore… Après tout, l'hypothèse selon laquelle quiconque affirme avoir vécu après 1983 est un agent reste à vérifier. Il *est* fort possible que nous n'ayons tout simplement pas rencontré beaucoup de gens de cette époque.

— Bon. Je jouerai le plus souvent possible au bridge avec Podebrad, si ça ne m'abrutit pas trop. Je vais le surveiller de près.

— Sois très prudente, Alice. Si ce type est l'un d'entre *Eux,* rien ne doit lui échapper. En fait, tu n'aurais pas dû lui demander à quelle date il avait vécu. Cela risque de l'avoir mis sur ses gardes. Tu aurais dû essayer de l'apprendre par la bande.

— Tu me prendras donc toujours pour une incapable ?

Sur cette réplique Alice s'en alla.

9

Loghu n’était plus la favorite du roi.

Jean s’était tellement amouraché d’une ravissante rousse aux grands yeux bleus entrevue sur la berge qu’il décida de traîner un peu dans le coin. Le bateau était mouillé près d’un grand quai que les indigènes avaient édifié longtemps auparavant. Après avoir attendu deux jours, pour vérifier que ceux-ci étaient aussi amicaux qu’ils le prétendaient, le monarque donna la permission de descendre à terre. Il n’avait parlé à personne de l’envie irrésistible qui s’était soudain emparée de lui, mais sa conduite le trahit.

Loghu ne regretta guère d’avoir à quitter la suite royale quand Jean eut persuadé la rousse de partager son lit. Elle n’était pas amoureuse du souverain. De plus, elle éprouvait un vif intérêt pour l’un des hommes du cru, un grand Tokharien brun. S’il n’appartenait pas à son siècle, c’était du moins un compatriote, et ils avaient beaucoup de choses à se dire entre deux étreintes. Elle se sentit cependant humiliée d’avoir été répudiée aussi vite, et on l’entendit murmurer qu’elle pourrait bien pousser le roi par dessus bord à la faveur d’une nuit particulièrement obscure. Il y avait *déjà* eu, il y *avait* et il y aurait *encore* beaucoup de gens à souhaiter mettre un terme aux jours de Jean sans Terre.

Burton fut de garde la première nuit. Le soir suivant, il alla s’installer avec Alice dans une hutte située non loin du quai. Les habitants du pays, qui pour la plupart étaient des Crétois du début de l’époque minoenne, se montrèrent gais et hospitaliers. Le soir, ils chantaient et dansaient autour du

feu jusqu’à épuisement de leur ration d’alcool de lichen, puis allaient au lit pour dormir, s’accoupler ou « pluraliser » comme disait Burton. La perspective de passer quelques semaines parmi eux le réjouissait de toute façon, car cela lui permettrait d’ajouter une nouvelle langue à la liste, déjà longue, de celles qu’il connaissait. Il en maîtrisa vite la grammaire et le vocabulaire, car elle s’apparentait étroitement au phénicien et à l’hébreu : mais elle comprenait aussi bon nombre de termes d’origine non sémitique, empruntés aux aborigènes crétois par leurs conquérants moyen-orientaux. Ils parlaient tous l’espéranto bien sûr, encore qu’en déformant quelque peu le langage artificiel inventé par le docteur Zamenhof.

Jean n’eut aucun mal à convaincre sa nouvelle maîtresse de partager sa couche. Mais il lui restait un problème à résoudre : il ne disposait d’aucune cabine vacante pour reloger Loghu, et il lui était difficile de l’expulser du bateau sans raison valable. Les droits de la jeune femme ne pesaient certes pas lourd pour un tel despote : ses hommes auraient vite réglé la question. Mais le souvenir de la Magna Carta le retint de faire appel à leurs services ; il n’en cherchait certainement pas moins le moyen de se débarrasser de Loghu en sauvegardant les apparences.

Le quatrième soir de leur escale, alors que Jean se trouvait dans les appartements avec la rousse aux yeux bleus, et Burton avec Alice dans leur hutte, petite mais confortable, un hélicoptère surgi des ténèbres se posa sur le pont d’envol du *Rex.*

Burton devait apprendre plus tard que les assaillants venaient du dirigeable *Le Parseval,* et qu’ils avaient pour mission de capturer le roi Jean ou de le tuer si son enlèvement s’avérait impossible. Tout ce qu’il sut sur le coup fut que la fusillade provenant du *Rex* ne signifiait rien de bon. Il se drapa rapidement un tissu autour des reins, l’assujettit grâce aux attaches magnétiques prises dans sa trame, saisit la rapière et le pistolet chargé qui reposaient à

son chevet, et sortit en courant sans tenir compte des protestations d'Alice.

Des cris perçants et des clameurs s'élevaient au milieu des coups de feu. Puis une forte explosion se produisit, dans la salle des machines, semblait-il. Il se précipita vers le bateau. On apercevait des lumières dans la timonerie : quelqu'un se tenait aux commandes du navire. Puis les roues à aubes se mirent à tourner. Le bateau partit en marche arrière, mais Burton réussit à bondir sur le pont de la chaufferie avant que les amarres frappées aux piles du quai ne les arrachent, provoquant l'effondrement de l'ouvrage.

Un instant plus tard, un inconnu descendit l'échelle venant du poste de pilotage. Burton fit feu sur lui mais le manqua. Poussant un juron, il jeta son revolver pour se ruer à la poursuite de l'homme qui s'était dérobé. Celui-ci réapparut alors, une épée à la main.

Jamais Burton n'avait eu affaire à un bretteur aussi démoniaque ! Et pour cause : ce grand escogriffe efflanqué était Cyrano de Bergerac, comme il le lui apprit lui-même avec panache entre deux assauts ; Burton ne jugea pas utile de gaspiller son souffle à lui rendre la politesse. Tous deux se touchèrent légèrement, preuve qu'ils étaient de force égale. Puis quelqu'un poussa un cri qui eut pour effet de distraire Burton. Il n'en fallut pas plus pour que le Français lui perce la cuisse de part en part.

Burton s'abattit sur le pont, sans défense. La douleur survint quelques secondes plus tard, le contraignant à serrer les dents pour ne pas hurler. De Bergerac était chevaleresque : il ne tenta pas d'achever son adversaire, et lorsque l'un de ses hommes les rejoignit, il lui ordonna de l'épargner.

L'hélicoptère décolla peu après, sous le feu des tireurs postés sur le pont du *Rex.* Mais il ne s'était pas élevé de trente mètres au-dessus du Fleuve qu'un corps dénudé apparut dans le faisceau d'un projecteur et s'enfonça dans

l’obscurité. Quelqu’un avait sauté, ou avait été jeté de l’appareil. Burton devina qu’il s’agissait du roi Jean.

Il noua en gémissant une bande de tissu autour de sa blessure qui saignait abondamment, puis, au prix d’un effort héroïque, gravit tant bien que mal l’échelle conduisant au poste de pilotage. Le *Rex* dérivait au fil de l’eau sans qu’on pût rien y faire. On ne tarda pas à repêcher Jean, inconscient, une jambe et un bras fracturés.

Neuf kilomètres plus bas, le *Rex* s’échoua, et moins de dix minutes plus tard, les premiers des hommes qui l’avaient suivi en courant sur la berge rejoignirent le bord.

Le docteur Doyle réduisit les fractures de Jean et lui administra un irish coffee pour l’aider à surmonter le choc.

Dès que le roi fut en état de jurer et de tempêter, il ne s’en priva pas. Mais il s’estimait heureux d’être demeuré en vie, et on allait pouvoir réparer les machines du navire grâce au précieux fil d’aluminium qu’il transportait dans ses soutes. Toutefois, cela exigerait environ un mois, et durant ce temps, le bateau de Clemens les rattraperait lentement.

Douze sentinelles ayant été tuées, trouver une cabine pour y caser Loghu ne présentait plus de difficulté. Il fallait remplacer les morts, mais le roi ne paraissait guère pressé de le faire. Après avoir passé des jours à interroger les candidats, puis à soumettre certains d’entre eux à des tests physiques et psychologiques, il n’en retint que deux seulement.

— Point n’est besoin de se hâter, déclara-t-il. Je ne veux que les meilleurs ; or ces indigènes ne valent pas tripette.

L’un des bons côtés du raid fut que Jean s’enticha de Burton, qu’il tenait pour le principal artisan de son salut. Ne pouvant lui donner de l’avancement en passant par-dessus la tête des autres marines, il en fit son garde du corps et lui promit de le nommer officier à la première vacance. Burton et Alice emménagèrent dans une cabine jouxtant la suite royale.

L’explorateur n’en ressentit qu’un plaisir mitigé : il n’appréciait pas d’être à la botte de qui que ce fût. Mais cela lui permettrait de fréquenter Strubewell et de l’observer attentivement. Il surveilla de près le langage de l’intéressé, à l’affût de la moindre trace d’accent étranger. En vain. Si Strubewell était un agent, il avait parfaitement assimilé la façon de parler du Midwest.

Alice, de son côté, épiait étroitement Podebrad au cours des parties de bridge et des activités sociales auxquelles il prenait part. Loghu éprouvait un penchant pour l’un des autres hommes soupçonné d’être un agent : un malabar qui affirmait s’appeler Arthur Pal et avoir été ingénieur électricien en Hongrie ; elle se mit en ménage avec lui dès qu’il se sépara de sa compagne. Les soupçons de Burton s’accrurent lorsqu’elle remarqua que Pal passait beaucoup de temps en compagnie de Podebrad. La jeune femme n’ayant pas réussi à découvrir la moindre faille dans les assertions du Hongrois, il lui assura que cela viendrait inéluctablement avec le temps. Si les agents possédaient de faux curriculum vitae, ils les avaient certainement appris à fond ; mais n’étant (vraisemblablement) que des hommes, ils ne manqueraient pas de commettre des erreurs. Une seule contradiction suffirait à les démasquer.

Alice n’avait pas encore trouvé le courage de rompre avec Burton. Elle espérait toujours qu’en modifiant suffisamment son attitude envers elle, il lui fournirait une raison de ne pas le quitter. Leurs services respectifs les tenaient séparés la plus grande partie du jour, ce qui arrondissait les angles. Il se montrait si heureux de la retrouver en fin de journée qu’elle se sentait mieux et se persuadait que leur première passion allait renaître de ses cendres. Leur situation ressemblait sur de nombreux points à celle d’un couple marié depuis longtemps ; bien qu’éprouvant encore l’un pour l’autre une certaine affection, sujette à des hauts et des bas, ils supportaient de plus en

plus difficilement des traits de caractère sur lesquels ils passaient facilement au début.

En un sens, ils étaient vieux, bien que leurs corps eussent retrouvé leur jeunesse. Sur la Terre, Alice avait vécu jusqu'à quatre-vingt-deux, lui jusqu'à soixante-neuf ans (je n'aurais pu choisir, pour casser ma pipe, âge plus significatif de mes goûts amoureux, avait-il lancé railleusement une fois). Une longue existence ne provoque pas seulement le durcissement des artères : elle tend aussi à scléroser les habitudes et les attitudes. Elle obère considérablement la capacité d'adaptation, de progrès personnel du sujet. Le choc de la résurrection et de la vie sur le Monde du Fleuve avait fait voler en éclats bien des convictions et rendu à bien des gens la faculté d'affronter le changement. Mais la cure de jouvence avait eu des effets divers : spectaculaires sur certains, moins marqués sur d'autres, nuls enfin sur un bon nombre d'individus, qui n'avaient absolument pas réussi à s'adapter.

Si Alice s'était métamorphosée à beaucoup d'égards, l'essence même de sa personnalité demeurait intacte. Elle était toujours là, enfouie dans les tréfonds de son âme, dont la profondeur abyssale réduisait les espaces infinis séparant les étoiles à la dimension d'une flaque qu'on franchit d'une seule enjambée. Il en allait de même pour Burton.

En restant avec lui, Alice attendait donc l'impossible et elle le savait.

Elle rêvait parfois de retrouver Reginald. Mais elle savait ce rêve plus déraisonnable encore. Jamais elle ne lui reviendrait, qu'il eût changé ou non. D'ailleurs il était improbable qu'il eût changé. C'était un brave homme, mais comme tous les braves gens, il avait ses défauts, dont certains plutôt graves, et son obstination l'empêchait de s'amender.

Nulle chenille n'était en mesure d'en métamorphoser une autre. Si celle-ci désirait devenir papillon, elle ne devait compter que sur elle-même. La différence entre l'homme et

la chenille, c’était que l’insecte naissait préprogrammé, tandis qu’il appartenait à l’homme de se reprogrammer lui-même.

Les jours s’écoulaient ainsi pour Alice, en lui apportant cependant bien d’autres occupations plus divertissantes que ces ruminations.

Puis, un jour, alors que le *Rex* avait branché son bataciteur et ses graals sur une pierre de la rive droite, il ne se passa rien.

10

Traumatisme et panique.

Quinze ans auparavant, les pierres à graal de la rive gauche étaient tombées en panne, pour se remettre à fonctionner vingt-quatre heures plus tard. Clemens avait dit au roi Jean que le circuit avait été endommagé par la chute d'une grande météorite, mais que la ligne s'était trouvée rétablie, et tous les dommages réparés, dans un laps de temps étonnamment court. Par les Ethiques, certainement, bien que les témoins éventuels eussent tous été plongés dans un profond sommeil durant l'opération – par l'intermédiaire d'un gaz sans doute.

Deux questions se posaient maintenant : la ligne serait-elle de nouveau réparée ? Et, accessoirement : quelle était la cause du désastre ? La panne provenait-elle de la chute d'une autre météorite, ou constituait-elle une nouvelle étape dans le processus de dégradation de ce monde ?

Le roi Jean surmonta rapidement sa stupeur. Il envoya ses officiers ramener le calme parmi l'équipage et ordonna de procéder à une distribution générale du mélange d'alcool de lichen, d'eau et de pousses d'arbre à fer pulvérisées qui tenait lieu de grog sur le *Rex.*

Quand il jugea les esprits et les cœurs suffisamment ragaillardis par la boisson, il fit ramener à bord la coiffe de cuivre qui servait à capter l'énergie, puis remettre en route, en longeant la rive gauche du Fleuve. Le bataciteur était assez chargé pour propulser le bateau jusqu'à l'heure du prochain repas. Deux heures avant la tombée du

crépuscule, il ordonna de mettre en panne et de capeler la coiffe de cuivre sur une pierre à graal.

Comme il fallait s'y attendre, les indigènes refusèrent de « prêter » une de leurs pierres au *Rex.* L'une des mitrailleuses à vapeur du navire tira une rafale de balles en plastique au ras des têtes des gens amassés sur la berge, qui, pris de panique, refluèrent jusqu'au milieu de la plaine. Les deux véhicules amphibies jadis baptisés *Dragons de Feu* I et II, rebaptisés maintenant *Eleanor* et *Henry,* gagnèrent pesamment le rivage pour y prendre position tandis que l'on plaçait la coiffe sur la pierre.

Moins d'une heure plus tard, le pied des collines grouillait d'indigènes dont certains étaient accourus de pierres à graal situées jusqu'à trois ou quatre kilomètres en amont et en aval, voire à l'intérieur des terres. Dans un grand concert de cris de guerre et de vociférations, des milliers d'hommes et de femmes se précipitèrent à l'assaut des amphibies. Simultanément, cinq cents autres, montés sur des embarcations, attaquaient depuis le Fleuve.

Les obus explosifs et les roquettes du *Rex* en exterminèrent des centaines, ses mitrailleuses à vapeur en fauchèrent encore autant ; alignés le long du bastingage, les marines et l'équipage du vaisseau les criblaient de flèches, de coups de fusil et de pistolet, ou encore de petites fusées tirées à l'aide de bazookas.

La berge et les eaux autour du *Rex* ne tardèrent pas à être rouges de sang, jonchées de cadavres et de débris humains. Les assaillants battirent en retraite, non sans avoir lancé des roquettes de différents calibres qui causèrent des dommages matériels et blessèrent ou tuèrent quelques soldats du roi Jean.

Burton avait encore beaucoup de peine à marcher, bien que sa blessure se cicatrisât bien plus vite que ce n'eût été le cas sur la Terre. Il se traîna cependant jusqu'à la lisse du « texas », d'où il fit le coup de feu avec un fusil de calibre .48 à balles en bois. Il toucha un bon tiers de ses cibles.

Quand toutes les embarcations, pirogues, canoës de guerre ou voiliers eurent été envoyés par le fond, il gagna tant bien que mal l'autre bord pour prêter main forte à ses défenseurs.

Il y parvint juste à temps pour assister au troisième et dernier assaut. Après avoir été dûment harangués par leurs chefs, tandis que grondaient les tambours et sonnaient les trompes, les indigènes se ruèrent vers le bateau en poussant une nouvelle clameur. A court de munitions, les amphibies avaient alors réintégré leur garage à l'arrière du *Rex.* Mais les deux avions de chasse, le monoplace de reconnaissance, le bombardier-torpilleur et l'hélicoptère décollèrent pour apporter l'appoint de leurs armes.

Quelques assaillants parvinrent cependant jusqu'à l'eau. Mais arrivés là, ils perdirent contenance, se débandèrent et s'enfuirent. Peu après, les pierres fulgurèrent, rechargeant le bataciteur et les graals.

— Par les dents de Dieu ! s'exclama Jean, l'œil hagard. Dire que ce sera encore pis demain ! Que le Ciel nous vienne en aide !

Il ne se trompait pas. Avant l'aube suivante, les habitants de la rive droite déferlèrent en hordes, affolés par la faim. Toutes les embarcations disponibles, y compris de nombreux voiliers à deux mâts, appareillèrent bondées à ras bord d'humains des deux sexes et suivies d'une multitude de nageurs. Quand le soleil se leva, le Fleuve grouillait à perte de vue d'embarcations et de nageurs. Les défenseurs de la rive gauche épuisèrent toutes leurs flèches et leurs roquettes sur la première vague d'assaut, sans parvenir à la repousser ; la plupart des bateaux accostèrent, et leurs occupants bondirent aussitôt à terre.

Pris en sandwich, le *Rex* combattit farouchement, s'avérant un adversaire redoutable. Tandis qu'il tenait à distance les enragés de l'un et l'autre camp, la grue de *l'Henry* alla déposer la coupelle sur la pierre à graal.

Dès que les pierres eurent tonné, la grue télescopique récupéra la coupelle et se rétracta à l'intérieur de *l'Henry.*

Quand les deux amphibies eurent regagné le bateau, Jean ordonna de lever l'ancre et de battre « en avant toute ! ».

Ordre plus facile à donner qu'à exécuter !

Les embarcations se pressaient en rangs si serrés autour du *Rex* que son allure s'en trouvait extrêmement ralentie. Tandis que ses roues à aubes brassaient l'eau, que sa proue éventrait les grands voiliers et broyait les petits bateaux, les occupants de la rive droite le bombardèrent. Des hommes et des femmes réussirent à se hisser sur le pont de la chaufferie ; mais ils n'y demeurèrent pas longtemps.

Finissant par se libérer, le *Rex* se dirigea vers l'autre rive, puis modifia son cap lorsqu'il eut atteint la zone proche du bord, où le courant était plus calme, pour remonter le Fleuve à toute vitesse. Sur l'autre berge la bataille faisait toujours rage.

A midi, Jean dut décider s'il convenait ou non de recharger. Après une minute de réflexion, il ordonna d'amarrer le navire à un grand appontement.

— Nous allons les laisser s'entre-tuer, dit-il. Nos provisions d'aliments fumés et séchés nous permettent largement de tenir deux jours. Nous rechargerons après-demain. D'ici là, le carnage devrait avoir pris fin.

La rive droite offrait un bien curieux spectacle. Ils étaient si accoutumés à la voir encombrée d'une cohue bruyante, rieuse et bavarde, qu'elle prenait dans son abandon un caractère fantastique. A part une poignée d'indigènes trop avisés ou trop froussards pour avoir pris le risque d'aller se remplir l'estomac au dépend des gens d'en face, on n'y apercevait pas une âme. Les huttes, les maisons communes et les grands bâtiments administratifs construits en rondins étaient déserts, de même que la plaine et le pied des collines. Comme il n'existait sur cette planète aucun animal, oiseau, insecte ou reptile, on n'entendait que le bruit du

vent bruissant dans les feuilles des quelques arbres qui parsemaient la prairie.

De l’autre côté du Fleuve, les combattants devaient avoir épuisé leurs provisions de poudre. Les passagers du *Rex* ne percevaient plus, par intermittence et sous la forme d’une très vague rumeur, que les vociférations affaiblies de gens clamant leur fureur, leur faim, leur peur, leur souffrance et leur mort.

Pour les deux jours écoulés, les pertes du *Rex* s’élevaient à trente morts et soixante blessés, dont vingt étaient dans un état sérieux ; ce qui est une façon de parler, car aucun blessé ne prend jamais ses souffrances autrement qu’au sérieux. Après une brève cérémonie, on immergea au milieu du Fleuve les cadavres enfermés dans des sacs en peau de poisson munis d’un lest. Les sacs ne servaient qu’à épargner la sensibilité des survivants, car les poissons les déchireraient et en dévoreraient le contenu avant qu’ils n’atteignent le fond.

Tout le long de la rive gauche, l’eau était recouverte d’une épaisse couche de cadavres qui tressautaient l’un contre l’autre sous la morsure des poissons carnivores, dont les meutes faisaient bouillonner les flots rouges de sang. Ces amas hideux défigurèrent le Fleuve durant un bon mois. Les combats n’avaient, semblait-il, épargné aucune région, et l’on verrait encore longtemps leurs victimes dériver au fil de l’eau. En attendant, les poissons festoyaient et les gigantesques dragons du Fleuve, remontant des profondeurs pour saisir un corps boursouflé tout entier dans leur gueule, s’en repaissaient jusqu’à satiété. Après avoir digéré et déféqué leurs proies ils recommençaient le cycle bouffe, digestion, élimination.

— C’est l’Apocalypse, l’Armageddon, dit Burton à Alice ; sur quoi, il poussa un gémissement.

Alice pleura bien souvent et fit des cauchemars. Burton la consola si bien qu’elle se sentit de nouveau très proche

de lui.

Le surlendemain après-midi, le *Rex* se hasarda à traverser pour recharger. Mais au lieu de reprendre sa route, il revint mouiller sur la rive droite. Il fallait fabriquer de la poudre et réparer les avaries. Cela prit un mois, au cours duquel Burton se remit complètement de sa blessure.

A la reprise du voyage, on chargea certains membres de l'équipage d'évaluer le nombre des survivants dans diverses régions prises au hasard. On déduisit de leurs estimations que près de la moitié de la population avait dû succomber si les combats avaient eu partout la même ampleur. Dix-sept milliards et demi d'humains avaient péri en vingt-quatre heures.

La gaieté mit longtemps à revenir sur le bateau ; sur le rivage, les gens erraient comme des fantômes. Plus horrible encore que le souvenir de la tuerie, une pensée hantait tous les esprits : que se passerait-il si l'unique circuit alimentant désormais les pierres à graal venait lui aussi à tomber en panne ?

Il *était* temps d'interroger ceux qu'il soupçonnait d'être des agents, songea Burton. Mais ils risquaient de se suicider s'il les coinçait, même s'ils n'espéraient plus ressusciter. En outre, il demeurait possible que les gens affirmant avoir vécu après 1983 fussent innocents.

Il attendrait. Il ne pouvait qu'attendre.

Pendant ce temps, Loghu cuisinait adroitement l'homme dont elle partageait la cabine, et Alice, bien que dépourvue de subtilité, faisait de son mieux auprès de Podebrad. Quant à Burton, il guettait le moindre faux pas de Strubewell.

Plusieurs jours après l'appareillage, Jean décida de remplacer les hommes qu'il avait perdus. Il fit mettre en panne à l'heure du déjeuner et se rendit à terre pour annoncer qu'il avait des couchettes vides à remplir.

Burton, ou plutôt le sergent Gwalchgwynn, reçut pour consigne de patrouiller avec quelques autres parmi la foule, pour déceler d'éventuels assassins. Mais il oublia sa mission

quand il tomba sur un type trapu et fortement charpenté, venant visiblement du paléolithique supérieur, qui paraissait appartenir à une civilisation pré-mongolienne. Il engagea aussitôt la conversation avec lui. Cet homme, dénommé Ngangchungding, accepta bien volontiers de lui exposer rapidement les bases de sa langue natale, que Burton n'avait encore jamais eu l'occasion d'entendre. Puis, en espéranto, l'explorateur tenta de le convaincre d'embarquer sur le *Rex ;* d'abord parce que l'autre aurait fait un excellent marine, mais aussi parce que cela lui aurait permis d'étudier sa langue. Ngangchungding refusa en expliquant qu'il était nichirenite ; les membres de cette secte bouddhiste rivalisaient de pacifisme avec les adeptes de l'Eglise de la Seconde Chance, qui constituaient leurs principaux concurrents. Bien que déçu, Burton lui offrit une cigarette pour montrer qu'il ne lui en voulait pas, puis rejoignit le roi Jean.

Assis à une table, celui-ci interrogeait un Caucasien qu'un immense Noir dégingandé, mais large d'épaules, dissimulait en partie à Burton. Celui-ci le contourna dans l'intention d'aller se poster derrière Jean.

Il entendit le Blanc déclarer :

— Je m'appelle Peter Frigate.

Burton pivota sur lui-même, le dévisagea, puis, l'œil fulgurant, bondit sur lui et le renversa, en lui étreignant la gorge.

— Je vais te tuer ! hurla-t-il.

Un violent choc à la nuque l'étourdit.

11

Quand il reprit connaissance, il vit le nègre et les quatre hommes qui se tenaient derrière lui aux prises avec les gardes du corps de Jean. Le monarque avait sauté sur la table et, cramoisi, lançait des ordres. Après une minute de confusion, tout rentra dans l'ordre. Frigate s'était relevé en toussant. Burton se redressa, la nuque douloureuse. Le Noir l'avait sans doute frappé avec la massue noueuse qu'il portait suspendue à la ceinture par une lanière de cuir. La massue gisait maintenant sur l'herbe.

Bien qu'encore un peu étourdi, Burton comprit qu'il avait commis une erreur. Si la physionomie et la voix de ce Frigate ressemblaient à celles de l'autre, elles n'étaient pas tout à fait identiques, et l'homme était moins grand que son sosie. Mais pourtant… le même nom ?

— Je vous présente mes excuses, *Sinjoro* Frigate. J'ai cru… Vous ressemblez tellement à un homme que j'ai de bonnes raisons de haïr… Mais c'est une autre histoire. Je suis vraiment désolé, et si je puis faire quelque chose pour réparer mes torts…

Quelle diablerie est-ce là ? songea-t-il. Ou plutôt, à qui diable ai-je affaire ? Je ne sais plus à quel saint me vouer ! Bien que ce ne fût pas *son* Frigate, il ne pouvait s'empêcher de chercher Monat du regard.

— Vous m'avez flanqué une belle frousse, dit l'inconnu. Mais soit, j'accepte vos excuses. D'ailleurs, j'ai l'impression que vous avez payé votre erreur. Umslopogass a parfois la main lourde.

— Je lui ai juste donné un petit coup pour le calmer, se défendit le Noir.

— Ce que vous avez parfaitement réussi ! s'esclaffa Burton, en dépit de la douleur qui lui vrillait le crâne.

— Tu as eu de la veine qu'on ne te liquide pas sur-le-champ, toi et tes amis, brama Jean, en descendant de la table pour se rasseoir sur sa chaise. Et maintenant, expliquez-moi pourquoi vous en êtes venus aux mains ?

Burton s'exécuta, secrètement soulagé que le « presque » Frigate ne pût révéler au roi que Gwalchgwynn n'était pas son véritable nom. Ayant obtenu l'assurance que Frigate et ses quatre compagnons ne nourrissaient aucun ressentiment à l'encontre de Burton, Jean ordonna à ses gardes de les relâcher. Mais avant de reprendre ses interviews, il exigea que Burton lui apprenne pourquoi il haïssait autant l'autre Frigate. Burton lui servit une fable qui parut le satisfaire.

Se tournant alors vers Frigate, le monarque lui demanda :

— Comment expliquez-vous une telle ressemblance ?

— Je ne me l'explique pas. Mais ce n'est pas la première fois que chose pareille m'arrive. Pas d'être attaqué, mais de tomber sur des gens qui s'imaginent m'avoir déjà rencontré ; or, je n'ai pas un visage courant. Si encore mon père avait été voyageur de commerce, je comprendrais. Mais ce n'est pas le cas. Sa profession d'ingénieur en génie civil et en électricité l'appelait rarement à l'extérieur de Peoria.

Frigate ne présentait, à première vue, aucune qualité particulière militant en faveur de son engagement. Il mesurait certes un bon mètre quatre-vingts et paraissait vigoureux, mais sans plus. Il affirmait être habile au tir à l'arc, mais de bons archers, on en trouvait à la pelle. Jean n'aurait pas retenu sa candidature s'il n'avait mentionné être arrivé en ballon à quelque cent cinquante kilomètres en amont et avoir vu un énorme dirigeable. Il ne pouvait s'agir

que du *Parseval.* Cette histoire de ballon excita la curiosité du roi.

Frigate raconta que ses compagnons et lui remontaient le Fleuve en voilier dans l'intention d'en atteindre la source. La lenteur de ce moyen de locomotion commençait à les désespérer quand ils étaient parvenus dans une région qui possédait du métal, et ils avaient persuadé le potentat local de leur construire un dirigeable.

— Tiens tiens ! Et comment se nommait-il, ce potentat ?

Frigate parut désarçonné.

— C'était un Tchèque appelé Ladislas Podebrad.

Jean rit si fort que les larmes lui jaillirent des yeux. Quand il eut repris son souffle, il s'exclama :

— Ça, c'est la meilleure ! Figurez-vous que Podebrad me sert maintenant, en qualité d'officier mécanicien !

— Ah oui ? intervint l'un des compagnons de Frigate. Nous avons un compte à régler avec lui.

Légèrement moins grand que Frigate, l'homme avait le corps maigre et musclé, le teint basané, les cheveux noirs, le visage fortement buriné et très typé, mais non dépourvu de beauté. Il portait un chapeau de cow-boy à larges bords et des bottes à talons hauts, bien que le reste de sa tenue se bornât à un simple kilt blanc.

— Tom Mix, pour vous servir, Votre Majesté, se présenta-t-il, avec l'accent traînant du Texas.

Tirant sur sa cigarette, il ajouta :

— Je suis un spécialiste du lasso et du boomerang, Sire, et une ancienne vedette de cinéma, si toutefois vous savez de quoi il s'agit.

Jean se tourna vers Strubewell.

— As-tu entendu parler de lui ?

— J'ai lu différentes choses sur lui. Il a vécu bien avant moi, mais il a été très célèbre dans les années 1920-1930. C'était un héros de ce que l'on appelait alors des westerns.

Burton se demanda si un agent pouvait connaître ce genre de détails.

— Nous tournons parfois des films sur le *Rex,* dit Jean en souriant. Mais nous n’avons pas de chevaux, comme vous le savez.

— Hélas ! Si je le sais !

Le monarque pria Frigate de lui parler plus longuement de son aventure. L’Américain lui expliqua qu’au moment même où ils avaient repéré le dirigeable, une fuite s’était produite dans le système qui réchauffait l’hydrogène du ballon. Tout en s’efforçant de colmater la fuite à l’aide d’une colle à prise rapide, ils avaient lâché du gaz pour redescendre promptement vers des couches d’air plus dense et plus tiède, où ils pourraient ouvrir les hublots de la nacelle.

La fuite avait été colmatée, mais pris dans un rabattant alors que les piles génératrices d’hydrogène s’épuisaient, ils avaient décidé d’atterrir. Ayant entendu dire que le Roi Jean avait dépêché une vedette en ces lieux pour annoncer qu’il y recruterait des hommes, ils étaient accourus le plus vite possible.

— Que faisiez-vous sur la Terre ?

— Un tas de choses, comme bien des gens. Vers le milieu et la fin de mon existence, j’ai écrit des ouvrages de science-fiction et des romans policiers. Sans qu’on puisse la qualifier d’obscure, ma réputation n’a jamais approché, et de loin, celle de mon ami.

Il désigna un homme de taille moyenne, mais solidement bâti, dont les cheveux bouclés encadraient un beau visage d’Irlandais.

— Je vous présente Jack London, grand écrivain du début du XXe siècle.

— Je n’aime pas trop les écrivains. J’en ai quelques-uns à mon bord, et ils m’ont, dans l’ensemble, causé pas mal d’ennuis… Enfin… et quel est ce nègre qui s’est permis d’assommer mon sergent ?

— C’est Umslopogass, un Swazi né en Afrique du Sud au XIXe siècle. Un fameux guerrier dont la hache – qu’il appelle son pic-vert – est particulièrement redoutable. Son autre titre de gloire est d’avoir servi de modèle au magnifique héros zoulou du même nom inventé par le romancier H. Rider Haggard.

— Et lui ?

Jean tendait le doigt vers un homme basané au nez proéminent. Dépassant à peine le mètre cinquante, il avait la tête ceinte d’un grand tissu, drapé en turban.

— Lui, c’est Nur eddin el-Musafir, Maure ibérique, soufi et grand voyageur devant l’Eternel, Votre Majesté. Il a vécu à votre époque et vous a même rencontré à votre cour de Londres.

— Hein ? Jean se leva pour scruter attentivement les traits du petit bonhomme, puis ferma les yeux. Quand il les rouvrit, ce fut pour déclarer :

— Oui, je me souviens fort bien de lui.

Il fit rapidement le tour de la table, les bras grands ouverts, le sourire aux lèvres, en parlant à toute vitesse dans l’anglais de son temps. Sous les yeux surpris de l’assistance, il étreignit le Maure et l’embrassa sur les deux joues.

— Seigneur, un autre Français ! s’écria Mix d’un ton consterné, mais en arborant une mine réjouie.

Après avoir bavardé un certain temps avec le soufi, Jean déclara :

— Savoir que Nur el-Musafir vous considère encore comme ses amis après avoir effectué un long voyage en votre compagnie me suffit amplement. Strubewell, enrôlez ces hommes et donnez-leur des instructions. Sergent Gwalchgwynn, veillez à ce qu’on leur attribue des cabines. Nur, mon excellent ami et mentor, nous converserons quand j’aurai fini d’interroger les candidats.

Alors que les nouveaux venus se rendaient vers leurs cabines, ils tombèrent nez à nez avec Loghu. Celle-ci s’arrêta, pâlit, rougit, puis se rejeta sur Frigate en hurlant :

— Peter, espèce d’ordure !

Frigate tomba, les mains de la jeune femme nouées autour de la gorge. Le Noir et Mix les séparèrent en riant.

— Tu as décidément le don de te faire des amis ! s’esclaffa Mix.

— Encore une confusion d’identité, releva Burton ; il expliqua à Loghu ce qui s’était passé.

Lorsqu’il eut fini de tousser en se massant le cou, où les doigts de la jeune femme avaient laissé leurs empreintes, Frigate dit :

— J’ignore tout de mon sosie, mais il n’est sûrement pas très sympathique.

Loghu s’excusa du bout des lèvres. Elle n’était toujours pas entièrement convaincue que Frigate ne fût pas son ancien amant.

Mix murmura :

— Elle peut me palucher quand elle veut, mais pas de cette manière-là.

Loghu, qui avait l’oreille fine, répliqua :

— Si la taille de ton chibre vaut celle de ton galurin, je ne demande qu’à te palucher !

A la surprise générale, Mix devint rouge comme une pivoine. Dès que Loghu eut tourné les talons, il marmonna :

— Trop effrontée pour mon goût, cette donzelle.

Deux jours plus tard, ils vivaient ensemble.

Burton se refusait à croire que la ressemblance entre les deux Frigate fût une simple coïncidence. Il saisit la moindre occasion de s’entretenir avec l’intéressé et de passer son existence antérieure au crible. Ce qui l’ébranla le plus fut de découvrir que ce Frigate-là, lui aussi, avait étudié sa biographie.

L’Américain lui rendait discrètement la pareille ; Burton le surprenait souvent en train de l’observer. Un soir, Frigate le

prit à l’écart dans le grand salon. Après avoir vérifié que personne ne pouvait l’entendre, il lui déclara sans préambule et en anglais :

— Les différents portraits de Richard Francis Burton me sont familiers. J’avais même épinglé au mur de mon bureau l’agrandissement de l’un d’entre eux, le représentant à l’âge de cinquante ans. Je crois donc être en mesure de le reconnaître, même privé de ses moustaches et de sa barbe fourchue.

— Ah ouais ?

— Je me souviens en particulier d’une photographie prise alors qu’il avait une trentaine d’années. Il ne portait alors que la moustache, très fournie il est vrai. Si j’en fais mentalement abstraction…

— Ouais ?

— Burton ressemble étrangement à un Gallois du début du Moyen Age que je connais bien. Il prétend s’appeler Gwalchgwynn, ce qui signifie *Faucon blanc.* Gwalchgwynn est la forme primitive du patronyme gallois qui devait par la suite se transformer en celui, plus célèbre, de Gawain ou Gauvin. Et Gauvin est le chevalier qui, dans les plus anciens récits appartenant au cycle du Roi Arthur, partit le premier à la quête du Saint Graal. Les cornes d’abondance auxquelles nous donnons le nom de « graals » ressemblent étrangement à la tour qui se dresserait au milieu de la mer polaire – d’après ce qu’on m’a dit – et que l’on pourrait dénommer le Saint Graal.

— Très intéressant, commenta Burton, après avoir pris le temps de boire une gorgée de son grog. Encore une coïncidence.

Frigate le dévisageait fixement, ce qui le mettait un peu mal à l’aise. Que le diable l’emporte ! Il ressemblait à l’autre comme un frère. Peut-être était-ce son frère. Peut-être étaient-ils tous deux des agents, et celui-ci se jouait-il de Burton comme l’autre l’avait fait.

— Burton n’ignorerait rien de tout ce qui se rapporte au cycle de la Table Ronde, et en particulier des légendes qui en constituent la source. Il serait bien de lui de choisir, pour se dissimuler – il était célèbre, sur la Terre, pour les nombreux travestissements qu’il avait adoptés –, le pseudonyme de Gwalchgwynn. Il saurait, et s’attendrait à être seul à le savoir, que cela signifierait « celui qui cherche le Saint Graal ».

— Je ne suis pas bouché au point de ne pas comprendre que vous me prenez pour ce Burton. Mais je n’ai jamais entendu parler de lui. Et maintenant, je voudrais que vous cessiez de me casser les pieds avec cette histoire. Elle semble vous amuser prodigieusement, mais ce n’est pas mon cas.

Il porta son verre à ses lèvres.

— Nur m’a dit que lorsqu’il avait reçu la visite de l’Ethique, celui-ci lui avait indiqué que le capitaine Sir Richard Francis Burton, l’explorateur du XIXe siècle, figurait au nombre de ses recrues.

Burton faillit en recracher le liquide qu’il avait dans la bouche.

Il reposa lentement son verre sur le bar.

— Nur ?

— Vous le connaissez. Monsieur Burton, les autres nous attendent dans le magasin du théâtre. Pour bien vous montrer à quel point je suis certain que vous êtes Burton, je vais vous révéler quelque chose. Mix et London se dissimulaient sous des noms d’emprunt, mais il y a peu, ils ont décidé de renoncer à cette précaution. Maintenant, monsieur Burton, accepterez-vous de venir les rejoindre en ma compagnie ?

Burton réfléchit. Frigate et ses amis étaient-ils des agents ? Allaient-ils se saisir de lui pour le soumettre à la question, renversant ainsi les rôles ?

Il parcourut du regard la foule bruyante qui se pressait dans le salon et y aperçut Kazz.

— Soit, si vous tenez à poursuivre cette plaisanterie ridicule. Mais mon excellent ami du Neandertal m’escortera ; et nous serons armés.

Quand Burton pénétra dans le magasin du théâtre, dix minutes plus tard, ce fut flanqué également d’Alice et de Loghu.

A la vue de Loghu, Mix demeura bouche bée.

— Tu es dans le coup, toi aussi ?

12

Ils s’étaient fixé pour règle de ne jamais parler de l’Ethique, ni directement, ni indirectement, à l’intérieur de leurs cabines : on pouvait y avoir dissimulé des micros. Leur deuxième réunion se tint autour de la table où ils jouaient au poker. Elle regroupait Burton, Alice, Frigate, Nur, Mix et London. Loghu et Umslopogass étaient de service.

Après avoir entendu Nur et Mix rendre compte des visites qu’ils avaient reçues de X, Burton n’avait plus douté qu’ils fussent, eux aussi, des recrues de l’Ethique. Il avait néanmoins attendu de connaître en détail ce qu’ils avaient à dire avant d’avouer sa véritable identité. Il avait alors raconté sa propre histoire, sans rien en taire.

Cette fois-ci, il dit :

— Je suis, et je relance de dix. Non, je m’oppose à ce que nous placions des micros dans la cabine des suspects. Cela nous permettrait peut-être d’apprendre quelque chose d’utile, mais s’ils les découvraient, ils sauraient que les agents de X – car c’est ainsi qu’on peut nous appeler – sont sur leur piste. C’est trop dangereux.

— Je partage ce point de vue, déclara le petit Maure. Est-ce que tout le monde est d’accord ?

Tous les autres acquiescèrent, même Mix, qui avait proposé cette mesure. Mais il demanda aussitôt :

— Et pour Podebrad, qu’est-ce qu’on fait ? Chaque fois que je me casse le nez sur lui, il se contente de me saluer et de prendre la tangente avec l’air réjoui d’un mec qui vient de s’apercevoir que sa petite amie n’est pas en cloche. Ça

me fout tellement en rogne que j’ai du mal à ne pas lui rentrer dans le lard !

— Moi aussi ! surenchérit London. Il se figure qu’on peut nous prendre impunément pour des cons !

— L’agresser n’aboutirait qu’à vous faire expulser du *Rex,* observa Nur. De plus, il est drôlement costaud. Je ne miserais pas sur vous si vous deviez en venir aux mains.

— Tu parles ! se récrièrent Mix et London d’une seule voix.

— Que vous ayez envie de lui présenter l’ardoise, c’est bien normal, mais hors de question pour l’instant, dit Burton. Je suis sûr que vous vous en rendez compte ?

— Mais pourquoi nous a-t-il plaqués comme si nous avions la gale après nous avoir promis de nous prendre à bord de son dirigeable ?

— Je me suis posé la question, répondit Nur eddin. La seule explication plausible, c’est qu’il nous ait soupçonnés d’être des recrues de X. Ce qui tendrait à confirmer qu’il est lui-même un agent des Ethiques.

— Pour moi, ce n’est qu’un affreux sadique ! protesta London.

— Non.

— S’il vous soupçonne tous les quatre, vous devez vous montrer très prudents, releva Burton. Et cela vaut pour nous aussi. Je n’avais pas pensé à ce que Nur vient de dire, sans quoi je n’aurais pas proposé que nous nous réunissions au salon.

— Il est trop tard pour s’en préoccuper, intervint Alice. De toute façon, si Podebrad est bien un agent, il ne peut rien faire avant d’arriver à la source du Fleuve. Et nous non plus.

Burton s’adjugea le pot avec un full aux valets par les dix. Alice donna. Burton se dit que Nur devait penser à autre chose qu’à la partie en cours. Le Maure gagnait une fois sur deux, et il aurait sans doute pu ratisser les mises plus souvent encore s’il l’avait voulu. Il paraissait capable de lire sur le visage de ses adversaires ce qu’ils avaient en main.

— Autant profiter du voyage ! conclut Frigate.

Burton l’observa discrètement. Ce type lui manifestait la même adulation que l’autre Frigate affectait de lui porter. Il ne ratait pas une occasion de l’assaillir de questions, intéressant en général les périodes de sa vie sur lesquelles ses biographes en étaient demeurés réduits à des hypothèses. Mais, comme l’autre, il lui reprochait certaines des positions ou des convictions intimes de l’ancien Burton. Son attitude envers les femmes et les gens de couleur, par exemple, ou encore sa croyance en la télépathie. Il fallait trop souvent lui rappeler que le nouveau Burton ne tenait plus forcément pour vrai ce qu’il avait professé sur la Terre ; qu’il avait vu trop de choses et subi trop d’épreuves pour cela ; bref, qu’il avait changé à bien des égards.

Le moment lui parut venu d’approfondir la question du pseudo-Frigate.

— Cette prétendue coïncidence cache forcément quelque chose !

— J’y ai réfléchi, moi aussi, reconnut l’Américain. Il se trouve, heureusement, que j’ai dévoré de nombreux ouvrages de science-fiction, tout en en écrivant moi-même. J’en ai retiré une certaine souplesse d’imagination, qualité dont vous allez devoir faire preuve pour me suivre ; je crois en effet que votre rencontre avec l’autre Frigate n’avait absolument rien d’accidentel, et que ce sosie est mon frère James, mort à l’âge avancé d’une année !

» Pourquoi les enfants décédés sur la Terre ne sont-ils pas ici ? J’y vois une excellente raison : s’ils grandissaient sur cette planète, ils la submergeraient. Il n’y aurait pas assez de place pour tout le monde : les enfants morts avant l’âge de cinq ans constitueraient de loin la part la plus nombreuse de la population.

» Alors, qu’ont bien pu en faire les Ethiques ? Les ressusciter sur une autre planète, semblable ou non à celle-ci. Ou sur deux planètes, peut-être, pour ne pas trop les entasser.

» Bon, supposons qu’il en soit ainsi. A moins – il leva sagacement le doigt – à moins que pour une raison quelconque, on ne les ait pas encore ressuscités, et qu’on attende notre disparition pour les amener à l’âge adulte. Qui sait ?

» A défaut de savoir, je peux toujours échafauder des hypothèses. Admettons que les enfants aient été ressuscités sur une autre planète. Ils n’auraient pas pu l’être tous à la fois, car il faut des adultes pour s’occuper d’eux et une planète aussi grande que la Terre pour les contenir. Peut-être les rappelle-t-on à la vie par tranches successives, de manière qu’une fois adultes, les premiers ressuscités servent de nurses, de professeurs et de parents adoptifs aux survivants. A moins que cela ne s’accomplisse sur plusieurs planètes à la fois. Mais j’en doute. Le remodelage d’une planète doit exiger une quantité d’énergie fabuleuse. D’un autre côté, les Ethiques peuvent utiliser des planètes n’ayant pas besoin d’être remodelées.

— Distribue les cartes ! l’interrompit London, sans quoi les gens vont se demander de quoi diable nous parlons.

— J’ouvre, annonça Mix.

Un silence s’instaura, brisé seulement par les enchères. Puis Frigate reprit :

— Si mes suppositions étaient exactes, les choses se présenteraient de la façon suivante. Heu… Chez moi, j’étais l’aîné. L’aîné des enfants vivants, du moins. Car j’avais déjà eu un frère, mort à un an six mois avant ma naissance. Bien. Les Ethiques le ressuscitent, l’élèvent et en font leur agent.

» Le jour de la Résurrection, il est là, chargé de surveiller Burton. Pourquoi ? Parce que les Ethiques savent que Burton s’est réveillé prématurément dans l’immense salle où les corps flottaient en attendant ce jour. Ils se doutent qu’il ne s’agit pas d’un accident, mais que… heu… quelqu’un l’a réveillé exprès. De cela au moins nous sommes sûrs, puisqu’ils l’ont dit eux-mêmes à Burton quand ils l’ont

capturé. En principe, ce souvenir doit s'effacer de sa mémoire, mais X se débrouille pour qu'il n'en soit rien.

» Cependant, les Ethiques demeurent méfiants. Alors ils flanquent le pseudo-Frigate, qui est en fait un vrai Frigate, sur les talons de Dick ; mon frère a pour mission de l'espionner et de signaler le moindre incident suspect. Mais comme tout le monde, il se fait piéger dans la Vallée.

— Je prends deux cartes, dit Burton. Ta thèse est très intéressante, Peter ; aussi dingue que cela paraisse, je parierais que tu vois juste. Mais si ton frère était un agent, quel rôle Monat, le Tau Cétien – Arcturien – je ne sais quoi, jouait-il là-dedans ? J'imagine que c'était un agent lui aussi… Un drôle d'agent, certes…

— Ou un Ethique ? suggéra Alice.

Burton, qui n'aimait pas qu'on lui coupe la parole, la fusilla du regard.

— C'est précisément ce que j'allais dire. Mais ça m'étonnerait, car dans ce cas, il aurait assisté au Conseil… Ou plutôt non, par Allah ! Il s'en serait bien gardé. Car si je l'y avais vu, j'aurais su qu'il faisait partie des Ethiques, et il n'aurait pas pu rester avec moi. Pourquoi me collait-il ainsi aux basques ? Ça, je l'ignore !

» La présence de Monat indique néanmoins que plus d'une… espèce… genre… famille zoologique… race d'extra-terrestres… est impliquée dans cette affaire.

— Je prends une carte, annonça Frigate. Comme j'étais sur le point de le dire…

— Excuse-moi, le coupa London, mais comment expliques-tu que ton frère ait pu connaître la biographie de Burton ?

— Je suppose que les enfants suivent un enseignement, probablement supérieur à celui qu'ils auraient reçu sur la Terre. Et peut-être, je dis bien peut-être, mon frère James savait-il que j'étais son frère. Nous n'avons pas la moindre idée de l'étendue et de la minutie des connaissances accumulées par les Ethiques. Vous vous souvenez que Dick

a trouvé sa propre photo dans le kilt d’un agent dénommé Agneau ? Elle avait été prise alors que Dick n’avait que vingt-huit ans et occupait encore un poste subalterne dans l’armée des Indes. Cela ne prouve-t-il pas que les éthiques étaient sur la Terre en 1848 ? Qui peut dire pendant combien de temps ils l’ont sillonnée en recueillant des données ? Et dans quel dessein ?

— Pourquoi ton frère aurait-il usurpé ton identité ? s’enquit Nur.

— Eh bien, Burton me fascinait. Je lui avais même consacré un roman. Peut-être James y a-t-il vu l’occasion de satisfaire son penchant pour l’humour ? Dans ma famille, nous passons tous pour avoir… un sens de l’humour très particulier. Il aura trouvé désopilant d’être son propre frère, de se glisser dans la peau de ce Peter qu’il n’avait pas connu… A moins qu’il n’ait cherché à vivre, par procuration, l’existence dont il avait été sevré sur la Terre ?… Ou encore, qu’il lui ait paru pratique de se faire passer pour moi, au cas où il tomberait sur quelqu’un ayant entretenu des relations avec la famille Frigate ?… Peut-être pour toutes ces raisons à la fois. Quoi qu’il en soit… Je suis sûr qu’il a flanqué une raclée à Sharkko, mon éditeur véreux, pour le punir de m’avoir exploité ; ceci démontre qu’il en savait long sur mes activités terrestres.

— Mais que faut-il penser des assertions de Spruce, cet autre agent ? demanda Alice. Il a prétendu avoir vécu au LXXIIe siècle de notre ère, et fait allusion à un appareil permettant de voir le passé, qu’il appelait un chronoscope.

— Il mentait peut-être, suggéra Burton.

— Certainement, affirma Frigate. Je ne crois absolument pas qu’on puisse construire un chronoscope, ni voyager dans le temps de quelque manière que ce soit. Remarquez, je ne devrais sans doute pas dire ça. Nous voyageons tous dans le temps. Mais en avant seulement !

— Ce que personne n’a relevé, intervint Nur, c’est que la résurrection des enfants ne s’est pas faite toute seule. Qui en est l’auteur ? Les gens du LXXIIe siècle ? Peut-être. Mais pour ma part, je pencherais plutôt pour les congénères de Monat. N’est-ce pas lui, également, qui a joué le plus grand rôle dans l’interrogatoire de Spruce ? Il a pu en profiter pour lui dicter, en quelque sorte, la conduite à tenir.

— Pourquoi ? demanda de nouveau Alice.

C’était là une question à laquelle personne ne pouvait répondre, à moins de tenir pour véridiques les explications de l’Ethique. Or ses recrues commençaient à se demander s’il ne mentait pas aussi effrontément que ses congénères.

Nur conclut la discussion en présentant une nouvelle hypothèse. Les agents qui étaient montés à bord du *Rex* au début du voyage en prétendant avoir vécu après 1983 se voyaient contraints de s’en tenir à leur histoire. Par contre, ceux qui avaient embarqué par la suite savaient leur code sans doute « grillé », et évitaient soigneusement de l’employer. Le gigantesque Gaulois dénommé Magalosos – ce qui voulait dire « le Grand » – affirmait par exemple avoir été plus ou moins contemporain de Jules César. Convenait-il de le croire sur parole ? Il paraissait apprécier la compagnie de Podebrad, ce qui dépassait l’entendement ! N’était-ce pas un agent, lui aussi ?

SECTION 4

Sur le Bateau Libre : nouvelles recrues et cauchemars de Clemens

13

Les prunelles du général de Marbot fournissaient la preuve que le mécanisme de la résurrection ne fonctionnait pas toujours impeccablement.

Lorsqu'il était né, en 1782, Jean-Baptiste Antoine Marcelin, baron de Marbot, avait les yeux bruns. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, bien longtemps après le Jour de la Résurrection, qu'ils avaient changé de couleur, en entendant une femme l'appeler « mirettes d'azur ».

— Sacrebleu ! Ce n'est pas vrai ?

Il alla aussitôt emprunter un miroir de mica récemment apporté par un navire marchand – le mica était rare – et contempla son visage pour la première fois depuis dix ans. Il le trouva aimable, voire même assez gracieux, avec ses lignes rondes, son nez retroussé, sa bouche prompte à sourire, ses yeux pétillants.

Pétillants, mais *bleu ciel !*

— Merde ! s'exclama-t-il.

Puis, revenant à l'espéranto :

— Si jamais je tiens au bout de mon épée les créatures diaboliques qui m’ont joué ce tour pendable… !

Sur quoi, il retourna auprès de la femme qui vivait avec lui, et réitéra sa menace devant elle.

— Mais tu n’as pas d’épée.

— As-tu besoin de tout prendre au pied de la lettre ? Peu importe : je finirai bien par m’en procurer une ! Pour caillouteuse qu’elle soit, cette planète doit forcément receler quelque part un peu de fer.

Cette nuit-là, il vit en songe un oiseau gigantesque au bec de vautour et au plumage rouillé, qui bouffait des cailloux pour les restituer sous la forme de crottes d’acier. Mais il n’existait pas un seul volatile sur ce monde et, à plus forte raison, *aucun oiseau de fer.*

Maintenant, de Marbot possédait des armes de métal : un sabre de cavalerie, un sabre d’abordage, une épée, un stylet, une dague, une hache, une lance, des pistolets et un fusil. Il commandait en second les marines du *Bateau Libre,* avec le grade de général de brigade, et rêvait d’obtenir sa troisième étoile. Mais il exécrait la politique et plus encore les jeux déshonorants de l’intrigue, pour laquelle il ne se sentait d’ailleurs aucune aptitude. De surcroît, seule la mort d’Ely S. Parker lui aurait permis d’accéder au commandement suprême, et il éprouvait trop d’amitié envers le sympathique Peau-Rouge pour souhaiter sa disparition.

Les post-paléolithiques du bord mesuraient presque tous plus d’un mètre quatre-vingts ; certains étaient de véritables colosses. Quant aux paléolithiques, souvent de petite taille, ils n’avaient nul besoin d’être aussi grands, car leur forte charpente osseuse et leur puissante musculature en faisaient de redoutables gaillards. Avec son mètre soixante-deux, de Marbot avait l’air d’un pygmée auprès d’eux, mais Sam Clemens l’aimait bien, admirait sa bravoure allègre, et prenait plaisir à entendre le récit de ses campagnes. Sam se délectait aussi d’avoir à sa botte

d’anciens généraux, amiraux ou hommes d’Etat. « Ça leur apprend l’humilité et leur forme le caractère, disait-il. Le Français est un sacré meneur d’hommes, et cela m’amuse de le voir donner des ordres à ces gorilles. »

De Marbot ne manquait certainement ni d’expérience, ni de valeur. Après s’être engagé dans les troupes de la République Française à l’âge de dix-sept ans, il s’était rapidement hissé jusqu’au poste d’aide de camp du maréchal Augereau, qui commandait le septième corps au cours des guerres menées contre la Prusse et la Russie de 1806 à 1807. Il avait combattu en Espagne sous les ordres de Lannes et de Masséna, puis participé, entre autres, à la campagne de Russie, en 1812, close par la terrible retraite du même nom, et à celle d’Allemagne, en 1813. Après son retour de l’île d’Elbe, Napoléon l’avait nommé général de brigade. Blessé à la sanglante bataille de Waterloo et exilé par Louis XVIII, il était revenu en France en 1817. Passant au service de la Monarchie de Juillet, il avait pris part au siège d’Anvers, ce qui lui avait valu d’être promu, quelques années plus tard, au grade de général de division. De 1835 à 1840, il avait servi en Algérie, où il avait reçu sa dernière blessure à l’âge de soixante ans, avant de prendre sa retraite à la chute de Louis-Philippe, en 1848. Il avait alors écrit ses mémoires, dont la lecture avait tellement réjoui Arthur Conan Doyle que celui-ci s’en était inspiré pour camper son personnage du Brigadier Gérard. La principale différence entre de Marbot et son double littéraire, c’était que le premier alliait à sa bravoure un esprit vif et pénétrant, alors que le second ne brillait pas précisément par son intelligence.

Le vaillant grognard s’était éteint dans son lit, à Paris.

L’affection que lui portait Clemens se mesurait au fait qu’il lui avait parlé du Mystérieux Inconnu, de l’Ethique renégat.

Le bateau se trouvait pour l’heure à quai, tandis que Clemens interrogeait les candidats à l’embarquement. Deux

mois s’étaient écoulés depuis la panne des pierres à graal de la rive droite et les horribles événements qu’elle avait provoqués ; les amas de corps en putréfaction qui avaient longtemps encombré le Fleuve avaient disparu, ainsi que leur odeur pestilentielle.

Semblable à un guerrier troyen issu d’une image d’Epinal avec sa cuirasse et son casque en duraluminium surmonté d’une crinière faite de lanières de peau de poisson empesées à la glue, de Marbot allait et venait le long de l’immense file des postulants pour procéder à un premier tri et alléger la tâche de son capitaine en éliminant les canards boiteux.

Il aperçut vers le milieu de la queue quatre hommes qui paraissaient bien se connaître et s’arrêta à hauteur du premier, un grand malabar brun aux mains larges comme des battoirs. Sa peau bistre et sa chevelure très ondoyante ne pouvaient appartenir qu’à un quarteron ; c’était en effet le cas.

Courtoisement interrogé par de Marbot, il répondit s’appeler Thomas Million Turpin et être né en Georgie vers 1873 – il ignorait la date exacte de cet événement ; ses parents s’étaient bien vite installés à Saint Louis, dans le Mississippi. Son père tenait le *Dollar d’Argent,* une taverne du quartier chaud. Jeune homme, Tom avait acheté et exploité avec son frère une concession dans la Mine de Big Onion, sise près de Searchlight, au Nebraska, mais après avoir travaillé deux ans sans trouver d’or, il avait traîné un peu ses guêtres dans l’Ouest avant de retourner à Saint Louis, où, entre autres professions, il avait exercé celles de pianiste et de videur dans des beuglants.

En 1899, il était le caïd du district, dans le secteur de la musique, de l’alcool et des jeux. Tout le pays connaissait le nom du quartier général de son petit empire, le *Rosebud Cafe,* dont le rez-de-chaussée abritait une taverne-restaurant et les étages un « hôtel » de nature très particulière.

Mais ses talents ne se bornaient pas là ; il était, à l'en croire, un très grand pianiste, sans atteindre tout à fait la classe d'un Louis Chauvin. Pionnier de la musique syncopée, on lui attribuait la paternité du ragtime à Saint Louis, et son « *Harlem Rag* », édité en 1897, était la première œuvre du genre publiée par un Noir. Il avait écrit le célèbre « *Saint Louis Rag* » pour l'ouverture de la foire internationale qui aurait dû se tenir dans cette ville. Mort en 1922, il vagabondait au hasard sur le Monde du Fleuve depuis sa résurrection.

— On m'a dit qu'il y avait un piano à bord de votre bateau, déclara-t-il en souriant de toutes ses dents. Ça me ferait rudement plaisir d'en tâter les touches !

— C'est dix pianos, que nous avons, répondit de Marbot. Tenez, prenez ceci.

Il lui tendit une baguette de bois, longue de quinze centimètres et gravée des initiales M.T.

— Quand vous arriverez devant la table, remettez-la au capitaine.

Sam serait content. Il adorait le ragtime et avait déploré un jour de ne pas avoir suffisamment de musiciens populaires à inclure dans son équipage. Turpin paraissait de plus costaud et compétent ; sans quoi, il n'aurait jamais pu être le patron des redoutables bas-fonds noirs de Saint Louis.

L'homme placé derrière lui était un Chinois à la mine farouche dénommé Tai-Peng. Grand d'un mètre quatre-vingts environ, il avait un visage démoniaque où flamboyaient de grands yeux verts. Sa longue chevelure noire, qui lui descendait jusqu'à la taille, s'ornait de trois pousses d'arbre à fer. Il affirma hautement d'une voix perçante avoir été en son temps, qui était celui de la dynastie Tang, au VIIIe siècle après Jésus-Christ, un fameux bretteur, amant et poète.

— J’étais l’un des Six Paresseux de la Rivière aux Bambous et des Huit Immortels de la Coupe de Vin. Je peux improviser des poèmes en turc, en chinois, en coréen, en anglais, en français et en espéranto. Au jeu de l’épée, je suis vif comme l’oiseau-mouche, mortel comme la vipère.

De Marbot se mit à rire et protesta que ce n’était pas lui qui choisissait les recrues. Mais il lui donna également une baguette avant de passer à l’homme suivant.

Celui-ci était de petite taille, mais plus grand cependant que le baron ; l’épiderme sombre, les yeux noirs, il avait l’embonpoint et la bedaine d’un Bouddha, les paupières légèrement bridées, le nez aquilin, le menton massif et fortement creusé. Il déclara s’appeler Ah Qaaq et être originaire de la côte orientale d’un pays qui, pour de Marbot, s’appelait le Mexique. Ses compatriotes, eux, dénommaient la région où ils vivaient la Terre des Pluies. Il ne savait pas au juste à quelle date il avait vécu selon le calendrier chrétien, mais pour s’en être entretenu avec un érudit, il la situait aux alentours de l’an 100 avant Jésus-Christ. Sa langue natale était le maya et il appartenait à un peuple que les civilisations ultérieures avaient baptisé olmèque.

— Ah oui, dit de Marbot, j’ai entendu parler des Olmèques. Nous avons des hommes très instruits à la table du capitaine.

Il savait que les Olmèques avaient fondé la première civilisation précolombienne d’Amérique centrale et que toutes les autres, maya, toltèque, aztèque et tutti quanti en étaient dérivées. Si cet homme était l’un des premiers Mayas, il ne présentait ni le crâne artificiellement aplati ni le strabisme qui constituaient le chic suprême à son époque. Mais de Marbot réfléchit aussitôt que ces caractéristiques auraient été modifiées par les Ethiques.

— Un obèse, voici qui sort de l’ordinaire, poursuivit-il. A bord du *Bateau Libre* on mène une existence extrêmement active et on n’a que faire des indolents et des goinfres ; on

exige aussi des candidats à l’embarquement qu’ils possèdent des talents particuliers.

— Sous son air indolent, le chat bien nourri dissimule force et vivacité, répliqua Ah Qaaq d’une voix haut perchée, mais moins aiguë toutefois que celle du Chinois. Voyez plutôt !

Saisissant le manche en chêne de sa hache de silex, qui long de vingt centimètres en avait bien cinq d’épaisseur, il le brisa comme un fétu ; puis il tendit la pierre au Français pour lui permettre de la soupeser.

— Elle doit peser dans les dix livres, estima ce dernier.

— Regardez !

Ah Qaaq reprit la tête de la hache et la lança d’un geste souple. L’œil rond, de Marbot la vit s’élever très haut dans l’air avant de revenir frapper l’herbe à une distance prodigieuse.

— *Grand Dieu !* Seul Joe Miller pourrait en faire autant ! Félicitations, *sinjorino.* Tenez, prenez ceci.

— Je suis aussi un excellent archer et un fameux combattant à la hache, annonça tranquillement Ah Qaaq. Si vous me prenez à votre bord, vous ne le regretterez pas.

Le quatrième homme était exactement de la même taille que l’Olmèque, dont il possédait également le nez en bec d’aigle, le menton fourchu, et le teint basané. Mais aucune trace de graisse n’empâtait ses formes herculéennes, et il n’était pas d’origine amérindienne.

— Je m’appelle Gilgamesh, dit-il. J’ai affronté Ah Qaaq à la lutte, et aucun de nous deux n’est parvenu à vaincre l’autre. Je suis, moi aussi, très fort à l’arc et à la hache.

— Excellent ! Mon capitaine sera enchanté d’entendre parler de Sumer, et je suis certain que vous en avez long à nous raconter à ce sujet. Il sera de plus ravi d’avoir un dieu-roi à son bord. Des rois, il en a déjà connu, sans avoir le plus souvent à s’en féliciter, mais un dieu, c’est une autre paire de manches ; il n’en a encore jamais rencontré ! Tenez, prenez ceci.

Il s’éloigna et, une fois parvenu hors de portée de vue et d’oreille du Sumérien – ou prétendu tel –, se laissa tomber sur l’herbe pour rire tout son saoul. Puis se relevant, il sécha ses pleurs et reprit son interrogatoire.

Les quatre hommes furent enrôlés, ainsi que six autres. Alors qu’ils franchissaient la planche reliant le quai au pont de la chaufferie, ils aperçurent Monat, l’extra-terrestre, qui, accoudé au bastingage, les observait d’un œil perçant. Ils s’arrêtèrent, frappés de stupeur, mais de Marbot leur ordonna de poursuivre leur chemin : il leur fournirait un peu plus tard toutes les explications voulues sur cette étrange créature.

Les nouvelles recrues ne firent pas la connaissance de Monat ce soir-là, comme il était prévu. Deux femmes se prirent de querelle à propos d’un homme et échangèrent des coups de feu. L’une d’elles fut bientôt grièvement blessée, tandis que l’autre sautait par-dessus bord, son graal dans une main, un baluchon dans l’autre. L’homme décida de partir lui aussi, car c’était la fuyarde qu’il préférait. Le bateau mit en panne pour lui permettre de la rejoindre. Sam en fut si remué qu’il décida de remettre au lendemain la séance de présentation qui devait avoir lieu dans le grand salon.

Monat Grrautut disparut au cours de la nuit.

Personne n’avait entendu le moindre cri. Personne n’avait rien remarqué de suspect. Le seul indice que l’on releva fut une tache de sang sur le bastingage arrière du pont promenade, dont rien ne prouvait qu’elle n’eût pas échappé à la vigilance des équipes chargées d’assurer le nettoyage du bateau après les combats qui s’étaient déroulés autour des pierres à graal de la rive gauche.

L’une des quatre nouvelles recrues était-elle responsable de cette disparition ? Clemens était enclin à le croire, mais les quatre hommes affirmèrent avoir dormi comme des loirs dans leurs couchettes, et nul ne possédait la moindre preuve du contraire.

Tandis que son capitaine ruminait cette affaire en regrettant que Sherlock Holmes ne fût pas à bord, le *Bateau Libre* poursuivit sa route. Trois jours après l'évaporation de Monat, Cyrano de Bergerac le héla. Sam jura en l'apercevant. Il espérait le dépasser à la faveur de la nuit, or voici qu'il était là, et que cinquante matelots au moins l'avaient également repéré.

Le Français grimpa à bord en souriant et embrassa ses amis, sur la joue et rapidement pour les hommes, sur la bouche et longuement pour les femmes. En atteignant le poste de pilotage, il s'écria :

— Capitaine ! J'ai une fameuse histoire à vous raconter !

Clemens songea, non sans rancœur, que le contraire l'eût étonné.

14

Un homme et une femme dorment dans le même lit. Leurs corps se touchent ; ils sont, dans leurs rêves, à des années-lumière l'un de l'autre.

Sam Clemens rêvait une fois encore du jour où il avait tué Erik la Hache. Ou plus exactement du jour où il avait lancé d'autres hommes sur le Normand, dont l'un lui avait enfoncé sa lance dans le ventre.

Sam voulait mettre la main sur le ferro-nickel de la météorite ensevelie. Il avait absolument besoin de ce métal pour construire le grand bateau à roues dont l'image le hantait sans cesse. Maintenant, dans son rêve, il discutait avec Lothar von Richthofen de la conduite à suivre. Joe Miller n'était pas présent, car l'homme qui jadis avait régné sur l'Angleterre l'avait traîtreusement fait prisonnier. Une flotte d'invasion remontait le Fleuve pour s'emparer de la tombe de l'étoile tombée des cieux. Le roi Jean armait, en amont, une autre flotte avec laquelle il descendrait bientôt le Fleuve, pour tenter, lui aussi, de s'approprier le précieux ferro-nickel. L'armée de Sam se trouvait prise entre deux forces ennemies, toutes deux plus fortes qu'elle. Elle allait être broyée dans leur tenaille.

S'allier avec le roi Jean représentait la seule chance de vaincre et d'arracher Joe Miller vivant aux griffes de son geôlier.

Mais Erik la Hache, l'associé de Sam, avait refusé d'envisager cette alliance. De plus, il détestait Joe Miller, qui était le seul humain qui lui eût jamais inspiré de la crainte – si le qualificatif d'humain s'appliquait à Joe. Erik avait

claironné que ses hommes et ceux de Sam allaient faire front et se couvrir de gloire en écrasant les deux envahisseurs. C'était là une fanfaronnade insensée, encore que le Normand eût bien été capable de croire à ses propres vantardises.

Erik la Hache était le fils d'Harold Haarfager (Harold à la belle chevelure), le souverain qui avait pour la première fois uni toute la Norvège sous son sceptre et provoqué, par ses conquêtes, d'importantes émigrations en Angleterre et en Islande. A sa mort, survenue en 918, Erik lui avait succédé. Mais ses sujets ne l'aimaient pas. Bien que l'âpreté et la cruauté fussent courantes chez les monarques de cette époque, il les surpassait tous en ce domaine. Son demi-frère, Haakon, alors âgé de quinze ans, vivait depuis son deuxième anniversaire à la cour du roi Althestan d'Angleterre. Secondé par des troupes anglaises, il leva une armée norvégienne contre Erik, qui s'enfuit de Northumbria pour gagner l'Angleterre où Althestan reconnut son droit au trône. Mais leur entente fut de courte durée. Selon les chroniqueurs scandinaves, Erik trouva la mort dans le sud de l'Angleterre, au cours d'une grande expédition. Pour les chroniqueurs britanniques, il aurait péri au cours d'une bataille livrée à Stainmore, après avoir été chassé de Northumbria.

Erik avait dit à Clemens que la première version était la bonne.

Clemens s'était joint à la troupe du Viking parce que celui-ci possédait l'une des très rares haches d'acier existant sur le Monde du Fleuve, et qu'il espérait remonter par Erik au gisement dont on l'avait tirée. Il espérait que le gisement contiendrait suffisamment de minerai pour construire un grand vapeur à aubes qui le conduirait à la source du Fleuve. Erik ne faisait pas grand cas de Sam ; s'il l'avait pris sur son drakkar, c'était à cause de Joe Miller, qu'il n'aimait pas mais tenait pour un atout précieux en cas de bataille. Sur ces entrefaites, le titanthrope était tombé aux

mains du roi Jean. Désespéré, craignant que le monarque ne tue Joe, et redoutant de perdre la météorite, Sam avait débattu de la situation avec Lothar, le frère cadet du « Baron Rouge ». Il lui avait proposé de tuer Erik la Hache et les Vikings qui l'escortaient, puis de prendre contact avec Jean à qui n'échapperaient pas les avantages d'une alliance entre ses troupes et celles de Sam. A elles deux, elles seraient en mesure de défaire les forces de Von Radowitz qui remontaient le Fleuve.

Par la suite, Sam étaya ce raisonnement en se disant qu'Erik projetait certainement de l'assassiner après la défaite de leurs ennemis et que l'épreuve de force était donc inévitable.

Lothar von Richthofen avait épousé son point de vue. S'attaquer à un traître ne pouvait passer pour une trahison ; en outre, la logique l'imposait. La chose eût été différente si l'on avait pu compter sur l'amitié d'Erik la Hache. Mais le Viking était aussi digne de confiance qu'un serpent à sonnettes atteint d'une rage de dents.

L'acte abominable avait donc eu lieu.

Aussi justifié qu'il fût, il n'en demeurait pas moins *abominable.* Sam n'avait jamais réussi à surmonter son sentiment de culpabilité. Après tout, rien ne l'empêchait de renoncer à la météorite et à son rêve.

Accompagné de Lothar et de quelques hommes triés sur le volet, il avait cerné la hutte où Erik s'était retiré avec une femme. Surpris et inférieurs en nombre, les Vikings de garde n'opposèrent qu'une brève résistance. Leur roi jaillit tout nu de la hutte, en brandissant sa grande hache. Lothar lui avait enfoncé sa lance dans le ventre.

Sam en avait eu la nausée ; il se consolait en songeant que, du moins, l'affaire était liquidée, lorsqu'une main s'était refermée sur sa cheville, le glaçant de terreur. C'était celle d'Erik agonisant, qui l'agrippait comme une serre.

— *Bikkja !* avait craché le mourant d'une voix faible, mais parfaitement audible.

Cette insulte méprisante équivalait à « pute » et il en gratifiait souvent Clemens, qu'il considérait comme efféminé.

— Fiente de Ratatosk ! avait-il ajouté. Ratatosk était l'écureuil géant qui bondissait dans les branches d'Yggdrasill, l'arbre-monde, le frêne cosmique reliant la terre au séjour des dieux et à l'enfer.

Erik la Hache avait alors prophétisé que Clemens *construirait* son grand bateau et remonterait le Fleuve à son bord, mais qu'au lieu de la joie qu'il en attendait, le voyage ne lui réserverait que d'amères et douloureuses surprises ; que lorsque enfin il atteindrait les sources du Fleuve, ce serait pour l'y trouver lui, Erik la Hache, qui l'attendrait pour se venger.

Les paroles du mourant s'étaient gravées dans la mémoire de Clemens. Il les entendait souvent en songe, proférées par une silhouette fantomatique dont la main, jaillie du sol, lui enserrait la cheville, tandis que des yeux étincelants au sein d'une masse noirâtre se rivaient aux siens.

— Je te retrouverai ! Je t'attendrai dans un bateau lointain et je te tuerai de mes mains ! Jamais tu n'atteindras l'extrémité du Fleuve ! Jamais tu ne donneras l'assaut aux portes du Walhalla !

Même quand l'étreinte de la main sur sa cheville s'était relâchée, Clemens n'avait pas réussi à faire un mouvement, paralysé de peur. Pétrifié extérieurement, mais saisi d'un violent tremblement intérieur, c'était la mort qu'il entendait s'exprimer par la voix de cette ombre sinistre.

— Je t'attendrai !

Telles avaient été les dernières paroles d'Erik la Hache, et elles résonnaient encore dans ses rêves après tant d'années.

Sam s'était gaussé de la prophétie – après coup. Personne ne pouvait prévoir l'avenir. Le croire relevait de la pure superstition. Erik la Hache se trouvait peut-être en

amont, mais dans ce cas, il ne s’agissait que d’une simple coïncidence. Il y avait une chance sur deux pour qu’il fût en aval. En outre, même s’il l’attendait pour se venger, il n’aurait sans doute pas l’occasion de le faire : en dehors de quelques rares escales d’une huitaine de jours, le bateau ne mettait en panne que trois fois par jour. Il était donc vraisemblable qu’Erik le verrait passer, impuissant, depuis le rivage ; ce n’était ni à la course, ni à la pagaie, ni à la voile qu’il allait le rattraper.

Cette conviction ne suffisait pas, cependant, à chasser le Viking des cauchemars de Sam. Sans doute parce qu’au tréfonds de lui-même, celui-ci savait s’être rendu coupable d’un meurtre, et par conséquent, devoir en subir le châtiment.

A la faveur de l’un de ces brusques changements de décors auxquels le Régisseur des rêves excelle, Sam se retrouva dans une hutte. Il faisait nuit ; pluie, éclairs et tonnerre cinglaient comme un chat-à-neuf-queues le dos de l’obscurité. La lueur de la foudre éclairait faiblement et par intermittence l’intérieur de la hutte. Une silhouette indistincte se tenait accroupie dans l’ombre, drapée dans une cape, les épaules recouvertes d’un énorme dôme qui lui emprisonnait la tête.

— A quoi dois-je l’honneur de cette visite impromptue ? demanda Sam, répétant mot pour mot la question qu’il avait posée au Mystérieux Inconnu lors de sa deuxième visite.

— Je joue au poker avec le Sphinx, répondit l’Inconnu. Voulez-vous entrer dans la partie ?

Sam s’éveilla. Le chronomètre lumineux fixé au mur en face du lit affichait : 03 : 33. « Ce que je vous répéterai trois fois sera vrai. » Gwenafra gémit à son côté, en murmurant « Richard ». Rêvait-elle de Richard Burton ? Bien qu’elle eût été âgée de onze ans seulement quand elle l’avait connu et ne fût restée qu’un an avec lui, elle en parlait encore. Son amour d’enfant ne s’était pas éteint.

Rien ne brisait le silence, en dehors du souffle de Gwenafra et du battement lointain des grandes roues à aubes, dont la trépidation ébranlait imperceptiblement tout le navire ; il en percevait la vibration, très atténuée, quand il posait la main sur le cadre en duraluminium du lit. Mues par leurs gigantesques moteurs électriques, les quatre roues propulsaient le bateau vers sa destination.

Sur les deux rives, à l'extérieur, des gens dormaient. La nuit recouvrait cet hémisphère où huit milliards sept cent cinquante millions de personnes environ s'abandonnaient au repos et au rêve. Quelles visions brumeuses traversaient leurs songes ? Les unes devaient correspondre à la Terre, les autres à ce monde-ci.

L'ex-homme des cavernes se retournait-il fiévreusement sur sa couche en gémissant, hanté par l'image d'un tigre à dents de sabre rôdant à la bordure du feu qui défendait l'entrée de la grotte ? Joe Miller rêvait souvent de mammouths velus aux défenses recourbées, léviathans de son époque ; chair susceptible de combler son vaste estomac, peau et ivoire qu'il emploierait à confectionner et à dresser des tentes, dents qu'il assemblerait en lourds colliers. Il rêvait aussi à son totem, le gigantesque ours des cavernes ; revêtu de sa fourrure broussailleuse, la brute venait la nuit lui prodiguer ses conseils et l'aider à résoudre les problèmes qui le tourmentaient. Il rêvait enfin parfois que ses ennemis lui battaient la plante des pieds à coups de bâton. Il avait les pieds plats, en raison tant de ses huit cents livres que de l'adoption récente de la station debout. Il ne pouvait pas marcher toute la journée, comme ces pygmées *d'Homo sapiens ;* il lui fallait souvent s'asseoir pour soulager ses voûtes plantaires douloureuses.

Joe éjaculait également dans son sommeil en rêvant d'une femelle de son espèce. Il partageait pour l'instant sa couche avec une beauté kassubienne du IIIe siècle après Jésus-Christ, qui mesurait deux bons mètres et parlait un

dialecte slave. Elle aimait Joe pour sa carrure, sa pilosité abondante, son nez grotesque, son pénis démesuré, et surtout pour sa gentillesse congénitale. Peut-être prenait-elle un plaisir pervers à l'idée de faire l'amour avec un être qui n'était pas tout à fait humain. Joe l'aimait, lui aussi, mais cela ne l'empêchait pas de rêver amoureusement à l'épouse qu'il avait eue sur la Terre, ainsi qu'à bien d'autres femmes de sa tribu. Voire, comme tous les humains, à une compagne concoctée par le Maître des rêves, à un idéal féminin n'existant que dans les profondeurs de l'inconscient.

« Tout homme est une lune et possède une face cachée qu'il ne découvre jamais à personne », avait écrit un jour Sam Clemens. Comme c'était vrai ! Mais le Maître des rêves, régisseur de cirques bizarres, lâchait chaque nuit ses fauves encagés, ses trapézistes, ses funambules et ses phénomènes.

Dernièrement, Samuel Langhorne Clemens s'était rêvé emprisonné dans une pièce avec une énorme machine que chevauchait Mark Twain, son alter ego. La machine était un monstre étrange, au dos rond et au corps écrasé, une sorte de mille-pattes dont la gueule oblongue s'armait d'une multitude de dents, constituées de fioles portant la mention : « orviétan ». Des tiges métalliques lui servaient de pattes, dont l'extrémité circulaire portait, sur sa face postérieure, une des lettres de l'alphabet. Le monstre s'avançait sur Sam en claquant des dents, dans un grand vacarme d'articulations mal lubrifiées. Juché sur un palanquin doublé d'or incrusté de diamants, Mark Twain le dirigeait en manœuvrant des leviers. Mark Twain était un vieillard aux cheveux blancs en broussaille, arborant une moustache blanche en broussaille et tout de blanc vêtu.

Il adressait alternativement à Sam de larges sourires et des regards furibonds, tripotait brutalement ses leviers, dirigeait sa machine par saccades tantôt ici, tantôt là, en s'efforçant de coincer son adversaire.

Sam n’avait que dix-huit ans et ne portait pas encore sa célèbre moustache. Il étreignait d’une main la poignée d’un sac de voyage. Il fuyait éperdument d’un bout à l’autre de la pièce, poursuivi par la machine qui fonçait sur lui en grinçant, pivotait sur elle-même, repartait dans l’autre sens. Mark Twain ne cessait pas de lui crier différentes choses du genre : « Voici une page extraite de ton livre, Sam ! » ou : « Ton éditeur te transmet ses salutations, Sam, et demande que tu lui envoies un peu plus d’argent ! »

Sam, gémissant comme la machine, était une souris traquée par un chat mécanique. Aussi vite qu’il courût, pivotât, tournoyât ou bondît, il finirait inévitablement par être pris.

Soudain, des ondulations parcoururent la carapace métallique du monstre, qui s’arrêta en gémissant. Un cliquetis sortit de sa gueule ; il s’accroupit en ployant les jambes. Un flot de papiers verts jaillit de son orifice postérieur. C’étaient des billets de mille dollars, qui s’empilèrent contre le mur, puis submergèrent progressivement la machine. Leur pile grandit, grandit, et finit par s’écrouler dans le palanquin, d’où Mark Twain criait à la machine qu’elle était malade, malade, malade.

Hypnotisé, Sam s’avança subrepticement, non sans surveiller la machine d’un œil circonspect. Il ramassa l’un des billets. « Enfin ! se dit-il, depuis le temps que j’attendais ça ! »

Le billet se transforma dans sa main en excrément humain.

Tous les billets s’étaient transformés d’un seul coup en excréments humains.

Mais une porte s’était ouverte dans la cloison de la pièce, qui jusqu’ici n’en comportait aucune.

La tête de H. H. Rogers s’y encadra. Rogers était le richard qui avait aidé Sam quand celui-ci se trouvait en difficulté, bien qu’il eût vertement attaqué les grandes

sociétés pétrolières. Sam se précipita vers lui en criant : « Au secours ! Au secours ! »

Rogers pénétra dans la pièce. Il ne portait pour tout vêtement qu'un caleçon long rouge, dont le pan arrière pendait, déboutonné. Une inscription en lettres dorées lui barrait la poitrine : NOUS CROYONS EN LA STANDARD OIL, COMME TOUS LES AUTRES EN DIEU.

— Vous m'avez sauvé, Henry ! hoqueta Sam.

Rogers lui tourna le dos un instant, pour lui montrer ses fesses sur lesquelles était écrit : « Insérez un dollar dans la fente et actionnez le levier. »

Puis, faisant de nouveau face, Rogers dit en se rembrunissant :

— Une petite minute !

Sur quoi, il tendit la main en arrière et la ramena munie d'un document.

— Signe ici, et je te laisse partir !

— Je n'ai pas de plume ! geignit Sam. Dans son dos, la machine se remettait en mouvement. Il ne pouvait pas la voir, mais il savait qu'elle se rapprochait lentement de lui. Par-dessus l'épaule de Rogers, de l'autre côté de la porte, il apercevait un magnifique jardin. Un lion et un agneau y étaient assis côte à côte ; Livy se tenait debout juste derrière eux. Elle était nue et s'abritait sous une immense ombrelle. Des visages pointaient derrière les fleurs et les buissons. L'un d'eux appartenait à Suzy, sa fille préférée. Mais que faisait-elle ? Quelque chose qui allait à coup sûr lui déplaire. N'était-ce pas un pied d'homme nu qui dépassait du buisson derrière lequel elle se cachait ?

— Je n'ai pas de plume, répéta Sam.

— Ton ombre me servira de caution, dit Rogers.

— Je l'ai déjà vendue. Sam poussa un gémissement en voyant la porte se refermer dans le dos de Rogers.

Et ceci avait marqué la fin du cauchemar.

Où étaient maintenant Livy, son épouse, et ses filles Clara, Jean et Suzy ? Quels rêves faisaient-elles ? Y jouait-il

un rôle, et si oui, lequel ? Où était son frère Orion, cet incapable toujours si content de lui, qu'il ne pouvait cependant s'empêcher d'adorer ? Où était son frère Henry, ce pauvre Henry, qui avait été si atrocement brûlé lors de l'explosion du *Pennsylvania,* le bateau à roues sur lequel il avait pris place ? Il avait survécu six jours, au sein de terribles souffrances, dans l'hôpital improvisé de Memphis. Sam ne l'avait pas quitté, souffrant avec lui, jusqu'au moment où on l'avait emmené sous ses yeux vers la chambre réservée aux mourants.

La résurrection avait guéri ses chairs calcinées, mais elle ne cicatriserait jamais ses blessures intérieures. Pas plus qu'elle n'avait cicatrisé celles de Sam.

Et où était-il le pauvre vieux clochard imbibé de whisky qui avait péri dans l'incendie de la prison d'Hannibal ? Sam avait alors dix ans. Réveillé par la cloche des pompiers, il avait couru jusqu'à la prison pour voir le malheureux s'agripper en hurlant aux barreaux, se détachant en noir sur le fond rouge vif des flammes. On n'arrivait pas à trouver le shérif, qui avait en sa possession les seules clefs permettant d'ouvrir la cellule. Un groupe d'hommes avait tenté sans succès d'enfoncer la porte de chêne.

Quelques heures avant l'arrestation du vagabond, Sam lui avait donné des allumettes pour sa pipe. C'était l'une de ces allumettes qui avait dû mettre le feu à la paillasse de la cellule, et donc à lui, Sam, qu'incombait la responsabilité de cet horrible trépas. Si, mû par la pitié, il n'était pas allé chercher ces allumettes chez lui pour les remettre au vagabond, celui-ci ne serait pas mort. Un acte de charité, un mouvement de compassion, lui avait valu de périr carbonisé.

Et où était Nina, sa petite fille ? Elle était née après sa mort, mais il avait appris un certain nombre de détails sur elle par un type qui avait lu sa notice nécrologique dans le *Los Angeles Times* du 18 janvier 1966.

FUNÉRAILLES DE NINA CLEMENS

La dernière descendante de Mark Twain.

L'homme était doté d'une excellente mémoire, mais l'intérêt qu'il portait à Mark Twain avait contribué à graver l'article dans son souvenir.

« Elle était âgée de cinquante-cinq ans. On l'a retrouvée morte dimanche dernier dans un motel sis au 20 – je ne suis pas sûr du chiffre – *North Highland Avenue. Sa chambre était jonchée de fioles de pilules et de bouteilles d'alcool. Elle n'avait laissé aucun message, et une autopsie a été ordonnée pour déterminer la cause exacte du décès.* Je n'ai jamais vu les conclusions de cette autopsie.

« Elle est morte juste en face du luxueux trois-pièces en terrasse qu'elle occupait dans les Highland Towers. Ses amis ont déclaré qu'elle passait souvent le week-end dans ce motel quand elle n'en pouvait plus d'être seule. D'après le journal, seule, elle l'avait été pratiquement toute sa vie. Elle avait pris le nom de Clemens après un bref mariage avec un artiste dénommé Rutgers – célébré je crois en 1935 – et terminé par un divorce. Toujours d'après le journal, elle était la fille de Clara Grabilowitsch, votre fille unique. Ou plutôt, la seule de vos filles qui ait survécu. Clara avait épousé un certain Jacques Samoussoud à la mort de son premier mari. En 1935 aussi, si mes souvenirs sont exacts. C'était une fervente scientiste chrétienne, vous savez. »

— Non, je ne le savais pas ! dit Sam.

N'ignorant pas que Sam exécrait la Science Chrétienne, et qu'il avait écrit jadis un livre diffamatoire sur Mary Baker Eddy, son informateur avait souri d'un air gêné.

— Croyez-vous qu'elle entendait ainsi se venger de vous ?

— Epargnez-moi vos analyses psychologiques. Clara m'adorait. Comme tous mes enfants, d'ailleurs.

— Quoi qu'il en soit, Clara est morte en 1962, peu après avoir autorisé la publication de vos *Lettres à la Terre,* encore

inédites.

— On a imprimé *ça ?* Quelle a été la réaction ?

— L'ouvrage s'est bien vendu. Mais il n'avait rien de très méchant. Personne ne s'est scandalisé, personne ne l'a jugé blasphématoire. Ah, et on a publié aussi votre *1601,* en version non expurgée. Quand j'étais jeune, on ne pouvait se le procurer qu'en tirages réservés. Mais vers la fin des années soixante, il a été mis en librairie.

Sam avait hoché la tête d'un air incrédule.

— Vous voulez dire que même les enfants pouvaient l'acheter ?

— Non. Mais beaucoup d'enfants l'ont lu.

— Comme les choses avaient dû changer !

— Tout, ou presque tout, avait changé. Voyons. L'article disait que votre petite fille était une artiste amateur, chanteuse et actrice ; et aussi une chasseuse d'images, ou une passionnée de photographie. Elle prenait toutes les semaines des tas de clichés, représentant ses amis, des barmen, des serveurs, et même des inconnus rencontrés dans la rue.

Elle avait commencé son autobiographie, sous le titre *Une vie de solitude,* ce qui en dit long sur elle. La malheureuse ! Selon ses amis, la rédaction en était « dans l'ensemble plutôt confuse », mais trahissait par endroits un peu de votre génie.

— J'ai toujours dit que Livy et moi étions trop émotifs pour avoir des enfants.

— En tout cas, Clara n'était pas dans la gêne. Elle avait hérité de sa mère un capital d'environ 800 000 dollars, sauf erreur de ma part, provenant de la vente de vos livres. A sa mort, elle valait un million et demi de dollars. Ça ne l'empêchait pas d'être seule et malheureuse.

Ah oui ! On transporta sa dépouille à Elmira, New York…

Pour être ensevelie dans la concession familiale, à côté du célèbre grand-père dont elle portait le nom.

— Je ne peux pas lui reprocher d’avoir eu ce caractère, avait dit Sam. C’est à Clara et Ossip qu’elle le devait.

L’informateur avait haussé les épaules et rétorqué :

— Mais c’est vous et votre femme qui avez formé le caractère de vos enfants, celui de Clara inclus.

— Certes, mais j’avais été moi-même formé par mes parents, et eux par les leurs. Convient-il de remonter jusqu’à Adam et Eve pour trouver la source de cette responsabilité en chaîne ? Non, car c’est Dieu qui leur a donné leur personnalité le jour où il les a créés. C’est donc lui, et lui seul, qui est responsable de tout.

— Pour moi, je crois au libre arbitre.

— Ecoutez. *Quand le premier atome de vie s’éveilla dans le grand océan originel, son premier acte entraîna le second, et ainsi de suite au cours de tous les stades de toute existence, de sorte que si l’on pouvait reconstituer le processus, on s’apercevrait que si je suis ici, en cet instant, vêtu d’un kilt, à vous parler, cela découlait inéluctablement du premier acte du premier atome.* C’est là un extrait de mon ouvrage *Qu’est-ce que l’Homme,* légèrement retouché. Qu’en pensez-vous ?

— Que c’est du vent.

— Vous étiez prédéterminé à me faire cette réponse. Vous n’étiez pas libre de dire autre chose.

— Je vous plains, monsieur Clemens, sans vouloir être blessant.

— Vous l’êtes. Mais vous ne pouviez pas l’éviter. Dites-moi, quelle était votre profession ?

L’homme avait paru surpris.

— En quoi cela intéresse-t-il notre conversation ? J’étais dans l’immobilier. Et j’ai siégé de nombreuses années au conseil d’administration de notre école.

— Alors permettez-moi de me citer encore une fois. *Dieu créa d’abord les imbéciles. Histoire de se faire la main. Après quoi, il passa aux membres des conseils d’école.*

Sam pouffa dans son lit au souvenir de la tête de l’autre.

Il se dressa sur son séant. Gwen dormait toujours. Allumant la lampe de chevet, il vit qu'elle souriait légèrement. Elle paraissait innocente, enfantine, et pourtant, ses lèvres pulpeuses et la courbe pleine de sa poitrine, presque entièrement découverte, l'excitèrent. Il tendit la main vers elle, dans l'intention de la réveiller, puis se ravisa. Il enfila son kilt, se couvrit les épaules d'un tissu drapé à la manière d'une cape, coiffa sa casquette d'officier en peau de poisson, prit un cigare et quitta la cabine en refermant doucement la porte derrière lui. La coursive était tiède et brillamment éclairée. Deux sentinelles montaient la garde devant la porte qui la fermait ; deux autres devant la cage de l'ascenseur. Allumant son cigare, Sam se dirigea vers celui-ci, et après avoir bavardé un instant avec les sentinelles, y prit place.

Il appuya sur le bouton T. Les portes à glissières se refermèrent ; mais il eut auparavant le temps de voir l'une des sentinelles décrocher le téléphone pour avertir la timonerie que *la bosso,* le « pacha », s'y rendait. La cabine quitta le pont D, où logeaient les officiers, traversa les deux petites pièces circulaires situées sous la timonerie, puis s'arrêta au niveau de cette dernière. Après une brève attente, durant laquelle l'officier de quart inspecta la cabine sur le circuit intérieur de TV, les portes s'ouvrirent et Sam pénétra dans le poste de pilotage, ou salle des commandes.

— Ne vous bilez pas les gars, annonça-t-il. Ce n'est que moi, victime d'une crise d'insomnie.

Il y avait là trois hommes. Le pilote de nuit, surveillant ses cadrans avec une nonchalance affectée, un gros cigare aux lèvres ; c'était Akande Erin, un solide Noir du Dahomey, qui avait sillonné trente ans la jungle à bord d'un bateau fluvial ; le plus grand menteur que Sam, qui avait cependant fréquenté les champions du genre, ait jamais connu. Le second lieutenant, Calvin Cregar, un Ecossais qui avait servi quarante ans sur un vapeur côtier australien. L'enseigne

Diego Santiago, du corps des marines, un Vénézuélien du XVIIe siècle.

— Je viens juste vérifier que tout va bien, poursuivit Sam. Continuez comme ça.

Vierge de tout nuage, le ciel étincelait comme si Dieu, le grand artificier, l'avait embrasé. La vallée s'élargissait à cet endroit et les astres la baignaient d'une douce lueur, à la faveur de laquelle on apercevait vaguement des constructions et des embarcations sur les deux rives. L'obscurité s'épaississait ensuite, parsemée, çà et là, de quelques feux allumés par des hommes de garde qui la trouaient comme autant d'yeux. A cette exception près, le monde semblait assoupi. Au-delà des collines, mouchetées de noir par des bosquets d'où émergeaient les silhouettes gigantesques des arbres à fer, hauts de trois cents mètres, la masse sombre des montagnes barrait l'horizon. L'eau ridée du Fleuve reflétait, atténué, l'éclat des étoiles.

Sam franchit la porte de la timonerie pour aller se poster sur la passerelle qui en faisait le tour. La brise était fraîche, mais pas encore froide. Il en sentit les doigts jouer dans ses cheveux broussailleux. Ainsi planté sur le pont, il avait l'impression d'être une extension vivante, un organe du navire. Celui-ci filait bon train en barattant l'onde de ses roues à aubes, pavillon haut ; semblable à la fois à un tigre indomptable, à un énorme cachalot aux formes élancées et à une femme splendide, il taillait gaillardement sa route contre le courant, cap sur l'Axis mundi, le nombril du monde, la tour des brumes. Sam sentit des racines sourdre de ses pieds, envahir la coque du navire, s'en détacher pour plonger dans les profondeurs ténébreuses du Fleuve, effleurer les monstres qui les hantaient, s'enfoncer de cinq mille mètres dans la fange, s'y multiplier, proliférer, germer à la vitesse de la pensée, engendrer des vrilles qui jaillissaient du sol, perçaient comme des poignards la chair de tous les êtres humains présents sur ce monde, montaient

jusqu’aux toits des huttes, y infiltraient leurs spirales, s’élançaient comme des flèches vers le ciel, sillonnaient l’espace de leurs pousses qui se refermaient sur toutes les planètes où se trouvaient des êtres vivants et conscients, les pénétraient à leur tour, puis lançaient des tentacules exploratoires vers le noir dépourvu de matière, où seul Dieu existait.

En ce moment précis, si Sam Clemens ne se confondit pas avec l’univers, il en fut bien près. Et pendant un instant, il crut en Dieu.

En ce moment précis également, Samuel Clemens et Mark Twain partagèrent le même corps, fusionnèrent, ne firent plus qu’un.

Puis la poignante vision explosa, se contracta, s’amenuisa, se résorba en Sam.

Il éclata de rire. Durant quelques secondes, il avait connu une extase surpassant même celle de l’orgasme, qui, pour souvent frustrante qu’elle fût, représentait jusqu’ici pour lui comme pour le reste de l’humanité la sensation suprême.

Maintenant, il avait réintégré son enveloppe habituelle, laissant l’univers à l’extérieur.

Il regagna la timonerie. Erin, le pilote noir, leva les yeux vers lui et déclara :

— Les esprits vous ont visité.

— Ai-je donc l’air si bizarre ? Oui, ils m’ont visité.

— Et que vous ont-ils dit ?

— Que je suis à la fois tout et rien. J’ai entendu jadis les mêmes propos dans la bouche de l’idiot du village.

SECTION 5

Soliloque de Burton

15

A une heure avancée de la nuit, alors qu'un brouillard exceptionnellement dense et élevé enveloppait jusqu'à la timonerie, Burton rôdait comme une âme en peine sur le *Rex.*

Incapable de dormir, il errait au hasard d'un endroit à l'autre, sans autre but que d'échapper à lui-même.

« Bougre d'idiot ! Je cherche toujours à semer mon moi ! Si je n'avais pas plus de cervelle qu'une linotte, je l'attendrais pour lutter avec lui. Mais il est capable de me rattraper et de me faire mordre la poussière, ce Jacob dont je suis l'ange. Et pourtant… je suis Jacob également. Ce n'est pas ma cuisse qui est brisée, mais l'un de mes engrenages ; je suis un Jacob automate, un ange mécanique, un démon robot. L'échelle conduisant au ciel pend toujours des nues, mais je n'arrive pas à la retrouver.

« Le destin est une succession d'événements fortuits. Non, c'est faux. Mon destin, je me le forge. Enfin, pas moi : la chose qui me pousse, le démon qui me gouverne. Il attend en ricanant dans l'ombre, et quand je tends la main pour saisir ma récompense, il me la dérobe sous le nez.

« Mon caractère rebelle ! Le truc qui me roule, se moque de moi, pousse des cris inarticulés et court se cacher pour

resurgir le lendemain.

« Ah, Richard Francis Burton, Dick le Rufian, Dick le nègre, comme ils m'appelaient aux Indes. Ils, les médiocres, les robots suivant obstinément les rails du réseau colonial… Ils se moquaient éperdument des indigènes ; tout ce qui les intéressait, c'était de s'envoyer des femmes, bien bouffer, bien boire, et faire fortune s'ils en avaient l'occasion. Ils ne parlaient même pas la langue du pays après trente ans de séjour dans le plus beau joyau de la couronne. Un joyau, pouah ! Un merdier puant ! Le choléra et ses frères ! La peste noire et ses sœurs ! Hindous et Musulmans ricanant dans le dos des Sahibs ! Les Anglais n'étaient même pas fichus de baiser correctement. Les femmes se foutaient de leur gueule et fonçaient chercher le plaisir auprès de leurs amants noirs dès que le Sahib rentrait chez lui.

« J'ai prévu la Révolte des Cipayes deux ans avant qu'elle n'éclate, et j'ai prévenu le gouvernement. On m'a ri au nez ! A moi, le seul Blanc aux Indes qui connaissait les Hindous et les Musulmans ! »

Il s'arrêta un instant au sommet du grand escalier. Les lumières flamboyaient et le bruit des réjouissances perçait la brume sans la déchirer.

« Grrr ! Que le diable les emporte ! Ils rient et ils flirtent sans se douter de ce qui les menace. Le monde se déglingue. Le cavalier de l'Apocalypse les attend au prochain méandre du Fleuve. Ah ! Les fous ! Mais ne suis-je pas aussi fou qu'eux ?

« Et sur ce Narrboot, ce grand asile d'aliénés flottant, dorment des hommes et des femmes qui, dans leurs heures de veille, complotent contre moi, complotent contre les Terriens. Non. Nous appartenons tous à cet univers. Nous sommes tous citoyens du cosmos. Je crache par-dessus le bastingage. Dans le brouillard. Le Fleuve reçoit cette partie de moi qui ne me reviendra jamais, si ce n'est sous une autre forme liquide. Eau : H_2O ; Hadès puissance deux. Quelle étrange pensée ! Mais toutes les pensées ne sont-

elles pas étrangères ? Ne voguent-elles pas à la dérive comme des bouteilles renfermant un message jetées à la mer par le Grand Naufragé ? Et quand elles viennent s'échouer par hasard dans un cerveau, mon cerveau, est-ce que je ne me figure pas que c'est moi qui les ai conçues ? A moins qu'il n'existe une sorte d'attraction entre certains esprits et certaines pensées, que celles-ci ne viennent qu'au sujet émettant le champ magnétique approprié ? Chacun les adapte alors à sa personnalité et se raconte fièrement – dans la mesure où il est capable de raisonnement – qu'elles émanent de lui ? Je serais un récif, attendant mes pensées des courants marins et du vent…

« Podebrad, à quoi rêves-tu ? A cette tour ? A ta demeure ? Es-tu l'un des mystérieux régisseurs de cette planète ou tout simplement un ingénieur tchèque ? Es-tu les deux ?

« Voici quatorze ans que je suis à bord de ce bateau, et trente-trois ans que celui-ci remonte le Fleuve, propulsé par ses roues à aubes. J'ai maintenant le grade de capitaine des marines du roi Jean, ce royal trou du cul et éminent salopard. Qui me prétendait incapable de maîtriser mon tempérament ?

« Dans un an, nous arriverons au Virolando. Le *Rex* y fera escale, et nous nous entretiendrons avec la Viro, La Fondinto, le pape des empapaoutés de l'Eglise de la Seconde Chance. La seconde chance, mon œil ! Ceux qui nous l'ont accordée sont mal barrés maintenant. Pris à leur propre piège ! Qui sème le vent, récolte la tempête. Vent signifie « pet » en français, et comme dit Tom Mix, nous en sommes à péter pour repousser la tempête !

« Des milliards d'êtres humains roupillent là-bas, sur les berges du Fleuve. Où es-tu Edward, mon frère bien-aimé ? Toi, si intelligent, qui es demeuré quarante ans sans prononcer une parole depuis le jour où cette bande de « thugs » t'ont défoncé le crâne. Tu n'aurais jamais dû aller chasser le tigre ce jour-là, mon pauvre vieux. Le tigre, c'était

l’Hindou qui a sauté sur l’occasion de mettre à mal et de dépouiller l’Anglais détesté. Encore que ces gens-là ne s’épargnaient guère entre eux…

« Mais qu’importe tout cela aujourd’hui, Edward ? On a dû guérir ta terrible blessure, et tu parles maintenant comme auparavant. Voire. Ce n’est peut-être déjà plus vrai. Lazare, ton cadavre se décompose ! Jésus ne viendra plus t’ordonner « Lève-toi et marche ! »

« Et ma mère, où est-elle ? Cette sotte qui a persuadé mon grand-père de léguer une grande partie de sa fortune à son voyou de frère. Grand-père avait changé d’avis et se rendait chez son notaire pour me faire hériter de cet argent quand il est tombé raide mort en chemin. Mon oncle a dilapidé le magot dans les casinos de la Côte d’Azur, m’empêchant ainsi d’acquérir un brevet d’officier décent, de financer convenablement mes explorations, et par conséquent de devenir ce que j’aurais dû être.

« Et toi, Speke ! Ignoble individu, faux jeton incompétent, chiasse de chameau malade, qui m’a frustré de la découverte de la véritable source du Nil ! Tu as regagné furtivement l’Angleterre après avoir juré de ne pas publier le résultat de nos explorations tant que je ne t’y aurais pas rejoint, et tu as menti sur mon compte. Tu as payé, puisque tu as fini par te tirer une balle dans la peau, à la suite d’un tardif sursaut de conscience. Comme je t’ai pleuré ! Je t’aimais, Speke, tout en te détestant. Comme je t’ai pleuré !

« Mais si nos chemins se croisaient aujourd’hui – que se passerait-il au fait ? Te sauverais-tu ? Tu n’aurais sûrement pas le triste courage de me tendre la main ? Judas ! T’embrasserais-je comme le Christ a embrassé celui qui allait le trahir ? Non ! Je t’enverrais valser sur la montagne d’un bon coup de botte aux fesses.

« La maladie, les terribles fièvres africaines m’avaient terrassé. Mais j’aurais guéri, mais c’est moi qui aurais découvert les sources du Nil. Pas toi, Speke la hyène, Speke le chacal ! Pardonnez-moi, sœur hyène et frère chacal : vous

n’êtes que des animaux et vous avez votre utilité dans la nature. Speke n’était pas digne de baiser vos culs puants.

« Mais comme je l’ai pleuré !

« Les sources du Nil. La source du Fleuve. Si je ne suis pas arrivé aux unes, arriverai-je à l’autre ?

« Notre mère ne nous a jamais manifesté la moindre affection, à Edward, Maria et moi. Nous aurions pu la prendre pour notre gouvernante. Non. Nos nounous nous témoignaient plus d’amour qu’elle, nous consacraient plus de temps.

« Un homme est ce que sa mère en fait.

« Non ! Il existe dans l’âme quelque chose de plus puissant que le manque d’amour, qui me pousse à marcher, à marcher sans cesse… vers quoi ?

« Quant à toi, père, puis-je te donner ce nom ? Certainement pas : tu ne fus pas mon père, mais mon procréateur. Espèce d’hypocondriaque asthmatique, d’égoïste dépourvu d’humour, sempiternel voyageur et exilé volontaire. Quel foyer nous as-tu donné ? Une douzaine de pays étrangers, entre lesquels tu naviguais dans l’espoir de trouver une santé dont tu t’imaginais dépourvu. En nous traînant dans ton sillage. En nous confiant aux soins de femmes ignorantes et de pasteurs irlandais alcooliques. Je ne veux plus entendre ton souffle haletant. Mais sans doute respires-tu normalement aujourd’hui, guéri par les mystérieux créateurs de ce monde ? Quel nouveau prétexte auras-tu inventé pour t’autoriser à geindre ? C’est ton âme et non tes poumons, qui souffre d’asthme.

« Les griffes démoniaques de la maladie m’ont happé au bord du lac Ujiji, ou Tanganyika. Dans mon délire, je me suis vu me moquer de moi, goguenard, narquois, méprisant. J’ai vu cet autre Burton qui se raille du monde et surtout de moi-même.

« Mais il en fallait plus pour m’arrêter ; j’ai poursuivi mon chemin… non… pas à ce moment-là. C’est Speke qui a continué et il… il… Hi ! Hi ! Je ris au risque de troubler les

fêtards et de réveiller les dormeurs. Ris, Burton, ris donc paillasse ! Frigate, ce sinistre con de Yankee, me l'a dit : c'est moi que la postérité a tenu pour un grand explorateur, et toi, Speke, qu'elle a couvert d'opprobre pour ta félonie. Tu vois, ignoble Speke, c'est à moi et non à toi qu'elle a donné raison !

« Tous mes malheurs découlent de ne pas avoir été français, car dans ce cas, je n'aurais pas eu à combattre les préjugés anglais, la rigidité anglaise, la stupidité anglaise. Je… mais je ne suis pas né français, bien que descendant d'un bâtard de Louis Quatorze. Le Roi-Soleil. Bon sang ne saurait mentir.

« Tu parles d'une foutaise ! Le bon sang qui ne saurait mentir, c'est à Burton qu'il appartient, et non au Roi-Soleil !

« J'ai été partout, voyageur infatigable. Mais *Omne solum forti patria : cœur indomptable est partout chez lui.* J'ai été le premier Européen à pénétrer dans la ville interdite de Harar, ce trou d'enfer éthiopien, et à en revenir vivant. C'est moi qui me suis rendu en pèlerinage à la Mecque sous l'identité de Mirza Abdullah Bushiri, comme j'en ai fait le récit véridique et détaillé dans un ouvrage extrêmement célèbre ; j'aurais été dépecé vif si l'on m'avait démasqué. C'est moi qui ai découvert le lac Tanganyika. C'est moi qui ai rédigé pour l'armée britannique le premier manuel sur l'emploi de la baïonnette. C'est moi qui…

« Mais pourquoi me remémorer ces vains titres de gloire ? Ce n'est pas ce qu'on a fait qui compte, mais bien ce que l'on va faire.

« Ayesha ! Ayesha ! Ma beauté perse, mon véritable premier amour ! J'aurais renoncé au monde, à ma citoyenneté britannique, je me serais fait persan pour demeurer avec toi jusqu'à mon dernier jour. Un vil assassin t'a empoisonnée, Ayesha, mais je t'ai vengée : j'ai étranglé ton meurtrier de ma main et enterré son corps dans le désert. Où es-tu, Ayesha ?

« Quelque part. Et si nous nous retrouvons – A quoi bon ? Cette passion si brûlante n’est plus que cendres froides.

« Isabel. Ma femme… L’ai-je jamais aimée ? J’avais de l’affection pour elle, mais ce sentiment n’avait rien de comparable à celui que j’ai éprouvé pour Ayesha et que j’éprouve encore pour Alice. Chaque fois que je partais en voyage, je lui disais : « Règle les comptes, boucle les valises et suis-moi ! », et elle s’exécutait sans jamais se plaindre, soumise comme une esclave. J’étais son héros, son dieu ; elle s’était fixé une sorte de code de la parfaite épouse qu’elle suivait à la lettre. Mais quand l’âge, l’échec et l’obscurité m’ont transformé en vieillard aigri, elle s’est instituée mon infirmière, ma geôlière, ma garde-chiourme.

« Comment me comporterais-je si je la revoyais, elle qui affirmait ne jamais pouvoir aimer un autre homme que moi sur la Terre ou au Paradis ? Paradis que ce monde n’est certes pas ! Qu’est-ce que je lui dirais ? « Tiens, Isabel ! Cela fait longtemps qu’on ne s’est vus ? »

« Non, je prendrais la fuite, comme le plus abject des lâches. Je me cacherais. Et pourtant…

« Ah, me voici devant la porte de la salle des machines. Podebrad est-il de quart cette nuit ? Bah, aucune importance. Je ne peux pas lui rentrer dans le lard avant que nous soyons arrivés à la source du Fleuve.

« J’aperçois quelqu’un dans le brouillard. Est-ce un agent des Ethiques ? Ou X, le renégat, qui rôde furtivement dans la brume ? Un jour ici, l’autre là, il est aussi insaisissable que la notion du temps et de l’éternité, de l’être et du néant.

« Je devrais crier : « Qui va là ? » Mais il, ou elle, a déjà disparu.

« Tandis que je me trouvais dans le stade intermédiaire entre la veille et le sommeil, la résurrection et la mort, j’ai vu Dieu, sous les apparences d’un vieux monsieur barbu vêtu à la mode de 1890. Il m’a dit : *Tu me dois le prix de la chair,* et au cours d’un autre rêve : *Paye !*

« Payer quoi ? Et comment ?

« La chair, je ne l’ai pas sollicitée. Je n’ai pas demandé à naître. La chair, la vie, devraient être gratuites.

« J’aurais dû m’efforcer de le retenir. J’aurais dû lui demander si l’homme jouit de son libre arbitre, ou si tous les actes qu’il accomplit, ou n’accomplit pas, sont prédéterminés. Est-il écrit dans le Chaix cosmique qu’un tel arrivera quelque part à dix heures trente-deux et en repartira à dix heures quarante sur la voie douze ? Si je suis un train suivant la voie ferrée du Seigneur, je ne suis en rien responsable de ce que je fais. Le bien et le mal ne dépendent pas de moi. D’ailleurs, il n’y a ni bien ni mal. En l’absence de libre arbitre, ils n’existent pas.

« Mais Dieu ne se laisse pas retenir. Et même s’il l’acceptait, est-ce que je comprendrais ses explications touchant la mort et l’immortalité, le déterminisme et l’indéterminisme, la dépendance et l’indépendance ?

« Ce sont là des choses que l’esprit humain n’est pas en mesure d’appréhender. Mais s’il ne l’est pas, c’est de la faute à Dieu – s’il y a un Dieu.

« Pendant que j’effectuais le relevé de la région du Sind, en Inde, je suis devenu soufi, puis maître ès soufisme. Mais quand observant comment ces gens se comportaient, au Sind et en Egypte, je les ai vus se proclamer Dieu, j’en ai conclu que poussé à l’extrême, le mysticisme s’apparentait étroitement à la folie.

« Nur eddin el-Musafir, qui est soufi, affirme que je ne comprends pas. D’abord parce que cette noble mystique compte ses imposteurs et ses esprits égarés. Ensuite parce que quand un soufi déclare être Dieu, il ne faut pas le prendre à la lettre. Il veut dire par là qu’il ne fait plus qu’un avec Dieu, sans pour autant être Lui.

« Grand Dieu ! Je pénétrerai jusqu’à Ton cœur, le cœur du Mystère et des mystères. Je suis une épée vivante, mais jusqu’à présent, j’ai frappé de taille, et non d’estoc. Or ce n’est pas mon tranchant, mais ma pointe qui est la plus redoutable. Et c’est elle que j’emploierai désormais.

« Oui, si je veux trouver mon chemin à travers le labyrinthe magique, il me faut un fil pour me guider jusqu'aux fauves qu'il abrite en son cœur. Où est-il ce fil ? Je n'ai pas d'Ariane. Je serai moi-même et Ariane et Thésée, de même que… Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?… Je suis le labyrinthe.

« Ce n'est pas tout à fait exact. D'ailleurs quelque chose l'est il ? Non. C'est toujours *pas tout à fait.* Mais dans les affaires divines comme dans les affaires humaines, un tir légèrement décalé est parfois aussi efficace qu'un coup au but. Plus puissante est la charge de la balle explosive, et moins il importe qu'elle touche le buffle à l'œil.

« Mais la qualité d'une épée dépend de son équilibre. Si j'en crois Frigate dont l'érudition n'est jamais en défaut, on a dit de moi que j'étais quelqu'un en qui la Nature se déchaînait, que je ne possédais pas un, mais trente dons divers, alors qu'il me manquait tout sens de la mesure et de la voie à suivre. Que j'étais un orchestre sans chef, un bateau magnifique qui ne souffrait que d'une seule lacune : l'absence de compas. Je me suis décrit moi-même comme une lumière flamboyante dépourvue de foyer.

« On a prétendu que ce que je ne pouvais pas accomplir sur-le-champ ne m'intéressait pas.

« Que c'était ce que l'homme a d'anormal, de perverti, de sauvage qui me passionnait et non la part divine de son être.

« Qu'en dépit de ma vaste culture, il m'échappait que la sagesse avait peu de rapports avec le savoir et la littérature, et rien à voir avec l'érudition.

« On se trompait ! Ou si cela était vrai jadis, ce ne l'est plus aujourd'hui. »

Burton poursuivit encore longtemps son errance, à la recherche d'il ne savait quoi. Descendant une coursive faiblement éclairée, il s'arrêta devant une porte. Si elle ne dansait pas au grand salon, Loghu devait dormir dans cette cabine en compagnie de Frigate. Ils s'étaient remis

ensemble, après avoir eu chacun deux ou trois autres partenaires au cours de leurs quatorze années de séparation. Frigate avait mis longtemps à vaincre l'aversion de Loghu, mais il avait fini par la reconquérir – peut-être était-ce en fait l'autre Frigate qu'elle aimait – et ils couchaient à nouveau dans le même lit.

Passant son chemin, Burton vit une silhouette indistincte se détacher dans la pâle lueur de la lampe placée au-dessus de la sortie. X ? Un autre insomniaque ? Lui-même ?

Revenu à l'extérieur, il se posta sur le « texas » pour regarder les sentinelles faire les cent pas – « holà, veilleur, que dit la nuit ? » – puis repartit. D'où viens-tu ? D'arpenter de long en large non pas ce monde gigantesque mais le cosmos nain d'un bateau fluvial.

Alice partageait de nouveau sa cabine, après l'avoir quittée un peu moins de quatorze années plus tôt et y être revenue à deux reprises. Cette fois-ci, ils resteraient toujours ensemble. Enfin, peut-être. Mais il était content qu'elle fût de retour.

Arrivé sur le pont d'envol, il leva les yeux vers la lumière diffuse de la timonerie. La grosse cloche de cette dernière sonna quatorze coups. Deux heures du matin.

Il était temps qu'il regagne son lit pour tenter une nouvelle fois de forcer les portes de la citadelle du Sommeil.

Alors qu'il tournait la tête pour contempler les étoiles, une brise froide venue du nord chassa le brouillard qui enveloppait le pont supérieur. Momentanément. Quelque part dans le nord se dressait la tour baignée de brumes glacées. Elle abritait, ou avait abrité, les Ethiques, ces êtres qui s'étaient arrogé le droit de ressusciter les morts sans leur demander leur avis.

Détenaient-ils la clé des mystères ? Pas de tous, bien entendu. Ceux de sa propre identité, de la création, de l'espace et de l'infini, du temps et de l'éternité ne seraient jamais résolus.

Etait-ce bien sûr ?

N’existait-il pas, dans la tour ou ses entrailles, une machine qui transposait les concepts métaphysiques en éléments physiques ? Or, l’homme savait jongler avec ces derniers, et s’il ignorait la véritable nature de ce qui se dissimulait au-delà de la matière, qu’est-ce que ça pouvait faire ? Il ne connaissait pas la *vraie* nature de l’électricité, cela ne l’avait pas empêché de la domestiquer.

Burton brandit le poing en direction du nord et partit se coucher.

SECTION 6

Sur le Bateau Libre : le fil du raisonnement

16

Pour commencer, Samuel Clemens avait eu tendance à éviter le plus possible Cyrano de Bergerac. Le Français, très intuitif, s'en était vite aperçu, mais n'avait paru en éprouver aucun ressentiment. S'il en éprouvait, il cachait bien son jeu. Il se montrait toujours souriant et gai, toujours poli mais sans froideur. Il se comportait comme si Clemens l'aimait bien, n'avait aucune raison de ne pas l'apprécier.

Au bout de quelque temps – plusieurs années – Sam se départit un peu de son hostilité envers l'homme qui avait été l'amant de son épouse terrestre. Ils avaient beaucoup de points communs : un vif intérêt pour les gens et la mécanique, du goût pour la littérature, une passion pour l'Histoire, une violente aversion pour les hypocrites et les pharisiens, de la répulsion pour les aspects négatifs des diverses religions, un solide agnosticisme. Bien que Cyrano ne fût pas, comme Sam, originaire du Missouri, il partageait sa propension à « en mettre plein la vue ».

En outre, Cyrano se montrait un joyeux compagnon, sans pour autant jamais tenter de dominer la conversation.

Sam s’entretint donc un beau jour entre quatre yeux avec son alter ego, Mark Twain, de ses sentiments envers le Français. Il se rendit compte à cette occasion – chose qu’il savait bien au fond – qu’il s’était montré très injuste envers lui. Ce n’était pas de la faute de Cyrano si Livy était tombée amoureuse de lui et avait refusé de le quitter pour revenir à son ex-mari après leurs retrouvailles. Ni de la faute de Livy, d’ailleurs. Elle ne pouvait qu’obéir à ses tendances innées, son « filigrane », et se plier à un enchaînement de circonstances prédéterminé. Tout comme Sam, dont l’attitude envers Cyrano se modifiait maintenant sous l’action des mêmes facteurs. Cyrano était en définitive un type bien ; il avait, de plus, appris à se doucher régulièrement, à se nettoyer les ongles et à ne plus pisser à l’angle des coursives.

Sam croyait-il réellement n’être qu’un automate aux activités programmées ? Il n’en savait rien lui-même. Il lui arrivait de penser que ses convictions déterministes lui fournissaient surtout un moyen commode de se soustraire à certains remords. Dans ce cas, il exerçait son libre arbitre en recourant à une construction intellectuelle selon laquelle il n’était en rien responsable de ce qu’il faisait, en bien ou en mal. D’autre part, le déterminisme se caractérisait aussi par le fait qu’il incitait l’individu à s’imaginer en possession dudit libre arbitre.

Quoi qu’il en fût, Sam se mit à apprécier la compagnie de Cyrano et à lui pardonner la faute dont il n’était pas coupable.

Ceci expliquait pourquoi il l’avait invité ce jour à prendre part à la réunion qu’il avait convoquée pour discuter quelques points troublants de ce qu’il dénommait « l’affaire X ». Les autres participants étaient Gwenafra (qui partageait la cabine de Sam), Joe Miller, de Marbot et John Johnston.

Ce dernier était un colosse qui mesurait deux bons mètres et pesait au moins cent trente kilos sans un gramme de graisse superflue. La tête et la poitrine recouvertes d’une

toison auburn, il possédait des bras d'une longueur extraordinaire, terminés par des mains qui ressemblaient à des pattes de grizzli. Souvent froids ou méditatifs, ses yeux gris-bleu prenaient un éclat très chaleureux quand il s'estimait en compagnie d'amis authentiques. Né en 1828, dans le New Jersey, de parents d'origine écossaise, il était allé en 1843 pratiquer le métier de trappeur dans les montagnes de l'ouest. Son nom y était devenu légendaire parmi les non moins légendaires montagnards, encore que cela eût demandé un certain nombre d'années. Une bande de jeunes guerriers Crows dégénérés ayant tué son épouse, une Indienne Tête-Plate, et l'enfant qu'elle portait, il entama une vendetta contre l'ensemble de leur tribu. Il tua un si grand nombre de Crows que ceux-ci envoyèrent vingt jeunes braves le traquer avec ordre de ne pas revenir avant de l'avoir liquidé. Mais ce fut lui qui les extermina les uns après les autres. Il leur extirpait le foie et le mangeait tout cru, le sang dégoulinant de sa barbe rouge. Ces exploits lui valurent les sobriquets de « mangeur de foies » et de « tueur des Crows ». Mais ces Indiens étaient de vaillants guerriers, des gens fiers et droits ; les jugeant dignes de son estime, il décida d'enterrer la hache de guerre, les en avisa, et s'en fit d'excellents amis. Une autre tribu, celle des Shoshonis, lui conféra également le rang de chef.

Mort en 1900 à la clinique des anciens combattants de Los Angeles, il avait été enterré dans le cimetière, fort encombré, qui en dépendait : triste séjour pour un homme qui ne supportait de voisins qu'au-delà d'un rayon de soixante-quinze kilomètres au moins. S'en avisant, un groupe d'admirateurs avait fait exhumer ses restes dans les années 1970, pour leur donner une sépulture plus convenable sur les flancs d'une montagne du Colorado.

Johnston « le mangeur de foies » avait mentionné plusieurs fois à bord du bateau que, durant son séjour terrestre, il n'avait jamais été contraint de tuer un Blanc, pas même un Français. Ce genre de remarque avait d'abord

un peu défrisé de Marbot et Cyrano, mais ils n’avaient pas tardé à éprouver de l’amitié et de l’admiration pour le solide trappeur.

Après quelques instants consacrés à boire, à fumer cigarettes ou cigares et à bavarder aimablement, Sam entra dans le vif du sujet :

— J’ai réfléchi à cet homme qui se faisait appeler Ulysse. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit de lui ? Il est venu à notre secours alors que nous étions aux prises avec l’armée de Von Radowitz, et c’est lui, avec son arc, qui en a tué le général et les principaux officiers. Il affirmait être le véritable Ulysse, le héros de l’Antiquité dont les exploits devaient susciter bon nombre de légendes et inspirer son *Odyssée* à Homère.

— Nos pistes ne se sont jamais croisées, observa Johnston. Mais je te crois sur parole.

— Ouais. Hé bien, il m’a dit avoir été lui aussi approché par un Ethique, qui l’aurait envoyé à notre aide. Après la bataille, il est resté dans le coin un petit bout de temps, avant de disparaître en accompagnant une expédition commerciale en amont du Fleuve. Il s’est littéralement évaporé, sans laisser la moindre trace.

» Si je vous en reparle aujourd’hui, c’est surtout parce qu’il m’a raconté quelque chose d’étrange au sujet de l’Ethique. Le mien, celui que j’appelle X ou le Mystérieux Inconnu, était un homme. Il pouvait, bien sûr, déguiser sa voix, mais je suis sûr cependant que c’était celle d’un homme. Toujours est-il qu’Ulysse m’a affirmé que son Ethique à lui était une *femme !*

Sam exhala une bouffée de fumée verdâtre et contempla les arabesques de cuivre qui ornaient le plafond comme s’il se fût agi de hiéroglyphes, recelant la réponse aux questions qu’il se posait.

» Que faut-il en déduire ?

— Soit qu’il disait la vérité, soit qu’il mentait, suggéra Gwenafra.

— Très juste ! Que l’on donne un gros cigare à cette mignonne ! Ou bien les Ethiques comptent deux renégats parmi eux, ou bien le soi-disant Ulysse mentait. S’il mentait, il devait s’agir de X, mon Ethique, et du vôtre aussi, Cyrano et John. Personnellement, je penche pour cette dernière hypothèse. Autrement, pourquoi X ne nous aurait-il pas précisé qu’il avait un complice, et que celui-ci était une femme ? Je sais bien qu’il n’avait pas le temps de nous dire grand-chose, vu que les autres Ethiques étaient à ses trousses, le serrant de près, mais il n’aurait certainement pas négligé de nous faire part d’une information aussi importante.

— Pourquoi aurait-il menti ? demanda de Marbot.

— Parce que… (Sam braqua son cigare sur les arabesques du plafond.) Parce qu’il nous savait exposés à être capturés par les autres Ethiques, et donc à leur fournir ce renseignement erroné. Ce qui les désemparerait et accroîtrait encore leur inquiétude. Quoi ? Deux traîtres dans leurs rangs ? Quelle horreur ! Et s’ils nous soumettaient à je ne sais quel détecteur de mensonges, ils verraient que nous ne mentions pas, puisque nous croyions ce qu’Ulysse nous avait raconté. Ou ce que X nous avait raconté, devrais-je dire plutôt. Ce n’était pour lui qu’une façon de brouiller encore un peu plus les pistes. Alors, qu’en pensez-vous ?

Un court silence s’ensuivit, à l’issue duquel Cyrano déclara :

— Mais nous avons vu l’Ethique, et nous savons donc à quoi il ressemble !

— Ce n’est pas certain, objecta Gwenafra. Il dispose sûrement d’un tas de moyens pour modifier son apparence.

— Sans doute, rétorqua Cyrano, mais il ne peut modifier ni sa taille, ni sa corpulence. La couleur de ses cheveux et de ses yeux, et un certain nombre d’autres détails, oui, mais pas…

— Je crois que nous pouvons tenir pour acquis qu’il est petit et très musclé, intervint Sam. Mais des milliards

d’hommes répondent à cette description. Cela nous permet néanmoins d’éliminer la possibilité qu’il existe, parmi les Ethiques, une femme qui les trahit elle aussi. A mon avis, du moins.

— Et si c’était un agent qui aurait cherché à nous embrouiller, après avoir découvert que X nous avait contactés ? intervint Johnston.

— Ça m’étonnerait, dit Sam. Car dans ce cas, les Ethiques auraient fondu sur nous comme la vérole sur le bas-clergé. Non, cet Ulysse était bien monsieur X.

— Mais… releva Gwenafra, ça va bien plus loin que ça. Vous vous souvenez de la description que Gulbirra nous a faite de Barry Thorn ? Son signalement se rapproche de celui d’Ulysse. Barry Thorn était-il X ? Et Stern, ce soi-disant Allemand qui a tenté de tuer Firebrass ? S’agissait-il d’un comparse de ce dernier ? Après tout, nous sommes persuadés que Firebrass était un agent, et que X a fait exploser son hélicoptère pour l’empêcher de le précéder dans la tour. Firebrass nous a menti en prétendant être l’une des recrues de X. Il…

— Non, l’interrompit Cyrano. Je veux dire oui. Tout porte à croire qu’il était au service des autres Ethiques. Mais dans ce cas, pourquoi ne nous les a-t-il pas lancés aux fesses ? Il en savait long sur nous…

— Parce que quelque chose l’a empêché de les prévenir, avança Sam. Sans doute parce que c’est à peu près à ce moment que les ennuis ont commencé dans la tour. Comment et pourquoi, je n’en sais rien. Mais j’ai l’impression que la disparition d’Ulysse, ou plutôt la volatilisation de X, a plus ou moins coïncidé avec les premiers ratés dans la machinerie montée par les Ethiques. Bien que nous ne l’ayons pas remarqué sur le coup, c’est peu après que les résurrections ont cessé. Nous ne l’avons appris qu’après notre départ du Parolando, où nous avions bien observé le phénomène, mais sans imaginer qu’il affectait l’ensemble de la planète.

Cyrano se racla la gorge.

— Je me demande si Hermann Goering, ce missionnaire que les hommes d'Hacking ont liquidé, a été ressuscité ? Quel drôle de pistolet il y avait là !

— Quel bel emmerdeur, tu veux dire ! se récria Sam. Pour revenir à nos moutons, Firebrass avait peut-être prévenu les Ethiques qu'il avait déniché quelques-unes des recrues de X, et s'était entendu répondre qu'il devait d'abord s'efforcer de nous soutirer le maximum de renseignements possible. Ils l'auraient chargé par la même occasion de leur signaler tout individu ressemblant à X, pour qu'ils puissent l'agrafer sur-le-champ. Qui sait ? Mais… je me demande si Firebrass n'aurait pas collé des micros un peu partout autour de nous pour découvrir quand X reviendrait nous rendre visite. Seulement voilà : X n'est jamais revenu.

— Pour moi, X est resté en rade, après nous avoir quittés sous les traits d'Ulysse, dit Cyrano.

— Dans ce cas, pourquoi ne nous a-t-il pas rejoints, toujours sous les traits d'Ulysse ?

D'un haussement d'épaules, Cyrano indiqua qu'il n'en savait rien.

— Parce qu'il a raté le *Bateau Libre* tout simplement ! Nous sommes passés à sa hauteur au cours de la nuit. Mais il a entendu dire que Firebrass construisait un dirigeable pour se rendre directement à la tour. Pour X, c'était plus pratique encore que notre bateau. Mais Ulysse, Grec de l'Antiquité, paraissait peu qualifié pour obtenir un poste à bord d'un aéronef. Il s'est donc métamorphosé en Barry Thorn, aérostier canadien chevronné.

— Mais moi, objecta Cyrano, on m'a bien pris comme pilote à bord du *Parseval,* alors que je venais du XVIIe siècle. Et c'est à John de Greystock, qui appartenait à une époque encore bien antérieure à la mienne, qu'on en a confié le commandement !

— Il n’empêche que X avait beaucoup plus de chances d’embarquer sur le *Parseval* s’il justifiait d’une certaine expérience en matière de dirigeables. Seulement… cette expérience, où l’a-t-il acquise ? Comment expliquer qu’un Ethique n’ignore rien des plus légers que l’air ?

— Si tu vivais très longtemps ou si tu étais immortel, est-ce que tu ne chercherais pas à tout apprendre de tout, histoire de ne pas trop t’ennuyer ? répliqua Gwenafra.

SECTION 7

Le passé de Goering

17

Hermann Goering s’éveilla couvert de sueur en gémissant : « Ja mein Führer ! Ja mein Führer ! Ja mein Führer ! JA, ja, ja ! »

Le visage vociférant d’Hitler s’estompa. La fumée noire de la poudre qui s’infiltrait dans le bunker par les fenêtres brisées et les murs crevassés se dissipa. La basse de l’artillerie russe qui accompagnait en contrepoint le soprano alto d’Hitler diminua de volume, puis se réduisit à un rugissement sourd qui s’éloignait. Le bourdonnement continu qui servait de fond aux cris perçants du malade mental s’éteignit peu à peu. Goering savait vaguement qu’il provenait des moteurs des bombardiers anglais et américains.

A la nuit du cauchemar succéda celle du Monde du Fleuve.

Quelle était paisible et réconfortante, en comparaison de l’autre ! Hermann se mit sur le dos et effleura le bras tiède de Kren, étendue à ses côtés sur la couche de bambou. Elle s’agita en murmurant des mots indistincts. Sans doute s’entretenait-elle avec quelqu’un dans son sommeil. Elle n’éprouvait certainement ni trouble, ni panique, ni angoisse. Elle ne faisait que des rêves agréables. C’était une enfant

du Monde du Fleuve, morte sur la Terre aux alentours de sa sixième année. Elle avait complètement oublié sa planète natale. Son plus ancien souvenir, très vague, remontait au jour où elle s'était éveillée dans cette vallée, loin de ses parents, loin de tout ce qu'elle avait connu auparavant.

Hermann se réchauffa à son contact et à l'évocation des années de bonheur qu'ils avaient coulées ensemble. Puis il se leva, s'enveloppa du vêtement couvrant adapté à cette heure matinale et sortit. Il se planta sur la plate-forme de bambou. Devant et derrière lui, d'autres huttes s'alignaient au niveau de la sienne. Deux rangées d'habitations les surplombaient, trois autres s'étiraient en dessous d'elles. Le tout formait des passerelles continues qui se prolongeaient à perte de vue au sud et presque aussi loin au nord. Reposant le plus souvent sur la pointe d'un piton rocheux ou d'un arbre à fer, chaque portion de passerelle mesurait rarement moins de quarante-cinq ou plus de quatre-vingt-dix mètres. Lorsqu'un appui naturel manquait, on l'avait remplacé par un pilier de chêne ou de pierres assemblées au mortier.

La largeur de la vallée atteignait ici une cinquantaine de kilomètres ; le Fleuve s'y étalait pour former un lac de seize kilomètres de large sur soixante-cinq de long. Les montagnes ne culminaient pas à plus de mille huit cents mètres, ce qui était heureux pour les gens habitant à leur pied, car la région étant située très au nord de l'hémisphère septentrional ils avaient besoin de profiter le plus longtemps possible de la lueur du jour. A l'ouest du lac, la chaîne de montagnes s'infléchissait pour venir jusqu'au Fleuve lui-même, formant une passe étroite où il s'écoulait en bouillonnant. Aux heures chaudes de l'après-midi, le vent d'est s'y engouffrait à plus de vingt-cinq kilomètres à l'heure ; il perdait ensuite de sa force, mais sous l'effet du relief particulier du site, formait des courants ascendants qui offraient d'intéressantes possibilités.

Des tours de rocher, de grandes colonnes ornées de nombreuses sculptures s’élevaient partout, souvent reliées par des travées de bois – bambou, pin, chêne, if – s’étageant sur plusieurs niveaux. Des huttes s’y dressaient çà et là, en fonction du poids que les travées étaient capables de porter. Au sommet des tours les plus larges reposaient des planeurs et des enveloppes de ballons.

Des tambours battirent, des cornes mugirent. Des gens apparurent sur le seuil des huttes en bâillant et en s’étirant. La journée commençait officiellement. Le soleil venait de poindre à l’horizon. Il allait progressivement élever la température jusqu’à 16 °C, soit 8 °C de moins qu’aux tropiques, avant de disparaître de nouveau derrière les cimes quinze heures plus tard, pour réapparaître le lendemain au terme d’une nuit de neuf heures. Sa longue présence dans le ciel compensait presque la faiblesse de ses rayons obliques.

Plaçant deux graals dans un filet qu’il s’arrima sur le dos, Hermann dégringola l’échelle de quinze mètres conduisant au sol. Kren n’était pas de service aujourd’hui : elle allait en profiter pour faire la grasse matinée, après quoi elle descendrait chercher son graal dans l’appentis élevé à proximité de la pierre pour prendre un petit déjeuner tardif.

En cours de route, l’Allemand salua ses connaissances ; sur une population de deux cent quarante-huit mille personnes, il pouvait en interpeller dix mille par leur prénom. La rareté du papier dans la vallée avait contraint tout le monde à s’en remettre à sa mémoire, et donc à la développer ; or celle de Goering passait déjà pour phénoménale sur la Terre. Les salutations se faisaient dans le dialecte du Virolando, version abrégée et déformée de l’espéranto.

— *Bon ten, eskop !* (Bonjour, révérend !)

— *Tre bon ten a vi, Fenikso. Pass ess via.* (Très bon jour à toi, Phénix. Que la paix t’accompagne !)

Renonçant quelques secondes plus tard à ce ton cérémonieux, il s’arrêta auprès d’un groupe pour lancer une plaisanterie.

Hermann Goering était heureux, ce qui n’avait pas toujours été le cas. Sa longue histoire comportait certes quelques pages gaies et paisibles, mais perdues dans une profusion d’épisodes tristes et tumultueux, rien moins qu’édifiants.

Sa biographie terrestre se résumait ainsi :

Né à Rosenheim, Bavière, le 12 janvier 1893. Père fonctionnaire colonial, et notamment premier gouverneur du Sud-Ouest africain sous tutelle allemande. A l’âge de trois mois, Goering est séparé de ses parents qui vont passer trois ans à Haïti, où son père est nommé consul général d’Allemagne. Ce long éloignement de sa mère à un âge aussi tendre est très néfaste pour l’enfant. Il ne se libérera jamais complètement de la tristesse et du sentiment d’abandon qu’il en retire. Découvrant de surcroît assez vite que sa mère a une liaison avec son parrain, il se prend pour elle d’un profond mépris mêlé de colère. Quant à son père, il le traitera toujours avec un silencieux dédain, qui ne s’exprimera cependant ouvertement qu’en de rares occasions. Hermann pleure cependant le jour de son enterrement.

A dix ans, il est atteint d’un grave dérèglement glandulaire. En 1915, un mois après le décès de son père, il rejoint avec le grade de lieutenant le régiment du Prince Guillaume, le 112e d’infanterie. Blond, les yeux bleus, svelte, c’est alors un officier d’assez belle prestance, jouissant d’une grande popularité. Il aime boire, danser, jouer les boute-en-train. Son parrain, juif converti au christianisme, l’aide financièrement.

Peu après le début de la Première Guerre mondiale, il est hospitalisé pour une douloureuse arthrite du genou. Incapable de rester inactif, il quitte l’hôpital pour prendre

place comme observateur sur l'avion de son ami Lörzer. Cette situation illégale se prolonge trois semaines. Jugé inapte physiquement à servir dans l'infanterie, Goering s'engage alors dans la Luftwaffe. Son langage fleuri et peu orthodoxe amuse le Kronprinz, qui commande le 25e détachement aérien de campagne de la cinquième armée. A l'automne 1915, il effectue un stage à l'Ecole de l'Air de Fribourg et obtient sans peine son brevet de pilote. Abattu et grièvement blessé en novembre 1916, il demeure six mois hors de combat. Cela ne l'empêche pas de reprendre le manche à balai. Il monte très vite en grade, car il joint à ses dons d'officier et de pilote un remarquable talent d'organisateur.

En 1917, *l'Ordre pour le Mérite* (l'équivalent allemand de la Victoria Cross) vient récompenser ses qualités de meneur d'hommes et sa quinzième victoire aérienne. Il reçoit également la Médaille d'or de l'aviation. Le 7 juillet 1918, il prend le commandement du *Geschwader 1,* succédant à Richthofen qui vient d'être tué après avoir remporté quatre-vingts victoires.

L'intérêt que Goering a toujours porté aux détails techniques et aux questions d'équipement le désigne naturellement pour ce poste. Sa profonde connaissance de la guerre aérienne sous tous ses aspects lui sera fort utile plus tard.

Quand l'Allemagne capitule, il a trente appareils ennemis à son tableau de chasse. Mais cela lui est d'un piètre secours dans l'immédiat après-guerre, où l'on n'a que faire des as de son genre.

En 1920, après avoir participé quelque temps à des exhibitions de voltige aérienne en Suède et au Danemark, il entre, en qualité de chef pilote, à la Svenka Lufttrafik qui a son siège à Stockholm. Il fait dans cette ville la connaissance de Karin von Kantznow, belle-sœur du comte Von Rosen, l'explorateur suédois. Il l'épouse, bien qu'elle

soit divorcée et mère d’un petit garçon de huit ans. Il se montrera un excellent mari jusqu’à la mort de sa femme. En dépit du rôle qu’il jouera par la suite au sein d’une organisation caractérisée par une immoralité choquante, il restera fidèle à ses deux épouses successives. Sexuellement, c’est un puritain. Politiquement aussi, d’ailleurs. Il ne renie jamais ses engagements.

Rien ne laisse prévoir la carrière qui l’attend. S’il rêve d’accéder aux plus hautes positions et à la richesse, il ne fait rien pour atteindre ces objectifs. Livré à lui-même, il se laisse ballotter au gré des événements et des rencontres fortuites.

Sa bonne, ou sa mauvaise étoile, l’amène à rencontrer Hitler.

En 1923, il est blessé au cours du putsch avorté de Munich. Il échappe quelque temps à la police en se réfugiant chez Frau Ilse Ballin, l’épouse d’un commerçant juif. Il n’oubliera pas sa dette. Après l’avoir soustraite de son mieux aux persécutions qui frapperont les Juifs après l’accession d’Hitler à la tête de l’Etat, il l’aidera à gagner l’Angleterre avec les membres de sa famille.

Bien qu’après son arrestation il eût donné sa parole de ne pas s’évader, il s’enfuit en Autriche. Sa blessure, s’infectant gravement, l’y conduit à l’hôpital où il est contraint de prendre de la morphine pour surmonter la douleur. Malade, sans le sou, diminué sexuellement par plusieurs opérations, il sombre dans la dépression. La santé de sa femme, qui n’a jamais été très bonne, empire au même moment.

Goering, qui est désormais esclave de la drogue, se rend en Suède où il passe six mois dans un centre de cure. Considéré comme guéri, il retourne auprès de sa femme. Après avoir sombré au plus bas, alors qu’aucune lueur d’espoir ne pointe à l’horizon, il se ressaisit et entreprend de lutter. Le trait est typique. Quand tout paraît perdu, il trouve, nul ne sait où ni comment, la force de se battre.

Rentrant en Allemagne, il rejoint l'entourage de Hitler, qu'il tient pour le seul homme capable de restaurer la grandeur de l'Allemagne. Karin meurt en Suède au mois d'octobre 1931 ; Goering se trouve alors à Berlin en compagnie d'Hitler, venu s'y entretenir avec Hindenburg qui a décidé d'en faire son successeur à la tête de l'Etat. Goering se sentira toujours coupable d'avoir choisi d'être aux côtés d'Hitler et non de sa femme à l'heure où celle-ci mourait. Il s'adonne de nouveau à la morphine, puis rencontre l'actrice Emmy Sonnemann qu'il épouse en secondes noces.

Organisateur hors pair, Goering a néanmoins tendance à se montrer sentimental. Son tempérament bouillant lui joue parfois de mauvais tours. Lors du procès des incendiaires du Reichstag, il profère des accusations absurdes. Dimitrov, le communiste bulgare, démontre froidement les illégalités de l'instruction et l'invraisemblance de ces accusations. Par son manque de maîtrise, Goering a ruiné les plans de l'appareil de propagande nazi et la mise en scène qu'il avait préparée.

On lui confie néanmoins la création des nouvelles forces aériennes du Reich. Le pilote élancé de la dernière guerre a pris beaucoup d'embonpoint. Cette double personnalité lui vaut deux nouveaux sobriquets : *Der Dicke* (le Gros) et *Der Eiserne* (l'Homme de Fer). Atteint de rhumatismes aux jambes, il recourt à la drogue – à la paracodéïne essentiellement – pour atténuer ses douleurs.

Bien qu'il ne soit ni un lettré, ni un écrivain, il dicte un livre intitulé : *La Nouvelle Allemagne* qui paraît à Londres. Il éprouve une véritable passion pour les œuvres de George Bernard Shaw, dont il cite de mémoire de longs passages. Les grands classiques allemands, Goethe, Schiller, les Schelgels, etc., lui sont familiers. Son amour de la peinture est bien connu. Il a un faible pour les romans policiers, les jouets et les gadgets mécaniques.

Il rêve maintenant de fonder une dynastie qui durerait mille ans et immortaliserait son nom. Il est à peu près

certain qu’Hitler mourra sans laisser de descendant, or c’est lui, Goering, qu’il a désigné comme successeur. Ce rêve s’écroule à la naissance de son premier enfant, Edda, qui est une fille. Emmy est désormais à jamais stérile, et il ne lui vient pas un instant à l’esprit de divorcer pour prendre une autre femme capable de lui donner des garçons. Bien que sa déception soit certainement immense, il n’en laisse rien paraître. Il aime Edda, qui l’aimera aussi jusqu’à son dernier souffle.

L’anecdote suivante révèle une autre facette encore de ce personnage insaisissable. Au cours d’une mission diplomatique qu’il effectue en Italie, le roi et le prince héritier l’invitent à une chasse au daim. Les trois hommes sont postés sur une plateforme élevée vers laquelle on rabat des centaines d’animaux. Les altesses royales en font un véritable massacre, le roi en tuant à lui seul cent treize. Goering est si écœuré qu’il refuse carrément de tirer.

Il est également hostile à l’invasion de l’Autriche et de la Tchécoslovaquie, et plus encore à celle de la Pologne. Les perspectives de guerre le dépriment. En 1939 comme en 1941, c’est démoralisé qu’il aborde les deux grands conflits mondiaux. Il se plie néanmoins aux volontés de son Führer bien-aimé. Déjà, il n’a pas protesté ouvertement contre la persécution des juifs, se contentant d’en soustraire bon nombre à la prison à la requête de sa femme.

En 1939, Hitler le nomme feldmarschall et en fait son ministre de l’Economie. Egalement ministre de l’Air, il est à ce titre commandant en chef de la Luftwaffe. Il tente, sans succès, d’obtenir la construction d’un stratobombardier qui pourrait voler à plus de trente mille mètres d’altitude et aller jusqu’en Amérique.

En dépit des postes élevés qu’il occupe, il a tendance à tourner le dos aux réalités. En 1939, il déclare publiquement : « Si un seul bombardier ennemi atteint la Ruhr, je ne me nomme plus Hermann Goering. Je vous

autorise à m’appeler Meier » (personnage ridicule du folklore populaire, à la bêtise pédantesque).

Les huiles du parti nazi et l’homme de la rue ne se privent bientôt pas de l’appeler Meier. Mais il n’entre pas dans ce sobriquet la nuance affectueuse que comportait *Der Dicke.* Les bombardiers anglo-américains mettent l’Allemagne à feu et à sang. La Luftwaffe n’a pas réussi à briser la résistance de l’Angleterre en vue de son invasion ; elle ne parvient pas maintenant à repousser les innombrables oiseaux métalliques qui viennent larguer leurs œufs mortels sur le territoire du Reich. Hitler tient Goering pour responsable de ces deux échecs, bien qu’il ait pris lui-même la décision de bombarder les villes anglaises avant d’anéantir les bases de la Royal Air Force, erreur que l’Allemagne paie chèrement. C’est de même la décision d’attaquer la Russie, neutre jusqu’alors, avant d’avoir mis l’Angleterre à genoux, qui provoquera en définitive la perte du IIIe Reich.

Quoi qu’il en soit, Hitler avait voulu envahir la Suède en même temps que la Norvège, mais Goering, qui aimait les Suédois, l’en avait dissuadé en menaçant de démissionner et en faisant ressortir les avantages qu’une Suède neutre présenterait pour l’Axe.

La santé de Goering s’était altérée avant la guerre. Au cours de celle-ci, la maladie et son prestige déclinant le poussent à s’adonner de nouveau à la drogue. Il est anxieux, nerveux, sujet à des accès de mélancolie ; il a l’impression d’être emporté sur un toboggan, sans rien pouvoir faire pour freiner sa chute. Il voit sa patrie bien-aimée se diriger tout droit vers un *Götterdämmerung* qui le remplit d’horreur, mais qu’Hitler semble appeler de ses vœux.

Constatant que les armées alliées progressent sur tous les fronts, il songe à s’emparer du pouvoir. C’est au contraire Hitler qui le dépouille de tous ses titres, le démet

de toutes ses fonctions et le chasse du Parti Nazi. Martin Borman, son pire ennemi, ordonne son arrestation.

Vers la fin de la guerre, alors qu'il s'efforce de fuir les Russes, il est fait prisonnier par un lieutenant allié qui, ironie du sort, est juif. Il plaide lui-même sa cause devant le Tribunal de Nuremberg, sans y apporter la moindre conviction. En dépit du traitement qu'Hitler lui a réservé, il le défend, loyal jusqu'au bout.

Le verdict tombe, inéluctable : il est condamné à la pendaison. Le 15 octobre 1946, veille de son exécution, il se suicide en avalant l'une des capsules de cyanure qu'il avait dissimulées dans sa cellule. On brûle son cadavre et on jette ses cendres sur un tas d'ordures, à Dachau. Selon une autre version, plus crédible, on les répand dans la boue d'une petite route de campagne proche de Munich.

Ceci aurait dû être la fin. Goering s'était réjoui de mourir, heureux d'être délivré des maux qui lui rongeaient l'âme et le corps, de la conscience de son retentissant échec et de l'étiquette de criminel de guerre nazi dont on le flétrissait. Il n'avait regretté qu'une chose : laisser ainsi son Emma et sa petite Edda sans protection.

18

Mais ce n’avait pas été la fin. Que cela lui plût ou non, on l’avait ressuscité sur cette planète. En lui rendant le corps – et la sveltesse – de ses vingt ans. Pourquoi et comment, il n’en savait rien. Il était débarrassé de ses rhumatismes, de son dérèglement glandulaire et de son asservissement à la paracodéïne.

Il résolut d’abord de partir à la recherche d’Emma et d’Edda. De Karin aussi. Sans même se demander comment il pourrait vivre avec deux épouses. Il aurait tout le temps d’y réfléchir au cours d’une quête qui s’annonçait longue.

Il ne les retrouva pas.

L’ancien Hermann Goering, l’opportuniste dévoré d’ambition et dépourvu de scrupules, vivait toujours en lui. Il fit un grand nombre de choses dont le souvenir devait l’emplir de honte quand, après bien des aventures et des errances[3], il adhéra à l’Eglise de la Seconde Chance. Sa conversion, aussi soudaine et spectaculaire que celle de Paul de Tarse sur le chemin de Damas, eut pour cadre le petit Etat souverain de Tamoancan. La population locale se composait essentiellement de Mexicains du xe siècle, parlant le nathatl, et de Navajos du xxe siècle. Hermann y fut d’abord hébergé dans le bâtiment réservé aux nouveaux arrivants, le temps de bien assimiler les dogmes et les principes de l’Eglise. Après quoi, il s’installa dans une hutte récemment abandonnée.

Un peu plus tard, une femme appelée Chopilotl vint y vivre avec lui. Bien qu’adepte, elle aussi, de l’Eglise de la

Seconde Chance, elle tint absolument à ce qu'ils gardent dans leur hutte une idole en pierre. Cette hideuse statuette, grande d'une trentaine de centimètres, représentait Xochiquetzal, la divine patronne de la copulation et de la maternité. C'était sa passion pour l'œuvre de chair que Chopilotl exprimait en l'adorant. Elle exigea qu'Hermann lui fît l'amour devant l'idole, à la lueur des deux torches qui la flanquaient. Ce ne fut pas tant cela qui le dérangea, que la fréquence avec laquelle elle lui demandait de renouveler cette cérémonie.

Il lui parut aussi qu'on ne devait pas lui permettre d'adorer une divinité païenne. Il alla donc en toucher deux mots à son évêque, un Navajo dénommé Ch'agii qui avait appartenu à la secte des mormons sur la Terre.

— Oui, je sais qu'elle possède cette statuette, lui dit ce dernier. Notre Eglise n'encourage ni l'idolâtrie, ni le polythéisme, vous le savez bien. Mais elle n'interdit pas à ses fidèles de conserver leurs idoles, dans la mesure où ils comprennent bien qu'il ne s'agit là que de symboles. Je reconnais que cette tolérance est dangereuse, car on n'a que trop tendance à prendre le symbole pour la réalité. Cette confusion n'est pas l'apanage des peuples primitifs : les soi-disant civilisés eux-mêmes s'y laissent prendre.

» Chopilotl manque certes de discernement, mais elle a un bon fond. Si nous nous braquions sur sa petite manie et exigions qu'elle renonce à son idole, elle risquerait de retomber véritablement dans le polythéisme. Nous allons pratiquer avec elle ce que j'appellerais un sevrage théologique. Vous avez sans doute remarqué combien on voit d'idoles dans le coin ? Presque toutes avaient naguère une foule d'adorateurs, que nous avons peu à peu détachés d'elles en leur prêchant la bonne parole avec patience et modération. La plupart d'entre eux ne considèrent plus maintenant leurs divinités de pierre que comme de simples *objets d'art.*

» Avec le temps, Chopilotl en viendra elle aussi à réagir comme eux. Je compte sur vous pour l'aider à se corriger de ses mauvaises habitudes.

— Vous voulez, en somme, que je lui donne un petit coup de pied au cul théologique ?

Le révérend parut surpris, puis se mit à rire.

— J'ai passé mon doctorat en philosophie à l'Université de Chicago. Tu me trouves un peu prétentieux, non ? Viens boire un verre, mon fils, et me parler plus longuement de toi.

A la fin de l'année, Hermann reçut le baptême en compagnie de nombreux autres néophytes tout nus qui claquaient des dents. Au sortir de l'eau, sa voisine et lui se séchèrent réciproquement, après quoi le révérend Ch'agii leur passa autour du cou une cordelette à laquelle pendait la vertèbre spiralée d'un poisson licorne. Cela ne leur conférait pas le titre de prêtre, mais simplement celui d*'instruite,* ou instructeur.

Hermann se fit l'effet d'un imposteur. Qui était-il pour prêcher la vérité aux autres et exercer, en pratique, le sacerdotat ? Il n'était même pas sûr de croire sincèrement en Dieu ou en son Eglise. Non, ce n'était pas vrai. Sincère, il l'était – la plupart du temps.

— C'est de toi-même que tu doutes, lui dit l'évêque. Tu te crois incapable de mener une existence conforme à nos idéaux. Tu te juges dépourvu de mérite. Il faut te guérir de ce travers, Hermann. Tout homme possède en lui les moyens d'acquérir du mérite, et par là de faire son salut. Toi, moi, tous les enfants de Dieu.

Il se mit à rire.

» Surveille deux penchants en toi, mon fils. Tu as parfois tendance à te montrer orgueilleux, à t'imaginer que tu vaux mieux que les autres. Mais le plus souvent tu es humble. Trop humble. Je dirais même maladivement humble. C'est là une autre forme d'orgueil. La véritable humilité consiste à connaître sa place exacte sur l'échelle cosmique.

» J’ai encore beaucoup à apprendre, et je prie le Créateur de me laisser vivre assez longtemps pour venir à bout de toutes les illusions dont je me berce encore. Mais nous ne pouvons pas, toi et moi, passer notre temps à nous introspecter. Nous devons aussi nous occuper des autres. Se retrancher du monde, s’enfermer dans un couvent, vivre en anachorète, sont des calembredaines. Alors, où veux-tu aller : en aval ou en amont ?

— A vrai dire, je n’ai pas la moindre envie de partir d’ici. J’y ai été heureux. Pour la première fois depuis bien longtemps, j’ai eu l’impression de vivre en famille.

— Ta famille, c’est d’un bout à l’autre du Fleuve qu’elle se trouve. Elle compte bon nombre de parents déplaisants, c’est vrai. Mais quelle famille n’en compte pas ? Ta tâche consiste précisément à les aider à mieux penser. Mais pour cela, il te faut d’abord les amener à reconnaître qu’ils pensent mal.

— C’est bien ce qui me gêne. Je crains d’en être moi-même resté au premier stade.

— Si je croyais cela, je ne t’aurais pas nommé instructeur. Alors, l’amont ou l’aval ?

— L’aval.

Ch’agii ne cacha pas son étonnement.

— Excellent ! Les néophytes choisissent d’habitude l’amont ; ayant entendu dire que La Viro se trouve quelque part par là, ils brûlent de le rencontrer, de cheminer à ses côtés et de s’entretenir avec lui.

— C’est pour cela que j’ai choisi l’aval. Je suis dépourvu de mérites.

L’évêque soupira.

— Comme je regrette parfois que toute violence nous soit interdite ! Je meurs d’envie de te botter les fesses ! Allons, pars vers l’aval, mon pâle Moïse. Où que tu t’installes, je te charge de dire à l’évêque local que le révérend Ch’agii lui envoie son amour. Et d’ajouter : *certains oiseaux se prennent pour des vers.*

— Qu’est-ce que cela veut dire ?

— J’espère que tu le découvriras un jour.

Ch’agii leva la main droite, trois doigts tendus, pour bénir Hermann. Puis il l’étreignit et l’embrassa sur les lèvres.

— Va, mon fils. Et puisse ton *ka* se métamorphoser en *ahk.*

— Puissent nos *ahks* voler côte à côte, répondit cérémonieusement Hermann, avant de quitter la hutte les joues ruisselantes de larmes. Il avait toujours été sentimental. Mais il tenta de se persuader que s’il pleurait, c’était en raison de l’amour qu’il portait à ce petit homme basané et silencieux. Au séminaire, on lui avait inculqué qu’amour et sentimentalité étaient deux choses bien différentes. C’était donc de l’amour qu’il ressentait. Vraiment ?

Comme le révérend l’avait dit à ses étudiants, ils ne sauraient distinguer l’un de l’autre qu’au terme d’une longue pratique. Et même alors, cela exigerait d’eux une certaine sagacité.

Ses sept futurs compagnons de voyage et lui-même avaient construit de leurs mains le radeau qui les transporterait. Chopilotl faisait partie de l’expédition. Hermann s’arrêta à sa hutte pour l’y prendre, en même temps que les quelques affaires personnelles qu’il possédait. Il la trouva à l’extérieur, occupée, avec deux voisines, à jucher l’idole sur un traîneau de bois.

— Tu n’as pas l’intention d’emporter ce truc avec toi ?

— Bien sûr que si ! Si je ne l’emportais pas, ce serait comme si je laissais mon *ka* derrière moi. Ce n’est pas un *truc.* C’est Xochiquetzal.

— Ce n’est qu’un symbole, je te l’ai déjà répété au moins cent fois.

— Alors, je veux mon symbole. L’abandonner porterait malheur. Cela déchaînerait sa colère.

Hermann se sentit partagé entre le découragement et l’angoisse. Dès le premier jour de sa mission, il se trouvait

confronté à un problème épineux, dont la solution exigeait plus de doigté, sans doute, qu'il n'en possédait.

En toute chose considère la fin, mon fils, et fais preuve de discernement, lui avait enseigné le révérend, en citant l'Ecclésiaste.

Comment devait-il s'y prendre en la circonstance pour parvenir au résultat souhaitable ?

— Essaye de comprendre, Chopilotl. Conserver cette idole, c'était très bien, ou du moins acceptable, tant que tu vivais ici. Les gens de ce pays le comprenaient. Mais ça sera différent ailleurs. Nous sommes des missionnaires ; nous souhaitons convertir nos prochains à ce que nous croyons être la vraie religion. Nous nous appuyons pour cela sur l'enseignement de La Viro, issu des révélations que celui-ci a reçues de l'un des créateurs de ce monde.

» Comment pourrions-nous convaincre qui que ce soit si l'un d'entre nous était un idolâtre, adorait une statue de pierre ? Une statue qui n'est guère jolie, par-dessus le marché – mais ceci est une autre question.

» Les gens se moqueraient de nous. Ils nous traiteraient de païens ignorants et superstitieux. Et nous commettrions un grave péché, en leur présentant une image entièrement fausse de notre Eglise.

— Tu leur expliqueras que ce n'est qu'un symbole, dit Chopilotl, entêtée.

— Je viens de te dire qu'ils ne comprendraient pas ! De plus, ce serait un mensonge. Il est évident que pour toi, ce truc-là est bien plus qu'un symbole.

— Accepterais-tu de jeter aux orties ta vertèbre spiralée ?

— Ce n'est pas comparable. Cette spirale est le signe distinctif de ma foi, de mon appartenance à l'Eglise. Je ne l'adore pas.

— Jette-la, et je renonce à ma statue.

— Allons, tu sais bien que je ne le ferai jamais ! Demande-moi la lune, tant que tu y es !

— Tu deviens tout rouge. C’est ça, ta compréhension charitable ?

Hermann prit une profonde inspiration.

— C’est bon. Emporte ce *truc* si tu y tiens.

Sur quoi il lui tourna le dos et fit mine de partir.

— Tu ne m’aides pas à la transporter ?

Il s’arrêta et se retourna.

— Pour me rendre complice d’un sacrilège ?

— Complice, tu l’es déjà, du moment que tu as accepté de la prendre avec nous.

Chopilotl n’était pas stupide – sauf lorsqu’il s’agissait de sa statue, point sur lequel ses réactions émotionnelles l’aveuglaient. Lui tournant de nouveau le dos, il repartit, un léger sourire aux lèvres. En arrivant au radeau, il expliqua aux autres ce qui les attendait.

— Pourquoi permets-tu ça, frère ? demanda Fleiskaz, un colosse aux cheveux roux, dont la langue natale était le germain primitif, l’un des idiomes parlés en Europe centrale au deuxième millénaire avant Jésus-Christ, et d’où dérivaient le norvégien, le suédois, le danois, l’islandais, l’allemand, le hollandais et l’anglais du XXe siècle. On le surnommait autrefois Wulfaz, c’est-à-dire le loup, en raison de la crainte qu’il inspirait à ses adversaires. Sur le Monde du Fleuve, il s’était, en se convertissant, rebaptisé Fleiskaz, ce qui, dans sa langue natale, signifiait « morceau de chair arraché ». Personne ne savait pourquoi il avait adopté ce nom, mais on pouvait avancer l’explication suivante : il s’imaginait sous l’aspect d’un morceau de chair sain, ayant appartenu à un corps mauvais. Arraché à celui-ci, ce morceau de chair pouvait donner naissance à un nouvel organisme, à un corps totalement bon, spirituellement parlant.

— Ne me condamne pas trop vite, lui répondit Hermann. Je réglerai cette affaire avant que nous soyons à cinquante mètres du rivage.

Ils s’assirent, bavardèrent et fumèrent, en regardant Chopilotl haler la lourde pierre sur son traîneau. Quand enfin elle parvint au bord du Fleuve, couverte de sueur, le souffle court, elle injuria Hermann et le prévint qu’il dormirait longtemps tout seul.

— Cette femme donne un bien mauvais exemple, frère, dit Fleiskaz.

— Patience, frère.

Le radeau cognait doucement contre la berge, retenu par une grosse pierre frappée à l’extrémité d’un câblot en cuir de poisson. Chopilotl demanda à ses passagers de l’aider à haler le traîneau à bord. Ils se contentèrent de sourire. Pestant entre ses dents, elle réussit à hisser le traîneau sur le radeau. A la surprise générale, Hermann lui donna un coup de main pour décharger la statue et l’amener au centre de l’embarcation.

Ils levèrent alors l’ancre et débordèrent, en saluant du bras la foule qui s’était rassemblée sur le rivage pour leur souhaiter bon voyage. Dressant le mât, ils hissèrent la voile carrée et la bordèrent à contre pour se laisser déporter vers le milieu du Fleuve, où leur course s’accéléra sous l’effet du courant. Il ne leur resta plus qu’à régler la voile de manière à tirer le meilleur parti possible de la brise, elle aussi plus fraîche à cet endroit. Frère Fleiskaz se tenait à la barre.

Chopilotl se retira pour bouder dans la petite tente érigée près du mât.

Hermann fit rouler doucement la statue jusqu’au pavois tribord du radeau. Les autres le regardèrent d’un œil étonné ; il leur adressa un large sourire, en posant un doigt sur ses lèvres. Chopilotl ne s’était, jusque-là, rendu compte de rien. Mais quand l’idole fut au bord du radeau, celui-ci gîta légèrement sous son poids. Alertée par ce mouvement, la jeune femme jeta un coup d’œil à l’extérieur de la tente – et se mit à hurler.

Hermann avait déjà dressé la statue sur son socle.

— C’est pour ton bien et celui de l’Eglise que j’agis ainsi ! lança-t-il à sa compagne, en exerçant une poussée sur la tête de l’horrible sculpture qui bascula dans l’eau et s’y enfonça aussitôt.

Chopilotl se rua sur lui en glapissant.

Par la suite, il devait apprendre de la bouche de ses compagnons qu’elle lui avait porté un violent coup de graal à la tempe.

Il reprit suffisamment conscience pour l’apercevoir qui nageait vers le rivage, son graal lui servant de bouée. Bessa, la femme de Fleiskaz, s’était jetée à l’eau pour rattraper le graal d’Hermann, que Chopilotl avait lancé par-dessus bord.

— La violence engendre la violence, lui dit Bessa en lui tendant le cylindre gris.

— Merci de l’avoir sauvé, répondit-il simplement. Il se rassit, la tête et la conscience également douloureuses. Le sens de cette remarque était clair. En précipitant l’idole par-dessus bord, il s’était rendu coupable de violence. Il n’avait aucunement le droit d’en priver Chopilotl. Et même s’il l’avait eu, il n’aurait pas dû l’exercer.

Il aurait dû au contraire montrer son erreur à cette sœur égarée et laisser le bon grain germer dans son esprit. Il n’avait réussi qu’à la rendre folle furieuse et à l’acculer ainsi à la violence. En outre, elle allait certainement se faire sculpter une nouvelle idole.

Il avait décidément pris un mauvais départ !

Cette réflexion le conduisit à une série d’autres. Pourquoi l’avait-il courtisée ? Elle était certes jolie et débordante de sensualité. Mais c’était une Indienne, or, il avait toujours éprouvé une certaine répugnance à faire l’amour avec une femme de couleur. L’avait-il prise pour épouse afin de se prouver qu’il ne nourrissait aucun préjugé à l’encontre des gens de couleur ? Etait-ce à un motif aussi peu avouable qu’il avait obéi ?

Aurait-il pris comme compagne une Noire lippue, une Africaine aux cheveux crépus ? Honnêtement, non. D'ailleurs, il s'en souvenait maintenant, il avait d'abord souhaité vivre avec une Juive. Mais il n'en connaissait que deux dans la région, qui ne se trouvaient libres ni l'une ni l'autre. De plus, elles avaient vécu au temps d'Ahab et d'Auguste, et c'étaient de petites boulottes affligées d'un grand nez, au teint aussi sombre que des Yéménites, portées à la superstition et à la violence.

De toute façon, elles n'appartenaient pas à l'Eglise de la Seconde Chance. Mais à bien y réfléchir, Chopilotl ne leur cédait en rien, quant à la superstition et à la violence.

Le fait qu'elle fût membre de l'Eglise indiquait néanmoins qu'elle était susceptible de s'amender.

Il contraignit son esprit à revenir sur un point qu'il préférait esquiver.

S'il avait cherché une Juive, et décidé de vivre avec l'Indienne, c'était pour apaiser sa conscience, se démontrer qu'il avait progressé sur le plan spirituel.

Etait-ce bien le cas ? Mon Dieu, à défaut d'amour, il avait eu de l'affection pour elle. Une fois qu'il eut surmonté la répugnance physique qu'elle lui inspirait au début, rien n'avait troublé l'ardeur qu'il apportait à l'étreindre.

Et pourtant, au cours de leurs querelles, peu fréquentes mais orageuses, il avait souvent été tenté de lui jeter des insultes racistes à la tête.

Il n'aurait vraiment progressé, accédé à l'amour authentique, que le jour où il n'aurait plus à se retenir de proférer de telles injures ; où il n'aurait plus à réprimer de telles tentations parce que, tout simplement, il ne les éprouverait plus.

Il avait décidément un long chemin à parcourir !

Mais pourquoi, dans ce cas, l'évêque l'avait-il autorisé à se faire missionnaire ? Ch'agii devait certainement se rendre compte qu'il ne possédait pas encore, et de loin, les qualités requises pour cette tâche.

19

C’est tout seul que, bien des années plus tard, Goering parvint aux frontières du Parolando. De ses premiers compagnons de voyage, les uns avaient été tués, les autres s’étaient arrêtés quelque part pour exercer leur apostolat. Alors qu’il se trouvait à des milliers de kilomètres de là, il avait entendu parler de la grande étoile, de la météorite qui s’était abattue en aval. On rapportait qu’en s’écrasant au sol, elle avait, directement ou indirectement, fait une multitude de victimes et dévasté la vallée sur un rayon de cent kilomètres. Dès qu’on avait pu pénétrer sans danger dans la région touchée par le cataclysme, de nombreux groupes d’hommes s’y étaient rués pour s’emparer du ferro-nickel contenu dans la météorite. Deux de ces bandes avaient triomphé des autres à l’issue d’une lutte sauvage, puis conclu une alliance et annexé le site.

Le bruit courait, entre autres rumeurs, qu’on avait foré des puits de mine pour parvenir jusqu’à la météorite, dont le métal servait maintenant à construire un bateau gigantesque sous la direction de deux hommes célèbres. Le premier était l’écrivain américain Sam Clemens, et l’autre le roi Jean d’Angleterre, frère de Richard Cœur de Lion.

Sans qu’il sût pourquoi, Hermann avait senti son cœur bondir à l’audition de ces propos. Il avait eu l’impression que le pays touché par l’astre tombé des cieux était sa destination, qu’il l’avait toujours été, même s’il l’avait ignoré jusqu’ici.

Au terme d’un long voyage, il arriva enfin au Parolando. Les rumeurs ne mentaient pas. Sam Clemens et le roi Jean,

surnommé Jean sans Terre, régnaient de concert sur le pays dont le sol recelait le trésor constitué par la météorite. D'importantes quantités de métal avait déjà été extraites, et la région ressemblait maintenant à une petite Ruhr. Elle se hérissait de hauts fourneaux, de laminoirs, de fabriques d'acide azotique, d'usines où l'on traitait la bauxite et la cryolithe pour en faire de l'aluminium. On devait cependant se procurer les minerais nécessaires à la fabrication de ce dernier dans un autre Etat, ce qui n'allait pas sans problèmes.

Cet Etat, appelé Soul City, se trouvait à une quarantaine de kilomètres en aval. Il possédait de vastes gisements de cryolithe, de bauxite et de cinabre, ainsi que de petites quantités de platine. Clemens et Jean avaient besoin de ces produits, mais les deux dirigeants de Soul City, Elwood Hacking et Milton Firebrass, les leur marchandaient âprement. De surcroît, il sautait aux yeux qu'ils rêvaient de s'approprier le nickel et le fer de la météorite.

Hermann ne prêta que peu d'attention à ces problèmes politiques. Sa mission consistait avant tout à convertir les indigènes aux doctrines de l'Eglise de la Seconde Chance. Et subsidiairement, décida-t-il un peu plus tard, à interrompre la construction du grand bateau à aubes, qui était devenu une obsession chez Clemens et Jean. Pour la satisfaire, ils n'hésitaient pas à infliger au Parolando les ravages de l'industrialisation, à le dépouiller de toute sa végétation à l'exception des indestructibles arbres à fer. Ils polluaient l'air avec la fumée et les miasmes de leurs usines.

Pis encore, ils polluaient leur *ka,* ce qui autorisait Goering à se mêler de leurs affaires. L'Eglise enseignait que la Résurrection visait à donner aux hommes une nouvelle chance de sauver leur *ka.* Qu'en leur rendant la jeunesse et en les affranchissant de la maladie, on entendait leur permettre de ne songer qu'à leur salut.

Une semaine environ après son arrivée au Parolando, Hermann, assisté de quelques autres missionnaires, tint une grande réunion publique. Elle se déroula juste après la tombée du crépuscule. D'imposants feux de bois brûlaient autour d'une estrade éclairée par des torches, sur laquelle il prit place en compagnie de l'évêque local et d'une dizaine de paroissiens éminents. Une foule de quelque trois mille personnes se pressait à leurs pieds, composée d'une infime minorité de fidèles et d'une forte majorité de curieux, venus là pour se distraire. Ces derniers avaient apporté des bouteilles d'alcool et entendaient se divertir aux dépens des orateurs.

Après que la fanfare eut exécuté un hymne religieux, composé, affirmait-on, par La Viro lui-même, l'évêque prononça une courte prière, puis présenta Hermann. Des « hou ! » dispersés s'élevèrent à la mention de son nom. Quelques-uns des assistants avaient visiblement vécu à son époque, à moins qu'il ne se fût agi, plus simplement, d'individus hostiles à l'Eglise.

Hermann leva la main pour réclamer le silence, puis prit la parole en espéranto.

« Mes chers frères et mes chères sœurs, écoutez mes paroles avec autant d'amour que je les prononce. L'Hermann Goering qui se tient devant vous n'est pas l'homme du même nom qui a vécu sur la Terre. Cet homme, cet être malfaisant, me fait maintenant horreur.

« Cependant le fait que je me tienne aujourd'hui devant vous, métamorphosé, régénéré, démontre que l'on peut triompher du mal, que tout homme peut s'amender. J'ai payé mes crimes ; je les ai payés de la seule monnaie qui vaille : la honte, le remords, le dégoût de moi-même. Je les ai payés en formant le vœu de tuer le vieil homme, de l'enterrer, et de prendre un nouveau départ.

« Mais je ne suis pas ici pour vous impressionner par l'étalage de mes turpitudes passées. Je suis ici pour vous

parler de l’Eglise de la Seconde Chance, de sa naissance, de son credo, de sa doctrine.

« Ceux d’entre vous qui ont grandi dans des pays judéo-chrétiens et musulmans, ou qui, originaires de l’Orient, ont fréquenté des chrétiens ou des musulmans venus chez eux soit en touristes, soit en conquérants, ceux-là, je le sais, s’attendent à m’entendre lancer un appel à la foi.

« Hé bien non ! Par le Seigneur qui est venu parmi nous, je n’en ferai rien ! L’Eglise ne vous demande pas de croire aveuglément. Elle vous apporte non pas la foi, mais la *connaissance.* Pas la foi, vous dis-je, mais la *connaissance !*

« L’Eglise ne vous demande pas de croire à des vérités hypothétiques ou à des événements qui, peut-être, se réaliseront un jour. Elle vous demande de considérer les faits, et d’agir en conséquence. Elle ne vous demande de croire qu’en ce qui est croyable.

« Première constatation : nous sommes tous nés et morts sur la Terre. Y a-t-il quelqu’un parmi vous qui n’en soit pas d’accord ?

« Non ? Alors, deuxième constatation : mal et chagrin sont le lot naturel de l’homme. Au souvenir de ce qu’a été votre vie terrestre, pouvez-vous le contester ?

» Les promesses de toutes les religions pratiquées sur la Terre se sont sans exception révélées fausses. La preuve : nous ne sommes ni au Paradis, ni en Enfer ; nous ne nous réincarnons pas non plus, sauf dans la mesure, très limitée, où on nous rend la vie et un corps tout neuf si nous venons à mourir.

« La première résurrection nous a donné un choc terrible, presque insurmontable. Croyant, agnostique ou athée, aucun d’entre nous n’avait imaginé ainsi le sort qui l’attendait après la fin de son existence terrestre.

« Et pourtant, nous sommes tous ici, que cela nous plaise ou non ; aussi prisonniers de ce monde que nous l’étions de l’autre. Que l’on nous tue, ou que nous nous suicidions,

nous recouvrons la vie le lendemain. Quelqu’un peut-il le nier ?

— Non ! Mais je ne trouve vraiment pas ça marrant ! lança l’un des auditeurs, soulevant un rire général. Cherchant qui était le perturbateur, Hermann découvrit qu’il s’agissait de Sam Clemens en personne, trônant au milieu de la foule sur une petite estrade qu’il avait fait ériger pour la circonstance.

— Je vous en prie, frère Clemens, ayez la courtoisie de ne pas m’interrompre. Bon. Je n’ai jusqu’ici qu’énoncé des faits. Et maintenant, quelqu’un peut-il nier que ce monde soit artificiel ? Je n’entends pas par là, la planète, le soleil ou les étoiles qui sont indiscutablement l’œuvre de Dieu, mais le Fleuve et la vallée. Quelqu’un peut-il nier que notre résurrection n’a rien d’un événement surnaturel ?

— Qu’en savez-vous ? cria une femme. A partir d’ici, vous vous écartez des faits pour glisser dans les suppositions !

— Et qui glisse se casse la gueule ! commenta un homme.

Hermann attendit que les rires s’éteignent pour répondre.

— Sœur, je peux te prouver que la résurrection n’est pas l’œuvre *directe* de Dieu. Elle a été, elle est encore celle de gens comme nous. Qui ne sont peut-être pas originaires de la Terre ; qui nous surpassent certainement en savoir et en sagesse ; mais qui nous ressemblent comme deux gouttes d’eau. Certains d’entre nous leur ont parlé, les ont vus comme je vous vois !

Tumulte. Dû non pas tant à la surprise, car bien qu’en termes différents l’assistance avait déjà entendu rapporter la chose, qu’au besoin des incroyants de s’amuser un peu, de dissiper la tension.

Hermann but une gorgée d’eau, en attendant qu’un silence relatif se rétablisse.

« Si les artisans de ce monde, de ces résurrections ne sont pas des humains, ils ont du moins une apparence très

humaine. Il existe à ma connaissance deux témoins susceptibles de l'attester. Je précise à ma connaissance, car il en existe peut-être beaucoup d'autres que je ne connais pas. Le premier est un Anglais, dénommé Richard Francis Burton. Né en 1821, mort en 1890, explorateur, anthropologue, innovateur, écrivain et linguiste hors pair, il jouissait d'une certaine renommée, je dirais même d'une renommée certaine sur la Terre. Quelques-uns d'entre vous ont peut-être entendu parler de lui ? Si oui, qu'ils lèvent la main !

« Ah, je compte au moins quarante mains, parmi lesquelles celle de votre consul, Samuel Clemens.

Clemens ne paraissait pas trop satisfait de ce qu'il entendait. La mine sombre, il mâchouillait nerveusement l'extrémité de son cigare.

Goering entreprit de relater ses rencontres avec Burton, en insistant sur ce que celui-ci lui avait raconté. La foule, subjuguée, l'écouta dans un silence presque absolu. C'était là quelque chose d'entièrement nouveau, que nul missionnaire de l'Eglise de la Seconde Chance n'avait encore jamais mentionné.

« Selon Burton, son mystérieux visiteur, qu'il appelait l'Ethique, s'opposait à ses semblables. Ces êtres, que nous serions enclins à considérer comme des dieux, n'échappent apparemment pas à la discorde. Le torchon brûle à l'Olympe, pour osée que soit la comparaison, car je ne crois pas que les soi-disant Ethiques soient ni des dieux, ni des anges, ni des démons. Je les tiens simplement pour des êtres humains, plus avancés que nous sur le plan moral. Quelle est la raison de leur dissension ? Honnêtement, je l'ignore. Peut-être s'agit-il des moyens employés pour parvenir à leurs fins.

« Mais cette fin, n'en doutez pas, demeure la même ! Et quelle est-elle ? Avant que je réponde à cette question, permettez-moi d'abord de vous parler du second témoin.

« Une fois encore, pour être franc…

— C’est-y Frank ou Hermann que tu te nommes ? l’interrompit un railleur.

— Appelez-moi donc Meier ! riposta Goering, sans toutefois s’attarder à expliquer le sens de sa plaisanterie. Un an après le Jour de la Résurrection, le témoin se trouvait dans une hutte édifiée sur les contreforts d’une haute colline qui se dresse très au nord d’ici. Pour l’état civil, ce témoin s’appelle Jacques Gillot, mais nous, les adeptes de l’Eglise de la Seconde Chance, le désignons sous le nom de La Viro, ce qui signifie l’Homme en espéranto, ou encore celui de La Fondinto, le Fondateur. Au cours de sa longue existence terrestre, La Viro avait été extrêmement religieux. Et voici que tout ce en quoi il croyait s’écroulait, entièrement contredit par les faits. Jugez de son désarroi !

« Il s’était toujours efforcé de mener une vie vertueuse, de se conformer à l’enseignement de son Eglise, qui affirmait transmettre la parole de Dieu. Il ne se prenait pas pour un *juste ;* le Christ en personne n’avait-il pas déclaré que *personne*, lui-même y compris, n’avait le droit de prétendre à ce qualificatif ? Mais, cette réserve faite, si quelqu’un méritait le titre de juste, c’était bien Jacques Gillot. Ce qui ne voulait pas dire qu’il fût parfait ! Il avait certes menti, mais uniquement pour ne pas blesser son prochain et jamais pour se soustraire aux conséquences de ses actes. Il n’avait jamais tenu dans le dos de quiconque le moindre propos qu’il ne pût lui répéter en face. Il n’avait jamais trompé sa femme ; il lui avait voué, ainsi qu’à ses enfants, un amour et un dévouement sans faille, tempérés de ce qu’il fallait de rigueur. Il n’avait jamais écarté personne de sa table en raison de son statut social, de ses opinions politiques, de sa race ou de sa religion. Il lui était arrivé de se montrer inéquitable, mais seulement par ignorance ou par précipitation, et il n’avait jamais manqué de s’en excuser et de s’efforcer de réparer ses torts. Volé et trompé, il s’en était remis à Dieu du soin de le venger, sans pour autant avoir l’habitude de se laisser marcher sur les

pieds ! Enfin, il était mort après avoir obtenu le pardon de ses fautes et reçu les derniers sacrements.

« Que faisait-il donc en ces lieux, en compagnie de politiciens, de calomniateurs, de bourreaux d'enfants, d'escrocs, d'avocats marrons, de médecins rapaces, d'adultères, de violeurs, de voleurs, d'assassins, de tortionnaires, de terroristes, d'hypocrites, de tricheurs, de parjures, de parasites ? Que faisait-il avec ces êtres vils, cupides, corrompus et sans entrailles ?

« Assis dans sa hutte au pied des montagnes, tandis que la pluie cinglait sa porte, que le vent hurlait, que les éclairs zébraient le ciel et que le tonnerre grondait comme la voix d'un dieu courroucé, il réfléchit à ce qui lui paraissait une injustice et parvint, à contrecœur, à la conclusion suivante : Quelqu'un, avec un Q majuscule, ne lui reconnaissait guère plus de mérites qu'à ces pécheurs.

« Se dire que tout le monde en était réduit au même point ne le réconforta guère. Lorsqu'on se trouve sur un bateau en train de couler, savoir qu'on ne sera pas le seul à se noyer est une piètre consolation.

« Mais que pouvait-il y faire ? Il ne savait même pas ce qu'on attendait de lui.

« Au même moment, alors qu'il contemplait fixement son maigre feu, il entendit frapper à la porte. Il se dressa d'un bond et saisit sa lance. En ces temps-là comme de nos jours, des scélérats couraient le pays à la recherche d'une proie facile. Il ne possédait rien qui pût tenter les voleurs, mais il existait des sadiques qui tuaient pour le seul plaisir de tuer.

« — *Qui est là ?* cria-t-il dans sa langue natale.

« — *Personne que vous connaissiez,* répondit une voix d'homme parlant le français du Québec avec un accent étranger. *Et vous pouvez lâcher cette lance : je ne vous veux aucun mal !*

« Ces paroles stupéfièrent La Viro. Personne ne pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur de la hutte, dont la porte

et les fenêtres étaient fermées.

« Il déverrouilla la porte. Un éclair fulgura derrière l’inconnu, silhouettant un individu de stature moyenne, drapé dans une pèlerine au capuchon rabattu. La Viro s’effaça pour laisser entrer l’inconnu, puis referma la porte. L’homme rejeta son capuchon en arrière. La lueur du feu révéla qu’il s’agissait d’un rouquin à la peau blanche, aux yeux bleus et aux traits harmonieux. Il portait sous sa pèlerine un vêtement argenté sans coutures apparentes, avec, autour du cou, une spirale d’or suspendue à un cordon d’argent.

« La nature de ces vêtements apprit immédiatement à La Viro qu’il n’avait pas affaire à un habitant de la vallée. L’homme ressemblait à un ange, et peut-être en était-ce un. La Bible n’affirmait-elle pas que les anges avaient une apparence parfaitement humaine ? C’était du moins ce que les prêtres lui avaient raconté. A les en croire, les anges qui s’étaient unis aux filles des hommes, à l’époque des Patriarches, ceux qui avaient sauvé Lot et celui qui avait lutté avec Jacob se faisaient passer pour des hommes.

« Mais la Bible et les prêtres qui la lui avaient lue se trompaient sur tant de points !

« A la vue de l’inconnu, La Viro se sentit empli d’une crainte révérencieuse, mais aussi de joie. Recevoir la visite d’un ange ! En quoi méritait-il un honneur aussi insigne ?

« Mais il se souvint aussitôt que Satan, ainsi que les démons, étaient tous des anges déchus.

« Alors ange ou démon ?

« Ou ni l’un ni l’autre ? En dépit de son manque d’instruction et de sa condition modeste, La Viro n’était pas dépourvu d’intelligence. Il lui vint à l’esprit qu’il existait peut-être une troisième éventualité, et bien qu’il fût loin de se sentir à l’aise, cette pensée le ragaillardit quelque peu.

« Après en avoir demandé la permission, l’inconnu s’assit. La Viro hésita un instant, puis s’empara lui aussi d’une chaise. Tous deux s’entre-regardèrent un instant.

L’inconnu croisa les doigts ; son front se plissa, comme s’il se demandait par où commencer. C’était bizarre, attendu qu’il savait ce qu’il voulait et avait dû avoir amplement le temps de se préparer à cette entrevue.

« La Viro lui proposa un verre d’alcool. L’inconnu lui ayant répondu qu’il préférait une tasse de thé, La Viro s’affaira à verser la poudre dans l’eau et à remuer le breuvage. L’inconnu ne brisa le silence que pour le remercier quand il lui tendit la tasse. Puis, après avoir bu une gorgée de thé, il déclara :

Jacques Gillot, vous exposer en détail qui je suis, d’où et pourquoi je viens, exigerait une nuit et un jour entiers. Le peu que je suis en mesure de vous dire sera la stricte vérité – présentée de manière à ce que vous puissiez la comprendre au stade actuel. Je suis de ceux qui ont aménagé cette planète à votre intention et vous ont ressuscités. D’autres planètes ont été modelées à l’usage d’autres humains, mais ceci ne vous intéresse pas pour l’instant. Certaines d’entre elles sont déjà utilisées, d’autres attendent de l’être.

Ce monde-ci est destiné à ceux qui ont besoin de bénéficier d’une seconde chance. Que faut-il entendre par là ? En quoi la première chance consistait-elle ? Vous devez avoir maintenant admis que votre religion, qu’en fait aucune des religions pratiquées sur la Terre, ne savait réellement ce que serait l’existence après la mort. Toutes se fondaient sur des hypothèses, qu’elles érigeaient en article de foi. Je reconnais néanmoins que certaines d’entre elles sont passées assez près de la vérité, si l’on n’accorde à leurs révélations qu’une valeur symbolique.

« Le mystérieux visiteur apprit ensuite à La Viro que ses congénères et lui-même se désignaient, entre autres, sous le nom d’Ethiques ; qu’ils avaient atteint, sur le plan moral, un niveau supérieur à celui de la plupart des Terriens. Notez qu’il a dit « la plupart des Terriens ». On peut en déduire que

certains d’entre nous se sont hissés au même niveau que les Ethiques.

» L’inconnu dit encore que ses semblables ne constituaient pas, loin de là, les premiers Ethiques. Ceux-ci appartenaient à une espèce très ancienne, non humaine, originaire d’une planète plus vieille que la Terre. Ils avaient délibérément retardé l’instant de *passer de l’autre côté* et conservé leur enveloppe charnelle pour attendre la venue d’une autre espèce qui fût capable de poursuivre le Grand Œuvre. Lorsque cette espèce, également non humaine, était apparue, ils lui avaient montré la voie à suivre ; après quoi, ils s’étaient désincarnés.

» L’espèce qu’ils avaient initiée, le visiteur l’appelait celle des Anciens. Et pourtant, ils étaient extrêmement jeunes par rapport à ceux dont ils avaient eux-mêmes reçu l’enseignement qu’ils transmettaient à leur tour.

» Or cet enseignement, quel était-il ? Selon l’inconnu, les Anciens avaient appris aux Ethiques que le Créateur, Dieu, le Principe Suprême, quel que soit le nom qu’on lui donne, forme tout. Il est l’univers, et réciproquement. Mais son corps se compose de deux essences : la matière, et une autre que, faute de mieux, on peut dénommer la non-matière.

» La matière, nous savons tous de quoi il s’agit, bien que les philosophes et les hommes de science ne soient jamais parvenus à en donner une définition exacte. Nous la *connaissons* dans la mesure où nous en avons une expérience directe.

« Mais la non-matière… Qu’est-ce au juste ?

20

— Du vide ! brailla un loustic, comme dans ta caboche !

Clemens se leva pour rugir :

— Silence ! Laissez l’orateur s’exprimer !

Puis avec un sourire moqueur :

— Même s’il déraille complètement !

— Merci, monsieur Clemens, reprit Goering. Le vide parfait est l’absence absolue de matière. Un homme instruit m’a expliqué que le vide parfait n’existait pas, qu’il s’agissait là d’une notion purement théorique. Le vide lui-même est encore de la matière.

« La non-matière correspond à ce que les antiques religions terrestres désignaient sous le terme d’âme. Mais les définitions qu’elles en donnaient restaient toujours très vagues et très abstraites. Comme leurs ancêtres illettrés, les hommes des époques primitives et classiques imaginaient l’âme comme un objet flou, reflet fantomatique de la matière à laquelle elle demeurait attachée jusqu’à la mort.

« Par la suite, des esprits plus éclairés se la sont représentée comme une entité invisible, également attachée au corps. Mais pour eux, elle pouvait se réincarner après la mort dans un corps régénéré et immortel. Quelques religions orientales enseignaient qu’elle retournait se fondre dans l’esprit divin après avoir affronté de nombreuses épreuves sur la Terre et acquis un bon karma.

« Toutes ces thèses contenaient une part de vérité ; leurs tenants avaient entrevu un fragment de la mosaïque.

« Mais foin de ces spéculations philosophiques ! Ce que nous voulons, ce sont des faits. Retenons donc simplement

que tout organisme vivant, du plus simple au plus complexe, possède son double de non-matière. Entrer dans des détails où nous risquerions de nous perdre serait prématuré.

La non-matière est indestructible, poursuivit l'inconnu. *Le corps que vous aviez sur la Terre possédait par conséquent son double de non-matière, indestructible.*

« La Viro qui n'avait encore rien dit, l'interrompit alors pour demander : *combien de doubles un organisme vivant possède-t-il ? Car enfin, un homme ne conserve pas toujours la même apparence. Il vieillit, il lui arrive de perdre un œil ou une jambe, de souffrir d'une maladie hépatique. Son image de non-matière équivaut-elle à une série de photos successives ? Et dans ce cas, à quel rythme les photos sont-elles prises ? Toutes les secondes ? Une fois par mois ? Et les anciennes photos, les images périmées que deviennent-elles ?*

« Le visiteur sourit. *L'image, comme vous dites, est indestructible. Mais elle enregistre les modifications du corps physique auquel elle se trouve liée.*

— Et que se passe-t-il alors quand ce corps est en décomposition ? L'image subit-elle la même évolution ?

« Comme je vous l'ai dit, La Viro ne possédait aucune instruction et n'avait jamais mis les pieds dans une grande ville ; mais ce n'était pas un imbécile !

— Non, dit le visiteur. Oubliez pour l'instant toutes ces histoires de matière et de non-matière, sauf pour ce qui intéresse le genre humain. Le reste sort du cadre de cette conversation. Néanmoins, commençons d'abord par donner un autre nom à ce que vous appelez l'âme. Ce terme a pour les humains trop de significations incorrectes, trop de résonnances, trop de définitions contradictoires.

Au seul énoncé du mot âme, l'oreille des incroyants se ferme automatiquement à ce qui va suivre, tandis que les croyants le perçoivent déformé par les prismes mentaux hérités de leur existence terrestre. Baptisons donc ce double de non-matière… heu… le ka. *C'est ainsi que les Egyptiens*

de l'Antiquité désignaient l'une des diverses âmes reconnues par leur religion. En dehors d'eux, qui finiront bien par s'y habituer, ce terme n'aura pour personne de connotation ou de signification particulière.

« Remarquons en passant, commenta Goering, que le visiteur connaissait l'histoire terrestre. J'ai déjà indiqué qu'il parlait le français du Canada. On peut en déduire qu'il avait soigneusement préparé cette entrevue. De même que l'Ethique dont Burton a reçu la visite avait appris l'anglais.

Parlons donc du ka poursuivit le visiteur. *Pour autant que nous le sachions, le* ka *se forme au moment de la conception, de l'union entre le spermatozoïde et l'ovule. Il suit ensuite une évolution parallèle à celle du corps.*

Ce parallélisme cesse à la mort du corps. De son vivant, celui-ci émet une aura qui flotte au-dessus de sa tête, invisible à l'œil nu, sauf pour de rares privilégiés. Mais il existe un appareil permettant de l'observer. L'aura apparaît alors comme un globe multicolore qui pivote sur lui-même, se dilate, se contracte, change de teinte, projette des bras et les rétracte. Le spectacle est d'une beauté prodigieuse ; il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. Cette aura, nous l'avons dénommée le wathan.

Le wathan *ou* ka *abandonne son possesseur à l'instant de sa mort, c'est-à-dire à celui où le corps ne peut plus être ranimé. Où va-t-il ? Si on le surveille à l'aide de notre instrument, disons de notre kascope, on le voit généralement s'éloigner aussitôt, comme emporté par une sorte de brise éthérique. Il lui arrive parfois de se fixer quelque part, pour une raison qui nous échappe. Mais il finit toujours par se libérer et partir à la dérive.*

L'univers est empli de wathans, *qui, quel que soit leur nombre, ne parviennent cependant jamais à le saturer. Ils peuvent se recouvrir, se traverser, se concentrer à l'infini en un seul point.*

Nous supposons le ka *dépourvu de conscience, bien qu'il contienne l'intelligence et les souvenirs du défunt. Il dérive*

donc à travers l'éternité et l'infini tel un vaisseau emportant en ses flancs le potentiel mental de l'être vivant, ou, si vous préférez, son âme figée.

Quand on fabrique un double du corps décédé, le ka *revient aussitôt s'y attacher. Aussi loin qu'il puisse se trouver dans l'espace, il surgit instantanément dès que le double prend vie. Il existe entre eux une affinité irrésistible. Mais lorsqu'ils se réunissent, le* ka *ne conserve aucun souvenir du temps qui s'est écoulé entre la mort du premier organisme et l'instant où le double s'éveille à la conscience.*

Le ka *demeure-t-il pleinement conscient dans l'intervalle ? On l'a soutenu, en se fondant sur un phénomène de l'après-vie qui, si je ne m'abuse, a fait l'objet d'une étude très documentée dans les années 1970. Cette étude portait sur les témoignages d'un nombre significatif d'hommes et de femmes ramenés à la vie après avoir été considérés comme morts. Ils rapportaient s'être envolés de leur corps et avoir assisté, en observateurs extérieurs, au chagrin de leurs proches et aux efforts qu'on déployait pour les ranimer. Mais que le ka soit doté ou non de mémoire quand il est séparé du corps importe peu : c'est seulement sous sa forme incarnée qu'il nous intéresse.*

« La Viro était partagé entre la stupéfaction et l'extase. Cela ne l'empêcha pas d'interrompre à nouveau son interlocuteur ; couper la parole aux autres semble être chez l'homme un besoin inné, une pulsion irrésistible, comme je n'ai, hélas ! que trop souvent l'occasion de le constater.

Quelques rires saluèrent cette boutade.

Excusez-moi, dit La Viro. *Comment vous y prenez-vous pour fabriquer le double dont vous parlez ?* Il abaissa les yeux sur son propre corps, se demandant comment, après avoir été poussière, il se retrouvait à nouveau intact.

— *Nous disposons d'instruments capables de localiser et d'étudier le* ka ; *de déterminer la nature et la disposition de toutes ses molécules de non-matière. Après quoi, il ne reste plus qu'à opérer une simple conversion énergie-matière.*

— Pouvez-vous reproduire n'importe quel ka *à n'importe quel stade ? Prenons, par exemple, un homme qui meurt octogénaire. Vous est-il possible de reproduire le* ka *qu'il possédait à l'âge de vingt ans ?*

— Non. Son ka *d'octogénaire est le seul qui existe. Mais avant que le sujet n'accède à la conscience, nous régénérons le corps fabriqué à partir des données figurant dans ces archives de manière à lui rendre ses vingt ans. Nous corrigeons tous ses défauts. Nous en effectuons un enregistrement et nous le détruisons. La première résurrection à la surface de cette planète s'obtient par une nouvelle conversion énergie-matière. Les corps demeurent inconscients pendant le processus.*

— Que se passerait-il si vous fabriquiez deux doubles en même temps ? Auquel des deux le ka *s'attacherait-il ?*

— Au premier qui s'éveillerait à la vie, probablement. Aussi étroitement synchronisées que soient les résurrections, un décalage d'une microseconde se produirait bien entre elles. Nos machines ne sont pas en mesure de garantir une simultanéité absolue des opérations. En outre, tenter une telle expérience ne nous viendrait pas à l'esprit. Ce serait mal, contraire à l'éthique.

— D'accord. Mais si, néanmoins, le cas se produisait ?

— Je suppose que le corps dépourvu de ka *s'en fabriquerait un. Et bien qu'étant au départ la réplique exacte de l'autre organisme, il ne tarderait pas à abriter une autre personne. L'environnement, les expériences vécues les différencieraient peu à peu. Au bout de quelque temps, la ressemblance ne subsisterait que sur le plan physique.*

Mais nous nous perdons dans les détails. Le point important à retenir, c'est que la plupart des kas *privés de corps demeurent à jamais privés de conscience. Ou du moins, nous l'espérons. Vivre emprisonné dans un corps intangible sur lequel on n'exercerait aucun contrôle, sans pouvoir communiquer avec les autres, mais en se rendant*

compte de tout, ce serait l'enfer ! Un tourment de damné ! Un sort trop horrible pour qu'on ose l'envisager.

Quoi qu'il en soit, aucun ressuscité ne garde le souvenir de ce qui s'est passé entre sa mort et sa deuxième vie.

« Le visiteur apprit ensuite à La Viro qu'une infime partie seulement des milliards d'humains décédés sur la Terre n'appartenaient pas à cette multitude de *kas* errants. Mais que quelques-uns manquaient néanmoins à l'appel ; disparaissaient. Où et comment ? Il n'en savait rien. Les Anciens s'étaient contentés de dire aux Ethiques qu'ils étaient *passés de l'autre côté.* Ils avaient rejoint le Créateur pour se fondre en lui, ou du moins vivre auprès de lui.

« Il se doutait que La Viro avait une foule de questions à lui poser. Il acceptait de répondre à deux ou trois d'entre elles, à condition qu'elles portent sur le thème central de leur discussion.

» Comment les Ethiques savaient-ils que quelques *kas* étaient *passés de l'autre côté ?* Etaient-ils donc en mesure de recenser des milliards de *kas* à l'unité près et de ne jamais les perdre de vue ?

Vous devez commencer à vous faire une idée de notre immense savoir scientifique et technique. L'aménagement de ce monde et votre rappel à la vie ont exigé, à eux seuls, la mise en œuvre de moyens qui dépassent votre imagination. Mais vous n'avez là qu'un faible aperçu de nos possibilités. Croyez-moi sur parole : nous avons dénombré jusqu'au dernier des kas *ayant jamais existé sur la Terre. Ce travail nous a pris plus de cent ans, mais nous en sommes venus à bout.*

Voyez-vous, c'est la science qui a réalisé ce que l'on croyait relever uniquement du surnaturel. L'homme est parvenu à exécuter par la seule force de son cerveau la tâche que le Créateur n'avait pas l'intention d'accomplir lui-même. Ceci, je suppose, parce qu'il savait que des êtres conscients s'y emploieraient. Il se pourrait bien, d'ailleurs, que la conscience soit le ka *de Dieu.*

Permettez-moi une petite digression, qui en réalité n'en est pas une. Vous paraissez me considérer presque comme un dieu. Vous avez le souffle court, les mains moites, le visage empreint d'une crainte révérencieuse. N'ayez donc pas peur. Il est vrai que je suis plus avancé que vous éthiquement parlant. Mais je n'en tire aucune fierté. Vous pouvez me rattraper ; voire même me dépasser.

Je n'ai qu'à lever le doigt pour disposer de pouvoirs auprès desquels ceux de votre science, en son état présent, font figure de hochets pour enfants. Mais je ne suis pas plus intelligent que le plus intelligent des habitants de la vallée. Je peux me tromper, commettre des erreurs.

Aussi, gardez toujours ceci en tête, et n'omettez jamais de le rappeler quand – comme je le souhaite – vous partirez prêcher la vérité à vos semblables : qui s'élève s'expose à la chute ; autrement dit, attention à ne pas régresser. Ce terme est trop savant pour vous ? Je traduis : attention à ne pas retomber. Le ka *n'échappe à ce risque que le jour où il quitte définitivement cet univers. Qui vit dans une enveloppe charnelle vit en danger constant.*

L'avis vaut autant pour moi que pour vous.

« La Viro éprouva soudain l'envie de toucher son interlocuteur, pour vérifier qu'il était bien fait de chair et de sang ; il tendit la main en direction du visiteur.

« Celui-ci se déroba précipitamment en criant : *Ne faites pas ça !*

« La Viro interrompit aussitôt son geste, sans parvenir à dissimuler combien cette réaction le blessait – *Je suis désolé,* dit le visiteur ; *plus désolé encore que vous ne pouvez l'imaginer. Mais je vous en supplie, ne me touchez pas. Pardonnez-moi de ne pas être plus explicite sur ce point : vous comprendrez mes raisons quand vous serez parvenu au stade où il me sera possible de vous serrer contre mon cœur.*

« C'est alors, mes chers frères et mes chères sœurs, que le visiteur entreprit d'exposer à La Viro pourquoi il devait

fonder une nouvelle religion. Sans pour autant tenter de lui forcer la main, ni même lui suggérer le nom que notre Eglise porte aujourd'hui. Mais il devait bien connaître son homme, car La Viro déclara qu'il se conformerait à son désir.

« La doctrine de l'Eglise de la Seconde Chance et les moyens adoptés pour l'appliquer concrètement sortent du cadre de cette réunion. Leur exposé et leur justification exigeraient trop de temps. Nous nous en occuperons demain soir.

« Pour finir, La Viro demanda au visiteur ce qui l'avait incité à le choisir, lui, pour être le fondateur de la nouvelle église.

Je ne suis qu'un métis ignorant. J'ai grandi dans les profondeurs de la forêt canadienne. Mon père était un trappeur blanc, ma mère une Indienne, tous deux traités de haut par les Britanniques qui régnaient en maîtres sur le pays. Ma mère faisait presque figure de paria dans sa propre tribu, qui ne lui pardonnait pas d'avoir épousé un visage pâle. Ses patrons anglais traitaient mon père d'homme à squaws, de sale Français.

A quatorze ans, déjà très robuste pour mon âge, je suis devenu bûcheron. A vingt ans, un accident m'a rendu infirme, et j'ai passé le reste de ma vie à travailler comme cuisinier dans les chantiers forestiers. Ma femme, à demi indienne elle aussi, complétait mon maigre salaire en faisant des lessives. Elle m'a donné sept enfants, dont quatre sont morts en bas âge, tandis que les autres avaient honte de leurs parents. Cela ne nous a pas empêchés de nous sacrifier pour eux et de les élever de notre mieux, en les entourant d'amour. Mes deux fils sont partis travailler à Montréal, puis de là, à la guerre en France, où ils ont été tués en se battant pour ces Anglais qui les méprisaient. Ma fille s'est faite putain et on m'a dit qu'elle était morte de maladie. Ma femme est morte à son tour, le cœur brisé.

Je ne vous raconte pas tout ceci pour éveiller votre compassion, mais uniquement pour que vous sachiez qui je

suis. Comment pouvez-vous me demander d'aller prêcher la vérité à mes semblables, alors que je n'ai pas réussi à convaincre mes propres enfants du bien-fondé de mes convictions ? Quand mon épouse est morte le blasphème à la bouche ? Comment serais-je capable d'aller discuter avec des gens instruits, d'anciens prêtres ou d'anciens responsables politiques ?

« Le visiteur sourit et répondit : *Votre* wathan *me garantit que vous en êtes capable.* Se levant, il se dépouilla du cordon argenté qu'il portait autour du cou pour le passer à celui de La Viro. L'hélice dorée reposait désormais sur la poitrine de ce dernier.

Je vous donne ceci, Jacques Gillot. Ne le déshonorez pas. Adieu. J'ignore si nous nous reverrons en ce monde.

— Attendez ! Ne partez pas ! J'ai encore tant de questions à vous poser.

— Vous en savez assez long comme ça. Que Dieu vous bénisse !

« Et le visiteur s'éclipsa. La pluie, le tonnerre et les éclairs poursuivaient leur tumulte. Quand Gillot sortit, un instant plus tard, il n'aperçut aucune trace de l'inconnu. Il rentra dans la hutte, après avoir scruté en vain le ciel déchiré par l'orage, et attendit l'aube assis sur une chaise. Lorsque le grondement des pierres à graal annonça la venue du jour, il descendit dans la plaine raconter son histoire. Comme il s'y attendait, tous ceux qui l'entendirent le prirent pour un fou. Mais à la longue, il se trouva des gens qui l'écoutèrent et qui le crurent.

SECTION 8

Les bateaux fabuleux arrivent au Virolando

21

Il était arrivé plus de trente-trois ans auparavant au Virolando, décidé à y demeurer aussi longtemps qu'il le faudrait pour avoir l'occasion de s'entretenir quelques fois avec La Viro, si ce privilège lui était accordé. Après quoi, il irait où l'Eglise voudrait l'envoyer. Mais La Viro lui avait demandé de rester sur place, sans lui préciser ni pourquoi, ni combien de temps il entendait le retenir. Au bout d'un an, Goering avait adopté le nom de Fenisko, soit Phénix en espéranto.

Il avait coulé ici les années les plus heureuses de son existence, et il n'avait aucune raison de penser qu'il n'en serait pas encore longtemps ainsi.

La journée qui commençait s'annonçait en tous points semblable aux autres, mais cette similitude, qu'un peu de variété viendrait bien égayer, n'avait rien de rebutant.

Après le petit déjeuner, il gagna un grand immeuble édifié au sommet d'un piton rocheux de la rive gauche, où il dispensa son enseignement aux séminaristes jusqu'à onze heures et demie. Regagnant alors prestement le sol, il rejoignit Kren auprès d'une pierre à graal. Peu de temps

après, tous deux escaladèrent un autre piton haut de deux cents mètres, se harnachèrent chacun d'un deltaplane, et s'élancèrent dans le vide.

Le ciel de Virolando se constellait de milliers d'ailes volantes qui montaient, descendaient, viraient, piquaient, remontaient, tournoyaient, se livraient à un ballet endiablé. Hermann eut l'impression d'être un oiseau, ou plutôt, un pur esprit. Pour illusoire que fût, comme toujours, cette illusion de liberté, elle n'en était pas moins exaltante.

L'aile de Goering était rouge vif, en souvenir de l'escadrille qu'il avait commandée après la mort de Manfred Von Richthofen. Cette couleur évoquait aussi le sang versé par les martyrs de l'Eglise. Elle se retrouvait fréquemment dans le ciel, mêlée aux blancs, noirs, jaunes, orange, verts, bleus et violets des autres engins. Le Virolando avait le bonheur de posséder de l'hématite et d'autres minéraux dont on pouvait extraire des pigments. C'était une terre bénie de bien des façons.

Hermann passait à toute vitesse en dessus et en dessous des passerelles chargées d'habitations qui reliaient les pitons. Il rasait, parfois d'un peu trop près, les piliers de bois ou de pierre qui les soutenaient. Risquer témérairement sa vie constituait un péché, mais il ne pouvait s'en abstenir. Il retrouvait l'ivresse qu'il ressentait autrefois à piloter sur la Terre ; en plus extatique, car affranchie du rugissement du moteur qui lui brisait les tympans, des odeurs d'huile qui lui emplissaient les narines, de la sensation de claustration qu'il éprouvait à être enfermé dans une carlingue.

Croisant parfois un ballon, il saluait du geste les passagers qui en occupaient la nacelle d'osier. Durant leurs vacances, Kren et lui aimaient à s'embarquer dans un engin de ce type pour se laisser emporter par le vent vers le bas de la vallée. Si la longueur du congé le permettait, ils dérivaient ainsi une journée entière, bavardant, mangeant, faisant l'amour dans l'étroit habitacle, tandis que le ballon poursuivait sa route sans le moindre heurt dans un air

apparemment immobile, puisqu'il se déplaçait à la même vitesse que lui.

A l'approche du crépuscule, ils lâchaient un peu d'hydrogène, atterrissaient au bord du Fleuve, rangeaient le ballon dégonflé à l'intérieur de la nacelle, puis prenaient place le lendemain à bord d'un bateau qui les ramenait au bercail.

Au bout d'une demi-heure, Hermann piqua dans l'axe du Fleuve, vira et se posa en courant sur la rive. Mêlé à des centaines d'autres amateurs de vol à voile, il démonta le deltaplane, chargea l'encombrant fardeau sur son dos, et entreprit de le rapporter jusqu'au piton dont il s'était élancé.

Un messager ceint d'un collier de fleurs rouges et jaunes l'intercepta en chemin.

— Frère Fenisko, La Viro désire te voir.

— Merci, répondit simplement Hermann, non sans un petit pinçon au cœur. Le souverain pontife avait-il jugé que le temps était venu de l'envoyer à l'extérieur ?

L'Homme l'attendait dans son appartement privé, aménagé à l'intérieur du temple de pierre rouge et noire. On fit traverser à Hermann de grandes salles au plafond haut, avant de l'introduire dans une petite pièce dont on referma derrière lui la porte de chêne. Le mobilier était simple : un grand bureau rectangulaire, plusieurs fauteuils en cuir de poisson, des chaises en bambou, deux couchettes, une table portant des cruches d'eau, quelques flacons d'alcool aromatisé, des coupes, des boites de cigares, des cigarettes, des briquets et des allumettes, un pot de chambre, deux graals, des patères auxquelles pendaient des vêtements, une table placée près d'un miroir de mica fixé au mur, une autre table où s'entassaient les bâtons de rouge à lèvres, les petits ciseaux et les peignes que les graals fournissaient de temps à autre. Plusieurs nattes en fibre de bambou et une peau de poisson en forme d'étoile recouvraient le sol. Quatre torches brûlaient, fichées dans des supports muraux. La porte dérobée donnant sur

l’extérieur était ouverte, pour laisser pénétrer l’air et la lumière du jour. Des orifices percés dans le plafond assuraient également la ventilation des lieux.

La Viro se leva à l’entrée d’Hermann. C’était un colosse d’environ deux mètres de haut, à la peau très foncée, au grand nez en bec d’aigle.

— Sois le bienvenu, Fenisko, dit-il d’une voix profonde Assieds-toi. Tu veux boire quelque chose ? Un cigare ?

— Non merci, Jacques, répondit Hermann, en prenant place dans le fauteuil que l’autre lui désignait.

Le souverain pontife se rassit.

— Tu as entendu parler du gigantesque bateau de métal qui remonte le Fleuve, je suppose ? Les tam-tams annoncent qu’il se trouve à huit cents kilomètres environ de notre frontière sud. Il devrait donc l’atteindre d’ici deux jours, approximativement.

« Tu m’as raconté tout ce que tu savais du nommé Clemens et de son associé, Jean sans Terre. Tu ignorais, bien entendu, ce qui s’était passé après qu’on t’eut tué. Il semble que ces deux hommes ont réussi à repousser leurs ennemis et à construire leur bateau. Ils vont bientôt traverser notre territoire. On m’affirme qu’ils ne sont pas belliqueux, et que nous n’avons, par conséquent, rien à craindre d’eux. Ils dépendent après tout du bon vouloir de ceux qui possèdent les pierres à graal situées à proximité du Fleuve. Rien ne les empêche, évidemment, de s’emparer par la force de ce dont ils ont besoin, mais ils ne le font pas à moins d’y être contraints. Il court cependant des bruits troublants sur la manière dont certains membres de leur équipage se conduisent au cours des – comment dit-on ? – sorties à terre. On parle d’incidents fâcheux, de beuveries, et d’histoires de femmes surtout.

— Tu m’étonnes, Jacques. Clemens était obsédé par ce bateau, et il a commis des actes regrettables pour l’obtenir. Mais voyager en compagnie de voyous et tolérer de pareils agissements n’est pas, ou du moins, n’était pas son genre.

— Qui sait s’il n’a pas changé, depuis tant d’années ? Tiens, par exemple : le nom du bateau n’est pas celui que tu m’avais indiqué ; il s’appelle le *Rex Grandissimus,* et non le *Bateau Libre.*

— Bizarre. Choisir un tel nom serait plutôt dans le caractère de Jean.

— D’après ce que tu me dis de ce Jean, il se pourrait bien qu’il ait assassiné Clemens pour s’emparer du bateau. Quoi qu’il en soit, je désire que tu ailles accueillir le *Rex Grandissimus* à la frontière.

— Moi ?

— Tu connais les hommes qui l’ont fait construire. Je veux que tu embarques à son bord dès qu’il entrera dans nos eaux. Tu tâcheras de découvrir quelle est au juste la situation, et quelle sorte de gens il transporte. Tu évalueras aussi ce qu’il représente sur le plan militaire.

Hermann parut surpris.

— Ecoute, Fenisko, tu m’as rapporté le récit que ce géant au long nez – Joe Miller, je crois – a fait à Clemens, et que Clemens a répété à ses compagnons. S’il est exact, une grande tour se dresse au milieu de la mer boréale. Ces hommes veulent tenter de s’y introduire. Je crains que leur dessein ne soit condamnable.

— Condamnable ?

— Oui. La tour est vraisemblablement l’œuvre des Ethiques. Ces gens ont l’intention d’y pénétrer, d’en percer les secrets, et, qui sait, de capturer les Ethiques, voire de les tuer.

— Tu n’en sais rien !

— En effet. Mais il n’est pas déraisonnable de le supposer.

— Je n’ai jamais entendu Clemens dire que le pouvoir l’intéressait. Il voulait simplement atteindre la source du Fleuve.

— Ses déclarations publiques ne correspondent pas forcément aux propos qu’il tient en privé.

— Voyons, Jacques ! dit Hermann. En admettant même qu'ils parviennent jusqu'à la tour, qu'est-ce que ça peut bien nous faire ? Tu crois réellement que les Ethiques ont quelque chose à redouter de ces vers de terre avec leurs machines et leurs armes dérisoires ? Certainement pas ! De toute façon, nous n'y pouvons rien. Il nous est interdit de recourir à la force pour leur barrer la route.

Le pontife se pencha en avant, étreignant le rebord du bureau de ses énormes mains brunes. Il enveloppa Hermann d'un regard pénétrant, comme pour le dépouiller, couche après couche, de ses enveloppes successives, et mettre son cœur à nu.

— Il se passe des choses inquiétantes, sur ce monde ; très inquiétantes. Et en premier lieu, l'interruption des petites résurrections. Il semble que le phénomène ait commencé peu après ton dernier retour à la vie ; tu te souviens de la consternation que cela a causé, lorsque le bruit s'en est répandu ?

Hermann hocha la tête.

— Ça m'a terriblement secoué, moi aussi. J'ai été pris de panique ; j'ai cédé au doute et au désespoir.

— Moi également. Mais en ma qualité de souverain pontife, j'avais le devoir de rassurer mon troupeau. Je ne disposais pourtant d'aucun élément concret pour le faire. Je me suis demandé si le délai de grâce qui nous avait été accordé n'était pas expiré ; si ceux d'entre nous qui devaient *passer de l'autre côté* n'y étaient pas parvenus ; si tous les autres n'allaient pas périr à leur tour, tandis que leurs *kas* se dissémineraient à travers l'univers pour y errer éternellement, sans aucun espoir de se racheter.

» Mais je ne l'ai pas cru. Pour la bonne raison que je me savais moi-même loin d'être prêt à passer de l'autre côté. Il me restait encore du chemin, un très long chemin peut-être à parcourir pour cela. Les Ethiques m'auraient-ils choisi pour fonder notre Eglise si je n'avais pas été parmi les plus proches de la ligne de démarcation ?

» A moins que – et tu imagines l’angoisse qui m’a saisi à cette pensée – je n’aie échoué en vue du but ? Que chargé de montrer aux autres la voie du salut, il m’ait été interdit de l’emprunter ? Comme Moïse s’était vu refuser l’accès de la Terre Sainte, après y avoir conduit les Hébreux…

— Oh non ! murmura Hermann. C’est impensable !

— Hélas, non ! Je ne suis qu’un homme et pas un dieu. J’ai même songé un moment à me démettre de mes fonctions. N’avais-je pas pris prétexte de ce que l’administration de l’Eglise me prenait tout mon temps pour négliger mon propre progrès spirituel ? J’étais devenu orgueilleux ; le pouvoir que je détenais m’avait subrepticement corrompu. Il ne me restait plus qu’à demander aux évêques d’élire un nouveau pontife à ma place ; à changer de nom et à partir au fil du Fleuve, comme un simple missionnaire.

» Non, ne proteste pas. Je l’ai envisagé sérieusement. Mais je me suis dit alors qu’en agissant ainsi, je trahirais la confiance des Ethiques ; et que ce terrible événement provenait peut-être d’une autre cause.

» En attendant, il me fallait prendre officiellement position. Tu connais l’explication que j’ai fournie ; tu as été l’un des premiers à la recueillir de ma bouche.

Hermann acquiesça silencieusement. On l’avait chargé de transmettre le message jusqu’à trois mille kilomètres en aval du Virolando. Cette mission devait le retenir plus d’un an éloigné du pays qu’il chérissait. Mais il l’avait acceptée de grand cœur, pour l’amour de La Viro et de l’Eglise. Le message disait : *Ne craignez rien. Gardez la foi. La fin des temps n’est pas arrivée. Le verdict n’est pas rendu. L’interruption des résurrections n’est que provisoire. Il s’agit là d’une épreuve à laquelle on vous soumet. Le jour viendra où les morts se lèveront de nouveau. Nous en avons la promesse. Ceux qui ont créé ce monde et nous ont ouvert les portes de l’immortalité ne sauraient nous mentir. Ne craignez rien. Gardez la foi.*

On avait souvent demandé à Goering en quoi l'épreuve consistait. Il n'avait pu que répondre qu'il n'en savait rien. Peut-être les Ethiques l'avaient-ils révélé à La Viro ? Peut-être le dévoiler risquait-il de la priver de sa signification ?

Cette réponse n'avait pas satisfait certains, qui avaient abandonné l'Eglise en tenant sur elle des propos amers. Mais la plupart de ses adeptes lui étaient demeurés fidèles. Chose étonnante, le nombre des conversions avait même fortement augmenté. Ces nouveaux venus agissaient ainsi sous l'empire de la peur ; craignant qu'une seconde chance d'atteindre l'immortalité ne fût réellement accordée aux hommes, ils redoutaient de ne plus avoir que très peu de temps pour la mériter. Leur comportement n'avait rien de rationnel, puisque La Viro assurait que les résurrections reprendraient. Mais, dans le doute, ils préféraient mettre tous les atouts de leur côté.

Bien que la peur ne fît pas en général des croyants bien solides, elle était en l'occurrence bonne conseillère : leur foi s'affermirait peut-être après ce premier pas.

— Il n'y avait dans mon message qu'une seule affirmation discutable, poursuivit La Viro. Celle où je présentais la fin des résurrections comme une sorte d'épreuve. Je n'avais reçu aucun mandat direct à cet effet, c'est-à-dire aucun avis du Visiteur m'autorisant à le soutenir. Mais, dans un sens, il ne s'agissait pas d'un pieux mensonge. L'interruption des résurrections est bien une épreuve ; un test de courage et de foi. Elle nous oblige tous à démontrer ce que nous valons.

» Je l'ai d'abord attribuée à une décision délibérée des Ethiques, prise pour notre bien. Et c'est peut-être le cas. Mais le Visiteur m'a dit qu'en dépit de leurs fantastiques pouvoirs, ses congénères et lui n'avaient rien de surhumain. Qu'ils pouvaient se tromper et commettre dès erreurs. Ils ne sont donc pas invulnérables : ils ne sont à l'abri ni des accidents, ni des coups de leurs ennemis.

Hermann se dressa sur son siège.

— Quels ennemis ?

— J’ignore leur identité – si ennemis il y a. Mais réfléchis. Ce sous-humain – non, il n’est pas convenable de l’appeler ainsi, car en dépit de son physique insolite, il est aussi humain que toi ou moi –, ce géant, donc, appelé Joe Miller, a réussi contre toute attente à atteindre la mer boréale avec ses compagnons égyptiens. D’autres les y avaient déjà précédés, d’autres ont pu les suivre. *Qui nous dit que certains d’entre eux n’ont pas pénétré dans la tour ? Et qu’ils n’y ont pas causé un dommage terrible involontairement peut-être ?*

— J’ai du mal à croire que les Ethiques ne disposent pas de défenses impénétrables.

— Ah ! s’exclama La Viro, en levant le doigt. Tu oublies la corde et le tunnel qu’ont trouvés Miller et ses amis. Je n’en augure rien de bon. Ce tunnel à travers les montagnes, il faut bien que quelqu’un l’ait creusé, et cette corde, que quelqu’un l’ait suspendue à cet endroit. Mais qui, et pourquoi ?

— C’est peut-être le fait d’un de ces Ethiques de la catégorie inférieure qu’on appelle des agents ? Après tout, le Visiteur t’a déclaré que personne, pas même lui, n’était à l’abri d’une régression. Si cela est vrai pour ses semblables, imagine combien ça doit l’être plus encore pour un agent !

La Viro se montra horrifié.

— Je… J’aurais dû y songer… Mais c’est tellement inconcevable… si terrifiant…

— Terrifiant ?

— Oui. Les agents sont forcément plus avancés que nous sur le plan moral ; alors si même eux… Attends !

La Viro ferma les yeux et leva la main droite, en formant un O du pouce et de l’index. Hermann demeura silencieux. La Viro récitait mentalement la formule de résignation, recourant à la technique appliquée au sein de l’Eglise et dont il était inventeur. Au bout de deux minutes, il ouvrit les yeux et sourit.

— Accepter l’inévitable et s’y préparer, telle est la voie de la sagesse. L’homme propose et Dieu dispose.

» Quoi qu’il en soit, revenons à la mission que j’entends te confier. Je veux que tu embarques sur ce bateau et observes tout ce que tu peux. Essaie de découvrir les intentions du roi Jean et de ses hommes. Apprécie s’ils représentent une menace pour les Ethiques ; vois surtout si les armes et le matériel dont ils disposent peuvent leur permettre de forcer les défenses de la tour. (Le visage de La Viro se durcit.) Il est temps que nous intervenions dans cette affaire.

— Tu ne songes sûrement pas à recourir à la violence ?

— Non. Pas à l’encontre des personnes. Mais nos principes de non-violence et de résistance passive ne s’appliquent qu’à elles. Hermann nous coulerons ce bateau si cela s’avère nécessaire. En toute dernière extrémité et en le déplorant, bien entendu ; et seulement si nous sommes assurés de ne mettre en péril aucun de ses passagers…

— Je… Je ne sais pas, dit Hermann. J’ai l’impression qu’agir ainsi serait un manque de confiance envers les Ethiques. Ils sont certainement capables de déjouer sans notre aide toute machination ourdie contre eux par des hommes ordinaires.

— Tu tombes dans le piège contre lequel l’Eglise ne cesse de mettre en garde ; et contre lequel tu as si souvent mis toi-même les autres en garde. Les Ethiques ne sont pas des dieux. Il n’existe qu’un seul Dieu.

Hermann se leva.

— Très bien. Je pars immédiatement.

— Tu es livide, Fenisko. Rassure-toi : il ne sera peut-être pas indispensable de couler le *Rex,* et quoi qu’il arrive, nous ne nous y résoudrons que si nous avons la certitude absolue de ne blesser ou tuer personne.

— Ce n’est pas cela qui m’effraie, mais plutôt ce qui se passe en moi : l’enthousiasme avec lequel j’accueille ces perspectives d’action, l’excitation qui me saisit à l’idée de

couler ce bateau. C’est le vieil Hermann Goering qui se réveille au tréfonds de moi-même, alors que je croyais m’être débarrassé définitivement de lui.

22

Le *Rex Grandissimus* était en vérité un splendide vaisseau, à l’aspect impressionnant. Ecrasant le paysage de sa haute silhouette blanche altièrement sommée de cheminées noires, il fendait majestueusement les flots au beau milieu du Fleuve, barattant l’eau de ses roues à aubes gigantesques. Arboré au mât qui se dressait sur la timonerie, son pavillon claquait au vent, laissant entr’apercevoir trois lions d’or sur champ de gueules.

Hermann Goering, qui attendait sur le pont d’un trois-mâts goélette, haussa les sourcils. Cet emblème n’était certainement pas le phénix écarlate sur champ d’azur que Clemens voulait adopter.

Des nuées de deltaplanes évoluaient au-dessus du grand navire, mouchetant le ciel de leurs taches colorées ; le Fleuve lui-même était noir d’embarcations de toutes sortes, portant les unes des curieux, les autres des officiels.

Le *Rex Grandissimus* ralentit : son capitaine avait interprété correctement la signification des fusées lancées par la goélette de Goering. En outre, les autres bateaux formaient un barrage qu’il n’aurait pu franchir sans les broyer.

Le grand bateau finit par mettre en panne, ses roues tournant juste ce qu’il fallait pour étaler le courant.

Tandis que la goélette venait se ranger à couple contre son flanc, son capitaine interpella celui du *Rex* à l’aide d’un os de dragon du Fleuve taillé en porte-voix. Un marin du pont inférieur se précipita sur un téléphone mural pour s’entretenir avec la timonerie. Un homme se pencha

presque aussitôt hors de cette dernière, tenant un instrument muni d’un pavillon qu’il porta à sa bouche. Le son tonitruant qui en sortit fit sursauter Hermann ; l’appareil devait amplifier les sons électriquement.

— Embarquez ! ordonna l’homme en espéranto.

Bien qu’il le surplombât d’au moins quinze mètres et fût bien à trente mètres de lui, Hermann le reconnut. Ces cheveux fauves, ces larges épaules et ce visage ovale appartenaient à Jean sans Terre, ex-roi d’Angleterre, seigneur d’Irlande et de moult autres lieux. Quelques minutes plus tard, Hermann était à bord du *Rex* et, escorté par deux officiers armés jusqu’aux dents, prenait place à bord d’un petit ascenseur pour gagner l’étage supérieur de la timonerie. En cours de route, il demanda ce que Sam Clemens était devenu. Les officiers parurent surpris.

— Comment se fait-il que vous ayez entendu parler de lui ? demanda l’un d’eux.

— Les rumeurs voyagent plus vite que votre bateau, répondit-il, ce qui en soit était exact ; il ne mentait donc pas, sans pour autant dire exactement la vérité.

Ils pénétrèrent dans la salle des commandes. Jean se tenait debout près du siège du pilote, regardant à l’extérieur. Il se retourna en entendant la porte de l’ascenseur se refermer. Grand d’un mètre soixante-deux, les yeux bleus et fortement écartés, les traits virils, il avait fière allure. Il arborait un uniforme qu’il ne revêtait sans doute jamais que pour impressionner les indigènes : vareuse, pantalons et bottes noirs, en cuir de dragon du Fleuve. La vareuse s’ornait de boutons en or, tandis qu’une tête de lion également dorée rugissait silencieusement sur la visière de sa casquette. Hermann se demanda où il s’était procuré cet or, article extrêmement rare sur la planète ; il l’avait probablement volé à quelque pauvre hère. Le roi ne portait pas de chemise : une touffe épaisse de poils fauves bouclés, légèrement plus foncés que ses cheveux, jaillissait du décolleté en V de la vareuse.

L’un des officiers qui escortait Hermann salua en claquant des talons :

— L’émissaire du Virolando, Sire !

Ainsi donc, il exigeait qu’on lui donne du « Sire » !

De toute évidence, Jean ne reconnut pas son visiteur. Au grand étonnement de Goering, il se dirigea vers lui le sourire aux lèvres et la main tendue. Cette main, Hermann la prit. Pourquoi pas ? Il n’était pas ici pour se venger, mais pour accomplir une mission.

— Soyez le bienvenu à bord, dit le roi. Je suis Jean sans Terre, le capitaine. Comme vous le constatez, si je n’ai point de terres, je possède quelque chose de beaucoup plus précieux encore : ce bateau !

Eclatant de rire, il ajouta :

— Je fus autrefois roi d’Angleterre et d’Irlande, si cela vous dit quelque chose.

— Je suis le frère Fenisko, évêque auxiliaire de l’Eglise de la Seconde Chance et secrétaire de La Viro. Je vous souhaite en son nom la bienvenue au Virolando. Si, Majesté, votre nom me dit quelque chose : je vous connais par les livres ; je suis né en Bavière, au XXe siècle.

Les épais sourcils fauves de Jean se haussèrent.

— J’ai, bien sûr, beaucoup entendu parler de La Viro ; et l’on m’avait effectivement signalé que nous approchions de l’endroit où il demeurait.

Jean présenta les autres personnes présentes. Hermann n’en connaissait aucune, à l’exception du second, Auguste Strubewell, un Américain blond de très grande taille, aux traits harmonieux, qui lui broya la main en bramant :

— Ravi de vous accueillir à bord, l’évêque !

Lui non plus ne parut pas le reconnaître. C’était bien normal : Goering n’avait séjourné que peu de temps au Parolando, et cela remontait à plus de trente-trois ans.

— Vous voulez boire quelque chose ? proposa Jean.

— Non merci. Je souhaite que vous m’autorisiez à rester avec vous. Je suis chargé de vous accompagner jusqu’à notre capitale. Nous vous accueillons avec des sentiments de paix et d’amour ; nous espérons que vous venez à nous dans le même esprit. La Viro forme le vœu de vous rencontrer et vous envoie sa bénédiction. Peut-être aimeriez-vous demeurer quelque temps chez nous et vous détendre les jambes à terre ? Vous pouvez séjourner dans ce pays aussi longtemps que vous le désirez.

— Comme vous le voyez, je ne fais pas partie de vos adeptes dit Jean, en prenant le verre de bourbon que lui présentait un serviteur.

» Mais je tiens votre Eglise en grande estime. Elle a exercé une action hautement civilisatrice le long du Fleuve ; c’est plus que je n’en pourrais dire de l’Eglise à laquelle j’ai appartenu jadis. Son influence a beaucoup facilité notre voyage en atténuant l’agressivité des riverains. Il est vrai qu’il faudrait être bien téméraire pour vouloir nous attaquer !

— Ces bonnes paroles me comblent de joie ! » Hermann jugea plus sage de ne pas évoquer ce que Jean avait fait au Parolando. Peut-être avait-il changé depuis ? Il convenait de lui accorder le bénéfice du doute.

Le capitaine s’occupa de l’hébergement de l’évêque. Il lui fit attribuer une cabine du « texas », cette longue superstructure qui prolongeait la partie inférieure de la timonerie et bordait sur tribord l’extrémité avant du pont d’envol. C’était là que logeaient les officiers supérieurs.

Jean le questionnant sur son existence terrestre, Goering lui répondit que le passé n’offrait aucun intérêt : seul le présent comptait.

— Ma foi, c’est bien possible. Mais le présent procède du passé. Si vous refusez que nous parlions de vous, cela vous ennuierait-il de m’entretenir du Virolando ?

Cette curiosité était légitime ; Goering se demanda néanmoins si Jean n’entendait pas se renseigner sur la

puissance militaire du pays. Il n'allait pas lui révéler qu'elle était nulle ! Le roi s'en apercevrait bien lui-même. Il l'avertit cependant sans ambages que pour être autorisés à descendre à terre, les hommes du *Rex* ne devraient porter aucune arme.

— Voici une règle à laquelle je ne me plierais certainement pas n'importe où ailleurs, répliqua en souriant le souverain. Mais je suis persuadé que nous ne courrons pas le moindre risque au cœur de l'Eglise.

— Il n'existe, à ma connaissance, aucun pays qui puisse soutenir la comparaison. Sa topographie et sa population sont également remarquables. Pour ce qui est de la première, voyez vous-même ! » Goering désigna du geste les pitons rocheux qui les environnaient.

— Le relief du Virolando est, en effet, très particulier. Mais en quoi ses habitants diffèrent-ils tellement de ceux des autres pays ?

— La plupart d'entre eux sont des gosses du Fleuve. Lors de la première résurrection, cette région a vu renaître un tas d'enfants morts entre cinq et sept ans. On en comptait une vingtaine environ pour un adulte. Autant que je le sache, c'est là une proportion qui n'a été atteinte nulle part ailleurs. Les enfants provenaient apparemment d'une foule d'endroits et d'époques différentes, appartenaient à une multitude de nationalités ou de races. Ils avaient toutefois quelque chose en commun : ils étaient terrorisés. Heureusement, les adultes présents venaient de pays pacifiques et avancés du XXe siècle : Scandinavie, Islande, Suisse. La contrée ne connut pas les luttes impitoyables qu'on se livra ailleurs pour se saisir du pouvoir. A l'ouest, un défilé l'isolait de ses voisins, les titanthropes. Les régions situées immédiatement en aval étaient peuplées de gens présentant les mêmes traits de caractère que ceux d'ici. Les adultes purent donc consacrer tout leur temps à s'occuper des enfants.

» Puis La Viro annonça qu'il s'était entretenu avec l'un des mystérieux créateurs de ce monde. Comme tous les autres prophètes au début de leur carrière, il aurait dû, normalement, se heurter à une hostilité quasi générale. Mais il fit exception à la règle car il avait en main quelque chose de concret, de plus convaincant que des paroles ou que sa propre conviction. Une preuve tangible. Quelque chose que personne d'autre ne possédait, un objet que seuls les Ethiques pouvaient avoir façonné.

» Cet objet qu'on appelle en général le Don, vous pourrez le voir exposé au temple : c'est une hélice en or.

» La Viro se fixa ici. Les enfants furent élevés dans la discipline et l'amour ; ce sont eux qui ont édifié la civilisation que vous avez sous les yeux.

— Si les habitants de ces lieux ont l'âme aussi belle que la contrée où ils vivent, ils ne peuvent qu'être des anges ! déclara Jean.

— Ce ne sont que des humains, et le Virolando n'est ni l'Utopie, ni le Paradis. Je crois néanmoins que vous ne trouverez nulle part ailleurs de gens aussi authentiquement amicaux, ouverts et généreux. Il fait bon vivre chez nous, pour qui partage ces dispositions d'esprit.

— Ce serait sans doute le cadre idéal pour une longue escale à terre. Nos moteurs ont d'ailleurs besoin d'un rebobinage, et il s'agit là d'une opération qui exige pas mal de temps.

— La durée de votre séjour ne dépend que de vous.

Jean considéra son interlocuteur d'un œil retors.

Goering sourit. Le roi réfléchissait-il déjà à la manière dont il pourrait exploiter la crédulité de ses hôtes ? Ou pensait-il simplement que ce pays, où il n'aurait plus à craindre qu'on lui dérobe son bateau, lui offrait la possibilité de se détendre ?

Un homme entra dans le poste de commandement. D'une taille légèrement supérieure à un mètre quatre-vingts, torse nu, il avait l'épiderme profondément hâlé, des

épaules d’athlète, les cheveux très noirs. D’épais sourcils noirs ombrageaient ses grands yeux, également noirs, qui brillaient d’un éclat farouche. Jamais Goering n’avait contemplé visage plus énergique. Il émanait de cet individu ce qu’en d’autres temps on aurait qualifié de « magnétisme animal ».

L’apercevant, Jean dit :

— Ah, voici Gwalchgwynn, le capitaine de mes marines. Il faut absolument que vous fassiez sa connaissance. C’est un gaillard exceptionnel, aussi redoutable au poker qu’à l’épée ou au pistolet. A l’en croire, il est né au pays de Galles, de parents appartenant tous deux à une lignée royale.

Goering crut que son cœur allait cesser de battre.

« Burton ! » murmura-t-il tout bas.

23

Personne ne parut l’entendre.

Au saisissement, aussitôt réprimé, qui se peignit sur le visage de Burton, Goering comprit que celui-ci l’avait également reconnu. Quand Jean l’eut présenté comme étant frère Fenisko, émissaire de La Viro et évêque auxiliaire, Burton s’inclina profondément, et, un sourire railleur aux lèvres, le salua d’un « Monseigneur » prononcé en accentuant son accent traînant.

— Ce genre de titre n’est pas de mise dans notre Eglise, capitaine.

Burton ne l’ignorait pas, bien entendu. Il ne l’avait employé que par dérision.

Ceci n’avait aucune importance. Ce qui importait, c’était qu’il n’avait pas, semblait-il, l’intention de dévoiler la véritable identité de « frère Fenisko ». Il ne s’en abstenait pas, évidemment, par sympathie pour ce dernier. Il savait que s’il le trahissait, Goering lui rendrait la monnaie de sa pièce. Or, des deux, ce n’était pas l’Allemand qui en pâtirait le plus. Goering n’avait dans le fond aucune raison bien sérieuse de dissimuler qui il était. Cela lui évitait simplement d’avoir à expliquer ce qui l’avait amené dans le giron de l’Eglise. Il s’agissait là d’une longue histoire qui lui prenait chaque fois beaucoup de temps, tandis que ses auditeurs refusaient le plus souvent de croire à la sincérité de sa conversion.

Le roi se montrait charmant envers son hôte. Il ne reconnaissait assurément pas en lui l’homme qu’il avait jadis sauvagement assommé avec la crosse de son pistolet.

Goering ne demandait pas mieux. Si Jean s'imaginait toujours qu'il allait pouvoir violer et dépouiller les indigènes, la présence d'une de ses anciennes victimes l'inciterait à dissimuler soigneusement ses intentions : s'il prenait par contre Fenisko pour un pauvre évêque sans malice, il se montrerait peut-être moins prudent.

Rien n'interdisait de croire, bien entendu, qu'il s'était corrigé de ses penchants. Burton se serait-il mis à son service, dans le cas contraire ?

Oui, dans la mesure où celui-ci aurait tout sacrifié pour parvenir aux sources du Fleuve.

Alors, Jean était-il encore ou n'était-il plus une hyène à visage humain ? (En se posant cette question, Goering n'entendait nullement insulter les hyènes.)

L'avenir le dirait.

Le souverain invita l'évêque à visiter le bateau. Goering accepta son offre avec plaisir. Il l'avait déjà inspecté de fond en comble au Parolando, avant qu'il ne soit tout à fait fini ; bien que beaucoup d'années se fussent écoulées depuis, il se souvenait encore parfaitement de sa structure générale. Mais il allait maintenant le voir entièrement aménagé et armé. Cela lui permettrait de faire un rapport très complet à La Viro, qui pourrait ainsi évaluer s'il serait possible de couler le *Rex* au cas où il faudrait en venir à cette extrémité. Goering ne croyait d'ailleurs pas que La Viro l'eût envisagé sérieusement ; il lui paraissait impossible d'y parvenir sans verser de sang. Il attendrait cependant qu'on lui demande son avis pour le donner.

Burton s'éclipsa peu après le début de la visite. Il réapparut derrière eux dix minutes plus tard, sans fournir la moindre explication. Ceci se passa juste avant qu'ils n'arrivent au grand salon. En pénétrant dans celui-ci, Goering y avisa Peter Jairus Frigate, l'Américain, et Alice Hargreaves, l'Anglaise, qui jouaient au billard. Il en éprouva un tel choc qu'il se mit un moment à bégayer en répondant aux questions que le roi lui posait. Le souvenir du traitement

qu’il leur avait infligé, à la femme surtout, l’emplissait de honte.

C’en était fait désormais de son incognito. Ils allaient rappeler à Jean qui il était ; à Strubewell aussi. Le souverain se méfierait désormais terriblement de lui.

Goering se mordit les doigts de ne s’être pas présenté tout de suite au roi sous son ancienne identité. Mais qui aurait imaginé que sur plus de trente-cinq ou trente-six milliards d’humains, l’un de ceux qu’il avait trop bien connus se trouverait à bord de ce bateau ? Et qui aurait imaginé, à plus forte raison, qu’il ne s’en trouverait non pas un, mais trois ?

Gott ! Où étaient donc les autres ? Kazz, l’homme du Neandertal, qui adorait littéralement Burton ? L’Arcturien qui affirmait, à l’occasion, être originaire de Tau du Ceti ? Loghu, la Thokharienne ? Ruach le Juif ?

Comme presque tous les nombreux occupants du salon, ils levèrent les yeux à l’entrée des nouveaux arrivants. Le Noir qui interprétait au piano le ragtime *Kitten on the Keys* s’arrêta lui-même de jouer, les doigts suspendus au-dessus des touches.

D’une voix de stentor, Strubewell réclama le silence et l’obtint aussitôt. Il présenta alors le frère Fenisko, émissaire de La Viro, qui allait voyager en leur compagnie jusqu’à Aglejo. Il convenait de le traiter avec la plus extrême courtoisie, sans pour l’instant chercher à l’approcher. Sa Majesté lui faisait les honneurs du *Rex.*

Le pianiste se remit à jouer, les conversations reprirent. Frigate et Hargreaves le dévisagèrent encore une minute, puis se replongèrent dans leur partie de billard. Goering en conclut qu’ils ne l’avaient pas reconnu. Il était vrai que leur dernière rencontre remontait à plus de soixante ans, et qu’ils ne possédaient pas sa mémoire phénoménale. Il aurait cru pourtant qu’ils n’oublieraient jamais son visage après ce qu’il leur avait fait subir. De plus, Frigate avait vu sur la Terre de nombreuses photos le représentant à

l’époque de sa jeunesse, ce qui aurait dû lui rendre ses traits plus familiers encore.

Non, ils n’avaient pas pu oublier. Ce qui avait dû se passer, c’était que Burton était allé les trouver, durant sa brève disparition, pour les avertir de se comporter comme s’ils ne l’avaient jamais vu auparavant.

Pourquoi ?

Pour lui éviter de se sentir coupable ? Leur silence aurait alors signifié : « Nous te pardonnons puisque tu t’es amendé ; effaçons le passé en faisant comme si nous nous rencontrions pour la première fois ? »

Cela ne ressemblait guère à Burton, à moins que lui aussi n’ait bien changé. Non, la véritable explication était probablement que s’ils le démasquaient, Goering démasquerait à son tour Burton ; ainsi que Frigate et Hargreaves, dont rien ne prouvait qu’ils ne voyageaient pas également sous une fausse identité.

Goering n’eut guère le temps d’approfondir la question. Le roi Jean, jouant les hôtes empressés, tint absolument à lui montrer à peu près tout ce qu’il y avait à voir sur le *Rex.* Il lui présenta également une foule de gens, dont beaucoup avaient été célèbres, en bien ou en mal, parmi leurs contemporains. Au cours de tant d’années passées à remonter le Fleuve, le roi avait eu amplement l’occasion d’embarquer de telles personnalités. Et par conséquent, de débarquer sans ménagement les moins connues d’entre elles pour faire de la place à plus illustres.

Goering se montra moins ébloui que Jean ne l’espérait. En sa qualité de deuxième personnage du Reich, il avait fréquenté les grands de ce monde et il ne s’en laissait pas facilement imposer ou conter. Bien plus encore, il avait appris au contact des grands et des moins grands de deux mondes, qu’entre leur image publique et l’être humain qu’elle dissimulait, il existait souvent un contraste pathétique ou répugnant.

L’homme qui l’impressionnait le plus sur le Monde du Fleuve aurait, sur la Terre, passé aux yeux de presque tout le monde pour un raté, un zéro absolu. Cet homme était Jacques Gillot, La Viro, La Fondinto.

Durant son existence terrestre, cependant, l’être qui lui avait inspiré le plus de révérence, qui l’avait dominé, asservi par la seule force de sa personnalité, avait été Adolf Hitler. Bien que souvent en désaccord avec son Führer, il n’avait osé lui tenir tête qu’une seule fois, pour s’effacer rapidement. Aujourd’hui, avec le recul que lui donnaient toutes ces années passées sur le Monde du Fleuve et à la lumière des enseignements de l’Eglise, il n’éprouvait plus le moindre respect pour ce malade mental. Ni pour le Goering de cette époque, d’ailleurs, qu’il exécrait même profondément.

Mais le mépris en lequel il se tenait n’allait pas jusqu’à le faire désespérer de son salut. Se considérer comme irrémédiablement perdu revenait à se prendre pour un être à part, à tirer vanité de son indignité, à commettre le péché d’orgueil, à sombrer dans le pharisaïsme.

Il fallait veiller cependant à ne pas tomber dans le travers inverse, consistant à se féliciter de ne pas céder à cette vaine gloriole, à s’enorgueillir de son humilité.

C’était là un péché typiquement chrétien, encore que décelé également par quelques autres religions. La Viro n’en avait pourtant jamais entendu parler lors de son existence terrestre, bien qu’il eût pratiqué le catholicisme avec ferveur d’un bout à l’autre de celle-ci. Le curé de sa paroisse ne l’avait jamais mentionné au cours de ses longs sermons soporifiques. Gillot l’avait redécouvert lui-même, ce péché aussi ancien que rarement dénoncé, après son arrivée sur le Monde du Fleuve.

Goering avait compris avant la fin de la guerre qu’Hitler était fou ; cela ne l’avait pas empêché de lui rester fidèle. La fidélité était l’une de ses vertus ; mais, chez lui, elle défiait tellement la raison qu’elle en devenait un vice.

Contrairement à la plupart des autres inculpés du procès de Nuremberg, il avait refusé de renier ou de désavouer son chef.

Il regrettait maintenant de n'avoir pas eu le courage de se dresser contre lui, au risque d'encourir plus tôt sa disgrâce, voire de s'exposer à perdre la vie. Si seulement il avait pu tout recommencer…

Mais La Viro lui avait dit : « Tu recommences tout, chaque jour. Il n'y a que les circonstances qui diffèrent. »

La troisième personne à l'avoir vraiment impressionné était Richard Francis Burton. Goering était persuadé qu'à sa place, l'Anglais n'aurait pas hésité une seconde à dire *non !* ou *Vous avez tort !* à Hitler. Mais comment alors expliquer qu'il ait pu rester tant d'années à bord du *Rex* sans se faire expulser ? Le roi Jean était un tyran orgueilleux, qui ne supportait pas la moindre contradiction.

Jean avait-il changé ? Burton avait-il changé lui aussi ? Et leur changement à tous les deux avait-il été assez profond pour leur permettre de s'entendre ?

Sur ces entrefaites, le roi annonça :

— Voici là-bas, jouant au poker, les sept pilotes de ma force aérienne. Venez, je vais vous les présenter.

Goering ressentit un pinçon au cœur en voyant Werner Voss se lever pour lui serrer la main. Ils s'étaient déjà rencontrés une fois, mais Voss ne le reconnut manifestement pas.

Aussi bon pilote qu'il fût, Goering confessait bien volontiers qu'il ne venait pas à la cheville de Voss. Celui-ci avait remporté ses deux premières victoires aériennes en novembre 1916. Le 23 novembre 1917, peu après son vingtième anniversaire, il avait été abattu après avoir affronté tout seul sept des meilleurs pilotes de chasse britanniques. En moins d'un an, il avait descendu quarante-huit appareils ennemis, ce qui le classait au quatrième rang parmi les as de l'aviation impériale, alors que durant cette courte période, on l'avait éloigné à plusieurs reprises du

front pour lui confier des tâches administratives. Par une étrange coïncidence, ceci se reproduisit chaque fois que son palmarès se rapprochait de celui de Manfred Richthofen : le baron avait le bras long, et Voss n'était pas d'ailleurs le seul qu'il se fût débrouillé pour mettre quelque temps sur la touche ; Karl Schaefer et Karl Allmenröder, deux autres pilotes de premier plan, avaient subi, eux aussi, le contrecoup de sa jalousie.

Le roi Jean expliqua que le lieutenant Voss commandait en second ses forces aériennes, sous les ordres du capitaine Kenji Okabe, l'un des grands as japonais. Souriant de toutes ses dents, le petit homme jaune s'inclina bien bas devant Goering, qui lui rendit la pareille. Hermann n'avait jamais entendu parler de lui ; l'Allemagne n'avait reçu que peu de nouvelles de son allié nippon durant la Seconde Guerre mondiale. Il fallait qu'il eût un nombre impressionnant de victoires à son actif pour que Jean lui confère un grade supérieur à celui de l'illustre Voss. A moins qu'étant entré plus tôt au service du souverain, il n'ait joui du bénéfice de l'ancienneté.

Goering ne connaissait pas non plus les autres aviateurs : les deux pilotes de chasse de réserve, ceux du bombardier-torpilleur et de l'hélicoptère.

Il aurait bien aimé évoquer avec Voss le bon vieux temps de la Première Guerre mondiale, mais il n'en était malheureusement pas question. C'est donc en soupirant qu'il gravit sur les talons du roi Jean l'escalier conduisant au pont-promenade. La visite terminée, ils regagnèrent le grand salon où des boissons alcoolisées glacées les attendaient. Goering n'en but qu'un verre ; il remarqua que Jean en avalait deux, presque coup sur coup ; le visage du souverain s'empourpra, mais son élocution n'en fut pas le moins du monde affectée. Il posa force questions sur La Viro. Goering lui répondit franchement : il ne voyait pas l'utilité de dissimuler quoi que ce fût en ce domaine. Jean lui demanda ensuite si, à son avis, La Viro s'opposerait ou non

à ce que le *Rex* relâche au Virolando pour subir des réparations qui prendraient assez longtemps.

— Je ne suis pas qualifié pour en décider. Mais je présume qu'il ne vous le refusera pas. Cela nous permettra peut-être de tous vous convertir !

— Par les dents de Dieu ! ricana férocement le roi, vous pourrez bien endoctriner tout mon équipage si cela vous chante, une fois que nous aurons coulé le bateau de Clemens ! Vous ne savez peut-être pas que ce traître a tenté de nous massacrer, mes braves compagnons et moi, pour demeurer seul maître du *Rex* avec sa bande de pourceaux. Que la foudre du Seigneur s'abatte sur ce putois ! Mais il avait compté sans notre valeur : nous avons déjoué ses plans, et il s'en est fallu de peu qu'il n'y laisse la vie ! Nous avons réussi à prendre le large tandis que, planté sur la berge, il écumait de rage en nous montrant le poing. Cela m'a fait rire aux larmes, car je pensais bien ne jamais le revoir. Hélas, je me trompais.

— Avez-vous une idée de l'avance que vous possédez sur lui ?

— J'estime qu'il ne sera plus qu'à quelques jours de nous quand nous aurons fini de rebobiner nos moteurs. Nous avons déjà perdu beaucoup de temps, par suite des avaries qu'il nous a infligées en nous faisant attaquer par un commando héliporté.

— Alors, cela signifie… Goering s'interrompit, répugnant à formuler sa pensée.

— Oui, cela signifie que nous allons *combattre !* reconnut Jean avec un rictus sauvage.

Goering comprit aussitôt que le roi avait l'intention de mettre à profit la largeur et la longueur du lac que le Fleuve formait à cet endroit pour affronter son adversaire : il pourrait ainsi manœuvrer tout à son aise. Mais il jugea plus sage de n'en rien dire pour l'instant.

Jean entreprit de vitupérer Clemens, le traitant de menteur, de traître, de monstre rapace et assoiffé de sang.

Goering ne fut pas dupe de ces allégations. Le souvenir qu'il gardait des deux hommes le persuadait que le menteur, le traître et le monstre rapace, c'était plutôt Jean. Il se demanda comment les hommes qui avaient participé au vol du bateau avaient réussi à dissimuler la vérité à ceux qui étaient venus par la suite grossir leurs rangs.

— Sire, vous avez accompli un très long voyage, aussi difficile que périlleux. Votre équipage a dû subir de lourdes pertes. Combien de vos premiers compagnons reste-t-il à bord ?

Les yeux de Jean s'étrécirent.

— Que voilà une étrange question ! Pourquoi me la posez-vous ?

Goering haussa les épaules.

— Par simple curiosité. Vu le nombre de peuplades sauvages qui vivent le long du Fleuve, je suis certain qu'on a dû souvent tenter de s'emparer de votre vaisseau. Après tout, c'est…

— Un trésor qui vaut beaucoup plus que son poids en diamants. Oui, vous avez raison. Tudieu ! j'en aurais pour des journées entières à vous conter les furieuses batailles que nous avons dû livrer pour l'empêcher de tomber en des mains ennemies. Pour ne rien vous cacher, des cinquante que nous étions au départ du Parolando, nous ne sommes plus que deux : Strubewell et moi.

On pouvait en conclure que Jean s'était arrangé pour qu'aucun bavard ne fût en mesure de révéler la vérité aux nouvelles recrues. Une poussée dans le dos à la faveur de l'obscurité d'une nuit d'orage, un « plouf » que personne n'entend ; une querelle provoquée par Jean ou par Strubewell, et le renvoi du subordonné pour incompétence ou insubordination. Il existait tant de moyens d'assassiner quelqu'un, tant de prétextes pour l'expulser du bateau ! Les accidents, les batailles, les désertions feraient le reste.

Cela expliquait peut-être aussi pourquoi Burton n'avait pas dévoilé la véritable identité de frère Fenisko. Si Jean

découvrait le pot aux roses, il saurait que Goering savait qu'il mentait, et serait sans doute tenté de provoquer un « accident » pour se débarrasser de lui avant que le *Rex* n'arrive à Aglejo. De cette manière, le roi aurait l'assurance que La Viro ne recevrait pas de rapport défavorable sur son auguste personne.

Goering se montrait-il exagérément suspicieux ? Il se posa la question et conclut par la négative.

24

Ils avaient quitté le grand salon pour gagner la salle panoramique aménagée dans la proue du « texas ». Cette pièce semi-circulaire était fermée par des panneaux de verre incassable. La cage de l'ascenseur qui traversait la salle située à l'étage supérieur pour desservir le poste de pilotage s'intégrait à la cloison du fond. Le mobilier se composait de chaises et de tables, de plusieurs sofas et d'un petit bar. Comme presque partout dans le bateau, de la musique imprégnait l'air, retransmise d'un poste central ; on pouvait néanmoins l'interrompre si on le désirait. Après quelques propos consacrés au rebobinage, qui exigerait au moins deux mois, Goering aiguilla la conversation sur la bataille à venir. Il avait envie de dire : « A quoi bon combattre ? Quel bénéfice en retirerez-vous ? Pourquoi faut-il que toutes les personnes présentes à bord de votre bateau ou de celui de Clemens s'exposent à la mort, à la mutilation et à de terribles souffrances, au nom de quelque chose qui s'est passé il y a des dizaines d'années ? J'ai l'impression que vous êtes aussi fous l'un que l'autre, Clemens et vous. Pourquoi ne passez-vous pas l'éponge ? Clemens ne possède-t-il pas lui aussi son bateau, maintenant ? A quoi lui servirait-il d'en avoir deux ? Ce qui ne se produira pas, d'ailleurs : l'un des deux bâtiments va être détruit, et je crains fort que ce ne soit le vôtre, Sire. Il n'est guère possible d'en douter, si l'on considère le tonnage et la puissance de feu de votre futur adversaire. »

Mais au lieu de cela, il déclara :

— La bataille n’est peut-être pas inéluctable. Après tant d’années, la rancune de Clemens se sera forcément émoussée. Et vous, Sire, vous entendez vous venger de ce qu’il ait tenté de vous tuer. Ne pouvez-vous lui pardonner ? Le temps atténue souvent l’ardeur des plus vives passions, permettant ainsi à la raison de reprendre ses droits. Peut-être…

Jean haussa les épaules et leva les mains au ciel.

— Croyez-m’en, Frère Fenisko, je serais le premier à remercier le Seigneur si Clemens avait recouvré ses esprits et renoncé à ses humeurs guerrières. Je suis un homme de paix. Je n’aspire qu’à vivre en bonne amitié avec tous mes semblables. Jamais je ne tirerais le premier l’épée contre quelqu’un.

— Qu’il m’est agréable de vous entendre parler ainsi ! Soyez persuadé que La Viro sera très heureux de s’entremettre pour vous aider, Clemens et vous, à régler de manière amiable les différends qui pourraient vous opposer. Comme nous tous ici, il désire ardemment éviter un bain de sang, vous réconcilier et, si possible, établir des liens d’amour entre vous.

Le visage de Jean se rembrunit.

— Il m’étonnerait fort que ce possédé du démon, cette créature sanguinaire, accepte même de me rencontrer… Si ce n’est pour me tuer !

— Nous ferons de notre mieux pour organiser une entrevue.

— Ce qui me tourmente et me porte à croire que Clemens me hait toujours, c’est que sa femme, ou plutôt son ex-femme, a péri accidentellement au cours de la bataille que nous avons dû livrer pour conserver la possession du bateau. Ils s’étaient séparés, mais il l’aimait encore. Je crains qu’il ne me tienne pour responsable de sa mort.

— Mais ceci est arrivé avant l’interruption des résurrections. Elle aura simplement été transportée quelque

part ailleurs.

— Peu importe. Il ne la reverra sans doute jamais, et pour lui, cela revient au même que si elle était morte. De toute façon, il l'avait déjà perdue : comme vous le savez peut-être, elle était amoureuse de ce Français au grand nez appelé Cyrano de Bergerac.

Jean rugit de rire.

» Il faisait partie du commando qui m'a enlevé. Je lui ai flanqué un sacré coup sur la nuque en m'échappant de leur hélicoptère ! C'est lui également qui a planté sa lame dans la cuisse du capitaine Gwalchgwynn ; il peut se vanter d'être le premier homme à avoir défait Gwalchgwynn l'épée à la main.

Celui-ci affirme que son attention a été distraite, sans quoi Bergerac n'aurait jamais réussi à percer sa garde. Il ne va pas être content si nous faisons la paix, Clemens et moi : il brûle lui aussi de se venger !

Hermann se demanda si Gwalchgwynn-Burton éprouvait réellement le sentiment que le roi lui prêtait ; il le chercha du regard et ne le trouva pas : l'Anglais s'était de nouveau éclipsé.

Deux hommes entrèrent alors, apportant de petits tonnelets d'alcool étendu d'eau. Goering reconnut l'un d'eux. Toutes ses anciennes connaissances se trouvaient-elles donc à bord de ce bateau ?

Il s'agissait d'un individu de taille moyenne, au visage agréable, mince mais musclé, aux cheveux coupés court tirant sur le roux et aux yeux noisette, qui s'appelait James McParlan. Il était entré au Parolando le lendemain du jour où Hermann y était lui-même arrivé. Hermann l'avait aussitôt entrepris sur l'Eglise de la Seconde Chance et s'était heurté à une résistance polie mais ferme.

Si Goering se souvenait aussi bien de lui, cela venait de ce que McParlan n'était autre que le détective de l'agence Pinkerton qui, au début des années 1870, avait réussi à s'infiltrer parmi les Molly Maguires, puis à les détruire. Sous

ce nom de Molly Maguires se dissimulait une organisation terroriste clandestine, créée par les mineurs irlandais travaillant dans les charbonnages des comtés de Schuykill, Carbon, Columbia et Luzerne, en Pennsylvanie. Allemand du XXe siècle, Goering n'aurait probablement jamais entendu parler de cette affaire s'il ne s'était intéressé de près aux aventures de Sherlock Holmes. Il avait lu quelque part que A. Conan Doyle s'était inspiré des Molly Maguires, de McParlan et des comtés miniers de la Pennsylvanie pour en faire respectivement les Scowrers, le McMurdo et la Vermissa de son roman *La Vallée de la Peur.* Ceci l'avait incité à lire le livre que Pinkerton avait consacré aux exploits de McParlan, sous le titre *Les Molly Maguires.*

En octobre 1873, McParlan avait réussi à s'infiltrer dans la société secrète sous le pseudonyme de James McKenna. Le jeune détective avait couru souvent de graves dangers, que seuls son courage, son mordant et sa présence d'esprit lui avaient permis de surmonter. Après avoir joué trois années ce rôle périlleux, il avait exposé au grand jour les rouages internes de l'organisation et révélé le nom de ses membres. Les principaux terroristes avaient été pendus, le pouvoir des Molly Maguires brisé ; et les propriétaires des charbonnages avaient pu continuer à traiter les mineurs comme des serfs pendant plusieurs décennies encore.

En ressortant de la pièce, McParlan passa près d'Hermann et le dévisagea rapidement. Son visage demeura parfaitement inexpressif ; Hermann n'en fut pas moins persuadé qu'il l'avait reconnu : il avait détourné les yeux avec un empressement excessif. De plus, McParlan était un détective exercé, et il lui avait dit un jour qu'il n'oubliait jamais un visage.

Qu'est-ce qui l'avait retenu d'aborder Goering pour lui rappeler leur rencontre ? La discipline qui s'imposait à un marine durant ses heures de service, ou quelque autre raison ?

Burton rentra et vint se joindre à eux. Quelques minutes plus tard, il se rendit dans les toilettes situées près de l'ascenseur. S'excusant auprès de ses compagnons, Goering l'imita. Il le retrouva planté devant la stalle la plus éloignée de la porte, sans personne d'autre dans le voisinage. Il alla se poster près de lui, et tout en urinant, lui glissa à voix basse et en allemand :

— Merci de n'avoir pas révélé mon véritable nom au roi Jean.

— Ce n'était certainement pas par sympathie pour vous.

Burton rabattit son kilt, se retourna et s'approcha d'un lavabo.

Hermann le suivit promptement. Profitant de ce que le ruissellement de l'eau couvrait sa voix, il déclara :

— Je ne suis plus l'Hermann Goering que vous avez connu.

— P't'être bien. M'étonnerait qu'il me botte plus que l'autre.

Hermann brûlait de lui expliquer la métamorphose qu'il avait subie, mais il n'osa pas s'attarder à le faire, et regagna précipitamment le salon panoramique.

Jean lui dit aussitôt qu'ils allaient se rendre sur le pont, d'où il jouirait d'une vue plus dégagée sur le lac dans lequel le bateau venait de s'engager.

Devant eux, à perte de vue, des pitons rocheux de toute forme et de toute taille jaillissaient des flots. Leur pierre était en général rose, mais il y en avait aussi des noirs, des bruns, des violets, des verts, des pourpres, des oranges et des bleus. Cinq pour cent d'entre eux environ comportaient des bandes horizontales de largeur inégale, rouges, vertes, blanches et bleues.

Hermann expliqua qu'à l'extrémité ouest du lac, les montagnes se rapprochaient pour former une passe d'à peine plus de soixante mètres de large, enserrée entre des parois abruptes hautes de deux mille mètres. Le courant y était si violent qu'aucune embarcation à voile ou à rame ne

pouvait le remonter. Les bateaux ne franchissaient la passe que d’amont en aval, et ce, en nombre très restreint.

Cependant, il y avait bien longtemps de cela, des voyageurs avaient taillé un étroit sentier au flanc de la falaise sud, à cent cinquante mètres au-dessus de l’eau. Il rejoignait l’autre bout de la passe, distant d’un kilomètre et demi, et permettait ainsi de franchir celle-ci à pied.

— Immédiatement après la passe, le Fleuve s’étale de nouveau pour atteindre un kilomètre et demi de large, mais la vallée reste très étroite. Bien qu’on y trouve des pierres à graal, personne n’y vit ; à cause du courant, je suppose, qui est trop fort pour que l’on puisse pêcher ou naviguer sans être entraîné vers le détroit ; et aussi parce que le soleil n’y apparaît pas très longtemps. Il existe cependant, à cinq cents mètres en amont, une espèce de baie où les bateaux peuvent mouiller.

» Quelques kilomètres plus haut, la vallée s’élargit considérablement. C’est là que commence le pays des titanthropes ou des ogres, ces géants velus aux énormes nez. D’après certaines rumeurs, un si grand nombre d’entre eux ont été tués que la moitié de la population de cette région se compose maintenant d’humains de taille normale.

Goering marqua une pause, sachant que ce qu’il s’apprêtait à dire allait, ou aurait dû, vivement intéresser son auditeur.

— On estime qu’entre la passe et la source du Fleuve, il n’y a *pas plus* de trente-deux mille kilomètres.

Il espérait amener Jean à penser qu’il ferait mieux de poursuivre son voyage. Si la source du Fleuve était si proche, qu’avait-il besoin de s’arrêter ici pour livrer bataille ? D’autant plus qu’il avait de fortes chances d’être vaincu. Pourquoi n’irait-il pas jusqu’à la naissance du Fleuve, et, de là, ne lancerait-il pas une expédition en direction de la Tour des Brumes ?

— Ah oui ?

Si le souverain avait mordu à l’hameçon, il n’en laissa rien paraître. Il ne sembla s’intéresser qu’à la passe, et à ses alentours immédiats.

Des questions qu’il posa sur ce point, Goering déduisit assez vite ce qu’il avait en tête. La baie fournirait un excellent mouillage pendant les opérations de rebobinage ; le détroit constituait un emplacement presque idéal pour attendre le *Bateau Libre.* Si le *Rex* parvenait à le surprendre alors qu’il traverserait ce goulet, quelques torpilles lancées sur sa route suffiraient sans doute à l’envoyer par le fond. Ces torpilles, cependant, il faudrait les télécommander, car la passe comportait au moins trois méandres.

De plus, en relâchant dans la baie pour procéder aux préparations, Jean soustrairait son équipage à l’influence pacifiste des adeptes de la Seconde Chance.

Les déductions de Goering se révélèrent exactes. Après avoir consacré un jour à La Viro, Jean appareilla, franchit le détroit, et mouilla dans la baie ; il fit alors construire un dock flottant, retenu par des ancres, pour relier le *Rex* au rivage. De temps à autre, le roi et quelques-uns de ses officiers, ou ceux-ci seulement, revenaient à Aglejo à bord d’une vedette. Jamais ils n’acceptèrent l’invitation qu’on leur fit d’y passer la nuit ou d’y séjourner un peu plus longtemps.

Jean assura à La Viro qu’il n’allait pas se hasarder à ramener le *Rex* sur le lac pour transformer celui-ci en champ de bataille.

La Viro le supplia de rechercher une paix honorable, par la voie de négociations pour lesquelles il proposait ses bons offices.

Jean refusa deux fois. A sa troisième entrevue avec La Viro, il surprit ce dernier, ainsi que Goering, en acceptant de négocier.

— Mais ce sera certainement peine et temps perdus. Clemens est un obsédé ; je suis sûr qu’il n’a que deux idées en tête : récupérer son bateau et me tuer.

La Viro se réjouit des bonnes dispositions du souverain. Goering ne partagea pas son optimisme ; entre ce que Jean disait et ce qu'il faisait, il y avait souvent un monde.

En dépit des exhortations de La Viro, le roi ne permit pas que des missionnaires viennent parler de l'Eglise à son équipage. Il avait placé des sentinelles en armes au bout du sentier taillé dans la falaise pour arrêter ceux qui tenteraient de venir par cette voie ; sous prétexte, bien entendu, de se prémunir contre une attaque surprise des marines de Clemens. La Viro lui faisant observer qu'il n'avait pas le droit d'interdire le passage à des non-belligérants, il répondit qu'il n'avait pris, sur ce point, aucun engagement. Il était seul juge de ce qu'il avait le droit de faire ou non du moment qu'il avait la maîtrise du terrain.

Trois mois s'écoulèrent. Hermann attendait toujours l'occasion de s'entretenir seul à seul avec Burton et Frigate. Mais ils ne venaient pas souvent à Aglejo, et il n'avait pas encore réussi à les prendre à part durant l'une de leurs rares visites.

Un beau matin, il fut appelé au temple. La Viro lui fit part de la nouvelle qui venait d'arriver, relayée par les tam-tams : le *Bateau Libre* serait à Aglejo d'ici une quinzaine de jours. Le souverain pontife désirait que Goering aille l'accueillir comme il avait accueilli le *Rex.*

Si Clemens ne s'était pas montré très chaleureux envers Hermann lorsque celui-ci séjournait au Parolando, il n'avait, du moins, manifesté aucun penchant sanguinaire. En pénétrant dans la timonerie du *Bateau Libre,* Hermann fut surpris du plaisir qu'il éprouvait à le revoir, ainsi que son ami Joe Miller, le gigantesque titanthrope. De plus, l'Américain le reconnut en quelques secondes, tandis que Miller affirmait y être parvenu instantanément par l'odorat.

— Et pourtant, vous ne fentez plus ecvactement pareil ; votre odeur est plus agréable.

— C'est sans doute l'odeur de la sainteté ! s'esclaffa Hermann.

Clemens ricana.

— La vertu et le vice correspondraient donc chacun à des réactions chimiques déterminées ? Pourquoi pas, après tout ! Dis-moi, Joe : à quoi ressemble mon odeur, après ces quarante années de voyage ?

— Fa tient de la piffe de vieille panthère.

Sans que l'atmosphère fût exactement celle qui préside aux retrouvailles de vieux amis après une longue séparation, Goering eut l'impression qu'ils étaient, eux aussi, heureux de le revoir. D'où cela provenait-il ? D'un sentiment de nostalgie un peu trouble, pimenté éventuellement d'un soupçon de remords ? Ils s'estimaient peut-être responsables de ce qui lui était arrivé au Parolando ? Mais Clemens avait, au contraire, fait tout son possible pour le persuader de quitter le pays avant que les choses ne tournent mal pour lui !

Ils lui résumèrent brièvement les événements survenus depuis leur dernière rencontre ; il leur raconta ce qu'il lui était advenu dans l'intervalle.

Ils descendirent au grand salon pour boire un verre et lui présenter les notabilités du bord. On fit appeler Cyrano de Bergerac, qui croisait le fer sur le pont d'envol.

Le Français ne se souvenait que vaguement de lui. Mais quand Clemens eut évoqué ses activités passées, il se rappela l'avoir vu prêcher au Parolando.

Hermann observa que leurs relations s'étaient nettement améliorées avec le temps. Clemens paraissait avoir surmonté la profonde aversion qu'il portait à Cyrano, lui avoir pardonné de s'être mis en ménage avec Olivia, son ex-épouse. Les deux hommes bavardaient, plaisantaient, riaient maintenant ensemble sans la moindre contrainte.

Mais les meilleures choses ont une fin. Hermann dut en venir à un sujet moins agréable.

— Vous avez sans doute entendu dire que le bateau du roi Jean a touché Aglejo il y a trois mois ? Et qu'il vous

attend à la sortie du goulet commandant l’extrémité ouest du lac ?

Clemens poussa un juron.

— Nous savions que l’écart se réduisait rapidement entre nous ; mais pas que Jean avait cessé de fuir !

Hermann relata les événements survenus depuis le jour où il était monté sur le *Rex.*

— La Viro espère que Jean et vous saurez vous pardonner mutuellement. Il estime qu’après tant d’années, peu importe de savoir qui a le premier offensé l’autre. Il dit que…

Le visage de Clemens s’empourpra de colère.

— Il est facile à La Viro de prêcher le pardon des offenses ! Qu’il prêche jusqu’au Jugement dernier si ça l’amuse, ce n’est pas moi qui l’en empêcherai. Un sermon n’a jamais fait de mal à personne, au contraire – surtout quand on a besoin de piquer un petit somme.

» Mais je ne suis pas venu jusqu’ici au prix de tant de privations, de peines et d’épreuves, je n’ai pas avalé tant de couleuvres pour me contenter de pincer l’oreille de cette pourriture de Jean en lui disant : *je sais bien qu’en dépit des apparences, tu as un cœur d’or ; embrassons-nous et tirons un trait sur le passé !*

Sacré Jean ! Tu t’en es donné du mal pour me prendre mon bateau et le défendre contre la convoitise des fripouilles qui voulaient t’arracher un bien si durement acquis. Qu’est-ce que j’ai pu te détester, te mépriser ! Mais c’est bien loin tout ça : je suis trop con pour t’en vouloir encore.

» Trop con ? Tu parles ! Je vais le couler ce bateau ! Ce rafiot que j’ai tellement aimé, je n’en veux plus maintenant. Jean l’a déshonoré, souillé, empuanti ! Je vais l’anéantir pour qu’il n’offense plus la vue ! Quant à Jean sans Terre, c’est Jean sans Vie qu’on l’appellera lorsque j’en aurai fini avec lui : je vais m’arranger pour en débarrasser ce monde !

— Nous espérions qu’après un si long délai – sur la Terre, deux générations se seraient déjà succédé – votre haine aurait perdu de sa virulence, se serait peut-être même complètement éteinte…

— Eteinte ? Ben voyons ! Il m’est arrivé de passer des heures, des jours, des semaines, des mois, et même une année entière sans penser à Jean. Mais quand j’étais las de remonter sans fin le Fleuve, quand je rêvais de descendre à terre et d’y rester, de ne plus entendre le boucan des roues à aubes, de rompre l’assommante routine – trois arrêts par jour pour rechercher le batacitor et les graals, les sempiternels différends et détails pratiques à régler, mon cœur qui cessait de battre chaque fois que j’apercevais sur la berge un visage ressemblant à celui de ma Livy, de ma Suzy, de ma Jean ou de ma Clara bien-aimées, et qui, vérification faite, n’était jamais le leur… quand j’étais las, donc, et sur le point de dire : *Oh, Cyrano ! Prends le commandement. Moi, je vais à terre me reposer et me divertir un peu ; je ne veux plus voir ce superbe monstre flottant. Conduis-le vers la source du Fleuve et ne le ramène jamais en arrière !* Alors je me souvenais de Jean, de ce qu’il m’avait fait, et de ce que j’allais lui faire. Je me ressaisissais et je criais : *En avant ! Serrons les dents ! Nous ne nous arrêterons pas avant d’avoir rattrapé cette ordure de Jean et l’avoir envoyé au fond du Fleuve !* Et c’est cela qui m’a donné le courage de tenir le coup durant l’espace de deux générations, comme vous dites ; la pensée de mon devoir et de mon plus cher désir : tordre le cou à Jean sans Terre, après m’être délecté de ses glapissements de terreur !

— Je suis désolé de vous entendre parler ainsi, ne put que dire Hermann.

Poursuivre la discussion n’aurait servi à rien.

25

Souffrant de nouveau de sa maudite insomnie, Burton quitta discrètement la cabine sans réveiller Alice qui dormait paisiblement. Il parcourut la coursive faiblement éclairée, sortit sur le « texas », gagna le pont d'envol du *Rex.* Le brouillard s'amoncelait contre le bastingage du pont B, noyant déjà complètement le pont A. A l'aplomb du bateau, le firmament étincelait encore, mais des nuages accouraient rapidement de l'ouest. De part et d'autre du Fleuve, les montagnes barraient le ciel, dont elles ne laissaient apparaître qu'une infime portion. Bien que la petite baie où le *Rex* mouillait fût située à trois bons kilomètres en amont de la passe, la vallée demeurait très encaissée. Cet endroit sombre et froid vous flanquait le cafard. Jean avait eu beaucoup de mal à soutenir le moral de ses hommes.

Burton bâilla, s'étira, se demanda s'il n'allait pas allumer une cigarette, ou peut-être même un cigare. Foutue insomnie ! Depuis soixante ans qu'il vivait sur ce monde, il aurait dû découvrir le moyen de vaincre cette terrible infirmité qui l'avait déjà handicapé durant cinquante ans sur la Terre (c'était à l'âge de dix-neuf ans qu'il l'avait contractée).

Des techniques pour la combattre, on lui en avait proposé à la pelle ! Les hindous en connaissaient une douzaine ; les musulmans autant. Les tribus sauvages du Tanganyika possédaient chacune les leurs, garanties infaillibles. Et sur ce monde, il en avait essayé une ribambelle d'autres. Nur el-Musafir, le soufi, lui avait enseigné une méthode qui avait d'abord paru plus efficace

que toutes les précédentes. Mais au bout de trois ans, insidieusement, nuit après nuit, l'ennemi avait grignoté le terrain perdu pour s'assurer de nouveau une solide tête de pont. Depuis quelque temps, Burton s'estimait heureux quand il parvenait à bien dormir deux nuits par semaine.

Nur lui avait dit :

— Pour vaincre ton insomnie, il faut que tu en découvres la cause. Tu pourras alors couper le mal à sa racine.

— Ouaip ! Si seulement je savais où elle se terre, cette fichue racine, j'aurais tôt fait de l'extirper, et ce n'est pas seulement de mon insomnie que je me rendrais maître, mais du monde entier !

— Il faudrait d'abord te rendre maître de toi-même. Mais si tu y réussissais, la maîtrise du monde t'apparaîtrait comme une ambition bien futile.

Les deux sentinelles de faction à l'entrée arrière du « texas » allaient et venaient dans la pénombre. Elles s'avançaient jusqu'au milieu du pont d'envol, se présentaient cérémonieusement les armes, faisaient demi-tour, revenaient au bord de la piste, pivotaient de nouveau sur elles-mêmes, et recommençaient leur manège.

C'étaient Tom Mix et Grapshink qui étaient de quart. Burton n'hésita pas à aller s'entretenir avec eux, vu qu'il y avait deux sentinelles à l'avant du « texas », deux autres dans la timonerie, et bien d'autres encore en différents points du bateau. Depuis le coup de main effectué par les hommes de Clemens, Jean le faisait garder très sérieusement la nuit.

Burton bavarda un moment avec Grapshink, qui était un Amérindien, dans le dialecte natal de celui-ci : il s'était donné la peine de l'apprendre. Tom Mix intervint dans la conversation pour raconter une histoire grivoise. Les trois hommes éclatèrent de rire, mais Burton déclara ensuite que cette blague, il l'avait déjà entendu raconter sous une autre version à Harar, en Ethiopie. Grapshink confessa alors que lui aussi l'avait entendu raconter, sous une autre version

encore, quand il se trouvait sur la Terre, soit aux alentours de l’an trente mille avant Jésus-Christ.

Burton décida d’aller inspecter les autres sentinelles. Il descendit l’escalier conduisant au pont B et se dirigea vers la poupe du navire. En traversant le halo diffus d’une lampe voilée par le brouillard, il perçut du coin de l’œil un mouvement sur sa gauche. Avant qu’il n’ait eu le temps de se tourner dans cette direction, il reçut un violent coup sur la tête.

Il se réveilla un peu plus tard, allongé sur le dos, le regard perdu dans le brouillard. Des sirènes hululaient, certaines tout près de lui. Une vive douleur lui vrillait l’arrière du crâne. Palpant l’endroit douloureux, il sentit une grosse bosse, et un liquide visqueux lui englua les doigts. Quand il se releva, étourdi, les jambes flageolantes, il vit que toutes les lumières du bateau étaient allumées. Des gens passèrent à sa hauteur en criant. L’un d’entre eux s’arrêta tout près de lui. C’était Alice.

— Qu’est-ce qui est arrivé ? s’exclama-t-elle.

— Je n’en sais rien, sauf qu’on m’a assommé.

Il voulut se diriger vers la proue, mais dut s’arrêter pour s’arc-bouter d’une main contre la cloison.

— Doucement ! dit Alice. Je vais t’aider à gagner l’infirmerie.

— Pas question ! Aide-moi plutôt à me rendre à la timonerie. Il faut que je fasse mon rapport au roi.

— Tu es fou ! Tu souffres peut-être d’une commotion ou d’une fracture du crâne. C’est sur un brancard que tu devrais être !

— Et puis quoi encore ? grommela-t-il, en repartant.

Elle lui prit un bras, se le glissa autour de l’épaule, de manière qu’il puisse s’appuyer en partie sur elle, et entreprit de l’aider à gagner la proue. Le fracas des chaînes frottant sur les écubiers leur apprit qu’on relevait les ancres. Les servants des mitrailleuses et des lance-fusées gagnaient leurs postes de combat.

Alice interpella un homme.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas ! Quelqu’un m’a dit que des voleurs avaient fauché la grande vedette ; ils seraient partis vers l’amont.

Burton en conclut que si la chose était exacte, il avait dû se faire assommer par un guetteur que les voleurs avaient placé là pour éviter d’être surpris.

Ces « voleurs », ils appartenaient certainement à l’équipage du *Rex.* Personne ne pouvait, semblait-il, se glisser à bord sans être repéré. Sonars, radars et détecteurs d’infrarouge entraient en action dès la tombée du jour, et ce depuis le coup de main. Leurs opérateurs ne risquaient pas de s’endormir : le dernier que l’on avait surpris assoupi, dix ans plus tôt, s’était vu jeté à l’eau dans les deux minutes suivant la découverte de sa faute. Parvenu au poste de pilotage, Burton dut attendre quelques minutes avant que le roi trouve un instant à lui accorder. Fou de rage, celui-ci allait et venait comme un ours en cage, donnant ses ordres entre deux jurons. Il écouta le récit de son capitaine sans manifester la moindre compassion ; pour finir, il dit :

— Allez à l’infirmerie, Gwalchgwynn. Si le docteur vous juge inapte au service, Demugts vous remplacera. De toute façon, les marines ne peuvent pas faire grand-chose en l’occurrence.

— A vos ordres, Sire.

Burton se rendit à l’infirmerie, sise au pont C, où le docteur Doyle lui radiographia le crâne, pansa sa blessure et lui ordonna de rester quelque temps allongé.

— Il n’y a ni commotion cérébrale ni fracture. Tout ce qu’il vous faut, c’est un peu de repos.

Burton se mit donc au lit. Peu après, la voix de Strubewell jaillit des haut-parleurs pour annoncer que douze personnes, sept hommes et cinq femmes, étaient portées manquantes.

Jean prit alors le relais, visiblement trop furieux pour laisser à son second le soin de donner le nom des

déserteurs. D’une voix tremblante de colère, il les traita de « chiens sournois, pourceaux de rebelles, putois puants, lâches chacals et hyènes au ventre jaune ».

— Belle ménagerie ! observa Burton à l’intention d’Alice.

Il écouta attentivement la liste des fuyards. C’étaient tous des gens qu’il soupçonnait d’être des agents, attendu qu’ils prétendaient avoir vécu postérieurement à 1983.

Jean était persuadé qu’ils avaient déserté parce qu’ils avaient peur de se battre. Si la fureur ne lui avait pas obscurci l’esprit, il se serait souvenu que ces douze hommes et femmes avaient montré leur courage en de nombreuses occasions.

Burton, lui, savait pourquoi ils s’étaient enfuis. Ils voulaient regagner la tour le plus rapidement possible et ne tenaient pas à se trouver pris dans une bataille qu’ils jugeaient parfaitement inutile. C’était pourquoi ils avaient volé la vedette et remontaient maintenant le Fleuve aussi vite qu’ils le pouvaient. Ils estimaient sans doute que Jean serait trop préoccupé par la proche arrivée de Clemens pour se lancer à leur poursuite.

Le roi, effectivement, redoutait que le *Bateau Libre* ne s’engage dans le détroit alors que le *Rex* donnerait la chasse aux déserteurs. Les sentinelles postées sur le sentier qui surplombait la passe étaient, certes, munies d’un émetteur-récepteur de radio leur permettant de signaler immédiatement l’apparition de l’adversaire ; mais si le *Rex* naviguait alors trop loin en amont, il n’aurait peut-être pas le temps de revenir à temps pour empêcher le *Bateau Libre* de franchir le détroit.

Jean décida néanmoins de courir ce risque. Il n’allait pas laisser les déserteurs prendre le large impunément avec la vedette ; d’abord parce qu’il avait besoin de celle-ci pour la bataille à venir, ensuite parce qu’il brûlait de rattraper et de châtier les douze traîtres.

Au bon vieux temps, sur la Terre, il les aurait soumis à la torture. Leur faire goûter du chevalet, de la roue et du

bûcher ne lui aurait sans doute toujours pas déplu, mais il savait que des procédés aussi barbares provoqueraient la révolte de son équipage, ou du moins de la majeure partie de ses membres. Ceux-ci toléreraient, à la rigueur, qu'on fusille les coupables, parce qu'il fallait bien que la discipline fût maintenue et qu'en outre, le vol de l'embarcation aggravait leur cas.

Burton poussa soudain un gémissement.

— Qu'y a-t-il, mon chéri ? demanda Alice.

— Ce n'est rien, juste un élancement.

La présence d'autres infirmières lui interdit de s'expliquer ; il venait de songer que Strubewell était resté à bord du *Rex.* Pourquoi ? Pour quelle raison n'était-il pas parti avec les autres agents ?

Et Podebrad ? Podebrad, l'ingénieur tchèque, le principal suspect ! Son nom, lui non plus, ne figurait pas sur la liste !

Cela faisait une question de plus à ajouter à celles, déjà fort nombreuses, qu'il poserait un jour à un agent. *Un jour ?* Peut-être convenait-il de ne pas attendre plus longtemps. Ne valait-il pas mieux aller sur-le-champ dire la vérité au roi Jean ? Le souverain aurait tôt fait de jeter Strubewell et Podebrad aux fers et de leur extorquer des aveux sans s'embarrasser de scrupules d'aucune sorte.

Non. Le moment était mal choisi. Jean avait d'autres chats à fouetter pour l'instant et il ne pourrait s'occuper de cette affaire qu'après la bataille. De plus, les deux suspects s'en tireraient tout bonnement en se suicidant.

Etait-ce bien sûr ?

Les agents n'allaient-ils pas hésiter à se donner la mort maintenant que les résurrections avaient cessé ?

Cela restait à voir. Ce n'était pas parce que les habitants de la vallée ne ressuscitaient plus qu'il en allait de même pour les agents. Rien ne prouvait que ceux-ci ne revenaient pas à la vie quelque part ailleurs, dans la tour ou dans les immenses salles souterraines.

Oui, mais cette hypothèse était peu vraisemblable. Si les agents ressuscitaient ailleurs, ils n'auraient pas hésité à utiliser ce qu'il baptisait « la voie suicide-express » pour regagner la tour au lieu d'emprunter un lent bateau à aubes.

Si Strubewell, Podebrad et lui-même survivaient à la bataille, il vaudrait mieux qu'il les prenne par surprise, les assomme avant qu'ils n'aient le temps de recourir au code qui libérerait le poison contenu dans les petites boules noires greffées sur leur cerveau, puis les hypnotise quand ils reprendraient conscience.

Cette perspective le rasséréna ; mais il ne comprenait toujours pas pour quelle raison ces deux ostrogoths n'avaient pas fichu le camp avec les douze autres.

Seraient-ils demeurés en arrière pour saboter le bateau dans le cas où Jean aurait été sur le point de capturer leurs complices ?

C'était la seule explication plausible ; il fallait donc avertir immédiatement le roi.

Mais le monarque le croirait-il ? N'allait-il pas penser que « Gwalchgwynn » avait perdu l'esprit à la suite du coup qu'il avait reçu sur le crâne ?

Peut-être, mais son incrédulité ne résisterait certainement pas aux témoignages de Kazz, Alice, Loghu, Frigate, Nur, Mix, London et Umslopogass.

Seulement, Strubewell et Podebrad risquaient dans l'intervalle de se rendre compte de ce qui se passait et de prendre la poudre d'escampette ; ou, pis encore, de faire sauter le bateau si tel était leur plan.

Du doigt, il fit signe à Alice de s'approcher. Quand elle fut près de lui, il lui demanda à voix basse d'aller transmettre un message à Nur el-Musafir. Il fallait que celui-ci poste un ou plusieurs de leurs amis à proximité de Podebrad dans la chaufferie et de Strubewell dans la timonerie. Si l'un ou l'autre se comportait de manière suspecte, faisait quoi que ce soit qui pût menacer le *Rex,* il convenait de l'endormir

aussitôt d’un solide coup de gourdin, et si la chose se révélait impossible, de le poignarder ou de lui tirer dessus.

Les yeux d’Alice s’agrandirent.

— Mais pourquoi ?

— Je t’expliquerai plus tard ! Va vite, pendant qu’il est encore temps !

Nur saisirait ce que cet ordre signifiait, et il s’arrangerait pour qu’il soit exécuté. Il ne serait pas facile d’introduire un complice dans la chaufferie et la timonerie. Tout le monde avait un poste attitré, et l’abandonner sans autorisation pour quelque motif que ce fût constituait une faute grave. Le Maure devrait donc mettre en œuvre toutes les ressources de son esprit fertile pour envoyer quelqu’un surveiller les deux suspects.

— J’ai trouvé ! s’exclama soudain Burton.

Décrochant le téléphone de l’infirmerie, il appela le poste de pilotage. L’opérateur qui lui répondit voulut lui passer Strubewell, mais il insista pour avoir le roi en personne. Bien qu’en maugréant, Jean satisfit à sa requête et descendit prendre la communication dans la salle panoramique ; arrivé là, il actionna un interrupteur qui interdisait d’entendre leur conversation depuis la timonerie, à moins, bien entendu, que la ligne n’eût été mise sur écoute.

— Sire, dit Burton, une idée m’est venue. Qu’est-ce qui nous dit que les déserteurs n’ont pas placé une bombe à bord du bateau ? Une bombe qu’ils pourraient mettre à feu en envoyant un signal codé si nous étions sur le point de les rattraper ?

Après un court instant de silence, Jean répondit d’une voix légèrement suraiguë :

— Vous croyez qu’ils l’ont fait ?

— Du moment que j’y ai pensé, pourquoi pas eux ?

— Je prends immédiatement les mesures nécessaires. Si vous êtes remis, participez aux recherches.

Le roi raccrocha. Une minute plus tard, la voix de Strubewell tonna dans les haut-parleurs, ordonnant que l’on

fouille jusqu’au moindre recoin du *Rex* pour vérifier qu’aucune bombe n’y était dissimulée. Les officiers devaient organiser sur-le-champ des équipes à cet effet, chacun d’entre eux étant nommément responsable d’un secteur déterminé.

Burton sourit. Sans avoir eu besoin de révéler quoi que ce fût au roi Jean, il avait obligé Podebrad et Strubewell à diriger des recherches destinées à trouver les bombes qu’ils avaient, peut-être, eux-mêmes mises en place !

26

Burton quitta l’infirmerie. Puisqu’on ne lui avait confié la charge d’aucun secteur en particulier, il était libre de ses mouvements. Il avait l’intention de se rendre au pont A, pour inspecter la salle des machines et les soutes à munitions.

Alors qu’il abordait la descente menant au pont B, il entendit des cris et des tirs de pistolet qui paraissaient provenir de plus bas ; il se rua dans cette direction, non sans grimacer de douleur chaque fois que son pied frappait une marche. En arrivant au pont A, il aperçut un attroupement à proximité du bastingage. Il s’en approcha, s’y fraya un passage et regarda ce qui l’avait provoqué.

C’était un mécanicien dénommé James McKenna. Il gisait sur le côté, un pistolet tout près de sa main ouverte ; et un tomahawk profondément fiché dans la tempe.

Dojiji, un gigantesque Iroquois, vint se pencher sur lui pour récupérer l’arme.

— Il a fait feu sur moi et il m’a manqué, dit-il.

Le roi Jean aurait dû faire transmettre ses ordres de bouche à oreille, et non par l’entremise des haut-parleurs. On aurait alors surpris McKenna en train de fixer dix livres de plastic contre la coque du *Rex* dans un coin sombre de la salle des machines. Encore que, finalement, cela n’aurait rien changé. Il était sorti de son recoin d’ombre dès qu’il avait entendu les consignes de fouille, en affectant le plus grand calme. Mais un électricien l’ayant vu et interpellé, il avait tiré sur lui ; il s’était alors enfui et avait abattu un homme et une femme en s’efforçant de gagner une

coursive extérieure. Une équipe de fouille s'était précipitée à ses trousses ; elle avait ouvert le feu sans l'atteindre. Il avait encore blessé l'un de ses poursuivants et raté de peu Dojiji. Maintenant qu'il était mort, il ne pourrait plus expliquer pourquoi il avait tenté de faire sauter le bateau.

Le roi Jean descendit examiner la bombe. Une horloge était reliée à son détonateur ; ses aiguilles indiquaient qu'il restait encore 10 minutes et 20 secondes avant l'explosion.

— Avec une charge pareille, il ne serait rien resté de la coque sur tribord ! releva allègrement un artificier. Je la désamorce, Sire ?

— Oui, et au plus vite, répondit tranquillement le souverain. Mais confirmez-moi une chose auparavant : elle n'est pas munie d'un récepteur radio, n'est-ce pas ?

— Non, Votre Majesté.

Jean fronça les sourcils.

— C'est très bizarre. Il y a là quelque chose qui m'échappe. Pourquoi les déserteurs auraient-ils laissé l'un des leurs derrière eux à seule fin de régler l'horloge, alors qu'il aurait été tellement plus facile de recourir à une mise à feu par radio ? McKenna aurait pu ainsi partir avec eux ; ils n'avaient nul besoin de lui faire courir un tel danger. C'est absurde !

Burton, qui faisait partie du groupe d'officiers accompagnant le roi, ne broncha pas. Il ne voyait pas l'utilité de lui fournir des éclaircissements, si toutefois on pouvait qualifier ainsi les explications qu'il avait à offrir.

McKenna s'était présenté juste après le raid effectué par le commando du *Parseval,* en se portant volontaire pour remplacer l'un des hommes tués lors de cette action. Il paraissait évident, ou du moins très probable, qu'il avait été largué là par un aéroplane, ou qu'il avait sauté du *Parseval* muni soit d'un parachute, soit d'un deltaplane. Comment appelait-on ce genre d'individus au vingtième siècle ? La… la « cinquième colonne »… ? Oui, c'était bien ça. Clemens l'avait infiltré à bord du *Rex* en vue du jour où celui-ci serait

rejoint par le *Bateau Libre,* en le chargeant de faire sauter alors le navire du roi Jean.

Ce que Burton ne comprenait pas, c'était pourquoi Clemens avait ordonné à McKenna d'attendre jusque-là. Pourquoi le saboteur n'avait-il pas reçu mission d'agir à la première occasion favorable ? Pourquoi ce délai de quarante ans ? D'autant plus qu'il était à présumer qu'après avoir passé tant d'années parmi les marins du *Rex,* McKenna se sentirait proche d'eux. A demeurer ainsi coupé de ses amis du *Bateau Libre,* il était quasi inévitable qu'il oublie peu à peu ses devoirs envers ceux dont il ne garderait bientôt plus qu'un lointain souvenir pour se considérer comme solidaire des gens avec lesquels il aurait vécu aussi longtemps.

Cette vérité aurait-elle échappé à Clemens ?

C'était peu vraisemblable. Tous ceux qui avaient lu ses ouvrages le savaient : Clemens était un fin psychologue.

Avait-il donc intimé à McKenna de ne pas couler le *Rex* à moins que la chose ne fût absolument inévitable ?

Désignant le cadavre du doigt, le roi Jean cracha :

— Balancez-moi cette ordure par-dessus bord !

On lui obéit aussitôt. Burton aurait aimé trouver un prétexte pour faire emporter le corps à la morgue, où il aurait pu le trépaner pour vérifier si son cerveau ne contenait pas une minuscule boule noire. Trop tard. Les poissons seraient les seuls à le disséquer.

Exit donc McKenna !

La fouille du bateau se poursuivit, jusqu'à ce qu'on fût assuré qu'aucune autre bombe n'était dissimulée ni à l'intérieur, ni à l'extérieur de sa coque, que des plongeurs avaient inspectée minutieusement.

Burton se dit que si les déserteurs avaient eu la moindre jugeote, ils auraient pris les dispositions voulues pour couler le navire avant de le quitter, de sorte que ni le *Rex,* ni ses avions, ne puissent se lancer à leur poursuite. Mais on avait affaire à des agents, qui abhorraient la violence, tout en

demeurant capables de l’utiliser lorsque la situation l’exigeait.

McKenna était-il un agent ou un homme de Clemens ? On avait perdu, en jetant son cadavre dans le Fleuve, l’unique moyen de répondre à coup sûr à cette question.

Une chose en tout cas était certaine : ni Podebrad ni Strubewell n’étaient des saboteurs.

Mais pourquoi, dans ce cas, étaient-ils restés à bord du *Rex ?*

Il retourna le problème dans tous les sens, et en entrevit soudain la solution.

Ces deux hommes avaient volontairement choisi de rester à bord du *Rex* parce qu’il y avait sur le *Bateau Libre* une ou plusieurs personnes avec qui ils souhaitaient entrer en contact. Que ce fût pour des motifs hostiles ou amicaux, ils avaient de bonnes raisons de vouloir mettre la main sur ces ou cette personne. C’était pour cela qu’ils avaient pris la décision très risquée de ne pas abandonner le *Rex* avant la bataille. Si celui-ci en sortait vainqueur, ce qui n’avait rien d’impossible bien que la balance ne parût pas pencher pour l’instant en sa faveur, et si eux s’en sortaient vivants, alors ils pourraient parvenir jusqu’à on-ne-savait-qui embarqué sur le navire de Clemens.

Mais… comment savaient-ils que ce personnage se trouvait à bord du *Bateau Libre ?*

Ils devaient disposer d’un moyen de communication secret. Lequel ? Burton ne voyait vraiment pas.

Ceci l’amena à penser aux agents qui avaient déserté. Connaissaient-ils l’existence des bateaux dissimulés dans la caverne qui s’ouvrait sur la mer boréale, et celle de la porte percée à la base de la tour ?

Il espérait que le récit de Paheri n’était pas parvenu à leurs oreilles. A sa connaissance, et en dehors de lui-même, seuls Alice, Frigate, Loghu, Nur, London, Mix, Kazz et Umslopogass étaient au courant de la découverte effectuée par les Egyptiens de l’Antiquité. Sur le *Rex,* du moins ; car à

terre, il devait y avoir des tas de gens qui avaient entendu ce récit, d'abord directement de la bouche de Paheri, puis colporté par des témoins de plus en plus indirects.

Oui, mais X se trouvait probablement parmi les déserteurs ; ce qui signifiait que les agents allaient apprendre, eux aussi, la présence de l'entrée secrète.

Pas forcément. X se faisait peut-être passer pour l'un des leurs. S'il s'était enfui en leur compagnie, c'était dans l'intention de se servir d'eux pour parvenir jusqu'à la tour. Arrivé là, il s'arrangerait pour les plonger dans l'inconscience ou les faire périr, comme Akhenaton et les membres de son expédition.

A moins que… Podebrad et Strubewell paraissaient savoir que X était à bord du *Bateau Libre.*

Mais… chacun des deux pouvait aussi fort bien être X !

Burton haussa les épaules. Il ne lui restait qu'à laisser les événements suivre leur cours en attendant qu'une occasion se présente de le modifier ; alors il fondrait sur sa proie, comme le hibou sur la souris.

Non. L'image n'était pas la bonne. Les agents et les Ethiques pourraient bien ressembler plutôt à des tigres.

Ceci ne changeait rien pour lui. Il passerait à l'attaque dès que le moment serait venu.

Il envisagea une fois de plus de tout révéler au roi Jean. Il éviterait ainsi que les agents, si on les capturait, ne soient exécutés séance tenante. Il resterait, bien sûr, à les assommer avant qu'ils n'aient le temps de se suicider. Mais sur les douze, et même les quatorze si on comptait Strubewell et Podebrad, ce serait bien le diable qu'on en prenne pas un inconscient… Il décida d'attendre encore un peu ; il n'aurait peut-être pas besoin de révéler quoi que ce soit à Jean.

Le *Rex* avait déjà mis en panne pour permettre aux plongeurs sous-marins d'inspecter sa coque ; il avait repris ensuite la poursuite à pleine vitesse. Mais il lui fallut de nouveau mouiller à proximité du rivage pour capeler la

coiffe de métal sur une pierre à graal. L’aube se leva ; les pierres fulgurèrent et grondèrent. La coiffe fut rentrée à l’intérieur du bateau qui s’élança derechef sur les traces des déserteurs. Peu après le petit déjeuner, on fit chauffer les moteurs de trois avions. Puis Voss et Okabe décollèrent avec leurs biplans de chasse, tandis que le bombardier-torpilleur sortait en rugissant par la rampe de poupe qu’on avait abaissée.

Les pilotes repéreraient sans doute la vedette dans un délai d’une heure ou deux ; ils seraient alors libres d’agir comme ils l’entendraient, dans la limite que Jean leur avait fixée. Ils devaient éviter de couler ou d’endommager gravement la vedette, dont on aurait besoin pour affronter le *Bateau Libre.* Ils pouvaient par contre ouvrir le feu pour l’empêcher, si possible, de poursuivre sa route et l’immobiliser jusqu’à ce que le *Rex* l’ait rattrapée.

Une heure vingt plus tard, Okabe appela. Il avait repéré la vedette et essayé d’entrer en contact radio avec ses occupants, mais sans recevoir de réponse. Les trois avions allaient piquer l’un après l’autre sur l’embarcation en la mitraillant ; pas trop longtemps cependant, pour ne pas gaspiller leurs précieuses balles de plomb qu’il convenait d’économiser en vue de la grande bataille à venir. Si cela ne décidait pas les déserteurs à se rendre, faire demi-tour ou abandonner la vedette, les pilotes largueraient quelques bombes à proximité de cette dernière.

Okabe précisa que la vedette se trouvait à quelques kilomètres au-delà du point où le Fleuve s’élargissait brusquement.

Elle s’était déjà rendue dans cette région deux mois auparavant, durant les opérations de rebobinage. Son équipage s’était entretenu, en espéranto, bien sûr, avec bon nombre des titanthropes qui vivaient là, dans l’espoir d’en recruter une quarantaine. Le roi Jean avait imaginé de ranger le *Bateau Libre* et de lancer ces quarante ogres à son abordage. Quarante Joe Miller auraient tôt fait de nettoyer le

pont du bateau de Clemens, et le terrifiant Joe lui-même n’aurait pas pu résister à l’assaut d’un si grand nombre de congénères.

Mais au grand désappointement du roi, tous les titanthropes que ses hommes avaient rencontrés s’étaient révélés appartenir à l’Eglise de la Seconde Chance. Ils avaient refusé de se battre, et même essayé de convertir leurs interlocuteurs.

Il existait certainement des titanthropes qui n’avaient pas succombé à l’éloquence des missionnaires, mais on n’avait pas le temps de se lancer à leur recherche.

Les avions piquèrent sur la vedette, tandis qu’une foule composée pour moitié d’*Homo sapiens* de taille normale, pour moitié de véritables Brobdingnags[4], se rassemblait sur la berge pour contempler ces machines.

Okabe annonça soudain :

— La vedette se dirige vers la rive droite !

Il effectua une passe, mais sans ouvrir le feu. Il n’aurait pas pu toucher la vedette sans atteindre aussi un grand nombre d’indigènes, et il avait reçu l’ordre de ne rien faire, s’il était possible de l’éviter, qui risquât de les irriter. Jean ne tenait pas à traverser un pays hostile une fois qu’il aurait coulé le *Bateau Libre.*

— Les déserteurs sautent de la vedette et marchent vers le rivage, dit Okabe. La vedette part à la dérive !

Jean poussa un juron et ordonna au bombardier-torpilleur d’amerrir sur le Fleuve. Son mitrailleur devait monter sur la vedette et la ramener au *Rex.* De toute urgence, avant qu’un indigène ne se décide à nager jusqu’à l’embarcation pour se l’approprier.

— Les déserteurs se mêlent à la foule, poursuivit Okabe. Je suppose qu’ils gagneront les collines dès que nous serons partis.

— Par les dents de Dieu ! grommela le roi, nous ne pourrons jamais les retrouver !

Burton, qui était dans la timonerie, s’abstint de le détromper. Il savait, lui, que les agents voleraient ensuite un voilier pour continuer à remonter le Fleuve. Le *Rex* les rattraperait donc s’il n’était pas coulé ou trop endommagé pour poursuivre sa route.

Quelques minutes après que la vedette eut rejoint son berceau et les avions leur hangar, une lampe orange s’alluma sur l’appareil radio de la timonerie. Les yeux de l’opérateur se dilatèrent de stupeur, et il demeura un instant incapable d’articuler un mot. Il y avait quarante ans que ses camarades et lui attendaient cet événement sans vraiment y croire.

Lorsqu’il recouvra l’usage de la parole, il s’écria :

— Sire ! Sire ! C’est Clemens !

On connaissait, bien sûr, la fréquence que le *Bateau Libre* utilisait pour ses émissions. Clemens aurait certes pu en changer, encore que dans ce cas, il aurait suffi au radio du *Rex* d’explorer toutes les bandes du spectre pour la retrouver. Mais l’adversaire n’avait apparemment pas jugé utile de passer sur une autre longueur d’onde. Les rares messages émanant de lui qu’on avait interceptés jusqu’à présent étaient tous brouillés.

Mais pas celui-ci, qui n’était destiné ni au *Parseval,* ni aux avions, ni aux vedettes du *Bateau Libre.* Rédigé en espéranto et émis en clair, c’était au *Rex* qu’il s’adressait.

Le correspondant n’était pas Sam Clemens lui-même, mais John Byron, son second ; et il demandait à s’entretenir non pas avec le roi Jean, mais avec le propre second de celui-ci.

On alla prévenir le souverain qui était redescendu dans ses appartements pour y dormir ou s’ébattre avec sa concubine du moment, à moins que ce ne fût pour les deux raisons à la fois. Strubewell n’osait pas converser avec Byron sans son autorisation. Jean exigea d’abord de parler directement à Clemens ; ce dernier ayant refusé par le truchement de Byron sans même accepter de s’en

expliquer, le roi rétorqua par l’entremise de son second que, dans ce cas, il n’y aurait pas de communication du tout.

Mais une minute plus tard, la radio crachouilla et Byron déclara qu’il avait un message à délivrer, une « proposition » à faire. Son commandant reconnaissait qu’il avait peur de parler sans intermédiaire avec Jean ; il craignait en effet de perdre son sang-froid et d’insulter son interlocuteur comme jamais personne au monde ne l’avait été. Et ceci comprenait les aménités que Jéhovah avait adressées à Satan avant de le précipiter, tête la première, hors du Paradis.

Clemens avait une offre intéressante à présenter à Jean, mais comme celui-ci devait maintenant le comprendre, il ne lui était pas possible de la lui présenter directement. Après une demi-heure d’attente, destinée à mettre Sam hors de lui, le roi accepta de l’entendre via Strubewell.

Burton se trouvait de nouveau dans la timonerie, et il avait suivi toute l’affaire depuis le commencement. Il fut frappé de stupeur en entendant la proposition de Clemens.

Jean l’écouta sans mot dire, puis fit répondre qu’il lui fallait consulter ses deux meilleurs pilotes de chasse, Werner Voss et Kenji Okabe, avant de rendre sa réponse. Il ne pouvait pas leur ordonner de relever le défi. A ce propos, quels seraient les deux pilotes de Clemens ?

Byron dit que ce serait William Barker, un Canadien, et Georges Guynemer, un Français. Tous deux étaient de grands as de la Première Guerre mondiale.

On échangea des précisions sur la personnalité et la carrière des pilotes ; après quoi, Jean fit appeler Voss et Okabe et leur exposa la situation.

Ils demeurèrent sidérés ; lorsqu’ils furent revenus de leur surprise, ils s’entretinrent un instant, puis Okabe déclara :

— Sire, voici vingt ans que nous servons dans vos forces aériennes. Bien que parfois dangereuses, nos tâches ont été dans l’ensemble extrêmement monotones. Nous attendions cet instant avec impatience ; nous savions qu’il viendrait.

Puisque nos adversaires ne seront pas des compatriotes ni d’anciens alliés – encore que, si je ne me trompe, mon pays était celui de la France et de l’Angleterre durant la Première Guerre mondiale – nous acceptons cette mission ; nous l’acceptons avec plaisir.

Que sommes-nous donc ? s’interrogea Burton. De preux chevaliers ? Des imbéciles ? Ou l’un et l’autre ?

Une part de lui-même approuvait cependant totalement le projet, qui soulevait en elle un vif enthousiasme.

27

Le *Bateau Libre* avait mouillé près de la rive droite du lac, à quelques kilomètres de son entrée. La vedette rapide *Défense d'afficher* reconduisit Goering à Aglejo. Clemens priait La Viro de lui pardonner de ne pas aller le voir sur-le-champ, car à son grand regret, il était retenu par un engagement antérieur. Mais il ne manquerait pas de se rendre au temple dès le lendemain, ou le surlendemain.

Goering l'avait supplié de faire des ouvertures de paix au roi Jean. Comme il s'y attendait, Clemens s'y était refusé.

— Le dernier acte de cette comédie n'a que trop longtemps été retardé. Plus rien ne l'empêchera désormais de se jouer, après ce foutu entracte de quarante années !

— Mais il ne s'agit pas de théâtre, avait protesté Goering. C'est du vrai sang qui va couler, de vraies souffrances qui vont être endurées ; les morts ne se relèveront pas pour saluer. Et tout ça pour quoi ?

— Pour quelque chose qui en vaut la peine. Et maintenant brisons là ; je ne veux plus aborder ce sujet.

Il avait tiré furieusement sur son gros cigare vert. Goering l'avait béni d'une main aux trois doigts dressés, selon le rite de l'Eglise de la Seconde Chance, avant de quitter la timonerie sans mot dire.

Les préparatifs avaient duré toute la journée. On avait assujetti sur les fenêtres les plaques de duraluminium épais percées de minuscules hublots ; placé de lourdes portes du même métal à l'extrémité des passerelles et des coursives ; inspecté les munitions ; essayé les mitrailleuses à vapeur, le canon à air comprimé, les mécanismes qui permettaient

d’orienter les canons de 88 dans tous les plans et celui qui hissait les fusées des entrailles du pont A jusqu’aux lance-roquettes ; chargé ceux-ci ; hissé les avions sur le pont d’envol pour leur faire subir une révision approfondie après les avoir complètement armés ; doté les vedettes de tout leur armement ; vérifié le fonctionnement des radar, sonar, et détecteurs à infrarouge ; sorti et rentré les passerelles d’abordage ; fait effectuer une dizaine d’exercices à tous les postes de combat.

Le soir, après qu’on eut rechargé le bataciteur et les graals, le *Bateau Libre* avait levé l’ancre pour décrire une boucle de sept à huit kilomètres, manœuvre au cours de laquelle on s’était livré à de nouveaux exercices. Le radar avait balayé le lac pour s’assurer que le *Rex* n’y était pas entré.

Avant l’extinction des feux, Clemens harangua l’équipage dans le grand salon ; son discours, où la gravité dominait, fut retransmis par les haut-parleurs aux hommes de quart.

— Nous avons remonté sur une distance fantastique ce Fleuve qui est, peut-être, le plus long de l’univers. Nous avons connu des hauts et des bas, des tragédies et des comédies, des faits héroïques et des actes lâches, des plaisirs et des souffrances. Nous avons maintes fois affronté la mort et vu périr ceux que nous aimions – mais aussi ceux que nous détestions, et ceci compense un peu cela !

« Nous avons remonté le Fleuve sur 11 587 064 kilomètres, soit à peu près la moitié de sa longueur totale, qu’on évalue à 23 300 000 kilomètres. Le voyage nous a paru interminable, mais si nous avions dû l’effectuer à pied, nous n’aurions pas fini de marcher ; nous aurions parcouru quelque chose comme 204 000 kilomètres, ce qui nous en laisserait encore plus de 11 300 000 à faire pour arriver jusqu’ici.

« En vous enrôlant dans mon équipage, vous saviez tous ce qu’il vous en coûterait de voyager sur le plus grand et le plus luxueux vaisseau du monde. On ne vous a pas caché le

prix du billet ; or, pour cette croisière, c’est à l’arrivée et non au départ qu’on s’en acquitte.

» Je connais bien chacun et chacune d’entre vous ; aussi bien qu’un être humain peut en connaître un autre. Je vous ai tous choisis un par un, et vous avez tous répondu à mon attente. Vous avez été soumis à une multitude d’épreuves que vous avez passées haut la main. Je suis donc persuadé qu’il en ira de même demain pour l’épreuve finale, qui sera aussi la plus difficile.

» J’en parle comme s’il s’agissait d’un examen scolaire ou d’une partie de foot. Veuillez me le pardonner. Dans cette épreuve, ou dans ce match, c’est votre vie que vous allez risquer, et certains d’entre vous seront morts demain soir. Mais vous n’ignoriez pas à quoi vous vous engagiez en vous embarquant sur le *Bateau Libre ;* cet engagement, j’en suis sûr, personne ne songe à s’y dérober.

» Lorsque la journée de demain se sera écoulée…

Il s’interrompit pour observer l’assistance. Joe Miller, assis dans un énorme fauteuil placé sur l’estrade, pleurait comme une madeleine ; des torrents de larmes dévalaient le relief tourmenté de ses joues.

Le petit de Marbot se dressa d’un bond, le verre à la main, en criant :

— Poussons un triple hourra en l’honneur de notre capitaine et buvons à sa santé !

Des vivats tonitruants ébranlèrent la salle. Quand tout le monde eut fini de boire, de Bergerac se leva à son tour, son grand nez pointant comme une flamberge.

— Buvons aussi à la victoire, et à la damnation éternelle de Jean sans Terre !

Sam resta debout jusqu’à une heure avancée, cette nuit-là. Il fit d’abord les cent pas dans la timonerie. Bien que le navire fût à l’ancre, la veille y était renforcée ; le *Bateau Libre* demeurait prêt à appareiller et à manœuvrer à sa vitesse maximale dans un délai de trois minutes. Si Jean,

violant sa promesse, tentait de l’attaquer à la faveur de la nuit, il trouverait à qui parler !

Les hommes de quart se montraient peu loquaces. Sam leur dit bonsoir et monta se dégourdir quelques minutes les jambes sur le pont d’envol. De nombreux feux brûlaient sur le rivage. Les habitants du Virolando savaient ce qui allait se passer le lendemain ; ils étaient trop excités, et trop anxieux, pour se mettre au lit à l’heure habituelle. Un peu plus tôt, La Viro en personne s’était approchée du *Bateau Libre* sur une barque de pêche et avait demandé la permission de monter à bord. Clemens, se saisissant d’un porte-voix, lui avait répondu qu’il serait assurément très heureux de le rencontrer, mais qu’il ne pouvait s’entretenir de rien avant le surlendemain. Il était désolé, mais c’était comme ça.

Le colosse basané au visage lugubre s’était éloigné, non sans avoir béni Sam auparavant ; celui-ci en avait éprouvé une grande honte.

Sam fit ensuite le tour de tous les ponts pour vérifier la vigilance des sentinelles. Son inspection l’ayant pleinement satisfait, il jugea ridicule de continuer à rôder ainsi d’un bout à l’autre du bateau. En outre, Gwenafra devait attendre avec impatience qu’il vienne se coucher. Elle voudrait certainement faire l’amour, attendu que l’un ou l’autre, et même l’un et l’autre, risquaient de mourir le lendemain. Il ne se sentait guère d’humeur à ça pour l’instant, mais elle connaissait des moyens irrésistibles pour ranimer son ardeur.

Il ne se trompait pas. Elle mit en effet tout en œuvre pour parvenir à ses fins, ne renonçant que lorsque le manque d’enthousiasme de son partenaire devint évident, et évident aussi qu’elle ne réussirait pas à modifier cet état de choses ; elle ne se fâcha pas pour autant, mais lui demanda simplement de l’étreindre bien fort et de lui parler. Parler, il était bien rare que Sam n’en eût pas le temps, et ils passèrent au moins deux heures à converser.

Peu avant qu'ils ne sombrent dans le sommeil, Gwenafra dit :

— Et si Burton se trouvait à bord du *Rex ?* Voilà qui serait drôle ! Enfin, quand je dis drôle… ça serait surtout affreux.

— Il te reste encore quelque chose du béguin de petite fille que tu as éprouvé pour lui, n'est-ce pas ? Ce devait être un sacré bonhomme ! Pour toi, en tout cas.

— Oui, j'ai toujours un faible pour lui ; mais rien ne prouve, bien sûr, que je le trouverais encore sympathique aujourd'hui. Il n'empêche que s'il faisait partie des hommes du roi Jean et que nous le tuions, j'en serais bouleversée. Et *toi,* s'il y avait sur le *Rex* quelqu'un que tu as beaucoup aimé ?

— C'est bien improbable ; je ne vais pas me tracasser pour ça.

L'idée, néanmoins, le travailla et le tint éveillé longtemps après que Gwenafra se fut profondément endormie, comme en témoignait sa respiration paisible. Et si Livy était sur le *Rex ?* Non, elle n'y était certainement pas ; après tout, c'était l'un des hommes de Jean qui l'avait tuée au Parolando. Jamais elle n'aurait accepté de monter à bord de son bateau. Sauf pour se venger… et encore, car ce n'était pas son genre. Elle était trop douce pour ça. Elle était certes capable de se battre farouchement pour défendre ceux qu'elle aimait, mais chercher à se venger ? Non.

Clara ? Jean ? Susy ? L'une d'elles figurait-elle parmi les passagers du *Rex ?* Mathématiquement, la coïncidence était très improbable, mais improbable ne signifiait pas impossible. Et l'un des missiles tirés par le bateau de Sam pouvait la tuer ; Sam la perdrait alors à tout jamais, puisque les résurrections avaient cessé.

Il fut à deux doigts de se lever pour se rendre à la timonerie et ordonner à son radio d'envoyer un message au *Rex.* Un message annonçant qu'il désirait faire la paix ; qu'il renonçait à la bataille, à sa haine et à sa soif de vengeance.

A deux doigts seulement.

Jean ne serait pas d’accord, de toute façon.

Encore que rien ne permettait de l’affirmer sans même sonder ses intentions…

Non. Jean était incorrigible ; aussi buté que lui-même, Sam Clemens, son ennemi.

Sam poussa un gémissement.

Le sommeil ne tarda pas à le prendre.

Mais presque aussitôt, Erik la Hache s’élança à sa poursuite en brandissant son arme à double tranchant. Sam s’enfuit devant le terrible Normand comme il l’avait déjà fait si souvent en rêve. Derrière lui, Erik hurla :

— *Bikkja !* Fiente de Ratatosk ! Je t’avais bien dit que je t’attendrai près de la source du Fleuve ! Crève, sale traître, crève !

Sam s’éveilla en geignant, couvert de sueur, le cœur battant.

Ah ! si par une douce ironie du sort, Erik naviguait sur le *Rex,* quelle délectable vengeance, quel juste châtiment il y aurait là !

Gwenafra murmura quelque chose. Sam tapota son dos nu en chuchotant :

— Dors, petite innocente. Tu n’as jamais été obligée de tuer personne, et j’espère que tu ne le seras jamais.

Mais dans un sens, n’était-ce pas ce que l’on attendait d’elle, le lendemain ?

— C’en est trop, poursuivit Sam. Il faut absolument que je dorme. Je dois être en bonne forme physique et mentale, demain. Sans quoi… si je suis fatigué… si je commets la moindre erreur… qui sait ce qui se passera ?

Allons ! Le *Bateau Libre* était tellement plus gros que le *Rex,* tellement mieux armé et cuirassé, qu’il ne pouvait pas ne pas l’emporter !

Sam devait dormir.

Il se dressa soudain sur son séant, les yeux grands ouverts. Les sirènes hurlaient. La voix de Cregar, le second lieutenant, jaillit de l’intercom accroché au mur :

— Capitaine ! Capitaine ! Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

Dégringolant du lit, Sam s’approcha de l’appareil.

— Que se passe-t-il ?

Jean les attaquait-il par surprise ? L’ignoble pourriture !

— Les hommes de veille aux infrarouges signalent que sept personnes ont quitté le bord, capitaine ! Des déserteurs, certainement !

Ainsi… il s’était trompé en déclarant, dans son petit discours, que tout le monde avait fait ses preuves, démontré son courage ? Des hommes et des femmes venaient de le perdre, ce courage. Ou de reprendre leurs esprits… Et ils avaient pris la poudre d’escampette. Comme lui-même, au début de la Guerre de Sécession. Il était resté deux semaines au Missouri, avec les volontaires de l’armée confédérée, et avait déserté pour gagner l’Ouest après que ses camarades eurent abattu par erreur un malheureux passant.

Il ne leur en voulait pas vraiment, à ces sept fuyards. Mais cela, il n’en devait rien laisser paraître, bien entendu. Il lui fallait arborer un visage sévère, écumer, les traiter de pleutres et tout ça. La discipline et la morale l’exigeaient.

Mais il ne fut pas plus tôt entré dans l’ascenseur qui devait le conduire jusqu’à la timonerie que la vérité le frappa.

Les sept déserteurs n’étaient pas des pleutres, mais des agents.

Ils n’avaient aucune raison de demeurer à bord au risque de leur vie. Dans l’ordre d’importance, leur devoir envers Sam Clemens et le *Bateau Libre* ne venait qu’en deuxième position.

Sam pénétra dans la timonerie. Toutes les lumières du bateau étaient allumées. Plusieurs projecteurs éclairaient, sur la berge, des hommes et des femmes qui s’enfuyaient avec leur graal. Ils couraient comme si ce qu’ils redoutaient le plus au monde s’était matérialisé et était sur le point de les rattraper.

— Je fais ouvrir le feu sur eux ? demanda Cregar.

— Non. Nous risquerions d’atteindre des indigènes. Laissons-les partir. Nous pourrons toujours les retrouver après la bataille.

Les sept fugitifs allaient sans doute chercher asile dans le temple, et La Viro refuserait certainement de les livrer.

Sam ordonna à Cregar de faire procéder à un appel général. Quand les sept absents furent identifiés, il vit apparaître leurs noms sur l’écran de communication. Quatre hommes et trois femmes ; tous prétendant avoir vécu après 1983. Les soupçons qu’il nourrissait à cet égard étaient donc fondés. Mais il était trop tard pour réagir.

Non, ce n’était pas exact. Il ne pouvait rien faire pour l’instant, mais après la bataille, il se débrouillerait pour mettre la main sur eux et les interroger. Ils en savaient assez long pour dissiper la moitié au moins des mystères auxquels il se heurtait ; assez long peut-être pour les dissiper tous.

Il se tourna vers Cregar.

— Arrêtez les sirènes. Dites aux hommes qu’il s’agit d’une fausse alerte et qu’ils peuvent retourner se coucher. Bonne nuit.

Bonne, la nuit ne le fut guère pour lui. Il se réveilla à maintes reprises et fit de terribles cauchemars.

SECTION 9

Le premier et le dernier duel aérien sur le Monde du Fleuve

28

Midi dans la vallée du Virolando.

Depuis trente ans, à l'heure où le soleil atteignait le zénith, le ciel en dessous de lui se constellait de deltaplanes et de ballons multicolores. Aujourd'hui, il était d'un bleu aussi immaculé que l'œil d'un bébé. Quant au Fleuve, habituellement bariolé de voiles blanches, rouges, noires, vertes, violettes, pourpres, orange et jaunes, rien ne brisait sa surface émeraude.

Les tambours résonnaient le long des deux berges. *Ne vous aventurez pas dans l'air et sur l'eau, tenez-vous à l'écart des rives du Fleuve.*

En dépit de cet avertissement, la rive gauche était noire de monde. La plupart des habitants du Virolando se pressaient néanmoins sur les pitons rocheux ou les passerelles qui les reliaient. Ils brûlaient d'assister à la bataille, et la curiosité l'emportait sur la peur. La Viro les avait bien exhortés à rester sur les collines, mais ils ne voulaient rien perdre du spectacle, et ils ne tenaient aucun compte des efforts que les gardes déployaient pour les écarter de la zone dangereuse. Ignorant tout des armes du

XXe siècle, et même d’aucune arme plus moderne que celles du Ier siècle après Jésus-Christ, ils n’avaient pas la moindre idée de ce qui allait se passer. Bien rares étaient ceux qui avaient connu la violence, fût-ce sous sa forme la plus bénigne. Voilà pourquoi, dans leur innocence, ils s’entassaient dans la plaine ou s’accrochaient aux pitons, tandis que La Viro priait à genoux dans le temple.

N’étant pas parvenu à le consoler, Hermann Goering gravit l’échelle conduisant au sommet d’une tour de pierre. Bien que révolté par le caractère abominable des événements qui allaient se dérouler, il entendait y assister. Et, il lui fallait bien le reconnaître, il se sentait aussi excité qu’un gosse attendant, au cirque, que commence le premier numéro. La honte le submergeait ; il avait décidément encore bien du chemin à parcourir pour s’affranchir du vieil Hermann Goering ! Ne pas avoir eu la force de tourner le dos à la bataille et au bain de sang qu’elle entraînerait l’emplirait, à coup sûr, de brûlants remords. Mais c’était la première fois, et sans doute la dernière, qu’une chose pareille allait se passer sur le Monde du Fleuve.

Il ne pouvait pas manquer ça ! En fait, il regretta même un instant de ne pas être aux commandes de l’un des avions.

Oui, il avait encore un long chemin à parcourir. Mais en attendant, autant valait s’abandonner sans retenue à son plaisir ; il aurait bien le temps de l’expier, par la suite, d’une dure souffrance morale.

Les deux vaisseaux géants, le *Bateau Libre* et le *Rex,* fendaient les flots en suivant des routes convergentes. Ils étaient encore à dix kilomètres l’un de l’autre. L’accord prévoyait qu’ils s’arrêteraient lorsque cette distance se réduirait à huit kilomètres. A moins que le combat aérien n’eût pris fin auparavant. Après quoi, tous les coups seraient permis, jusqu’à ce que le meilleur l’emporte.

Sam arpentait la passerelle de la timonerie. Au cours de l'heure précédente, il avait passé en revue tous les postes de combat et réétudié son plan de bataille. L'équipe affectée au laser attendait pour l'instant dans le pont A. Lorsqu'on leur en donnerait le signal, ces hommes apporteraient l'appareil et le monteraient à l'abri de l'épais bouclier d'acier qui protégeait naguère la mitrailleuse à vapeur de proue. Celle-ci avait été enlevée, et sa plate-forme était prête à recevoir l'arme secrète de Clemens.

Les servants de cette mitrailleuse étaient tombés des nues quand ils avaient reçu l'ordre de la retirer. Ils avaient posé des questions auxquelles personne n'avait répondu. La rumeur s'en était répandue de la proue à la poupe, de la cale à la passerelle du bateau. Pourquoi le capitaine avait-il donné cette consigne incompréhensible ? Que se passait-il ?

Dans l'intervalle, Clemens s'était entretenu trois fois avec William Fermor, le lieutenant commandant les marines chargés de garder le laser, pour le pénétrer de l'importance de sa mission.

— Je redoute toujours l'intervention des agents de Jean. Je sais bien que tout le monde a fait l'objet d'une triple enquête, mais cela ne signifie pas grand-chose. Si Jean nous a envoyé un saboteur, ce ne peut être qu'un virtuose de la dissimulation. Je veux que quiconque s'approche de la soute qui contient le laser soit soumis à un contrôle draconien.

— Que voulez-vous qu'ils fassent ? répliqua Fermor, en désignant par ce « ils » les hommes de son équipe. Aucun d'eux n'est armé. J'ai même vérifié qu'ils ne dissimulaient rien sous leur kilt ! Ça ne leur a pas plu, je vous le garantis. Ils estiment qu'on devrait leur faire confiance.

— Ils devraient comprendre que nous ne pouvons prendre aucun risque !

Le chronomètre de la salle des commandes indiquait 11 heures 30. Clemens regarda par la baie arrière. Les monte-charge avaient hissé les avions sur le pont, et l'un d'eux était déjà sur la catapulte à vapeur placée à l'extrémité de

celui-ci. Il y avait deux appareils, les seuls monoplaces qui eussent survécu au long voyage, non sans être eux-mêmes maintes fois réduits à l'état d'épave et réparés.

Les deux monoplans originaux avaient été détruits, l'un au combat, l'autre à la suite d'un accident. Leurs remplaçants, construits à l'aide des pièces détachées embarquées au départ, étaient des biplans dotés de moteurs à alcool en ligne qui leur permettaient d'atteindre une vitesse de 250 km à l'heure au niveau du sol. Ils avaient d'abord consommé de l'essence synthétique, mais les réserves en étaient depuis longtemps épuisées. Ils étaient armés de deux mitrailleuses couplées de .50, alimentées par des bandes et installées dans le nez des appareils, au ras du cockpit ouvert. Ces mitrailleuses pouvaient tirer des cartouches à balle de plomb et douille de cuivre à une cadence de 500 coups à la minute. Les munitions étaient restées au magasin durant tout le voyage, en prévision précisément d'un événement comme celui qui se préparait. On en avait renouvelé les charges quelques jours auparavant, et vérifié soigneusement la longueur, la largeur et le profil pour être sûrs qu'elles ne se coinceraient pas à l'intérieur des canons.

Sam consulta de nouveau le chronomètre, puis descendit sur le pont d'envol en empruntant l'ascenseur. Une petite jeep l'amena jusqu'aux avions, à proximité desquels les pilotes attendaient, entourés de leurs camarades de réserve et des deux chefs-pilotes.

Les deux appareils étaient peints en blanc, avec, sur l'empennage et le dessous de l'aile inférieure, un phénix d'écarlate.

Le premier portait sur le flanc une cigogne rouge aux ailes déployées, et, au bord du cockpit, une inscription en lettres noires : *Le Vieux Charles.* C'était le sobriquet dont Georges Guynemer affublait ses avions durant la Première Guerre mondiale.

Le second arborait sur ses deux flancs une tête de chien noir en train d’aboyer.

Chacun des pilotes était vêtu de cuir de poisson blanc. Des soutaches rouges ornaient leurs bottes de vol montant jusqu’au genou et leurs culottes de cheval, un phénix écarlate leur vareuse, au niveau du cœur. Leur casque de cuir était surmonté d’une petite pointe, extrémité de la corne d’un poisson licorne, leurs lunettes bordées d’écarlate, et leurs gants entièrement blancs, avec des crispins rouges. Ils se tenaient debout à côté du *Vieux Charles,* discutant avec gravité, quand Clemens descendit de la jeep. A son approche, ils claquèrent des talons et saluèrent.

Sam demeura un instant à les contempler sans mot dire. Bien qu’il fût mort avant que les deux hommes n’accomplissent leurs exploits, il n’en ignorait rien.

Georges Guynemer était un garçon maigre, de taille moyenne, avec un visage d’une beauté presque féminine où brûlaient de grands yeux noirs. Il se montrait en permanence – en dehors de sa cabine du moins – tendu comme une corde à piano ou comme un hauban. Les Français l’avaient surnommé l’as des as. D’autres aviateurs avaient, certes, abattu plus de Boches que lui, comme Nungesser, Dorme et Fonck, mais au cours d’un laps de temps plus étendu, car la carrière de Guynemer avait pris fin relativement tôt.

Il faisait partie de ces aviateurs-nés, de ces centaures aériens qui se confondent instinctivement avec leur machine. C’était aussi un excellent mécanicien et technicien, qui, à l’instar des célèbres Mannock et Rickenbacker, veillait avec un soin jaloux au bon entretien de son avion et de son armement, auxquels il apportait lui-même des améliorations. Durant la Grande Guerre, il n’avait paru vivre que pour voler et combattre dans les airs. Autant qu’on pût le savoir, il n’avait aucune liaison féminine ; sa seule confidente était sa sœur Yvonne. Bien que rompu à

toutes les finesses de la voltige, il n’y recourait guère en pratique. Il se ruait sur l’adversaire pour lui porter *un coup droit,* comme disaient ses compatriotes férus d’escrime. Aussi téméraire et impétueux que son équivalent anglais, le grand Albert Bail, il aimait, comme lui, voler seul, et lorsqu’il rencontrait une escadrille ennemie, quel que fût son effectif, il attaquait.

Bien rares étaient les missions dont son Nieuport ou son Spad ne rentrait pas criblé de balles.

Au cours d’une guerre où la durée de vie moyenne d’un pilote n’atteignait que trois semaines, un tel comportement n’était pas pour lui garantir une longue existence ; il avait néanmoins obtenu cinquante-trois victoires avant de succomber à son tour.

L’un de ses camarades avait écrit que, quand il prenait place dans son avion pour décoller, « son visage avait quelque chose d’effrayant, et ses regards étaient autant de coups de poing ».

Et pourtant, l’armée de terre n’avait pas voulu de lui, le jugeant inapte au service armé. De complexion frêle, il attrapait facilement froid, toussait beaucoup, et ne pouvait pas participer aux réjouissances turbulentes que les autres pilotes organisaient pour se détendre après les combats de la journée. Il avait l’apparence d’un tuberculeux et l’était probablement.

Mais les Français l’adoraient et lorsqu’il périt, en cette sombre journée du 11 avril 1917, la nation tout entière prit le deuil. Toute une génération d’écoliers apprit qu’il s’était élevé si haut dans le ciel que les anges n’avaient pas voulu le laisser redescendre sur la Terre.

Telle qu’on la connaissait à cette époque, la vérité était que, volant seul comme à l’accoutumée, il avait été abattu par un aviateur qui était loin de le valoir, un certain lieutenant Wissemann. Le *Vieux Charles* s’était écrasé au sol alors qu’un violent duel d’artillerie s’y déroulait. Les milliers d’obus qui labouraient la terre détrempée avaient

littéralement désintégré l'homme et son appareil. Chair, os et métal s'étaient transformés non en poussière, mais en boue.

Sur le Monde du Fleuve, Georges avait lui-même éclairci le mystère. Tandis qu'il sautait d'un nuage à l'autre dans l'espoir de surprendre un ou plusieurs adversaires – pour lui, leur nombre importait peu – il s'était mis à tousser. Les quintes se succédèrent, de plus en plus déchirantes, et du sang lui jaillit soudain de la bouche, dégoulinant sur sa combinaison de cuir doublée de fourrure. Sa crainte d'être atteint de tuberculose se révélait donc justifiée, mais il n'y pouvait rien.

Alors même que la vie l'abandonnait et que ses yeux s'obscurcissaient, il avait vu s'approcher un avion allemand. Bien que mourant, ou se figurant l'être, il avait mis le cap sur l'ennemi. Ses mitrailleuses avaient crépité, mais il ne possédait plus sa redoutable adresse. L'Allemand avait amorcé une montée en chandelle, et Guynemer avait viré sec pour le suivre. Pendant un instant, il l'avait perdu de vue. Des balles surgies de derrière avaient alors percé son pare-brise. Il avait sombré dans le néant…

Pour se réveiller tout nu au bord du Fleuve.

Il ne souffrait plus de phtisie, et avait perdu un peu de sa maigreur. Mais bien qu'atténuée, la fièvre qui le dévorait en 1917 l'habitait toujours. Il vivait avec une femme, qui, pour l'heure, pleurait assise sur le lit de leur cabine.

William George Barker, le Canadien, était lui aussi un pilote-né, qui avait accompli l'exploit peu ordinaire de voler seul après une heure seulement de leçon.

Le 27 octobre 1918, alors qu'il commandait avec le grade de major le 201e squadron de la R.A.F., il effectuait un vol solitaire à bord du nouveau Sopwith Snipe. A plus de six mille mètres au-dessus de la forêt de Marmal, il avait abattu un biplace d'observation. L'un de ses deux occupants avait sauté en parachute. Barker l'avait regardé descendre vers le

sol avec intérêt, et peut-être un peu de colère car les pilotes alliés n’avaient pas le droit de se munir de parachutes.

Il vit soudain un Fokker apparaître, tandis qu’une balle lui perçait la cuisse droite. Son Snipe se mit en vrille ; il réussit à l’en sortir, mais seulement pour se découvrir entouré de quinze Fokker. Il en cribla deux de balles avant de s’éloigner et d’en incendier un autre en ouvrant le feu à moins de dix mètres. Mais il fut de nouveau blessé, à la jambe gauche cette fois-ci.

Il perdit conscience, reprenant ses sens de justesse pour tirer son avion d’une nouvelle vrille. Douze à quinze Fokker le cernaient. A moins de cinq mètres, il coupa la queue de l’un d’entre eux, mais eut le coude gauche déchiqueté par une balle de mitrailleuse Spandau.

Il s’évanouit de nouveau, et se réveilla encore, toujours cerné par une douzaine d’ennemis. De la fumée jaillissait de son Snipe. Croyant qu’il était en feu, et donc perdu, il décida d’éperonner l’un des Boches, mais changea d’avis au moment même où les deux avions allaient entrer en collision. D’une rafale, il mit l’autre en flammes.

Plongeant précipitamment, il rejoignit les lignes britanniques et vint s’écraser, blessé mais toujours vivant, à proximité d’un ballon d’observation.

Tel avait été son dernier combat, reconnu par toutes les autorités comme le plus disproportionné qu’un homme seul eût livré au cours de la Première Guerre mondiale. Barker était demeuré quinze jours dans le coma, et lorsqu’il en était sorti, la guerre avait pris fin. Cet exploit lui avait valu la Victoria Cross, mais il avait dû garder longtemps le bras en écharpe et s’appuyer sur des cannes pour marcher. En dépit des douleurs que lui occasionnaient ses blessures, il avait repris le manche à balai et participé à l’organisation de la Royal Air Force canadienne. Associé au grand as William Bishop, il avait fondé la première ligne aérienne importante du Canada.

Il était mort en 1930, en effectuant un vol d'essai à bord d'un prototype qui s'était écrasé au sol pour des raisons indéterminées. Il avait cinquante avions ennemis à son palmarès officiel, mais d'autres estimations lui en accordaient cinquante-trois.

Guynemer, lui aussi, revendiquait cinquante-trois victoires.

Clemens serra la main aux deux hommes.

— Je suis hostile au duel, comme vous le savez, déclara-t-il. J'en ai ridiculisé le principe dans mes écrits, et je vous ai dit souvent combien j'exécrais la déplorable habitude qu'avaient les gens du sud de régler leurs différends par le meurtre. Encore qu'à mon avis, qui est assez insensé pour s'en remettre à ce type d'arbitrage mérite largement d'être tué.

« Je n'aurais cependant pas vu la moindre objection à ce duel aérien si j'avais su que, comme par le passé, vous recouvreriez en vie demain après l'avoir perdue aujourd'hui. Ce n'est hélas plus le cas. Je n'ai renoncé à mes réserves, comme disait Sitting Bull à Custer, qu'en vous voyant réagir à l'offre de Jean comme des chevaux de guerre à l'appel de la trompette.

« Je me demande cependant ce qu'elle dissimule, cette offre. Je ne serais pas étonné que Jean le pourri nous mijote un mauvais coup. J'ai donné mon accord parce que j'avais pour interlocuteur l'un de ses officiers que je tiens, pour les avoir connus personnellement ou par ouï-dire, pour des gens d'honneur. Encore que je n'arrive pas à imaginer ce que des types comme William Goffe et Peter Tordenskjöld font sur ce bateau, à servir un salopard pareil. Il doit avoir changé de comportement ; extérieurement, du moins, car je me refuse à croire qu'il ait changé en profondeur.

« En tout cas, ils m'ont assuré que les choses se passeraient correctement. Leurs deux hommes décolleront en même temps que vous. Leurs avions ne seront armés que de mitrailleuses et n'emporteront pas de roquettes.

— Nous avons longuement discuté de tout ça, Sam, dit Barker. Nous estimons que tu – que ton parti a raison. Jean ne t'a-t-il pas volé ton bateau et n'a-t-il pas tenté de te tuer ? Nous savons que c'est un être malfaisant. De plus…

— De plus, pouvoir vous battre de nouveau exerce sur vous un attrait irrésistible. Vous souffrez de nostalgie. Vous avez oublié ce que le « bon vieux temps » avait de brutal et de sanglant, n'est-ce pas ?

— Si ces gens n'étaient pas des salauds, ils ne seraient pas sur le *Rex,* intervint impatiemment Guynemer. En outre, nous serions des lâches si nous ne relevions pas leur défi.

— Il faut que nous fassions chauffer les moteurs, enchaîna Barker.

— J'ai eu tort de vous parler ainsi, conclut Sam. A bientôt les gars et bonne chance. Que les meilleurs gagnent, et les meilleurs, je suis sûr que ça sera vous !

Il leur serra une nouvelle fois la main et se retira sur le côté. Il entrait dans cette affaire autant de folie que de bravoure, mais il avait donné son accord. C'était sa propre anxiété qui l'avait poussé à pinailler de la sorte à la dernière minute. Il aurait été mieux inspiré de se taire. A dire vrai, il frémissait d'excitation. L'affrontement qui se préparait ressemblait aux joutes que se livraient les chevaliers du Moyen Age. Ces chevaliers, il les détestait, puisque, historiquement, ils opprimaient et saignaient à blanc les paysans et les petites gens tout en s'entre-tuant assez allègrement. C'était des brutes sanguinaires, en réalité. Mais la réalité était une chose, le mythe une autre. Les mythes obscurcissaient toujours le jugement des hommes, et ce n'était peut-être pas plus mal. L'idéal était la lumière, le réel, l'ombre. Voici que deux hommes d'une qualité et d'une bravoure exceptionnelles allaient se battre à mort dans un duel pré-arrangé. Pour quelle raison ? Il n'avait ni l'un ni l'autre rien à prouver. Leurs preuves, ils les avaient faites depuis longtemps, à une époque où cela signifiait quelque chose.

Alors, de quoi s’agissait-il ? De machisme ? Certainement pas.

Quels que fussent leurs motifs, Clemens s’en réjouissait secrètement. Et d’abord, parce que s’ils abattaient les avions du *Rex,* rien ne les empêcherait d’aller ensuite mitrailler celui-ci. Evidemment, s’ils perdaient, ce serait les pilotes de Jean qui attaqueraient le *Bateau Libre…* Mais cela, il préférait ne pas y penser.

L’essentiel de son plaisir, cependant, venait de la perspective d’assister au combat. C’était là une réaction enfantine, ou du moins assez peu adulte. Mais comme la plupart de ses semblables, il adorait le sport – pratiqué en spectateur. Et bien que mortel pour ses participants, ce qui se préparait avait le caractère d’un événement sportif. Les Romains savaient ce qu’ils faisaient quand ils organisaient des combats de gladiateurs !

Un appel de trompette le fit sursauter, suivi immédiatement par les notes entraînantes de *Ciel d’azur indompté,* l’hymne que Gioacchino Rossini avait composé pour les forces aériennes du vaisseau. La musique était d’origine électronique…

Barker, en sa qualité de commandant, fut le premier à prendre place dans son cockpit. L’hélice de son avion se mit en mouvement avec une plainte aiguë, puis tourna de plus en plus vite. Guynemer grimpa à son tour à bord de son appareil. Les spectateurs qui se pressaient sur la bordure du pont d’envol et dans les deux salles inférieures de la timonerie poussèrent des acclamations. Le moteur du chasseur de Barker rugit, couvrant leurs hourras et leurs vivats.

Sam Clemens leva les yeux vers la salle des commandes. John Byron, le second, se tenait à sa baie arrière, prêt à transmettre le signal à son capitaine. Dès que le chronomètre marquerait 12 heures, il pendrait un pavillon rouge en dessous de l’ouverture.

Une femme jaillit de la foule alignée le long du pont d’envol et jeta une brassée de fleurs d’arbre à fer dans l’habitacle des deux avions. La regardant à travers ses lunettes, Guynemer sourit en brandissant son bouquet. Barker souleva le sien comme pour le flanquer par-dessus bord, puis se ravisa.

Sam consulta sa montre. Le pavillon rouge apparut sur le poste de pilotage. Se retournant, Sam ordonna du geste qu’on actionne la catapulte. Une bouffée de vapeur fusa et l’avion de Barker, libéré, fut projeté en avant. Cinquante mètres avant d’atteindre le bout de la piste, il s’éleva.

Le biplan du Français l’imita quatre-vingts secondes plus tard.

Tandis que la foule envahissait le pont d’envol, Clemens gagna précipitamment la timonerie. Il allait grimper sur le toit de celle-ci, à l’aide d’une échelle passant par une ouverture aménagée dans le plafond de la salle des commandes. Parvenu là-haut, il prendrait place dans un fauteuil et à une table qui y avaient été arrimés à son intention, pour observer l’engagement aérien en buvant du bourbon et en fumant un bon cigare.

Il ne pouvait cependant s’empêcher de se tracasser au sujet du roi Jean. Que celui-ci ourdît quelque piège lui paraissait aussi inévitable qu’un renvoi après une bière.

29

Le *Rex Grandissimus* se tenait au milieu du lac, l'étrave au vent, ses roues à aubes tournant de manière à lui conférer une vitesse de seize kilomètres à l'heure. S'ajoutant aux neuf kilomètres de la brise, ceci créerait un vent apparent de vingt-cinq kilomètres à l'heure qui faciliterait le décollage des avions.

Vêtu d'un kilt bleu, d'une cape écarlate et de bottes noires, le roi Jean était sur le pont d'envol où il s'entretenait avec les deux pilotes tandis que les hommes d'équipe préparaient leurs appareils. Les aviateurs portaient des uniformes de cuir noir identiques, à la couleur près, à ceux de leurs adversaires. Leurs chasseurs étaient également des biplans, au nez plus camus que ceux du *Bateau Libre.* Les ailes et le fuselage du premier étaient recouverts d'une peinture bleu et argent disposée en damier, sur laquelle tranchaient les trois lions d'or, emblème du roi Jean. Une tête de mort et des tibias entrecroisés blancs marquaient son étrave rouge. Le second appareil, entièrement blanc, arborait les lions d'or sur ses ailes et son empennage. De chaque côté et en dessous de l'habitacle, un rond rouge symbolisait le soleil levant, emblème du Japon et marque personnelle d'Okabe.

Jean avait interviewé plusieurs centaines de candidats au cours des sept années écoulées, avant de choisir les deux pilotes qui défendraient ses couleurs en ce jour qu'il attendait depuis si longtemps. Kenji Okabe était un petit homme mince et trapu, de qui se dégageait une impression d'implacable détermination. Dans la vie courante, il se

montrait pourtant bon compagnon et s’intéressait aux autres autant qu’à lui-même. Pour l’heure, il n’avait pas l’air commode.

Voss, comme Barker, était célèbre pour avoir livré l’un des combats les plus disproportionnés de la Première Guerre mondiale.

Le 23 septembre 1917, alors qu’il avait déjà quarante-huit avions alliés à son actif et qu’il volait seul sur l’un des nouveaux triplans Fokker, il avait rencontré sept chasseurs S.E.S. du RVC Squadron n° 56. Leurs pilotes appartenaient à l’élite de l’aviation britannique et ils comptaient cinq as parmi eux, dont les plus connus étaient McCudden, Rhys-David et Cecil Lewis. Leur leader, McCudden, entraîna aussitôt ses hommes dans une attaque circulaire. Pris sous le feu de quatorze mitrailleuses, Voss semblait devoir être abattu immédiatement. Mais il pilotait son appareil comme si celui-ci eût été un gerfaut. Deux fois de suite, alors que McCudden l’alignait dans son collimateur, il amorça rapidement un demi-tonneau vrillé, figure que ses adversaires n’avaient encore jamais vu effectuer. Se livrant à des acrobaties incroyables, mais parfaitement exécutées, il se dérobait sans cesse devant les chasseurs ennemis tout en les criblant de balles. Mais il n’était pas parvenu à rompre leur encerclement et, pour finir, Rhys-David, dont l’adresse était proverbiale, avait réussi à le tenir suffisamment longtemps dans sa ligne de mire pour décharger sur lui un plein chargeur de ses mitrailleuses Lewis de .50. Ce n’était pas sans regret que les Britanniques avaient vu le triplan s’écraser au sol. S’ils l’avaient pu, ils auraient préféré obliger Voss à se poser sans le tuer ; jamais encore ils n’avaient rencontré un pilote de chasse aussi brillant.

Voss était pour partie d’ascendance juive. Bien qu’il se fût heurté de ce fait à certains préjugés au sein de l’aviation allemande, ses exceptionnelles qualités de pilote et sa farouche détermination lui avaient bientôt valu la

considération qu’il méritait. Il avait même servi sous les ordres de Richthofen, surnommé le Baron rouge, qui l’avait élevé au rang de chef d’escadrille en lui confiant le soin de voler au-dessus de la formation pour en assurer la couverture.

Kenji Okabe, le capitaine des forces aériennes du roi Jean, avait été pilote de première classe de l’aéronavale japonaise durant la Seconde Guerre mondiale, avec le rang de sous-officier. Figurant parmi les plus grands pilotes de chasse de son pays, il avait établi un record historique dans les annales de la Flotte en abattant sept avions américains en un seul jour au-dessus de Rabaul, la capitale de l’archipel Bismarck. Mais il avait été plus tard surpris par un chasseur américain piquant de très haut alors qu’il attaquait un bombardier ennemi au-dessus de Bougainville, l’une des îles Salomon. Une aile sectionnée, son Zéro s’était abattu en flammes.

Jean bavarda quelques minutes avec ses deux meilleurs pilotes, puis les laissa s’installer dans leurs cockpits, après avoir serré la main à Voss et rendu sa courbette à Okabe. Les quatre appareils avaient rendez-vous à quinze cents mètres d’altitude, A mi-distance entre les bateaux, au-dessus d’un point caractérisé par un piton rocheux se terminant en bulbe d’oignon.

Ils s’élevèrent en spirale. Lorsque leurs altimètres indiquèrent qu’ils étaient parvenus à l’altitude convenue, ils se mirent en palier. Aucun des pilotes ne songea à tricher, car tous étaient des hommes d’honneur. Ne le sachant que trop bien, Jean n’avait pas osé suggérer aux siens de grimper plus haut pour prendre l’avantage.

Ils mirent le cap les uns sur les autres. Voss et Okabe avaient le soleil sur leur droite, Barker et Guynemer sur leur gauche. Tous auraient préféré l’avoir dans le dos, pour qu’il éblouisse leurs adversaires. Telle était la tactique d’attaque classique : on se dissimulait dans le soleil ou au cœur d’un

nuage, et lorsqu’on avait repéré sa victime, on fondait sur elle à l’improviste.

Leur vitesse se combinant, les quatre chasseurs se rapprochaient à cinq cents kilomètres à l’heure. Cinq mille personnes au moins s’entassaient au sol pour regarder le dernier duel aérien que se livreraient des Terriens.

Werner Voss se dirigea droit sur Bill Barker, Georges Guynemer sur Kenji Okabe.

La manœuvre avait quelque chose de froidement suicidaire. Suivre sans dévier un cap conduisant à la collision. Ne pas ouvrir le feu avant de se trouver à 50 mètres de l’ennemi. Presser sur le bouton-gâchette du manche à balai. Lâcher une rafale de dix cartouches. Espérer que l’une des balles heurterait une pale d’hélice et la fausserait légèrement, sectionnerait peut-être une tubulure d’alimentation ou un fil électrique, voire frôlerait le capot, percerait le pare-brise et toucherait le pilote. Puis, à la dernière seconde, basculer et dégager sur la droite. A la moindre erreur, si l’autre pilote continuait tout droit, bang !

Les yeux brûlants, Guynemer repoussa ses lunettes et regarda à travers l’œilleton placé juste devant le pare-brise. Ainsi vu de chant, l’avion blanc apparaissait aplati. Le visage de l’autre pilote se détachait nettement à travers le tourbillon de l’hélice ; ses dents étincelaient au soleil. Le biplan d’Okabe devint soudain énorme, grossissant à une vitesse qui aurait affolé la plupart des gens. Le Français ouvrit le feu. Des flammes rouges jaillirent au même instant du mufle de la mitrailleuse adverse.

Les deux chasseurs basculèrent à l’unisson, et leurs roues se heurtèrent presque. Leurs pilotes s’engagèrent dans un virage et une ressource si serrés que le sang se retira de leur tête.

Au cours du virage, Guynemer entrevit un instant l’appareil au damier, mais cela dura trop peu de temps pour qu’il gaspille ses balles à tirer sur lui.

Barker et Okabe se croisèrent de si près qu’ils se virent distinctement et frôlèrent l’accrochage.

La mêlée prit un tour confus, chacun surmenant son moteur pour grimper le plus rapidement possible, à la limite de la perte de vitesse.

Puis Okabe effectua une glissade, piqua, en lâchant au passage quatre balles sur Guynemer. Celui-ci se tassa involontairement sur lui-même en voyant un trou se former dans son pare-brise. Virant sur l’aile, il plongea à son tour, dans l’espoir de se placer dans la queue de l’autre. Le Japonais avait pris un risque et sa manœuvre avait presque réussi. Mais il se trouvait maintenant plus bas que le Français et il allait le payer.

Okabe exécuta une ressource si brutale que son avion se tint presque debout sur la queue avant de retomber sur le dos. Dans cette position, il tira sur Guynemer dès que celui-ci se retrouva dans son champ de vision. Le Français accomplissait alors un tonneau. Les balles piquetèrent son fuselage, le manquant de peu. Son réservoir fut atteint, mais il était auto-obturant, avantage que ne présentait pas celui de son vieux Spad. Okabe renversa son biplan et se remit à grimper. Guynemer décrivit une courbe, prit de la vitesse, suspendit quelques secondes son chasseur le nez en l’air et lâcha quatre balles. L’une d’elles traversa le cockpit du Japonais, lui brûlant la main qui tenait le manche à balai. Poussant un grognement de douleur, Okabe lâcha brusquement la commande ; son avion, un instant désemparé, abattit sur la droite.

Guynemer, dans l’intervalle, était parti en vrille, mais il rétablit rapidement la situation.

Sans qu’aucun d’eux ne l’ait cherché, il se retrouva quelques secondes côte à côte avec Voss, alors que tous deux prenaient de l’altitude. Le Français vira alors sur l’aile pour foncer sur l’Allemand. Pour éviter la collision, celui-ci vira aussi. Mais au lieu de basculer vers l’extérieur, comme

Guynemer s’y attendait, il le fit en direction de son adversaire, et en descendant au lieu de monter.

L’aileron de Voss manqua d’un cheveu la gouverne arrière de Guynemer.

L’Allemand piqua, puis décrivit un looping, manœuvre peu recommandée lorsqu’on a un ennemi dans sa queue. Parvenu au sommet de la boucle, il fit un demi-tonneau et plongea.

Guynemer se crut un instant fichu. Se reprenant aussitôt, car il n’avait pas de temps à perdre en considérations de ce genre, il se mit à grimper en regardant par-dessus son épaule. Tout d’abord, il ne réussit pas à voir le biplan au damier. Puis ce dernier le dépassa en trombe, suivi de Barker, qui avait réussi on ne savait comment à se placer dans sa queue. L’avion au damier effectua un tonneau qui diminua un peu sa vitesse, et ensuite une demi-vrille. Voss avait décidément des réflexes de chat ! Il se retrouva du coup en sens opposé ; l’avion de Barker le croisa en trombe, leurs ailerons se touchant presque.

Guynemer n’avait pas le loisir de jouer les spectateurs : il lui fallait s’occuper de l’avion au cercle rouge. Celui-ci était maintenant derrière lui, mais plus bas, grimpant aussi vite qu’il le pouvait, encore incapable néanmoins de réduire la distance qui les séparait. Le Français estima celle-ci à deux cents mètres. C’était assez près pour qu’il pût l’atteindre avec sa mitrailleuse, mais trop loin pour que le tir fût précis.

Cercle rouge lâcha néanmoins une rafale. Des trous parsemèrent l’aile droite de Guynemer au moment où il l’inclinait pour virer. Cercle rouge vira lui aussi, de manière à prendre le pilote adverse dans son collimateur. Guynemer ouvrit les gaz à fond. Si par bonheur son moteur était plus puissant que celui de Cercle rouge, il parviendrait à s’en écarter lentement, même en grimpant aussi sec. Mais cet espoir fut déçu. Les deux appareils avaient des performances identiques.

Il repoussa son manche à balai en serrant les dents. Il réduisait ainsi son angle d'ascension, ce qui allait permettre à Cercle rouge de se rapprocher. Mais il ne pouvait pas décrire un demi-looping pour se mettre sur le dos, face à son adversaire, sans disposer d'une plus grande réserve de puissance. Tenter cette manœuvre sans la faire précéder d'un palier l'exposait à « décrocher ». Il lui fallait donc s'offrir trente secondes au feu de son ennemi, en formant des vœux pour qu'il n'atteigne aucun point vital.

Okabe se rapprocha effectivement, non sans se demander pourquoi le *Vieux Charles* avait ralenti. Il se doutait maintenant que son pilote était Guynemer. Comme tous les aviateurs, il connaissait bien l'histoire du Français. Quand il avait lu le nom inscrit sur la carlingue de son vis-à-vis, il était demeuré un instant songeur. Que faisait-il ici, à essayer de tuer le fameux Guynemer, d'abattre le *Vieux Charles ?*

Le Japonais colla l'œil à son collimateur. Il ouvrirait le feu lorsqu'il serait à moins de cinquante mètres. Voilà, il y était. Il pressa sur le bouton du manche à balai ; ses mitrailleuses crachèrent, ébranlant tout l'avion. Il était trop loin pour voir s'il avait fait mouche, mais il ne le pensait pas. Et maintenant, l'avion blanc frappé de la cigogne rouge se cabrait, se dressait sur sa queue, basculait en arrière, lui tirait dessus.

Mais Okabe avait déjà actionné son palonnier et repoussé son manche à balai. En raison de l'altitude, le biplan ne réagit pas aussi rapidement qu'à l'ordinaire, mais accomplit néanmoins un demi-tonneau et piqua. En regardant derrière lui, le Japonais vit le *Vieux Charles* reprendre de l'altitude en se dirigeant dans la direction opposée.

Il vira sèchement et revint sur lui, dans l'espoir de le rejoindre avant qu'il n'ait réussi à se placer au-dessus de lui. Voss, quand il s'aperçut que l'appareil à la tête de chien se trouvait derrière lui, n'eut que très peu de temps pour décider de la tactique à adopter pour le semer. Une

acrobatie classique n’y suffirait certainement pas ; l’autre ou bien exécuterait exactement la même, ou bien se laisserait légèrement distancer pour fondre sur lui à l’issue de la manœuvre.

Jouant le tout pour le tout, il coupa à moitié les gaz.

Barker fut surpris de le rattraper aussi soudainement. Mais il ne s’accorda pas le temps de réfléchir. Le biplan au damier était en vue, à une cinquantaine de mètres de lui, et la distance qui les séparait diminuait. Le casque du pilote adverse se dessina bientôt dans son viseur. Il pressa sur la gâchette.

Comme s’il avait lu dans ses pensées, Damier mit brusquement toute la gomme en roulant à demi sur lui-même. Les balles de Barker passèrent à l’endroit où sa tête se trouvait une fraction de seconde plus tôt, éraflant le ventre de la carlingue et en arrachant la béquille.

Le Canadien fit immédiatement un demi-tonneau, prêt à tirer dans cette position si cela s’avérait nécessaire.

Damier se rétablit mais poursuivit en demi-tonneau vers la droite. Tête de chien le suivit. Damier revenant à l’horizontale, il ouvrit de nouveau le feu.

Mais Damier se lança dans un piqué tournant. Il doit être désespéré, songea Barker. Je peux tourner et piquer aussi vite que lui. Ce doit être Voss. Oui, c’est sûrement lui.

Damier effectua une ressource, fit un tonneau, plongea de nouveau. Barker se refusa à l’imiter. Il poussa son manche à balai vers l’avant, le pouce prêt à peser sur le bouton-gâchette, collant au sillage de l’autre comme un poussin à sa mère.

Guynemer, qui sortait de son piqué, entra dans la ligne de tir de Voss ; celui-ci calcula en un éclair leurs deux angles de vol, le vent et la portée, et lâcha une rafale. Il n’eut le temps de tirer que six balles avant que Guynemer ne disparût de son champ de vision, mais l’un des projectiles atteignit le Français à la cuisse, pénétrant de haut en bas.

Barker ne se rendit compte que Voss tirait qu'en voyant Georges lever un bras et rejeter brusquement la tête en arrière. Il écrasa aussitôt du pouce son bouton-gâchette, mais Voss amorçait déjà une chandelle et un demi-tonneau, basculant ses ailes d'une manière si suicidaire que Barker dut virer en catastrophe pour ne pas le heurter.

En pilote expérimenté, il poursuivit le mouvement avec la vivacité d'un léopard craignant qu'un chien sauvage ne lui sectionne le jarret. Si Voss lui avait momentanément échappé, ce n'était pas impunément. Obligé de piquer à nouveau pour reprendre de la vitesse avant que Barker le rejoigne, il se retrouvait au-dessous de lui.

Le Canadien se laissa couler dans sa direction en cherchant simultanément à repérer Cercle rouge.

Il l'aperçut qui plongeait vers lui, venant à l'aide de son camarade maintenant que Guynemer se trouvait temporairement, et peut-être définitivement, hors de combat.

Abandonner un instant Voss était une nécessité vitale. Barker fit face, mettant le cap droit sur le Japonais.

Mais être contraint de grimper le désavantageait. L'autre n'était pas obligé de se maintenir au même niveau et il ne le fit pas. Il bascula légèrement vers la gauche. Barker l'imita. Okabe roula vers la droite en redressant un peu. Il cherchait évidemment à contourner son adversaire pour se placer dans sa queue. Barker regarda en dessous de lui, à gauche et à droite. Guynemer s'éloignait en reprenant de l'altitude ; sa blessure n'était donc pas si grave qu'il dût renoncer à se battre. Il se trouvait presque au même niveau que Voss, qui se dirigeait vers lui. L'Allemand était en dessous de Barker, constituant une proie idéale pour celui-ci. Par malheur, le Canadien se trouvait lui-même dans une position tout aussi défavorable par rapport à Okabe.

Barker vira tout en continuant à monter. Dans trente secondes, Okabe passerait comme une flèche à côté de lui, le contournerait, se placerait dans sa queue.

Au diable le Japonais ! Il allait attaquer Voss coûte que coûte !

Il plongea en décrivant une large courbe.

Ses ailes vibrèrent sous la vitesse de la descente. Il jeta un coup d'œil sur son compteur. Quatre cent quinze kilomètres à l'heure ; quinze à vingt kilomètres de plus infligeraient à ses ailes une contrainte intolérable.

Il guigna par-dessus son épaule. Okabe le suivait, mais pas de trop près. Ses ailes avaient sans doute la même limite de résistance que les siennes. Barker diminua légèrement son angle de descente. Il permettait ainsi à Okabe de réduire la distance qui les séparait, mais il voulait ne pas arriver trop vite sur Voss pour avoir le temps de lui décocher une longue rafale.

Voyant Barker piquer, et se rendant compte que ce ne pouvait être que sur lui, l'Allemand vira pour accueillir de face le péril mortel qui tombait du ciel. Pendant quelques secondes, les deux avions se trouvèrent sur la même ligne et des flammes jaillirent du canon des mitrailleuses de Voss. A près de quatre cents mètres, il n'avait que bien peu de chances de faire mouche, mais c'était à peu près la seule ressource qui lui restait.

Si, par miracle, son appareil fut atteint, Barker lui-même ne fut pas touché. Il élargit le rayon de sa courbe, réduisit les gaz, guigna de nouveau par-dessus son épaule. Okabe se rapprochai, mais était encore trop loin pour utiliser ses armes.

Le vent hurlant sur le rebord du pare-brise, le chasseur de Barker parvint derrière celui de Voss. L'Allemand ne se retourna pas, mais il allait certainement le voir dans son rétroviseur.

Ce fut sans doute le cas, car il bascula sur l'aile pour se dégager vers l'extérieur et vers le bas. Barker agit de même, et découvrit alors que Guynemer allait se trouver dans la ligne de tir de l'Allemand quand celui-ci se redresserait ; pendant une seconde ou deux, son biplan

s’offrirait de flanc aux mitrailleuses de Voss. C’était la deuxième fois que ce dernier se trouvait par hasard en position d’ouvrir le feu sur le Français.

Barker ne se rendit pas compte si son ami avait été ou non touché. Il le dépassa en trombe dans le sillage de Voss, dont la tête se détachait maintenant à cinquante mètres à peine de lui, alors qu’il gagnait toujours du terrain.

Coup d’œil dans le rétroviseur. Okabe n’était plus qu’à cinquante mètres, se rapprochant rapidement. Si rapidement qu’il ne lui laisserait que quelques secondes pour tirer sur Voss, à moins qu’il ne ralentît. Ce qu’il ferait, bien entendu, à moins d’être absolument certain de ne pouvoir manquer sa cible.

Il pressa sur la gâchette. Des trous apparurent en pointillé sur la carlingue de l’autre, partant de l’empennage, sautant l’habitacle où le crâne de Voss explosa comme une grenade trop mûre, et s’achevant sur le capot du moteur.

Les badauds amassés sur le rivage observèrent alors un curieux spectacle. Aux trois avions qui se suivaient à la queue leu leu s’en ajouta soudain un quatrième. C’était celui de Guynemer, venu se placer derrière Okabe. Sa situation n’était pas idéale, car ne surplombant pas le Japonais, il ne disposait pas non plus de la réserve de vitesse que celui-ci avait accumulée en piquant. Mais tandis que le crâne de Voss se désintégrait, que deux projectiles sectionnaient la colonne vertébrale de Barker et lui arrachaient la calotte crânienne, il tira trois fois. L’une de ses balles, arrivant de bas en haut, toucha Okabe au creux des reins, obliqua, ricocha sur l’épine dorsale et ressortit par la poitrine au travers du plexus.

Après quoi, la vision de Guynemer s’obscurcit et il se mit en piqué, poussant son manche à balai sans même s’en rendre compte, alors que des flots de sang jaillissaient de son bras et de son flanc. Deux des balles de Voss avaient fait mouche.

Le biplan au damier s’abattit en vrille, rata de peu le sommet d’un piton rocheux qui se dressait près du rivage, pulvérisa coup sur coup plusieurs volées de passerelles, puis une hutte. De l’alcool enflammé éclaboussa les huttes voisines qui s’embrasèrent, et le vent ne tarda pas à propager l’incendie à d’autres bâtiments.

C’était le premier d’une série d’incendies qui allaient prendre une allure d’holocauste.

Le chasseur frappé de la tête de chien s’écrasa contre un piton dont il dévala en brûlant le flanc, emportant au passage maintes passerelles et huttes et projetant à une grande distance des gouttes d’alcool enflammées et des morceaux de métal chauffés à blanc.

L’avion au cercle rouge s’abattit en tourbillonnant sur la rive, broya des dizaines de spectateurs qui se sauvaient dans tous les sens en hurlant, et traça un sillon sanglant parmi beaucoup d’autres avant d’aller s’arrêter contre la grande salle des fêtes. Des flammes là encore s’élevèrent, léchant la façade du bâtiment qu’elles ne tardèrent pas à étreindre tout entier dans leurs volutes pourpres et orange.

Le *Vieux Charles* tomba comme une pierre pour ne se redresser qu’au moment où il touchait le sol. Il percuta la berge du Fleuve, prit feu, creusa une profonde tranchée dans l’humus couvert d’herbe, faucha au passage cinq personnes qui s’enfuyaient et finit sa course contre le tronc d’un arbre à fer.

Pâle et tremblant, Goering songea que personne n’avait rien prouvé, si ce n’était que le courage et une grande habileté ne constituaient pas des garanties de survie, que Dame Fortune menait le jeu de manière fort imprévisible, et que la guerre frappait aussi durement les civils que les soldats, les neutres que les belligérants.

SECTION 10

Armageddon : Le Bateau Libre contre le Rex

30

Le roi Jean n’était pas homme à attendre le signal du départ.

Juste avant que les quatre aviateurs ne forment leur chaîne mortelle, il s’approcha du microphone fixé sur la console de la timonerie.

— Taishi !

— Capitaine ?

— Attaque ! Et que Dieu t’accompagne !

Un quart d’heure plus tôt, on avait ouvert l’immense panneau de poupe. Un grand hydravion biplace en était sorti, les ailes repliées, pour gagner l’eau en glissant le long d’un plan incliné. Porté par ses flotteurs, il avait attendu que l’on étende et verrouille ses ailes. Puis Sakanoue Taishi, son pilote, dont le siège se trouvait en avant de celles-ci, avait lancé ses moteurs pour les faire chauffer. Gabriel O’Herlihy se tenait debout dans la tourelle du mitrailleur, placée à l’arrière des ailes.

Tous deux étaient des vétérans, le Japonais de la Seconde Guerre mondiale, l’Irlando-Australien de la Guerre de Corée. Taishi avait servi dans la Marine impériale comme

pilote de bombardier-torpilleur avant de trouver la mort au cours de la bataille de Leyte Gulf.

O'Herlihy avait servi comme mitrailleur dans l'infanterie. Bien qu'il n'eût aucune expérience du combat aérien, on l'avait choisi pour ce poste en raison de son adresse exceptionnelle. On disait de lui qu'il jouait de la mitrailleuse comme Harpo Marx de la harpe.

Quoique soudain, l'ordre de passer à l'action comme convenu ne surprit pas Taishi. Parlant dans l'interphone de son casque, il prévint O'Herlihy qui s'assit. Le Japonais mit les gaz et l'hydravion s'élança vent debout vers l'amont. Le décollage fut laborieux ; l'appareil emportait sous ses ailes dix roquettes dont les têtes pesaient cent livres chacune en plus de la torpille arrimée sous son fuselage. Cette dernière, munie d'une télécommande électrique, abritait sept cents livres de cordite dans sa coiffe.

Le gros appareil s'arracha enfin de l'eau. Taishi attendit d'être parvenu à 15 mètres de la surface pour appuyer sur le bouton commandant le largage des flotteurs. Les deux grands patins et leurs attaches tombèrent dans le vide ; la vitesse augmenta.

O'Herlihy, se renversant sur son siège, vit les quatre chasseurs s'écraser au sol, mais ne le dit pas à Taishi. Le pilote était trop occupé par la tâche consistant à faire pivoter l'engin vers la rive gauche en le maintenant à basse altitude. Il se faufila entre deux pitons en passant au ras des passerelles les plus élevées. Les ordres étaient de voler au plus près des arbres et, si possible, entre les collines. Parvenu au pied des montagnes, il devait se placer dans le sens du vent et longer le pied de la chaîne, toujours au plus près des arbres. Pour finir, il virerait à angle droit, traverserait en trombe les collines et surgirait juste au-dessus des constructions en bambou. Et il frapperait le *Bateau Libre,* qui s'offrirait de flanc à ses coups.

Taishi savait que le radar de Clemens les avait repérés au moment où ils s'élevaient au-dessus du Fleuve, mais il

espérait échapper à sa surveillance jusqu'au moment où ils surgiraient de derrière les collines.

Le sous-officier tentait depuis une minute d'attirer l'attention de Sam Clemens, mais le capitaine ne semblait pas l'entendre. Il se tenait debout à côté de son fauteuil, un cigare allumé aux lèvres, les yeux humides de larmes, murmurant sans cesse « Georges ! Bill ! »

Joe Miller se dressait immobile à ses côtés, revêtu d'une armure de bataille : heaume d'acier muni d'une grille épaisse devant le visage et d'un prolongement en forme de saucisse pour protéger le nez, cotte de mailles, gants en cuir de poisson, protège-sexe en plastique, cuissardes, et jambières d'aluminium. Il étreignait de sa colossale main droite le manche d'une francisque dont la double tête d'acier pesait bien quarante-cinq kilos.

Le titanthrope avait les yeux humides, lui aussi.

— F'étaient de fics types, gronda-t-il.

— Capitaine ! cria le sous-officier, le radar signale qu'un gros avion a décollé du *Rex.*

— Quoi ?

— Un bimoteur, genre hydravion. Le radar indique qu'il se dirige vers le nord.

Sam, du coup, devint pleinement attentif.

— Vers le nord ? Que diable… ? Oh ! Il va suivre une route circulaire et tenter de nous prendre de flanc !

Il cria aux autres de le rejoindre sur la passerelle et dégringola en vitesse l'échelle qui y conduisait.

— As-tu ordonné à *L'Oie* de décoller ? lança-t-il à John Byron, le second.

— Oui, capitaine. A l'instant même où le radar a repéré le mouvement de leur appareil. Ce sont *eux* qui ont violé l'accord !

— Très bien !

Sam regarda par le hublot bâbord. *L'Oie,* un gros avion torpilleur bimoteur, s'éloignait du bateau, face au vent. Il

s’éleva presque aussitôt, l’eau ruisselant de ses flotteurs blancs ; une minute plus tard, il largua ces derniers qui vinrent frapper la surface du Fleuve, rebondirent, retombèrent et s’éloignèrent, emportés par le courant.

— Aux postes de combat ! ordonna Sam.

Byron appuya sur un bouton. Les sirènes se mirent à hurler, mais les gens qui se pressaient sur les ponts extérieurs avaient déjà entrepris de gagner leur poste.

— En avant toute !

Detweiller, qui occupait le siège du pilote, poussa à fond les deux leviers de commande. Les gigantesques moteurs commencèrent à tourner, les énormes roues à aubes brassèrent l’eau. Le bateau parut bondir en avant.

— Ce bon vieux Jean est décidément un fin renard, releva Sam. Byron, entre en contact radio avec *L’Oie* et dis-lui d’aborder le *Rex* par le côté.

Byron s’exécuta immédiatement. Sam se tourna vers de Marbot. Le petit baron portait un heaume de duraluminium en forme de seau à charbon, une longue cotte de mailles et des bottes de cuir, avec, autour de la taille, un ceinturon de cuir auquel étaient suspendus un étui contenant un pistolet Mark IV et un fourreau abritant un sabre d’abordage.

— Dites à vos hommes de monter le laser sur le pont, et vite !

Le Français appuya sur le bouton de l’intercom correspondant à la soute où l’on gardait l’arme secrète.

— L’avion ennemi apparaît-il toujours sur le radar ?

— Pas pour l’instant, répondit Schindler. Il se trouve derrière les collines et trop près des montagnes.

— Il va débouler à pleine gomme au ras des arbres. Nous n’aurons pas une seconde à perdre.

Marbot poussa un gémissement. Le voyant blêmir, Sam demanda :

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Je ne sais pas. J’ai entendu quelque chose qui ressemblait à une explosion, et puis plus rien. Personne ne

répond !

Sam se sentit blêmir à son tour.

— Une explosion ? Oh mon Dieu ! Descendez voir ce qui se passe !

Byron, qui se trouvait à proximité d'un autre intercom accroché à la cloison, annonça :

— Le poste 25 signale qu'une explosion vient de se produire dans le poste 26.

De Marbot pénétra dans l'ascenseur qui l'emporta aussitôt.

— Capitaine, l'avion ennemi ! s'écria le radariste. Sur la rive gauche, juste au-dessus des constructions, entre ces deux pitons rocheux !

Sam courut jusqu'à la baie. Le nez argent et bleu d'un aéronef étincelait au soleil.

— Il arrive à un train d'enfer !

Il étreignit le rebord de l'ouverture, s'efforçant au calme, puis se retourna. Byron avait déjà donné l'alerte ; ce n'était d'ailleurs pas nécessaire, puisque l'attaquant était visible.

— Que personne n'ouvre le feu avant que l'ennemi soit à cinq cents mètres ! ordonna Byron. Lancez alors les roquettes. Les canons et les armes légères n'entreront en action que lorsqu'il sera à moins de deux cent cinquante mètres !

— Je n'aurais pas dû attendre, murmura Sam. J'aurais dû faire monter le laser dès que ces types ont décollé. Il aurait pu les découper en tranches avant qu'ils ne lancent leur torpille.

Voilà qui allait s'ajouter à la liste déjà sans fin de ses regrets !

Que se passait-il donc dans les entrailles du navire ?

— Ah, le voifi ! dit Joe Miller.

Le bombardier-torpilleur avait plongé par-dessus les passerelles qui couraient le long des collines. Maintenant, il survolait en rase-mottes l'herbe de la plaine. Qui que fût son

pilote, il maniait ce lourd engin comme un monoplace de chasse !

Tout alla très vite à partir de là. L’avion volait à deux cent cinquante kilomètres à l’heure au moins. Quand il atteindrait la berge, il lui resterait mille cinq cents mètres à franchir pour parvenir jusqu’à son objectif. Mais il larguerait sa torpille à deux cents mètres de celui-ci, et même plus près si le pilote était culotté. Plus courte serait la distance à laquelle il la lancerait, et moins le *Bateau Libre* aurait de chances d’en réchapper.

Il aurait mieux valu que le navire pivote pour se présenter de proue et constituer ainsi une cible plus réduite. Mais cela ne lui aurait permis d’utiliser qu’une infime partie de ses armes.

Sam attendit. Dès que le cylindre d’argent mortel se détacherait de la carlingue, il ordonnerait à Detweiller de virer en catastrophe. L’avion serait alors moins dangereux. De toute façon, s’il survivait au feu d’enfer qu’il allait affronter, il se hâterait de disparaître.

— Cinq cents mètres ! annonça Byron, qui lisait les indications du radar par-dessus l’épaule de son opérateur. Il actionna l’intercom le reliant aux batteries. « Roquettes, feu ! »

Vingt cylindres argentés aux têtes coniques s’élancèrent en laissant derrière eux un sillage de flammes, tels des chats réunis en convention bondissant sur une souris égarée sur l’estrade.

Le pilote avait, lui aussi, des réflexes de chat. Douze fusées, plus petites que celles filant à sa rencontre, se détachèrent des ailes du bimoteur. Quelques fractions de seconde plus tard, les deux volées d’engins se rencontraient et explosaient dans un grand jaillissement de flammes et de fumée. L’avion traversa presque immédiatement le nuage ainsi créé. On avait l’impression que les vagues allaient le happer, tant il était près de la surface du Fleuve.

— Seconde batterie de fusées, feu ! hurla Byron. Canons et armes légères, ouvrez le feu !

Une autre volée de missiles prit son essor. Les mitrailleuses à vapeur lâchèrent leurs jets de balles en plastique de .80, le canon de 88 bâbord tonna en crachant du feu et des volutes grises. Les marines postés entre les lourdes plates-formes déchargèrent leurs fusils.

La longue torpille au profil de requin se sépara de l'avion, percuta l'eau au terme d'une chute de trente mètres, ricocha, s'enfonça sous les flots sur lesquels on n'aperçut plus que son sillage d'écume blanche.

— A gauche toute ! ordonna Sam.

Detweiller ramena énergiquement le levier bâbord en arrière. Les gigantesques roues à aubes correspondantes ralentirent, s'arrêtèrent, se remirent à brasser l'eau en sens inverse. Le bateau commença lentement à pivoter sur lui-même.

Taishi, sentant le bombardier soudain libéré du poids de la torpille, tira sur le manche à balai ; le nez de l'avion se cabra et ses deux moteurs se déchaînèrent pour l'emporter par-dessus le bateau. Taishi se pencha hors de l'habitacle, recevant en plein visage la gifle du vent. Bien que l'eau fût claire, il ne parvint pas à repérer la torpille car il l'avait dépassée.

Droit devant, le soleil scintilla un bref instant sur les roquettes suivies de leur traîne de fumée. Une autre volée de missiles, et autoguidés par infrarouges qui plus était !

Si le sort n'en avait pas décidé autrement, le Japonais aurait frôlé le pont supérieur du bateau, puis, parvenu de l'autre côté, décrit une large courbe pour revenir mitrailler son objectif. O'Herlihy s'était déjà levé, se retenant d'une main au rebord du cockpit, attendant que l'avion revînt à l'horizontale pour braquer son arme. Mais il n'eut pas l'occasion d'utiliser ses mitrailleuses jumelles de .50.

L'avion et ses deux passagers disparurent dans un grand nuage de fumée d'où jaillirent presque immédiatement des

débris de métal, d’os et de chair ensanglantée.

L’un des moteurs vint s’abattre sur le pont d’envol à proximité d’un canon, au terme d’une trajectoire en arc de cercle. Il traversa la piste en roulant sur lui-même, passa par-dessus sa bordure, tomba sur le pont-promenade où il écrasa deux hommes.

Un marin appela les pompiers du bord.

Sam Clemens, qui regardait par la baie bâbord, vit l’explosion, aperçut du coin de l’œil un objet noir se diriger vers le navire, et sentit la trépidation de l’impact.

— Qu’est-ce que c’était, bordel ?

Mais il ne quitta pas du regard le sillage de la torpille qui approchait, aussi sinistre qu’un squale et plus rapide encore.

Que le bateau pivotait donc lentement !

C’était une étrange figure de ballet qui se déroulait là, étrange mais mortelle. La torpille filait en ligne droite, ce qui était la plus courte distance d’un point à un autre – dans ce cas précis du moins. Le bateau accomplissait un cercle pour éviter de se trouver à l’extrémité de la droite.

Sam agrippa le montant de la baie, mordant si frénétiquement son cigare que le bout de celui-ci, à demi sectionné, vint lui brûler le menton. Il hurla de douleur, mais avec un temps de retard, car l’extrême angoisse qu’il avait éprouvée tout le temps que la torpille défilait au ras de la coque du navire avait éclipsé sa souffrance.

L’engin poursuivant sa route en direction du rivage, il porta précipitamment la main à son menton, se brûla les doigts, jeta le cigare.

— Redresse ! ordonna-t-il à Detweiller. Reprends le cap initial, en avant toute.

Byron, qui regardait par la baie tribord, annonça :

— La torpille s’est à demi échouée sur la berge, capitaine. Son hélice tourne toujours, mais elle est bloquée par la boue dans laquelle elle s’enfonce en biais.

— Qu’ils se démerdent ! répliqua Sam, faisant allusion aux gens qui se tenaient sur le rivage.

Il s’interrompit. Pendant un moment, il avait oublié l’explosion qui s’était produite du côté de la soute au laser.

— Byron ! Marbot a-t-il rendu compte ?

— Pas encore, capitaine.

L’intercom mural sonna. Byron alla répondre, Clemens sur ses talons.

— Ici de Marbot. Le capitaine est-il occupé ?

— Je t’écoute, Marc ! Que s’est-il passé ?

— On a fait sauter le laser ; il est totalement détruit. Tous les gardes ont été tués, Fermor y compris, ainsi que quatre hommes d’équipage qui accouraient. Les gardes ont péri dans l’explosion, mais les autres ont été abattus à coups de feu. Il y a un ou plusieurs saboteurs à bord, capitaine !

Sam poussa un gémissement. Il crut un instant qu’il allait s’évanouir et dut se retenir à la cloison.

— Ça ne va pas, capitaine ? s’inquiéta Byron.

Le second était aussi blême que Sam avait l’impression de l’être ; mais il se maîtrisait parfaitement. Sam se reprit, respira bien à fond.

— Si, ça va. Ah, l’enfant de putain ! J’aurais dû foutre vingt sentinelles autour du laser ! J’aurais dû le faire monter sur le pont beaucoup plus tôt ! Nous avons perdu notre principal atout, l’arme secrète qui nous assurait à coup sûr la victoire sur Jean ! N’oublie jamais le facteur humain, Byron !

— Non, capitaine. Je suggère…

— Que nous envoyions des patrouilles à la recherche de ce salopard ? Ou de ces salopards ? Ils ont dû regagner leur poste, maintenant. A moins… qu’ils ne veuillent s’attaquer aux générateurs ! Envoyez quelques hommes monter la garde dans la salle des machines. Et entamez immédiatement une enquête. Vérifiez si personne n’a quitté son poste sous un prétexte quelconque. Même si c’est un officier et qu’il ait la meilleure excuse du monde, faites-le mettre aux fers. Nous frapperons peut-être des innocents, mais je m’en fous : nous ne pouvons pas prendre le moindre

risque. Il est impossible de combattre Jean en craignant à tout instant de recevoir un coup de poignard dans le dos !

— A vos ordres, capitaine ! acquiesça Byron, qui se mit aussitôt à appeler les postes de combat les uns après les autres.

— Le vaisseau ennemi est à huit kilomètres, capitaine, lança le radariste en chef. Il se déplace à cinquante nœuds.

Par mer calme et vent nul, le *Rex* ne pouvait pas dépasser quarante nœuds ; le vent et le courant aidant, sa vitesse de pointe égalait celle du *Bateau Libre.*

— Repérez-vous *l'Oie ?*

— Non, capitaine.

Sam consulta le chronomètre. Le gros avion devait toujours voler le long des montagnes, rasant la cime des arbres, se dissimulant derrière eux chaque fois que c'était possible. Mais il n'attaquerait pas le *Rex* de sa propre initiative, ayant reçu l'ordre d'attendre pour ce faire que les deux vaisseaux soient aux prises. Quand les hommes de Jean seraient bien occupés à tirer sur le *Bateau Libre,* alors *l'Oie* surgirait à pleins gaz du couvert de la forêt, piquerait en direction du Fleuve et prendrait le *Rex* en écharpe. Si Jean avait possédé une once de bon sens, il aurait gardé son bombardier-torpilleur en réserve pour l'heure où la bataille s'engagerait véritablement.

Mais il avait espéré surprendre le *Bateau Libre,* en escomptant que son équipage n'aurait d'yeux que pour le duel aérien.

— Vaisseau ennemi à sept kilomètres, capitaine. Droit devant !

Sam alluma un autre cigare et demanda au toubib d'étendre un peu de pommade sur sa brûlure au menton. Smollett s'étant exécuté, il alla se camper devant la baie tribord pour contempler les nuages de fumée produits par les incendies qui ravageaient la rive gauche sur près de quatre cents mètres de front. Les flammes dévoraient les constructions de bambou, de pin et d'if. Des flammèches

s’échappaient du brasier et, emportées par le vent, allaient atterrir sur les passerelles et les habitations. Des gens s’activaient fébrilement, emportant leurs possessions de leurs maisons incendiées ou escaladant des échelles pour se soustraire au feu. D’autres avaient formé des chaînes, emplissant d’un côté leurs graals et leurs seaux de terre cuite dans le Fleuve, et les faisant passer jusqu’à l’autre extrémité où on les vidait sur les soubassements des immeubles embrasés. La lutte était désespérée ; on ne pouvait que laisser le feu faire son œuvre. C’était apparemment ce qu’avaient conclu la moitié des spectateurs : ils s’entassaient dans les plaines, où ne s’élevaient qu’un petit nombre de constructions, et attendaient imperturbablement la rencontre des deux bateaux.

— Avant que nous en ayons fini, nous aurons anéanti le Virolando, observa Sam sans s’adresser à personne en particulier. On ne va guère nous aimer dans le coin !

— Ennemi à cinq kilomètres, capitaine.

Sam s’approcha de l’intercom, par l’intermédiaire duquel Byron s’entretenait toujours avec les postes de combat. Joe vint se planter derrière lui ; le nez démesuré du colosse exhalait des relents de bourbon. Le titanthrope aimait bien boire un ou plusieurs bons coups de raide avant le combat. Non pour se donner du courage, expliquait-il, mais pour se soigner l’estomac ; cela en apaisait les « papillons ».

— En outre, Fam, f’ai bevoin de beaucoup d’énervie. Tu m’as dit que l’alcool en fourniffait. Mon corps en brûle comme un moteur brûle du carburant ; et f’ai un grand corps !

— Ouais, mais une pleine bouteille de soixante-quinze centilitres ?

Byron leva les yeux.

— Jusqu’à maintenant, on ne signale personne ayant quitté son poste.

— Et fi quelqu’un a eu besoin de piffer ? intervint Joe. Moi, il faut touvours que ve piffe énormément vufte avant de me battre V’ai beau être couraveux, ve me fens tendu. Pas nerveux, fimplement tendu.

— Et ça n’a rien à voir avec ce que tu t’enfiles derrière la cravate, bien entendu, répliqua Sam. Moi, si j’avais séché une bouteille, je serais bien incapable de sortir des chiottes, à supposer que j’arrive à les trouver !

— Le vhifky me purve les reins. Reins purvés, tête claire ! Fa faffe les miavmes du ferveau.

— La chasse des cabinets et ton cerveau ont beaucoup de points communs : tous deux sont pleins d’eau.

— Tu dis des vafferies, mais c’est vufte parfe que tu es nerveux, observa Joe en tapotant amicalement l’épaule de Sam de sa paluche aux doigts gros comme des bananes.

— Pas de ces familiarités envers le capitaine, veux-tu ? protesta Sam. Mais il se sentit réconforté. Le titanthrope l’adorait et il serait toujours à son côté. Que pouvait-il lui arriver de fâcheux sous la protection de cette montagne de muscles ? Pas grand-chose, certes ; mais Joe ou pas Joe, le bateau risquait d’être envoyé par le fond.

31

Il apercevait le *Rex Grandissimus* maintenant, sous la forme d'une masse blanche indistincte se dirigeant vers lui. Au fil des minutes, sa silhouette se précisa. Le cœur de Sam se serra. Le *Rex* avait été son premier bateau, son premier amour. Il s'était battu pour obtenir le métal nécessaire à sa construction, il avait tué et même fait assassiner l'un de ses compagnons (où Erik la Hache était-il en cet instant ?) ; pour avoir travaillé à ses plans, il en connaissait jusqu'au moindre boulon. Et tous ces efforts, ces batailles, ces morts, le roi Jean les avait rendus inutiles en volant le vaisseau, qui représentait aujourd'hui son plus redoutable adversaire. Qu'il était donc triste d'être obligé de détruire un si beau bâtiment, l'un des deux seuls du genre à exister sur toute la planète !

Etre contraint de couler cette merveille redoublait sa haine envers Jean. Mais peut-être parviendrait-on à prendre le *Rex* à l'abordage et à le capturer intact ? Dans ce cas, les deux bateaux poursuivraient de conserve leur voyage vers la source du Fleuve.

Sam avait toujours eu tendance à passer du pessimisme le plus noir à l'optimisme le plus échevelé.

— Quatre kilomètres ! énonça le radariste.

— *L'Oie* n'apparaît toujours pas sur votre écran ?

Non… si, capitaine ! La voilà ! Elle se trouve à cinq kilomètres sur tribord, juste au-dessus des collines. Le vaisseau ennemi abat sur tribord.

Sam regarda par la baie avant. Le *Rex,* en effet, virait de bord et ne tarda pas à présenter sa poupe au *Bateau Libre*

qui fendait les flots dans sa direction.

— Qu’est-fe qu’il fout, bon Dieu ? s’exclama Joe Miller.

— Il ne s’enfuit certainement pas ! répondit Sam. Tout pourri qu’il soit, Jean n’est pas un lâche. De plus, ses hommes ne le laisseraient pas se dégonfler. Non, il mijote sûrement un coup tordu.

— Peut-être le *Rex* a-t-il des ennuis mécaniques ? suggéra Detweiller.

— Dans ce cas, nous le rattraperons. Radar, quel est sa vitesse ?

— Il marche à trente et un nœuds, cap à l’ouest, capitaine.

— Contre le vent et le courant, c’est sa vitesse maximale. Il n’a donc aucune avarie. Rien que je puisse imaginer, en tout cas. Mais pourquoi mille sabords se débinent-ils ? Ils ne peuvent se cacher nulle part !

Sam s’interrompit, le front plissé par l’effort de la réflexion.

— Sonar ! Vous ne détectez rien de particulier ? Quelque chose qui ressemblerait à une mine, par exemple ?

— Non, capitaine. En dehors de quelques bancs de poissons, je n’ai aucun écho sous-marin devant nous.

— Ce serait bien de Jean d’avoir fabriqué des mines et de les semer sur notre route. Je ne m’en priverais pas moi-même, si les rôles étaient inversés.

— Oui, mais il fait que nous avons un fonar.

— Moi, je tenterais le coup quand même. Sparks, dites à Anderson de ne pas intervenir avant que nous soyons aux prises, sauf contrordre de ma part.

Le radio transmit le message à Ian Anderson, le pilote de l’*Oie.* D’origine écossaise, il avait piloté un bombardier-torpilleur britannique durant la Seconde Guerre mondiale. Son mitrailleur, un Grec dénommé Théodore Zaimis, avait occupé la tourelle de queue d’un Handley Page Halifax de la R.A.F. durant le même conflit, et effectué de nombreux raids nocturnes au-dessus de la France et de l’Allemagne.

Anderson répondit qu'il avait bien compris. Sur l'écran radar, on vit *l'Oie* poursuivre sa course vers l'est en se maintenant plus ou moins à la même altitude.

Tandis que le soleil entamait lentement sa courbe descendante, le *Bateau Libre* se rapprocha peu à peu du *Rex.*

— Jean ignore peut-être à quelle vitesse le *Bateau Libre* peut se déplacer, marmonna Sam qui faisait les cent pas. Puis, contemplant la foule qui se pressait sur les deux berges, les pitons et les passerelles :

— Qu'est-ce qu'ils foutent là, ces ahuris ? Ils ne se rendent donc pas compte qu'ils s'exposent à recevoir des fusées et des obus sur la gueule ? Jean aurait dû avoir au moins la décence de les mettre en garde !

Le grand temple de pierre rouge et noir apparut, les surplomba, puis se rapetissa dans leur sillage. Le poursuivant n'était plus désormais qu'à huit cents mètres du poursuivi. Sam ordonna à Detweiller de réduire un peu l'allure.

— Je ne sais pas ce que Jean a derrière la tête, mais je ne vais pas me ruer à pleine gomme dans un piège.

— On dirait qu'il se dirige vers le détroit, observa le pilote.

— Mais oui ! J'aurais dû m'en douter !

La ligne des montagnes s'infléchissait de part et d'autre du Fleuve, formant deux courbes qui se rejoignaient presque un kilomètre et demi plus en amont. Leurs murailles vertigineuses formaient un couloir resserré où le Fleuve s'écoulait en bouillonnant. Bien qu'utilisant sans doute toute la puissance de ses machines, le *Rex* ne progressait plus qu'à dix-huit nœuds. Sa vitesse diminuerait encore s'il pénétrait dans la gorge noyée d'obscurité.

— Croyez-vous réellement que Jean va franchir la passe ? demanda Sam. (Il se heurta la paume gauche du poing.) Mille tonnerres, j'y suis ! Il va s'embusquer à l'autre

extrémité du goulet pour nous tomber dessus lorsque nous en sortirons !

— Hé, Fam, tu ne vas pas avoir la ftupidité de l'y fuivre ?

Sam ignora l'exclamation de Joe Miller pour s'approcher vivement de l'opérateur radio.

— Donnez-moi Anderson !

La voix au terrible accent écossais du pilote retentit :

— Bien reçu, capitaine. Nous allons passer de l'autre côté pour voir ce que cet enfoiré fabrique. Mais grimper au-dessus du goulet va nous demander un certain temps.

— Ne passez pas par-dessus les montagnes, mais *à travers* le détroit, intima Sam. Si l'occasion vous paraît favorable, attaquez ! Puis, s'adressant à Byron : vous avez du nouveau ?

Une ombre de contrariété se peignit sur le visage du second.

— Je vous préviendrai dès que j'en aurai !

Sam éclata de rire.

— Excuse-moi, John. Mais l'idée que quelqu'un est peut-être en train de placer une bombe là en bas… ça m'inquiète. Continue.

— Nous y sommes ! s'écria au même instant le second, alors que la voix de Schindler, le premier maître du poste 26, résonnait dans l'intercom. Sam vint aussitôt se placer auprès de Byron.

— L'enseigne Santiago a quitté son poste il y a une demi-heure environ, rapporta Schindler. Il m'a demandé de le remplacer en alléguant qu'il souffrait de diarrhée nerveuse et qu'il devait absolument aller se soulager s'il ne voulait pas se couvrir de honte. Il m'a dit qu'il revenait tout de suite. Il n'est revenu en fait que dix minutes plus tard, mais je n'y ai guère prêté attention car il m'a expliqué qu'il n'avait pas pu se retenir.

Il était tout mouillé, comme s'il venait de prendre une douche. Il m'a dit qu'il avait été obligé de se laver en vitesse, vu qu'il s'était souillé. Il s'est de nouveau absenté

juste après que nous eûmes entendu l’appel général demandant que tous les postes rendent compte par ordre numérique. Mais il n’est pas revenu.

— Poste 27, faites votre rapport ! enchaîna Byron. Puis, tournant légèrement la tête vers Sam : il n’est peut-être pas le seul.

Les trente-cinq postes répondirent tous qu’aucun de leurs hommes ne s’était absenté, fût-ce une minute.

— Ou bien il a quitté le bord, ou bien il se cache quelque part, dit Sam.

— Je ne pense pas qu’il ait pu quitter le bord sans que personne s’en aperçoive.

Sam appela de Marbot.

— Lancez tous vos marines, je dis bien *tous,* à la recherche de Santiago. S’il résiste, abattez-le. Mais je préférerais pouvoir l’interroger.

Il se tourna vers Byron.

— Santiago est avec nous depuis le début. C’est à coup sûr Jean qui l’a infiltré dans nos rangs, mais je ne comprends pas comment cette ordure a su que nous possédions un laser ; je n’avais même jamais pensé à nous en doter avant qu’il me vole mon bateau. Je ne comprends pas non plus comment Santiago en a entendu parler. C’était un secret encore mieux gardé que celui de la vie sexuelle de la reine Victoria !

— Il a eu tout le temps de fourrer son nez partout. Je l’ai toujours trouvé sournois et je n’ai jamais eu confiance en lui.

— Moi, je l’aimais bien. Il était toujours aimable, exécutait parfaitement les tâches qu’on lui confiait et jouait comme un dieu au poker.

Santiago était un marin vénézuélien du XVIIe siècle, qui avait commandé un bâtiment de guerre durant dix ans. Ayant fait naufrage sur un îlot des Caraïbes, il avait péri sous la lance d’Indiens qu’il affrontait sur une plage. Ceci

n’avait d’ailleurs avancé que de très peu sa dernière heure ; la syphilis était déjà sur le point de l’emporter.

— Je lui reprochais surtout sa jalousie féroce et son stupide machisme de Latin, ajouta Sam. Mais du jour où l’une de ses femmes, une experte en judo du XXe siècle, l’a envoyé au tapis, il a changé d’attitude pour se mettre à traiter les nanas comme si elles valaient leur poids d’or.

Il y avait cependant des problèmes plus urgents à résoudre que celui posé par la personnalité de Santiago. Et d’abord, comment Jean saurait-il que son agent avait réussi son coup ? Le roi ignorait l’existence du laser. Au départ, il devait avoir chargé le Vénézuélien de faire sauter un organe vital du bateau ; cette mission, le traître n’avait pas pu s’en acquitter, les générateurs et les centres de commandes électromécaniques étant trop étroitement surveillés.

Et puis, à moins d’une explosion spectaculaire, comment Jean devait-il apprendre que le saboteur avait accompli son forfait ? Etaient-ils convenus d’un signal ? Dans ce cas, Santiago n’en avait envoyé aucun.

A moins que… il n’ait eu une radio dissimulée sur le bateau, réglée sur une fréquence différente de celles…

Sam sentit une légère vibration ébranler le pont, ne provenant certainement pas du mouvement des roues à aubes.

Il alla se pencher à la baie arrière. Des volutes de fumée s’échappaient sur bâbord, provenant apparemment du pont-promenade.

Il se précipita sur l’intercom en braillant :

— Postes 15 et 16, que s’est-il passé ?

Une femme répondit d’un ton calme :

— Ici l’officier marinier Anita Garibaldi, du poste 17. Une explosion vient de se produire chez nous, capitaine. Elle a soufflé une cloison et coupé les circuits !

Detweiller poussa un juron. Sam se tourna vivement vers lui.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Les gouvernes ne répondent plus !

Mais cela, Sam le savait déjà. Les roues avaient ralenti leur poussée et, au moment même où il regardait par la baie arrière, il les vit s’arrêter. Le bateau abattit lentement sur bâbord, dérivant au fil du courant.

Allongeant le bras, Detweiller écrasa un bouton, près duquel une lampe s’alluma ; il saisit de nouveau les leviers de commande. Les roues se remirent à tourner, atteignant progressivement leur vitesse normale, et le bateau reprit son cap initial.

— Le système de secours fonctionne, commenta le pilote.

Bien qu’il fût loin de se sentir joyeux, Sam grimaça un sourire.

— Santiago devait ignorer que nous en avions installé un. Et pourtant, c’est Jean qui m’en avait donné l’idée ! Voici qui ne manque pas de sel !

Il tonitrua dans l’intercom, en tenant enfoncée la touche permettant de se faire entendre partout à la fois.

— Alors, bande d’abrutis, vous êtes complètement miros ? Qu’est-ce que vous avez dans le ciboulot ? Trouvez-moi Santiago, et en vitesse !

— Goulet droit devant, capitaine ! annonça Detweiller.

Une ombre passa sur leur tête, accompagnée du rugissement de deux moteurs jumeaux. *L’Oie* défila en trombe devant eux à une altitude de soixante mètres environ. Elle s’éleva entre les sombres murailles de la gorge, précédée du pinceau de ses phares, se fondit rapidement dans l’obscurité et disparut au détour d’une longue courbe.

— Pouvons-nous rester en contact avec elle ? demanda Sam au radio.

— Je pense que oui, capitaine. Les grandes ondes doivent pouvoir rebondir sur les parois et franchir cette courbe.

Sam se retourna, pour pivoter aussitôt sur lui-même en entendant le radio s’exclamer :

— Grand Dieu ! Le pilote vient d’annoncer : « Nous sommes touchés. Moteur droit en feu ! Une roquette… » Et puis, plus rien, capitaine ! Il leva vers Sam un visage blême et tendu.

Sam jura.

— Jean devait l’attendre ! Il avait deviné que j’allais l’envoyer observer ce qu’il faisait !

Pourquoi n’avait-il pas laissé Anderson passer par-dessus les montagnes comme il en avait exprimé l’intention ? Il se serait trouvé hors d’atteinte des roquettes, ou aurait eu du moins le temps de manœuvrer pour leur échapper. Mais Jean connaissait bien son ex-associé et son caractère impatient ; il avait donc préparé une embuscade, et maintenant le bombardier-torpilleur était hors de combat.

Pourtant, s’il avait amené le *Rex* dans le détroit, ce n’était sans doute pas dans la seule intention de tendre un traquenard à *l’Oie ;* il…

La voix de Marbot interrompit ces réflexions.

— Capitaine ! Nous venons d’avoir Santiago ! Il se dissimulait derrière une paroi. Il s’est rué vers le bastingage et a failli l’atteindre. Johnston lui a logé une balle dans la tête !

— Vous me donnerez les détails plus tard. Poursuivez les recherches, pour le cas où il y aurait d’autres agents à bord. Et…

— Des roquettes ! s’écria Detweiller.

32

Sam se retourna. Un objet argenté surgit des airs et vint frapper le pied de la timonerie. Une explosion assourdissante retentit ; le plancher vacilla. Un autre objet vrombissant tomba du ciel, ébranlant de nouveau le poste de pilotage. De la fumée aveugla toutes les ouvertures plusieurs secondes avant que le vent ne la dissipe.

Sam égrena une série de jurons.

— Ça vient de là-haut, dit Detweiller, en lâchant un bref instant l'un de ses deux leviers pour pointer le doigt vers un point situé en haut et à droite.

— Demi-tour ! hurla Sam. Ramène-nous vite en aval.

Le pilote avait déjà réagi, en poussant les machines à fond. Il était bien, ce Detweiller !

Un nouvel éclair argenté. Des dizaines d'éclairs argentés ! Encore des explosions. L'une des batteries de fusées tribord disparut dans un vomissement de flammes et de fumée. On ne savait ni *qui* lançait ces roquettes, ni d'où il les envoyait, mais il avait réussi un coup au but.

— Zigzague ! ordonna Sam au pilote.

Le *Bateau Libre* fut encore touché trois fois de plein fouet. D'autres missiles s'enfoncèrent dans l'eau de chaque côté et sur l'arrière de sa coque.

— Notre radar s'est volatilisé, dit Byron. Il ordonna aux lances roquettes de riposter en calculant leur tir à vue.

— Mais où se terrent-ils ? s'enquit Sam.

— Au flanc de la paroi ! répondirent en même temps Byron et Detweiller.

— Viens voir ! appela Joe, en tendant le bras par la baie arrière.

Tandis que le second demandait qu'on lui rende compte des avaries et des pertes en hommes, Sam regarda dans la direction que le titanthrope lui désignait de son énorme doigt. A cent cinquante mètres au-dessus de leurs têtes, une ouverture se dessinait maintenant dans la roche naguère vierge de la falaise, longue de neuf mètres et haute de deux. De minuscules visages y apparaissaient derrière des lance-fusées, dont les tubes et les projectiles argentés étincelaient par intermittence au soleil.

— Jésus Jésusovitch !

Les hommes de Jean avaient découvert une caverne au flanc de la montagne et y avaient hissé une batterie de missiles. Ils en avaient camouflé l'entrée, à l'aide probablement d'un écran de papier mâché imitant une plaque de lichen, et attendu à son abri l'arrivée du *Bateau Libre* tandis que le *Rex* remontait précipitamment la passe.

— Jean m'a baisé ! geignit Sam.

Une minute s'écoula, au cours de laquelle le bateau descendit en hâte le Fleuve. Puis, une douzaine de grandes fusées jaillirent de la caverne que leur traîne de feu illumina durant une seconde ; bien qu'il s'y attendît, leur départ fit sursauter Clemens.

— A bâbord toute !

Une seule des roquettes parvint au but ; une mitrailleuse à vapeur disparut dans un nuage de fumée d'où saillirent des débris de chair et de métal. Quand le nuage se dissipa, on ne vit plus qu'un grand trou à l'endroit où l'arme, son affût, les trois hommes et les deux femmes qui la servaient se trouvaient un instant plus tôt.

Sam demeura un moment hébété, incapable de faire un geste et habité d'une seule pensée : la guerre n'est pas mon élément ; la guerre n'est pas l'élément d'un homme raisonnable. J'aurais dû accepter cette évidence et passer le commandement à Byron. Mais mon foutu orgueil m'en a

empêché ! Jean est un roublard, et il bénéficie par-dessus le marché des conseils de Tordenskjöld, le grand marin danois !

Il se rendit vaguement compte que le bateau se dirigeait droit sur le rivage. La voix de Byron lui parvint, extrêmement lointaine.

— On continue comme ça, capitaine ?

— Fam, Fam ! gronda Joe derrière lui, on va rentrer dans la berve !

Sam parvint à s'arracher de sa stupeur.

— Non, on ne continue pas comme ça. Regagnez le milieu du Fleuve et faites cap sur l'aval.

Des cadavres gisaient sur le pont principal. Il reconnut ceux de Youngblood, de Czerny et de de Groot ; ainsi que le tronc de la belle Anne Mathy, l'ex-star d'Hollywood. Elle ressemblait à une poupée chinoise victime d'un enfant sadique.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait des cadavres et du sang, et il n'était plus un jeunot jouant les soldats de la Confédération. Il ne pouvait pas déserter ce coup-ci. D'ailleurs, il n'existait pas ici d'Ouest inviolé où il pût se réfugier, en abandonnant le soin de faire la guerre à ceux qui appréciaient ce genre de chose.

La colère prit le pas sur la peur. Le verre de bourbon que lui tendait Joe – ce bon vieux Joe ! – redoubla sa fureur. Au diable Jean et ses perfidies ! Il allait te l'envoyer en enfer, quitte à l'y accompagner s'il le fallait !

Il demanda à Byron :

— Estimez-vous possible de pulvériser les gens qui se cachent dans cette grotte ?

Le second examina longuement la topographie des lieux.

— Ça me paraît faisable. Cependant, si leur stock de missiles est épuisé, il me semble inutile de gaspiller les nôtres à leur tirer dessus.

— Les tubes m'ont l'air vides, répliqua Sam. Mais évidemment, ils peuvent dissimuler leurs munitions pour

nous inciter à revenir à la charge. Faisons demi-tour pour nous en assurer. Je ne vais pas permettre à ces hyènes de se moquer impunément de nous !

Byron haussa les sourcils. Il jugeait apparemment insensé de s’exposer à recevoir de nouveaux coups. Mais il se contenta de répondre « à vos ordres, capitaine », avant de retourner à l’intercom. Sam donna ses ordres à Detweiller. Le *Bateau Libre* vira à nouveau de bord, tandis que les servants des lance-roquettes se préparaient à intervenir.

Le second fit son rapport d’une voix neutre. Vingt morts. Trente-deux blessés graves et onze blessés légers qui avaient pu regagner leur poste après avoir reçu des soins. Une mitrailleuse à vapeur, une batterie de fusées et un canon détruits ; les ogives des fusées et des obus avaient explosé, provoquant de plus grands dommages que les projectiles ennemis eux-mêmes. Deux grands trous perçaient le pont d’envol, et les salles formant l’étage inférieur de la timonerie avaient été soufflées. Les bases de celle-ci restaient assez solides pour qu’elle ne risquât pas de s’écrouler, mais on ne pouvait rien garantir si une nouvelle fusée les touchait. Le *Bateau Libre* avait perdu un peu de sa puissance de feu, mais ses capacités de manœuvre demeuraient intactes.

Enfin, et c’était le plus grave, les antennes du radar avaient été rasées.

Un coup d’œil apprit à Sam que les occupants de la grotte rechargeaient leurs tubes lance-missiles.

— Byron, faites ouvrir le feu à mon commandement.

Le second transmit l’ordre de pointer les armes sur l’ouverture de la grotte. Le navire se trouvait maintenant à huit cents mètres du pied de la falaise. Sam dit à Detweiller d’abattre sur bâbord pour présenter le flanc tribord à l’ennemi ; puis de se laisser dériver dans le courant jusqu’à ce que les pièces des tourelles correspondantes aient ouvert le feu. Elles comprenaient un canon de 88 mm, beaucoup

plus efficace en l’occurrence que les roquettes, et le canon à air comprimé.

Au commandement de Sam, toutes les pièces tonnèrent. Deux obus percutèrent l’un juste au-dessus, l’autre juste au-dessous de l’orée de la grotte. Cela suffit. Le second coup avait dû mettre à feu les fusées entassées dans la caverne. Elles explosèrent en projetant au sein d’un nuage de fumée des lambeaux de chair où l’on avait du mal à reconnaître des fragments humains.

Quand la fumée se dissipa, on n’aperçut plus que quelques débris de métal tordu.

— Je crois que la cause est entendue ! s’exclama Sam. Il jubilait. Leurs ennemis n’étaient pas des êtres humains, mais des objets qui risquaient de le tuer et qu’il convenait d’anéantir avant qu’ils ne le fassent.

— Reviens au milieu du Fleuve et à quatre cents mètres environ de la passe, dit-il à Detweiller ; puis, s’adressant à Byron : demandez que l’on monte l’hélicoptère !

— Le roi Jean lui aussi utilise le sien, déclara le second.

Suivant son geste, Sam le découvrit en effet qui se détachait, minuscule, à quelque six cents mètres d’altitude sur la gueule sombre du détroit.

— Je ne veux pas que Jean sache ce que nous faisons. Dites à Petroski de nous débarrasser de ce gêneur !

Convoquant ensuite de Marbot, il lui exposa son plan. A la fin du briefing, qui dura deux minutes, le Français salua et partit exécuter ses instructions.

Petroski, le pilote de l’hélicoptère, fit chauffer le moteur de son engin et décolla accompagné de ses deux mitrailleurs. Il emportait arrimés au fuselage de l’appareil dix petits missiles autoguidés par infrarouge, destinés les uns à l’appareil ennemi et les autres au *Rex.*

Sam le regarda s’élever lentement, alourdi par sa charge mortelle. Il lui fallut un certain temps pour atteindre une altitude supérieure à celle de l’adversaire embusqué à l’entrée du goulet.

Clemens appela alors de Marbot pour lui demander où il en était de ses préparatifs. Celui-ci lui répondit depuis la poupe qu'on avait presque fini de charger les roquettes dans les deux vedettes et qu'il serait prêt à partir dans quelques minutes.

— Parfait. Je vous préviendrai dès que vous pourrez gagner la côte sans être repérés.

Petroski parvint enfin à l'altitude voulue. L'autre hélicoptère était toujours au même endroit. Quand il vit le gros appareil blanc manœuvrer de manière à venir se placer au-dessus de lui, il vira sur place et s'enfuit.

Le radariste, qui exerçait désormais la fonction de guetteur, annonça :

— L'appareil ennemi se déplace à une vitesse que j'estime à cent quarante kilomètre-heure.

— Il est donc plus rapide que le nôtre, dit Sam. Sans doute parce qu'il est beaucoup moins chargé. Byron, prévenez de Marbot qu'il peut y aller.

Le grand panneau arrière était ouvert depuis quelque temps déjà. La plus grande des vedettes, le *Défense d'Afficher,* sortit du sas et s'élança sur le Fleuve en soulevant un sillage d'écume blanche ; décrivant une courbe, elle fila vers le rivage. *L'Après Vous, Gascon* lui succéda de près. Toutes deux emportaient des fusées, des lance-missiles démontés et des marines.

La voix de Petroski résonna dans le poste radio.

— L'ennemi a franchi le méandre de la passe. Je monte encore de six cents mètres avant de l'imiter.

En attendant qu'il reprenne contact, Sam observa les vedettes. Leur étrave reposait maintenant sur la berge, et les hommes sautaient dans l'eau qui leur montait jusqu'au genou. Ils se mirent aussitôt à décharger les armes et le matériel ; chacun d'eux transporterait un missile de dix-sept kilos ou un élément de lance-fusées.

— Jean avait sans doute envoyé d'abord là-haut quelques hommes munis de palans et de cordes, commenta Sam.

Après quoi il a fait treuiller ces projectiles de gros calibre depuis le pont du *Rex.* Ceci à la faveur de la nuit, bien entendu, pour que les indigènes ne voient rien. Ça a dû représenter un sacré boulot ! Quel dommage que nous n'ayons pas le temps d'installer, nous aussi, de grosses fusées à cet endroit. Mais nos petites roquettes peuvent endommager sérieusement le *Rex* si elles le frappent au bon endroit.

Il se frotta les mains en tirant une grosse bouffée de son cigare.

— Je me délecte à l'idée de lui rendre la monnaie de sa pièce et de le prendre à son propre piège !

— S'il nous en laisse le temps, objecta Byron. Imaginez que le *Rex* déboule à toute allure du goulet avant que nous ayons fini d'installer nos batteries ?

— Ce n'est pas impossible, mais peu vraisemblable. (Sam se rembrunit). Une fois revenu dans la passe, Jean serait obligé d'aller droit devant lui. Il n'aurait pas la place de faire demi-tour, même en pivotant sur une seule roue. De plus, rien ne lui prouve que nous ne l'attendons pas à la sortie de la gorge, hors de portée de son radar et de son sonar, prêts à l'envoyer par le fond dès qu'il pointera le nez.

— Est-fe qu'il ne pourrait pas repartir en marfe arrière ? intervint Joe.

— Avec deux canons et cinquante roquettes braqués sur sa timonerie, plus quatre torpilles pointées sur sa coque ? Allons donc ! (Sam ricana d'un air méprisant.) En outre, j'aimerais te voir essayer de remonter ce courant en marche arrière avec neuf mètres seulement d'eau libre de chaque côté ! Detweiller n'y arriverait pas. Même *moi,* je n'y arriverais pas !

Leur attente se poursuivit. Sam observa la longue file de marines, portant qui un cylindre argenté, qui un autre fardeau.

— J'ai trouvé le sentier, annonça de Marbot par talkie-walkie.

— Je vous vois agiter le bras, répondit Sam. Atteindre la grotte devrait vous demander environ une heure. Elle n’est pas très haut, mais le sentier est certainement long.

— Nous irons aussi vite que possible, dans la mesure où la piste ne sera pas trop étroite.

— Je m’en remets à votre jugement.

— Petroski parle de nouveau, lança le radio.

Sam entendit la voix du pilote avant même d’arriver près du récepteur.

— Nous sommes revenus au ras de l’eau. J’ai décidé de me présenter à la hauteur de leur passerelle de commandement. Leur radar va nous repérer dès que nous déboucherons du goulet, mais j’espère les secouer suffisamment pour dérégler leur tir. Six roquettes pour la timonerie, six roquettes pour l’hélico, qu’il soit en l’air ou sur le pont d’envol.

Petroski donnait l’impression de jubiler. C’était un Polonais fougueux qui avait combattu Hitler sous l’uniforme de la R.A.F. Après la guerre, refusant de retourner vivre dans une Pologne devenue communiste, il avait émigré au Canada, où il avait gagné sa vie en pilotant d’abord de petits avions au-dessus des régions peu habitées, puis un hélicoptère de la police.

— Foutre ! s’exclama-t-il, le *Rex* est juste à la sortie de la passe, son étrave tournée droit vers moi ! Je n’en suis qu’à quatre cents mètres. Souhaitez-moi bonne chance !

Le moteur et les pales faisaient un vacarme épouvantable, que sa voix excitée dominait néanmoins.

— Six fusées parties ! (Deux secondes de silence.) En plein dans le mille ! J’ai raté la timonerie, mais fauché toutes les cheminées ! Je ne vois plus rien, à cause de la fumée. Je remonte maintenant. Toujours de la fumée. Oh, oh ! L’hélico est sur le pont d’envol ! Je vais…

Le radio leva les yeux vers Sam.

— Désolé, capitaine. Plus rien !

Sam écrasa son cigare sur l’appareil et en jeta les lambeaux sur le sol.

— Il a dû être touché par une roquette.

— Probablement.

Les yeux du radio étaient humides. Une amitié de dix ans le liait à Petroski.

— Nous ignorons s’il a eu ou non l’hélicoptère de Jean. (Sam s’essuya les yeux du revers de la main.) Merde ! J’ai bien envie d’aller l’éperonner sur-le-champ, ce salaud-là, et de le lui faire payer !

Devant une attitude aussi peu professionnelle, Byron haussa les sourcils.

— Ouais, je sais ! lança Clemens. Ce serait tomber dans le piège ! Oubliez ce que je viens de dire. Et je sais aussi quel autre reproche vous gardez pour vous. J’aurais mieux fait de sauvegarder nos moyens d’observation, pour employer un langage froidement militaire. Jean peut maintenant nous espionner impunément avec son hélicoptère, si Petroski ne l’a pas détruit.

— Nous avons pris un risque, et il a peut-être été payant. Qui sait si la timonerie du *Rex* et son hélico n’ont pas été tous les deux atteints ? Petroski n’a pas eu le temps de se rendre bien compte des dommages qu’il avait causés.

Sam se remit à arpenter la salle en projetant autour de lui un nuage de fumée si dense que l’appareil de climatisation n’arrivait pas à l’absorber. Pour finir, il s’arrêta, en pointant son cigare comme pour embrocher une idée. Ce qui, dans un sens, était le cas.

— Jean ne va pas revenir avant de savoir où nous sommes. Il va donc envoyer son hélico ou une vedette en reconnaissance. Nous ne tirerons ni sur l’un, ni sur l’autre. Byron, transmettez la consigne à de Marbot et dites-lui de bien se planquer !

« Detweiller, conduis-nous jusqu’à une pierre à graal proche du temple. Arrivés là, nous nous amarrerons au rivage et procéderons à quelques réparations.

— Où veux-tu en venir, Fam ?

— Où je veux en venir ? A ce que les espions de Jean nous voient là-bas. Il saura ainsi que s'il se décide à attaquer, il ne tombera pas dans une embuscade. Il croira peut-être que les missiles tirés de la falaise nous ont occasionné de graves avaries. Il se persuadera qu'il peut traverser le détroit sans que nous soyons en mesure de l'intercepter. Alors nous entamerons la dernière manche en possédant une quinte flush dans notre jeu. Du moins je l'espère !

— Mais, Fam, et fi Petrofki avait fait fauter la pafferelle de commandement et tué fe fale Vean ? Peut-être qu'ils ne font plus en mevure de fe battre ?

— Je ne vois personne arborer un drapeau blanc et demander à se rendre. Nous allons suivre mon plan en souhaitant que Jean vienne livrer bataille. Dans l'intervalle, nous allons effectuer nous aussi une petite reconnaissance. Byron, faites appareiller le *Gascon.* Dites à Plunkett de remonter la passe à pleins gaz, de jeter un coup d'œil sur le *Rex* et de revenir en vitesse.

— Puis-je suggérer quelque chose ? dit Byron. Le *Gascon* possède des torpilles…

— Ah non ! Je me refuse à sacrifier un seul homme de plus dans une mission suicide ! C'est déjà bien assez dangereux comme ça, comme disait le célibataire endurci à la vieille fille qui lui proposait le mariage. Le *Gascon* risque d'être attaqué par l'hélicoptère – encore qu'à mon avis, il soit largement de taille à lui tenir tête. En fait, si l'hélico se lançait à la poursuite de la vedette, il faudrait que de Marbot l'abatte. Tandis que nous aurons nos renseignements, Jean se demandera ce qui est arrivé à son hélico. Il ne résistera pas au désir d'envoyer une vedette aux nouvelles, et cette vedette, nous la laisserons repartir indemne. De toute façon, si Jean se résout à venir, ce ne sera certainement pas avant la nuit.

Byron transmit les consignes. La coque blanche du *Gascon* se détacha de la rive pour se diriger vers le détroit. Ce bâtiment était placé sous le commandement de Plunkett, le plus jeune fils d'un baron irlandais, qui avait été l'aide de camp du roi George V avant de se voir nommé amiral. Vétéran des batailles d'Héligoland, du Dogger Bank et du Jutland, il était titulaire de la Grand'croix, de l'ordre d'Orange-Nassau et de l'ordre de Saint Stanislas (de seconde classe, avec épées). Il figurait également parmi les parents éloignés du grand écrivain Lord Dunsany et, par ce dernier, du célèbre explorateur anglais Richard Francis Burton.

— Capitaine, intervint John Byron, il me semble que nous avons négligé un détail. Les marines sont encore loin d'avoir installé leurs lance-fusées. Si l'hélicoptère ou une vedette ennemie pourchasse le *Gascon,* de Marbot ne pourra pas les prendre sous son feu. Eux risquent par contre d'apercevoir ses hommes en train de gravir le sentier et par conséquent d'avertir Jean que nous préparons une embuscade.

— Ouais, vous avez raison, admit Sam du bout des lèvres. C'est bon. Dites à Sa Seigneurie de revenir en attendant que de Marbot soit installé dans la grotte. Inutile qu'elle gaspille son carburant à tourner en rond.

— Oui, capitaine.

Byron s'entretint par radio avec Plunkett, puis se retourna vivement vers Sam.

— Seulement… il ne convient pas de dire « Sa Seigneurie » en parlant de l'amiral. Etre le plus jeune fils d'un pair fait de lui un simple roturier. De plus, ce père étant un baron, ce qui constitue le rang le moins élevé de la hiérarchie nobiliaire, Plunkett n'a même pas droit à un titre honorifique quelconque.

— Je plaisantais. Que le ciel me préserve de ces Britanniques pointilleux !

Par son attitude, le petit Anglais manifesta que la plaisanterie n'était pas de mise sur la passerelle de

commandement. Il a sans doute raison, réfléchit Sam, mais j'ai absolument besoin de blaguer un peu pour relâcher la pression ; sinon, j'exploserai comme une chaudière surmenée. *Voyez les ravissants débris qui volent dans l'atmosphère. C'est tout ce qui reste de Sam Clemens !*

Byron était un dur ; il conservait en toutes circonstances le calme imperturbable du spéculateur qui a liquidé ses actions avant l'effondrement des cours.

Le bateau se trouvait encore loin de la rive, vers laquelle il se dirigeait néanmoins de biais. De grands nuages noirs s'élevaient au nord : fumée des incendies allumés par les avions qui s'étaient écrasés au sol. Le feu s'étendrait encore le lendemain, si la pluie ne l'éteignait pas. Les indigènes n'allaient sûrement pas porter Sam et Jean dans leur cœur. Il était heureux qu'ils fussent pacifiques, sinon ils auraient pu s'opposer de manière violente à ce que l'un de ceux qu'ils considéraient comme des assassins et des incendiaires utilise ce soir l'une de leurs pierres à graal. Bien qu'il fût loin d'être vide, il fallait recharger le bataciteur géant du *Bateau Libre* et remplir les graals de son équipage. Sam ne pensait pas que le *Rex* se montrerait durant cette opération ; il était soumis aux mêmes obligations.

A moins… à moins que Jean ne songe qu'il pourrait les surprendre au mouillage. Rien ne le lui interdisait. Le *Rex* n'ayant pas navigué toute la journée, ses moteurs n'avaient pas épuisé toute sa réserve d'énergie ; il lui restait peut-être encore de nombreuses heures d'autonomie.

Non, Jean ne tenterait pas le coup. Ignorant que son ennemi n'avait plus de radar, il craindrait d'être repéré dès que son étrave pointerait hors du goulet. Or, il aurait alors encore quatre mille cinq cents mètres à parcourir pour arriver jusqu'au *Bateau Libre.* Ceci laissait largement le temps à ce dernier de récupérer la grande calotte coiffant la pierre à graal et de couvrir une bonne partie de la distance le séparant du *Rex.*

Quel dommage que le *Bateau Libre* n’eût plus d’avion pour lui révéler quand son adversaire rechargerait. Cela lui aurait permis de le surprendre avant qu’il ne soit manœuvrant s’il se reliait à une pierre proche de la sortie du goulet. Non, Jean était trop avisé pour cela. Il ravitaillerait suffisamment en amont pour avoir le temps de parer à la menace. Et il se douterait que lui, Sam, prendrait la même précaution.

Mais dans ce cas, pourquoi ne pas attaquer sur-le-champ et tenter de le surprendre alors qu’il aurait ses royales chausses baissées ?

Si seulement on connaissait la topographie des lieux, la largeur du Fleuve de l’autre côté de la montagne… Mais ces renseignements, Plunkett allait les rapporter.

— Voulez-vous que nous procédions à l’immersion de nos morts, capitaine ? demanda Byron.

33

— Hein ? Ma foi oui, autant liquider ça tout de suite. Nous n’en aurons plus le temps par la suite. Nous reste-t-il assez de marines pour rendre les honneurs ?

— Il nous en reste exactement quarante-deux, capitaine.

Byron jubilait visiblement d’avoir prévu la question de son « pacha ».

— Parfait. C’est largement assez pour enterrer n’importe qui, eux-mêmes y compris. Mais pour la salve, il vaut mieux n’utiliser que trois fusils. Ce n’est pas le moment de gaspiller notre poudre.

La cérémonie fut courte. On avait étendu les cadavres à l’arrière du pont d’envol, drapés dans des linceuls lestés de pierres. La moitié de l’équipage était présente, l’autre restant de service.

— … car nous savons maintenant la résurrection possible, pour l’avoir vérifié expérimentalement. En confiant vos corps aux eaux profondes du Fleuve, nous sommes donc animés de l’espoir que vous foulerez de nouveau la surface de ce monde ou d’un autre. Je demande à Dieu de bénir ceux d’entre vous qui croyaient en Lui. Au revoir !

La salve retentit. Les cadavres furent jetés un par un par dessus bord. Enfermés dans des sacs de cuir lestés de pierres, ils allaient couler pour servir de pâture aux poissons de toute taille qui rôdaient en meutes serrées dans l’obscurité des abysses insondables.

Le *Bateau Libre* mouilla à proximité de la rive. En descendant à terre, Sam se heurta à un La Viro fulminant. Le grand gaillard basané au profil de faucon dénonça avec

véhémence la stupidité et la cruauté des deux belligérants. Sam l'écouta en lui opposant un visage de marbre. Ce n'était pas le moment de lâcher un bon mot. Mais quand le souverain pontife le mit en demeure de quitter la région, il lui répondit :

— La bataille est inévitable. L'un de nous deux doit aller par le fond. En attendant, m'autorisez-vous à utiliser l'une de vos pierres à graal ?

— Non ! tonna La Viro. Je vous l'interdis !

— Vraiment désolé, mais je le ferai quand même. Si vous et les vôtres tentez de vous y opposer, nous ouvrirons le feu.

La Viro demeura silencieux une minute, à l'issue de laquelle son souffle s'apaisa tandis que sa face se décongestionnait.

— C'est bon. Nous ne recourrons pas à la force. Vous saviez que c'est contraire à nos principes. Tout ce que je pouvais faire était d'en appeler à votre humanité. Ma démarche a échoué. Que les conséquences en retombent sur votre tête.

— Vous ne comprenez pas. Il faut absolument que nous parvenions à la mer boréale. Nous avons une mission à remplir qui est vitale pour ce monde. Je ne peux pas vous expliquer pourquoi, mais croyez-m'en, elle est réellement vitale.

Il regarda le soleil. Dans une heure, il toucherait à l'ouest le sommet des montagnes.

A cet instant, Hermann Goering rejoignit le petit groupe de gens qui se tenaient derrière La Viro et dit quelques mots à l'oreille de celui-ci. Le souverain pontife déclara à haute voix :

— Très bien. Donnez l'ordre d'évacuation.

Se retournant, Goering lança d'une voix claironnante :

— Vous avez entendu La Viro ! Nous allons partir vers l'est pour nous soustraire à cette guerre diabolique. Faites

passer la consigne : tout le monde s’en va vers l’est ! Martin, largue le ballon signal.

Puis, s’adressant à Clemens :

— Vous pouvez voir maintenant, ou du moins vous le devriez, combien j’avais raison ! Je me suis opposé à la construction de votre bateau parce que l’objectif que vous visiez était condamnable. On ne nous a pas ressuscités d’entre les morts et amenés ici pour que nous nous bouffissions d’orgueil ou nous abandonnions aveuglément à la sensualité, à la haine et au meurtre. Nous…

Sam lui tourna le dos. Miller sur ses talons, il traversa à grands pas le ponton flottant et gravit la planche conduisant au pont-promenade.

— Hé bien Fam, il t’a drôlement engueulé, fe fif de pute.

— Tu parles ! A côté des engueulades que j’ai reçues autrefois, c’était de la bibine. Il aurait fallu que tu entendes ma mère ! Ou ma femme. Elles étaient capables de lui donner mille mots d’avance et de le rattraper en dix secondes, montre en main. N’y pensons plus. Que sait-il ? C’est pour lui et toutes ces chattemites de la Seconde chance que je fais ça. Pour le bien de tous les hommes, qu’ils le méritent ou non.

— Ah oui ? V’ai touvours penfé que f’était pour toi…

— Tu as parfois tendance à vouloir te montrer trop malin. On ne parle pas sur ce ton à son capitaine.

— Ve dis les foves comme ve les vois, rétorqua Joe, hilare. Et puis, ve ne fuis pas un fimple matelot f’adreffant à fon capitaine ; ve fuis Voe Miller, parlant à fon ami Fam Clemenf !

John Byron les interpella dès qu’ils entrèrent dans la salle des commandes.

— Capitaine, de Marbot a signalé que les lance-fusées étaient en place.

— Parfait. Dites-lui de regagner la vedette ; et à Plunkett qu’il peut aller maintenant.

Le *Gascon* réagit immédiatement et fila vers l'entrée de la passe. On apercevait les marines qui descendaient le sentier taillé au flanc de la montagne, minuscules silhouettes se détachant à peine visibles sur le fond de pierre bleu-noir et de lichens vert foncé. Il leur faudrait utiliser leurs lampes de poche avant peu. Le *Défense d'afficher* longeait la côte, se dirigeant vers la pierre à graal située à l'ouest. Les travaux allaient bon train sur le *Bateau Libre.* Sam entendit qu'on consolidait la base de la timonerie en y soudant des entretoises d'aluminium. Il vit l'éclair bleu des chalumeaux découpant ce qui restait de la mitrailleuse à vapeur de proue. Des hommes s'affairaient à installer une batterie de lance-fusées à la place du canon. D'autres encore s'occupaient fébrilement de remplacer les antennes du radar.

Une demi-heure s'écoula. Le médecin-chef fit savoir que cinq des blessés avaient succombé. Sam ordonna que l'on transborde leurs corps dans un canot pour les jeter au milieu du Fleuve. Il désirait que la chose s'accomplît discrètement, pour ne pas entamer encore plus le moral de l'équipage. Non, il ne s'inclinerait pas auparavant sur leurs dépouilles. Que l'un des toubibs dise deux mots à sa place.

Il consulta le chronomètre.

— Plunkett devrait être sur le point d'arriver à la sortie du détroit.

— Nous devrions donc le voir revenir dans une dizaine de minutes, répondit le second.

Sam regarda les marines qui se trouvaient maintenant à mi-hauteur du sentier.

— Avez-vous ordonné à de Marbot et à ses hommes de s'écraser au sol si l'hélicoptère ou la vedette de Jean apparaît ?

— Bien entendu !

Sam contempla la rive. Des milliers d'hommes et de femmes y défilaient en rangs serrés, marchant vers l'est dans un silence presque absolu. La plupart portaient des

ballots de vêtements, des pots, des vases, des statuettes, des chaises, des cannes à pêche, des outils à bois, des deltaplanes démontés et, évidemment, leur graal. Ils regardaient le grand bateau au passage, et beaucoup d'entre eux levaient la main, les trois doigts du milieu tendus en signe de bénédiction. Sam en éprouva une honte mêlée de colère.

— Oh, le beau ballon ! s'exclama Joe.

Une énorme sphère jaune vif s'élevait d'un immeuble dépourvu de toit. Il prit rapidement de l'altitude en dérivant vers l'est, emporté par le vent. Parvenu aux alentours de douze cents mètres, il n'apparut plus que comme un objet minuscule. Pas si minuscule, cependant, que Sam ne le vît soudain se transformer en boule de feu.

— Ils l'ont fait exploser ! Ce doit être ça, le véritable signal !

Le ballon retomba ; ses flammes devaient le rendre visible des deux côtés du lac, et sur des kilomètres en amont et en aval de celui-ci. Quelques minutes plus tard, il s'abîma dans l'eau.

— En tout cas, nous n'aurons plus à nous soucier d'épargner la population civile, observa Byron.

— Je n'en suis pas si sûr, répliqua Detweiller. On dirait que La Viro et quelques autres restent sur place.

C'était vrai. Mais ils retournaient vers le temple.

Sam ricana :

— Ils vont sans doute prier pour nous !

— Le *Gascon* est en vue ! annonça un guetteur.

Il revenait en effet, sa proue dressée sous l'effet de la vitesse, sa coque étincelant de blancheur au soleil. Surplombé d'environ cent cinquante mètres par l'hélicoptère ennemi. Ce dernier virait en basculant pour permettre à ses mitrailleurs de tirer vers le bas.

— Byron, dites à de Marbot d'ouvrir le feu sur l'hélicoptère ! ordonna Sam d'une voix forte, que couvrit la

déflagration des pierres à graal déchargeant leur énergie. Quand leur tonnerre se fut apaisé, il réitéra son ordre.

— Vedette ennemie en vue ! annonça la vigie.

— Quoi ?

Sam apercevait maintenant lui aussi l'étrave rouge effilée, le dos rond blindé et les tourelles d'artillerie du premier *Défense d'Afficher* que lui avait volé le roi Jean. Il sortait de la gorge abrupte du détroit.

Une fusée isolée jaillit de la grotte qui s'ouvrait dans la falaise. Elle fila tout droit vers l'échappement chauffé au rouge de l'hélicoptère ; on aurait dit qu'un crayon de feu traçait une ligne scintillante le long du flanc noir de la montagne. Quand la ligne rejoignit l'hélicoptère, tous deux se transformèrent en boule écarlate.

— Ainsi disparaît la dernière machine volante construite sur ce monde, commenta Sam.

Byron, qui ne perdait jamais son sang-froid, observa :

— Avant d'ouvrir le feu sur la vedette, il vaut mieux attendre que l'hélicoptère ait touché l'eau, capitaine. Sans quoi, il attirerait nos fusées, attendu qu'il représente l'objet le plus chaud existant là dehors.

L'appareil en flammes et les satellites de métal déchiqueté qui l'entouraient s'abattirent avec une lenteur irréelle. Ils finirent quand même par heurter l'eau et s'y engloutir.

— Envoyez une volée de fusées contre la vedette ennemie, intima Byron à de Marbot, par l'intermédiaire du poste radio permettant de communiquer avec le walkie-talkie de celui-ci.

— Grand Dieu, capitaine ! Le *Rex* arrive aussi ! s'écria la vigie.

Byron jeta un seul coup d'œil par la baie et enfonça aussitôt le bouton déclenchant l'alerte générale. Les sirènes se mirent à hululer. Les hommes qui encombraient le pont d'envol s'éclipsèrent promptement.

Bien que son cœur battît à rompre, Sam s’efforça de parler calmement.

— Larguez le câble nous reliant à la pierre à graal. Reployez la grue télescopique.

Byron avait déjà ordonné de larguer les amarres. Detweiller avait pris place sur son siège, les mains sur les leviers de commande, attendant des instructions.

Byron se pencha par la baie.

— Les amarres sont larguées, capitaine !

— Pilote, battez arrière ! dit Sam.

Detweiller dégagea les manettes du point mort, les attira vers lui. Les roues géantes se mirent en mouvement, le navire glissa le long du quai.

Un rideau de fumée entourait la vedette du *Rex.* Il se dissipa rapidement, révélant une embarcation à la carène noircie. Elle n’avançait plus, ce qui pouvait laisser supposer qu’elle avait subi de graves avaries. Mais avec son blindage en duralumin épais de soixante-quinze millimètres, elle était capable d’encaisser des coups extrêmement sévères. Peut-être son équipage était-il seulement étourdi par les déflagrations.

Le *Rex Grandissimus* sortait maintenant à moitié du détroit. Sa silhouette, d’abord d’une blancheur éblouissante, pâlit à mesure que le soleil sombrait derrière les montagnes. Le crépuscule se referma sur le lac. L’éclat des agglomérats d’étoiles et de nébuleuses se substitua progressivement à celui du jour. Quand la nuit serait complètement tombée, ils répandraient une lumière aussi vive que celle de la pleine lune par un ciel dégagé sur la Terre.

Les deux vedettes n’apparaissaient plus que comme des taches blêmes ; la masse crayeuse du *Rex* évoquait celle d’une baleine blanche sur le point de faire surface.

Ainsi, ce bon vieux Jean *avait* bel et bien décidé d’attaquer pendant que le *Bateau Libre* était accosté pour recharger. Il ne faisait pas demi-tour ; il allait subir son châtiment, que cela lui plaise ou non.

Comment avait-il su que son adversaire était au mouillage ? Facile ! Il avait posté quelque part sur une saillie dominant la passe un guetteur muni d'un émetteur-récepteur. Cela expliquait aussi comment le *Rex* s'était trouvé prêt à repousser l'assaut de Petroski.

Sam, sans élever la voix, dit deux mots à Detweiller. Le pilote arrêta le navire, puis le lança à pleine vitesse en direction du *Rex.*

— Que doit faire le *Défense d'Afficher ?* demanda Byron.

Sam ne répondit pas tout de suite, car il suivait l'arc que décrivaient les fusées tirées depuis la grotte. Mais la surprise était éventée, maintenant. Jean savait que les engins provenaient de la caverne dont il avait perdu la possession. Avant que les missiles fussent à mi-parcours, des traînes de feu jaillirent du *Rex.* Les deux groupes de roquettes se rencontrèrent à une quinzaine de mètres au-dessus du bateau, dans un tonnerre d'explosions dont le grondement roula d'un bout à l'autre du lac.

Le *Rex* disparut un bref instant derrière un rideau de fumée. Avait-il été touché ? C'était difficile à dire, à une telle distance.

Pour que les fusées du *Rex* eussent fait ainsi mouche, il fallait qu'elles fussent elles aussi munies de détecteurs d'infrarouges. Ce qui impliquait que Jean eût réussi à fabriquer un certain nombre de ces dispositifs. Mais combien au juste ? Quelle qu'en fût la quantité, il avait été contraint d'en sacrifier quelques-unes pour parer l'attaque.

Une seconde volée de roquettes s'envola de la grotte. Cette fois-ci, elles rencontrèrent celles du *Rex* à mi-chemin, formant une boule de feu entourée d'une nuée sombre qui se dispersa rapidement. La troisième volée, ce fut le vaisseau qui la tira presque aussitôt. Leur trajectoire s'acheva contre le rocher de falaise. Certaines d'entre elles avaient dû néanmoins frapper la grotte elle-même, car, telle la gueule d'un dragon, elle vomit un torrent de flammes. Trente hommes et femmes valeureux avaient péri.

Les deux léviathans se chargeaient mutuellement. Sam ne distinguait qu'une seule lueur sur le pont de l'ennemi, celle de la passerelle de commandement. Comme son propre navire, l'autre avait éteint tous ses feux, à l'exception du seul éclairage indispensable.

La vigie signala que la vedette adverse s'était remise en mouvement.

— A l'origine, aucune de leurs deux vedettes n'était équipée de tubes lance-torpilles, dit Sam à Byron. Mais je mettrais ma main au feu que Jean a comblé cette lacune. Au fait, où est la seconde ?

Un instant plus tard, la vigie la repéra. Elle devait juste sortir du sas de poupe du *Rex.*

Le *Défense d'Afficher* se disposait à couper la route de ce dernier. Il était armé de six torpilles, dont deux prêtes à partir et quatre en réserve.

Le *Gascon* revenait à vive allure vers le *Bateau Libre,* ayant reçu l'ordre de réintégrer son ventre pour y prendre des torpilles. Pourrait-on l'embarquer à temps ? Sam en doutait.

— Voici la plus petite des vedettes ennemies, capitaine ! dit la vigie. Elle se dirige vers le *Défense d'Afficher.*

Par l'entremise de Byron, Sam ordonna au *Gascon* de se porter à la rescousse de son frère jumeau.

Quatre fusées décollèrent du *Rex.* L'une de leurs trajectoires se termina par une explosion. Une minute plus tard, l'amiral Anderson rendit compte par radio.

— Ce coup nous a sonnés, capitaine. Mais nous avons remis en route. Le bateau n'a subi aucune avarie – à ma connaissance du moins.

Le *Gascon* vira autour de la vedette ennemie en lui décochant des fusées. De petites flammes courtes indiquèrent que ses mitrailleuses crachaient. La seconde vedette du *Rex* continua imperturbablement à foncer sur le *Défense d'Afficher* en l'arrosant de fusées et d'obus.

A vue d’œil, les deux navires géants se trouvaient maintenant à quinze cents mètres de distance. Ni l’un ni l’autre ne lançait ses roquettes, attendant visiblement pour ce faire d’être à portée favorable.

Le *Gascon* défilait sur l’arrière de son adversaire. La voix de Plunkett résonna dans la radio.

— Je vais l’éperonner !

— Ne faites pas l’idiot ! cria Sam, oubliant dans son émoi de passer par l’intermédiaire du second.

— Est-ce un ordre, capitaine ? s’enquit tranquillement Plunkett. Mes hommes ont déjà quitté le bord – à mon commandement. Je crois pouvoir démolir les hélices de l’adversaire.

— Ici le capitaine ! Je vous interdis de tenter cette folie. Je ne veux pas que vous vous suicidiez !

Plunkett ne répondit pas. Le plus petit des objets blancs se rapprocha lentement de la poupe du plus grand. Cette impression de lenteur était trompeuse, car en fait il disposait d’un avantage d’environ quatorze nœuds. La vitesse de l’autre était affectée par le poids de son épais blindage dont la propulsion exigeait une quantité d’énergie fantastique.

— Le *Gascon* et la vedette ennemie sont au contact, capitaine ! annonça la vigie.

— Je le vois bien, et je l’ai entendu aussi ! répliqua Sam, ses jumelles de nuit aux yeux.

Le *Gascon* était maintenant complètement immobile si l’on tenait compte de la vitesse du courant. L’autre vedette ralentissait. Elle s’arrêta.

— Seigneur ! s’exclama Sam, il a réussi son coup ! Le pauvre vieux…

— Peut-être qu’il n’a aucun mal, intervint Joe. Il fe fera fûrement harnafé au bateau.

Le *Défense d’Afficher* arrivait sur les lieux. Quand il fut à une trentaine de mètres de son objectif, il s’en détourna brusquement. Quelques secondes plus tard, la vedette

ennemie se soulevait, portée par un geyser d’eau et de flammes, et retombait désintégrée.

— Il l’a torpillée ! exulta bruyamment Sam. Ce brave vieil Anderson ! Il l’a torpillée !

— C’est du bon travail, commenta flegmatiquement Byron.

— Ici Anderson. Mission accomplie. Attends nouvelles instructions.

— Vérifiez si Plunkett est sauf et si le *Gascon* demeure opérationnel. Repêchez les hommes qui ont sauté à l’eau.

— Capitaine, le *Rex* se trouve approximativement à mille cinq cent cinquante mètres, dit la vigie.

— Amiral, dirigez le tir de nos canons !

— A vos ordres, capitaine.

Byron se tourna vers l’intercom et entreprit de donner ses ordres au lieutenant commandant la pièce de proue. Mais Sam n’avait d’yeux que pour les vedettes. Si le *Gascon* était opérationnel, il pourrait harceler le *Rex* avec ses petites fusées ; on n’avait plus le temps de l’armer de torpilles.

Debout près de l’intercom, Byron répétait les indications que donnait l’observateur d’artillerie.

— Quinze cents mètres. Mille quatre cent cinquante mètres. Mille quatre cents mètres.

— Ça va être un sacré coup de massue pour Jean, expliqua Sam à Joe Miller. Il ignore que nous possédons des canons.

— Feu !

Sam compta les secondes, puis poussa un juron. Le premier obus s’était perdu.

Le second obus fit mouche, sur la proue et au ras de la ligne de flottaison semblait-il. Mais le *Rex* ne ralentit pas sa course.

— Abat sur tribord de manière que nous lui présentions notre flanc bâbord, ordonna Sam à Detweiller.

Les deux canons du *Bateau Libre* tonnèrent cette fois-ci. Des colonnes de fumée montèrent du *Rex.* Un important incendie embrasa son pont d'envol, mais il ne s'arrêta pas. Il était maintenant assez près pour lancer ses plus grosses fusées.

— L'ennemi est à huit cents mètres ! annonça l'observateur.

— Nos gros oiseaux sont-ils parés ? demanda Sam à Byron.

— Oui, capitaine. Tous.

— Dites aux chefs de batterie d'ouvrir le feu dès que le *Rex* le fera.

Byron transmit l'ordre. Il n'avait pas fini de parler que Sam vit le *Rex* se hérisser d'une multitude de flammes. Les missiles se heurtèrent en plein vol à cent cinquante mètres à peine du *Bateau Libre.* La déflagration fut assourdissante.

— Feigneur Dieu ! gémit Joe Miller.

Des obus s'abattirent soudain sur le *Rex.* Son capot de roue tribord se mit à flamber, et la fumée enveloppa sa timonerie. Immédiatement après, une série de flammes jaillit de son flanc bâbord. L'un des obus avait touché une batterie de missiles, dont l'explosion avait entraîné en chaîne celle des batteries voisines.

— Vingt dieux ! s'exclama Sam.

La fumée qui entourait la timonerie du *Rex* se dissipa, mais moins rapidement que précédemment. La brise avait molli et la marche de l'adversaire s'était considérablement ralentie.

— Il vient sur tribord ! observa Sam.

Un essaim de missiles s'éleva du pont de l'adversaire, partant du bord opposé cette fois-ci. Les fusées du *Bateau Libre* les interceptèrent de nouveau en vol ; la déflagration qui en résulta ébranla tout le vaisseau, mais sans provoquer d'avarie.

Sam eut l'impression que le *Rex* connaissait de sérieux ennuis. Sur son flanc bâbord, des incendies piquetaient ses

différents ponts, et il s’écartait de leur route.

Pendant un instant, il crut que l’ennemi cherchait à s’enfuir. Mais non. Il continuait à tourner, décrivant un cercle de faible rayon.

— Leur roue tribord ne fonctionne plus, ou mal, dit-il. Ils ne manœuvrent plus.

Cette constatation lui apporta un certain soulagement. Il ne lui restait plus maintenant qu’à se tenir hors de la portée utile des missiles du *Rex* et à le couler à l’aide de sa pièce de 88 mm et de son canon à air comprimé.

Il donna les ordres correspondants. Detweiller entreprit d’amener le *Bateau Libre* à la distance voulue de sa victime.

— Hé bien, nous ne nous en sommes pas trop mal tirés ! plastronna Sam, à l’intention de Byron.

— Ne vous réjouissez pas trop vite, capitaine !

— Mais l’affaire est pratiquement dans le sac. Vous ne vous abandonnez donc jamais à aucune émotion humaine, mon vieux ?

— Jamais pendant le service.

— Feigneur Dieu ! cria de nouveau Joe Miller.

— Qu’est-ce qu’il y a, Joe ? demanda Sam en saisissant l’énorme bras du titanthrope.

Les yeux exorbités, des borborygmes étranglés jaillissant de sa bouche ouverte, celui-ci désigna le ciel derrière eux. Sam voulut passer devant lui pour regarder ce qu’il lui montrait, mais il n’en eut pas le temps.

Une énorme explosion arracha d’un bloc la vitre blindée de la baie arrière et la projeta sur lui.

34

La souris avait pris le chat au piège.

Alors que le *Bateau Libre* se trouvait encore à deux jours de là, l'équipage du *Rex* avait tiré d'une soute l'enveloppe d'un petit aérostat que l'on avait confectionnée deux ans plus tôt avec les muqueuses intestinales d'un dragon du Fleuve. On avait installé sur le rivage l'appareillage nécessaire à la production de l'hydrogène et gonflé l'enveloppe à l'intérieur d'un hangar en bambou et en pin édifié deux semaines auparavant.

L*'Azazel,* comme Jean l'avait baptisé, était un engin semi-rigide. Si seule la pression du gaz maintenait en forme les parois de l'enveloppe, on avait muni celle-ci d'une quille d'acier, à laquelle on avait fixé la cabine de pilotage et les deux nacelles contenant les moteurs – matériel récupéré parmi les débris du dirigeable de Podebrad. On avait mis en place les commandes électriques et mécaniques reliant la nacelle de commande aux moteurs, ainsi que les gouvernails de direction et de profondeur, puis rempli les réservoirs d'alcool méthylique. On avait ensuite accroché la bombe et la torpille à leurs dispositifs de largage, placés au milieu du ventre de l'appareil.

Le bombardier et le pilote avaient pris l'air pour un vol d'essai de deux heures. Tout s'était bien passé. Et quand le *Rex* avait appareillé pour aller affronter le *Bateau Libre,* le dirigeable s'était élevé à la hauteur voulue et mis à décrire des cercles. Ce n'était qu'après la tombée de la nuit qu'il devait franchir le détroit.

Tandis que le *Rex* tournait en rond, tel un canard blessé, l'*Azazel* se trouvait en aval, derrière le vaisseau ennemi. Après avoir survolé la passe, il avait bifurqué à droite pour longer les montagnes, sans toutefois s'en approcher de trop près. Jean avait calculé que sa couleur noire le soustrairait aux vues. Il risquait évidemment d'être repéré par le radar du *Bateau Libre,* mais le souverain espérait que celui-ci demeurerait braqué sur le *Rex.* Si Clemens imaginait son adversaire privé de son dernier aéronef, pourquoi irait-il faire surveiller l'atmosphère ?

Lorsque le radar du *Bateau Libre* avait été détruit, Jean avait jubilé. En dépit des coups terribles qui venaient d'être portés à son bateau et à son équipage, il avait dansé de joie. Désormais, l'*Azazel* pouvait se glisser furtivement au-dessus de l'ennemi, sans craindre autre chose que le regard d'un guetteur. Or, dans cette pénombre, et alors que ses adversaires n'auraient d'yeux que pour le *Rex,* il avait de grandes chances de parvenir à portée utile de son objectif.

Le plan avait réussi. Le dirigeable avait longé les montagnes, cap au nord, en descendant parfois plus bas que le sommet des collines les plus hautes. Il s'était ensuite orienté quelque temps vers l'est, avant de sauter la ligne d'arbres bordant le rivage. Il arrivait maintenant à pleine vitesse, la carène de sa cabine frôlant l'eau.

Tout marchait parfaitement. L'*Azazel* était maintenant derrière le *Bateau Libre,* dont la masse le soustrayait au radar du *Rex.*

Burton, qui se tenait aux côtés du roi, l'entendit murmurer :

— Par les couilles du Seigneur ! Nous allons maintenant voir si cet aéronef est assez rapide pour rattraper le bateau de Sam. Mes ingénieurs ont intérêt à ne pas avoir commis d'erreur. Il serait ridicule que tant de travail et de calculs n'aboutissent à rien, faute d'avoir doté cet engin d'une vitesse suffisante !

Une salve frappa leur flanc tribord. Une déflagration assourdissante étourdit Burton, ébranlant le pont sous ses pieds et soufflant l'une des baies de la timonerie. Les autres occupants de celle-ci accusèrent également le choc. Jean cria aussitôt à Strubewell de dresser le bilan des pertes en hommes et en matériel. C'est du moins ce que Burton présuma en suivant le mouvement de ses lèvres. Strubewell comprit néanmoins. Il parla dans l'intercom, sans qu'on pût entendre ce qu'il disait. Au bout d'un court laps de temps, il fut en mesure de transmettre au capitaine un certain nombre de renseignements. Burton avait alors recouvré l'usage de ses tympans, encore que moins complètement qu'il l'aurait voulu.

Ce coup était le plus terrible encaissé jusque-là. Des trous énormes criblaient tous les ponts. Les explosions avaient en outre éventré des coursives bondées de gens. Un certain nombre de lance-fusées chargés avaient sauté, aggravant les dégâts. Plusieurs des tourelles de mitrailleuses avaient été arrachées de leur plate-forme.

Deux obus avaient pratiquement disloqué le capot de la roue tribord, mais celle-ci tournait toujours normalement.

— Clemens a dû voir ces obus déchiqueter le capot, dit Jean. On pourrait lui laisser croire qu'il nous a désemparés. Par le Saint-Graal, c'est ce que nous allons faire !

Il donna l'ordre au pilote de décrire un cercle, en immobilisant presque la roue tribord, qui servirait de pivot, et en réduisant de deux bons tiers la vitesse de rotation de l'autre.

— Nous allons le voir accourir comme un chien brûlant d'achever un cerf blessé ! gloussa le souverain en se frottant les mains. Oui, il va fondre sur nous comme la Bête de l'Apocalypse. Mais il ne se doute pas qu'un monstre encore plus redoutable le serre de près, s'apprêtant à vomir la mort et le feu de l'enfer ! Dieu va exercer Sa vengeance !

Burton se sentit scandalisé. Jean se prenait-il réellement pour l'égal de son Créateur ? Le choc causé par l'éclatement

des obus et des roquettes lui avait-il embrumé le cerveau ? Ou s'était-il toujours secrètement considéré comme l'associé de Dieu ?

— Ils vont devoir apprécier les distances à l'œil, poursuivit Jean, et avec cet éclairage la précision ne sera pas fameuse. Leur sonar ne leur fournira aucune indication utile, lui non plus.

Le sonar braqué sur le *Rex* allait recevoir plus d'une onde de retour et ses servants en perdre leur latin. Ils verraient se dessiner quatre cibles sur leur écran. Trois des échos proviendraient de minuscules embarcations télécommandées qui circulaient sur le lac en émettant des ondes sonores dont la fréquence correspondait à celle de l'émetteur ennemi. Elles contenaient aussi un appareil imitant le bruit que produisaient les roues géantes du *Rex* en frappant l'eau.

Burton aperçut à l'est les superstructures du *Bateau Libre* se profiler sur l'horizon, se découpant sur la fournaise des étoiles et des nappes de gaz incandescentes.

Il vit ensuite un demi-cercle sombre, qu'il identifia comme étant la partie supérieure de l'*Azazel,* se détacher sur l'embrasement céleste juste à l'aplomb de l'adversaire.

— Lancez votre torpille ! s'écria Jean, lancez-la immédiatement, espèce d'abrutis !

— Les perspectives sont trompeuses, observa Peder Tordenskjöld, qui commandait l'artillerie du bord. Mais ils ont certainement déjà largué leur torpille.

Tous consultèrent le chronomètre mural. Si elle touchait son but, la torpille devait exploser dans moins de trente secondes. En supposant, évidemment, que le dirigeable fût aussi près du bateau qu'il le semblait. Il devait avoir largué son projectile alors qu'il se trouvait à quelques centimètres seulement de la surface du lac, pour s'élever rapidement dès qu'il avait été libéré du poids de l'engin ; sa vitesse aussi en aurait été augmentée. Si donc il était maintenant à

l’aplomb, ou presque, de sa cible, la torpille devait être sur le point de frapper celle-ci.

Le *Bateau Libre* aurait normalement déjà dû tenter de s’écarter de sa route. En admettant que ses guetteurs n’aient pas aperçu le dirigeable, ses sonars ne pouvaient pas ne pas avoir repéré le projectile. L’ennemi en connaîtrait immédiatement les coordonnées et le cap, la forme et la taille. Il saurait qu’une torpille fonçait en direction de sa poupe, ou, comme Jean l’exprimait de manière fort inélégante, « droit dans le trou du cul de Sam Clemens ».

Ce fut le roi qui rompit le silence, le visage convulsé de fureur.

— Par les dents de Dieu ! Comment ont-ils pu manquer leur cible à si courte portée ?

— Il est impossible qu’ils l’aient manquée, répondit Strubewell. C’est sans doute la torpille qui a mal fonctionné. Elle aura fait long feu.

Toujours était-il que l’ennemi avait échappé au torpillage. Le demi-cercle de l’*Azazel,* qui avait disparu un instant, se dessina de nouveau sur son arrière. Le pilote et le bombardier avaient abandonné l’appareil, ou étaient sur le point de le faire. Leurs parachutes, munis d’un dispositif à air comprimé, se déploieraient dès qu’ils sauteraient de la nacelle ; sans cela, ils n’auraient pas eu le temps de s’ouvrir avant que les deux hommes atteignent la surface du Fleuve.

Burton jugea qu’ils devaient s’être déjà jetés dans le vide, après avoir branché le pilote automatique et la minuterie commandant le largage de la bombe. Un autre mécanisme devait libérer le gaz de l’enveloppe, de façon que le semi-rigide perde de l’altitude. Quand la bombe se décrocherait, le dirigeable allégé remonterait. Mais pas longtemps. Quelques secondes plus tard, si l’explosion n’avait pas enflammé son hydrogène, un quatrième mécanisme s’en chargerait en faisant éclater une autre bombe, de moindre puissance.

Burton regarda par la baie bâbord. Une douzaine d'incendies allumés par les obus et les fusées ravageaient les ponts du *Rex.* Des pompiers vêtus de combinaisons isolantes les aspergeaient d'eau et de mousse. D'ici à deux ou trois minutes, les feux seraient éteints.

— Ah ! s'exclama le capitaine.

Burton se retourna. Tout le monde, à l'exception du pilote, fixait la baie arrière. La silhouette en forme de saucisse du dirigeable était juste à l'aplomb du *Bateau Libre ;* son étrave n'allait pas tarder à en heurter la timonerie.

— Incroyable ! murmura Burton.

— Quoi donc ? demanda le capitaine.

— Que personne ne l'ait encore aperçu.

— Dieu est avec moi. Même si quelqu'un découvre maintenant l'*Azazel,* ce sera trop tard. Ils ne peuvent plus l'abattre sans mettre le bateau en danger.

— C'est apparemment le système de largage de la torpille qui n'a pas fonctionné, releva Tordenskjöld. Mais quand la bombe explosera, la torpille explosera elle aussi.

Jean ordonna au pilote :

— Tenez-vous prêt à virer de bord. Dès que je vous le dirai, gouvernez droit sur l'ennemi.

— Les deux vedettes se dirigent vers nous, capitaine ! annonça le chef radio.

— Elles voient sûrement l'*Azazel,* maintenant ! Et pourtant non, on ne le dirait pas !

— P't'être que la radio du *Bateau Libre* est hors de service ? suggéra Burton.

— Dieu est décidément de notre côté ! jubila Jean.

Burton fit la grimace.

— Capitaine, les vedettes ennemies approchent sur bâbord arrière ! lança une des vigies.

Le radar montra qu'elles se trouvaient à quatre cents mètres du *Rex,* à trente-cinq mètres l'une de l'autre.

— Elles se préparent à nous prendre de flanc sur tribord quand nous entamerons la seconde moitié du cercle, commenta Strubewell. Elles s'imaginent que le *Bateau Libre* nous tiendra alors sous son feu.

— Vous ne m'apprenez rien ! répliqua Jean avec un soupçon d'humeur. Elles devraient maintenant essayer d'alerter Clemens. Si la liaison radio est interrompue, elles peuvent toujours lancer des fusées éclairantes.

— En voici une ! dit Strubewell, en désignant une lueur bleutée à l'éclat aveuglant qui venait d'éclater dans le ciel.

— Ça y est, ils ont vu l'*Azazel !* s'écria Jean.

Le dirigeable était à une dizaine de mètres au-dessus du pont d'envol de l'ennemi, ou du moins semblait l'être. Il était difficile de l'apprécier exactement à une telle distance. Mais il n'était pas encore parvenu à la hauteur de la timonerie, attendu que dans le cas contraire, il l'aurait heurtée.

Un petit objet noir traversa la portion de ciel brillamment éclairée qui séparait l'aéronef du *Bateau Libre.*

— La bombe est larguée ! s'exclama Jean.

Sans qu'il pût l'affirmer, Burton eut l'impression que la bombe était tombée sur l'arrière, voire l'extrême arrière du pont d'envol. Quand, avant de sauter dans le vide en compagnie du pilote, le bombardier avait mis en marche le système automatique de largage, il en avait mal réglé la minuterie. Le dispositif aurait dû se déclencher de manière que la bombe atterrisse au milieu de la piste ou, mieux encore, le plus près possible de la timonerie.

Un geyser de flammes jaillit du pont d'envol, silhouettant la timonerie et ses occupants, que l'éloignement faisait paraître minuscules.

Le dirigeable bondit en l'air et se plia en deux, sa quille tordue par l'explosion. Son enveloppe s'enflamma, l'hydrogène qu'elle contenait formant une énorme boule de feu.

— La torpille ! brailla Jean. La torpille ! Pourquoi n’est-elle pas tombée ?

Tombée, elle l’était peut-être sans qu’on s’en aperçût du *Rex.*

Mais dans ce cas, elle aurait dû exploser.

Le dirigeable en feu s’abattit lentement. Sa partie avant s’écrasa sur la poupe du *Bateau Libre,* puis glissa dans le Fleuve par la vaste brèche que la bombe de dix-huit kilos avait ouverte. Le navire poursuivit sa route, abandonnant dans son sillage l’enveloppe incandescente qui s’enflait démesurément. Son arrière était en feu lui aussi, l’incendie dévorant furieusement le plancher de bois du pont d’envol.

— Que Dieu réduise en charpie ces deux salopards et les précipite au plus profond de l’enfer ! brama Jean. Ce sont des lâches ! Ils auraient dû attendre quelques secondes de plus !

Burton songea que le pilote et le bombardier avaient fait preuve au contraire d’une extrême bravoure. Ils avaient certainement attendu ce qui leur avait paru la dernière limite pour sauter. On ne pouvait pas leur en vouloir d’avoir commis une légère erreur d’appréciation alors qu’ils étaient soumis à une telle tension nerveuse. Ce n’était pas non plus de leur faute si la torpille n’avait pas explosé. Ils avaient effectué plusieurs essais avec un projectile factice et le système de largage avait parfaitement fonctionné. La mécanique était sujette à ce genre de défaillances, et ils ne devaient qu’à leur mauvaise étoile, et à celle de leurs camarades, qu’elle les eût trahis en la circonstance.

Quoi qu’il en fût, la torpille pouvait encore sauter. A moins qu’elle n’eût glissé dans l’eau avec l’épave de l’*Azazel.*

Jean se rasséréna en découvrant que la déflagration avait soufflé les deux étages inférieurs de la timonerie, ne laissant subsister que deux piles d’acier et la cage de l’ascenseur. Or celles-ci ployaient lentement vers l’avant sous le poids de la salle des commandes, dont, on ne savait

par quel miracle, certains occupants avaient survécu ; on voyait leurs silhouettes se découper sur le fond rouge du brasier qui ravageait l'extrémité du pont d'envol.

— Par les couilles du Seigneur ! Dieu a épargné Clemens pour me permettre de le faire prisonnier ! ricana le roi.

Après un instant de silence, il observa :

— Ils ne vont plus pouvoir gouverner. Ils sont à notre merci !

Puis, s'adressant au pilote :

— Amène-nous sur leur flanc bâbord, à bout portant !

Le pilote ouvrit de grands yeux, mais répondit néanmoins :

— A vos ordres, capitaine !

Jean donna ses instructions à Strubewell et Tordenskjöld, leur demandant de préparer leurs hommes à monter à l'abordage après un tir d'écharpe.

Burton espéra qu'il lui ordonnerait de rejoindre ses marines qui attendaient derrière des portes verrouillées, au fin fond du pont promenade. On ne les avait tenus au courant de rien depuis le début de la bataille. Tout ce qu'ils en connaissaient, c'était les mouvements qui avaient agité le bateau, les chocs qui l'avaient ébranlé, et le bruit assourdissant des déflagrations qui leur était parvenu de l'extérieur. Ils devaient être tendus, nerveux, en nage, et se demander quand ils passeraient enfin à l'action.

Le *Rex* s'élança de biais vers le *Bateau Libre* en labourant profondément les flots. La distance séparant les deux bateaux diminua rapidement.

— Que les batteries B2, C2 et D2 prennent pour objectif le dernier étage de la timonerie, intima Jean.

Strubewell transmit l'ordre, puis dit :

— La batterie C2 ne répond pas, capitaine. Ou bien les communications sont coupées, ou bien elle est hors de combat.

— Dites à C3 de viser la passerelle de commandement.

— Vous oubliez, capitaine, que C3 n’existe plus. La dernière salve ennemie l’a anéantie.

— Que B2 la remplace, dans ce cas !

Il tourna vers Burton un visage que celui-ci devina cramoisi dans la pénombre.

— Rejoignez vos hommes, Burton. Apprêtez-vous à les conduire à l’abordage en partant du milieu de notre flanc bâbord.

Burton salua et dégringola l’échelle en spirale. Parvenu sur le pont promenade, il enfila précipitamment une coursive. Les hommes et les femmes de son groupe occupaient une grande salle jouxtant l’armurerie. Le lieutenant Gaïus Flaminius se tenait à l’entrée de la descente, flanqué de deux sentinelles. Sa physionomie s’illumina à l’arrivée de son chef.

— Nous intervenons ?

— Oui, d’un instant à l’autre. Alignez les hommes dans la coursive !

Tandis que Flaminius braillait ses ordres, Burton se posta à l’angle des deux coursives. Il allait devoir faire emprunter à ses marines celle conduisant à l’extérieur, où ils attendraient que la passerelle leur ordonne de se lancer à l’abordage du *Bateau Libre.* Si le système de communications ne fonctionnait pas, ce serait à lui de décider quand il conviendrait d’attaquer.

C’est pendant que les marines s’alignaient dans la coursive que la bordée tirée par le *Bateau Libre* frappa le *Rex.* La déflagration fut assourdissante ; les oreilles de Burton en bourdonnèrent. Une cloison se déforma vers le bas du passage. De la fumée s’infiltra dans celui-ci, venue d’on ne savait où, provoquant une quinte de toux générale. Une autre détonation ébranla le pont, achevant d’assourdir tout le monde.

Sur la passerelle, Jean se cramponna au bastingage, déséquilibré par les chocs qui ébranlaient le navire. A dix mètres à peine de distance, les batteries de fusées bâbord

des quatre ponts du *Rex,* les deux canons et ce qui restait des batteries de fusées tribord du *Bateau Libre,* s'étaient foudroyés mutuellement. De grands morceaux de coque s'élevèrent en tournoyant dans l'atmosphère. Des batteries entières se volatilisèrent avec tous leurs servants. Des roquettes mirent à feu les obus empilés derrière les deux derniers canons de Sam, arrachant ceux-ci de leur affût. Deux tourelles de mitrailleuses, une sur chaque bateau, se trouvèrent ouvertes comme à l'emporte-pièce, puis déchiquetées par des fusées ou des obus passés par la déchirure qui trouait leur acier.

Les grands navires n'étaient plus que des fauves blessés, perdant leur sang par d'innombrables plaies dont quelques-unes découvraient largement leurs entrailles.

De surcroît, un certain nombre de pièces de chacun des bateaux avaient pris pour cible la salle des commandes de l'autre, soit le cerveau du fauve. De leurs projectiles, les uns avaient manqué de peu leur objectif, se perdant dans l'eau ou s'écrasant ailleurs ; les autres avaient achevé leur trajectoire sur le rivage, où ils avaient allumé de nouveaux incendies. Aucune des timoneries n'avait été atteinte de plein fouet. Que l'on pût rater sa cible à si courte portée paraissait inexplicable, mais c'était là chose courante au combat. Des tirs qui auraient dû s'égarer filaient droit au but, alors que d'autres, considérés comme immanquables, déviaient de leur course.

La proue du *Bateau Libre* pivota, sans que Jean pût dire si cela était voulu ou non. Son étrave effilée s'enfonça dans l'énorme capot de roue bâbord du *Rex,* le cisailla, souleva ses multiples tonnes et les précipita dans le Fleuve. Poursuivant sa course, elle broya les aubes, tordit l'armature de la roue, en sectionna l'arbre, qui était pourtant d'un diamètre impressionnant. Dans un grand fracas où s'entremêlaient le roulement étourdissant des explosions, la plainte stridente du métal déchiré, les hurlements des combattants des deux sexes, le rugissement de l'hydrogène

se consumant, les deux bateaux s’immobilisèrent. La collision projeta au sol tous les gens qui n’étaient pas retenus par un harnais. La proue se froissa, se repliant sur elle-même et vers le haut, tandis que plusieurs voies d’eau s’ouvraient dans la carène.

Simultanément, la timonerie du *Bateau Libre* bascula en avant. Miller, Clemens et Byron, les seuls de ses occupants qui fussent encore vivants, eurent l’impression qu’elle tombait lentement. Mais ce n’était pas le cas : la loi de la gravité s’exerçait sur elle avec la même rigueur que sur n’importe quel autre corps. Elle s’abattit sur le gaillard d’avant du pont-hangar. Clemens et Miller en furent éjectés ; Sam atterrit sur le dos du géant, dont l’armure et le casque rembourrés avaient amorti la chute.

Ils demeurèrent quelques minutes sans pouvoir se relever, étourdis, sourds, couverts de sang et de contusions, trop hébétés pour se rendre compte qu’ils ne devaient qu’à la chance de ne pas avoir été tués.

35

Sam Clemens et Joe Miller descendirent l’échelle reliant le pont-hangar au pont-promenade. Le feu faisait rage derrière eux. Joe, qui portait sa colossale francisque d’une seule main, demanda :

— Fa va, Fam ?

Sam ne répondit pas. Saisissant le titanthrope par le doigt, il le tira précipitamment derrière l’angle d’une cloison. Une balle s’écrasa sur celle-ci ; ses éclats de plastique sifflèrent autour d’eux sans les atteindre.

— Le *Rex* est à couple avec nous !

— Ouais, v’ai vu fa, Fam. Ve crois qu’ils vont effayer de monter à l’abordave !

— Je ne peux plus gouverner mon bateau… gémit Sam ; on aurait dit qu’il allait se mettre à pleurer.

Le titanthrope paraissait aussi calme et indestructible qu’une montagne. Il tapota l’épaule de son ami.

— Ne t’en fais donc pas. Ton bateau va fimplement aller f’éffouer fur le rivafe ; il ne coulera pas. Quant à Vean, on va lui faire fa fête !

Tous deux furent précipités à terre. Sam resta un instant allongé en gémissant, ignorant que le *Bateau Libre* venait de priver le *Rex* de l’une de ses roues à aubes. Durant la fusillade qui éclata dès que les deux navires s’immobilisèrent, il demeura dans cette position, le visage collé contre la surface froide du pont. Une main le saisit par le haut du dos et le remit sur pied. Il hurla de douleur.

— Efcufe-moi, Fam, tonitrua Joe, v’ai eu une fécondé d’inattenfion.

Sam se palpa l’épaule.

— Espèce d’idiot ! Je ne vais plus jamais pouvoir me servir de ce bras !

— Tu ekvavères, comme d’habitude. Tu es en vie, alors que tu aurais dû fent fois mourir. Moi auffi. Reffaifis-toi donc. Nous avons du boulot fur les bras !

Clemens leva les yeux vers le pont d’envol. Les flammes qui le dévoraient avaient gagné le pont-hangar. Mais elles n’y trouveraient pas grand-chose à se mettre sous la dent. Avant le début de l’engagement, on avait descendu à fond de cale les barils de méthanol qui s’y entassaient en temps normal. Bien que l’hydrogène dégageât en se consumant une chaleur intense, il aurait vite fini de brûler.

Au moment même où Sam se faisait cette réflexion, le pont d’envol s’affaissa. De l’endroit où il se tenait, il vit seulement les bords du plancher se cabrer. Mais le fracas qui accompagna ce phénomène l’incita à penser que la moitié au moins de la charpente s’était effondrée. Une bourrasque de feu se dirigea vers lui, semblable à l’haleine d’un dragon.

Joe bondit en hurlant « Feigneur Dieu ! ». Empoignant Sam au passage, il l’emporta d’un seul élan jusqu’au bas-côté du pont-promenade.

Arrivé là, il lâcha son ami.

— Fam, fe crois bien que fe fuis brûlé !

— Tourne-toi.

Après avoir examiné le dos du titanthrope, Sam pouffa :

— Espèce de clown ! Ton armure t’a sauvé. Tu es sans doute un peu prompt à t’échauffer, mais tu n’as pas le moindre mal.

Joe retourna chercher la hache qu’il avait laissée tomber. Sam contempla la silhouette massive du *Rex.* Son flanc bâbord s’appuyait contre la joue tribord de la proue du *Bateau Libre.* Des trois ponts inférieurs des deux navires s’envolaient des filins terminés par des grappins, projetés soit à la main, soit à l’aide de lance-amarres, et les planches

d’abordage étaient déjà déployées. A perte de vue, des hommes et des femmes se pressaient sur les passerelles, ainsi que dans les galeries et les coursives y conduisant. Tous tiraient à bout portant ou s’apprêtaient à donner l’assaut dès que les filins seraient solidement accrochés. Les planches d’abordage n’allaient pas tarder à remplir leur usage.

Sam n’avait pas de revolver. Il n’en manquait heureusement pas sur le pont, échappés à des mains défaillantes. Il en ramassa un, inspecta son barillet, se ceignit d’une cartouchière empruntée à un cadavre, y puisa de quoi remplir le barillet de son arme. La grande carcasse de Joe se profila soudain à l’angle de la cloison, le faisant sursauter. Il ne reprocha pas au titanthrope de se déplacer aussi silencieusement, attendu que celui-ci n’avait aucune raison de se montrer bruyant. Mais il avait bien cru que son cœur allait cesser de battre.

— Qu’est-fe qu’on fait maintenant, Fam ?

— On rejoint nos gens pour leur montrer que nous sommes toujours vivants et en pleine forme. Ça leur remontera le moral.

Ils arrivèrent juste à temps pour voir le dernier homme d’un important groupe d’assaillants venus du *Rex* se ruer sur le pont-promenade. En dessous d’eux, cependant, les hommes de Jean repoussaient des attaquants qui tentaient l’opération inverse. En somme, les partisans de Jean étaient en train de prendre à l’abordage son bateau à lui, Sam, et envahissaient quelques-uns de ses ponts.

Se penchant sur le bastingage, Sam déchargea son revolver sur l’arrière-garde des envahisseurs. Deux hommes s’écroulèrent, dont l’un tomba dans l’espace étroit subsistant entre les navires. Mais l’un de leurs camarades qui se trouvait encore sur le *Rex* leva les yeux et fit feu à son tour. Sam se dissimula quand la première balle siffla à ses oreilles. Les autres projectiles se fracassèrent sur la rambarde ou sur la coque, juste en dessous de la lisse.

Joe faisant mine de jeter un coup d'œil par-dessus la rambarde, il lui hurla de s'en abstenir s'il ne voulait pas se faire réduire le crâne en bouillie.

Après avoir attendu suffisamment longtemps pour être sûr que plus personne n'occupait les planches d'abordage situées en dessous de lui, il regarda vers le haut et vers le bas. En bas, une foule de gens se battaient dans un grand concert de cris et de métal entrechoqué. Il expliqua à Joe ce qu'il avait l'intention de faire. Joe hocha la tête, et son gigantesque nez se balança comme un tronc d'arbre sur une mer en furie.

Ils traversèrent en courant l'une des planches d'abordage, tandis que Joe mugissait à l'intention de leurs amis que le capitaine et lui-même arrivaient à la rescousse.

Quelques Rexistes harcelaient sur ses deux flancs le groupe qu'ils venaient de rallier, reculant rapidement devant une force supérieure. Ils se débandèrent en voyant la tête et les épaules impressionnantes du titanthrope poindre au-dessus de celles de leurs adversaires. Ils détalèrent comme des lapins, plongeant dans la première descente venue, voire dans le Fleuve en passant par-dessus le bastingage ou à travers les brèches qui l'entamaient.

— Voifi qui a été vite réglé, tu ne trouves pas, Fam ?

— En effet. Dommage que les choses n'aient pas été toujours aussi faciles ! Bon, maintenant transmets-leur mes ordres, veux-tu ?

Joe s'exécuta en braillant à pleins poumons. Les hommes l'entendirent sans mal ; ainsi d'ailleurs que la moitié au moins des belligérants répartis sur les deux bateaux, qui, sur le pont inférieur et opposé, interrompirent même quelques secondes les hostilités à l'audition de ce grondement, semblable à celui du tonnerre.

Les hommes placés devant Joe se rangèrent de côté. Le géant se dirigea vers l'échelle la plus proche, suivi immédiatement de Sam, puis des autres. Descendant sur le pont-promenade, ils longèrent celui-ci jusqu'à la hauteur des

planches d’abordage, en face desquelles ils se répartirent par colonnes de deux.

Sam s’assura que tout le monde était prêt. Prendre les Rexistes à revers à partir de leur propre vaisseau le réjouissait. Ils allaient se démoraliser en voyant le titanthrope surgir dans leur dos en brandissant cette hache cyclopéenne.

— Paré, Joe ? En avant !

Rugissant un cri de guerre dans sa langue natale, Joe s’élança sur la frêle passerelle au pas de course, Sam sur ses talons. Le passage était trop étroit pour qu’une autre personne pût le traverser de front avec un tel colosse, derrière lequel la prudence recommandait en outre de rester.

Les événements se succédèrent avec une telle rapidité que ce fut seulement après coup que Sam parvint à les reconstituer.

Un bruit retentissant l’assourdit tandis qu’une secousse ébranlait la passerelle et le projetait sur le ventre. Presque aussitôt, l’extrémité de la passerelle se cabrait ; ses crochets restant solidement pris dans le bastingage, elle se cintra, puis céda avec une plainte de métal déchiré.

Sam, qui se cramponnait désespérément des deux mains aux bords de la passerelle, les bras écartelés, leva les yeux.

Joe avait laissé tomber son énorme hache. Il glissa le long du toboggan oblique formé par la passerelle et tomba entre les deux bateaux.

En fait, il n’était pas tombé, et maintenant, il hurlait de rage. De rage, ou de peur ? Peu importait. Il hurlait parce qu’il avait les deux bras plaqués au corps par un nœud coulant. Quelqu’un était en train de frapper l’autre extrémité de la corde à la rambarde du pont supérieur.

L’homme qui l’avait pris au lasso depuis le pont-hangar portait un grand chapeau de cow-boy, si blanc qu’on en distinguait la forme dans la pénombre. L’éclat d’un sourire brilla fugitivement sous le large rebord du stetson.

Au lieu de disparaître dans la faille qui séparait les navires, Joe se balança au bout de la corde et vint heurter violemment la muraille du *Bateau Libre.* Du coup, il cessa de brailler. Sa tête se renversa mollement sur le côté et il demeura pendu là, telle une mouche géante prise dans la toile d'une araignée plus gigantesque encore.

— Joe ! Joe !

Il paraissait impossible que quelque chose de vraiment grave survînt à Joe Miller. Il était si énorme, si fort, tellement… invincible. Ce lion des cavernes, ce véritable grizzli, on ne pouvait l'imaginer… vulnérable… ou mortel.

Clemens n'eut guère le temps de poursuivre ces réflexions.

La passerelle se cabra de plus en plus abruptement à mesure que le *Rex* prenait de la bande, contraignant Sam à s'agripper plus étroitement encore et à détourner la tête. Il vit autour de lui des hommes et des femmes lâcher prise et s'engloutir en criant dans la crevasse obscure qui béait sous leurs pieds.

Qu'il serait donc ironique que le *Rex,* ce fabuleux navire issu de ses rêves, fût responsable de la mort de son constructeur ! Quelle farce qu'il le retînt ainsi prisonnier à mi-chemin de sa coque et de celle de son successeur, comme Mahomet entre le paradis et la terre !

Il avait alors lâché prise à son tour, glissant le long de la passerelle pour atterrir dans l'angle formé par le pont, orienté à la verticale, et la carène, maintenant horizontale, sur laquelle il s'était dressé un instant à quatre pattes avant de poursuivre sa glissade, tête la première. Sans savoir comment, il s'était retrouvé debout, courant en direction du Fleuve, puis avait basculé par-dessus la courbe de la quille et plongé dans l'eau.

Il coula comme une pierre, en se démenant comme un beau diable pour se débarrasser de sa cuirasse. Son casque s'était détaché en cours de route, mais s'il ne parvenait pas à se libérer assez tôt du reste de son harnachement, le *Rex*

allait l’aspirer à sa suite en sombrant et cette idée le glaçait de terreur. Quand elle s’enfoncerait dans les flots, la masse colossale du navire provoquerait un gigantesque tourbillon qui, en se refermant, entraînerait vers les abysses tous les objets flottants, animés ou inanimés, qu’il capturerait. Et si Sam demeurait aussi lourdement lesté par son armure et ses armes, il en ferait à coup sûr partie ; même allégé, il n’était pas certain d’échapper à ce danger.

Ceinture, cartouchière, chemise et jupe en cotte de mailles se détachèrent enfin. Il remonta vers la surface, les poumons sur le point d’éclater, le glas des profondeurs résonnant à ses tympans et le cœur battant à rompre sous l’effet de l’immémoriale angoisse de la noyade. Il fallait qu’il respire, mais il n’en était pas question. Là en bas, la vase le guettait, aussi noire, aussi maléfique et bien plus profonde encore que celle du Mississippi ; autour de lui, l’eau resserrait son étreinte, telle une vierge de fer gélatineuse ; et là-haut – mais à quelle distance ? l’air salvateur l’attendait.

Il baignait dans une obscurité absolue. Peut-être nageait-il dans la mauvaise direction, continuait-il à descendre ? Non, car dans ce cas ses tympans endoloris l’en avertiraient.

Il était à bout de résistance. Il ne pourrait plus tenir que quelques secondes. Après, il connaîtrait le trépas qu’une enfance passée au bord du Mississippi l’avait amené à redouter le plus. A une exception près. S’il devait mourir, il préférait quand même que ce fût dans l’eau plutôt que par le feu.

Pendant ce qui lui parut une demi-seconde, car il était difficile de dire au juste à quel rythme ce genre de pensées se succédaient, il évoqua le visage d’Erik la Hache. Sa prophétie, sa promesse de vengeance, ne s’étaient pas accomplies. Tous les cauchemars qui avaient hanté le sommeil de Sam au cours de ces longues années n’avaient été que des tortures inutiles. Les faits le prouvaient : croire

le Viking capable de lire l’avenir relevait de la pure superstition.

C’était comme tous ces gens qui autrefois, à Hannibal, lui avaient prédit qu’il périrait sur le gibet ; ils s’étaient trompés deux fois !

Il était curieux que des pensées aussi amusantes pussent traverser l’esprit d’un homme dont retrouver l’air qui le sauverait aurait dû constituer la seule préoccupation. A moins qu’il ne fût en réalité en train de se noyer et déjà presque mort… ayant oublié l’horrible instant où il avait été contraint d’aspirer l’eau à pleins poumons ; il coulait, le corps flasque, les yeux vitreux, la bouche ouverte comme un poisson, et tout ce qu’il restait de vivant en lui était une infime parcelle d’électricité qui, en excitant quelques cellules de son cerveau, lui laissait cette ultime illusion de conscience…

Sa tête se retrouva à l’air libre ; il s’abreuva avidement d’oxygène, fou de joie de n’être pas mort.

Sa main effleura une corde, revint en arrière, la retrouva, la saisit. Il se cramponnait à un filin dont l’autre extrémité était frappée à la rambarde du *Bateau Libre.* A proximité de la poupe de ce dernier. Quelques secondes de plus, et il aurait émergé hors de portée du navire.

Il avait eu de la chance de tomber du premier coup sur cette corde. Le Fleuve exerça une forte succion sur lui, l’obligeant à se raccrocher au filin aussi désespérément qu’il l’avait fait à la passerelle. Le *Rex* avait disparu, mais en creusant un immense cratère liquide dans lequel l’eau s’engouffrait en tourbillonnant. Quand le maelström se referma, la succion s’accentua encore.

Qu’est-ce qui avait coulé le *Rex* ? Une torpille du *Défense d’Afficher ?*

Il leva les yeux, cherchant à voir si Joe était toujours suspendu au bout du lasso. Cela n’avait rien d’impossible, mais la disposition des ponts l’empêchait de s’en rendre compte depuis la surface de l’eau. L’homme au chapeau

blanc avait-il coupé la corde ? Joe serait alors tombé sur le pont inférieur, ce qui représentait, certes, une sacrée chute, mais demeurait néanmoins bien préférable à un plongeon dans l'eau. Evidemment, il était peut-être déjà mort, ou agonisant ; ce long pendule, interrompu brutalement par l'acier de la coque, risquait fort de lui avoir brisé la cage thoracique ou défoncé le crâne.

Au diable Joe ! Il lui fallait d'abord songer à son propre salut.

Il attendit quelque temps sans bouger ; des clameurs continuaient à s'élever et des coups de feu à crépiter au-dessus de sa tête ; de temps à autre, un homme ou une femme basculait par dessus la lisse et soulevait une gerbe d'eau non loin de lui. Les rumeurs de bataille s'apaisant subitement, il entreprit de se hisser le long du filin. Ce n'était pas une tâche facile, car il avait perdu beaucoup de force. Il réussit pour finir à poser les pieds contre la muraille du navire et à grimper jusqu'au bastingage, le corps à l'équerre, les muscles douloureux et le souffle court. Ployant les jambes jusqu'à ce que son visage fût tout près de la coque, il poursuivit son ascension à la seule force des bras, non sans regretter amèrement d'avoir si souvent cherché à « sécher » la séance d'entraînement quotidienne. Il se reposa quelques minutes pour reprendre son souffle, incapable de gravir un centimètre de plus, et se demanda si ses mains n'allaient pas s'ouvrir toutes seules. Il retomberait alors dans le Fleuve, sans espoir d'en réchapper.

Il parvint enfin à empoigner d'une main, puis de l'autre, le montant du bastingage, et entama la longue et pénible traction. Il en vint à bout, réussit à passer une jambe par-dessus la lisse. Haletant, il se contorsionna jusqu'à ce que la moitié de son corps repose sur le plancher, s'y laissa rouler dans un dernier sursaut d'énergie et demeura étendu sur le dos, en s'efforçant d'emprisonner tout l'air du monde à l'intérieur de ses poumons.

Au bout d’un petit moment, son thorax étroit cessa de se dilater et de se creuser comme un soufflet de forge surmené. Il pivota sur lui-même pour scruter l’enfilade des ponts en dessus et en dessous de lui, dans l’espoir de découvrir Joe. En vain. Peut-être était-il trop loin pour l’apercevoir, avec un angle de vue trop oblique. Il lui fallait soit prendre du recul, ce qui était impossible, soit grimper sur l’autre pont.

Mais dans l’immédiat, le plus urgent était de se procurer une arme. Et au minimum un kilt ; il avait perdu ses vêtements au cours de sa mésaventure, leur fermeture magnétique s’étant ouverte. Nu tu es venu en ce monde, et nu tu… Absurde ! Il n’avait aucunement l’intention d’en repartir de ce monde ; pas encore !

Il se remit tant bien que mal sur ses pieds. Des cadavres et des tronçons de corps jonchaient partout le pont ; d’autres émergeaient des écoutilles. Il n’y avait qu’à se baisser pour ramasser armes ou vêtements.

Frissonnant de fatigue ou de peur, à moins que ce ne fût les deux, il dépouilla un cadavre. A l’aide de ses habits, il se confectionna un kilt assez long et une petite cape. Il se ceignit la taille d’un ceinturon muni d’un étui dans lequel il glissa un revolver chargé, se sangla les épaules d’une cartouchière, empoigna un sabre d’abordage. Il était armé, ce qui ne voulait pas dire qu’il fût disposé à se battre. De combat, après une journée comme celle d’aujourd’hui, il en était rassasié pour toute sa vie, dût-elle durer mille ans.

Ce qu’il voulait, c’était retrouver Joe. Une fois réunis, ils rassembleraient autour d’eux une importante troupe d’hommes, ou se joindraient à une telle troupe. Et il serait de nouveau en sécurité, dans la mesure où il était possible de l’être en de pareilles circonstances.

Il envisagea un instant de se réfugier à l’intérieur d’une cabine. Il pourrait s’y tapir jusqu’à ce que le dernier Rexiste ait été éliminé. C’était là une idée séduisante, frappée au coin de la logique et du bon sens.

Quelque part sur le pont, deux objets métalliques s’entrechoquèrent. Un homme jura à voix basse ; un autre le réprimanda tout aussi discrètement, quoique avec véhémence. Sam s’immobilisa, l’épaule plaquée contre la surface froide de la cloison. Près de la proue, des silhouettes indistinctes descendaient l’échelle du pont-promenade ; une vingtaine, semblait-il.

Sam battit en retraite, toujours plaqué à la cloison, marchant à reculons, la main gauche tendue derrière lui. Quand ses doigts sentirent une ouverture, il se retourna vivement et s’y engouffra. Il se retrouva dans une coursive dépourvue de lumière, qui conduisait directement à la passerelle opposée. La porte donnant sur celle-ci était ouverte, comme en témoignait un rectangle un peu moins sombre, éclairé seulement par la lueur des étoiles et les reflets vacillants de l’incendie qui consumait le pont d’envol. Sam décida de passer sur l’autre bord et s’élança au pas de gymnastique dans cette direction. Puis, il s’arrêta.

Le devoir lui commandait de vérifier qui étaient ces hommes et ce qu’ils faisaient. Il se sentirait plutôt benêt s’ils appartenaient à son équipage, et dans le cas contraire, il lui fallait apprendre ce qu’ils méditaient.

Ils devaient bien sûr scruter toute ouverture avant de la dépasser. Il entra dans une cabine, dont il ne referma qu’en partie la porte. Il pouvait ainsi voir sans risquer d’être vu, en raison de l’obscurité. Il avait pris la précaution d’ouvrir la porte d’une cabine située de l’autre côté de la coursive, de manière à pouvoir s’y réfugier en cas de besoin. Il n’avait pas envie d’être pris au piège.

Pour l’instant, il ne pouvait rien faire de plus. Le premier des hommes avait déjà fait irruption dans la coursive et se tenait collé contre la cloison, son revolver braqué vers l’intérieur. Un autre homme l’imita, se plaçant en face de lui, et prêt également à faire feu.

Sam s’abstint soigneusement de tirer. Ils allaient peut se contenter d’observer la coursive de l’endroit où ils se

tenaient. Ce fut le cas. Au bout de quelques secondes, l’un d’eux dit :

— Tout va bien !

Ils s’en allèrent et leurs camarades commencèrent à défiler un par un devant l’entrée de la coursive. Au passage du quatrième, Sam hoqueta de surprise. Cette silhouette courtaude aux larges épaules qui se découpait dans la clarté indirecte des étoiles, cette démarche caractéristique étaient celles de Jean ! Cela faisait trente-trois ans qu’il n’avait pas vu l’ex-monarque, mais il n’avait pas oublié grand-chose de lui.

36

La fureur l’emporta sur la peur, une fureur qui constituait la synthèse de toutes celles dont il avait été le siège tant en ce monde que sur la Terre. Enfin ils se retrouvaient ! Vengeance !

Quittant la cabine, il regagna le pont à pas de loup. Bien qu’en proie à une excitation qui le mettait au bord du vertige, il n’avait pas perdu toute prudence. Il n’allait pas prendre le risque d’éveiller leur attention et de se faire abattre avant de régler son compte à Jean.

Le seul ennui, c’était qu’il serait contraint de lui tirer dans le dos. Ce salopard ne saurait jamais qui l’avait tué. Enfin, on ne pouvait pas tout avoir. Il brûlait d’envie de le héler par son nom et de se faire reconnaître de lui avant de presser sur la gâchette. Mais les gardes de Jean le liquideraient dès qu’ils auraient vent de sa présence.

A l’instant précis où il arrivait à l’entrée de la coursive, l’enfer se déchaîna à l’extérieur. Une salve de coups de feu lui brisa les tympans et l’incita à se clouer à la cloison, tel un papillon bipède dont son cœur palpitant aurait représenté les ailes frémissantes.

Encore des détonations. Des clameurs et des cris perçants. Un homme chancelant entra à reculons dans la coursive. Sam rejoignit d’un bond sa cabine, s’y réfugia en trombe, en referma la porte, puis la rouvrit légèrement. Il guigna par l’interstice, juste à temps pour voir d’autres personnes entrer dans la coursive. Jean était de leur nombre ; il le reconnut sans risque d’erreur à sa forme trapue, qui se détacha brièvement à contre-jour.

Sam ouvrit complètement la porte (Dieu merci, ses gonds étaient bien huilés !), se pencha, écrasa la crosse de son revolver sur la tempe du roi. Celui-ci poussa un grognement et s'écroula.

Posant son arme sur la poitrine de sa victime, Sam l'empoigna par sa longue chevelure et la tira dans la cabine. Dès que ses pieds eurent franchi le seuil, il referma la porte et la verrouilla. Une fusillade éclata, toute proche, mais aucun projectile ne frappa le battant. L'enlèvement s'était déroulé si rapidement, au sein d'une obscurité et d'une confusion si profondes, que les hommes de Jean paraissaient n'avoir pas encore remarqué la disparition de leur chef. Lorsqu'ils s'en apercevraient, ils s'imagineraient peut-être que celui-ci avait été atteint par une balle en traversant la coursive.

Sam frissonna de plaisir. Sa situation restait extrêmement périlleuse, mais, sur le coup, il s'en souciait comme d'une guigne. La Providence, qui n'existait pas, avait comblé son vœu le plus cher. Ceci compensait largement, ou du moins en grande partie, toutes les souffrances qu'il avait endurées. Son pire ennemi, le seul être qu'il eût jamais véritablement haï, se trouvait en son pouvoir ! Et dans quelles étranges conditions ! Jean lui-même ne serait pas plus surpris quand il reprendrait conscience. La vérité *dépassait* la fiction, et ce n'était là qu'un des nombreux clichés qui lui venaient à l'esprit.

Tenant son revolver d'une main, il actionna l'interrupteur de l'autre. Le plafonnier émit une lueur vacillante. Jean poussa un gémissement et battit des paupières. Sam lui flanqua de nouveau un solide coup sur la tête, sans exagérer cependant, car il n'entendait ni le tuer, ni lui endommager trop gravement le cerveau. Il fallait que cette ordure conserve toutes ses facultés pour apprécier pleinement ce qui lui arrivait.

Sam farfouilla dans les tiroirs de la commode murale. Il en tira plusieurs de ces carrés de tissu semi-transparent que

les femmes utilisaient en guise de soutien-gorge, et s’en servit pour lier les chevilles et les poignets de Jean, après lui avoir ramené les bras derrière le dos. Il hala en ahanant son prisonnier, toujours inconscient, jusqu’à un fauteuil arrimé au plancher, réussit à l’y asseoir en dépit de son poids, et lui attacha les mains aux barreaux du dossier. Se rendant alors à la salle de bains, il ouvrit le robinet du lavabo, but coup sur coup deux verres d’eau et en remplit un troisième. Sur une trépidation qui ébranla la tuyauterie, le robinet se tarit. La pompe venait subitement de tomber en panne.

Il revint dans la cabine et projeta le verre d’eau à la figure de Jean. Celui-ci suffoqua ; ses paupières s’entrouvrirent. Il parut d’abord ne pas savoir où il se trouvait, puis reconnut Samuel Clemens ; ses pupilles se dilatèrent et son souffle s’étrangla comme s’il avait reçu un coup de poing au creux de l’estomac. Entre les taches de suie qui le maculaient, son épiderme prit une teinte crayeuse.

— Hé oui, Jean, c’est moi ! ricana Sam. Tu n’arrives pas à le croire, n’est-il pas vrai ? Tu vas t’y faire, ne t’inquiète pas. Mais je doute que cela t’apporte le moindre soulagement !

— A boire ! coassa le roi.

Sam contempla ses yeux injectés de sang. En dépit de la haine qu’il éprouvait, un sentiment de pitié le saisit. De pitié, et non de sympathie. Il n’était pas dans sa nature de laisser souffrir fût-ce même un chien enragé. Il agita négativement la tête.

— Il n’y a plus une goutte d’eau.

— Je meurs de soif, insista Jean d’une voix rauque.

— C’est la seule pensée qui te hante, après tout le mal que tu m’as fait ? Après toutes ces années ?

— Apaise ma soif, j’apaiserai la tienne.

Son épiderme avait retrouvé sa couleur normale et son regard soutenait sans se dérober le regard de Sam. Celui-ci connaissait trop bien la rouerie de son adversaire pour ne pas deviner la tactique qu’il avait déjà arrêtée. Il allait

s’entretenir calmement avec son geôlier, donner à leur conversation un tour raisonnable et logique ; il ferait appel à ses sentiments humanitaires et, pour finir, le dissuaderait de l’exécuter.

Le pis, c’était que ce plan allait réussir !

Sam sentait déjà sa colère l’abandonner, les fantasmes de vengeance auxquels il s’était livré durant trente-trois ans se dissiper comme des pets au souffle d’un ouragan.

Pour reprendre l’image employée jadis par l’un de ses ennemis, le vieux fond chrétien perçait sous le vernis d’un athéisme forcené.

Il aurait dû brûler la cervelle de ce coyote aussitôt après avoir allumé le plafonnier, et se douter de ce qui se passerait s’il ne le faisait pas. Mais il était incapable de tuer un homme inanimé. Même s’il s’agissait de ce roi Jean dont il avait si longtemps brûlé de répandre le sang, et qu’il avait soumis à des supplices aussi raffinés que cruels durant ses rêves éveillés ; durant ses rêves éveillés seulement, et jamais au cours de ceux qu’il faisait pendant son sommeil. Et maintenant, c’était Jean qui s’apprêtait à jouer un mauvais tour de sa façon à un Sam Clemens paralysé, ou tombé dans un piège auquel il serait incapable de s’arracher. Ou surtout, c’était Erik la Hache qui s’apprêtait à exercer sa vengeance.

Sam grimaça et retourna dans la salle de bains. Comme il le présumait, les canalisations de la douche contenaient encore l’équivalent de plusieurs verres d’eau. Il en but un lui-même et en remplit un second, qu’il rapporta dans la cabine. Il l’approcha des lèvres de Jean, l’inclinant au fur et à mesure que celui-ci le vidait.

L’opération terminée, le roi se lécha les lèvres et geignit :

— Un autre, s’il te plaît !

— Un autre ? S’il te plaît ? Tu dérailles ! Si je t’ai donné ce verre d’eau, c’est uniquement pour que tu aies la force de supporter le traitement que je vais t’infliger !

Jean sourit furtivement. Pas plus que son geôlier il n’était dupe de ces fanfaronnades.

Cette constatation exaspéra tellement Sam qu’elle lui insuffla presque le courage de mettre ses menaces à exécution. Sa colère fondit cependant aussi vite qu’elle était née, le laissant le bras levé, prêt à abattre son arme sur la tête de l’autre.

Jean rengaina son sourire, mais uniquement parce qu’il ne souhaitait pas pousser Clemens à bout.

— Qu’est-ce qui te permet d’être aussi sûr de toi – et de moi ? demanda Sam. Tu ne crois pas que je t’aurais volontiers fait sauter ou couler ? Que je t’aurais regardé te noyer sans lever le petit doigt, sauf pour te repousser si tu avais tenté de monter à bord ?

— Si, bien sûr ; mais ça, c’était dans la chaleur du combat. Tu ne me tortureras pas, même si tu en meurs d’envie ; et tu ne me tueras pas non plus de sang-froid.

— Tandis que toi, tu n’hésiterais pas une seconde ?

Jean sourit de nouveau.

Sam ouvrit la bouche pour poursuivre sa diatribe et la referma aussitôt. Le tumulte s’était brusquement apaisé dans la coursive. Jean parut lui aussi sur le point de dire quelque chose, mais s’interrompit sur un geste impérieux de Clemens. Il savait apparemment que s’il s’avisait de crier, il le regretterait. La mansuétude de son ennemi avait des limites.

Plusieurs minutes s’écoulèrent. Sam se tenait debout près de la porte, l’oreille collée à cette dernière, un œil sur Jean. Il entendait vaguement des gens parler entre eux. Les cabines bénéficiaient d’une bonne isolation acoustique, de sorte qu’il était impossible de déterminer à quelle distance ces gens se trouvaient. Revenant vers Jean, il lui plaça un tissu sur la bouche en le nouant très serré sur la nuque.

— A toutes fins utiles ! commenta-t-il. Mais je t’avertis que si tu essayes d’appeler à l’aide, je serai obligé de te loger une balle dans la tête. Ne l’oublie pas !

Et j’espère bien que tu appelleras, ajouta-t-il in petto.

Il éteignit la lumière, déverrouilla la porte, la poussa doucement d’une main en tenant son revolver de l’autre. Ses yeux mirent quelques secondes à s’accommoder à l’obscurité. De nouveaux cadavres encombraient le haut de la coursive. Avançant précautionneusement la tête, il regarda vers le bas de celle-ci. Là aussi le nombre des cadavres avait augmenté. Il semblait que la bataille se fût déplacée progressivement du haut en bas du couloir, pour se poursuivre sur l’autre bord. La fusillade avait cessé, remplacée maintenant par le son clair de lames s’entrechoquant. La rumeur lointaine ne se composait plus que de voix humaines et de cliquetis métalliques. Les deux camps devaient se trouver à court de munitions.

Il était incompréhensible que les assaillants, moins nombreux que leurs adversaires, puissent leur résister aussi longtemps. La prudence conseillait d’attendre un peu avant de se montrer avec son prisonnier.

Allons ! Il se cherchait de bonnes raisons pour justifier son inaction. Le devoir ne lui commandait-il pas de sortir de sa retraite pour se placer à la tête de ses hommes ? Bien sûr que si ! Mais que faire alors de son prisonnier ?

La réponse allait de soi. Il n’avait qu’à enfermer Jean dans la cabine à l’aide de la clé qu’il avait vue accrochée au chambranle de la porte, puis à se mettre en quête de ses partisans. Les trouver ne serait pas difficile : une bonne partie d’entre eux se trouvaient certainement à l’endroit d’où le bruit parvenait.

Il rentra dans la cabine, en ferma la porte, ralluma le plafonnier. Jean le regarda d’une manière étrange.

— Le combat tire à sa fin. Tes hommes sont sur le point d’être exterminés. Je te quitte, mais pas pour longtemps. Et l’un de ces jours, tu seras jugé.

Il observa une pause. L’expression de Jean ne se modifia pas. Des sons étranglés sourdirent du bâillon. L’ex-

monarque voulait de toute évidence parler. Mais qu’avait-il à dire ? Pourquoi perdre du temps à l’écouter ?

— Je ne veux pas qu’on puisse me taxer d’iniquité, ni alléguer que cette affaire me touche de trop près pour que je sois impartial. Tu passeras donc devant un tribunal. Il ne sera pas formé de tes pairs – les rois, ça ne court pas les rues ! – mais d’un jury de douze hommes de qualité, parfaitement intègres. C’est là d’ailleurs une formule inadéquate, car il comprendra aussi des femmes.

« Quoi qu’il en soit, tes droits seront respectés et tu pourras choisir toi-même ton défenseur. Je ne ferai même pas partie de tes juges, et je respecterai leur verdict. Quelle que soit leur décision, je m’y conformerai.

Des paroles indistinctes filtrèrent à travers le bâillon.

— Tu auras tout loisir de t’exprimer quand le moment en sera venu. Pour l’instant, reste bien sagement ici et médite sur tes péchés !

Sam sortit, ferma la porte à clé ; puis, après un instant d’hésitation, la rouvrit, passa le bras à l’intérieur et éteignit le plafonnier. Jean souffrirait plus s’il était plongé dans l’obscurité.

Sam aurait dû jubiler. Or, il ne ressentait rien de tel. Pour une raison qui lui échappait, il avait l’impression que son vieil ennemi venait de triompher.

On était certes presque toujours déçu par la réalisation de ses désirs, mais cet événement, cet événement-ci, aurait dû constituer l’un des plus exaltants de son existence. Sa victoire pourtant lui paraissait aussi peu savoureuse qu’un étron servi fumant sur un plat d’argent !

Où allait-il dissimuler la clé ? Dans la première cabine ouverte qui se présenterait, bien sûr ! Ce fut le cas de la troisième qu’il dépassa. Il y jeta la clé, qui tomba sur le sol, et en referma la porte. Maintenant, à la recherche de Joe ! Que n’avait-il, pour cela, une solide troupe d’hommes derrière lui…

Il suivit une coursive qui traversait le bateau dans le sens de la longueur. Les lampes en étaient éteintes, mais il s'aventura à les allumer brièvement. Au bout d'une trentaine de mètres, il arriva à une intersection où il s'arrêta. Il y avait là une descente qui conduisait au pont-promenade. Il la gravit après avoir fermé la lumière, en se guidant sur le carré plus clair qui se dessinait au sommet des marches. Sur le pont-promenade, il se dirigea rapidement vers le côté tribord. Des bruits lui parvinrent, mais d'assez loin semblait-il. Sans en franchir l'angle, il jeta un coup d'œil dans la galerie. C'était par ici que Joe devait se trouver.

— Qu'est-ce que tu branles accroché à cette corde, Joe ? Tu n'as donc rien à faire ?

— V'attends un buf, Fam.

— Un buffle ? Mais il se sauverait rien qu'à voir ta dégaine, mon pauvre vieux !

— Pas un buffle, un buf, efpèfe de bufe ! Avec un feul f, quatre roues et un moteur. V'en ai vamais vu, tu fais ? Décroffe-moi de là avant que ve devienne finglé et que ve te réduife en bouillie, bougre de corniffond !

Tel était le dialogue que Sam imaginait, sur le modèle de tant d'autres du même style tenus antérieurement. Mais la grande carcasse du titanthrope ne se balançait plus au bout de la corde ; celle-ci gisait sur le pont, une extrémité sectionnée et l'autre toujours munie de son nœud coulant.

Un sourire illumina les traits de Clemens. Joe était vivant ! Joe était libre de ses mouvements, apparemment indemne, et probablement occupé à tailler leurs adversaires en pièces.

Il allait repartir quand un cri montant du Fleuve le figea sur place. Sur la Terre, on aurait attribué ce rugissement caverneux à un lion ou à un tigre. Mais il ne s'y méprit pas une seconde. Se ruant vers un escalier, il le dégringola quatre à quatre, sa main volant sur la rampe. Parvenu sur le pont principal, il marqua un temps d'arrêt. Il ne pouvait pas

se permettre d’oublier complètement la menace de l’ennemi. Mais, à en juger par l’oreille, il était assez loin des deux mêlées qui se poursuivaient l’une vers la proue, l’autre vers la poupe du navire. Aucun coup de feu ne claquait ; on n’entendait que le choc des lames s’entrecroisant.

Il courut se pencher au bastingage.

— Joe ! Joe ! Où es-tu ?

— Fam ! Ve fuis ifi !

— Je ne te vois pas, Joe !

Scrutant désespérément la pénombre, il n’y aperçut que des morceaux de bois et des débris humains, épaves inidentifiables. Si le *Bateau Libre,* drossé par le courant, s’était rapproché de la rive sud brillamment éclairée par les incendies, son flanc tribord faisait face à la rive nord, noyée dans les ténèbres. La lueur des étoiles ne suffisait pas, de ce côté, à dissiper l’obscurité.

— Ve ne te vois pas non plus, Fam !

Clemens vérifia que personne ne s’approchait subrepticement de lui par-derrière, puis se pencha de nouveau au bastingage.

— Peux-tu te rapprocher du bateau ?

— Non. Mais ve flotte. Ve m’accroffe à un morfeau de bois. V’ai le bras gauffe caffé, Fam !

— Je vais te tirer de là, Joe ! Tiens bon !

Il n’avait pas la moindre idée de la façon dont il allait s’y prendre pour secourir le titanthrope, mais il était bien décidé à y parvenir. L’idée que Joe pût se noyer l’emplissait d’une terreur panique.

— Joe, portes-tu toujours ton armure ?

— Bien fûr que non, efpèfe d’âne ! Ve ferais dévà au fond du Fleuve à nourrir les poiffons si v’avais encore toute cette ferraille fur le dos ! Ve m’en fuis débarraffé dès que ve fuis tombé à l’eau, mais avec mon bras caffé, fa n’a pas été de la tarte ! Tu as dévà refu un coup de pied dans les couilles, Fam ? Hé bien, comparé à fe qu’on reffent quand on effaye

de fe défhabiller avec un bras en morfeaux, f’est de la rigolade !

— Je te crois, Joe.

Sam jeta de nouveau un regard inquiet autour de lui. Quelqu’un arrivait en courant de la proue, poursuivi par deux hommes. Tous trois étaient encore trop éloignés pour le distinguer. Derrière eux, le calme régnait.

On se battait toujours près de la poupe, mais il semblait que les rangs des belligérants s’étaient éclaircis.

— Quelqu’un a coupé la corde, brama Joe. Ve m’en fuis libéré, v’ai attrappé une haffe d’infendie et v’ai abattu tous les ennemis qui me fernaient ; ve m’élanfais à la poufuite des furvivants quand tout à coup un enfoiré m’a balanfé par-deffus bord. Il devait être drôlement coftaud, fet animal !

Sam n’écouta pas la suite ; il s’accroupit contre le bastingage, incapable de prendre un parti. Bien que les trois hommes arrivant en courant fussent beaucoup plus proches maintenant, et que la distance le séparant encore d’eux diminuât rapidement, il ne pouvait toujours pas les identifier dans le noir. La peur lui étreignit le ventre. Dans cette confusion, ses propres partisans risquaient de s’en prendre à lui avant d’avoir le temps de le reconnaître.

Il braqua son pistolet de la main gauche, conservant le sabre d’abordage dans la droite. Il tirait des deux mains, encore qu’assez médiocrement ; mais à cette portée, il ne pouvait pas rater sa cible. Seulement, devait-il tirer ?

Il fut dispensé de prendre cette décision. Alors qu’il attendait, l’œil aux aguets, le doigt crispé sur la détente, il se sentit soulevé dans l’air et projeté par-dessus bord.

Il demeura près d’une minute trop hébété pour saisir ce qui s’était passé. Il savait qu’il était dans l’eau, à suffoquer, cracher et patauger. Mais comment y était-il arrivé et comment ? Mystère !

Quelque chose le heurta. Ses doigts rencontrèrent une chair froide : un cadavre ! Le repoussant, il dégrafa sa lourde cartouchière.

Devant lui, mais à une vingtaine de mètres déjà, se profilait l'énorme masse du bateau. Comment expliquer qu'il en fût déjà si loin ? Avait-il nagé ? Dérivé ? Peu importait. Il était ici, le bateau là-bas, il ne lui restait plus qu'à le regagner à la nage. C'était la deuxième fois qu'il se retrouvait dans le Fleuve. Ce dans quoi je vous plongerai trois fois sera vrai !

Alors qu'il se démenait comme un beau diable pour revenir vers le navire, il s'aperçut que la rambarde du pont inférieur était anormalement proche de la surface. Le navire sombrait !

Il comprit alors ce qui l'avait arraché du pont comme une mouche qu'un cheval balaye de sa queue. C'était une explosion survenue en dessous de la ligne de flottaison. On entreposait les munitions dans le pont inférieur ; elles avaient sauté, mises à feu par les hommes de Jean, évidemment.

Il avait subi tellement d'épreuves que même la perte de son splendide *Bateau Libre,* dont il se serait pourtant attendu qu'elle lui brise le cœur et lui arrache des larmes de sang, le laissa quasi indifférent. Il se sentait trop fatigué et trop désespéré. Voire, songea-t-il, trop fatigué pour être désespéré.

Il nagea en direction du vaisseau. Sa main droite frappa violemment un obstacle. Il hurla de douleur, puis chercha à tâtons l'objet auquel il s'était cogné. Sa paume rencontra la surface glissante d'une pièce de bois arrondie. Tremblant de joie, il s'en saisit, se hissa sur elle. S'agissait-il d'un tronçon de canoë ou de pirogue ? L'essentiel était qu'il fût capable de supporter son poids !

Où était Joe ?

Il l'appela, sans obtenir de réponse. Il essaya encore, toujours en vain.

La déflagration avait-elle eu raison de son ami ? Elle avait sans doute provoqué la formation d'une puissante onde de choc sous-marine qui avait tué tous ceux qui

pataugeaient à proximité de sa source. Mais Joe, lui, s'en trouvait assez loin pour ne rien craindre. Etait-ce bien sûr ? L'explosion avait dû être salement puissante !

Le titanthrope pouvait aussi s'être tout bonnement évanoui, terrassé par la souffrance que lui causait sa blessure ; il aurait alors glissé de son espar et coulé à pic.

Sam l'appela de nouveau, à deux reprises. Des cris lointains percèrent la nuit, poussés par une femme ; une autre malheureuse créature, emportée au fil de l'eau.

Le *Bateau Libre* s'enfonçait à vue d'œil. Il comportait de nombreux compartiments de toute taille, dont beaucoup devaient être hermétiquement fermés. Peut-être contenaient-ils assez d'air pour l'empêcher de sombrer complètement. Il finirait alors par s'échouer sur le rivage ; à moins qu'on puisse même le faire remorquer par des voiliers ou des canots à rames, sinon par les deux à la fois.

C'était là des spéculations incroyablement optimistes pour un homme aussi foncièrement pessimiste !

Au moment où le désespoir le saisissait en voyant la proue du bateau, qui culait dans le courant, lui passer sous le nez, il découvrit le *Défense d'Afficher.* La vedette se déplaçait au ralenti, cherchant visiblement les naufragés. Son projecteur balaya l'eau, s'arrêta, revint en arrière, se fixa sur quelque chose. Sam était trop loin pour voir sur quoi il se fixait ; trop loin aussi pour que l'équipage de la vedette entende ses cris.

Il se souvint soudain du roi Jean, ligoté et bâillonné dans sa cabine fermée à clé. Il était perdu si personne n'intervenait. Or, il ne pouvait pas appeler au secours, et même s'il l'avait pu, il y avait peu de chance que quelqu'un fût assez près pour percevoir ses appels. En outre, ce quelqu'un n'aurait pas la clé permettant d'ouvrir la porte. Rien ne lui interdisait de faire sauter la serrure à coups de revolver, mais… A quoi bon ces ruminations ? Jean était condamné. Il demeurerait assis dans son fauteuil sans même se rendre compte que le bateau allait par le fond.

L’eau envahirait le pont principal et il ne se rendrait toujours compte de rien. Les cabines étaient parfaitement étanches. Ce ne serait que quand l’air se raréfierait qu’il devinerait la vérité. Il se débattrait alors désespérément, se tortillerait, se contorsionnerait, s’efforçant de hurler à l’aide en dépit du bâillon. L’atmosphère deviendrait de plus en plus méphitique, et il périrait lentement d’asphyxie.

Il connaîtrait une fin atroce.

Naguère, Sam aurait pris grand plaisir à se projeter la scène sur son écran mental. Présentement, il déplora de ne pouvoir aller délivrer son ennemi. Non pour le laisser partir impuni : il aurait veillé, comme promis, à le traduire devant un tribunal. Mais il ne lui souhaitait pas de souffrir et de mourir de manière aussi épouvantable ; ni à lui, ni à personne.

Oui, Sam n’avait rien d’un dur. Jean n’aurait pas manqué de se délecter de ces images si les rôles avaient été inversés. Peu importait. Sam n’était pas Jean, et il s’en réjouissait.

Il oublia Jean en voyant la vedette repartir. Elle mit le cap sur l’autre bord du *Bateau Libre* derrière lequel elle disparut. Anderson entendait-il recueillir maintenant ce qui restait de son équipage ? Si oui, il lui faudrait d’abord participer à la liquidation des jusqu’au-boutistes du *Rex,* ces imbéciles qui ne savaient pas reconnaître quand il convenait de mettre bas les armes. A moins qu’ils n’aient tout de même le bon sens de se rendre.

— Fam !

Le rugissement venait de quelque part derrière lui. Il se retourna, ne se retenant plus que d’un bras à son morceau de bois.

— Joe ! Où es-tu ?

— Par ifi, Fam ! V’ai tourné de l’œil. Ve viens de revenir à moi, mais ve fuis à bout de forfes.

— Tiens bon, Joe ! Je vais vers toi. Je te rejoins tout de suite. Continue à crier pour me guider.

Faire pivoter le morceau de bois et le piloter droit vers le rivage ne fut pas une tâche facile. Sam devait s'y cramponner d'une main en pagayant de l'autre, et en battant aussi des pieds. De temps en temps, il s'arrêtait pour reprendre son souffle puis hurlait :

— Joe, où es-tu ? Crie pour que je t'entende !

Silence. Joe s'était-il de nouveau évanoui ? Dans ce cas, s'était-il attaché à l'épave qui le maintenait à la surface ? Probablement, car autrement, il aurait coulé lors de sa première défaillance. A moins qu'il ne fût simplement demeuré allongé sur elle et que…

Profitant d'un instant de repos forcé, Sam jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le *Bateau Libre* avait encore dérivé vers l'aval. Le Fleuve engloutissait lentement la muraille du pont principal. La cabine de Jean n'allait plus tarder à être submergée.

Il se remit à pousser son morceau de bois en direction de la berge. Les incendies qui la ravageaient projetaient une vague lueur à la surface des flots ; il y distingua d'innombrables débris, mais aucun qui pût être Joe.

Il vit aussi que les indigènes s'élançaient vers le large, montés sur des barques ou des canoës. Des centaines de torches trouaient la nuit. Ils venaient à l'aide de ceux qui avaient réduit en cendres une bonne partie de leurs maisons ; c'était incompréhensible !

Non ; cela s'expliquait parfaitement, au contraire. Ils agissaient envers les incendiaires comme lui, Sam, aurait agi envers Jean s'il l'avait pu ; et ils avaient moins de motifs de haïr les occupants des grands bateaux que lui de haïr l'ex-monarque.

Il s'aperçut alors qu'il s'était beaucoup plus rapproché du rivage qu'il ne le pensait ; il ne s'en trouvait qu'à sept ou huit cents mètres. Les silhouettes sombres des embarcations de sauvetage progressaient rapidement, si l'on considérait qu'elles étaient mues à la pagaie ou à l'aviron. Pas assez rapidement, cependant ; le froid

l’envahissait. L’eau était certes plus chaude que l’air, mais sa température n’en restait pas moins basse ; elle ne dépassait pas huit degrés dans cette région, s’il ne se trompait pas. Le Fleuve avait perdu une grande partie de sa chaleur en traversant le pôle nord et n’avait pas encore eu le temps d’en regagner beaucoup.

Il était en proie à une immense fatigue, encore aggravée par le choc du combat et de l’immersion dans l’eau glacée. Quelle dérision s’il périssait juste avant l’arrivée des secours !

Ni plus ni moins dérisoire que la vie ; ou que la mort.

Il aurait bien aimé pouvoir cesser de battre l’eau des pieds et de la main ; renoncer, s’abandonner au courant et laisser les autres faire tout le travail. Mais il fallait qu’il trouve Joe. De plus, son organisme se refroidirait plus vite s’il s’arrêtait de bouger. Ce serait pourtant un tel soulagement… Il secoua la tête, respira à fond, tenta de ranimer ses membres gourds.

Presque immédiatement après – mais combien de temps au juste s’était-il écoulé, en réalité ? – une barque s’arrêtait à sa hauteur, éclairée par de nombreuses torches ; des bras vigoureux l’y hissaient et le déposaient grelottant sur son pont. On l’enveloppait de vêtements épais ; on lui faisait absorber du café brûlant. Il se dressa sur son séant ; les vêtements glissèrent, l’exposant de nouveau à la morsure du froid.

— Joe ! Sauvez Joe !

— Qu’est-ce qu’il dit ? s’enquit quelqu’un en espéranto.

— Il parle anglais, répondit une femme. Il nous supplie de sauver un certain Joe.

— Qui est Joe ?

Le visage de la femme était tout près du sien.

— Mon meilleur ami, lui apprit-il d’une voix faible. Et pourtant, ce n’est même pas un humain. Ceci explique sans doute cela ! (Il eut un rire las.) Oui, ceci explique sans doute cela !

— Où est-il, ce Joe ? insista la femme. Elle était belle, dans l’éclat des torches, avec sa figure en forme de cœur, ses grands yeux, son front haut, son nez retroussé, ses lèvres pleines, son menton volontaire et sa longue chevelure blonde.

Il choisissait bien son moment pour admirer une femme ! Il aurait dû plutôt penser à… Gwenafra.

Un vague sentiment de honte le saisit : il n’avait pas pensé une seule fois à Gwenafra depuis le début de la bataille ! Qu’était-elle devenue ? Et comment se faisait-il qu’elle lui soit totalement sortie de l’esprit ? Il l’aimait réellement !

— Alors, ce Joe ?

— C’est un titanthrope, un homme-singe ; un géant velu, affligé d’un pif invraisemblable. Il est là, tout près. Sauvez-le !

La femme se releva, prononça quelques mots en espéranto. Un homme brandit sa torche à bout de bras pour scruter l’obscurité. De nombreux autres flambeaux brûlaient un peu partout, mais sans grande efficacité. Le ciel se couvrait rapidement ; les nuages interceptaient la lueur des étoiles.

Sam examina son entourage immédiat. Il était assis sur le tillac d’une grande pirogue, actionnée par deux équipes d’une douzaine de pagayeurs qui se tenaient agenouillés sur chaque bord, en dessous de lui.

— Je vois flotter quelque chose là-bas ! dit l’homme à la torche. Ça m’a l’air gros. C’est peut-être ce fameux titanthrope.

Sam dressa l’oreille. L’homme lui tournait le dos. Il portait une tenue d’esquimau blanche qui le couvrait de la tête aux pieds. Il n’était pas grand, mais de forte carrure. Et sa voix lui semblait vaguement familière. Cette voix, il était certain de l’avoir déjà entendue en d’autres lieux, longtemps auparavant.

L’homme interpella des bateaux voisins pour leur indiquer ce qu’il convenait de chercher. Une clameur retentit au même instant. Sam regarda dans la direction d’où elle venait ; l’équipage d’une autre grande pirogue s’efforçait de repêcher un corps volumineux.

— Joe ! coassa-t-il.

L’homme en blanc se retourna. Son visage se dessina clairement dans le rougeoiement de la torche.

Sam reconnut aussitôt ces traits larges mais harmonieux, ces sourcils broussailleux couleur de paille, ces dents blanches parfaitement régulières qu’un rictus sinistre découvrait.

— La Hache !

— *Ja,* ricana l’autre, *Eirikr Blóðøx*[5]*.*

Puis, poursuivant en espéranto :

— Voici de longues années que je t’attends, Sam Clemens !

Hurlant de peur, Sam se dressa d’un bond et sauta hors de la pirogue.

L’eau glacée se referma sur lui. Il descendit en hâte le plus profond possible, puis se mit à nager à l’horizontale. Quelle distance parviendrait-il à parcourir avant d’être contraint de remonter à la surface pour respirer ? Réussirait-il à distancer suffisamment ce spectre vengeur pour se faire recueillir à bord d’une autre embarcation ? Les citoyens du Virolando n’allaient certainement pas permettre à Erik de le tuer ! Cela serait contraire à leurs principes. Mais le Viking attendrait sans doute la première occasion favorable pour l’assassiner.

Joe ! Joe le protégerait ! Joe ferait même plus : il tuerait Erik la Hache !

A bout de souffle, crachant, Sam émergea non loin d’un bateau. Il en distingua nettement les occupants à la lumière des torches. Ils le regardaient tous.

Quelqu’un nageait derrière lui !

C’était Erik, qui l’avait presque rejoint.

Hurlant une fois de plus, Sam plongea de nouveau. S’il arrivait à remonter de l’autre côté du bateau et à s’y faire hisser avant que…

Une main se referma sur sa cheville.

Il se retourna pour combattre son agresseur, mais celui-ci était beaucoup plus fort que lui. La situation était désespérée. Erick allait le noyer sans que personne ne s’en rende compte, après quoi il prétendrait avoir simplement cherché à sauver ce pauvre diable qui avait subitement perdu la tête.

Un bras se noua autour de son cou. Il se débattit comme un poisson pris dans un filet, mais sans s’illusionner : il était perdu ! Après tant d’années, après avoir tant de fois frôlé la mort, finir de cette façon…

Il reprit conscience sur le tillac de la pirogue, suffoquant, toussant, crachant de l’eau par la bouche et par le nez. Deux bras d’acier le maintenaient allongé.

Il leva les yeux. Ces bras étaient ceux d’Erik la Hache !

— Ne me tue pas, gémit-il.

Erik était nu. Son corps humide luisait à la lueur des torches, et aussi un petit objet blanc, qu’il portait suspendu à un cordon passé autour du cou.

Cet objet, c’était la vertèbre spiralée d’un poisson licorne, l’emblème des adeptes de l’Eglise de la Seconde chance.

37

Deux hommes étaient parvenus à la même conclusion.

Ils en avaient assez de cette boucherie absurde ! Ils allaient faire maintenant ce que chacun d'eux aurait fait depuis longtemps s'il n'avait été persuadé que l'autre se trouvait sur le bateau adverse. Mais ils ne s'étaient pas aperçus au cours de la longue bataille. Ils en avaient chacun déduit que l'autre ou n'avait jamais voyagé sur le bateau adverse, ou l'avait prudemment quitté avant le début des hostilités, ou avait péri d'une manière quelconque au cours de celles-ci.

Chacun croyait que s'il mourait, le grand projet était voué à l'échec, mais leurs vues divergeaient quant à la nature de cet échec.

Le moment leur paraissait particulièrement propice pour prendre le large. Dans la fièvre et la confusion du combat, leur désertion passerait inaperçue, et dans le cas contraire personne n'y pourrait rien. Ils avaient donc décidé de sauter dans le lac pour gagner la rive à la nage et poursuivre leur long voyage. Aucun des deux n'avait son graal ; celui du premier avait sombré avec le *Rex,* celui du second était enfermé dans l'une des soutes du *Bateau Libre.* Ils voleraient des « jokers » aux Virolandais et remonteraient le Fleuve à bord d'un voilier.

L'un des deux hommes avait enlevé son armure, jeté ses armes sur le pont, et il empoignait déjà la rambarde du bastingage pour l'enjamber quand l'autre l'interpella. Il pivota aussitôt sur lui-même, esquissa le geste de ramasser son sabre d'abordage, y renonça. Bien qu'il n'eût pas

entendu la voix de l’autre depuis quarante ans, il l’avait reconnue instantanément.

Lentement, il fit face à son interlocuteur. De visage et de corps, ce dernier était méconnaissable ; seule sa voix trahissait son identité.

L’autre s’adressa à lui sur un ton acerbe, dans cette langue qu’eux seuls, sur ce bateau, étaient désormais en mesure d’employer.

— Oui, c’est bien moi, en dépit des apparences !

— Pourquoi as-tu agi ainsi ? Pourquoi ?

— Tu es trop corrompu pour le comprendre ; les autres aussi l’étaient, même si…

— *L’étaient ?*

— Oui. *L’étaient.*

— Ils sont donc tous morts, comme je le craignais.

Il jeta un coup d’œil en direction du casque et du sabre d’abordage qui gisaient sur le pont, regrettant amèrement que son ennemi lui eût accordé le temps de s’en débarrasser. Il n’avait pas la partie belle, maintenant ; s’il tentait de bondir ou de se laisser basculer par-dessus le bastingage, il savait l’autre assez vif et exercé pour l’embrocher au vol en lançant son épée.

— Ainsi, poursuivit-il, tu veux m’assassiner moi aussi. Tu as atteint le bas de la pente ; tu es définitivement perdu !

— Je n’ai pas le droit de laisser vivre l’Opérateur, répliqua froidement l’autre.

— Comment peut-on en arriver à un tel degré d’abjection ?

— Je ne suis pas abject ! C’est toi qui… (l’émotion l’étrangla ; il se ressaisit au prix d’un violent effort sur lui-même). Mais à quoi bon discuter !

— Est-il vraiment trop tard pour espérer te faire changer d’avis ? On te pardonnerait ; on t’enverrait suivre un traitement sur la Planète-Jardin. Tu pourrais te joindre à moi et aux agents avec l’aide desquels je m’efforce de regagner la tour…

— Tu sais bien qu’il n’en est pas question.

Levant son sabre d’abordage, le deuxième homme marcha sur le premier, qui se mit en garde. Le duel fut aussi bref que violent ; perdant son sang par une dizaine de blessures, celui des deux combattants qui n’avait pas d’armure s’écroula bientôt, la gorge transpercée par la lame de l’autre.

Le vainqueur hala le cadavre du vaincu jusqu’à la lisse, le prit dans ses bras et l’embrassa sur la bouche avant de le précipiter dans l’eau. Il avait les joues ruisselantes de larmes et le corps secoué de sanglots.

SECTION 11

Le duel ultime : Burton contre Bergerac

38

Après l’explosion que les hommes placés sous son commandement avaient provoquée dans la chaufferie, les événements s’enchaînèrent si vite que Burton n’en conserva qu’un souvenir confus. Il fut tour à tour attaquant et attaqué, poursuivant et poursuivi. Poursuivi surtout, attendu que l’ennemi avait le plus souvent l’avantage du nombre. Quand sa troupe se trouva contrainte de se réfugier dans la grande salle d’une armurerie, il la découvrit plus importante qu’au départ. Si elle avait perdu une partie de ses membres, d’autres l’avaient ralliée, de sorte qu’elle comptait maintenant treize hommes et huit femmes. Les seuls survivants de l’équipage du *Rex,* sans doute…

Les deux camps avaient épuisé leurs provisions de balles ; c’était donc à l’arme blanche que le combat allait se terminer L’ennemi se retira pour se reposer et reprendre son souffle. Et pour se concerter, également ; la porte de l’armurerie ne pouvait laisser passer que deux ou trois hommes de front : la franchir en force serait donc très difficile.

Avisant les râteliers d’armes, Burton décida d’échanger son sabre d’abordage contre une épée. Son choix se porta sur une épée de duel à lame triangulaire, longue d’environ quatre-vingt dix centimètres, dont la garde affectait la forme d’une coupelle, deux butées de bois saillaient de sa poignée légèrement recourbée, assurant ainsi une meilleure prise. Burton vérifia la trempe de l’acier en ployant la lame contre une poutre de bois. Il amena le pommeau jusqu’à trente centimètres de la pointe, puis relâcha sa pression ; la lame se détendit comme un ressort, reprenant un profil parfaitement rectiligne.

L’armurerie puait à plein nez la sueur et le sang, l’urine et la merde. Il y régnait aussi une chaleur surprenante. Burton retira son armure, n’en conservant que le casque, puis pressa ses compagnons de l’imiter, sans toutefois le leur ordonner expressément.

— Quand nous arriverons sur le pont, nous n’aurons pas le temps de nous extraire de cette quincaillerie. Il nous faudra plonger dans le Fleuve dès que nous atteindrons la passerelle extérieure. Il vous sera beaucoup plus facile de vous libérer de vos armures maintenant que dans l’eau.

L’une des femmes était la ravissante Aphra Behn, qui à vrai dire avait beaucoup perdu de sa grâce. Des traînées de sueur et des éclaboussures de sang maculaient le masque de poudre qui lui noircissait le visage. La fumée et la fatigue lui rougissaient les yeux, dont l’une des paupières battait convulsivement.

— Le bateau est en train de sombrer, déclara-t-elle. Nous allons nous noyer si nous ne partons pas bientôt d’ici.

Bien qu’elle parût au bord de la crise de nerfs, sa voix demeurait étonnamment calme, vu les circonstances.

— Ouaip, je sais, répondit Burton avec son accent traînant.

Il réfléchit une minute. Le pont A devait être déjà complètement immergé ; l’eau n’allait plus tarder en effet à

envahir le pont B à l’intérieur duquel ils se trouvaient actuellement.

Il s’approcha d’un pas décidé de la porte, y passa la tête. Les lampes brillaient toujours dans la coursive. Il n’y avait aucune raison pour qu’elles s’éteignent, car elles étaient alimentées par le bataciteur qui pouvait fonctionner même sous l’eau.

Personne en vue. L’ennemi se dissimulait probablement dans les salles voisines, prêt à fondre sur les Rexistes dès que ceux-ci tenteraient une sortie.

— Ici le capitaine Gwalchgwynn, des marines du *Rex,* cria-t-il. Je voudrais parler à votre chef !

Personne ne répondit. Il réitéra sa demande, puis s’avança dans le couloir. Leurs adversaires ne semblaient pas se tapir près du seuil des salles voisines. S’étaient-ils repliés jusqu’aux deux extrémités de la coursive pour leur tendre une embuscade ?

C’est alors qu’il aperçut le filet d’eau qui ruisselait à ses pieds ; il n’était pas encore bien gros, mais il s’enflerait vite.

Il appela les deux hommes qui montaient la garde à l’entrée de l’armurerie.

Dites à tout le monde de sortir. Les Clémentistes ont fichu le camp !

Il n’eut pas besoin d’expliquer ce qui se passait ; les autres virent l’eau, eux aussi.

— Chacun pour soi ! ordonna-t-il. Tâchez de gagner le rivage. Je vous rejoindrai plus tard.

— Dick, pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? demanda Aphra.

— Je veux essayer de retrouver Alice.

— Si le bateau coule à pic, tu en resteras prisonnier.

— Je sais.

Il n’attendit pas qu’elle plonge pour commencer ses recherches ; il se mit à parcourir les coursives au pas de gymnastique en clamant le nom d’Alice. Quand il eut sillonné tout le pont B, il escalada l’escalier conduisant au

grand salon. Comme celui du *Rex,* ce salon était situé sur l'arrière du pont-promenade, dont il occupait le quart ; mais il était beaucoup plus vaste. Des appliques et des lustres l'éclairaient *a giorno,* bien qu'une bonne partie d'entre eux aient été soufflés ou endommagés par les explosions. En dépit des dégâts causés par ces dernières et de la présence de quelques cadavres mutilés, le spectacle était impressionnant.

Burton entra dans la pièce et en fit le tour du regard. Alice n'était pas là, à moins que ce ne fût derrière l'immense bar, derrière ou sous l'une des tables de billard ou l'un des pianos à queue éventrés. Bien qu'il n'eût apparemment aucune raison de s'attarder en ces lieux, leur magnificence le retint quelques secondes. Comme celui du *Rex,* ce salon avait connu durant de nombreuses années les rires, les traits d'esprit et les bons mots, les flirts et les intrigues, les rendez-vous de l'amour et de la haine, des concerts où l'on avait donné des œuvres composées et interprétées par les plus grands maîtres de la Terre, des représentations théâtrales consacrées aussi bien à la tragédie qu'à la comédie ou à la farce. Et maintenant… il était promis à une fin sans gloire, voué à une perte irréparable.

Au moment où il se mettait en mouvement pour traverser la salle, un homme y pénétra par la porte opposée. Le nouvel arrivant s'immobilisa en voyant Burton, puis sourit et s'avança d'un air désinvolte vers lui. Svelte comme un lévrier, il avait des bras d'une longueur extraordinaire et mesurait quelques centimètres de plus que son vis-à-vis. L'épiderme noirci par la fumée, le nez démesuré et le menton quasi inexistant, il aurait été franchement laid sans le sourire qui lui illuminait les traits.

Ses cheveux noirs lui tombaient en boucles luisantes jusqu'aux épaules. Il n'était vêtu que d'un kilt noir et de bottes en cuir de dragon du Fleuve montant jusqu'au genou. Sa main droite étreignait la poignée d'une épée.

Burton éprouva un instant une impression de *déjà vu,* le sentiment que cette rencontre avait eu lieu maintes années auparavant, exactement dans les mêmes circonstances. Oui, il *avait déjà* affronté cet homme, et souhaité que l'occasion lui en fût à nouveau donnée. Sa blessure à la cuisse, cicatrisée depuis longtemps pourtant, le brûla à ce souvenir.

L'autre s'arrêta à sept ou huit mètres de lui et s'exclama en espéranto, avec une trace d'accent français mâtiné d'une intonation anglo-américaine :

— Ah, *sinjoro,* c'est vous ! l'escrimeur de talent, et peut-être de génie, avec qui j'ai croisé le fer il y a tant d'années, au cours de ce raid contre le *Rex !* Je me suis alors présenté comme il convient à un honnête homme ; vous avez refusé hargneusement de décliner votre identité. Sans doute estimiez-vous que votre nom ne me dirait rien…

Burton avança d'un pas, l'épée presque complètement baissée. Il prit la parole en français, un français tel qu'on le parlait à Paris aux alentours de 1650.

— Hé, *monsieur,* lorsque vous vous présentâtes, je n'étais point certain que vous fussiez véritablement celui que vous affirmiez. J'ai craint d'avoir affaire à un imposteur. Je reconnais aujourd'hui que si vous n'êtes pas le fameux bretteur Savinien de Cyrano II de Bergerac, vous lui ressemblez comme Castor à Pollux et l'égalez dans l'art de tirer l'épée.

Burton hésita. Pourquoi ne pas révéler son véritable nom, maintenant ? Se dissimuler sous un pseudonyme n'était plus nécessaire.

— Sachez, *monsieur,* que je suis le capitaine Richard Francis Burton, du corps des marines du *Rex.* Sur la Terre, je fus annobli par Sa Majesté la reine Victoria, souveraine de l'Empire britannique. Ceci non point pour m'être enrichi dans le négoce, mais en reconnaissance des explorations que j'ai accomplies en des régions lointaines du globe et des nombreux services que j'ai rendus à mon pays comme à

l’humanité. Je n’étais pas non plus inconnu des bretteurs de mon époque, qui était le XIXe siècle.

— Et célèbre aussi, sans doute et *hélas,* pour votre faconde insolente ?

— Non. Et point non plus pour être affligé d’un trop grand nez.

— Pardi ! Il m’eût étonné que vous ne fissiez point, vous aussi, allusion à mon appendice nasal. Sachez, *monsieur,* que si mon roi Louis le Treizième ne m’a pas honoré de sa faveur, une reine encore plus puissante que la vôtre, Dame Nature elle-même, a daigné m’octroyer du génie. J’ai écrit quelques romans philosophiques dont je crois savoir qu’on les lisait encore plusieurs siècles après mon trépas. Et, comme vous n’êtes pas sans le savoir, je n’étais pas totalement inconnu parmi les bretteurs de mon époque, qui ont donné naissance aux plus grands bretteurs de tous les temps.

Le Français sourit de nouveau, et Burton demanda :

— Et si vous me rendiez votre épée, *monsieur ?* Je n’ai aucunement envie de vous tuer.

— J’allais vous prier de me remettre la vôtre, *monsieur,* et de vous constituer prisonnier. Mais je vois que, comme moi, vous brûlez de savoir qui de nous deux est la plus fine lame. Depuis ce jour où je plantai mon fer dans votre cuisse, j’ai souventes fois pensé à vous, capitaine Burton. Des centaines, voire des milliers d’adversaires que j’ai affrontés en duel, vous fûtes le meilleur. Je confesse ignorer qu’elle eût été l’issue de notre petite passe d’armes si votre attention n’avait point été distraite. Il me paraît que vous m’eussiez tenu un peu plus longtemps en échec sans cette fâcheuse diversion.

— Nous verrons.

— Oh oui, nous verrons, si le bateau ne sombre pas trop vite ! Cependant, *monsieur,* si j’ai différé mon départ, c’était dans l’intention de boire une fois encore au souvenir de ces

hommes et de ces femmes valeureux qui ont péri en combattant pour ce magnifique navire, cette dernière grande merveille de la science et de la technique humaine. *Quel dommage* qu'il s'abîme dans les flots ! Mais je composerai une ode à ce sujet. En français, bien sûr, pour ce que l'espéranto se prête mal à la poésie, et que même s'il s'y prêtait, sa beauté ne saurait se comparer à celle de ma langue natale.

« Servons-nous un verre, mon ami, afin de le lever à la mémoire de ceux que nous chérissions et qui nous ont quittés. Ils sont morts à tout jamais, désormais, car il n'y aura plus de résurrections.

— P't'être. Quoi qu'il en soit, j'aurai plaisir à me joindre à vous.

Avant le début de la bataille, on avait fermé à clé les nombreuses portes de l'immense placard à liqueurs qui s'allongeait derrière le bar. Mais la clé se trouvait dans le tiroir d'un autre meuble, placé lui aussi derrière le bar. De Bergerac alla l'y prendre, ouvrit un casier, ôta la tringle qui retenait une série de bouteilles, retira l'une d'elles de son logement.

— Ce flacon a été fabriqué au Parolando ; il a traversé indemne maintes batailles et force soûleries. Il contient un bourgogne particulièrement sublime, trouvé de temps à autre dans différents graals, et qu'au lieu de boire sur-le-champ, on a mis en bouteille pour le réserver à la célébration d'un événement exceptionnel. Exceptionnelle, la situation l'est certainement, à défaut d'être gaie !

Il ouvrit un autre placard, déverrouilla la baguette crénelée qui calait une rangée de verres en cristal, en prit deux et les déposa sur le bar.

Il avait posé son épée sur celui-ci. Burton en fit autant, mais en gardant la sienne à portée de sa main droite. Le Français remplit les verres à ras bord, puis leva le sien. Burton l'imita.

— A nos chers disparus !

— A eux !

Les deux hommes trempèrent les lèvres dans leur verre.

— Je ne suis point homme à boire beaucoup, souligna de Bergerac. L'alcool ravale celui qui s'y adonne au rang de la bête, et je tiens à ne jamais oublier que je suis un être humain. Mais… comme je l'ai dit, les circonstances sont vraiment exceptionnelles ! Encore un toast, mon cher, avant que nous en décousions.

— A la solution des mystères de ce monde ! lança Burton.

Ils vidèrent leurs verres.

— Et maintenant, capitaine Burton du défunt corps des marines du défunt *Rex,* dit Cyrano en reposant le sien, apprenez que j'exècre la guerre et ses massacres, mais que je fais néanmoins mon devoir quand il le faut. Nous sommes tous deux d'excellente trempe, et il serait déplorable que l'un de nous dût mourir pour démontrer qu'il est plus fort que l'autre. Perdre la vie pour acquérir une juste notion de ce que l'on vaut me semble un défi au bon sens. Je vous suggère donc que nous tenions pour vainqueur celui qui le premier aura fait couler le sang de son adversaire ; et que si, grâce au Créateur qui n'existe pas, cette première blessure n'est pas mortelle, le vaincu se considère comme prisonnier de l'autre. Après quoi, nous nous préoccuperons de quitter ce navire avant qu'il n'aille par le fond ; à la hâte, certes, mais dignement.

— Sur mon honneur, il en sera ainsi !

— Parfait. *En garde,* donc !

Ils se saluèrent, puis adoptèrent la position classique de « l'en garde » : le pied gauche placé à l'équerre derrière le droit, les genoux fléchis, le corps de profil pour offrir la cible la plus réduite possible, le bras gauche levé, cassé à l'angle droit, l'épaule arrondie de manière que l'avant-bras soit vertical et le poignet souple, le bras droit abaissé et l'épée dans son prolongement. La coquille, ou garde en forme de coupelle, protège ainsi l'avant-bras.

De Bergerac se fendit en poussant un « ha ! » sonore. Il était prompt comme l'éclair, ainsi que Burton l'avait appris tant par la renommée que par son unique duel avec lui. Mais l'Anglais ne lui cédait en rien sur ce point ; de plus, de longues années de pratique, sur la Terre et sur ce monde, lui permettaient de répondre automatiquement à n'importe quelle attaque.

Cyrano avait pointé sans feinter en direction du biceps de Burton. Celui-ci para et riposta. De Bergerac para la contre-attaque, puis tenta de passer par-dessus la lame de Burton, qui lui opposa un coup d'arrêt, se servant de la coquille de son arme pour dévier celle de son adversaire, et simultanément lui estoqua (presque) l'avant-bras.

De Bergerac contrepara, puis contourna prestement la garde de Burton, pointant de nouveau en direction de l'avant-bras. Cette botte s'appelait le « coup de griffe » ou le « coup de bec ».

Burton dévia une fois encore la pointe de l'arme, dont le tranchant lui effleura néanmoins le bras ; l'éraflure le brûla, mais aucune goutte de sang n'y perla.

Se battre à l'épée ou au fleuret équivalait à essayer de passer le bout d'un fil dans le chas d'une aiguille en mouvement. La pointe de l'arme de l'attaquant était le bout du fil, le défenseur le chas de l'aiguille. Le chas devait être le plus étroit possible, et en l'occurrence il l'était. Mais une seconde plus tard, ou en moins de temps encore, le bout du fil se transformait en chas, le défenseur en attaquant. Deux grands maîtres ne se présentaient mutuellement que de minuscules ouvertures, qui se fermaient et se rouvraient instantanément tandis que la pointe de leur arme se déplaçait en décrivant de petits cercles.

Dans un assaut sportif, on visait tous les points du corps, bas-ventre y compris, à l'exclusion de la tête, des bras et des jambes. Dans un combat véritable, tout était bon. Si, par extraordinaire, le gros orteil de l'adversaire s'offrait à

vos coups, il fallait le transpercer, à condition bien sûr de pouvoir le faire sans se découvrir soi-même.

Il était généralement admis qu'un escrimeur dont la défense est parfaite ne peut pas être vaincu. Mais que se passait-il si chacun des deux antagonistes défendait parfaitement ? Etait-ce une nouvelle version de l'affrontement entre l'objet inamovible et la force irrésistible ? Non. Les êtres humains restaient soumis à des aléas. L'un des parfaits défenseurs se fatiguerait plus vite que l'autre, ou tirerait un avantage plus ou moins important d'un élément extérieur. Cet élément, ce pouvait être la présence par terre d'une substance visqueuse sur laquelle l'autre glisserait ou, dans le cas présent, un débris de mobilier, une bouteille, un cadavre sur lequel il trébucherait. Ou encore, comme cela s'était produit lors du raid, l'exclamation d'un tiers qui le distrairait une fraction de seconde, laps de temps suffisant pour qu'avec ses réflexes de chat et son regard d'aigle son adversaire le transperce de sa rapière.

Telles étaient les réflexions auxquelles Burton se livrait, tout en consacrant l'essentiel de son attention au ballet des épées. Cyrano était plus grand que lui et disposait d'une allonge supérieure, ce qui ne constituait pas nécessairement un atout. Si le Français était contraint de combattre de près, cette allonge supérieure l'handicapait au contraire. De Bergerac, qui n'ignorait rien de ce qui se rapportait à l'escrime, le savait et veillait donc à maintenir entre eux la distance qui lui convenait.

Le bruit sifflant de leur respiration se mêlait au son clair des lames entrechoquées. Cyrano conservait le bras tendu, concentrant ses attaques sur le poignet et l'avant-bras de Burton pour se tenir hors de portée de son arme. L'Anglais tenait au contraire le coude légèrement ployé en vue d'effectuer des passes obliques, de lier le fer du Français, de « l'envelopper ». C'est-à-dire que tantôt il l'engageait de

champ pour l’écarter vers l’extérieur, tantôt il l’encerclait complètement de sa pointe sans perdre le contact.

Simultanément, il observait de près son adversaire afin de détecter ses points faibles. Il n’en décela aucun. Il ne restait qu’à espérer que Cyrano, qui se livrait au même examen, ne découvrirait lui non plus aucune faille dans son jeu.

Comme durant leur premier duel, attaques et parades, ripostes et contre-parades en étaient venues à se succéder sur un rythme régulier que les feintes elles-mêmes ne brisaient pas car, ne s’y laissant pas prendre, ni l’un ni l’autre ne se découvrait.

Tous deux attendaient l’ouverture qui ne se refermerait pas assez vite. La sueur ruisselait sur le visage de Cyrano, marquant de traînées plus claires la poudre noire qui le souillait. Des gouttes de liquide salé ne cessaient de tomber dans les yeux de Burton qu’elles picotaient désagréablement, l’obligeant à rompre précipitamment pour s’éponger le front et les paupières du revers de la main. Le Français en profitait généralement pour s’essuyer lui aussi le front avec un petit mouchoir qu’il tirait de la ceinture de son kilt. Ces pauses se faisaient de plus en plus fréquentes, car elles leur servaient en même temps à reprendre leur souffle.

Pendant l’une d’elles, Burton préleva sur un cadavre de femme le tissu qui lui tenait lieu de soutien-gorge et se le noua autour de la tête, non sans surveiller étroitement de Bergerac de crainte que celui-ci ne tente une *flèche*, autrement dit ne se rue sur lui à l’improviste. Mais le Français se pencha également sur un cadavre pour lui emprunter son bustier et s’en confectionner un bandeau.

Burton avait la bouche extrêmement sèche et la langue aussi dure et volumineuse qu’un concombre. Il coassa :

— Je vous propose une petite trêve, *monsieur* de Bergerac. Buvons quelque chose avant de mourir de soif.

— Volontiers !

Burton passa derrière le bar ; les tuyauteries de la plonge étaient vides. S’approchant du casier que le Français avait ouvert, il en sortit une bouteille de « fleur de crâne », dont il arracha la capsule de plastique avec les dents. Cyrano ayant décliné l’honneur d’entamer le flacon, il le porta longuement à ses lèvres, puis le lui tendit par-dessus le bar. L’alcool lui brûla la gorge, lui réchauffa la poitrine et les tripes. Sa soif en fut quelque peu atténuée, mais non étanchée ; elle ne le serait que lorsqu’il aurait trouvé de l’eau.

De Bergerac mira la bouteille à contre-jour.

— Ah ! Vous en avez avalé trois doigts, mon cher. Je vais en ingurgiter une quantité identique, de façon que nous soyons au même point d’ébriété. Il ne serait pas bien que je vous tue pour ce que vous seriez plus ivre que moi. Outre que le procédé manquerait fâcheusement d’élégance, nous ne saurions toujours pas qui de nous deux est la plus fine lame.

Burton rit sans desserrer les dents, comme il en avait le secret.

Cyrano sursauta.

— Vous avez tout du félin, mon cher.

Il but à son tour. Quand il reposa la bouteille, il s’étrangla et les larmes lui jaillirent des yeux.

— *Mordioux !* Cela ne ressemble en rien au vin français ! C’est bon pour les barbares du nord – ou les Anglais !

— Vous n’en aviez jamais goûté ? Même au cours de votre long voyage ?

— Je vous ai dit que je buvais fort peu. *Hélas !* De toute mon existence, je n’ai jamais combattu qu’absolument sobre. Et maintenant, le sang bouillonne dans mes veines et je sens mes forces revenir ; or, je sais que c’est là une impression trompeuse, une illusion engendrée par l’alcool. Mais qu’importe ! Si je suis un peu ivre, si mes réflexes en sont ralentis et mon jugement obscurci, il en va de même pour vous.

— Les réactions à l’alcool diffèrent d’un individu à l’autre. Il se pourrait qu’adorant les boissons fortes, je sois plus habitué à leur effet. Cela risque de me conférer un avantage sur vous.

— Nous verrons bien ! répliqua de Bergerac en souriant. Allons, *monsieur,* auriez-vous l’obligeance de revenir de l’autre côté du bar pour que nous reprenions notre petite affaire ?

— Mais certainement !

Burton se dirigea vers l’extrémité du bar et la contourna. Il fut tenté d’essayer une ruée surprise, une *flèche.* Mais si sa charge échouait ou si de Bergerac la parait, il s’exposerait à ce que la pointe de ce dernier le surprenne à contre-pied. Bah ! il arriverait bien à se rapprocher suffisamment du Français pour entraver ses mouvements.

Non. Aurait-il envisagé une action aussi osée s’il n’avait eu une telle quantité d’alcool à quinze pour cent dans les veines ? Certainement pas. Mieux valait donc y renoncer.

Et s’il se saisissait de la bouteille pour la jeter à la tête de son adversaire en même temps qu’il se précipiterait sur lui ? L’autre devrait esquiver le projectile et cela le déséquilibrerait sans doute.

Il s’arrêta en parvenant à la hauteur de la bouteille de vin, la contempla un instant tandis que de Bergerac attendait. Puis sa main gauche s’ouvrit et il poussa un soupir.

Le Français sourit et s’inclina légèrement.

— Mes compliments, *monsieur.* J’espérais bien que vous ne succomberiez pas à la tentation de vous livrer à une manœuvre déshonorante. C’est à la seule pointe de l’épée qu’il nous faut régler ce différend. Je vous sais gré de l’avoir compris. Et je salue en vous le plus grand bretteur que j’aie jamais rencontré ; or je me targue d’avoir croisé le fer avec bon nombre des meilleurs. Il est triste, fort triste en vérité et des plus regrettable que nous fussions les seuls témoins de ce superbe duel, dont nulle part et en nulle époque aucun

autre n’atteignit l’éclat. Quel dommage ! Ou plutôt, quelle tragédie, quelle perte irréparable pour le monde !

Burton nota que Cyrano avait la langue un peu pâteuse. Il fallait s’y attendre. Mais il se demanda néanmoins si l’astucieux Français n’en rajoutait pas dans l’intention de lui inspirer une assurance excessive.

— Je partage vos idées et vous remercie de vos compliments. Vous êtes, vous aussi, le plus grand bretteur que j’aie jamais rencontré. Mais vous souvient-il de m’avoir, il y a un instant, reproché ma faconde ? Hé bien je crois que, si vous me valez peut-être quant au maniement de l’épée, vous me surpassez assurément en ce domaine !

De Bergerac sourit.

— Ma langue et mon épée sont en effet d’une égale agilité. J’ai procuré autant de plaisir aux lecteurs de mes livres et aux auditeurs de mes récits qu’aux témoins de mes assauts. J’oubliais que j’avais affaire à un Anglo-Saxon taciturne, monsieur. Aussi vais-je désormais laisser à ma lame le soin de parler à ma place.

— Je m’en remets à vous, *monsieur. En garde !*

Leurs épées s’entrechoquèrent de nouveau en une suite d’attaques, de parades, de ripostes et de contre-ripostes. Mais chacun excellait dans tous les domaines de la défense, qu’il s’agît du maintien de la ligne, du rythme, de l’appréciation, de la décision ou de la coordination.

Burton ressentait les effets toxiques de la fatigue et de l’alcool, qui, il le savait, diminuaient ses réflexes et sa lucidité. Mais ces effets s’exerçaient au moins autant, sinon plus, sur son adversaire.

Alors qu’il parait une botte destinée à son bras gauche et ripostait d’un coup droit au ventre, il vit quelque chose franchir le seuil du salon, provenant du grand escalier. Il bondit en arrière en criant :

— Halte !

Découvrant que Burton regardait par-dessus son épaule, de Bergerac bondit également en arrière pour se mettre

hors de portée de son adversaire au cas où celui-ci aurait cherché à le mystifier. Et il vit à son tour la mince pellicule d'eau qui progressait vers eux. Il dit, le souffle court :

— Ainsi, monsieur Burton, le bateau s'est enfoncé jusqu'au niveau de ce pont-ci. Le temps nous est compté. Il nous faut en finir au plus vite.

Burton était épuisé. Il avait du mal à respirer, et l'impression qu'on lui enfonçait à chaque fois un poignard dans les côtes.

Il marcha sur Cyrano, décidé à tenter une attaque brusquée ; mais le Français le devança. Il explosa littéralement, comme si son corps efflanqué avait puisé, on ne savait où, une nouvelle énergie. Avait-il pour finir réussi à repérer, ou cru repérer une faille dans la défense de Burton ? S'imaginait-il que la fatigue jouant à son avantage, il allait maintenant pouvoir prendre l'Anglais de vitesse ?

Quoi qu'il en fût, son calcul était erroné. Ou peut-être pas. Mais Burton avait deviné à certains indices – une subtile contraction musculaire, un imperceptible étrécissement des pupilles, ce qu'il avait l'intention de faire. D'autant plus qu'étant animé des mêmes intentions, il s'était vu contraint de maîtriser ses propres réactions corporelles, les symptômes qui risquaient de le trahir.

De Bergerac arriva comme la foudre sur lui et glissa sa lame contre la sienne en exerçant une légère pression latérale. On utilisait ce coup pour surprendre l'adversaire, et il aurait pu obtenir l'effet désiré si Burton, qui avait en quelque sorte sous les yeux le reflet de l'attaque qu'il se disposait à effectuer, n'avait pas été prêt à le parer.

Le succès de la botte exigeait la réunion de trois conditions : la surprise, la vitesse d'exécution, le contrôle de la lame adverse. La vitesse, de Bergerac la possédait, mais l'absence de surprise lui fit perdre le contrôle.

Un spectateur averti s'y serait trompé. Cyrano se tenait plus droit que Burton ; sa main était plus haute, ce qui lui permettait d'opposer le fort de sa lame, soit la partie qui va

de la garde au milieu du fer, au faible de celle de Burton, ou partie comprise entre le milieu et la pointe du fer ; il aurait donc dû avoir l'avantage.

Mais l'Anglais leva son arme, amenant ainsi son fort au contact de l'autre, lia le fer de Cyrano pour le détourner vers le bas, puis esquissa une flanconade qu'il transforma en estocade à l'épaule gauche. Là où il n'était pas mâchuré de poudre, le visage de Bergerac prit un teint crayeux, mais le Français ne lâcha pas son épée. Burton aurait pu le tuer.

Bien que vacillant et en état de choc, Cyrano parvint à sourire.

— Le premier sang est à vous, *monsieur.* Vous avez gagné. Je m'avoue vaincu, et ceci sans honte…

— Permettez-moi de vous venir en aide.

A l'instant même où Burton prononçait ces mots, quelqu'un tira un coup de revolver depuis la porte du salon.

De Bergerac bascula, s'abattit lourdement en avant. Une large plaie à proximité de la colonne vertébrale révélait l'endroit où la balle avait pénétré.

Burton regarda vers la porte.

Alice s'y encadrait, un revolver fumant à la main.

— Grand Dieu, Alice, tu n'aurais pas dû faire ça !

Elle s'élança vers lui, pataugeant dans l'eau qui lui léchait les chevilles.

Burton s'agenouilla auprès du Français, le retourna, lui souleva la tête et la soutint dans ses bras.

Alice se planta à côté d'eux.

— Qu'est-ce qui te prend ? C'est un ennemi, non ?

— Oui, mais il venait de se rendre. Et tu sais de qui il s'agit ? De Cyrano de Bergerac !

— Oh mon Dieu !

Cyrano ouvrit les yeux, les leva sur Alice.

— Vous auriez dû prendre le temps de découvrir ce qui se passait réellement, madame. Mais… il est vrai que bien peu de gens le font.

Le pont prenait rapidement de la bande et le niveau de l’eau montait à vue d’œil. A ce rythme, elle submergerait bientôt la tête de Cyrano.

Les yeux de celui-ci se fermèrent, puis se rouvrirent.

— Burton…

— Oui ?

— Je me souviens maintenant. Ce que… nous avons pu… être stupides ! Vous êtes probablement le Burton… dont Clemens parlait… l’une des recrues… de l’Ethique ?

— En effet.

— Alors… pourquoi nous sommes-nous… battus ? J’avais… oublié… trop tard… nous aurions dû… nous rendre à la tour… à la tour… ensemble. Et voici que… je…

Burton se pencha pour mieux entendre la voix mourante du blessé.

— Que dites-vous ?

— … exécré la guerre… stupidité.

L’Anglais crut d’abord que c’était la fin. Mais un instant plus tard, Cyrano murmura encore : « Constance ! »

Sur quoi, il rendit le dernier soupir.

Burton pleura.

SECTION 12

Les derniers 30 000 kilomètres

39

Burton, Alice et les autres survivants durent essuyer le courroux de La Viro. Le grand escogriffe basané au nez en bec d'aigle fulmina une heure d'affilée en allant et venant à grands pas devant les « criminels », que l'on avait rassemblés sur le parvis du temple noirci par la fumée. Celui-ci se présentait sous l'aspect d'une immense bâtisse de pierre à l'architecture extravagante : un portique grec et des colonnes ioniennes supportant un toit en bulbe, sommé d'une gigantesque spirale de pierre sculptée. C'étaient là les symboles de l'Eglise de la Seconde Chance ; Burton et ses compagnons n'en jugeaient pas moins l'ensemble comiquement hideux. Curieusement, l'étalage du mauvais goût de La Viro, qui en avait dessiné les plans, les aida à supporter sa longue diatribe. Ils reconnaissaient qu'une grande partie de ses reproches étaient fondés, mais appréciaient moins les propos délirants dont il les assaisonnait. Comme ils dépendaient de lui en ce qui touchait la fourniture des graals, des vêtements et du logement, ils ne se défendaient pas. Mais pouvoir rire sous cape de la laideur du temple et se moquer de l'homme qui l'avait édifié offrait un exutoire à leur colère rentrée.

La Viro finit par se lasser de souligner, avec force détails et images saisissantes, combien ils étaient stupides, sans cœur, brutaux, sanguinaires et égoïstes. Levant les bras au ciel, il se déclara écœuré par leur vue. Il allait se retirer dans la paix du sanctuaire afin de prier pour le *ka* des Virolandais qu'ils avaient tués ; et aussi, même s'ils ne le méritaient pas, pour le salut des coupables, vivants et défunts. Il confiait les premiers aux soins de frato Fenisko, frère Phœnix, autrefois connu sous le nom d'Hermann Goering.

Ledit frère Phœnix leur déclara :

— Vous avez l'air d'enfants qui viennent de recevoir une juste réprimande, et j'espère que vos sentiments correspondent à cette apparence. Mais d'espoir, je n'en ai guère pour vous en ce moment ; ceci parce que je vous en veux trop. Je vais surmonter ma colère et je ferai ensuite de mon mieux pour vous aider à progresser moralement.

Il les conduisit derrière le temple où il leur remit à chacun un « joker » et suffisamment de vêtements pour les préserver des pires froids.

— En ce qui concerne vos autres besoins ou désirs, ce sera à vous de faire le nécessaire pour les satisfaire, leur dit-il.

Sur ce, il les congédia, mais prit Burton à l'écart.

— Avez-vous entendu dire que Samuel Clemens était mort, victime d'une crise cardiaque ?

Burton hocha affirmativement la tête.

— Il a cru, apparemment, que frère Eriko avait toujours l'intention de régler un vieux compte. Après tout ce qu'il avait enduré durant la bataille, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Cette dernière émotion a été en quelque sorte la goutte qui fait déborder le vase.

— Joe Miller m'a raconté ça ce matin.

— Ah bon. Je crains fort que si personne ne s'occupe de lui, il ne meure lui aussi, le cœur brisé ; il adorait Clemens. Dites-moi, avez-vous l'intention de poursuivre votre voyage vers la source du Fleuve ?

— Je n’ai pas parcouru tout ce chemin pour renoncer si près du but. Je compte me remettre en route dès que je pourrai.

— Il vous faudra construire un voilier. Les hommes de Clemens vont sûrement refuser de vous prendre avec eux sur le *Défense d’Afficher.*

— C’est à voir.

— Et je suppose que s’ils ne veulent pas de vous, vous êtes prêt à vous emparer de la vedette ?

Burton demeura silencieux.

— Vous n’en finirez donc jamais avec la violence ?

— Je n’ai pas dit que j’allais recourir à la force. Je me propose de discuter avec Anderson le plus tôt possible.

— Anderson a été tué. Je vous avertis, Burton : ne versez plus une seule goutte de sang ici !

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l’éviter. Cela me déplaît autant qu’à vous. Seulement, je suis réaliste.

L’Après vous, Gascon, la plus petite des deux vedettes, avait disparu corps et biens. Personne ne savait ce qu’elle était devenue, en dehors de certains Virolandais qui pensaient l’avoir vue exploser.

— En le poussant au maximum, le *Défense d’Afficher* devrait vous amener à la source du Fleuve en une trentaine de jours. Mais les agents des Ethiques y seront avant vous.

Burton sursauta.

— Vous êtes au courant ?

— Oui, j’ai parlé avec Frigate et Miller la nuit dernière, pour essayer de leur remonter le moral. J’en savais déjà plus long que vous ne l’auriez imaginé, et je soupçonnais bien d’autres choses encore ; sans me tromper beaucoup, comme ma conversation avec les deux hommes me l’a confirmé. Ni l’un ni l’autre n’a cru nécessaire de se taire au sujet de l’Ethique renégat. J’ai rapporté leurs propos à La Viro, que cette affaire a plongé dans un abîme de réflexions.

Il a éprouvé un grand choc, mais cela n’a en rien entamé sa foi.

— Et vous ?

— Ça ne modifie en rien mes convictions. Je n’ai jamais pensé que les responsables de ce monde étaient des anges ou des démons. Il entre néanmoins beaucoup de choses troublantes dans les deux récits que j’ai entendus. Ce qui m’intrigue le plus, me bouleverse même, c’est la mystérieuse disparition de cet extraterrestre – Monat, si je me souviens bien – sur le bateau de Clemens.

— Quoi ? J’ignore tout de cette disparition !

Goering lui fit part de ce que Miller lui avait appris, puis ajouta :

— Et vous me dites que son compagnon, qui prétendait s’appeler Frigate, a disparu lui aussi ?

— *Ce* Peter Jairus Frigate-là était un agent. Sans être le parfait sosie du Frigate avec lequel vous avez bavardé, il lui ressemblait énormément. Il aurait pu être son frère.

— Peut-être que quand vous aurez pénétré dans la tour – si vous y pénétrez – vous découvrirez la vérité.

— Je la découvrirai bien avant, si je rattrape les agents qui se sont enfuis à bord de la vedette du *Rex,* répliqua Burton d’un ton lourd de menace.

Après avoir échangé encore quelques mots avec Goering, il le quitta. Il ne lui avait pas dit ce que signifiait ce qu’il venait d’apprendre au sujet de Monat et du pseudo-Frigate. Cela signifiait que X, le Mystérieux Inconnu, l’Ethique renégat se trouvait sur le *Bateau Libre.* Et qu’il s’était débarrassé de Monat une huitaine d’heures seulement après y avoir embarqué avec ses compagnons. Pourquoi ? Parce que Monat risquait de le reconnaître. Il était certainement déguisé, mais l’extra-terrestre l’aurait tôt ou tard identifié ; et il redoutait apparemment que ce ne fût tôt. Il lui fallait donc l’éliminer au plus vite, ce qu’il n’avait pas manqué de faire. Comment ? Burton n’en savait rien.

X était donc sur le bateau de Clemens.

Avait-il survécu à la bataille ? Si oui, il se trouvait maintenant tout près d'ici, mêlé aux rescapés du *Bateau Libre.*

Pas obligatoirement. Il pouvait être parti immédiatement vers l'amont, ou avoir abordé sur l'autre rive du lac.

Burton courut après Goering et lui demanda s'il avait entendu dire qu'on eût recueilli des naufragés sur l'autre rive, ou que quelqu'un eût franchi la passe en empruntant le sentier taillé à flanc de falaise.

— Non, et si cela s'était produit, on me l'aurait signalé.

Burton s'efforça de cacher son excitation.

Goering lui lança néanmoins en souriant :

— Vous pensez que X est ici, n'est-ce pas ? A portée de la main, mais dissimulé sous un travestissement ?

— On ne peut décidément rien vous cacher ! Ouais, c'est ce que je pense – à moins qu'il n'ait été tué. Strubewell et Podebrad étaient des agents, je peux bien vous le révéler maintenant ; or, ils ont été tués tous les deux. Pourquoi pas X, dans ce cas ?

— Quelqu'un les a-t-il vus mourir ? Joe Miller est persuadé que Strubewell est mort, pour ne l'avoir pas vu sortir de la timonerie après que celle-ci s'est effondrée. Mais Strubewell a pu en sortir plus tard ! Quant à Podebrad, tout ce qu'on sait de lui, c'est que personne ne l'a aperçu depuis l'instant où les deux navires sont entrés en collision.

— Je préférerais qu'ils soient vivants ; j'en profiterais pour leur arracher la vérité. Mais je suis convaincu qu'ils ont péri. Que vos concitoyens ne les aient pas vus tend à le confirmer. Quant à X…

Prenant congé de Goering, il se rendit au quai, en partie brûlé, où le *Défense d'Afficher* était amarré. La vedette ressemblait à une tortue monstrueuse, dont sa haute coque arrondie aurait constitué la carapace, sa longue étrave effilée, le cou et la tête, le canon de la mitrailleuse à vapeur qui en saillait, la langue, et celui de la mitrailleuse de poupe, la queue.

L’un de ses matelots avait dit à Burton que l’embarcation était équipée d’un gros bataciteur et pouvait transporter quinze personnes à l’aise, vingt dans des conditions de moindre confort ; qu’elle était capable de filer ses trente nœuds contre un courant et un vent de huit nœuds ; qu’elle possédait dans son armurerie quinze fusils et revolvers tirant des cartouches à amorce de poudre, dix fusils à air comprimé et quantité d’autres armes.

Joe Miller se tenait debout sur le quai, son énorme bras enveloppé d’un plâtre, en compagnie de l’équipage de la vedette et de quelques rescapés du *Bateau Libre.* Burton, qui se l’était fait décrire, n’eut aucun mal à repérer Cimon d’Athènes, le nouveau capitaine du *Défense d’Afficher.* Petit, trapu et très brun, doté d’yeux noisette au regard fulgurant, Cimon était ce Grec de l’Antiquité dont il avait étudié la biographie durant et après sa scolarité. Grand général, chef d’escadre et homme d’Etat, il figurait parmi les principaux bâtisseurs de l’empire athénien, à l’issue des Guerres médiques. Sauf erreur, il était né en 505 avant J.-C.

Appartenant au clan conservateur, Cimon avait milité en faveur de l’alliance avec Sparte, et donc contre la politique de Périclès. Son père était le célèbre Miltiade, le vainqueur de la bataille de Marathon au cours de laquelle les Grecs repoussèrent les hordes de Xerxès. Cimon avait pris part à la bataille de Salamine où, en envoyant deux cents vaisseaux ennemis par le fond sans en perdre plus de quarante, les Athéniens brisèrent à tout jamais la puissance navale des Perses.

En 475, il avait chassé les pirates qui occupaient Skyros, d’où il avait rapporté les ossements de Thésée, le héros légendaire qui fonda l’Etat attique et tua le Minotaure dans le labyrinthe de Cnossos. Il avait également fait partie du jury qui attribua le premier prix de tragédie à Sophocle lors des dionysies de 468.

En 450, il avait conduit une expédition contre Chypre et était mort en assiégeant Citium. On avait rapporté sa

dépouille à Athènes pour qu'elle y fût ensevelie.

Il avait l'air parfaitement vivant, pour l'instant, et pas commode du tout. Il soutenait une chaude discussion avec un groupe de Clémentistes. Burton se mêla aux badauds virolandais qui les écoutaient, comme s'il était l'un d'eux.

La discussion portait, semblait-il, sur le choix des hommes qui poursuivraient le voyage vers la source du Fleuve, et aussi sur une question de hiérarchie. En dehors des onze marins de la vedette, les survivants du *Bateau Libre é*taient au nombre de dix. Trois d'entre eux jouissaient d'un grade supérieur à celui de Cimon, mais le Grec soutenait qu'étant le commandant du *Défense d'Afficher,* quiconque y embarquerait deviendrait automatiquement son subordonné. En outre, il ne voulait pas plus de onze hommes à son bord et estimait que la priorité revenait à son équipage actuel. Il acceptait néanmoins de prendre quelques rescapés du *Bateau Libre* si certains de ses marins désiraient renoncer au voyage.

Au bout d'un moment, Cimon et ses interlocuteurs disparurent à l'intérieur de la vedette ; mais leurs éclats de voix continuèrent à monter par les hublots ouverts de l'embarcation.

Le titanthrope était resté à terre. Figé sur place, les yeux rouges, il s'entretenait tout bas avec lui-même et paraissait en proie à une vive douleur.

Burton s'approcha de lui et se présenta.

De son timbre caverneux, Joe Miller répondit en anglais :

— Oui, ve fais qui vous êtes, monfieur Burton. Fam m'a parlé de vous. Quand êtes-vous arrivé ifi ?

— J'étais sur le *Rex,* avoua Burton à contrecœur.

— Qu'efe que vous foutiez fur fe rafiot ? Vous êtes l'une des recrues de l'Ethique, non ?

— Oui. Mais c'est hier seulement que j'ai appris que quelques autres se trouvaient sur le *Bateau Libre.* Encore que, pour être franc, je m'en doutais un peu.

— Qui vous l'a dit ?

— Cyrano de Bergerac.

Le visage de Joe Miller s’illumina.

— Fyrano ? Il est donc vivant ? Ve le croyais mort ! Où est-il ?

— Il a été tué. Mais il m’a reconnu et m’a appris que Clemens et lui avaient, eux aussi, reçu la visite de l’Ethique.

Burton estima plus sage de ne pas préciser à Miller que c’était sa compagne qui avait tué de Bergerac.

Le titanthrope se mit à trembler, visiblement déchiré par un violent conflit intérieur. Puis, se reprenant, il sourit timidement et tendit son énorme paluche.

— Allons, ferrons-nous la main. Ve ne vous en veux pas. Nous avons tous été des imbéfiles. Comme Fam difait touvours, fe font les havards de la guerre !

La main de Burton disparut dans celle du géant, qui la serra sans exagérer puis la libéra.

— Je crois qu’il vaut mieux poursuivre cette conversation ailleurs. Il y a trop de monde ici. Venez, je vais vous présenter des gens qui sont également dans le secret.

Ils allèrent jusqu’au pied des collines, derrière le temple, où Alice et les autres construisaient des huttes. Burton l’appela, ainsi que Frigate, Nur et Aphra Behn, et les entraîna à l’écart. Après leur avoir présenté Miller, il demanda à ce dernier de lui dire tout ce qu’il savait de X et de ses recrues. Le récit fut long, interrompu par de nombreuses questions, et ne s’acheva que très longtemps après le dîner. Les huttes n’étant pas terminées, les cinq complices dormirent sur le portique du temple, enfouis sous des piles de vêtements. Après le petit déjeuner, ils se remirent à la construction des huttes. En fin d’après-midi, deux de celles-ci étaient prêtes à les accueillir. Miller descendit jusqu’à la vedette s’informer de ce qui se passait. Quand il revint, Burton entreprit de raconter sa propre histoire. Il dut l’interrompre pour les funérailles de ceux des belligérants dont on avait pu repêcher les corps. Leurs dépouilles, conservées dans l’alcool en attendant la

cérémonie, étaient exposées sur des claies de bois. Miller pleura sur celles de Sam Clemens et de sa concubine, une grande Cimmérienne rousse de l'Antiquité. Après que Burton, pour le *Rex,* et Cimon, pour le *Bateau Libre,* eurent prononcé quelques mots en hommage à leurs camarades tombés au champ d'honneur, La Viro dénonça, dans une allocution aussi brève que passionnée, la vanité de leur mort. Après quoi, les cadavres furent placés sur un immense bûcher et incinérés.

Burton et ses compagnons retournèrent alors à leurs récits, dont le terme ne survint qu'avec la pluie, vers six heures du matin.

— Ve n'avais pas l'intenfion de continuer, leur expliqua Miller. Ou du moins, feulement vusqu'à fe que v'ai retrouvé les vens de mon peuple. Ve penfais m'établir parmi eux. Enfin, peut-être. Ve ne fuis plus fûr de me plaire en leur compagnie, maintenant. Ve crains d'avoir trop roulé ma boffe, trop vu de foves, d'être devenu trop filivivé pour fa.

» En tout cas, v'avais renonfé à aller vusqu'à la tour. Ve trouvais que fa ne valait pas le coup. Mais maintenant que ve vous ai rencontrés, peut-être que ve continuerai quand même. Fi ve ne le faivais pas, la mort de Fam, les fouffrances et la mort de tous fes vens n'auraient fervi à rien.

» De pluf, ve veux favoir fe qu'il a dans le ventre, fet Ethique. F'il nous a trompés – et Fam et moi, on fe povait la queftion – ve le mettrai en pièfes, peau par peau.

— Peau par peau ? s'enquit Burton. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— F'est une efkpreffion qu'on emploie fez moi. Efe que ve doit vous faire un deffin ?

— Et parmi les anciens du *Rex,* combien êtes-vous à savoir, pour X ?

— Il y a le petit Franfais, Marfelin, baron de Marbot. F'est Fam qui l'a mis au courant. Il eftimait qu'on pouvait lui faire confianfe. Puis Tai-Peng, un finetoque dont le vrai nom est Li

Po. Et Turpin, un copain noir qui fe défend drôlement au piano. Fe n’est pas l’Ethique qui l’a recruté, mais comme Tai-Peng lui avait fait des confidenfes une nuit qu’il était fin foûl – fa fait des années qu’il aurait dû mourir d’une firrhove du foie, fe félefte ! – on a penfé qu’il valait mieux le mettre dans le coup. F’est un type bien, de toute fafon. Il y a encore Ely Parker ; lui non plus, f’est pas l’Ethique qui l’a recruté, mais Fam le connaiffait fur la Terre, de réputafion au moins, et il lui a tout dit parfe qu’Ely était l’ami d’Ulyffe ef Grant et qu’il avait appartenu à fon état-mavor pendant la Guerre fivile. Il rempliffait les foncfions d’invénieur mécanifien fur le *Bateau Libre.* F’est un Indien d’Amérique, un Iroquois de la tribu Feneca. Et puis un Fumérien de l’Antiquité qui affirme f’appeler Vilgamef.

— Gilgamesh ?

— Ve m’ekfprime clairement, non ? Fam difait que f’était peut-être, ou peut-être pas, fe roi d’Uruk qui a vécu vers la première moitié du troivième millénaire avant Véfus Chrift ; qu’on ne pouvait pas le vérifier, vu qu’on avait peu de fanfes de tomber fur quelqu’un ayant connu le vrai Vilgamef.

» Il y a enfin Ah Qaaq, le Maya de l’époque précolombienne. Il est vafement coftaud, pour un nez-court.

— Ah Qaaq, ça signifie « le feu » en langue maya.

— Vouais, mais v’il n’a rien d’une boule de feu. On dirait plutôt une motte de beurre ; il est gras comme un cofon. Mais il est falement coftaud quand même. A l’arc, il tire plus loin que n’importe qui, moi ekfetpé, bien fûr. Plus loin encore que les arfers de l’âve de pierre qu’on avait à bord. Il f’est tatoué fur la lèvre fupérieure une moustafe qui le fait reffembler à un fauvave de Bornéo.

— Donc Cimon et les autres survivants ignorent tout de X et des agents ?

— F’ils v’étaient au courant, ve vous l’aurais dit !

— Il se pourrait cependant qu’il y ait des agents parmi eux, observa Nur.

— J’aimerais parler avec toutes les personnes que tu as citées, dit Burton.

Il réfléchit un instant, puis ajouta :

— Pour que tous ceux qui sont dans le secret puissent poursuivre le voyage à bord du *Défense d’Afficher,* il faudrait que les autres acceptent de leur céder leur place. Avons-nous une chance de les y décider ?

— Bien fûr ! répliqua le titanthrope. (Il dévisagea Burton par dessus la trompe qui lui tenait lieu de nez et sourit, découvrant d’énormes crocs d’un blanc mat.) Bien fûr que nous avons une fance ! Autant qu’un cube de glafe dans un bravier !

— Dans ce cas, il ne nous reste qu’à nous emparer de la vedette, par la ruse ou par la force.

— F’est auffi mon avis. Mais comment fe fait-il que, depuis le début, on ait dû violer fi fouvent l’éthique pour aider l’Ethique ?

40

Ils étaient onze en tout, dont cinq recrutés directement par l'Ethique renégat : Richard Francis Burton, Nur eddin el-Musafir, Tai-Peng, Gilgamesh et Ah Qaaq. Ou du moins, cinq à le prétendre. Burton ne pouvait avoir de certitude qu'en ce qui le concernait lui-même. Rien ne prouvait qu'un agent, voire un Ethique, ou plusieurs, ne se fussent pas glissés dans leur groupe.

Joe Miller avait été mis dans le secret par Sam, Alice par lui, Burton. Aphra ne l'avait été que la veille, mais elle avait tellement insisté pour être de l'expédition qu'il aurait été difficile de le lui refuser. C'était de Marbot, lui-même initié par Sam, qui lui avait parlé de l'Inconnu. Etant donné qu'ils avaient été amants et l'étaient de nouveau, les autres avaient accepté que la jeune femme les accompagne.

Ely Parker, le Seneca, lui aussi initié par Clemens, avait d'abord manifesté le désir de venir avec eux, pour changer ensuite d'avis.

— Au diable les Ethiques, la tour et tout ça ! venait-il de déclarer à Burton. Je vais rester ici pour essayer de renflouer le *Bateau Libre.* Il ne repose que par dix à douze mètres de fond. Si je parviens à le récupérer et à le réparer, je ferai route vers l'aval. Risquer ma vie dans le seul but de démontrer l'indémontrable ne me sourit guère. Les Ethiques ne veulent pas que nous fourrions notre nez dans leurs affaires. Je pense que nous sommes responsables des pépins survenus dans leur système. Piscator a sans doute fait de la casse dans la tour. Et Podebrad a expliqué à Sam que c'était probablement ses anciens sujets de Nova

Bohemujo qui avaient provoqué la panne des pierres de la rive droite. Avant qu'il s'envole avec le dirigeable, certains de ses subordonnés avaient exprimé l'intention de creuser une profonde tranchée autour d'une pierre à graal, pour voir s'il ne serait pas possible de se brancher directement sur la ligne qui l'alimentait et de bénéficier ainsi d'une source d'énergie permanente. Il les avait mis en garde et obtenu, la veille de son départ, leur promesse de renoncer à ce projet. Il présumait qu'ils avaient rompu cette promesse, et du même coup le circuit.

« D'après lui, ils avaient dans ce cas provoqué une formidable explosion, qui avait dû anéantir toute la région, en y creusant un cratère assez grand pour qu'un nouveau lac se forme sur la rive droite du Fleuve. Cette partie de Nova Bohemujo aurait été rayée de la carte. Or, c'était là que se trouvaient les gisements de minerais. S'il ne se trompait pas, il n'existe plus aujourd'hui ni mines, ni Nouveaux-Bohémiens !

« Quoi qu'il en soit, je préfère n'avoir rien à faire avec les Ethiques. Je ne suis pas un trouillard, n'importe qui vous le confirmera. J'estime simplement que nous n'avons pas à nous mêler de choses dont nous ignorons tout.

Sans compter, avait songé Burton, qu'il ne te déplairait pas d'être le « pacha » du *Bateau Libre* et de mener la grande vie.

— Les indigènes ne t'aideront pas beaucoup, releva-t-il en désignant du geste les berges et le cours du Fleuve, qui grouillaient d'embarcations appareillant ou sur le point d'appareiller. Dans un mois, cette région sera quasi déserte. La Viro envoie presque tous ses gens vers l'aval, pour raffermir la foi des adeptes de la Seconde Chance, corriger leurs déviations théologiques et obtenir de nouvelles conversions. Les pannes ont ébranlé bien des convictions !

— Ouais, approuva Parker, sa large face cuivrée déformée par un rictus sarcastique. La Viro lui-même est ébranlé. Je me suis laissé dire qu'il passait le plus clair de

son temps à prier, agenouillé dans le temple. Il a l'air moins sûr de lui, maintenant.

Burton ne tenta pas de le convaincre de le suivre. Il lui souhaita bonne chance et s'éloigna, convaincu qu'il ne réussirait jamais à renflouer le *Bateau Libre.* Celui-ci demeurerait où il était jusqu'à ce que le courant finisse par le drosser vers le large, où il coulerait définitivement par mille mètres de fond.

Lorsque le *Défense d'Afficher* sombrerait ou mourrait de vieillesse, sa disparition marquerait la fin de l'ère moderne sur le Monde du Fleuve. Les quelques armes et outils de métal subsistant s'useraient, et les habitants de la vallée pourraient s'estimer heureux s'ils trouvaient encore du silex pour les remplacer. La planète tout entière entrerait dans l'âge du bois.

Les propos prêtés à Podebrad ne manquaient certes pas d'intérêt. Que les habitants de Nova Bohemujo fussent responsables ou non de la panne du circuit, ses déclarations prouvaient qu'il s'agissait d'un agent ou d'un Ethique. Seul l'un d'eux pouvait savoir que les gisements se trouvaient à cet endroit. Seul l'un d'eux pouvait savoir qu'en cherchant à capter le courant de la ligne, on s'exposait à provoquer une catastrophe.

Mais Podebrad, ou celui qui se dissimulait sous ce pseudonyme, était mort.

Aurait-il pu être X ?

Entendant une voix familière le héler, Burton s'arrêta et se retourna. Hermann Goering s'approchait de lui, plus maigre encore qu'auparavant, ce qui n'était pas peu dire. Il avait le visage grave, et les yeux cernés de fatigue.

— *Sinjoro* Burton ! *Mi dezirus akompani vin.*

— Vous voulez m'accompagner ? Pourquoi ?

— Parce que j'éprouve le même désir que vous. Je veux absolument découvrir ce qui a mal tourné. J'ai toujours eu envie de le savoir, mais je me disais qu'il était bien plus important de travailler au salut des *kas.* Maintenant… j'ai

des doutes. Ou plutôt non, je n’en ai pas. Je suis convaincu que la foi ne va pas sans la connaissance. Vous comprenez… la foi est la seule bouée à laquelle on puisse se raccrocher quand on ne peut pas connaître la vérité. Mais aujourd’hui… aujourd’hui… il paraît possible de *savoir.*

— Et qu’est-ce que La Viro pense de ça ?

— Je me suis disputé avec lui, ce qui m’avait toujours semblé inimaginable. Il tient absolument à ce que je parte avec lui vers l’aval. Il a l’intention de descendre jusqu’à l’embouchure du Fleuve en prêchant tout au long du chemin, même si cela doit lui prendre trois cents ans. Il veut restaurer la foi des masses.

— Qu’est-ce qui l’incite à croire qu’elle en a besoin ?

— Il sait ce qui s’est passé jusqu’à cent cinquante mille kilomètres d’ici. Il en déduit que la même chose a dû se passer ailleurs. De plus, n’avez-vous pas remarqué au cours de votre voyage que le doute se répandait et qu’on se détournait beaucoup de l’Eglise ?

— Vaguement, mais je n’y ai guère prêté attention. Il fallait s’y attendre, non ?

— En effet. Le trouble s’est même emparé de quelques Virolandais, qui ont pourtant la présence de La Viro pour les soutenir. Mais je crois que le mieux à faire est de se rendre jusqu’à la tour et de s’y introduire pour déterminer exactement ce qui est arrivé. Ceci prouvera que l’Eglise a raison, dissipera tous les doutes et lui ralliera tout le monde.

— Et si, au contraire, ce que vous découvrirez démolissait complètement votre religion ?

Goering frémit et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il dit :

— Oui, j’y ai pensé. Mais ma foi est si forte que j’en accepte le risque.

— Mon deuxième prénom est Francis, dit Burton, aussi serai-je franc avec vous. Je ne vous aime pas. Je ne vous ai jamais aimé. Vous avez beaucoup changé, c’est vrai, mais je ne peux pas vous pardonner ce que vous nous avez fait, à

mes amis et à moi. Ou plutôt, je ne parviens pas à l'oublier, ce qui dans le fond revient sans doute au même.

Goering tendit une main implorante.

— Telle est la croix que je dois porter. Je l'ai méritée, et elle pèsera sur mes épaules aussi longtemps qu'un seul de ceux auxquels j'ai causé du tort ne m'aura pas sincèrement pardonné. Mais là n'est pas la question. Ce qui compte, c'est que je peux vous être très utile. Je suis vif, robuste, très résolu et pas totalement démuni d'intelligence. En outre…

— En outre vous êtes membre de l'Eglise de la Seconde Chance, et par conséquent pacifiste. A quoi nous servirez-vous si nous devons nous battre ?

— Je ne renierai pas mes convictions ! protesta véhémentement Goering. Jamais je ne verserai le sang de mon prochain ! Mais il m'étonnerait que vous ayez à combattre. La région située en amont est pratiquement déserte et elle se dépeuple rapidement. Avez-vous vu le nombre de bateaux qui franchissent tous les jours la passe ? Le bruit s'est répandu que les Virolandais s'en allaient. Les habitants des terres froides du nord émigrent pour venir s'établir ici.

— L'hypothèse d'une bataille n'est absolument pas exclue. Si nous rattrapons les agents qui nous précèdent, nous nous efforcerons de les faire parler. Et quand nous arriverons à la tour… qui sait ce qui nous y attend ? Nous aurons peut-être à défendre chèrement notre vie !

— Voulez-vous m'emmener avec vous ?

— Non ! Et n'insistez pas ; je n'ai pas la moindre envie de poursuivre cette discussion. La cause est entendue.

Tandis qu'il s'éloignait à grands pas, il entendit Goering rugir :

— Si vous refusez de m'emmener, j'irai tout seul !

Burton jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Goering lui montrait le poing, le visage convulsé de fureur. Un sourire amusé joua sur ses lèvres. Leur grande élévation

morale n’empêchait donc pas les dignitaires de l’Eglise de la Seconde Chance eux-mêmes de s’abandonner à la colère !

Un deuxième coup d’œil en arrière lui apprit que l’Allemand se dirigeait d’un air décidé vers le temple. Il allait certainement annoncer à La Viro qu’il refusait d’obéir à son ordre de descendre le Fleuve.

Cette nuit-là, sous la conduite de Burton, les onze initiés maîtrisèrent les hommes qui gardaient le *Défense d’Afficher.* Venus silencieusement à la nage par le Fleuve, ils escaladèrent le flanc bâbord de l’embarcation. Deux des sentinelles bavardaient, assises sur la rambarde tribord. Ils surgirent dans leur dos, les ceinturèrent, leur obstruèrent le nez et la bouche jusqu’à ce qu’elles perdent connaissance. Simultanément, Joe Miller monta sur la vedette à partir du quai. Après avoir échangé quelques mots avec la troisième sentinelle, il l’empoigna, l’emporta gigotante jusqu’à la proue et la précipita dans l’eau.

— Ve t’affure, Fmif, que ve fuis dévolé de te faire fa, mais f’est pour la bonne cause ! lança-t-il à sa victime qui braillait à pleins poumons. Prévente mes efcuves à Fimon !

Après s’être débarrassé des sentinelles, Burton et ses compagnons embarquèrent leurs graals et autres possessions personnelles, ainsi que deux ou trois glènes de cordage et divers outils provenant du *Bateau Libre.* Aphra Behn mit le contact. Aussitôt que le dernier bagage eut été jeté sur le pont et les amarres larguées, elle embraya. Le bateau ne tarda pas à filer à sa vitesse maximale, tandis que derrière eux des torches trouaient la nuit au milieu d’un concert de cris.

Ce fut seulement quand ils eurent franchi le détroit que Burton eut l’impression qu’ils avaient réellement entamé l’avant-dernière étape de leur long, long voyage.

Il songea fugitivement à X. Selon Cyrano, celui-ci lui avait demandé d’avertir les autres recrues de l’attendre un an au Virolando. Ni Burton ni ses amis n’avaient l’intention de

respecter cette instruction. Ils entendaient continuer *sur-le-champ.*

En longeant à vingt-six nœuds la berge, où le courant contraire était plus faible, et en ne s'arrêtant que deux heures par jour, le *Défense d'Afficher* couvrait en moyenne 1 000 kilomètres en vingt-quatre heures. Quand ils seraient contraints de le quitter, il leur resterait encore à parcourir à pied ce qui constituerait la partie la plus difficile du trajet. Il leur faudrait auparavant faire escale pour pêcher du poisson qu'ils fumeraient, confectionner du pain de gland et ramasser des pousses de bambou. Mais leurs provisions ne se limiteraient pas à ça. Ils possédaient vingt « jokers », les uns leur appartenant, les autres volés. Ils prévoyaient de les remplir avant d'arriver à la dernière pierre à graal pour compléter leur réserve de vivres. Ils conserveraient les denrées les plus périssables dans le réfrigérateur de la vedette, ou dans un baril qu'ils remorqueraient dans l'eau glacée.

A mesure qu'ils progressaient vers le nord, la vallée s'élargissait. Les Ethiques l'avaient sans doute bâtie ainsi pour qu'elle recueille la plus grande quantité possible des pâles rayons du soleil. Atteignant jusqu'à dix-sept degrés Celsius, la température demeurait très supportable durant le jour, qui était plus long que dans les régions dont ils s'éloignaient. Mais elle s'abaisserait sans cesse désormais ; le brouillard mettrait aussi plus longtemps à se dissiper.

Goering avait vu juste, en ce qui concernait la population locale. Elle ne comptait, en gros, qu'une soixantaine d'habitants au kilomètre carré, dont les rangs s'éclaircissaient tous les jours comme l'indiquaient les nombreuses embarcations qui descendaient le Fleuve.

Planté sur la plage avant de la vedette, Joe Miller regardait longuement les titanthropes qu'il apercevait au passage sur le rivage. Quand on s'embossait pour recharger les graals et le bataciteur, il allait à terre bavarder avec ceux qu'il pouvait rencontrer. La conversation se déroulait

en espéranto, attendu qu’aucun d’entre eux ne connaissait son dialecte natal.

— F’est auffi bien comme fa, commentait l’intéressé. Fe l’ai prefque complètement oublié moi-même. Févus Févuvovitf ! Retrouverai-ve vamais mes parents et mes amis, les vens de ma tribu ?

Les titanthropes, heureusement, se montraient amicaux. Ils étaient maintenant largement minoritaires par rapport aux « pygmées », et les missionnaires de l’Eglise de la Seconde Chance les avaient à peu près tous convertis. En dépit de leurs efforts, Burton et Joe Miller ne parvinrent à en recruter aucun. Les géants ne voulaient pour rien au monde avoir affaire aux pensionnaires de la tour.

— Ils ont une trouille bleue de ce qu’il y a plus au nord ; observa Burton. Comment se fait-il que tu aies accompagné les Egyptiens ?

— Fe fuis plus couraveux qu’eux. Et plus mariole auffi. Mais pour ne rien te caffer, v’ai failli fier dans mon froc quand v’ai aperfu la tour. F’est bien normal. Attends donc de la voir toi auffi !

Le dixième jour, ils accostèrent pour plusieurs journées consécutives. La population locale se composait de quelques titanthropes et d’une majorité de Scandinaves de l’Antiquité, du Moyen Âge et des temps modernes, auxquels se mêlaient des gens originaires de régions et d’époques extrêmement diverses. Les célibataires du *Défense d’Afficher* se mirent immédiatement en quête d’une bonne fortune pour la nuit. Burton se promena un peu partout en demandant si quelqu’un avait vu les hommes et les femmes qui avaient été contraints d’abandonner la vedette du *Rex.* Il obtint de nombreuses réponses positives, et tous les témoins affirmaient que les fugitifs avaient poursuivi leur route vers l’amont à bord d’embarcations volées.

— Est-ce que vous n’auriez pas vu aussi passer des gens déclarant avoir voyagé sur le *Bateau Libre ?* C’était, comme

le *Rex,* un gigantesque navire à aubes construit en métal et propulsé à l'électricité.

— Non, je n'ai vu personne de ce genre et n'en ai pas non plus entendu parler.

Burton ne s'attendait pas que les déserteurs eussent claironné leur identité !

Pas plus que les agents qui avaient fui le bateau de Clemens avant la bataille.

Cependant, à la description qu'on lui fit des voyageurs qui s'étaient dirigés vers le nord au cours des semaines écoulées, il reconnut les évadés du *Rex,* tandis que de Marbot, qui se livrait à la même enquête, reconnaissait de son côté tous ceux du *Bateau Libre.*

— Nous les rattraperons bientôt, commenta Burton.

— Si la chance est avec nous, répliqua le Français. Nous risquons de les dépasser pendant la nuit ; ils peuvent aussi avoir vent de notre arrivée et se cacher à notre passage.

— En tout cas, nous arriverons avant eux.

Vingt jours s'écoulèrent. Les agents échappés des deux grands bateaux se trouvaient certainement derrière eux, maintenant. Bien que Burton eût accosté tous les trente kilomètres pour interroger les indigènes, il n'avait réussi à retrouver aucun de ceux qu'il cherchait.

Il observait également attentivement ses compagnons. Deux d'entre eux seulement avaient des silhouettes et des traits correspondant à ceux des Ethiques Thanabur et Loga. Il s'agissait d'Ah Qaaq et de Gilgamesh, ou du moins de ceux qui disaient s'appeler ainsi. Mais tous deux avaient la peau très sombre et les yeux brun foncé. Gilgamesh possédait des cheveux bouclés, presque crépus, et Ah Qaaq des paupières légèrement bridées, comme s'il comptait un Mongol parmi ses proches ancêtres. Tous deux parlaient couramment ce qu'ils affirmaient être leur langue natale, et ce sans le moindre accent étranger, contrairement à Spruce, cet agent qui se prétendait Anglais du XXe siècle, mais que

Burton avait démasqué de cette façon. Sans avoir une très grande pratique du sumérien ou du maya, il connaissait suffisamment ces idiomes pour déceler toute anomalie de prononciation ou d’intonation.

Ceci ne prouvait pas qu’ils fussent innocents et bien ce qu’ils déclaraient être : l’un d’eux, ou tous deux pouvaient simplement avoir acquis une parfaite maîtrise de ces langues.

Vingt-deux jours après le franchissement du détroit, et alors qu’ils étaient arrivés dans une région qui ne comptait pas plus de cinquante personnes par pierre à graal, Burton fut abordé par une grande négresse osseuse au regard exalté et à la bouche largement fendue.

Découvrant des dents dont la blancheur éblouissante était encore accentuée par le contraste avec sa peau noire, elle lui adressa la parole dans un espéranto déformé par le terrible accent de la cambrousse géorgienne. Elle s’appelait Sainte Croomes et désirait se rendre le plus loin possible avec le bateau, puis continuer à pied jusqu’à la source du Fleuve.

— C’est là que ma mère, Agatha Croomes, est allée. Je la cherche. Je crois qu’elle a trouvé le Seigneur et qu’elle vit à Sa droite, où elle attend que je la rejoigne ! Alléluia !

41

Il fut difficile d’endiguer son flot de paroles, mais Burton finit par y parvenir en lui ordonnant sévèrement de répondre à ses questions.

— Okay, dit-elle, j’écoute la parole du sage. Es-tu un sage ?

— Je pense bien ! et j’ai une sacrée expérience aussi, ce qui revient au même pour qui n’est pas un imbécile. Commençons par le commencement. Où es-tu née et que faisais-tu sur la Terre ?

Sainte lui dit qu’elle était née serve en Georgie, en 1734, dans la maison de son maître. Survenue avant terme, sa naissance avait surpris sa mère à la cuisine où elle aidait à préparer le repas du soir. On l’avait élevée comme esclave domestique et baptisée dans la religion de ses parents. A la mort de son père, sa mère était devenue prédicatrice. Très dévote et dotée d’une poigne de fer, elle terrorisait ses ouailles qui néanmoins l’adoraient. Elle était morte en 1783, sa fille en 1821, mais toutes deux avaient été ressuscitées près de la même pierre à graal.

— Bien sûr, ça m’a fait tout drôle de retrouver ma vieille moman transformée en jeune femme. Mais pour elle, ça n’avait rien changé. Elle était toujours aussi vertueuse et saintement inspirée que sur la Terre. Quand elle prêchait dans l’église, il y avait des Blancs qui faisaient des kilomètres pour venir l’écouter, c’est vous dire ! La plupart étaient des crève-la-faim, mais elle les a convertis et ils ont eu plein d’ennuis…

— Tu t’égares de nouveau. Mais assez parlé de ton passé. Pourquoi veux-tu venir avec moi ?

— Parce que tu possèdes ce bateau, plus rapide que l’oiseau.

— Mais pourquoi veux-tu te rendre à la source du Fleuve ?

— Je te l’aurais déjà expliqué si tu ne m’interrompais pas à tout bout de champ. Tu vois, se réveiller ici n’a pas entamé d’un millimètre la foi de ma mère. Elle a dit que si on se retrouvait ici, tous autant que nous sommes, c’était parce que nous avions vécu dans le péché sur la Terre. Certains plus que les autres. Ça n’empêchait pas qu’on était au Paradis, ou plutôt dans sa banlieue. Ce que le doux Jésus voulait, c’était que les vrais croyants remontent le Fleuve, le divin Jourdain, pour aller jusqu’à Lui. Le Seigneur attendait là-haut, prêt à ouvrir les bras à ceux dont la foi aurait été assez forte pour qu’ils se donnent le mal de partir à Sa recherche. C’est ce qu’elle a fait.

» Elle voulait que je l’accompagne, mais j’avais la trouille. Et puis, je me demandais si elle savait vraiment de quoi elle parlait. Ça, je ne lui ai pas dit, bien sûr. Ç’aurait été comme de lui flanquer une gifle en pleine gueule, et personne n’aurait eu le cœur de faire un truc pareil. J’avais une autre raison, aussi. J’étais avec un homme qui me bottait drôlement et il était pas d’accord que je m’en aille. Il disait que les choses lui plaisaient bien comme elles étaient. Alors je l’ai cru sur parole et je suis restée avec lui.

» Mais la lune de miel n’a pas duré longtemps. Il s’est mis à cavaler après d’autres femmes, et j’ai pensé que c’était peut-être la punition que j’avais méritée pour avoir désobéi à ma moman. Elle avait peut-être raison quand elle affirmait que Jésus attendait que les justes viennent jusqu’à Lui. En plus, elle me manquait vraiment, même si des fois on se crêpait salement le chignon. J’ai été avec un autre type pendant un moment, mais il ne valait pas plus cher que le premier. Et puis voilà qu’une nuit, alors que je priais, j’ai

eu une vision. Jésus lui-même m’est apparu entouré d’une lumière éblouissante, assis sur Son trône de perles et de diamants avec les anges qui chantaient derrière Lui. Il m’a dit de renoncer au péché et de suivre les traces de ma mère si je voulais aller au Ciel.

» Alors je suis partie, et maintenant je suis ici. Ça m’a pris beaucoup d’années, frère, et les martyrs du Bon Dieu eux-mêmes n’ont pas plus souffert que moi. Je suis vidée, éreintée, au bout du rouleau, mais ici ! La nuit dernière j’ai prié de nouveau et ma mère m’est apparue, juste une seconde, pour me dire d’aller avec toi. Elle m’a dit que tu n’étais pas un juste, mais pas un méchant non plus ; que tu te trouvais entre les deux. Mais j’étais l’instrument choisi pour t’apporter la lumière et le salut ; nous irions ensemble au Paradis où le doux Jésus nous prendrait dans Ses bras et nous assoirait sur le trône de gloire, Alléluia !

— Alléluia, sœur ! enchaîna Burton, qui était toujours prêt à se plier aux formes extérieures d’une religion pour en mieux railler l’esprit.

— C’est un long voyage, frère. J’ai mal au dos d’avoir si longtemps pagayé contre le courant dans mon canoë ; on m’a dit aussi qu’à partir d’ici on était presque toujours dans le froid et le brouillard et qu’on ne rencontrait plus âme qui vive. Je vais me sentir très seule. Voilà pourquoi je voulais que tu me prennes avec toi et tes amis.

Pourquoi pas ? songea Burton.

— Il me reste encore une place ; mais comme c’est la seule et que nous aurons peut-être à combattre, je ne veux pas la donner à une pacifiste. Nous n’avons nul besoin d’un poids mort.

— Ne t’en fais pas pour ça, frère. Je me battrai pour toi comme l’archange de la vengeance si tu es du côté du Bien.

Elle embarqua avec ses maigres affaires personnelles quelques minutes plus tard. Tom Turpin, le pianiste noir, s’en réjouit jusqu’à ce qu’il découvre qu’elle avait fait vœu de chasteté.

— Elle est givrée, cap’taine. Pourquoi la prends-tu ? Roulée comme elle est, ça me rend dingue de ne pas pouvoir la palucher !

— Peut-être qu’elle va te convaincre de faire vœu de chasteté toi aussi !

— Je ne vois pas ce qu’il y a de drôle là-dedans.

Quand la vedette appareilla après une escale de quatre jours, et non de deux comme il était prévu initialement, Sainte entonna un cantique, puis s’écria :

— Tu avais besoin de moi pour compléter ton équipe, frère Burton ! Vous n’étiez que onze, et maintenant nous sommes douze. Douze est un bon chiffre, un chiffre sacré. Les apôtres du Christ étaient douze !

— Ouais, murmura Burton entre ses dents, et l’un d’eux était Judas !

Ses yeux se portèrent sur Ah Qaaq, le guerrier maya, l’hercule de poche métamorphosé en poussah. Il prenait rarement l’initiative d’une conversation, bien que s’exprimant avec facilité si on l’y acculait. Il ne se dérobait pas non plus si quelqu’un faisait mine de l’effleurer. D’après Joe Miller, quand X avait rendu visite à Clemens, il avait refusé que celui-ci le touche comme s’il avait eu affaire à un lépreux. Clemens en avait déduit que, tout en sollicitant l’aide des habitants de la vallée, l’Ethique se considérait comme moralement supérieur à eux et redoutait que leur contact ne le souille.

Ni Ah Qaaq ni Gilgamesh ne paraissaient réagir de la sorte. Le Sumérien avait au contraire la manie de se rapprocher exagérément de son interlocuteur, de lui parler pratiquement sous le nez ; et de le toucher fréquemment, comme s’il éprouvait le besoin d’établir aussi un contact physique.

Mais il pouvait s’agir là d’un phénomène de surcompensation. S’apercevant que les recrues avaient remarqué qu’il ne supportait pas leur voisinage immédiat, l’Ethique se contraignait systématiquement à le rechercher.

Il y avait longtemps de cela, Spruce, l'agent, avait déclaré que ses congénères abhorraient la violence, que s'y livrer leur laissait un sentiment d'avilissement. Mais s'il ne mentait pas, ils avaient certainement appris à le faire sans laisser paraître la moindre répugnance. Les agents présents sur le *Rex* et le *Bateau Libre* s'étaient battus aussi férocement que n'importe qui. Quant à X, que ce fût sous le masque d'Ulysse ou celui de Barry Thorn, il avait réalisé un tableau de chasse digne de Jack l'Eventreur !

Alors, ce refus de tout contact corporel aurait-il correspondu chez lui à autre chose qu'un simple dégoût personnel ? Craignait-il que cela ne le marque d'une espèce d'empreinte psychique ? Psychique n'était sans doute pas le terme adéquat. C'était vraisemblablement sur le *wathan,* l'aura qu'à l'en croire tous les êtres conscients émettaient, que cette empreinte « digitale » se serait imprimée. Et pour un certain temps, peut-être. Dans ce cas, X n'aurait pas pu revenir à la tour avant qu'elle ne se soit effacée, car les autres l'auraient vue et se serait interrogés sur sa provenance.

Ça ne tenait pas debout ! Il lui suffisait de répondre aux curieux qu'il rentrait d'une mission dans la vallée, au cours de laquelle il avait été amené à toucher l'un de ses habitants.

Oui, mais s'il n'était pas censé se rendre dans la vallée ? Si, pour justifier ses absences, il utilisait un prétexte ne l'impliquant pas ? Il aurait eu du mal dans ces conditions à expliquer pourquoi son *wathan* portait l'empreinte d'un Terrien !

Cependant, pour que cette interprétation fût valable, il fallait encore supposer que l'empreinte d'un agent ou d'un Ethique différait suffisamment de celle d'un ressuscité pour s'en distinguer au premier coup d'œil…

Burton s'ébroua. Chercher à percer ces mystères en arrivait à lui flanquer le vertige !

Renonçant à errer plus longtemps dans ce dédale mental, il alla bavarder avec Gilgamesh. S’il démentait toutes les aventures que l’on prêtait au mythique roi d’Uruk, cet animal adorait se vanter d’exploits dont on ne trouvait mention nulle part. Ses yeux noirs pétillaient et il arborait un sourire ravi en racontant ses histoires échevelées. Comme les pionniers de l’Ouest américain, comme Mark Twain, il ne reculait devant aucune exagération. Il savait que son auditeur ne croyait pas un traître mot de ce qu’il disait, mais il s’en fichait éperdument. Il faisait ça pour l’amour de l’art !

Les jours passèrent ; la température s’abaissa, le brouillard s’épaissit, refusant souvent de se dissiper avant onze heures du matin. Ils s’arrêtèrent plus souvent pour fumer le poisson qu’ils péchaient à la traîne et fabriquer d’autres pains de gland. En dépit de la faible insolation, l’herbe et les arbres restaient aussi verts que plus au sud.

Ils finirent par arriver à la dernière pierre à graal.

Un grondement indistinct leur parvenait du nord, porté par une bise âpre.

Ils se tinrent immobiles sur le gaillard d’avant, à écouter ce roulement sinistre. La brume et le ciel, désormais en permanence crépusculaires, leur parurent soudain plus oppressants. Par dessus la muraille noire des montagnes qui les écrasaient de leur masse, le ciel était bleu, mais d’un bleu bien moins lumineux que dans les contrées plus méridionales.

Ce fut Joe qui rompit le silence.

— Fe bruit, f’est felui de la première cataracte que nous allons rencontrer. Elle est vaffement grande, mais à côté de felle qui fort de la caverne, f’est un pet dans un ouragan. Feulement felle-là, nous n’y fommes pas encore…

Emmitouflés des pieds à la tête dans leurs vêtements épais, ils ressemblaient à des fantômes dans le brouillard qui se condensait en gouttelettes glacées sur leur visage et sur leurs mains.

Burton donna ses ordres. Ils amarrèrent le *Défense d'Afficher* au socle de la pierre à graal, puis entreprirent de le décharger ; cette tâche les occupa une heure. Après quoi, ils déposèrent leurs graals sur la pierre et attendirent sa décharge ; celle-ci se produisit au bout d'une autre heure, accompagnée d'une déflagration dont l'écho mit longtemps à s'éteindre.

— Mangez de bon cœur ! conseilla Burton, c'est notre dernier repas chaud.

— Et peut-être notre dernier repas tout court ! renchérit Aphra Behn, en prenant toutefois le parti d'en rire.

— Ifi, f'est en quelque forte le purgatoire ; f'est encore pas trop moffe. Attendez donc d'arriver en enfer !

— J'y suis allé et j'en suis ressorti maintes fois ! répliqua Burton.

Ils allumèrent un grand feu à l'aide du bois sec qu'ils avaient apporté avec eux et s'y réchauffèrent, s'asseyant contre la base de la pierre. Joe Miller leur raconta quelques bonnes blagues de titanthrope, dont les héros principaux étaient un colporteur, la femme d'un chasseur d'ours et ses deux filles. Nur, quelques-uns de ses apologues de soufi destinés, sous une forme légère et amusante, à apprendre aux gens à changer leur manière de penser. Burton, deux ou trois contes des *Mille et Une Nuits.* Alice enfin, certaines des histoires absurdes que le révérend Dodgson inventait pour elle lorsqu'elle avait huit ans. Sainte Croomes leur fit ensuite chanter des cantiques, mais elle se fâcha lorsque Burton y introduisit quelques variations de son cru.

Dans l'ensemble, ils passèrent une agréable soirée et ce fut d'humeur moins sombre qu'ils se couchèrent. L'alcool n'était sans doute pas entièrement étranger non plus à ce regain d'optimisme.

Au réveil, ils prirent leur petit déjeuner autour d'un autre feu, puis se mirent en route, ployant sous leurs lourds paquetages. Burton jeta un dernier regard à la pierre et à la vedette avant qu'elles ne disparaissent dans la brume.

C’était ses ultimes liens avec le monde qu’il avait sinon toujours aimé, du moins connu jusqu’ici. Reverrait-il jamais un bateau, une pierre à graal ? Reverrait-il jamais quoi que ce fût ?

Entendant Joe rugir derrière lui, il se retourna.

— Merde alors ! Regardez fe que ve dois porter ! Ve fuis trois fois plus farvé que vous touf ! Vous me prenez pour Famson ou quoi ?

— Tu es un nègre blanc au grand nez ! plaisanta Turpin.

— Ve ne fuis pas un nègre, mais un mulet, une vraie bête de fomme !

— F’est la même fove ! s’esclaffa le Noir en se mettant précipitamment hors de portée du poing gigantesque que le titanthrope brandissait dans sa direction. Déséquilibré par l’énorme charge qui lui dépassait largement la tête, Joe s’étala de tout son long.

Des rires fusèrent, ricochant sur les parois du canyon.

— C’est bien la première fois que ces montagnes se marrent, je parie ! lança Burton.

Ils ne tardèrent cependant pas à se taire pour cheminer péniblement, telles des âmes perdues parcourant l’un des cercles de l’enfer.

Ils arrivèrent bientôt à ce que Joe appelait la « petite » cataracte. Sa largeur était pourtant si grande qu’on n’en distinguait pas l’autre rive. Elle devait atteindre au moins dix fois celle des Victoria Falls. L’eau produisait un tel vacarme en jaillissant de la brume que toute conversation était impossible, même en se hurlant mutuellement dans le creux de l’oreille.

Guidés par Joe Miller, ils grimpèrent sur le flanc de la cataracte et la dépassèrent, non sans avoir été de temps à autre trempés par les embruns qu’elle projetait. Bien que lente, l’escalade ne fut pas trop périlleuse. Une centaine de mètres plus haut, ils s’arrêtèrent sur une large corniche où ils mirent sac à terre, tandis que le titanthrope poursuivait tout seul l’ascension. Une heure plus tard, l’extrémité d’une

longue corde s’abattit à travers le brouillard comme un serpent mort. Ils y attachèrent leurs charges deux par deux, et les regardèrent s’élever en brinquebalant dans la purée de pois, halées par Joe. Quand tous les sacs furent hissés sur l’arête, ils entreprirent prudemment de les rejoindre. Après quoi, les reprenant sur leur dos, ils se remirent en route, non sans s’arrêter fréquemment pour se reposer.

Tai-Peng réussit à les faire rire en leur racontant quelques-unes des aventures qui lui étaient advenues dans son pays natal. Mais leurs rires s’éteignirent quand ils parvinrent à une deuxième cataracte. Ils gravirent encore la paroi qui la flanquait avant de décider qu’ils en avaient assez fait pour la journée. Joe versa un peu d’alcool sur du bois – en déplorant de « gafpiller ainfi de l’exfellente gnôle » – et ils se réconfortèrent autour d’un feu.

Quatre jours plus tard, ils n’avaient plus de bois, mais la dernière des « petites » cataractes se trouvait derrière eux.

Après avoir traversé un plateau en pente douce jonché de pierres, ils aboutirent au pied d’une nouvelle paroi.

— F’est ifi ! s’exclama fiévreusement Joe, f’est ifi que nous avons trouvé la corde faite de tiffus noués bout à bout laiffée par l’Ethique !

Burton projeta le faisceau de sa lampe vers le haut. Les trois premiers mètres de la paroi présentaient de nombreuses aspérités ; au-delà, et aussi loin que sa vue portait, ce qui en fait ne représentait pas grand-chose, la falaise se dressait à pic, aussi lisse qu’une plaque de verre.

— Et alors, où est-elle, cette corde ?

— Ben, ve ne la vois plus !

Ils se divisèrent en deux groupes, qui explorèrent chacun de son côté le pied de la paroi. Ils en effleurèrent le rocher de la main, gardant leurs lampes électriques braquées devant eux, mais se rejoignirent sans avoir trouvé de corde.

— Faperlipopette, où-fe qu’elle a bien pu paffer ?

— A mon avis, les autres Ethiques l’auront découverte et retirée, dit Burton.

Après une brève discussion, ils décidèrent de passer la nuit sur place. Ils mangèrent des légumes fournis par les graals, avec du pain de gland et du poisson séché. Ce régime commençait déjà à les lasser, mais ils ne se plaignirent pas et l'alcool les réchauffa. Seulement d'alcool, ils n'en avaient plus que pour quelques jours à peine…

— V'ai apporté quelques bouteilles de bière ! annonça Joe. On peut au moins faire une dernière fois la fête avec fa !

Burton fit la grimace. Il n'aimait pas la bière.

Le lendemain matin, ils se répartirent de nouveau en deux groupes pour explorer le pied de la paroi. Burton accompagna celui qui se dirigeait vers l'est, ou du moins ce qu'il estimait être l'est. S'orienter était difficile dans cette pénombre ouatée de brume. Ils parvinrent au bas de la gigantesque cataracte, qui leur parut absolument impossible à franchir.

Quand ils se retrouvèrent, Burton demanda à Joe :

— La corde était-elle sur la rive gauche ou sur la rive droite du Fleuve ?

— De fe côté-fi, affirma le titanthrope, ébloui par l'éclat de la lampe dirigée sur son visage.

— Je ne serais pas étonné qu'X ait laissé une autre corde sur la rive droite. Après tout, il ne savait pas de quel côté ses complices arriveraient.

— Ecoute, il me femble bien que nous fommes venus par la rive gauffe, mais ve peux me tromper, au bout de tant d'années.

Nur el-Musafir, le petit Maure brun au grand nez, déclara :

— A moins que nous puissions passer sur l'autre rive – ce qui paraît impossible – cette discussion est sans objet. Je suis allé vers l'ouest, et je crois pouvoir grimper là-haut.

Après le petit déjeuner, ils repartirent tous vers l'endroit, situé à quelque huit kilomètres de là, où la paroi du plateau rencontrait celle de la montagne ; les deux murailles se

rejoignaient en formant un angle d’environ 36 degrés, comme les murs d’une pièce particulièrement mal construite. Nur se noua une fine cordelette autour de la taille.

— D’après Joe, il y a environ trois cents mètres à gravir pour parvenir au plateau. Il tire cette estimation de souvenirs remontant à une époque où il ne connaissait pas notre système de mesure. On peut donc espérer qu’il surévalue la dénivelée réelle !

— Fi tu de fens trop fatigué, redeffends ! Ve ne veux pas que tu déviffes !

— Alors écarte-toi si tu ne veux pas que je t’écrabouille ! répliqua Nur en souriant. Te tomber dessus à l’improviste et t’entraîner dans la mort heurterait douloureusement ma conscience. Encore que je ne te ferais sans doute guère plus mal qu’une fiente d’aigle.

— Fa me ferait drôlement mal, au contraire ! Les aigles et leurs fientes étaient tabous pour les vens de ma tribu.

— Imagine alors que je suis un moineau !

S’approchant de la cheminée, Nur s’y coinça, les épaules contre une paroi, les pieds contre l’autre, puis entreprit de s’élever en opposition : les pieds solidement plantés sur le rocher, la jambe gauche légèrement plus tendue que la droite, il fit glisser son dos vers le haut aussi loin qu’il put sans rompre l’équilibre, puis le premier pied, jusqu’à ce que le genou correspondant lui touche presque le menton, et enfin le second, en s’arc-boutant sur le premier. Après quoi, il répéta l’opération.

Il ne tarda pas à se fondre dans le brouillard. Ses compagnons purent cependant suivre sa progression en observant le déroulement de la cordelette ; il montait très lentement.

— Il lui faudra une endurance fantastique pour tenir le coup jusqu’au bout, observa Alice. Et si, arrivé là-haut, il ne trouvait pas d’endroit pour amarrer sa corde et en hisser une autre ? Il ferait aussi bien de redescendre !

— Espérons que le sommet n’est pas si loin que ça, répondit Aphra Behn.

— Ou que la cheminée ne s’élargit pas trop, dit Ah Qaaq.

Alors que d’après la montre-bracelet de Burton, vingt-huit minutes s’étaient écoulées depuis le départ de Nur, ils l’entendirent crier :

— Nous avons de la chance ! Il y a ici une vire assez large pour que deux personnes autres que Joe puissent s’y tenir debout en même temps ! Et aussi une saillie qui va me permettre d’amarrer la corde !

Burton regarda le titanthrope.

— La paroi n’est donc pas lisse comme du verre !

— Ouais. Alors, f’est que v’ai dû paffer par la rive droite du Fleuve, Dick. La paroi là-bas est liffe du haut en bas. Le bout que v’en ai gravi en tout cas était auffi gliffant que le cul d’un fat.

Les Ethiques ne s’étaient pas donné la peine de rendre la falaise infranchissable sur toute sa hauteur. Ils en avaient poli le bas, mais laissé la partie supérieure, dissimulée par le brouillard, à l’état brut.

Etait-ce X qui les avait amenés à prendre cette décision ?

S’était-il aussi débrouillé pour que l’angle formé par les deux pans de montagne fût ici, et peut-être également sur l’autre rive, assez fermé pour qu’un homme de petite taille puisse le gravir en opposition ?

Probablement.

Dans ce cas, il lui avait fallu prévoir la chose avant même que les parois ne fussent édifiées. Car il ne s’agissait pas de formations naturelles. Ces montagnes, c’était les Ethiques qui les avaient dessinées et construites, à l’aide d’on ne savait quelles machines gigantesques.

Nur leur demanda d’attacher une corde de plus fort diamètre à l’extrémité de la cordelette, la tira jusqu’à lui et les prévint quand il l’eut fixée autour de la saillie.

Burton se hissa le premier le long de la corde, prenant appui des pieds contre le rocher, le corps presque d’équerre

avec celui-ci. C’est à bout de souffle et les muscles douloureux qu’il atteignit la vire, sur laquelle Nur l’aida à prendre pied avec une vigueur surprenante pour un homme de sa taille et de sa corpulence. Après quoi, ils unirent leurs efforts pour haler les sacs.

Nur étudia la suite du parcours à travers le brouillard.

— Les prises ne manquent pas, commenta-t-il. Je devrais pouvoir passer en pitonnant un peu.

Il sortit de son sac un marteau et quelques pitons. Ces derniers étaient des coins d’acier qu’il enfoncerait dans le rocher ; certains d’entre eux se terminaient par un œil où la corde coulissait librement.

Le petit Maure disparut dans la brouillasse. Burton entendit de temps en temps le bruit clair du marteau. Au bout d’un petit moment, Nur lui cria de venir ; il se tenait sur une autre vire.

— En fait, cette dalle est un véritable escalier ; on pourrait se dispenser d’utiliser la corde, mais ce serait imprudent.

Dans l’intervalle, Alice avait rejoint Burton sur la première corniche. Il l’embrassa et s’élança sur les traces de Nur.

Dix heures plus tard, l’équipe tout entière était réunie au sommet de la paroi. Après s’être reposés, ils partirent à la recherche d’un endroit abrité du vent, mais n’en trouvèrent aucun avant de parvenir, cinq bons kilomètres plus loin et comme Joe l’avait indiqué, au pied d’une autre barre rocheuse. Sur leur gauche, et à plusieurs milliers de mètres d’eux maintenant, ils entendaient le Fleuve rugir en se précipitant dans le vide.

Joe promena le faisceau de sa lampe le long de la falaise.

— Vaferie de vaferie ! Fi f’est par la rive droite que ve fuis paffé la dernière fois, on est baivés ! Le tunnel est de l’autre côté, et on ne peut pas traverser !

— Si les Ethiques ont découvert et enlevé la corde de X, ils ont certainement découvert aussi le tunnel, dit Burton.

Ils étaient trop fatigués pour chercher la fissure servant d’entrée au tunnel. Ils poursuivirent leur chemin jusqu’à un surplomb sous lequel ils s’abritèrent. Joe alluma un petit feu avec les quelques morceaux de bois qui lui restaient, et ils dînèrent. Le feu s’éteignit rapidement. Ils empilèrent une épaisse couche de vêtements sur le sol, une autre sur eux, et s’endormirent bercés par le grondement du Fleuve.

Le lendemain matin, tandis qu’ils déjeunaient de poisson séché, de pemmican et de pain de gland, Nur observa :

— Comme Dick l’a fait remarquer, X ne pouvant pas savoir par où ses recrues arriveraient devait avoir laissé une corde sur chacune des deux rives. Logiquement, il devrait avoir aussi creusé deux tunnels, dont un de ce côté.

Burton ouvrit la bouche pour répliquer que si ce tunnel existait, les Ethiques l’auraient certainement bouché, mais le petit Maure leva la main et le prit de vitesse.

— Oui, je sais. Mais si le bouchon n’est pas trop épais, nous pouvons le repérer et le percer avec les outils dont nous disposons.

L’une des équipes de recherche découvrit l’entrée obturée à six mètres à peine du campement, dissimulée par les lèvres d’une faille assez large pour que Joe lui-même pût y pénétrer. On avait fait fondre le quartz de celle-ci en l’exposant à une chaleur considérable.

— Demandez nos bons rochers grillés ! brama joyeusement Joe. P’t’être ben qu’on va f’en fortir, finalement !

— Et s’ils avaient fermé le tunnel d’un bout à l’autre ? rétorqua de Marbot.

— Alors on essaierait de passer sur le côté. Si X n’est pas un con, il aura prévu que son tunnel risquait d’être découvert, et il se sera débrouillé pour laisser quelque part une cheminée comme celle que nous avons déjà escaladée.

Perçant le brouillard de sa lampe, Burton en balada les rayons sur la paroi. Sur ses trois premiers mètres, elle

présentait de nombreuses fissures ; mais au-delà, elle devenait brusquement unie comme un miroir.

Joe assena un violent coup de marteau sur le quartz fondu. Burton, qui collait son oreille au rocher, annonça :

— Ça sonne creux.

— Youpie !

Le titanthrope tira de son sac plusieurs burins d'acier au tungstène et s'attaqua à l'obstacle. Quand il eut creusé six petits fourneaux de mine, Burton y glissa des pains de plastic. Il aurait aimé les recouvrir de tampons d'argile, mais il n'en avait pas sous la main.

Il inséra dans l'explosif le bout de fils électriques qu'il déroula en suivant le pied de la falaise. Quand tout le monde se fut suffisamment éloigné de la faille, il pressa les fils contre les bornes d'une petite pile. Une explosion assourdissante retentit, tandis que des quartiers de roche volaient dans l'air.

— Voilà qui va alléver mon sac ! jubila Joe. Ve n'aurais plus à porter fes pains de plaftic et fette foutue pile.

Revenant à la faille, Burton l'éclaira de sa lampe. Les trous forés par Joe s'étaient considérablement élargis, et l'on découvrait même l'intérieur du tunnel à travers certains d'entre eux.

— Il nous reste encore une douzaine d'heures de travail, Joe !

— Oh merde ! Enfin, faire fa ou peigner la virafe…

Peu après le petit déjeuner, l'obstacle s'écroula sur un dernier coup de ciseau du titanthrope.

— F'est ifi que le plus dur commente, avertit celui-ci, en s'épongeant le front et la trompe qui lui tenait lieu de nez.

Le tunnel était juste assez grand pour qu'il pût y circuler à quatre pattes, en baissant la tête pour ne pas la cogner contre le plafond et les épaules frottant contre les parois. La galerie s'élevait à travers la montagne en suivant une pente d'environ quarante-cinq degrés.

— Enveloppez-vous les venoux et les mains de tiffus fi vous ne voulez pas les mettre à vif. Encore que fa ne fanvera pas grand-fose, probablement !

Frigate, Alice, Behn et Croomes revinrent au même instant avec les gourdes qu'ils étaient allés remplir au Fleuve. Joe vida d'un trait la moitié de la sienne.

— Et maintenant, ve vous recommande d'attendre que tout le monde fe foit bien vidé les boyaux. Quand v'étais avec les Evypfiens, on a néglivé fette précaution. Au milieu du parcours, ve n'ai plus pu me retenir de fier !

Il partit d'un rire tonitruant.

» Fe qu'ils ont pu roufcailler, fes petits fan-nez ! V'ai cru qu'ils allaient devenir finglés ! Ils fe tortillaient dans tous les fenf fans avoir la plafe de f'éffapper ! Waf ! waf ! waf !

Il sécha les larmes qui lui jaillissaient des yeux.

« Feigneur, fe qu'ils pouvaient puer quand ils font fortis de là ! Et fe firque quand il leur a fallu fe laver dans le Fleuve ! L'eau était plus froide que le cul d'un puivatier, comme divait Fam.

De nouvelles larmes lui jaillirent des yeux au souvenir de Clemens. Il renifla et s'essuya la trompe d'un revers de manche.

Il n'avait pas exagéré la difficulté du parcours. La galerie mesurait au moins mille six cents mètres de long et montait d'autant. Bien qu'il s'y engouffrât en hurlant, l'air se raréfiait progressivement. Il leur fallait de plus traîner leurs lourdes charges derrière eux. Rien ne leur garantissait enfin que l'autre extrémité du tunnel n'eût pas été bouchée elle aussi, dans quel cas ils seraient obligés de refaire le chemin à l'envers.

La joie qu'ils éprouvèrent en découvrant qu'il n'en était rien leur rendit un peu de force. Ils avaient cependant les paumes, les genoux, les doigts et les orteils en sang ; ces écorchures douloureuses et l'ankylose rendirent quelque temps leur démarche mal assurée.

Bien que l’atmosphère fût ici moins dense, le vent y était plus violent et plus froid. Joe emplit avidement ses vastes poumons de cet air pauvre en oxygène.

— L’avantave, f’est qu’il suffit de boire un feul verre pour être foul comme un cofon !

Ils auraient souhaité camper sur place, mais l’endroit était par trop exposé.

— Courage ! les exhorta Burton. Joe dit que la prochaine cataracte ne se trouve qu’à une quinzaine de kilomètres.

— F’est la dernière et la plus groffe. Vous trouviez que les autres faivaient un facré raffut ? Attendez un peu d’entendre felle-là !

Empoignant les bretelles de son sac, Burton se remit péniblement en route, avec l’impression d’avoir les genoux bloqués par la rouille. Joe lui emboîta le pas. Le plateau était heureusement assez plat et libre d’éboulis. Mais Burton n’avait que le grondement de la cataracte pour le guider dans le brouillard. Quand le son s’amplifiait, il obliquait à gauche, quand il diminuait, à droite. Cela ne l’empêchait probablement pas de rallonger d’un bon tiers la distance à couvrir en ligne droite.

Ils étaient contraints de s’arrêter souvent en raison du manque d’oxygène – et aussi pour s’assurer que personne ne restait à la traîne. Ils marchaient à la file indienne, une personne sur quatre tenant sa lampe allumée ; ceci jusqu’à ce que Burton s’immobilise en jurant.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Le cerveau fonctionne mal dans cet air raréfié, répondit-il en haletant. Nous gaspillons nos piles. Nous n’avons besoin d’utiliser qu’une seule lampe, à condition de nous encorder.

Il se ceignit d’une corde à laquelle les autres s’accrochèrent d’une main, puis la caravane s’ébranla de nouveau dans la grisaille glacée.

Mais ils furent bientôt trop épuisés pour faire un pas de plus. Malgré le vent, ils s’allongèrent sur et sous une couche

de vêtements pour essayer de dormir.

Réveillé par un cauchemar, Burton consulta sa montre. Il y avait déjà dix heures qu’ils étaient là ! Il réveilla ses compagnons, et les autorisa à manger plus que la ration normalement prévue.

Une heure plus tard, la silhouette blême d’une paroi rocheuse émergea de la brume. Ils étaient au pied d’un nouvel obstacle.

42

Sans se plaindre beaucoup, Joe Miller avait geint doucement durant la dernière moitié du trajet. Il mesurait trois mètres de haut, pesait près de quatre cents kilos et possédait la force réunie de dix *homo sapiens.* Mais ce gigantisme n'allait pas sans inconvénients, dont l'un était l'affaissement de la voûte plantaire. Sam avait coutume de traiter son ami de « grand pied plat », ce qui correspondait à la vérité. Marcher longtemps lui était pénible, et il lui arrivait même souvent de souffrir des pieds au repos.

— Fam a touvours dit que fans nos pieds, nous aurions conquis le monde ! gémit-il en se frictionnant le paturon droit. Il affirmait que fêtait nos arpions d'arvile qui avaient provoqué l'ekftincfion de notre efpèfe. Il avait fûrement raivon !

Il sautait aux yeux que le titanthrope avait besoin d'au moins deux jours de repos et de soins. Tandis que Burton et Nur, orthopédistes amateurs mais néanmoins efficaces, s'occupaient de lui, les autres partirent en deux groupes.

Quand ils revinrent, plusieurs heures plus tard, Tai-Peng, le responsable du premier groupe, déclara :

— Nous n'avons pas trouvé l'endroit dont Joe nous a parlé.

— Nous, si, dit Ah Qaaq qui avait pris la tête du second. Ou du moins un passage qu'il nous a paru possible de gravir. Mais c'est tout près de la cataracte.

— Et même si près, renchérit Alice, qu'on ne peut pas le voir avant d'avoir le nez dessus. Grimper par là sera

terriblement dangereux, à cause des embruns qui rendent le rocher très glissant.

Joe gémit.

— Ve me fouviens maintenant ! *F'est* par la rive droite que nous fommes paffés, parfe que les Evypfiens croyaient que la gaufe porte malheur. Le fentier dont vous parlez doit en être un autre que l'Ethique a plafé là pour le cas où…

— Je n'appellerais pas ça un sentier ! l'interrompit le Maya.

— En tout cas, fil reffemble à l'autre, il est praticable.

Il ressemblait à l'autre et il se confirma praticable.

Sept jours plus tard, ils étaient au sommet de la montagne. La neige et la glace avaient rendu l'ascension plus dangereuse encore qu'ils ne l'imaginaient et l'altitude les éprouvait. Ils avaient néanmoins réussi à prendre pied sur un autre plateau. Le Fleuve se trouvait maintenant bien loin en dessous d'eux, noyé dans le brouillard.

Au bout de quelques kilomètres, ils descendirent une pente nettement moins raide que celle de l'autre versant. A son pied, l'air était déjà plus dense et relativement, mais relativement seulement, moins glacial. Ils se rapprochèrent ensuite d'une autre montagne en affrontant un vent sans cesse plus violent et aux hurlements de plus en plus déchirants.

— Felle-là, il ne faut pas fonver à l'efcalader ! Mais nous fommes vernis. La grande caverne doit fe trouver à quelques kilomètres fur notre droite. Quand fe dis qu'on est vernis, f'est une fafon de parler. Vous comprendrez pourquoi quand nous y ferons. Mais fa peut attendre un petit moment. Pour l'inftant, il faut que v'accorde un délai de grâfe à mes foutus arpions !

Le Fleuve se déversait sur une grande largeur en flots épais, puis dévalait le long d'une déclivité peu marquée. Les rugissements combinés de l'eau et du vent vous brisaient les tympans, mais le froid en ces lieux était un peu moins vif. Joe, le vétéran de la traversée de la caverne, ouvrait la

marche. Une corde passée autour de sa taille le reliait aux autres, qui s’y étaient attachés par le poignet.

Prévenus par le titanthrope d’avoir à s’accrocher ferme, ils franchirent le dernier tournant les séparant de l’antre titanesque. Alice glissa, tomba de la corniche et y fut ramenée glapissante de terreur. Puis ce fut au tour de Nur, encore plus menu qu’elle, d’être emporté par une rafale ; on le repêcha lui aussi immédiatement.

Lorsque Joe les avait guidés à travers la caverne mugissante, le vent avait soufflé les torches des Egyptiens. Cette fois-ci, il n’avançait pas à l’aveuglette, même si la visibilité demeurait très limitée. En outre, comme il s’efforça de l’expliquer en braillant à Burton, cette corniche était plus large que celle de droite.

— On aurait été dans une drôle de merde fi les Ethiques l’avaient faite fondre auffi ! Ils ont dû penfer que perfonne ne réuffirait à parvenir auffi loin après qu’ils auraient piqué la corde et comblé l’entrée du tunnel !

Burton n’entendit qu’une partie de ces paroles, mais reconstitua l’ensemble.

Ils durent s’arrêter deux fois pour manger et dormir. Dans l’intervalle, le Fleuve s’était progressivement enfoncé en dessous d’eux, pour finir par disparaître. Curieux de savoir de combien ils le surplombaient, Burton sacrifia une de leurs lampes de rechange. Il compta les secondes tandis qu’elle tournoyait interminablement dans l’obscurité, où son pinceau lumineux se réduisit bientôt à un fil avant de se fondre dans le noir. Elle avait parcouru au moins mille mètres dans le vide.

La sortie de la caverne leur apparut enfin, annoncée par une lueur grise, et ils se retrouvèrent à l’air libre. Quoique encore brumeuse, l’atmosphère était nettement plus claire. Des myriades d’étoiles géantes et de nébuleuses embrasaient le ciel au-dessus de leurs têtes. Le voile impalpable qui les entourait ne les empêchait pas de distinguer la muraille de la montagne sur leur droite. Ils

étaient pratiquement sur le rebord de l’abîme au fond duquel le Fleuve s’écoulait.

— Nous fommes du mauvais côté, dit Joe. Par ifi, nous allons nous caffer le nez contre la montagne. Il faudrait qu’on puiffe paffer sur l’autre rive. Mais l’Ethique a peut-être prévu auffi un paffage sur felle-fi ?

— Ça m’étonnerait, répondit Burton, car dans ce cas nous serions obligés de faire le tour complet de la face interne de la chaîne qui borde la mer pour arriver à la grotte aux bateaux. A moins…

— A moins que quoi ?

— A moins que X n’ait aménagé deux grottes et laissé des bateaux dans chacune d’elles.

— Qu’une corniche ait pu échapper à l’attention des autres Ethiques, passe encore, mais deux ? objecta Nur.

— Vouais. Mais fe penfe à un truc. Les fommets des deux bords de la vallée fe rapprofent beaucoup dans fe coin. Leurs parois doivent se refferrer en formant un furplomb. Venez voir.

Il les précéda, avançant lentement, pour s’arrêter une vingtaine de mètres plus loin. L’autre lèvre de l’abîme se dessina, très visible, dans la lumière conjuguée de leurs lampes.

— Grand Dieu ! se récria Aphra, l’Ethique ne pensait sûrement pas que nous allions sauter ça !

— Les autres Ethiques n’auraient jamais imaginé que quelqu’un pût être assez audacieux pour le faire, dit Nur. Mais je crois que X, lui, nous en a jugés capables. Ou plus exactement, a estimé que l’un des membres, voire plusieurs, de tout groupe parvenu aussi loin en serait capable. N’a-t-il pas pris soin d’inclure un certain nombre d’athlètes parmi ses recrues ? Une fois de l’autre côté, il ne resterait plus à la personne, ou aux personnes, ayant franchi le vide qu’à attacher une corde à un rocher pour que les autres puissent les rejoindre.

Burton se savait incapable de sauter aussi loin. Il y arriverait presque, mais presque ne suffisait pas.

Joe possédait la force de deux hercules réunis, mais il pesait bien trop lourd. Ah Qaaq et Gilgamesh étaient très costauds, mais eux aussi trop lourds et de plus trop courts sur pattes. Ils n'avaient pas la morphologie des bons sauteurs en longueur. Turpin était grand, mais trop musculeux. Nur était très léger et étonnamment vigoureux dans le genre nerveux, mais trop petit. De Marbot et les deux femmes blanches étaient également trop petits et mauvais sauteurs. Cela ne laissait donc que Frigate, Croomes et Tai-Peng.

Devinant le raisonnement de Burton, l'Américain blêmit. Excellent sauteur en longueur sur la Terre, il avait encore accompli des progrès sur ce monde et franchi un jour sept mètres soixante-deux à l'entraînement, avec un vent favorable il était vrai. Il valait normalement six mètres soixante-dix sur la Terre et sept mètres ici. Mais il n'avait jamais sauté dans d'aussi mauvaises conditions.

— Nous aurions dû amener Jesse Owens avec nous ! gémit-il.

— Alléluia ! cria Croomes d'une voix suraiguë, faisant sursauter ses compagnons. Alléluia ! Le Seigneur a jugé bon de m'accorder une puissante détente ! Je suis du nombre de Ses élus ! Il a voulu que je bondisse comme le chevreau et que je danse comme le roi David pour Sa plus grande gloire ! Et aujourd'hui, Il m'offre la chance de sauter par-dessus la gueule de l'enfer ! Merci, Seigneur !

Se glissant près de Frigate, Burton lui murmura discrètement :

— Vas-tu permettre à une femme de sauter la première, de te damer le pion ?

— Bof, ça m'est déjà arrivé plus d'une fois ! Pourquoi cela devrait-il me gêner ? Ce n'est pas une question de sexe, mais d'aptitude physique.

— Tu as la trouille ?

— Plutôt ! Il faudrait être inconscient pour ne pas l’avoir.

Il s’approcha cependant de Sainte pour s’enquérir de sa meilleure performance. Elle lui répondit qu’elle n’avait guère pratiqué le saut sur la Terre, mais que lorsqu’elle vivait dans un Etat dénommé le Wendisha, elle avait à plusieurs reprises franchi vingt-deux pieds, soit six mètres soixante-dix.

— Comment l’as-tu mesuré ? Sur le *Rex,* nous avions tout ce qu’il fallait pour procéder à des mesures exactes, mais c’est extrêmement rare sur ce monde.

— On avait estimé au pif la longueur d’un pied ; sans nous tromper beaucoup, je crois. De toute façon, je sais que j’y arriverai ! Les ailes de la foi me porteront et je bondirai par dessus l’abîme comme l’une des douces gazelles du Seigneur !

— Ouais. Et tu rateras ton coup et tu te fracasseras le crâne contre l’autre bord !

— Pourquoi ne pas délimiter une aire d’essai ? suggéra Nur. Vous pourriez vous entraîner tous les trois et nous verrions lequel de vous est le meilleur.

— Sur ce sol de pierre ? Il nous faut une fosse à sable !

Sainte proposa de jeter une lampe de l’autre côté pour avoir un repère. Frigate en lança une attachée à une cordelette de manière qu’elle éclaire la lisière du gouffre ; elle roula sur elle-même, s’immobilisa sur le côté à quelques centimètres du bord, son faisceau dardé sur eux. Il la ramena vers lui, la lança de nouveau. Elle roula encore, mais il parvint à la redresser en imprimant des secousses à la cordelette ; le faisceau formait cette fois-ci un angle droit par rapport à eux.

— Bon, nous savons donc que c’est faisable. Mais pour l’instant, je la récupère. Il n’est pas question de sauter avant de s’être offert une bonne nuit de sommeil. *Moi,* en tout cas, je suis trop crevé pour essayer maintenant.

— Jalonnons la piste d’élan avec des lampes, proposa encore Sainte. J’aimerais me rendre compte de la gueule

qu’elle aura exactement.

On jalonna la piste ; Frigate et Croomes repérèrent, en comptant leurs pas, l’endroit d’où ils s’élanceraient s’ils avaient à le faire. Une lampe disposée à quelques centimètres du vide marquait le point d’appel.

— On n’aura droit qu’à une seule tentative, observa Frigate. Il y aura intérêt à s’échauffer sérieusement auparavant ! Avec cet air froid… Note qu’il est aussi plus ténu et qu’il offre donc moins de résistance. C’est sans doute ce qui a permis à ce sauteur noir – comment s’appelait-il déjà ? Ce que c’est que la gloire ! – d’accomplir ce bond fabuleux de huit mètres trente-quatre aux jeux olympiques de Mexico. Mais pour revenir aux mauvais côtés, nous ne sommes pas encore vraiment acclimatés à l’altitude et nous manquons salement d’entraînement.

Burton n’avait pas adressé la parole à Tai-Peng, préférant lui laisser la possibilité de se porter volontaire. Le Chinois, qui s’était jusqu’ici contenté d’observer ce qui se passait, s’avança d’un pas décidé vers lui.

— Je suis un sauteur de première force, bien que manquant moi aussi terriblement d’entraînement. Mais je ne permettrai pas à une femme de se montrer plus brave que moi ! C’est moi qui sauterai le premier !

Ses yeux verts étincelaient à la lueur des lampes.

Burton lui demanda quelle distance il avait déjà franchie.

— Plus que ça ! rétorqua-t-il en désignant le gouffre du doigt.

Frigate, pendant ce temps, projetait de petits bouts de papier en l’air pour étudier le sens et la vitesse du vent. Il les rejoignit en disant :

— Le vent vient de notre gauche, il nous déportera donc légèrement sur la droite. Mais le relief l’arrête en grande partie. J’estime qu’il souffle à deux ou trois mètres par seconde.

— Merci, répondit Burton, sans cesser de jauger Tai-Peng du regard. Le Chinois était certes un excellent athlète, mais

pas du niveau qu'il prétendait. Ce niveau, personne n'aurait pu l'atteindre ! Cependant, c'était sa vie qu'il proposait de risquer, sans que personne l'en eût prié.

Frigate proclama fermement :

— Ecoute, de nous trois, c'est vraiment moi le plus qualifié. C'est donc à moi qu'il revient de sauter, et je le ferai !

— Tu as surmonté ta peur ?

— Foutre non ! Mais… je n'ai pas le courage de laisser quelqu'un d'autre sauter à ma place. Vous songeriez tous que je suis un lâche, et si vous ne le songiez pas, moi je le songerais !

Il se tourna vers Nur.

— Je n'ai pas écouté la voix de la logique et de la raison. Je t'en demande pardon.

— C'est à toi-même, et non à moi, que tu as porté tort. Encore qu'il y a un si grand nombre d'éléments à considérer… De toute façon, *ç'aurait été* à toi de sauter.

Le petit Maure s'approcha de Joe et se campa sous son nez démesuré.

« Car personne n'aura probablement besoin de prendre ce risque. Joe, est-ce qu'à ton avis je pèse aussi lourd que ton sac ?

Le front plissé de perplexité, Joe cueillit Nur d'une seule main en le prenant sous les fesses, le souleva à bout de bras.

— Non, et de loin !

Quand le géant l'eut reposé sur le sol, Nur poursuivit :

— Crois-tu pouvoir envoyer ton sac de l'autre côté ?

Joe tripota son menton de prognathe.

— Bof, fa fe peut. Ah ! ve vois où tu veux en venir ! Pourquoi ne pas effayer ? Que mon fac foit d'un côté et nous de l'autre n'a aucune importance, puifque de toute manière nous devons traverfer.

Il s'avança jusqu'au bord du gouffre, y jeta un coup d'œil, brandit l'énorme sac au-dessus de sa tête, le ramena en

arrière et le lança. Le paquetage arriva à bon port, avec une marge de trente centimètres.

— C’est bien ce que je pensais. Et maintenant Joe, fais-moi suivre le même chemin !

Le Titanthrope souleva Nur en lui plaçant une main sous les fesses, l’autre contre la poitrine, le balança en comptant « un, deux, trois ! »

Le petit Maure décrivit une parabole au-dessus du vide, atterrit sur ses pieds à un bon mètre du bord, roula sur lui-même.

Quand il se releva, il dansa de joie.

Joe lui jeta sa lampe au bout d’une corde. Bien que déséquilibré par l’impact, Nur réussit un arrêt de volée, puis s’enfonça dans le brouillard. Il en ressortit quelques minutes plus tard.

— J’ai trouvé un gros bloc de rocher auquel on pourrait amarrer la corde, mais il est trop gros pour que je le déplace tout seul. Il me faudrait l’aide de quatre ou cinq hommes costauds.

— Au suivant ! brama Joe en s’emparant de Burton et en le balançant plusieurs fois. Burton eut envie de crier qu’il était beaucoup plus lourd que Nur, mais il s’en abstint. Le gouffre lui paraissait soudain deux fois plus large. Il se sentit propulsé dans l’air tandis que Joe braillait « fais gaffe à ton cul, Dick ! » et éclatait d’un rire tonitruant. Durant une interminable seconde, il survola le vide terrifiant, puis ses pieds heurtèrent violemment le sol. Il effectua un roulé-boulé pour amortir le choc, qui l’ébranla néanmoins de la tête aux pieds.

Un instant plus tard, son sac le rejoignit, suivi de tous les autres, puis de Frigate et de ses compagnons.

Il ne resta bientôt plus sur l’autre rive que Joe lui-même et Ah Qaaq. « A tout de fuite mon gros ! » s’écria le titanthrope en expédiant à son tour le Maya par-dessus l’abîme. Ce fut de tous celui qui atterrit le plus près du bord,

dont une trentaine de centimètres le séparèrent tout de même.

— Et maintenant ? s’inquiéta Joe.

— Nous sommes passés près d’un gros rocher qui doit faire à peu près ton poids, répondit Burton. Va le chercher et sers-t’en pour amarrer la corde.

— Hé ! il est à huit fents mètres d’ifi ! Pourquoi ne m’as-tu pas dit d’aller le ferfer alors que vous étiez encore touf là pour me donner un coup de main ?

— Je ne voulais pas que tu te fatigues avant de nous lancer.

— Vévus Vévuvovitf ! Fest touvours moi qui me tape les gros boulots !

Joe disparut dans le brouillard avec sa lampe.

En dépit de quelques écorchures ou contusions, tous ceux qui avaient effectué la traversée étaient en état de travailler. Ils suivirent Nur jusqu’au rocher qu’il avait repéré et, après s’être longuement reposés, entreprirent de le rouler sur le sol, heureusement plat. La tâche fut cependant difficile, car outre qu’il était de forme irrégulière, il pesait probablement autant qu’eux tous réunis. Ils finirent néanmoins par l’amener à proximité du gouffre avant de s’écrouler, épuisés.

Une minute plus tard, Joe apparut en roulant lui aussi son rocher.

— V’espérais vous battre au poteau ! V’aurais fûrement pris une longueur d’avance fi mon rofer n’avait pas été bien plus loin que le vôtre !

Il s’assit pour récupérer.

Sainte Croomes se plaignit de ce qu’on l’eût frustrée de l’occasion de sauter et de démontrer ainsi la puissance de la foi.

— Personne ne t’en a empêchée, répliqua Frigate. Bien que pour dire la vérité, j’aie été aussi déçu que toi. La seule chose qui m’a retenu, c’est la pensée que le groupe serait affaibli si je ratais mon coup ! Mais peut-être que je vais

essayer quand même, histoire de prouver que c’était à ma portée !

Il échangea un regard complice avec Tai-Peng et tous deux éclatèrent de rire.

— Cause toujours ! railla Croomes en anglais. En réalité, les mecs, c’est que vous aviez les jetons de faire ce qu’une nana était prête à tenter !

— C’est que nous ne sommes pas cinglés, nous !

Lorsqu’ils eurent repris des forces, ils attachèrent leur plus solide corde entre les deux rochers, qu’ils calèrent avec des cailloux. Joe se laissa basculer dans le vide, se suspendit à la corde qui fléchit, et entreprit de se déplacer à la force des poignets. Ses amis se cramponnèrent au filin de crainte que le bloc de rocher ne bouge sous l’effet de cet énorme poids, mais cette précaution s’avéra superfétatoire. Quand le titanthrope parvint au bout du parcours, quelques-uns d’entre eux allèrent l’aider à se hisser sur la terre ferme.

— Vingt dieux les potes, v’espère bien n’avoir vamais à refaire un truc pareil ! Ve ne vous l’ai encore pas dit, mais le vide m’attire et v’ai du mal à ne pas m’y préfipiter.

43

Ils mirent dix heures pour atteindre la corniche qui conduisait à la mer en longeant le flanc de la montagne.

— Elle n’est dévà pas larve au départ, mais quand on arrivera à l’endroit où les deux Evypfiens fe font caffé la gueule, fa fera encore bien pis !

Ils dominaient de plusieurs centaines de mètres une épaisse couche de nuages. Après avoir dormi huit heures et absorbé leur monotone petit déjeuner, ils s’aventurèrent sur la corniche. Alors que les Egyptiens l’avaient parcourue à quatre pattes, ils s’y engagèrent debout, face au rocher, en utilisant la moindre prise qui leur tombait sous les doigts.

L’air s’adoucit un peu. Le Fleuve avait encore ici quelques calories à perdre après son long vagabondage à travers les régions arctiques et la traversée de la mer polaire.

Au sortir de la corniche, passée sans incident, ils abordèrent un nouveau plateau qui les amena non loin de la mer, comme Joe l’avait prédit. S’approchant péniblement du bord de la falaise, il leur désigna une autre vire du rayon de sa lampe.

Large d’environ soixante centimètres, elle prenait naissance à un peu moins de deux mètres en dessous d’eux et s’enfonçait sans changer de dimension dans la mer de nuages ; elle descendait en formant un angle de quarante-cinq degrés avec l’horizon, ou plutôt avec la verticale attendu que l’horizon était invisible.

— Il faut vider une partie de nos sacs, dit Burton ; le passage est trop étroit pour eux.

— Ouais, ve fais. Fe qui m’inquiète, f’est que les Ethiques pourraient avoir coupé une partie de la vire à mi-parcours. Feigneur, Dick ! et f’ils avaient découvert la grotte aux bateaux ?

— Il ne nous resterait plus qu’à gonfler le kayak pneumatique que tu transportes, en l’espérant capable de conduire deux d’entre nous jusqu’à la tour. Je te l’ai déjà expliqué.

— D’accord, mais f’est pas fa qui va m’empêcher d’en caufer, vu que ve le fais vuste pour me soulaver les nerfs !

Le soleil ne dépassait jamais la cime des montagnes qui les cernaient, mais ils baignaient néanmoins dans une lueur crépusculaire.

— Ve fuis tombé prefque tout de fuite de la cornife ; ve ne connais donc pas la longueur ekfacte du fentier – fi fe truc-là mérite le nom de fentier ! Il faut peut-être un vour entier, ou peut-être même deux pour arriver en bas.

— Paheri, l’Egyptien, a dit à Tom Mix qu’ils avaient dû s’arrêter une fois pour manger au cours de la descente. On ne peut évidemment pas en déduire grand-chose ; vu leur état de fatigue, ils ont pu avoir faim plus tôt que d’habitude.

Ils découvrirent une cavité peu profonde. Aidé par ses compagnons, Joe traîna un gros rocher devant son entrée afin de la défendre du vent, et ils s’y retranchèrent pour prendre leur repas à la lueur de deux lampes. Le vif éclat qu’elles projetaient ne suffisait pas à les ragaillardir. Ce qu’il leur aurait fallu pour cela, c’était un feu : un feu de bois aux reflets dansants et à la chaleur crépitante, semblable à ceux qui, génération après génération, avaient réconforté les hommes depuis les temps lointains de l’âge de pierre.

Tai-Peng était le seul à ne pas céder au découragement. Il leur raconta quelques-uns des tours pendables dont il s’était rendu coupable, des plaisanteries auxquelles se livraient ses amis d’autrefois, les Huit Immortels de la Coupe de Vin, ainsi qu’une foule de bonnes blagues chinoises. Bien que ces dernières fussent difficiles à traduire en espéranto,

elles n’en amenèrent pas moins certains, Joe Miller en particulier, à rugir de rire en se tapant sur les cuisses. Tai-Peng improvisa ensuite deux ou trois poèmes, puis conclut en menaçant de son épée la tour qui marquait le terme de leur voyage.

— Bientôt nous pénétrerons dans la tour du Grand Graal ! Que ceux qui ont joué avec nos existences prennent garde ! Nous les vaincrons, fussent-ils des démons ! Le sage Kung Fu Tse a jadis averti les humains de se tenir à l’écart des esprits, mais que m’importent les conseils de ce vieillard ? Je n’écoute personne ni rien d’autre que mon courage ! Je suis Tai-Peng, l’homme qui ne se reconnaît aucun maître !

Il se mit à hurler d’une voix suraiguë.

« Tremblez, vous qui vous cachez, vous qui vous dérobez, vous qui refusez de nous affronter en face, tremblez ! Tai-Peng arrive ! Burton arrive ! Joe Miller arrive !

Et ainsi de suite.

— Heureuvement qu’il nous tourne le dos, murmura Joe à Burton : avec tout le vent qu’il braffe !

Burton surveillait discrètement les réactions de Gilgamesh et d’Ah Qaaq. Ils riaient et applaudissaient comme tout le monde. Mais cela ne voulait rien dire : on avait peut-être affaire à un, ou à deux bons comédiens. Ce doute le rongeait. Quand on parviendrait à la grotte, si on y parvenait, il lui faudrait trancher la question. L’un d’eux était-il X ? Ou tous les deux, dans la mesure où X avait un double ? L’un et l’autre pouvaient être Loga. L’un et l’autre pouvaient être Thanabur. L’un et l’autre pouvaient être de simples Terriens.

Comment s’y prendre pour en avoir le cœur net ?

Et comment savoir ce qu’ils machinaient si l’un ou l’autre, ou tous les deux, machinaient quelque chose ?

Il tenta d’échafauder un plan d’action. Quand on entamerait la descente, il s’arrangerait pour que Joe ouvre la marche. Lui-même viendrait en deuxième position, Ah Qaaq et Gilgamesh en queue de colonne, pour éviter qu’ils

n’arrivent les premiers à la grotte – à supposer qu’elle soit toujours là et que son entrée n’ait pas été condamnée.

Le Maya et le Sumérien, ou les pseudo-Maya et Sumérien y pénétreraient les derniers et on les désarmerait aussitôt. Ils portaient de longs poignards et des revolvers tirant des balles en plastique de calibre 69. Joe et de Marbot les en dépouilleraient. Il préviendrait auparavant Nur et Frigate de ce qui allait se passer, mais sans les y faire participer. Il n’était pas encore totalement sûr d’eux. L’affaire du faux Peter Jairus Frigate, l’agent, le rendait circonspect à l’égard du véritable Frigate, dont rien ne prouvait au fond qu’il fût le véritable. Nur, lui, paraissait bien être celui qu’il prétendait, mais Burton se méfiait de tout le monde. Même le titanthrope pouvait être un agent. Pourquoi pas ? Il était efficace et intelligent sous son dehors grotesque.

Et pourtant, il lui fallait bien faire confiance à quelqu’un ! A qui ? A lui-même, évidemment, et à Alice qui partageait sa vie depuis tant d’années. Quant aux autres… ah, les autres ! Il devrait les surveiller de près bien que son instinct – quelle que fût la signification de ce terme si souvent galvaudé qui ne recouvrait probablement pas grand-chose – lui soufflât que tous, à deux exceptions près, étaient ce qu’ils affirmaient être.

Munis de sacs moins volumineux, celui de Joe restant le plus imposant, ils attaquèrent la descente de la dernière corniche, se déplaçant de biais sur la pointe des pieds, les bras le plus souvent en croix pour se cramponner à toute prise qui s’offrait. Encore que cela leur parût extrêmement long, ils atteignirent assez rapidement, en deux heures peut-être, le premier épaulement. Joe s’arrêta et leur lança par-dessus son épaule :

— Filenfe, tout le monde ! Vous entendez le bruit des vagues fe brifant au pied des montagnes ?

Ils tendirent l’oreille, mais seuls Burton, Nur et Tai-Peng perçurent le murmure du ressac, ou s’imaginèrent le percevoir.

Cependant, quand ils dépassèrent l’épaulement, ils découvrirent un ciel relativement lumineux, barré au loin par la masse fantomatique des cimes qui dominaient l’autre rive de la mer polaire.

On ne voyait par contre aucune trace de la tour, pas même sous la forme d’une silhouette indistincte. Pourtant, elle devait se dresser là, au milieu de la mer, si l’on en croyait le récit de Joe et les rapports du *Parseval.*

— F’est ifi que v’ai trouvé le graal abandonné et que v’ai vu brufquement un éclair de lumière quand le vaiffeau des Ethiques f’est pové au fommet de la tour. F’est ifi auffi que v’ai trébufé fur le graal et que ve fuis tombé dans le vide.

Il s’interrompit, puis reprit :

— Il n’est plus là, maintenant.

— Quoi donc ?

— Le graal.

— Les Ethiques l’auront ramassé.

— F’efpère bien que non ; parfe qu’alors ils auraient fuivi la vire fusqu’en bas et découvert la grotte. Fouhaitons que fe foit quelqu’un d’autre qui l’ait récupéré. Les Evypfiens, peut-être, après que ve me fuis caffé la gueule.

Ils reprirent leur progression de funambule sur le roc glissant. Le brouillard s’épaissit ; Burton ne voyait plus qu’à cinq ou six mètres devant lui, malgré l’appoint de sa lampe qu’il devait décrocher de sa ceinture et lever à bout de bras quand il désirait jouir d’une meilleure visibilité.

Joe s’immobilisa.

— Qu’y a-t-il, Joe ?

— Merde alors ! La cornife f’interrompt. On dirait qu’on l’a fait fondre. Oui, f’est bien fa. Les Ethiques l’ont coupée à partir d’ifi. Qu’est-fe qu’on fait ?

— Peux-tu voir sur quelle longueur elle est fondue ?

Une minute s’écoula.

— Plus loin que ve ne peux le fentir en allonveant le bras. Attends un peu, v’allume ma lampe.

Quelques secondes passèrent.

— Il y a quelques fiffures à un mètre, un mètre finquante plus haut que le bout de mes doigts.

Posant son sac, Burton se mit à quatre pattes. Nur, qui le suivait immédiatement, se glissa précautionneusement par-dessus lui, puis, au terme d'un véritable numéro d'équilibriste, se hissa sur les épaules du titanthrope. Il annonça :

— Les fissures ont l'air de se poursuivre en ligne droite. On doit pouvoir pitonner.

Burton tendit le marteau et les coins d'acier à Joe, qui les passa au Maure, toujours juché sur ses épaules. Tandis que Joe le tenait fermement par les jambes, celui-ci planta deux pitons. Burton lui jeta alors l'extrémité d'une corde assez mince, mais très résistante, qu'il enfila dans l'œil des pitons et attacha au plus éloigné des deux.

Quittant le dos du titanthrope, le petit Maure revint près de Burton qui l'assura tandis qu'il se ceignait d'un harnais ressemblant à ceux qui équipent les parachutistes. Fait de cuir de poisson et de métal, ce harnais provenait des soutes de la vedette. Des boucles placées sur la poitrine le reliaient à deux fortes sangles en matière plastique, au bout desquelles étaient frappées des poulies à cage.

Nur grimpa de nouveau sur les larges épaules de Joe. Quand il fut bien installé, il ouvrit les cages, engagea les poulies sur la corde tendue entre Burton et le premier piton, referma les cages d'un coup sec, les verrouilla à l'aide d'un petit levier, puis roula le long de la corde. Quand il arriva au premier piton, il transféra l'une après l'autre les deux poulies sur la portion de corde suivante et se propulsa jusqu'au second piton.

S'arc-boutant alors des pieds contre la paroi, il se pencha aussi loin qu'il put, retenu par les sangles, pour enfoncer un troisième piton dans la fissure.

La tâche était extrêmement pénible et exigeait qu'il se repose fréquemment. Les autres avaient besoin de manger,

mais l’inquiétude qu’ils ressentaient pour lui leur coupa l’appétit.

Il lui fallut cinq heures de ce travail de fourmi pour atteindre l’endroit où la corniche reprenait, tellement épuisé qu’il aurait été incapable de donner un seul coup de marteau de plus. Il se laissa alors glisser jusqu’à la vire.

Burton monta à son tour sur les épaules de Joe, ce qui représentait déjà en soi un exploit périlleux. Si le titanthrope n’avait pas été là, avec sa taille et sa force prodigieuses, les membres de l’expédition n’auraient eu d’autre solution que de faire demi-tour ; et de mourir de faim, attendu qu’ils n’avaient plus assez de vivres pour revenir à leur point de départ.

Il se déplaça le long de la paroi de la même manière que Nur. Quand il fut à son aplomb, celui-ci l’attrapa et l’aida à se laisser glisser jusqu’à lui en se retenant des mains à la roche pour ralentir sa chute. La vire était heureusement un peu plus large ici qu’avant la coupure.

Un autre problème se posait maintenant à leurs compagnons : faire passer les sacs. Il apparut bien vite qu’il fallait pour cela les alléger au maximum, en ne conservant que le matériel strictement indispensable. Les vider ne fut toutefois pas une opération facile sur un ressaut aussi exigu. Se retenant d’une main à une saillie du rocher, chacun se pencha sur le sac que son voisin gardait sur son dos, l’ouvrit, en retira un par un les objets qu’il contenait, jetant les uns dans la mer et déposant les autres sur la vire avant de les remettre en place.

Tout fila par-dessus bord, à l’exception des couteaux, des armes à feu, des munitions, de quelques vêtements chauds et couvrants, d’une partie des vivres et des gourdes. Les plus petits de ces articles trouvèrent place dans les graals. Alice et Aphra, les poids plume du groupe, furent chargées de transporter dans leurs propres sacs ce qui restait à l’intérieur de ceux de Nur et de Burton.

Joe demanda en criant à celui-ci ce qu'il convenait de faire du kayak gonflable. Burton lui répondit qu'il fallait le garder, mais que vu le poids du titanthrope, il valait mieux le confier à de Marbot et répartir le contenu du sac du Français entre ceux de Croomes et de Tai-Peng.

Il était souhaitable que Joe effectue la traversée sans porter quoi que ce fût. Les pitons n'avaient jusqu'ici pas manifesté la moindre tendance à s'arracher, mais on ignorait comment ils supporteraient une traction de trois cent soixante kilos.

Les autres franchirent le vide un par un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de l'autre côté que Joe Miller et Ah Qaaq. Au passage, celui-ci martela tous les pitons pour les enfoncer plus solidement.

Joe se baissa prudemment pour attraper son énorme gourde, la vida d'un trait, puis la reposa sur la corniche.

— Ve veux aller le plus vite poffible, brailla-t-il. Ve vais donc traverser à la forfe du poignet, fans m'embarraffer du harnais !

Il bondit, agrippa la corde à proximité du premier piton.

Il progressait rapidement, ses bras démesurés allant chercher alternativement la corde loin devant lui tandis qu'il se servait de ses genoux pour se tenir écarté du rocher.

A mi-parcours, un piton grinça, se descellant à moitié.

Joe s'immobilisa, puis tendit le bras pour saisir la corde le plus près possible du piton suivant.

Le piton descellé émit un nouveau grincement et sortit complètement de son logement. Joe tomba, sans lâcher la corde, au bout de laquelle il effectua un lent mouvement de pendule.

— Tiens bon, Joe ! lui cria Burton.

Qui mêla ses hurlements à ceux de ses compagnons en voyant le deuxième piton, puis tous les autres s'arracher successivement.

Le linceul blanc de la brume se referma sur Joe Miller qui, pour la seconde fois de son existence, s'abattit en beuglant

vers les flots noirs de la mer.

SECTION 13

Dans la Tour Noire

44

Burton pleura comme tout le monde. Il éprouvait de la sympathie pour le géant, voire même de l’affection. Sa force, son courage, sa présence réconfortante allaient terriblement leur manquer.

Quelques instants plus tard, ils se retournèrent, précautionneusement, pour reprendre leur lente et néanmoins périlleuse descente. Au bout de six heures, ils s’arrêtèrent pour manger et dormir. Dormir ne fut pas facile, car il leur fallut le faire allongé sur le flanc, en se prémunissant contre le risque de rouler dans le vide une fois assoupi. Ils posèrent leurs revolvers derrière eux, dans l’espoir que le contact de ces objets durs serait assez douloureux pour les réveiller instantanément s’ils venaient à se mettre sur le dos. Satisfaire aux besoins naturels n’alla pas non plus sans difficulté. Les hommes pouvaient se tenir face à l’abîme pour pisser, encore que les courants ascendants rabattaient parfois le liquide sur leurs vêtements. Les femmes, elles, devaient tendre le postérieur par-dessus le bord de la corniche en souhaitant que tout se passe bien, ce qui était rarement le cas.

Alice fut la seule à se montrer pudibonde. Elle exigea qu’on détourne la tête lorsqu’elle se soulageait ; et même

ainsi, la proximité des autres la paralysait. Heureusement pour elle, le brouillard s'épaississait parfois suffisamment pour lui procurer un semblant d'intimité.

Personne n'avait le cœur à rire ; tous étaient encore sous le coup de la mort de Joe Miller. En outre, ils ne parvenaient pas à s'affranchir de la crainte, parfaitement justifiée, que les Ethiques n'aient découvert la grotte et condamné son entrée.

Le grondement des vagues s'écrasant contre la paroi rocheuse s'amplifia. Ils s'enfoncèrent dans l'épaisse couche de nuages ; la falaise et la corniche devinrent encore plus humides. Pour finir, Burton, qui ouvrait la marche, se sentit aspergé par les embruns et entendit la mer rugir à deux pas.

S'arrêtant, il projeta le faisceau de sa lampe devant lui. La corniche disparaissait dans l'eau noire, pour affleurer un peu plus loin et contourner un épaulement. Si Paheri avait dit vrai, l'entrée de la grotte se trouvait de l'autre côté de celui-ci.

Alice se tenait sur ses talons. Il appela les autres pour leur apprendre ce que sa lampe venait de lui révéler, puis s'avança dans l'eau, qui ne lui monta que jusqu'aux genoux. Le haut-fond se prolongeait apparemment assez loin, car les vagues étaient beaucoup moins fortes ici que sur sa gauche et sur sa droite. L'eau était si froide que ses jambes lui parurent se transformer en blocs de glace.

Il contourna l'épaulement, suivi d'Alice.

— Y a-t-il une grotte ? s'enquit-elle d'une voix tremblante.

Le cœur battant à rompre, sans que le choc de l'immersion dans les flots glacés en fût la seule cause, il braqua sa lampe sur la droite et poussa un « ha ! » de soulagement.

Il était là, cet orifice trouant le pied de la montagne dont il avait si souvent rêvé ! Si bas que Nur lui-même devrait se courber pour n'en pas heurter la voûte, mais assez large

néanmoins pour que les bateaux décrits par Paheri puissent le traverser.

Il s’empressa d’annoncer la bonne nouvelle aux autres. Croomes, qui marchait en cinquième position, glapit « Alléluia ! »

L’optimisme de Burton était cependant en partie de commande. La grotte n’avait certes pas disparu, mais rien ne prouvait qu’elle abritait encore les bateaux.

Il guida Alice jusqu’à lui en halant la corde qui les reliait toujours, puis se pencha pour pénétrer dans le trou. Il rencontra presque aussitôt un sol de pierre uni remontant selon un angle de trente degrés, tandis que la galerie s’élargissait et que son plafond s’élevait à quelque six mètres. Quand tout le monde l’eut rejoint à l’intérieur, il ordonna de se désencorder, cette précaution ne s’imposant plus.

A la lueur de sa lampe, les visages de ses compagnons lui apparurent pâles et tirés, mais empreints d’ardeur. Gilgamesh se tenait à son extrême droite, Ah Qaaq sur sa gauche, un peu en retrait. S’il n’avait pas renoncé à son plan, ç’aurait été bientôt le moment de les maîtriser. Mais il avait décidé d’improviser en fonction des circonstances.

Se retournant, il conduisit le groupe jusqu’à une galerie longue d’une centaine de mètres qui s’incurvait légèrement sur la droite. L’air se réchauffa à mesure qu’ils la parcouraient ; en arrivant près de son extrémité, ils aperçurent de la lumière.

Burton ne put se retenir de courir vers cette lumière et déboucha dans une grande salle en forme de dôme. Emporté par son élan, il marcha presque sur un squelette humain couché sur le ventre, le bras droit tendu comme s’il voulait attraper quelque chose. Il en ramassa le crâne, en examina l’intérieur, puis inspecta le sol autour de l’endroit où il reposait ; il n’y avait pas de petite boule noire.

La lumière provenait de neuf immenses sphères posées sur des tripodes de métal noir hauts de quatre mètres. Elle

paraissait froide.

Dix embarcations, également en métal noir, reposaient sur des berceaux en forme de V, à côté d'un berceau vide : celui du bateau que les Egyptiens avaient utilisé pour se rendre à la tour.

Les embarcations étaient de différentes tailles ; la plus vaste pouvait contenir une trentaine de passagers.

Des rayonnages métalliques s'alignaient sur le côté gauche de la salle, garnis de boîtes de conserve grises mesurant environ vingt-cinq centimètres de haut sur quinze de diamètre.

Tout correspondait à la description de Paheri.

A l'exception des trois squelettes vêtus de bleu qui gisaient près d'un des bateaux.

Les autres arrivèrent, parlant à voix basse. L'endroit était certainement impressionnant, mais Burton n'y accorda que peu d'attention, trop occupé par l'examen de ces restes humains dont la présence l'intriguait.

Les squelettes portaient une sorte de combinaison, apparemment faite d'une seule pièce, sans coutures, sans poches et sans boutons. Le tissu en était lustré et souple au toucher. Mettant les crânes de côté, il secoua les combinaisons pour en extraire les ossements. L'un des individus était de grande taille ; à en juger par le volume des os, de l'arête sus-orbitale et de la mâchoire, il devait s'agir d'un homme du paléolithique supérieur. L'ossature des deux autres était de type moderne ; à la forme de leurs bassins, on reconnaissait un homme et une femme.

Les trois crânes contenaient chacun une minuscule boule noire, qu'il n'aurait pas remarquée s'il ne l'avait cherchée.

On ne distinguait aucune trace de violence. Qu'est-ce qui avait donc provoqué la mort de ces agents ?

Et à bord de quel véhicule étaient-ils venus ?

Un vaisseau aérien comme celui qu'il avait entr'aperçu bien des années auparavant ? Il n'en avait vu aucun à l'entrée de la grotte. La mer l'aurait-elle emporté ?

A la suite de quel incident, ou de quelle intervention, avaient-ils échoué ici ? Pourquoi les habitants de la tour ne s'étaient-ils pas mis à leur recherche au bout d'un certain temps ?

Parce qu'ils avaient eux-mêmes des ennuis. Ou qu'ils étaient morts, tués de la même façon que les trois agents.

Par le fait de X, probablement.

Ce qui avait causé leur mort était sans doute aussi ce qui avait bloqué X dans la vallée, avec tous les autres Ethiques et leurs agents.

Aucun vaisseau n'avait pu décoller de la tour pour aller les récupérer, et le renégat n'avait pas été en mesure d'utiliser l'un de ceux qu'il dissimulait pour la regagner. Ce qui l'avait obligé à prendre place, sous les traits de Barry Thorn, à bord du dirigeable construit par Firebrass ; sans pour autant parvenir à s'introduire dans la tour.

Dans le fond, l'élimination de ces trois agents les avaient bien servis, X et lui. Ils avaient apparemment trouvé les cordes accrochées à la falaise, ainsi que les tunnels percés dans la montagne ; ils avaient découvert qu'en dépit de son étroitesse, des gens de la vallée avaient réussi à descendre par la corniche ; ils avaient enfin découvert la grotte, alors qu'ils venaient de faire de leur mieux pour interdire à tout nouvel intrus de se glisser le long de la vire.

S'ils n'avaient pas été tués, ils auraient aussi bouché l'orée de la grotte.

Burton s'approcha d'un pas décidé des rayonnages métalliques. Une feuille en matière plastique était placardée à l'angle de chacun d'eux ; elle portait une série de dessins montrant comment il fallait s'y prendre pour ouvrir les boîtes de conserve. Mais il n'avait pas besoin de ce mode d'emploi, le connaissant déjà par le récit de Paheri. Il effleura du doigt le rebord supérieur d'une des boîtes, sur la totalité de son pourtour, et attendit quelques secondes. Le couvercle, fait d'une matière qui avait l'apparence et la consistance du métal, frémit, miroita, se transforma en

pellicule gélatineuse qui céda aisément sous la pression de son index.

— X a complètement oublié les couverts ! lança-t-il à haute voix. Mais peu importe : on peut se servir de ses doigts !

Ses compagnons, qui avaient l'estomac dans les talons, cessèrent d'inspecter les lieux pour suivre son exemple. Les boîtes contenaient du ragoût de bœuf – chaud – et certaines autres, désignées par un symbole en relief, des miches de pain. Ils mangèrent gloutonnement. L'abondance des réserves était telle qu'il n'y avait apparemment aucune raison de se rationner.

Assis par terre, le dos à la paroi, Burton les observa.

Si l'un d'eux était X, pourquoi continuait-il à le dissimuler ?

N'avait-il recruté des gens de la vallée qu'à titre de comparses ?

Pour leur faire tirer les marrons du feu à son profit et ne recourir à leur aide qu'au cas où il y serait acculé ?

Dans ce cas, pourquoi ne leur avait-il pas fourni de plus amples indications sur ce qu'il attendait d'eux ?

Avait-il eu l'intention de le faire et les événements ne lui en avaient-ils pas laissé le temps en prenant un cours imprévu ? Dominait-il suffisamment la situation pour n'avoir pas besoin de leur assistance ? Les considérait-il au contraire comme des gêneurs ?

Et pour quels motifs trahissait-il les siens ?

Burton ne croyait pas à l'explication qu'il lui avait fournie touchant la raison pour laquelle les autres Ethiques avaient ressuscité les Terriens.

Il en venait même à se demander s'il ne s'était pas allié à quelqu'un dont les véritables objectifs le révolteraient s'il les connaissait.

Peut-être était-ce pour cela que le Mystérieux Inconnu était resté aussi mystérieux, ne leur avait pas dit la vérité et ne renonçait pas à son travestissement.

S’il se trouvait réellement parmi eux.

Quoi qu’il en fût, il aurait dû mettre bas le masque depuis longtemps. A moins… à moins qu’il n’eût repéré dans le groupe des agents ou d’autres Ethiques. Et que ceci l’eût déterminé à demeurer incognito jusqu’à ce qu’on fût à l’intérieur de la tour. Pourquoi à l’intérieur de la tour ? Parce qu’il y disposerait du moyen de maîtriser ou de tuer ses ennemis ; voire quiconque tenterait de contrecarrer ses desseins, coupables ou généreux.

Desseins dont l’accomplissement exigerait peut-être l’élimination de ses propres recrues, dont l’aide ne lui aurait été nécessaire que pour regagner la tour.

Au fait, qu’est-ce qui l’avait amené à présumer qu’il en aurait un jour besoin, de cette aide ?

Eh bien… lors de son interrogatoire, Spruce avait fait allusion à un ordinateur géant et à son Opérateur. De l’Opérateur, Burton ne savait rien, mais un ordinateur, X avait pu l’utiliser secrètement au début, ou avant le commencement du « Projet Résurrection » ; en lui soumettant toutes les hypothèses qu’il parvenait à imaginer relativement au déroulement de sa machination pour lui en faire calculer l’indice de probabilité. L’ordinateur en avait peut-être même suggéré quelques-unes qu’il n’avait pas envisagées.

Entre autres informations, l’ordinateur avait certainement déterminé dans quels cas X devrait faire appel à des comparses.

Ces cas, quels étaient-ils en dehors de celui qui se présentait actuellement ? Bah, ça n’avait pas grande importance.

X avait donc enrôlé ses recrues, après avoir effacé de la mémoire de l’ordinateur toute trace de ses questions et des réponses obtenues. L’Opérateur n’avait donc rien su de ses agissements.

Oui, c’était ainsi que les choses avaient dû se passer, si Spruce n’avait pas inventé l’existence de cet ordinateur et

de son Opérateur.

Pour l’instant, le plus préoccupant était que X ne lui ait pas dit, à lui, Burton, sous quelle identité il se cachait. Cela signifiait qu’il s’apprêtait à agir contre ses recrues, et non à leur bénéfice.

Abandonnant là ses réflexions, Burton émit l’idée qu’il serait bon de dormir un peu avant de s’aventurer en mer sur l’un des bateaux. Tous en furent d’accord. Ils étendirent donc leurs vêtements épais sur le sol et en roulèrent d’autres pour s’en confectionner des oreillers. L’atmosphère de la salle était suffisamment tiède pour qu’ils n’aient pas à se couvrir de leurs accoutrements d’esquimaux ; de l’air chaud jaillissait d’une série de fentes aménagées à la base des parois.

— Energie nucléaire, probablement, observa Frigate. Comme pour l’éclairage.

Burton tint à organiser des tours de garde de deux heures, avec deux sentinelles à chaque fois.

— Mais pourquoi ? demanda Tai-Peng. Il n’y a que nous dans un rayon de trente kilomètres !

— Nous n’en savons rien. Ce n’est pas le moment de relâcher notre vigilance.

Bien que l’avis du Chinois fût partagé par certains, l’opinion prévalut qu’il était plus sage se prémunir contre toute mauvaise surprise. Burton établit donc des tours de garde, en s’arrangeant pour que Gilgamesh soit de quart avec Nur et Ah Qaaq avec lui-même. Le petit Maure ne se laisserait pas prendre en traître ; il percevait avec une acuité extraordinaire les dispositions et les sentiments de ceux qui l’entouraient ; il devinait souvent à d’infimes indices ce qu’ils avaient l’intention de faire.

Rien ne garantissait, évidemment, que Nur ne fût pas un agent. Ou que Gilgamesh et Ah Qaaq ne fussent pas de mèche ; l’un des deux pourrait feindre de dormir en attendant que celui qui serait de quart agresse la deuxième sentinelle…

La situation était trop complexe pour qu'il pût parer à tous les risques, et il lui fallait bien dormir de temps en temps.

Ce qu'il redoutait le plus, cependant, c'était que X, s'il se trouvait parmi eux, ne profite de la nuit pour s'emparer d'un bateau et les précéder dans la tour. Une fois dans la place, il prendrait les dispositions voulues pour leur en interdire l'entrée.

De Marbot devait assurer le premier quart en compagnie d'Alice. Il lui confia sa montre-bracelet, puis s'allongea sur ses vêtements près de l'entrée de la galerie, en glissant son revolver chargé sous son oreiller. Il eut du mal à s'endormir ; des chuchotements et des soupirs lui apprirent d'ailleurs qu'il n'était pas le seul. Ce ne fut qu'à l'approche de la première relève qu'il sombra dans un sommeil agité, entrecoupé de brusques réveils. Il fit des cauchemars, dont certains lui étaient devenus familiers au cours de ces trente dernières années. Dieu, vêtu comme un bourgeois de la fin de l'époque victorienne, lui enfonça le bout d'une lourde canne dans les côtes.

Tu me dois le prix de la chair. Paye !

Il ouvrit les yeux, les promena autour de lui. C'était maintenant Tai-Peng et Sainte Croomes qui montaient la garde. Ils se tenaient à moins de trois mètres de lui, le Chinois parlant à voix basse à la Noire. Celle-ci le gifla soudain et s'écarta de lui.

— Tu auras plus de chance la prochaine fois, mon vieux ! murmura Burton en se rendormant.

Il se réveilla de nouveau durant le quart de Nur et Gilgamesh, mais garda les paupières presque closes pour qu'ils ne s'en rendent pas compte. Les deux hommes avaient pris place dans l'une des grandes embarcations et se tenaient assis côte à côte sur le bord de la plate-forme du poste de pilotage. A en juger par le sourire de Nur, le Sumérien devait lui raconter une histoire drôle. Ils étaient dangereusement près l'un de l'autre ; Gilgamesh n'avait

qu’à allonger le bras pour que ses doigts d’acier se referment autour de la gorge du Maure.

Celui-ci paraissait néanmoins parfaitement détendu. Burton les observa un petit moment, puis s’assoupit. Une main se posa sur son épaule, l’arrachant en sursaut à sa somnolence. C’était celle de Nur.

— A toi de prendre la garde.

Burton se leva en bâillant. Ah Qaaq était debout près des rayonnages, occupé à manger du ragoût et du pain. Il l’invita du geste à partager son repas. Burton refusa d’un signe de tête. Il n’avait pas l’intention de s’approcher de lui plus qu’il ne serait absolument nécessaire. Se penchant, il prit le revolver sous son oreiller et le glissa dans son étui. Il remarqua que le Maya était armé lui aussi. On ne pouvait en tirer aucune conclusion particulière, car on était convenu que les sentinelles le seraient durant leurs heures de veille.

S’arrêtant à un peu moins de deux mètres d’Ah Qaaq, il lui déclara vouloir aller pisser dehors. La bouche pleine, l’autre acquiesça silencieusement. Les dures épreuves du voyage l’avaient amaigri et il paraissait bien décidé à regagner les kilos perdus.

S’il s’agissait de X, jouant les boulimiques, il était remarquablement doué pour la comédie.

En parcourant la galerie, Burton regarda fréquemment par dessus son épaule et s’arrêta de temps à autre pour épier d’éventuels bruits de pas. Il n’alluma sa lampe qu’en arrivant à la grotte et la posa sur le sol avant de descendre la rampe d’entrée.

L’étreinte humide et glacée du brouillard se referma sur lui. Sa petite affaire promptement expédiée, il revint dans la grotte.

Ah Qaaq n’aurait pu choisir meilleur moment pour l’assaillir. Mais il ne vit rien, n’entendit rien que le grondement lointain des vagues se brisant sur les rochers. Après avoir retraversé précautionneusement la galerie, il

trouva Ah Qaaq assis contre l’un des murs de la grande salle, les yeux à demi clos, le menton sur la poitrine.

Il alla s’adosser au mur opposé. Quelques instants plus tard, le Maya se leva, s’étira et fit signe qu’il se rendait à la grotte. Burton hocha la tête. Ses bajoues tressautantes, Ah Qaaq s’enfonça dans la galerie en se dandinant comme un dindon. Burton songea qu’il avait fait preuve d’une méfiance excessive ; puis, presque aussitôt, d’une trop grande confiance au contraire. Si le Maya était X, n’avait-il pas laissé un autre bateau dans une grotte voisine ? Cachée au détour d’une étroite fissure qu’il gagnerait en progressant sur le haut-fond ?

Dix minutes s’écoulèrent, ce qui n’avait encore rien d’anormal. Devait-il se lancer à la poursuite d’Ah Qaaq ?

Alors même qu’il se posait la question, il le vit revenir et se détendit. La première moitié de la nuit était passée ; ses compagnons abordaient la phase la moins profonde de leur sommeil, ils percevraient donc plus facilement tout bruit suspect. En outre, la logique voulait que X attende d’être à l’intérieur de la tour pour passer à l’action. Ici, il aurait affaire à forte partie, tandis que là-bas, sa parfaite connaissance des lieux lui rendrait l’avantage.

Six heures plus tard, il réveilla tout le monde. Les hommes et les femmes allèrent jusqu’à la mer en deux groupes séparés et revinrent en se plaignant du froid. Dans l’intervalle, Burton et Ah Qaaq avaient versé une partie de l’eau des gourdes dans les tasses fournies par les graals ; il ne resta plus qu’à y ajouter le café instantané qui réchauffait aussi le breuvage. Ils prirent leur petit déjeuner en s’entretenant à voix basse. Certains retournèrent à la grotte. Croomes protesta véhémentement qu’il était honteux de laisser les squelettes sans sépulture. Elle en fit un tel plat que Burton jugea plus sage de lui donner satisfaction. On n’en était pas à quelques minutes près.

Ils transportèrent donc les ossements à l’extérieur et les immergèrent solennellement, tandis que Sainte prononçait

d’interminables prières. Le squelette le plus proche de l’entrée était sans doute celui de sa mère, mais personne ne le lui signala ; elle aurait certainement fondu en larmes si elle l’avait soupçonné. Burton et deux ou trois autres savaient par le récit de Paheri qu’à l’arrivée des Egyptiens quelques touffes de cheveux noirs et crépus adhéraient encore à la chair du crâne en décomposition.

De retour à la grande salle, ils entassèrent leurs bagages et soixante boites de nourriture dans l’une des embarcations à trente places. Quatre hommes soulevèrent le bateau, très léger malgré ses vastes dimensions, et le transportèrent jusqu’à la grotte. Les deux hommes restants et les deux femmes les suivirent avec une petite barque, que Burton voulait prendre en remorque.

Quand on lui demanda pourquoi, il répondit :

— On ne sait jamais.

Il ne savait pas en effet à quoi au juste cette barque pourrait servir, estimant simplement que deux précautions valaient mieux qu’une.

Il quitta la salle le dernier, non sans lui jeter un ultime regard. Avec ses bateaux vides et ses neuf sphères lumineuses brûlant dans un silence absolu, elle avait un aspect irréel. Verrait-elle passer d’autres humains ? Il ne le pensait pas. Leur expédition était la troisième du genre et, jusqu’ici, la plus réussie. Les choses allaient par trois. Il songea alors à Joe Miller, qui s’était abîmé deux fois dans la mer. Y tombera-t-il une troisième fois ? s’interrogea-t-il. Certainement pas, à moins que *nous* lui en accordions la possibilité.

Tous embarquèrent dans le grand bateau, à l’exception de Ah Qaaq et de Gilgamesh qui pataugèrent quelques mètres dans l’eau pour le pousser vers le large ; sitôt montés à bord, les deux hommes entreprirent de s’essuyer et de se frictionner les pieds.

Burton avait étudié à fond le schéma expliquant le mode d’emploi des embarcations, de manière à n’avoir plus

besoin de le consulter. Se campant sur la plate-forme derrière la roue du gouvernail, il enfonça une touche du panneau de commandes. Une lumière diffuse baigna celui-ci, en révélant les différents boutons. Ils ne comportaient aucune inscription, mais grâce au schéma il connaissait l'emplacement et la fonction de chacun d'eux.

Un cylindre orange vif, symbolisant la tour, apparut sur l'écran situé juste au-dessus du panneau.

— Paré ?

Burton marqua un temps d'arrêt, enfonça un autre bouton.

— Nous sommes partis !

— Partis rendre visite au Sorcier d'Oz, au Roi pêcheur, déclama Frigate. Partis en quête du Saint Graal !

— Saint, puisse-t-il l'être ! riposta Burton en éclatant de rire. Mais s'il l'est, qu'est-ce que *nous* foutons ici ?

Quel que pût être son mode de propulsion – aucune trépidation d'hélice n'ébranlait sa coque, aucun jet de réacteur ne troublait son sillage – le bateau prit rapidement de la vitesse. Cette dernière se réglait à l'aide d'un curieux appareil : un bulbe de plastique fixé sur le montant droit de la roue et qu'il suffisait de presser plus ou moins fortement. Burton gouverna de manière que l'image de la tour passe de la droite au centre de l'écran, puis augmenta progressivement sa pression sur le bulbe. L'étrave de l'embarcation coupait maintenant les vagues de biais, soulevant des paquets de mer qui aspergeaient copieusement ses compagnons. Il n'allait pas ralentir pour autant !

De temps en temps, il regardait derrière lui. La purée de pois était si épaisse qu'il ne distinguait même pas la poupe du bateau, mais ses passagers se blottissaient contre le poste de pilotage. Drapés dans leur linceul de brume, ils évoquaient les âmes que Charon transportait dans sa barque.

Et ce d'autant plus qu'ils observaient un silence de mort.

Paheri estimait à deux heures le temps mis par Akhenaton pour effectuer la traversée. Ceci venait de ce que le pharaon n’avait pas osé pousser le bateau à sa vitesse maximale. Selon le radariste du *Parseval,* la mer mesurait 50 kilomètres de diamètre, la tour 15. La grotte ne se trouvait donc en gros qu’à 35 kilomètres de celle-ci. Akhenaton avait dû se traîner à 15 à l’heure !

La tour grandit à vue d’œil sur l’écran.

L’image se transforma soudain en une flamme intense.

Ils touchaient presque au but.

Le mode d’emploi indiquait qu’il fallait maintenant actionner une autre touche. Burton le fit ; deux phares extrêmement puissants percèrent le brouillard, éclairant une immense surface courbe de couleur mate.

Burton relâcha complètement le bulbe ; le bateau cassa rapidement son erre et se mit à culer en abattant. Accélérant légèrement, il ramena l’étrave en direction de l’énorme masse indistincte et s’en approcha lentement. Il enfonça un autre bouton ; un grand panneau circulaire, épais comme une porte de chambre forte, s’ouvrit dans la paroi jusqu’ici parfaitement unie.

Un flot de lumière jaillit par l’ouverture en forme de O.

Burton coupa la propulsion et gouverna de façon à aborder de flanc le bord inférieur du panneau. Des mains l’agrippèrent, immobilisant l’embarcation.

— Alléluia ! brailla Sainte Croomes. Moman, je serai bientôt auprès de toi, assise à la droite du doux Jésus !

L’équipage débarqua. Le silence était si impressionnant, en dehors du martèlement sourd de la coque contre la paroi de métal, et si grand leur émerveillement d’avoir vu la dernière barrière les séparant du but s’abaisser devant eux, que l’exclamation de Sainte leur parut presque sacrilège.

— Silence ! cria Frigate, qui éclata aussitôt de rire en se rappelant qu’il n’y avait ici personne pour les entendre.

— Moman, j’arrive ! beugla encore la Noire.

— Ta gueule, Croomes ! ordonna Burton. Si tu continues, je te balance à la flotte ! Le moment est mal choisi pour sombrer dans l'hystérie.

— Ce n'est pas de l'hystérie, mais de la joie ! La splendeur du Seigneur me dilate le cœur !

— D'accord, mais garde ta joie pour toi.

— Tu iras en enfer !

— Possible. Mais pour l'instant, nous allons tous au même endroit. Si c'est le Paradis, j'y entre avec toi. Si c'est l'Enfer…

— Tais-toi, impie !

Burton soupira. Dans l'ensemble, cette femme était saine d'esprit, mais son fanatisme religieux la conduisait à ignorer la réalité, ainsi que tout ce que sa foi avait de contradictoire. En cela, elle lui rappelait étrangement Isabel, son épouse, qui parvenait à croire avec une égale ferveur au dogme catholique et au spiritisme. Croomes s'était montrée forte, endurante, patiente et toujours serviable au cours des dures épreuves qu'ils avaient endurées pour arriver jusqu'ici ; parfaite, en somme, sauf lorsqu'elle s'efforçait de convertir ses compagnons de route.

Devant eux s'ouvrait le couloir de métal gris décrit par Paheri. On n'apercevait nulle trace des autres Egyptiens qui, à l'en croire, s'étaient écroulés peu avant d'en atteindre le bout. Trop effrayé pour les suivre, Paheri était resté à bord du bateau. Il avait vu Akhenaton et les autres s'affaisser, puis le panneau se refermer aussi silencieusement qu'il s'était ouvert. N'ayant pas réussi à retrouver la grotte, le rescapé avait fini par être emporté par le courant et précipité avec son esquif du haut de la première cataracte, pour se réveiller sur une rive lointaine du Fleuve. Mais aujourd'hui, on ne ressuscitait plus.

Burton ouvrit le rabat de son étui à revolver.

— Je passe le premier.

Il franchit le seuil du couloir. Un souffle d'air chaud lui caressa le visage et les mains. La lumière ambiante ne

projetait aucune ombre ; elle paraissait émaner à la fois du plancher, des murs et du plafond. Le couloir se terminait par une porte close. L'ouverture du panneau d'entrée était commandée par des tiges de métal gris, cintrées et de forte section, qui disparaissaient à l'intérieur d'un cube, lui aussi de métal gris, placé contre le mur extérieur. Le cube semblait ne faire qu'un avec le sol ; aucun boulon, aucune soudure ne l'y assujettissait.

Quand Alice, Aphra Behn, Nur et de Marbot l'eurent rejoint, Burton leur dit de ne pas s'écarter de plus de trois mètres de l'entrée, puis cria :

— Vous autres, apportez la petite barque !

— Pourquoi donc ? demanda Tai-Peng.

— Pour coincer le panneau ; elle devrait l'empêcher de se refermer.

— Mais il va la broyer, objecta Alice.

— Ça m'étonnerait ; elle est faite du même matériau que les graals et la tour.

— Elle a l'air si fragile !

— Les parois des graals sont minces comme du papier à cigarette. Les ingénieurs du Parolando ont essayé de les faire sauter à l'explosif, de les écraser avec de puissantes machines, de les bosseler au marteau à bascule ; elles ont résisté à tous ces traitements.

La lumière du couloir tombait sur le visage des hommes restés à l'extérieur. Certains exprimaient de la joie ou de la surprise, d'autres absolument rien. Lequel appartenait à X ? Il était impossible de le déduire de leurs réactions.

Seul Tai-Peng avait posé une question ; mais cela ne signifiait pas grand-chose : cet animal voulait toujours connaître le pourquoi de tout.

A force de bras, la barque fut hissée et halée au milieu du panneau. Elle était juste assez large pour obstruer le centre du O, en laissant aux hommes demeurés à l'extérieur la place de se glisser sous sa quille après avoir fait passer les sacs et les boîtes de nourriture.

Burton recula de deux pas tandis qu’ils entraient un par un. Dégainant son revolver, il dit à Alice de l’imiter. Les autres ouvrirent de grands yeux en les voyant braquer leurs armes sur eux ; et plus encore quand il leur ordonna de mettre les mains sur la tête.

— Tu es X ! s’exclama Frigate.

Burton émit un rire de hyène.

— Non. Bien sûr que non. Mais je vais le démasquer !

45

— Alice exceptée, tu dois tous nous soupçonner d'être X, dit Nur el-Musafir.

— Non. Il y a peut-être des agents parmi vous, et dans ce cas, je leur demande de se faire connaître. Mais j'ai vu les Ethiques réunis en conseil, et il n'y a ici que deux personnes dont le physique corresponde à celui de l'individu que je crois être X.

Il attendit. Quand il fut évident que si des agents se dissimulaient dans leur groupe, ils n'avaient pas l'intention de se dénoncer, il poursuivit :

— Très bien. Je m'explique. Il semble évident que X a emprunté l'identité de Barry Thorn, et peut-être aussi celle d'Ulysse. L'un et l'autre étaient trapus et très musclés. Tous deux se ressemblaient, bien qu'Ulysse ait eu les oreilles décollées et le teint beaucoup plus foncé que Thorn. Mais ces différences pouvaient être artificielles.

« Les deux Ethiques possédant des signalements approchants s'appelaient Loga et Thanabur.

« Deux d'entre nous répondent aussi à ces signalements. Je crois cependant que Podebrad, l'ingénieur qui a été tué sur le *Rex,* était Thanabur, tout en reconnaissant n'être pas en mesure d'affirmer qu'il ne s'agissait pas de Loga. Quoi qu'il en soit, nous ne bougerons pas d'ici avant que je n'aie cuisiné – et très sérieusement – les deux suspects.

Il observa une pause.

« J'entends par là Gilgamesh, le soi-disant roi de l'antique cité sumérienne d'Uruk, et Ah Qaaq, le soi-disant Maya.

— Mais Richard, X va tout bonnement se suicider si tu l’accules dans ses derniers retranchements, murmura Alice.

— Vous avez entendu ce qu’elle vient de dire ? rugit Burton. Elle a dit que X n’a qu’à se suicider pour m’échapper ! Je sais, moi, qu’il n’en fera rien, car cela équivaudrait à renoncer à l’exécution de ses plans, quels qu’ils soient, attendu que pour lui non plus il n’y a plus désormais d’espoir de résurrection !

« Bon… si je me suis décidé à agir maintenant, c’est parce que nous ne pouvons pas aller plus loin sans son concours. Il est le seul à savoir comment neutraliser le système de défense – gaz toxique, fréquence supersonique ou autre – qui a eu raison des Egyptiens. Et je veux qu’il réponde à mes questions !

— Tu y vas fort, mon vieux ! dit Turpin. Et si aucun de nous n’était X ? Tu prends un sacré risque !

— Je suis convaincu que X est l’un de vous… Voici ce que j’ai l’intention de faire. A défaut d’aveux spontanés, je t’assomme, Gilgamesh, et toi aussi, Ah Qaaq, pour vous hypnotiser au moment où vous reprendrez conscience. J’ai découvert que Monat Grrautut, l’Arcturien, assisté par les deux hommes qui se faisaient passer pour Peter Jairus Frigate et Lev Ruach, avait hypnotisé mon ami Kazz. Il n’y a pas qu’eux qui puissent jouer à ce petit jeu ; j’y suis très fort, moi aussi, et si vous cachez quelque chose, je vous arracherai la vérité !

Dans le silence qui suivit, les autres s’entre-regardèrent anxieusement.

— Tu es un suppôt de Satan, Burton ! glapit Croomes. Nous sommes aux portes du Paradis, et tu parles de nous tuer !

— Je n’ai parlé de tuer personne, encore que je sois prêt à le faire s’il le faut. Je veux simplement tirer les choses au clair. Si certains d’entre vous sont des agents, je les supplie de le dire. Ils n’ont rien à perdre et tout à gagner. L’heure n’est plus à la dissimulation !

De Marbot s’étrangla d’indignation.

— Mais… mais, mon cher Burton, tu me blesses profondément ! Je ne suis pas l’un de ces damnés agents ou Ethiques. Je n’ai qu’une parole et ne supporterai pas qu’on la mette en doute !

— Si tu te trompes sur le compte de ces deux hommes, ou de l’un d’eux, tu auras frappé et insulté un innocent, observa Nur. Le procédé me paraît bien brutal, et de surcroît, il t’aliénera un ami. Ne peux-tu les hypnotiser sans violence ?

— Cela me répugne autant qu’à toi, crois-moi. Mais si l’un de ces hommes est un Ethique, il possède lui-même un grand talent d’hypnotiseur et m’opposera une fantastique résistance. Je suis donc contraint de l’assommer pour l’en empêcher et le surprendre alors qu’il sera encore à demi inconscient.

— *C’est* terriblement brutal, Richard… souffla Alice.

— Et maintenant, je veux que vous jetiez tous vos armes par terre ; l’un après l’autre, et en les sortant très lentement. A toi de commencer, Nur !

Les poignards et les revolvers rebondirent bruyamment sur le métal gris du plancher. Quand tous les intéressés se furent exécutés, Burton leur ordonna de reculer d’un pas pour permettre à Alice de ramasser les armes, qui s’entassèrent bientôt contre le mur, derrière lui.

— Gardez les mains sur la tête !

La plupart des visages reflétaient colère, indignation ou stupeur peinée. Ceux de Gilgamesh et Ah Qaaq demeuraient de marbre.

— Approche, Gilgamesh ! Quand tu seras à un mètre cinquante de moi, arrête-toi et retourne-toi !

Le Sumérien s’avança lentement, l’œil à présent étincelant de fureur.

— Si tu me frappes, Burton, tu auras en moi un ennemi implacable ! J’ai été roi d’Uruk et je suis de lignée divine !

Personne ne porte impunément la main sur moi ! Je te tuerai !

— Je suis vraiment désolé d'avoir à te traiter ainsi. Mais tu te rends certainement compte que le sort du monde en dépend. Si les rôles étaient inversés, je ne t'en voudrais pas. Je serais ulcéré, mais je te comprendrais.

— Quand tu auras établi mon innocence, tu seras bien avisé de me tuer. Si tu ne le fais pas, c'est moi qui t'exterminerai, je le jure !

— Nous verrons.

Si le Sumérien n'était pas X, Burton avait l'intention d'implanter dans son esprit l'ordre post-hypnotique de lui pardonner au sortir de la transe. Lui commander d'oublier n'aurait servi à rien, car ses compagnons ne manqueraient pas de lui rappeler l'offense subie.

— Mets les mains sur la nuque, puis tourne-toi. Si cela peut te rassurer, je sais exactement comment doser la force de mon coup ; tu ne resteras pas étourdi plus de quelques secondes.

Burton prit son revolver par le canon, en leva la crosse.

Gilgamesh hurla « non ! », pivota sur lui-même en écartant vivement les bras. L'une de ses mains faucha celle de Burton, qui lâcha le revolver.

Au lieu de tirer, Alice essaya de frapper le Sumérien dans le dos avec le canon de son arme. Bien que très vigoureux, Burton n'était pas de taille à lutter contre ce véritable hercule qui le ceintura, puis le souleva. Il lui décocha un coup de poing sur le nez, sans autre résultat que de l'ensanglanter. Gilgamesh le brandit au-dessus de sa tête, le projeta contre la cloison. Assommé par le choc, il s'effondra sur le sol.

Tout le monde hurlait, en particulier Alice qui poussait des cris d'orfraie. Elle réussit néanmoins à écraser la crosse de son revolver, qu'elle tenait maintenant à l'envers, sur le crâne de Gilgamesh. Celui-ci tituba, s'affaissa progressivement.

Avec une vivacité surprenante pour un homme de sa corpulence, Ah Qaaq se rua sur elle, lui arracha son arme et s’enfuit vers le fond du couloir.

Bien qu’encore étourdi, Burton se releva tant bien que mal en vociférant :

— Rattrapez-le ! Rattrapez-le ! C’est X !

Ses jambes se dérobèrent sous lui comme des baudruches qui se dégonflent. Il s’effondra de nouveau en glissant le long de la cloison.

Le Maya, ou plutôt le pseudo-Maya, frappa énergiquement de la paume la paroi gauche du couloir. La porte s’enfonça immédiatement dans un logement aménagé à cet effet.

Burton s’efforça de repérer exactement l’endroit que X avait frappé. Le coup avait sans aucun doute déclenché un mécanisme encastré dans le mur ; et puisqu’il ouvrait la porte, celui-ci neutralisait aussi le système de défense, quel qu’il fût, dont les Egyptiens avaient été victimes.

Véritable petite boule de foudre noire, Nur se précipita vers le tas d’armes, saisit un revolver au vol, puis, s’immobilisant, souleva le lourd engin à deux mains. Le revolver tonna. Le projectile percuta l’encadrement de la porte à l’instant même où X se dérobait derrière lui ; des éclats de matière plastique volèrent à travers l’ouverture et contre le mur opposé. X tomba, ou du moins dut tomber, car on ne vit plus durant un bref instant que ses jambes vêtues de noir.

Nur fonça vers la porte, mais s’arrêta avant de la franchir. Il avança prudemment la tête, la retira précipitamment. La balle tirée par X s’écrasa sur le mur, tout près de l’ouverture. S’agenouillant, Nur avança de nouveau la tête. Une autre détonation retentit, sans qu’il parût touché.

Dans l’intervalle, les autres avaient récupéré leurs armes et se précipitaient vers le seuil.

Bien que ces regrets fussent vains, Burton déplora de n’avoir pas choisi Ah Qaaq comme premier sujet de sa séance d’hypnotisme.

Il demanda à Alice, qui se penchait sur Gilgamesh, de venir l’aider à se relever. Elle s’approcha de lui en pleurant, le tira par les poignets. Il sentait déjà son cerveau s’éclaircir ; dans une minute, il aurait totalement récupéré.

— Frigate, Turpin, Tai-Peng, sortez Gilgamesh d’ici ! Tous les autres, dehors ! Vite, avant qu’il ne referme la porte !

— Il est parti ! cria Nur.

Les trois hommes coururent vers Gilgamesh, empoignèrent sa lourde carcasse, l’apportèrent vers le bout du couloir. Burton passa un bras autour du cou d’Alice et les suivit en s’appuyant sur elle. En arrivant vers la sortie, il avait déjà suffisamment recouvré de forces pour se passer de son aide.

Turpin plaça son graal dans l’ouverture pour empêcher la porte de se refermer complètement. Au moment même où Alice et Burton venait d’en franchir le seuil, elle jaillit de son logement et heurta violemment le graal, qui la bloqua.

Nur désigna les taches de sang qui maculaient le sol à leurs pieds puis s’éloignaient en formant un pointillé.

— La balle s’est désintégrée sur le mur et X a été blessé par des éclats.

Ils se trouvaient dans une galerie qui s’étendait à perte de vue sur leur droite et sur leur gauche. D’environ douze mètres de large sur quinze de haut, elle était éclairée par la même lumière sans ombre que le couloir d’entrée et suivait une courbe parallèle à celle de la paroi extérieure de la tour. Burton se demanda ce qu’il y avait entre la paroi extérieure du couloir et le mur de la tour ; un espace vide, probablement, mais aussi des compartiments abritant des mécanismes ou des magasins. A intervalles réguliers, les murs portaient à hauteur d’yeux des lettres ou des symboles en bas-relief, dont certains rappelaient

vaguement des runes et d’autres des caractères hindoustanis.

Burton déposa une cartouche au pied du mur, pour marquer l’emplacement de la porte au cas où celle-ci viendrait à se fermer.

Peu après l’endroit où les traces de sang qu’ils suivaient s’interrompaient, ils parvinrent à une grande niche au centre de laquelle s’ouvrait un trou circulaire d’à peu près trente mètres de diamètre.

Burton se planta sur son rebord et regarda vers le bas. Il vit un long puits obscur, barré d’une série de zones lumineuses correspondant sans doute à d’autres niches ou à des pièces. Sa profondeur était difficile à estimer, mais elle se chiffrait certainement en kilomètres. Il s’agenouilla en s’agrippant au rebord pour regarder vers le haut ; le même spectacle s’offrit à lui. Dans cette direction, pourtant, le puits ne pouvait mesurer plus de quinze cents mètres, soit la hauteur à laquelle la tour culminait au-dessus du niveau de la mer.

Gilgamesh commençait à se remettre. Il s’assit par terre, s’étreignit la tête en gémissant. Une minute plus tard, il leva les yeux et demanda ce qui s’était passé. Burton le lui expliqua. Poussant une nouvelle plainte, le Sumérien insista :

— Ce n’est donc pas toi qui m’as frappé, mais la femme ?

— Oui, et je suis prêt à te présenter mes excuses si tu le juges utile ; mais il fallait absolument que je sache la vérité.

— Elle n’a fait ça que pour défendre son homme, et du moment que ce n’est pas toi qui as levé la main sur moi, l’honneur est sauf – à défaut du reste !

— Je suis sûr que tu vas récupérer très rapidement.

Burton s’abstint de mentionner le coup de poing qu’il lui avait flanqué sur le nez. Durant toute sa vie, il s’était fait une foule d’ennemis parce qu’il s’en souciait comme d’une guigne et en tirait même une certaine satisfaction. Mais au cours des vingt années écoulées, il avait compris l’absurdité

d’un tel comportement. C’était Nur qui lui avait dessillé les yeux à cet égard. Non pas directement, mais au travers des conversations que le soufi tenait avec Frigate, son disciple.

— Je pense que X a emprunté un ascenseur quelconque, bien que je ne voie rien qui y ressemble ; pas plus d’ailleurs qu’aucun dispositif d’appel ou de renvoi.

— Peut-être parce que cet ascenseur ne comporte pas de cabine, suggéra Frigate.

Burton le fixa d’un œil rond.

Frigate prit une balle en plastique dans le sac attaché à sa ceinture et la jeta dans le puits. Elle s’arrêta au niveau du sol, comme engluée.

— Tudieu ! Je n’y croyais pas vraiment, mais c’est bien ça !

— Quoi donc ?

— Le puits contient une sorte de champ de forces. Mais… comment s’y prend-on pour aller où l’on veut ? On emploie peut-être un mot de passe pour provoquer le déplacement du champ…

— Excellente déduction, commenta Nur.

— Merci, maître. Seulement, si l’on souhaite descendre alors que quelqu’un désire monter… ? Est-ce que le champ ferait les deux à la fois ?

Si les puits – il devait en exister d’autres – représentaient le seul moyen de passer d’un étage à l’autre, les Terriens étaient pris au piège. L’Ethique n’avait plus qu’à les laisser mourir de faim.

Burton vit rouge. Il s’était senti toute sa vie prisonnier de cages qu’il s’employait à briser, et dont seules les plus massives lui avaient résisté. Et maintenant qu’il était sur le point de percer ce grand mystère, il se retrouvait encagé à nouveau, avec bien peu de chances de s’échapper !

Il posa un pied dans le vide, l’abaissa lentement jusqu’à ce qu’il rencontre une résistance. Celle-ci lui paraissant assez forte pour supporter son poids, il s’aventura entièrement dans le vide. Il était au bord de la panique, ce

que la nouveauté de l’expérience justifiait amplement : il se tenait debout apparemment sur rien, au-dessus d’un gouffre insondable.

Il se courba, ramassa la balle, la lança à Frigate.

— Et maintenant ? dit Nur.

Burton regarda successivement vers le haut et vers le bas.

— Je ne sais pas. On n’a pas uniquement l’impression d’être suspendu dans l’air. Mes mouvements sont très légèrement entravés ; je n’ai pourtant aucune difficulté à respirer.

Sa position lui paraissant toujours aussi inconfortable, il regagna la terre ferme.

— Ce n’est pas comme si l’on reposait sur une surface dure. Celle-ci s’enfonçait imperceptiblement sous mon poids.

Personne ne pipant mot, il finit par décider :

— Bon, autant continuer !

46

Ils arrivèrent à une autre niche surmontée de caractères en bas-relief et abritant un autre puits-ascenseur. Burton le scruta dans les deux sens, espérant y découvrir quelque chose qui leur serait utile. Il était aussi vide que le précédent.

En repartant, Frigate murmura :

— Je me demande si Piscator est toujours en vie ? Si seulement il passait par là…

— Si seulement ! répliqua Burton. On ne vit pas à coups de « si seulement », contrairement à ce que tu fais la plupart du temps !

Frigate parut froissé.

— Si j'ai bien compris, intervint Nur, Piscator était soufi. Ceci explique peut-être pourquoi il a réussi à franchir le couloir d'entrée situé au sommet de la tour. D'après ce qu'on m'a rapporté, je présume qu'on s'y heurte à une espèce de force, analogue à celle d'un champ électromagnétique, qui interdit le passage à quiconque n'a pas atteint un certain niveau éthique.

— Alors ce Piscator devait être bien différent de la plupart des soufis que j'ai rencontrés, en dehors de toi. Ceux que j'ai connus en Egypte étaient des fripouilles.

— Il y a de vrais et de faux soufis, répondit le Maure sans s'émouvoir de l'accent méprisant de Burton. Quoi qu'il en soit, je serais enclin à penser que le *wathan* reflète le développement éthique ou spirituel de son possesseur, et que le champ de répulsion se fonde sur cette indication pour accepter ou refuser de laisser passer quelqu'un.

— Dans ce cas, comment X pourrait-il entrer par là ? Il n’a visiblement pas atteint le niveau éthique de ses congénères !

— Tu n’en sais rien. Si ce qu’il dit des autres Ethiques est exact…

Nur se tut un petit moment, puis reprit :

— Si le couloir ne laisse passer que les êtres exceptionnellement avancés sur le plan moral, X a dû s’aménager une entrée dérobée pour l’éviter. Mais il n’a pu le faire que durant la construction de la tour ; il fallait pour cela qu’il l’ait prévu avant le début des travaux, et donc qu’il sache déjà à cette époque ne pas remplir les conditions requises pour traverser le couloir.

— Pas d’accord ! Les autres étaient en mesure de voir son *wathan.* Dans ces conditions, ils se seraient rendu compte que X avait changé, régressé ou tout ce que tu voudras ; et ils auraient donc su que le renégat, c’était lui.

— Peut-être, avança Frigate, recourait-il à une sorte de « distorseur » qui améliorait l’aspect naturel de son *wathan ;* je veux dire… l’aspect qu’il aurait eu sans cet artifice. Cela lui aurait permis non seulement d’avoir l’air normal aux yeux de ses congénères, mais aussi de tromper le champ de force de l’entrée.

— C’est possible, admit Nur. Mais est-ce que les autres Ethiques n’auraient pas envisagé cette éventualité ?

— Non, s’ils n’avaient jamais vu ni entendu parler de distorseur ; or c’est X qui a pu inventer ce truc.

— Tout en ayant son issue secrète pour quitter la tour à l’insu des autres, ajouta Burton.

— Ceci impliquerait que la tour n’est protégée par aucun radar, objecta Frigate.

— Et alors ? Si elle l’était, le radar aurait détecté les membres de la première et de la deuxième expédition quand ils descendaient la corniche. Il aurait aussi détecté la grotte, encore que ses opérateurs n’auraient vraisemblablement rien vu là d’anormal. Non, aucun radar

ne surveille la mer et les montagnes. Pour quoi faire ? Les Ethiques étaient persuadés que personne ne parviendrait jamais aussi loin.

— Si ce que les Douze du Conseil t'ont dit est vrai, nous possédons tous un *wathan,* releva Nur. Tu as vu les leurs. Ce que je ne comprends pas, dans ce cas, c'est pourquoi ils ont mis si longtemps à te retrouver. La mémoire de l'ordinateur géant dont Spruce a parlé contenait sûrement une photo de ton *wathan ;* ainsi, je suppose, que de tous les autres.

— X s'est peut-être débrouillé pour falsifier l'enregistrement que l'ordinateur en détenait. Ceci expliquerait pourquoi Agneau, cet agent que j'ai tué au Sevieria, trimballait sur lui une photo de ma personne *physique.*

— Je pense, dit Frigate, que les Ethiques disposent de satellites d'observation capables de suivre les *wathans* à la trace, et que s'ils n'ont pas pu repérer le tien, c'était parce que X l'avait rendu méconnaissable.

— Hmmm, fit songeusement Nur. Je me demande si en modifiant le *wathan,* on ne modifierait pas aussi la personnalité de son possesseur…

— Tu te souviens de l'exposé que de Marbot nous a fait de la thèse de Samuel Clemens sur les rapports entre le *wathan* – ou *ka,* ou âme, peu importe le nom qu'on lui donne – et le corps ? Il concluait que le *wathan* est l'essence de l'être en le démontrant par l'absurde. Si le *wathan* n'est *pas* l'essence de l'être, il ne sert à rien de le réunir à une reproduction du corps de son ancien possesseur, parce que le double ainsi obtenu diffère de l'original. Il lui ressemble certes comme deux gouttes d'eau, mais ce n'est pas la *même* personne. Si le *wathan* – ou âme – *est* l'individu, le siège de la conscience au sens philosophique du terme, celle-ci ne procède donc pas du cerveau. Sans le *wathan,* l'organisme humain jouirait de l'intelligence, mais pas de la personnalité ; il ne se saisirait pas comme un « moi ». Le

wathan est au corps ce que le cavalier est au cheval ou le conducteur à l'automobile.

« Non, la comparaison n'est pas bonne. L'ensemble *wathan*-corps tient plutôt du centaure ; de la symbiose. L'élément homme et l'élément cheval sont indépendants ; l'un n'est rien sans l'autre. Il se pourrait que le *wathan* ait besoin d'un corps pour accéder à la conscience. Les Ethiques affirment que lorsqu'il se sépare du corps à la mort de celui-ci, le *wathan* qui n'a pas atteint l'état de grâce erre dans une sorte de quatrième dimension, sans plus avoir conscience non seulement de sa propre existence, mais de quoi que ce soit.

« Et pourtant, selon cette théorie, c'est le corps qui engendre le *wathan.* Comment ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais sans le corps, le *wathan* ne peut pas accéder à l'existence. Il se trouve à l'état embryonnaire dans l'embryon physique, à l'état infantile dans le corps de l'enfant, et devient adulte en même temps que l'organisme.

« Cette maturité comporte toutefois deux stades, dont le dernier serait, disons, une super-wathanité. Si le *wathan* n'atteint pas un certain niveau éthique ou spirituel, il est condamné à errer éternellement, privé de conscience, après la mort du corps.

« Sauf si, comme cela a été le cas pour nous, ce corps fait l'objet d'une reproduction à laquelle le *wathan* vient se rattacher sous l'effet d'on ne sait quelle affinité. S'il ne le faisait pas, le corps reproduit posséderait l'intelligence, mais pas la notion du *moi.* Cette notion, c'est le *wathan* qui la possède et la lui apporte, en ne s'y éveillant lui-même qu'à l'instant du rattachement et par le rattachement.

« En l'absence de *wathan,* l'homme se serait différencié du singe, aurait inventé le langage, la technique et la science, mais n'aurait eu ni plus de sens religieux, ni plus de conscience individuelle qu'une fourmi.

— Un langage ? protesta Frigate. Dans lequel les pronoms « je » et « moi » n'existeraient pas ? Ni les « tu »,

« tien », « vous » et « votre » probablement ? Non, je ne crois vraiment pas que l'homme aurait inventé le langage. Du moins, pas au sens où nous l'entendons. Nous serions seulement des animaux supérieurement intelligents, des machines vivantes dépendant un peu moins de l'instinct que les autres.

— Nous pourrions en débattre une autre fois.

— Ouais, mais qu'est-ce que tu fais des chimpanzés, alors ?

— Ils doivent avoir un *wathan* rudimentaire, avec une notion rudimentaire du *moi.* On n'a d'ailleurs jamais démontré que les singes possédaient un langage, ou une conscience individuelle.

« Cette conscience, le *wathan* ne l'acquiert qu'en se rattachant à un corps. Si le corps est doté d'un cerveau rabougri, le *wathan* est rabougri, et il ne peut donc parvenir qu'à un niveau éthique relativement bas.

— Pas d'accord ! Tu confonds intelligence et sens moral. Nous avons connu, toi et moi, trop de gens très brillants qui ne valaient pas grand-chose sur le plan éthique, et vice-versa, pour croire qu'un quotient intellectuel élevé s'accompagne forcément d'un quotient moral élevé.

— Ouais, mais tu oublies le caractère !

Ils arrivèrent à une nouvelle niche. Burton en inspecta le puits, toujours sans résultat.

Tandis qu'ils se remettaient en route, il reprit son rôle de Socrate.

— Le caractère ? On ne peut pas prétendre qu'il soit parfaitement indépendant. Il est affecté par les événements qui se passent soit à l'extérieur du corps – son environnement extérieur – soit à l'intérieur de celui-ci – son environnement intérieur. Les blessures physiques ou morales, la maladie, une réaction chimique, etc… peuvent modifier le caractère de quelqu'un. Un accident, une maladie peuvent transformer un type *bien* en fou sadique et meurtrier. Dédoublement de la personnalité, débilité ou

monstruosité psychique proviennent de facteurs psychologiques ou chimiques.

« J'ai dans l'idée que le *wathan* est si étroitement solidaire du corps qu'il en reflète l'évolution mentale ; et que celui d'un idiot ou d'un imbécile est lui-même un idiot ou un imbécile.

« C'est pourquoi, si nos suppositions sont exactes, les Ethiques ont ressuscité les arriérés mentaux quelque part ailleurs, en vue de les soumettre au traitement approprié. Leur science leur permet de doter ces minus de cerveaux pleinement développés, et donc de *wathans* pleinement adultes parfaitement capables de choisir entre le bien et le mal.

— Et aussi de se transformer en super-*wathans,* et par là de se fondre en Dieu, compléta Nur. Je t'ai écouté attentivement, Burton ; je suis en désaccord avec toi sur de nombreux points, car ce que tu viens de dire impliquerait, entre autres, que Dieu se moque du sort des âmes qu'il a créées ; sans cela, Il ne les laisserait pas errer sous la forme d'objets inconscients. Or je suis persuadé qu'elles bénéficient toutes de Sa sollicitude.

— Peut-être que Dieu, s'il existe, s'en moque en effet, dit Burton. Rien, absolument rien, ne nous autorise à croire le contraire.

» Mais peu importe. Je soutiens que sans *wathan,* l'homme est privé de libre arbitre, c'est-à-dire de la capacité de choisir entre ce qui est bien ou mal sur le plan moral ; de satisfaire à d'autres exigences que celles du corps, de l'environnement et de l'inclination personnelle ; en somme, de s'élever dans l'air en tirant sur ses lacets de chaussures. Le libre arbitre et la conscience sont l'apanage du *wathan.* Mais je reconnais qu'il lui faut passer par le corps pour exercer ces facultés ; et qu'il subit l'influence du corps, avec lequel il entretient des rapports d'interdépendance.

« J'irai même jusqu'à dire que c'est du corps qu'il tire son caractère, ou du moins ses traits essentiels.

— Ceci ne nous ramène-t-il pas à notre point de départ ? releva Frigate. La ligne de démarcation entre le corps et le *wathan* ne nous apparaît toujours pas clairement. Si c'est du *wathan* que nous tenons le sentiment de notre individualité et notre libre arbitre, celui-ci tire du corps et son caractère, et tout ce qui se rapporte aux systèmes génétique et nerveux. Ces éléments sont des images dont il s'imprègne ; ou des photocopies. De sorte qu'en un sens, le *wathan* n'est qu'une copie, et non l'original.

« Ainsi, quand le corps meurt, sa mort est définitive. En s'en détachant – quelle que soit la signification exacte de cette expression – le *wathan* emporte avec lui le double des pensées, des sentiments, de tout ce qui constituait la personnalité du défunt. Mais il n'est pas *le* défunt.

— Ce que tu viens de démontrer, dans le fond, c'est que l'âme n'existe pas, du moins pas sous la forme qu'on lui prête habituellement, intervint Aphra Behn. Ou que si elle existe, elle est superflue dans la mesure où elle n'a rien à voir avec l'immortalité de l'individu.

Tai-Peng prit la parole pour la première fois depuis que Burton avait engagé le débat.

— Pour moi, j'estime que le *wathan* est tout ce qui importe. C'est le seul élément immortel de l'association, le seul que les Ethiques peuvent conserver. Il doit ne faire qu'un avec ce que les adeptes de la Seconde Chance dénomment le *ka.*

— Alors le *wathan* n'est qu'un unijambiste ! se récria Frigate. Il ne représente qu'une partie de moi, qu'une portion du Frigate qui est mort sur la Terre ! Je ne peux donc ressusciter véritablement que si mon corps original ressuscite aussi !

— C'est la partie de toi que Dieu désire et qu'il absorbera en Lui, dit Nur.

— Tu parles d'une perspective ! Je veux être moi, intégralement moi !

— Tu connaîtras l’extase d’être une fraction du corps divin.

— Et alors ? Je ne serai plus moi !

— Mais sur la Terre, le Frigate adulte n’était plus le Frigate adolescent. A chaque seconde de ton existence, tout ton être changeait comme il change encore. Les atomes dont ton corps se composait quand tu as eu l’âge de huit ans n’étaient plus les mêmes qu’à ta naissance ; ceux dont il se composait à cinquante ans plus les mêmes qu’à quarante. D’autres atomes les avaient remplacés.

» Ton corps se modifiait, et avec lui ton esprit, ton stock de souvenirs, tes convictions, tes attitudes, tes réactions. Tu n’étais jamais le *même.*

« Et quand – si cela t’est accordé un jour – toi, la créature, le créé, tu rejoindras le sein de ton Créateur, tu changeras encore. Pour la dernière fois. Tu appartiendras pour toujours à l’Immuable ; immuable parce qu’il n’a pas besoin de changer, étant parfait.

— Foutaises ! hurla Frigate en serrant convulsivement les poings et le visage cramoisi. Mon essence, la part immuable de mon être, exige de vivre éternellement, tout imparfaite qu’elle soit. Ce qui ne m’empêche pas de m’efforcer d’atteindre à la perfection ; je la sais sans doute inaccessible, mais c’est l’effort qui compte, l’effort qui rend la vie supportable, même dans ses pires moments ! Je veux être moi et durer éternellement ! J’ai beau changer, il y a en moi quelque chose de permanent, une identité invariable, l’âme ou je ne sais quoi, qui refuse la mort, l’exècre, la proclame contre nature ! La mort est une violence à la fois physique et morale ; elle est, dans un sens, inconcevable !

« Si le Créateur a un plan en ce qui nous concerne, pourquoi ne nous en fait-Il pas part ? Nous considère-t-il comme trop bêtes pour le comprendre ? Il devrait nous l’expliquer directement ! Les livres que les prophètes, les visionnaires et les exégètes ont rédigés en se couvrant de Son nom, en prétendant les écrire sous Sa dictée, toutes ces

pseudo-révélations ne sont que des impostures ! Des inepties ! De plus, elles se contredisent ! Dieu fait-Il des déclarations contradictoires ?

— Contradictoires, elles ne le sont qu'en apparence, rétorqua Nur. Quand tu auras appris à raisonner plus clairement, tu t'apercevras que les contradictions ne sont pas ce qu'elles semblent.

— Thèse, antithèse, synthèse ! On ne peut rêver mieux sur le plan de la logique humaine. Mais je maintiens que Dieu n'aurait pas dû nous laisser dans l'ignorance. Il devait nous exposer le Plan. Nous pourrions alors choisir de nous y conformer ou de le rejeter.

— Tu en es encore au tout premier stade de ton développement et tu sembles avoir du mal à t'en dégager. Souviens-toi des chimpanzés. Ils ont eux aussi atteint un certain niveau, mais sans parvenir à le dépasser. Ils ont fait un mauvais choix et…

— Je ne suis pas un singe ! Je suis un homme, un être humain !

— Tu pourrais être beaucoup plus encore.

Ils arrivèrent à une autre niche qui cette fois-ci ne correspondait pas à un puits, mais à un immense porche cintré donnant sur une salle dont les dimensions les frappèrent de stupeur. Elle mesurait au moins huit cents mètres de côté et contenait des milliers de tables portant des appareils dont la destination n'apparaissait pas à première vue.

Des centaines de squelettes gisaient les uns sur le sol, les autres devant les tables ou bureaux ; les crânes, les troncs et les bras de ces squelettes reposaient sur le plateau des meubles, leurs fémurs et leurs bassins sur les chaises qui leur faisaient face, et le reste de leurs jambes au pied des chaises. La mort avait frappé massivement et instantanément.

On n'apercevait nulle part le moindre bout de vêtement, comme si les morts avaient travaillé tout nus.

— Quand ils m’ont interrogé, les membres du Conseil des Douze étaient habillés, dit Burton. Peut-être ne s’étaient-ils vêtus que pour ménager ma pudeur ? Si oui, ils me connaissaient bien mal ! Ou alors, la règle voulait qu’ils ne restent pas à poil quand ils siégeaient !

Certains des appareils placés sur les tables fonctionnaient encore. Le plus proche de Burton était une sphère transparente de la taille d’une tête humaine. Elle ne présentait aucune ouverture apparente, et pourtant de grandes bulles de différentes couleurs s’en dégageaient pour monter jusqu’au plafond, où elles éclataient. A côté d’elle, il y avait un cube, lui aussi transparent, sur lequel des caractères lumineux défilaient à mesure que les bulles s’élevaient dans l’air.

Ils s’avancèrent dans la salle, en s’interrogeant à voix basse sur la nature de ces étranges instruments. Quatre cents mètres plus loin, Frigate s’exclama :

— Regardez ça !

Il désignait du doigt un fauteuil roulant, abandonné dans une large allée aménagée entre les tables. Un tas d’ossements, comprenant un crâne, en encombrait le siège, devant lequel gisaient les os des jambes et des pieds.

47

Le fauteuil, généreusement rembourré, était recouvert d’un tissu moelleux décoré de chevrons alternativement rouge clair et vert clair. Burton le débarrassa de ses ossements avec une désinvolture qui suscita les protestations de Sainte Croomes, puis s’y installa en observant à haute voix que le siège s’ajustait automatiquement à la forme de son corps. Ses deux massifs accoudoirs se terminaient chacun par un grand disque métallique. Il appuya sur le centre noir du disque blanc placé à sa droite ; rien ne se passa.

Mais quand il pesa sur le centre, large comme le bout de son doigt, du disque gauche, une fine tige de métal se déploya.

— Tiens tiens !

Il attira lentement la tige en arrière.

— Une lueur sort de dessous le fauteuil, annonça Nur.

Le siège s’éleva silencieusement de quelques centimètres au-dessus du sol.

— Appuie sur le bord avant du disque droit, conseilla Frigate. C’est peut-être ce qui sert d’accélérateur.

Burton se renfrogna, parce qu’il n’appréciait pas qu’on lui dise ce qu’il avait à faire, mais il n’en suivit pas moins la suggestion. Le fauteuil grimpa très lentement en direction du plafond.

Ignorant les exclamations et plusieurs nouvelles suggestions de ses compagnons, Burton amena la tige de métal bien au centre. Le fauteuil cessa de grimper pour avancer en se maintenant à une altitude constante. Burton

accéléra, puis poussa la tige vers la droite. Le fauteuil vira sur la droite en demeurant absolument horizontal – sans s'incliner vers l'intérieur comme l'aurait fait un avion – et se dirigea vers le mur le plus éloigné. Après être monté jusqu'au plafond et revenu au ras du sol, avoir effectué quelques changements de cap, puis poussé une pointe d'environ quinze kilomètres à l'heure, Burton atterrit.

Il souriait ; ses prunelles noires étincelaient d'ardeur.

— Je crois que nous avons trouvé le véhicule qui nous permettra de gravir le puits !

La démonstration n'avait pas satisfait tout le monde, et notamment Frigate.

— Cet engin peut certainement aller beaucoup plus vite que ça. Qu'est-ce qui se passe si on doit s'arrêter pile ? On n'est pas projeté dans le vide ?

— Je ne vois qu'une façon de s'en assurer, répondit Burton.

Il décolla de quelques centimètres, accéléra, fonça vers le mur distant d'environ huit cents mètres, puis cessa d'appuyer sur le disque droit quand il fut à moins de vingt mètres de l'obstacle. Le fauteuil ralentit immédiatement, mais pas si brutalement que son passager risquât d'être éjecté, et s'arrêta à un mètre du mur.

Quand il revint vers ses compagnons, Burton commenta :

— Il doit être équipé d'un détecteur incorporé. J'ai essayé de lui faire heurter le mur, mais il n'a rien voulu savoir !

— Super ! dit Frigate. On peut tenter de remonter le puits. Mais tu n'as pas peur que l'Ethique soit en train de nous épier ? Et s'il pouvait couper l'alimentation du fauteuil à distance ? On se casserait la gueule ou, au mieux, on resterait bloqué entre deux étages !

— Nous partirons un par un ; chacun attendra pour pénétrer dans le puits que le voyageur précédent en soit sorti. De cette façon, X ne pourra surprendre qu'un seul d'entre nous, et les autres seront sur leurs gardes.

Tout en jugeant Frigate trop timoré, Burton fut contraint de reconnaître que ses observations étaient judicieuses.

— Autre chose, dit celui-ci. Le fauteuil devait être en mouvement quand son occupant est mort. Qu'est-ce qui l'a immobilisé ?

— Le détecteur incorporé, évidemment !

— Très bien. Il ne nous reste plus qu'à dénicher chacun le nôtre et à nous entraîner à son pilotage. Et après, qu'est-ce qu'on fait ? On monte ou on descend ?

— On monte d'abord jusqu'au dernier étage. J'ai l'intuition que le quartier général, le centre nerveux de la tour se trouve là-haut.

— Alors, nous aurions intérêt à descendre ! Pour les prédictions, tu as toujours été du genre Moseilima : c'était à tous les coups le contraire qui se produisait.

Que ce type est donc agaçant ! songea Burton. Il en sait un peu trop long sur mon existence terrestre ; il est au courant de toutes mes erreurs, il connaît tous mes travers !

— Inexact ! J'ai prévu la révolte des Cipayes deux ans à l'avance ; ce n'est pas de ma faute si le Gouvernement britannique ne m'a pas écouté. En l'occurrence, ce n'est pas les Moseilima, mais les Cassandre que j'ai joués.

— Touché !

Quelques minutes plus tard, Gilgamesh amena son fauteuil près de celui de Burton. Il n'avait pas l'air en forme.

— J'ai toujours très mal à la tête, et par moment je vois double.

— Es-tu en état de nous suivre, ou préfères-tu rester ici pour te reposer un peu ?

— Je vous suis, sinon je n'arriverais pas à vous retrouver. Je voulais simplement te prévenir que je ne me sens pas bien.

Alice devait l'avoir frappé plus violemment qu'elle n'en avait l'intention.

Sur ces entrefaites, Tom Turpin appela :

— Hé, j’ai découvert comment on se ravitaillait ici. Viens voir !

Il tripotait depuis quelques instants une grande boîte métallique posée sur l’une des tables ; elle se hérissait d’une multitude de boutons et de cadrans, et un câble noir la reliait à une prise sertie dans le sol.

Turpin en ouvrit le devant, en partie vitré, dévoilant des couverts, des assiettes servies et des verres pleins.

— Ce truc est l’équivalent de nos graals, dit-il, son visage café au lait éclairé par un bon sourire. Je ne sais pas à quoi peuvent bien servir les autres bidules, mais j’ai enfoncé tous les boutons de celui-ci et il a fabriqué ce repas en quelques secondes sous mes yeux.

Il s’empara du contenu de la boîte.

— Terrible ! Hume-moi cette viande ! Et ce pain !

Burton réfléchit que le mieux serait de manger tout de suite. On trouverait sans doute d’autres boîtes semblables ailleurs, mais ce n’était pas une certitude. De plus, ils avaient tous l’estomac creux.

Turpin forma au hasard une nouvelle combinaison. Le menu se composa cette fois-ci d’un mélange de mets français, italiens et arabes. Tous étaient délicieux, bien que certains ne fussent pas assez cuits et que le filet de bosse de chameau parût trop épicé à la plupart des convives. Ils essayèrent d’autres combinaisons encore, avec des résultats parfois surprenants et pas toujours savoureux. Par tâtonnements, Turpin trouva la commande qui déterminait le degré de cuisson, ce qui leur permit d’obtenir des viandes bleues, saignantes, à point ou très faites. A l’exception de Gilgamesh, tous dévorèrent à belles dents, burent un peu d’alcool, puis allumèrent les cigarettes et cigares que la boîte délivrait également. Quant à l’eau, elle ne manquait pas : il y avait des robinets partout.

Le repas expédié, ils se mirent en quête de toilettes et en découvrirent non loin de là, à l’intérieur de gigantesques stalles qu’ils avaient crues abriter des machines. Les

cabinets ne comportaient pas de chasses d’eau ; c’était de simples trous, où l’urine et les excréments se volatilisaient en tombant.

Gilgamesh absorba un peu de pain qu’il vomit aussitôt.

— Je ne peux pas vous accompagner, dit-il, en s’essuyant le menton et en se penchant sur un évier pour se rincer la bouche. Je suis bien trop mal en point pour ça.

Burton se demanda s’il n’en rajoutait pas un peu, et s’il ne s’agissait pas d’un agent, cherchant tout bonnement à leur fausser compagnie.

— Si, tu viens avec nous. Autrement, nous sommes fichus de te perdre. De plus, ces fauteuils sont très confortables.

Il conduisit le groupe près d’un puits. Quand il s’y fut engagé, à bord de son fauteuil, il tendit le pied pour tâter le vide en dessous de lui. Ses orteils ne rencontrèrent pas l’invisible support élastique sur lequel il avait marché l’autre fois. Le champ de forces s’évanouissait-il automatiquement en présence des sièges volants ?

Il tira la tige à lui en effleurant le disque du bout du doigt. Le fauteuil s’éleva, d’abord lentement, puis plus vite quand il accentua sa pression.

Toutes les niches qu’il dépassait desservaient soit des galeries, soit plus rarement des salles encombrées d’une foule d’appareils étranges ; il n’y aperçut cependant aucun squelette avant d’arriver à la hauteur d’un local situé au dixième étage, dans lequel il jeta un coup d’œil. Plus petit que celui dont il était parti, ce local contenait douze grandes tables, portant chacune douze assiettes et douze verres flanqués de crânes et d’ossements. D’autres ossements gisaient sur les chaises et à leurs pieds. Une énorme boîte distributrice de nourriture trônait sur une desserte d’angle.

S’arrêtant de temps à autre, il poursuivit son ascension jusqu’au sommet du puits. Le voyage lui avait pris quinze minutes. A sa droite s’ouvrait une niche donnant accès à un couloir ; à sa gauche, un petit corridor débouchant

rapidement sur une immense galerie d’au moins trente mètres de section. Abandonnant son fauteuil dans le plus grand des deux passages, il se pencha sur le puits et alluma trois fois sa lampe. La réponse lui parvint sous la forme de trois éclats minuscules, mais très brillants.

Nur, qui devait être le premier à le suivre, ne ferait pas de haltes ; il serait donc là dans une douzaine de minutes. Burton n’avait jamais été patient, sauf, et encore bien rarement, en cas de nécessité absolue. Remontant sur son fauteuil, il entreprit de suivre le couloir, dans l’intention de se balader six minutes avant de revenir au puits.

Il passa devant de nombreuses portes ouvertes, toutes de taille imposante, par lesquelles son regard plongea dans des pièces de dimensions variées, les unes renfermant des appareils, les autres servant visiblement de logements. Juste au moment où il s’apprêtait à faire demi-tour, il vit sur sa droite une porte fermée. Atterrissant aussitôt, il descendit du fauteuil pour s’en approcher prudemment, le revolver au poing. Son linteau était orné de treize symboles : douze hélices disposées en cercle autour d’un disque solaire. Elle n’avait pas de poignée ; à la place de celle-ci saillait une main de métal, les doigts à demi repliés comme pour saisir une autre main.

Il prit la main, la fit pivoter ; la porte s’ouvrit.

La pièce se présentait sous l’aspect d’une très vaste sphère semi-transparente, vert pâle, qu’entouraient et recoupaient d’autres bulles de la même couleur. Sur l’une des parois de la sphère centrale, il y avait un ovale d’un vert plus foncé, constituant une sorte de tableau animé. Un renard fantôme y pourchassait un lapin fantôme, sur un fond d’arbres d’où se dégageaient des senteurs de pin et de cornouiller. Douze fauteuils s’alignaient en cercle à la base de la sphère ou bulle principale ; dix encombrés d’ossements, deux vierges de tout occupant, et même du moindre grain de poussière.

Le cœur de Burton battit la chamade. Cette pièce lui rappelait d’effrayants souvenirs. C’était ici qu’il avait repris connaissance après s’être suicidé pour la sept cent soixante-dix-septième fois afin d’échapper aux Ethiques. C’était ici qu’il avait affronté le Conseil des Douze.

Et maintenant, ces êtres qu’il avait considérés presque comme des dieux n’étaient plus que des squelettes disloqués.

Il passa un pied à l’intérieur de la bulle, dont la paroi ne lui opposa qu’une infime résistance. Son corps suivit sans plus de difficulté. Quand le deuxième pied eut rejoint le premier, il se retrouva debout sur apparemment rien, un rien à la consistance souple.

Il rengaina son arme, traversa deux bulles dont les parois se refermèrent derrière lui sans intercepter le léger courant d’air qui lui caressait la nuque, et pénétra dans la « salle du conseil ». Parvenu près des fauteuils à l’aspect immatériel, il s’aperçut qu’il s’était trompé : sur l’un des deux sièges qu’il avait crus vides scintillait une mince lentille convexe. S’en emparant, il reconnut « l’œil » à facettes de Thanabur, l’homme qui lui avait paru présider le Conseil des Douze.

L’objet n’était ni un bijou, ni une prothèse comme il l’avait imaginé alors, mais une sorte de verre de contact. La surface en était comme lubrifiée, sans doute pour éviter qu’il irrite le globe oculaire.

Non sans mal, et avec une ombre de dégoût, il inséra la lentille sous sa paupière gauche.

L’œil correspondant ne distingua plus la pièce qu’à travers une semi-obscurité qui déformait les lignes. Il ferma l’œil droit.

— Oooohhh !

Il rouvrit précipitamment l’œil droit.

Il avait eu l’impression de dériver dans l’espace : une nuit profonde percée par l’éclat d’étoiles lointaines et de gigantesques nébuleuses, où régnait un froid inconcevable qu’il percevait sans en ressentir la morsure. Mais un espace,

aussi, où il n’était pas seul ; sans les voir, il se savait suivi par une multitude d’âmes, des milliards de milliards d’âmes et peut-être plus encore. Puis il avait filé comme une flèche vers un soleil qui, grandissant rapidement, s’était révélé non un astre, mais un immense conglomérat d’âmes brûlant toutes d’un feu qui n’était pas celui de l’enfer, mais de cette extase qu’il n’avait jamais ressentie et que les mystiques avaient en vain essayé de décrire ; en vain, parce qu’elle était indicible.

Bien que l’expérience eût été à la fois bouleversante et effrayante, il éprouvait un besoin irrésistible de retrouver le sentiment d’extase dont elle s’accompagnait. De surcroît, il n’allait pas céder à la peur, lui qui se vantait volontiers de n’avoir jamais eu peur de rien !

Il referma l’œil droit, pour se retrouver aussitôt au même « endroit ». Il traversait de nouveau l’espace à une vitesse bien supérieure à celle de la lumière, cap sur le soleil. Il sentait de nouveau derrière lui les présences innombrables. L’astre grossit, emplit l’horizon, et il apparut bientôt que ses flammes se composaient de milliards de milliards de milliards d’âmes.

Un appel muet lui parvint alors, clameur de bienvenue et de bonheur inexprimable, et il plongea la tête la première dans le soleil, dans le tourbillon d’âmes, et il ne fut plus rien, et tout en même temps. Son moi n’existait plus. Il participait d’un tout qui ne comptait aucune partie, il ne faisait qu’un avec l’extase, avec les autres qui n’étaient pas des autres.

Il poussa un grand cri et ouvrit les yeux. Alice, Nur, Frigate, Croomes, de Marbot, Tai-Peng, Turpin et Aphra Behn le contemplaient fixement depuis l’entrée de la pièce. Flageolant, il retraversa les bulles pour les rejoindre. Son trouble ne l’empêcha pas de remarquer que le Sumérien n’était pas avec eux et qu’Alice pleurait.

— Où est Gilgamesh ? s’enquit-il sans écouter leurs questions.

— Il est mort en cours de route, répondit Alice.

— Nous l’avons laissé dans une pièce, assis sur son fauteuil, dit Nur. Il devait souffrir d’une commotion cérébrale.

— Je l’ai tué ! sanglota Alice.

— C’est bien triste, mais nous n’y sommes pour rien. S’il avait la conscience tranquille, il n’aurait pas dû résister. Peut-être était-ce réellement un agent.

Prenant Alice dans ses bras, il poursuivit :

— Tu n’as rien à te reprocher, Alice. Sans ton intervention, il m’aurait probablement tué.

— Oui, je sais. Ce n’est pas la première personne que je tue, mais les autres fois, c’était des ennemis, des inconnus… tandis que Gilgamesh, j’avais de l’affection pour lui, et maintenant.

Burton se dit que pleurer tout son soûl la soulagerait. Il la laissa donc pour se tourner vers les autres. Nur lui demanda ce qui l’avait retenu dans cette pièce. Il leur parla de la lentille.

— Il y a au moins une heure que tu es ici, observa Frigate.

— Oui, je sais, mais cela ne m’a paru durer qu’une minute.

— Et après coup, comment te sens-tu ? s’inquiéta Nur.

Burton hésita.

— Très secoué, bien sûr, mais aussi… aussi… extraordinairement proche de vous. Jusqu’ici, j’étais particulièrement lié avec certains d’entre vous, mais maintenant… je vous aime tous !

— Hé ben, faut croire qu’il a reçu un sacré choc ! murmura Frigate.

Burton feignit de n’avoir pas entendu.

Nur s’empara de la lentille à multiples facettes, la porta à la hauteur de son œil gauche en fermant le droit.

— Je ne vois rien ; il doit falloir la placer sur la pupille.

— J’ai cru que Thanabur, le chef des Douze, était le seul à utiliser cette lentille ; qu’il s’agissait d’une sorte d’attribut rituel, d’emblème d’autorité, de symbole quelconque. C’était sans doute une erreur. Je suppose que chacun des Douze la portait tour à tour durant les réunions du conseil. Peut-être cela les amenait-il, comme moi, à se sentir très proches des autres, à aimer tous ceux qui se trouvaient dans la salle.

— Sentiment que, dans ce cas, X a parfaitement réussi à maîtriser ! railla Tai-Peng.

— Ce que je ne comprends pas, s’interrogea Burton, c’est pourquoi la lentille m’a plongé en transe, alors qu’elle ne m’avait semblé exercer aucun effet de ce genre sur Thanabur.

— Probablement parce que les Ethiques y étaient accoutumés, dit Nur. L’effet doit s’émousser avec l’habitude.

Il inséra la lentille sous sa paupière gauche et ferma l’œil droit. Son visage se figea aussitôt d’extase, tandis que son corps demeurait comme paralysé. Quand deux minutes se furent écoulées, Burton lui tapa sur l’épaule. Nur sursauta et se mit à pleurer. Mais après avoir recouvré son sang-froid et retiré la lentille, il commenta :

— Ce truc provoque un état semblable à celui que les saints ont tenté de décrire. (Il tendit la lentille à Burton.) Mais ce n’en est qu’un ersatz, obtenu par des moyens artificiels. Cela n’a rien à voir avec l’extase authentique, que seul le progrès spirituel permet d’atteindre.

Quelques-uns de ses compagnons exprimèrent le désir de faire eux aussi l’expérience. Burton s’y opposa.

— Plus tard. Nous allons peut-être regretter amèrement d’avoir perdu tout ce temps. Il faut trouver X avant qu’il ne nous trouve.

48

Ils arrivèrent devant une énorme porte, surmontée des mêmes caractères indéchiffrables. Burton arrêta le convoi de fauteuils et mit pied à terre. Le seul dispositif d'ouverture apparent était un bouton placé sur le mur. Il le pressa ; l'huis se sépara en deux panneaux qui s'enfoncèrent de part et d'autre dans la cloison, révélant un large vestibule clos par deux autres portes monumentales. Burton pressa de nouveau le bouton situé près de celles-ci.

Leur regard plongea dans une salle en forme de dôme d'au moins huit cents mètres de diamètre. Le sol en était formé de terre, d'où jaillissait une herbe courte d'un vert éclatant, et, un peu plus loin, des bouquets d'arbres. Des ruisseaux y serpentaient, engendrés par des cascades hautes de douze à quinze mètres. D'abondants massifs de fleurs les bordaient, d'où émergeaient des rochers plats qui devaient servir de tables à en juger par les couverts qui y traînaient. Le plafond, bleu azur, était traversé de nuages blancs qu'illuminait un faux soleil à son zénith.

Intrigués par ce spectacle, ils pénétrèrent dans la salle. Des squelettes humains s'y étalaient un peu partout, les plus proches entourant l'un des rochers. On apercevait aussi des ossements d'oiseaux, de cerfs et d'autres animaux rappelant le chien, le chat et le raton laveur.

— Ils devaient venir ici pour retrouver le contact avec la nature, dit Frigate. Il faut d'ailleurs admettre que l'imitation est plutôt réussie.

Les Terriens présumaient que, pour se débarrasser des habitants de la tour, X avait diffusé par radio le signal qui

actionnait les petites boules noires greffées sur leur cerveau et libérait un poison dans leur organisme. Mais de quoi les animaux étaient-ils morts ?

De faim !

Ils repartirent, pour découvrir une autre curiosité à moins de quinze cents mètres de là ; la plus étonnante et la plus impressionnante qu'ils eussent rencontrée jusqu'ici. Une paroi transparente et inclinée vers l'extérieur leur laissa entrevoir, sur leur gauche, un puits brobdingnanesque d'où se dégageait une lueur éblouissante aux reflets mouvants. Ils abandonnèrent leurs fauteuils pour regarder dans le puits et se récrièrent d'admiration.

Ils dominaient de cent cinquante mètres une fournaise ardente, faite de formes multicolores étroitement emmêlées qui semblaient parfois se traverser mutuellement, parfois se fondre entre elles.

Mettant une main en visière, Burton observa attentivement le phénomène. Au bout d'un instant, il réussit à cerner fugitivement le contour des choses qui tourbillonnaient, plongeaient, remontaient, zigzaguaient en un ballet incessant.

Les yeux brûlants, il détourna la tête.

— Ce sont des *wathans,* comme ceux que j'ai vus au-dessus des têtes des douze Ethiques. La paroi doit être faite d'une matière qui nous les rend visibles.

Nur lui tendit une paire de lunettes noires.

— Tiens. J'ai trouvé ça tout près d'ici, sur une étagère.

Tous mirent des lunettes et se penchèrent longuement sur le gigantesque puits. Burton distinguait mieux maintenant les formes aux couleurs changeantes qui ne cessaient de se dilater et de se contracter, les tentacules hexagonaux qui s'en détachaient, battaient l'air, ondulaient, puis se rétractaient.

Il se renversa sur la cloison de verre pour regarder vers le haut ; à une trentaine de mètres au-dessus de sa tête, un plafond de métal gris interceptait la vive lumière produite

par les *wathans.* Se retournant, il essaya de voir ce qu'il y avait de l'autre côté ; en vain. Il scruta alors le fond du puits. Loin, très loin plus bas, il crut apercevoir une surface grise solide. Etait-ce un effet de son imagination ? Une illusion engendrée par le grouillement des formes lumineuses ? Il lui sembla que cette surface grise palpitait.

Il recula d'un pas, retira ses lunettes, se frotta les yeux.

— Je ne sais pas ce que cela signifie, mais nous ne pouvons pas nous attarder plus longtemps ici.

Ils dépassèrent un certain nombre de niches abritant des puits-ascenseurs qui se terminaient à leur étage. Mais quatre cents mètres plus loin, ils en découvrirent un qui se prolongeait vers le haut.

— Il mène peut-être à l'étage où se trouve le couloir d'entrée.

Comme précédemment, ils s'engagèrent dans le puits un par un, chacun attendant pour ce faire que le précédent fût parvenu à bon port.

La niche supérieure desservait encore une galerie. Treize portes la bordaient, donnant toutes sur de vastes appartements somptueusement meublés. Dans l'un d'eux, il y avait une table sculptée dans une sorte d'acajou brillant, sur laquelle reposait une sphère transparente contenant trois figurines de la taille d'une poupée.

— On dirait Monat et deux de ses congénères, observa Burton.

— Ça doit être quelque chose comme des photographies en relief, dit Frigate.

— Je n'en suis pas très sûre, intervint Alice, mais elles me semblent avoir un air de famille. Je suppose évidemment que ces gens-là se ressemblent tous pour qui les connaît mal, mais pourtant…

— Les deux autres sont peut-être les parents de Monat, suggéra Sainte Croomes, qui n'avait pas prononcé une seule parole depuis bien longtemps. Ses traits contractés trahissaient néanmoins la lutte douloureuse qu'elle livrait

pour accepter la réalité. Rien ne correspondait ici à ce qu'elle attendait ; nul chœur angélique ne les avait accueillis, ni Dieu resplendissant de gloire sur Son trône, avec moman Croomes assise à Sa droite.

Les appartements offraient largement de quoi exciter leur curiosité, mais Burton les pressa de repartir.

A quelque soixante mètres de là, ils trouvèrent la première niche qu'ils aient encore vue dans le mur de droite. Burton mit pied à terre pour l'inspecter. Le puits correspondant commençait au niveau du plancher et se terminait à une quinzaine de mètres plus haut seulement. Des lambeaux de brouillard le traversaient en trombe, pour ressortir par des évents perçant la paroi opposée.

— Je pense qu'il conduit à une coupole extérieure, dit-il en retirant sa tête de la niche ; celle dans laquelle Piscator a été le seul à pouvoir pénétrer.

Le Japonais était un homme intelligent et courageux. Il avait probablement, comme lui-même, découvert la présence du champ de forces invisible dans le puits, calculé que ce champ supporterait son poids, et l'avait utilisé pour descendre jusqu'ici. Mais comment s'y était-il pris s'il ne connaissait pas le mot code ou le truc, quel qu'il fût, qui permettait de le commander ?

Ce puits, évidemment, ne ressemblait pas aux autres ; il était très court et n'allait que dans une direction pour qui se trouvait à son sommet. Des détecteurs activaient peut-être le champ dès lors que quelqu'un entrait dans l'ascenseur ; déterminaient qu'il s'agissait d'une personne seule et que si elle s'installait dans la « cabine », c'était forcément dans l'intention de gagner l'étage inférieur. Le recours à un code ne s'imposait que pour la montée ; à moins que le bas du puits ne fût équipé du même dispositif, jouant cette fois dans le sens inverse.

Où Piscator se trouvait-il présentement ?

Burton pénétra dans le puits pour vérifier son hypothèse. Trois secondes plus tard, il se sentit emporté lentement vers

le haut. Au terme du trajet, il prit pied dans un corridor métallique de faible longueur qui s’achevait par un coude, donnant certainement sur le couloir d’entrée de la coupole.

Des flots de brouillards déferlaient dans le corridor, mais l’éclairage était assez puissant pour les percer.

Dès que Burton entreprit d’avancer vers la sortie, il se heurta à une légère résistance qui s’accrut à mesure qu’il progressait.

Quand il fut à bout de souffle et incapable de franchir un centimètre de plus, il revint sur ses pas. Rien ne s’opposa à son retour. Regagnant l’étage inférieur, il rendit brièvement compte aux autres de son expérience.

— Le champ fonctionne dans les deux sens, conclut-il.

— D’après le rapport du *Parseval,* il n’y aurait qu’une seule entrée, dit Nur. Et pourtant… il faut bien qu’il existe un orifice quelconque pour le passage des vaisseaux aériens ! Les passagers du dirigeable n’ont vu aucun engin de ce type au sommet de la tour. Mais cela vient peut-être tout simplement de ce que ces appareils étaient invisibles… Quoi qu’il en soit, si un tel passage existe, il est forcément équipé d’un « champ éthique », autrement n’importe qui pourrait entrer par là. X y compris. Il devait certainement quitter la tour de temps à autre par la voie des airs pour accomplir des missions officielles.

— Tu oublies qu’il utilisait peut-être un distorseur de *wathan.* Cela lui aurait permis de franchir aussi le couloir de la coupole.

— Non, je ne l’oublie pas. Mais voici où je veux en venir : si nous parvenions à découvrir le hangar aux aéronefs, puis le mode de pilotage de ceux-ci, nous serions en mesure de partir d’ici à notre guise.

— Je parierais que ces vaisseaux sont plus faciles à piloter qu’un avion, intervint Frigate.

— Moi aussi.

— Dis, il me vient une idée, poursuivit Frigate en arborant un sourire candide. Piscator était soufi, et il est

entré sans difficulté. Tu es soufi toi aussi, et très avancé sur le plan éthique. Si tu essayais de sortir et de revenir par le couloir de la coupole ?

Le Maure lui retourna son sourire.

— Tu veux vérifier si j'ai accompli autant de progrès que je le devrais, n'est-ce pas ? Et que se passerait-il si je ne pouvais pas sortir ? Ou si, étant sorti, je ne parvenais plus à rentrer ? Non, Peter ; ce serait une perte de temps et une manifestation d'orgueil. Tu le sais bien, pourquoi donc m'y pousses-tu ? Pour me taquiner ! Tu as une fâcheuse tendance à oublier le respect qu'un disciple doit à son maître !

Remontant sur leurs fauteuils, ils suivirent lentement la galerie qui s'incurvait. Burton commençait à se dire que pour instructive, et même fertile en surprises étonnantes que fût leur exploration, elle n'était guère fructueuse ; ce n'était pas ainsi qu'ils allaient débusquer X.

Mais que pouvaient-ils faire d'autre ? Il n'y avait pas de panneaux indicateurs sur les murs, ou du moins aucun qui leur fût intelligible. La tactique adoptée se révélait décevante, mais ils n'allaient tout de même pas attendre tranquillement quelque part que X daigne se montrer ; s'il se manifestait, ce serait à coup sûr muni d'une arme en face de laquelle ils seraient sans défense.

Enfin, ils avaient au moins trouvé les appartements des Douze, celui de Monat et l'entrée de la coupole, ce qui n'était pas si mal. On pouvait espérer que la pièce où X effectuait ses expériences, ou le centre de commande qu'il utilisait, étaient situés à proximité de son appartement.

Ils passèrent sans s'arrêter devant une porte fermée. Il y en avait probablement des milliers dans un bâtiment aussi vaste, et les ouvrir toutes aurait exigé trop de temps.

Mais une dizaine de mètres plus loin, Burton leva la main pour arrêter le convoi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Alice.

— Une intuition soudaine, un pressentiment, répondit-il en atterrissant. Je vérifie en vitesse ce qu’ils valent.

Il appuya sur le bouton placé près de la porte qui glissa silencieusement dans le mur, révélant une espèce d’antre de sorcier meublé de tables surchargées d’appareils les plus divers et de nombreux classeurs muraux. On y apercevait un seul squelette ; celui d’un homme qui avait été manifestement surpris par une violente explosion alors qu’il passait devant l’un des classeurs ou y farfouillait. La déflagration avait désintégré le sommet du meuble, comme en témoignaient ses montants tordus vers l’extérieur, les débris d’on ne savait quelle matière semblable à du verre qui jonchaient le sol, et les éclats de métal mêlés aux ossements du squelette qui gisait à cinq ou six mètres du classeur éventré, couché sur une flaque de sang séché.

Tout près de lui, et visiblement projeté à terre par le souffle de l’explosion, un curieux objet en forme d’étoile émettait ce qui ressemblait à des vagues de chaleur multicolores.

Un siège volant vide était posé au milieu de la pièce, juste en face de Burton qui le voyait de flanc ; des taches de sang fraîches en maculaient l’accoudoir.

Immédiatement après le fauteuil, des armoires métalliques et des consoles s’alignaient sur le pourtour d’une grande plateforme circulaire qui tournait sur un cylindre d’environ soixante centimètres de haut. Une estrade fixe en occupait le centre ; un homme y était assis dans un siège translucide, devant une console munie d’un tableau de commande légèrement incliné et plusieurs écrans allumés. Les yeux fixés sur le plus grand des oscilloscopes, l’homme procédait à un réglage ; il se présentait de profil à Burton.

Celui-ci posa un doigt sur ses lèvres, fit signe à ses compagnons de mettre pied à terre ; puis il dégaina son revolver, en invitant du geste les autres à l’imiter.

L’homme assis dans la pièce avait de longs cheveux roux, la peau très blanche, et celle de ses paupières que Burton apercevait n’était pas bridée. S’il n’avait pas été aussi gras, le Terrien ne l’aurait jamais reconnu ; mais on ne pouvait pas maigrir en un si court laps de temps.

Burton s’avança lentement dans la pièce, son revolver au poing, suivi par ses compagnons déployés en éventail.

Lorsqu’ils arrivèrent à une quinzaine de mètres de lui, l’homme les vit. Il se dressa d’un bond, grimaça, se rassit. Sa main plongea dans un renfoncement dissimulé sous la console et en ressortit armée d’un étrange objet, dont la forme rappelait celle d’un pistolet ; son canon, d’environ trente centimètres de long sur sept ou huit de diamètre, se terminait par une sphère de la taille d’une grosse pomme.

Burton chargea en hurlant :

— Loga !

49

L’Ethique se leva de nouveau et cria :

— Halte, ou je tire !

Les assaillants n’obéissant pas, il visa le long du canon et à travers la sphère transparente, dont un mince faisceau pourpre jaillit sans le moindre bruit. Une volute de fumée monta du plancher métallique, dans lequel le rayon traça un petit sillon en arc de cercle.

Burton et ses amis s’immobilisèrent. Un joujou capable de faire fondre ce métal avait de quoi impressionner les plus hardis.

— Je pourrais tous vous couper en deux d’une seule rafale, dit Loga. Je n’y tiens pas. Il y a déjà eu bien trop de violence comme ça, et j’en ai la nausée. Mais je n’hésiterai pas à vous abattre si vous m’y obligez. Et maintenant… retournez-vous tous à la fois et jetez vos armes le plus loin possible en direction de la porte !

— Tu as neuf revolvers braqués sur toi, rétorqua Burton. Tu réussiras peut-être à toucher un ou deux d’entre nous, mais les autres te transformeront en passoire !

L’Ethique sourit sombrement.

— La solution est apparemment sans issue, n’est-ce pas ? (Il marqua un temps d’arrêt.) Mais elle ne l’est pas, croyez-moi !

— Non elle ne l’est pas, suppôt de Satan, créature de l’enfer ! glapit Sainte Croomes.

Son revolver tonna. L’arme de Loga cracha son rayon pourpre en même temps que les huit autres revolvers tiraient.

Loga tomba à la renverse. Burton se rua en avant, bondit sur la plate-forme tournante, la traversa, sauta sur l'estrade fixe, mit en joue l'Ethique prostré. Les autres ne tardèrent pas à se rassembler autour de lui.

Tandis que Turpin et Tai-Peng relevaient le blessé qui saignait abondamment et avait déjà le teint cireux, Burton s'empara du lance-rayons. Loga fut assis sans ménagement dans son fauteuil. Il porta une main à son biceps droit pour obturer une blessure d'où le sang s'écoulait à gros bouillons.

— Il a eu Croomes ! dit Alice en tendant le doigt.

Burton jeta un coup d'œil sur le corps mutilé de la Noire et s'en détourna aussitôt.

Loga regarda autour de lui comme s'il n'arrivait pas à croire ce qui s'était produit, puis déclara :

— Vous trouverez trois boîtes dans le dernier tiroir en haut et à droite de la console. Donnez-les-moi, et je serai totalement guéri dans quelques minutes.

— Tu n'essayes pas de nous rouler ? demanda Burton.

— Non, je le jure ! Je suis las de toutes ces ruses et de tous ces meurtres. Je n'avais pas l'intention de vous faire du mal ; je voulais simplement vous désarmer pour pouvoir m'expliquer sans avoir rien à redouter de votre part. Votre race est si portée à la violence.

— Ça te va bien de dire ça !

— Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait de gaieté de cœur !

— Nous non plus, affirma Burton, non sans s'interroger sur la part de vérité que contenait cette déclaration.

Alice apporta trois boîtes d'argent serties d'émeraudes. Burton les ouvrit précautionneusement et en inspecta le contenu. Comme l'Ethique l'avait indiqué, elles renfermaient chacune une fiole, deux pleines de liquide, la troisième d'une pâte rose.

— Qu'est-ce qui me prouve qu'elles ne vont pas libérer un gaz quelconque ? Ou que ce truc-là n'est pas du poison ?

— Ne crains rien, dit Nur. Il n'a pas la moindre envie de mourir pour l'instant.

— Exact, confirma Loga. Une catastrophe épouvantable risque de se produire bientôt, et je suis le seul qui soit en mesure de l'éviter. J'aurais d'ailleurs peut-être besoin de votre aide.

— Tu aurais pu l'avoir en permanence, si tu nous avais dit la vérité depuis le début.

— J'avais mes raisons pour vous la cacher ; d'excellentes raisons. Et par la suite les événements ont pris un tour que je n'avais pas prévu.

Pressant l'une des fioles, il recueillit un jet de liquide au creux de sa main. Après en avoir frictionné la blessure en grimaçant de douleur, il but une gorgée de la seconde fiole. De la troisième, il tira une substance visqueuse qu'il appliqua sur la plaie.

— Le premier liquide était destiné à stériliser la blessure, dit-il ; le second à dissiper l'effet de choc et à me rendre des forces. La pommade cicatrisera la plaie en très peu de temps ; trois jours au plus.

— Où t'avons-nous atteint la première fois ?

— A la cuisse gauche ; les autres lésions n'étaient que des égratignures.

Une minute plus tard, son visage avait perdu son teint cireux pour reprendre une couleur normale. Il demanda de l'eau, que Frigate alla lui chercher. Burton alluma une cigarette. Les questions se bousculaient sur ses lèvres ; laquelle allait-il poser en premier ?

Mais il y avait un certain nombre de choses à faire avant de cuisiner Loga. Il le tint sous la menace de son revolver tandis que ses compagnons allaient chercher leurs fauteuils, Frigate accomplissant un aller et retour supplémentaire pour lui apporter le sien. Ils les amenèrent de l'autre côté de la plate-forme, pour ne pas avoir le cadavre de Croomes sous les yeux. L'Ethique fut autorisé à se transporter avec son siège maculé de sang jusqu'à un endroit qu'on lui désigna, et les Terriens s'installèrent en demi-cercle en face de lui.

— Je crois que boire un bon coup ne ferait de mal à personne, dit Burton.

Loga lui expliqua comment se servir d'une boîte-graal pour obtenir les boissons désirées. Lui-même se commanda un vin de couleur dorée que les autres n'avaient jamais trouvé dans leur graal. Burton l'imita ; à la fois délicat et capiteux, ce vin ne ressemblait à rien de ce qu'il avait bu jusqu'ici. Sans qu'il sût pourquoi, il lui vint à l'esprit l'image d'une mer vert sombre refluant lentement, survolée par de gigantesques oiseaux blancs au bec écarlate.

Il s'assit, l'arme de Loga sur les genoux. Sa première question porta sur son mode d'emploi. L'Ethique lui en désigna le cran de sûreté et la gâchette, dont il avait déjà deviné l'emplacement et le fonctionnement.

— Bon. Il me semble que le mieux est de commencer par le commencement. Mais quel est-il, ce commencement ?

— Excuse-moi de t'interrompre, dit Nur, mais il y a un point qui demande à être éclairci sans délai. Ah Qaaq… Loga… tu disposes certainement d'une chambre de résurrection privée dans la tour ?

— Oui. (L'Ethique hésita). Elle n'était pas réservée à mon seul usage. Tringu l'utilisait lui aussi. C'était mon meilleur ami ; nous avions été élevés ensemble sur la Planète-Jardin. C'était la seule personne en qui je pouvais avoir entièrement confiance.

— C'est lui qui se faisait appeler Stern et qui a tenté d'assassiner Firebrass avant que le *Parseval* n'appareille à destination de la tour ?

— Oui, sans y parvenir comme vous le savez. C'est pourquoi, quand j'ai vu que Firebrass allait rejoindre la tour avant moi… et Siggen aussi… j'ai été obligé de les tuer tous les deux. Siggen n'avait pas dit à Firebrass qui j'étais. Elle m'avait cru lorsque je lui avais déclaré accepter de renoncer à mes plans et m'en remettre à la clémence des Douze ; mais seulement après que nous aurions regagné la tour et ressuscité les membres du Conseil. Elle n'aurait jamais

marché si je ne lui avais pas menti, et notamment raconté que j’avais introduit dans le système de communication avec l’ordinateur un blocage que j’étais le seul en mesure de faire sauter. Elle m’avait promis de ne rien révéler à Firebrass avant que nous soyons dans la tour, mais elle a pris des dispositions pour y arriver avant moi, en sa compagnie. Elle voulait vérifier l’exactitude de mes dires. J’ai eu peur aussi qu’elle ne change d’avis et ne dévoile tout à Firebrass quand ils sont partis pour la tour à bord du même hélicoptère. Alors… j’ai fait exploser la bombe que j’avais placée à tout hasard dans cet appareil…

— Qui était Siggen ? s’enquit Alice.

— Mon épouse. La femme qui se faisait passer pour Anna Obrenova, l’officier aérostier russe, répondit Loga sans retenir ses larmes.

— Je vois. Il me paraît évident que tes congénères ont découvert et débranché ton résurrecteur privé, sans quoi tu n’aurais eu qu’à te suicider pour être transféré dans la tour. L’as-tu remis en service ?

— Oui. En fait, j’en avais même deux. Mais ils les avaient trouvés et débranchés tous les deux.

— En somme, si nous t’avions tué il y a un instant, tu nous aurais échappé. Pourquoi ne nous as-tu pas laissés faire ? Ou ne t’es-tu pas suicidé ?

— Parce que, comme je viens de vous le dire, je suis las de toute cette violence ; parce que j’aurai peut-être besoin de vous ; parce que enfin j’ai une dette envers vous.

Il observa une pause.

« Il y a longtemps déjà, j’avais introduit un blocage dans le système général de résurrection ; commandé par un signal qui provoquerait en même temps la mort de tous les Ethiques et agents présents dans la tour, les salles souterraines et le pourtour de la mer, tandis que Tringu et moi resterions desservis par des circuits indépendants. L’un d’eux aboutissait dans la pièce située au bas de la tour. Mais Sharmum, la femme qui remplaçait Monat et Thanabur en

leur absence, m’a prévenu qu’on avait découvert mes deux chambres secrètes et qu’il ne servirait à rien de me suicider : je ne reviendrais pas à la vie pour continuer mon œuvre malfaisante. Malfaisant, moi !

— J’ai du mal à te suivre, dit Burton. Reprends donc les choses à partir du tout début.

— D’accord, mais je serai obligé d’être aussi bref que possible. Au fait, où est Gilgamesh ?

Burton le mit au courant de la mort du Sumérien.

— Je suis vraiment désolé, s’exclama Loga ; puis après un instant de réflexion : « comme son mythique alter ego, il n’aura pas percé le secret de l’immortalité ».

Il se leva en précisant :

— Je veux simplement observer les écrans. Je ne m’approcherai pas d’eux.

Ils le tinrent en joue tandis qu’il s’avançait en claudiquant jusqu’au bord de la plate-forme tournante. Précaution inutile, songea Burton ; s’il n’avait pas menti, il pouvait leur fausser compagnie à tout instant, en les obligeant à le tuer.

Loga regagna son siège où il se carra confortablement.

— Il y a sûrement une solution, mais je ne vois pas laquelle. Il nous reste en tout cas encore un peu de temps. Donc…

Il commença par le commencement.

— Alors que l’univers était encore dans sa prime jeunesse, et après que l’explosion du globe d’énergie-matière original eut formé les premières planètes habitables, l’évolution a entraîné sur l’une d’elles l’apparition d’une race d’êtres différents de ceux qui peuplaient les autres.

« Cette différence n’était pas d’ordre physique. Tous les êtres conscients possédaient des corps de bipèdes ou de centaures, des mains, une vision stéréoscopique, etc. Ils étaient intelligents, mais dépourvus du sentiment de leur individualité, de la notion du « moi ».

— Nous avons longuement débattu de cette question, dit Frigate. Mais…

— Veuillez m’interrompre le moins possible. Je n’exprime que la vérité en affirmant que tous les êtres intelligents, d’un bout à l’autre de l’univers, n’avaient pas la notion du « moi ». Je sais qu’il vous est difficile de le croire. Vous avez du mal à concevoir la chose. Pourtant, c’était comme ça et ça l’est toujours – avec aujourd’hui un certain nombre d’exceptions.

« Au début de leur histoire, les êtres que j’ai dits différents des autres ne l’étaient pas sur ce point. Mais ils pratiquaient la science, même s’ils ne l’abordaient pas de la même façon que des gens dotés d’une conscience individuelle.

« Les concepts de religion, de dieux ou de Dieu unique leur étaient aussi complètement étrangers. Ces concepts n’apparaissent qu’à un stade avancé de la découverte du « moi ».

« Heureusement pour ces êtres, que leurs successeurs ont baptisés Les Premiers, l’un de leurs savants a provoqué accidentellement la formation d’un *wathan* au cours d’une expérience.

« C’était le premier indice qu’ils rencontraient de l’existence d’une forme d’énergie extra-physique. J’emploie le terme extraphysique pour éviter toute confusion avec para-physique, qui s’applique aux forces entrant en jeu dans la télépathie, la télékinésie et autres phénomènes extra-sensoriels, dont la réalité paraît indiscutable mais dont le contrôle et l’observation sont en général malaisés.

Burton s’abstint de signaler que c’était lui qui, sur la Terre, avait forgé le sigle anglais E.S.P. pour désigner ce qu’il appelait alors *perception extra-sensitive.*

« Le *wathan* est peut-être l’une des formes que revêtent ces forces, mais dans ce cas, c’est la seule que l’on puisse maîtriser. Le savant anonyme qui avait fortuitement fabriqué un *wathan* ignorait de quoi il s’agissait. Mais il, ou

elle, poursuivit ses expériences et engendra d'autres *wathans.* Je dis « engendra » parce que l'équipement qu'il utilisait à cette fin faisait appel à l'énergie extra-physique, formait les wathans à partir de ou les extrayait du champ qui partage le même espace que la matière, mais sans qu'il y ait habituellement interaction entre eux.

« Les premiers *wathans* se sont probablement attachés aux organismes vivants qui se trouvaient dans leur voisinage immédiat.

— A n'importe quel organisme vivant ? murmura Nur.

— Oui, à n'importe lequel : insecte, arbre, échinoderme, etc. Après des millions d'années d'expérimentation, nous ne savons toujours pas pourquoi la vie attire le *wathan.* L'une des innombrables explications avancées est que la vie elle-même serait une forme d'énergie extra-physique ; ou plutôt une interface.

« Les conséquences de ce rattachement ne sont pas apparues tout de suite. Le *wathan* est la source et l'agent de la conscience individuelle ; mais il ne peut l'enfanter que par l'intermédiaire d'un être vivant, et d'un être vivant possédant un système nerveux extrêmement perfectionné qui plus est.

« Il faut également que le rattachement à une entité humaine ait lieu à l'instant même de la fécondation, de l'union du spermatozoïde et de l'ovule. Ne me demandez pas pourquoi : c'est ainsi. Il semblerait qu'il se produise ensuite une sorte de « durcissement » au sein de l'entité humaine, une résistance à l'interaction.

« La machine a débité des milliards de *wathans* au fil des expériences. Des millions d'entre eux se sont rattachés à des zygotes d'êtres intelligents. Et pour la première fois dans l'histoire de l'univers, à notre connaissance en tout cas, des bébés sont nés dotés d'une conscience individuelle. Ces enfants ont grandi sans que les représentants des générations précédentes fussent en mesure de saisir ce qu'ils présentaient d'unique et de révolutionnaire. Jeunes et

adultes « auto-conscients » ont toujours du mal à se comprendre, mais jamais l'incommunicabilité n'a été aussi absolue.

« Les hommes de l'ancien type se sont éteints progressivement. Ce n'est qu'un quart de siècle environ après la formation accidentelle du premier des *wathans* qu'on a établi le lien entre leur apparition et celle de la conscience individuelle, et perçu du même coup la nécessité de poursuivre leur production.

« Des siècles ont passé. L'ère du vol spatial s'est ouverte grâce à l'invention de la fusée, suivie quelques centaines d'années plus tard par celle d'un nouveau mode de propulsion. Puis la découverte d'une technique permettant de circuler en marge de la matière, et d'atteindre ainsi des vitesses impensables jusque-là, a rendu possible le voyage intergalactique. Mais même alors, il fallait encore sept jours terrestres pour parcourir une année-lumière.

— Le passage à travers une autre dimension, ce vieux serpent de mer de la science-fiction, s'est donc avéré possible ? demanda Frigate.

— Non. Mais nous n'avons pas le temps d'entrer dans les détails.

« Les Premiers songèrent alors qu'il était de leur devoir éthique d'apporter à toutes les autres races intelligentes l'immortalité et la conscience individuelle qu'ils avaient obtenues par le biais des *wathans.* Ils organisèrent de nombreuses expéditions à cet effet. Quand ils découvraient une planète dont les habitants possédaient des cerveaux présentant les qualités requises, ils enterraient dans son sol des génératrices de *wathans,* en prenant soin de les enfouir assez profondément pour que les indigènes ne risquent pas de les exhumer.

— Mais pourquoi les cacher ? s'étonna Nur. Il était blême ; les révélations de Loga semblaient le bouleverser.

— Pourquoi ils dissimulaient les génératrices au lieu de les remettre tout bonnement à la première génération auto-

consciente ? Tu devrais le savoir ! Réfléchis un peu à la manière dont tes congénères se comportent habituellement. On en aurait fait un mauvais usage ; on se serait battu pour se les approprier et exploiter ignoblement son prochain. Non, on ne peut confier de telles machines qu'à des gens ayant déjà un certain niveau éthique !

Burton ne demanda pas pourquoi Les Premiers n'avaient pas installé sur chaque planète des garnisons chargées de veiller à ce que les génératrices demeurent la propriété de tous. Avec leurs connaissances scientifiques et techniques, ils auraient été en mesure d'accélérer grandement le progrès des indigènes. Mais ce genre d'intervention leur paraissait probablement condamnable. En outre, ils ne devaient pas être assez nombreux pour administrer toutes les planètes qu'ils découvraient.

Le visage de ses compagnons reflétait le terrible conflit qui les agitait. De tous, c'était Frigate qui semblait le moins affecté, et Nur le plus douloureusement touché, lui qui avait pourtant fait preuve jusqu'ici d'une telle faculté d'adaptation, d'une telle invulnérabilité aux chocs psychologiques. Il ne parvenait pas à admettre l'idée que les *wathans,* autrement dit les âmes, fussent synthétiques. Enfin, pas exactement ; mais produits en tout cas à l'aide de machines par des créatures de type humain, et non alloués à chacun par Allah. Or le Maure avait cru en l'origine divine de l'âme beaucoup plus profondément que d'autres dont la foi, bien que réelle, n'était pas aussi ferme que la sienne.

Loga dut s'en rendre compte, car il dit :

— On ne peut affirmer qu'il existe un Créateur, à moins d'en accepter pour preuve la création elle-même, c'est-à-dire cet univers. Les Premiers l'ont fait, et nous aussi. Mais rien, absolument rien, n'indique que Cela porte le moindre intérêt à Ses créatures. Cela…

— Cela ? s'étonnèrent d'une seule voix Alice et de Marbot.

— Oui, Cela. Autant que nous le sachions, le Créateur n’a pas de sexe. Dans la langue des congénères de Monat, c’est toujours par ce pronom neutre qu’on Le désigne.

— Ce sont eux que vous appelez Les Premiers ? s’enquit Tai-Peng.

— Non, il y a très longtemps que Les Premiers sont *passés de l’autre côté.* Leur héritage a été reçu et retransmis par cinq autres races successives avant de parvenir aux congénères de Monat. Ceux-ci ont à leur tour remis le flambeau à d’autres avant de passer eux aussi de l’autre côté – à l’exception de Monat lui-même et de dix mille des siens.

» Quelques théologiens soutiennent que le Créateur n’a rien fait personnellement pour doter Ses créatures intelligentes du *wathan ;* que le Plan divin leur abandonne totalement le soin d’assurer leur salut. Mais c’est illogique, puisque les *wathans* sont apparus à la suite d’un événement purement fortuit, et que des milliards de gens sont morts auparavant sans avoir la moindre chance d’accéder à la conscience individuelle et à l’immortalité ; et que des milliards, voir des trillions d’autres sont morts et mourront à tout jamais avant que nous, les Ethiques, puissions les munir de *wathans.* Il semble donc que le Créateur n’éprouve aussi qu’indifférence pour notre conscience et notre immortalité.

» Il revient cependant aux êtres intelligents, où qu’ils vivent, d’accomplir ce que les croyants imaginaient jadis relever des prérogatives divines.

50

Burton accusa le coup, bien qu'il fût sans doute mieux préparé que tous les autres, Frigate excepté, à l'encaisser. Il avait toujours porté un vif intérêt aux religions et étudié de manière approfondie plusieurs d'entre elles, orientales surtout. Il s'était converti au catholicisme, non seulement parce que celui-ci le fascinait, mais aussi pour que son épouse, Isabel, lui fiche la paix. Il avait été initié aux mystères du soufisme, avait mérité le cordon rouge de brahmane, appartenu aux sectes sikh et parsi, et tenté de convaincre le perspicace Brigham Young qu'il désirait se faire mormon. Bien qu'il se fût comporté en converti sincère, et qu'il eût été parfois surpris par l'intensité d'une émotion au départ artificielle, aucune de ces expériences n'avait réellement entamé son scepticisme congénital.

Très jeune déjà, il avait refusé l'enseignement de l'Eglise anglicane, à la grande fureur de ses parents. Mais ni les vociférations, ni même les raclées paternelles n'avaient eu raison de son obstination. Elles n'avaient fait que l'habituer à garder pour lui ses opinions et ses questions, jusqu'au jour où il avait été assez grand pour que son père n'ose plus s'en prendre à lui ni verbalement, ni physiquement.

L'image traditionnelle de l'âme et de son Donateur s'était néanmoins imprégnée subrepticement en lui. S'il n'y croyait pas vraiment, il n'avait pas non plus envisagé d'explication de rechange, et ce n'était que très récemment qu'il en avait entendu proposer une.

Comme ce poison de Frigate le lui avait lancé plus d'une fois à la figure alors qu'il le rembarrait, il avait l'esprit vaste,

mais peu profond. L’extrapolation logique de la notion d’âme à laquelle l’Américain et les autres s’étaient livrés devant lui l’avait cependant impressionné, et même convaincu.

L’exposé de Loga lui causait donc un choc, sans aller toutefois jusqu’à bouleverser son univers mental, attendu que bouleversé, il l’était déjà. Aussi était-il avec Frigate celui du groupe qui avait le moins de mal à accepter cette histoire extraordinaire.

L’Ethique poursuivit son récit.

— Ce sont les congénères de Monat qui ont installé les génératrices de *wathans* sur la Terre, cent mille ans environ avant le début de l’ère chrétienne.

— Et tous les hommes qui ont vécu auparavant ? gémit Frigate. Ils sont perdus ? Définitivement ?

— On a versé suffisamment de larmes sur leur sort. Tu ne peux rien faire pour eux ; te tourmenter à leur sujet relève donc du pur masochisme. Comme vous disiez sur la Terre : c’est moche, mais c’est comme ça. Aussi brutal que cela paraisse, c’est la seule attitude à adopter si tu ne veux pas te torturer inutilement. Que certains soient sauvés vaut mieux que pas du tout !

« Les génératrices et les récupérateurs de *wathans* furent enterrés si profondément que la température ambiante était assez élevée pour fondre du ferronickel.

— Récupérateurs ? murmura Aphra Behn.

— Oui. Il y en a un à l’intérieur de la tour, dans un grand puits. Vous ne l’avez pas vu en venant ici ?

— Si, dit Burton.

— C’est à ça que se rapporte le terrible événement, le problème pressant dont je vous parlerais pour finir.

« A partir de l’installation des machines, les *wathans* se sont attachés, ou incorporés aux zygotes humains. Quand un zygote, un embryon ou un individu de n’importe quel âge mourait, son *wathan* était attiré et retenu *prisonnier* par le récupérateur enfoui dans le sol.

— Ainsi, ce que prêche l’Eglise de la Seconde Chance n’est pas entièrement exact ? releva Burton.

— Non. C’est moi qui ai rendu visite à La Viro, et je ne lui ai révélé que ce que nous estimions nécessaire. Je ne lui ai pas dévoilé plus de la moitié de la vérité et je lui ai menti sur certains points. C’était légitime, car vous, les habitants de la vallée, n’étiez pas prêts à affronter toute la réalité.

— Discutable !

— En effet. Qu’est-ce qui ne l’est pas ? Mais j’ai dit à Gillot que le *wathan* devait se hisser à un certain niveau éthique pour être sauvé ; ce n’était pas un mensonge.

« Les ancêtres de Monat provenaient d’une planète ou d’une étoile qui n’était ni Tau du Ceti, ni Arcturus. Ils avaient découvert une planète dépourvue de toute vie intelligente, dont ils avaient fait le Monde-Jardin.

« Au bout de quelque dix mille ans, ils ont commencé à ressusciter les enfants morts sur la Terre.

— Y compris les produits des avortements, des fausses couches, etc. ? demanda Burton.

— Oui. On les amenait à terme. J’emploie l’imparfait, mais l’opération se poursuit encore. Quand j’ai quitté le Jardin, tous les gosses de moins de cinq ans morts avant 1925 – approximativement – avaient été ressuscités.

« Le *Projet jardin d’enfants* a démarré au cours du Xe siècle avant Jésus-Christ. Le *Projet monde du Fleuve* vers la fin du XVIIe siècle de l’ère chrétienne.

— Et en quel siècle sommes-nous aujourd’hui, selon la chronologie terrestre ? s’enquit Frigate.

— Quand je suis parti du Jardin pour venir ici c’était, voyons… pour être précis… en 2009 après J.-C. Le voyage a duré cent soixante années terrestres ; l’aménagement de cette planète, cinquante. La résurrection générale a eu lieu vingt-sept ans plus tard, soit… en 2246. Si je ne me trompe pas, nous sommes donc aujourd’hui en l’an de grâce 2307.

— Grand Dieu ! s’exclama Alice. Mais quel âge as-tu donc ?

— La question n’a vraiment rien à voir avec ce qui nous préoccupe ! Mais si tu tiens à le savoir, je suis né au XIIe siècle avant J.-C., dans cette ville que vous appelez Troie. J’étais le petit-fils du roi qu’Homère désigne sous le nom de Priam. J’allais sur mes cinq ans quand les envahisseurs achéens et danaens ont pris, mis à sac et incendié la ville, en massacrant presque tous ses habitants. J’étais sans doute voué à l’esclavage si je n’avais pas cherché à défendre ma mère. J’ai planté la pointe d’une lance dans la cuisse d’un guerrier et je l’ai tellement embêté qu’il a fini par me trucider avec son glaive de bronze.

Loga frissonna.

« Ça m’aura au moins évité d’assister au viol de ma mère et de mes sœurs, ou au dépeçage de mon père et de mes frères.

« Monat a élevé plusieurs générations d’enfants terriens, avec l’aide de ses congénères. Après quoi, un grand nombre de ceux-ci sont partis vers d’autres planètes. Monat et quelques-uns des siens sont restés pour encadrer les humains ayant grandi au Jardin et qui, devenus adultes, se chargeaient à leur tour d’élever les générations suivantes. Monat a cependant quitté le Jardin pour venir se mêler aux humains ressuscités sur le Monde du Fleuve.

« Nous le dénommions parfois l’*Opérateur,* parce que c’était lui qui dirigeait l’ensemble du projet et plus particulièrement l’exploitation du bio-ordinateur.

— L’ordinateur vivant auquel Spruce a fait allusion ? dit Burton. La calculatrice protéinique géante ?

— Oui.

— Mais Spruce nous a menti sur d’autres points. Il nous a déclaré être né au LIIe siècle après Jésus-Christ, et il a prétendu que vous utilisiez une espèce de chronoscope pour effectuer l’enregistrement des corps des défunts.

— Nous devions tous raconter la même fable au cas où nous serions pris et contraints de parler. Nous pouvions bien entendu nous suicider, mais seulement en dernier recours. De toute façon, Monat était avec vous quand vous avez interrogé Spruce, et il l'a guidé en lui posant les questions pour lesquelles nous avions des réponses toutes prêtes.

— C'est bien ce que nous pensions.

— Comment procédez-vous à l'enregistrement des morts ? demanda Nur.

— Le *wathan* renferme tout ce que le corps renferme, ou du moins toutes les données correspondantes, y compris bien entendu celles se rapportant au contenu du cerveau. C'est à partir de ces informations que l'on reproduit l'organisme disparu.

— Mais… mais… bredouilla Frigate, dans ce cas le double, le ressuscité, n'est pas le *même* individu que son modèle ; ce n'est qu'une copie.

— Non. Le *wathan* constitue la source et le siège de la conscience individuelle. Ce n'est donc pas une copie. Quand il se sépare de l'organisme décédé, il emporte l'essence du défunt avec lui. Tout en demeurant lui-même inconscient la plupart du temps. Il semblerait que dans certaines conditions, et pendant une durée limitée, le *wathan* puisse rester conscient après sa séparation d'avec le corps, mais les preuves dont nous disposons sont insuffisantes pour permettre de l'affirmer. Il n'est pas exclu qu'un *wathan* venant de retrouver un corps soit victime d'hallucinations.

« Quoi qu'il en soit, le *wathan* fournit toutes les données nécessaires à la fabrication d'un nouveau corps, puis s'attache à la réplique qui en est faite.

Burton se demanda combien de fois certains membres du groupe devraient entendre cette explication avant de l'admettre sans réticences.

— Quand as-tu décidé de te désolidariser du projet ? s'enquit Nur.

Loga tiqua.

— J’y viendrai tout à l’heure.

« Nous avons remodelé la planète pour lui donner la forme d’une vallée fluviale serpentant sur des millions de kilomètres, et construit en même temps la tour et les salles souterraines. C’est dans ces dernières que les corps des Terriens décédés ont été reproduits ; on en a profité pour corriger leurs défauts physiques et leur rendre jeunesse et santé. La taille des nabots, par exemple, a été portée à une dimension normale, tandis que les pygmées conservaient leur stature originelle. Les *wathans* ont été rattachés aux corps au cours de l’opération, mais ceux-ci n’ont pas accédé à la conscience pour autant, car on maintenait leurs cerveaux en léthargie. Les *wathans* n’en ont pas moins enregistré les modifications effectuées. On a ensuite détruit les organismes remis à neuf pour les reproduire de nouveau le jour de la résurrection générale, mais sur les rives du Fleuve cette fois-ci.

— Est-ce par accident que je me suis réveillé prématurément dans la chambre de résurrection ? demanda Burton.

— Pas du tout ! C’est sur mon intervention. Tu faisais partie de ceux que j’avais choisis pour m’aider à exécuter mon plan – si jamais leur aide s’avérait nécessaire. J’ai provoqué ton réveil pour que l’une au moins de mes recrues ait une vague idée du traitement que l’on faisait subir aux Terriens ; et dans l’intention aussi de te motiver. Connaissant ton immense curiosité, je savais que tu remuerais ciel et terre pour élucider le mystère.

— Oui, mais quand tu nous as rendu visite, tu nous as menti, releva Nur. Tu nous as dit n’avoir recruté que douze personnes. Or la suite des événements a démontré que nous étions certainement beaucoup plus nombreux que ça.

— D’abord, je ne suis pas le seul à vous avoir rendu visite. Tringu me remplaçait parfois. Il partageait entièrement mon hostilité envers certains aspects du projet. C’était la seule personne en qui je pouvais avoir confiance.

Siggen elle-même m’aurait trahi si je lui avais confié ce que j’étais en train de faire.

« Ensuite, il m’était impossible de limiter à douze le nombre de mes recrues ; cela aurait pratiquement réduit à néant leurs chances de parvenir jusqu’à la tour si je venais à avoir besoin d’elles pour réaliser mes projets. C’est donc, en réalité, cent vingt-quatre Terriens que j’ai enrôlés. Je vous ai menti à ce propos pour induire les autres Ethiques en erreur au cas où ils s’empareraient de vous.

« C’est pour la même raison que je ne vous ai pas tout révélé et que je vous ai trompés sur un certain nombre de points. Cela me garantissait que si on vous capturait et qu’on lisait vos souvenirs, on n’y trouverait pas l’exposé complet de mon plan. Vous fourniriez de surcroît des indications contradictoires.

« C’est pourquoi enfin, lorsque je me suis présenté à lui sous l’identité d’Ulysse, j’ai dit à Samuel Clemens que le renégat dont j’avais reçu la visite affirmait être une femme.

« Je n’ai réveillé qu’un seul d’entre vous dans la chambre de résurrection parce que cela pouvait passer pour un accident, alors que je craignais d’exciter la méfiance des autres Ethiques en allant au-delà. Mais cet unique réveil était encore de trop. Bien qu’il n’ait pu obtenir la preuve que quelqu’un avait tripatouillé le système de résurrection, Monat s’est du coup intéressé de près à Burton et a décidé de le surveiller étroitement pour voir si d’autres « accidents » ne lui survenaient pas.

« J’ai été très inquiet quand il a déclaré vouloir ressusciter près de ce Terrien et vivre quelque temps dans son entourage. Il désirait aussi observer directement le comportement des « lazares », et il lui fallait inventer une histoire crédible pour justifier sa présence parmi eux. Il allait donc faire d’une pierre deux coups.

« Je n’en ai pas avisé Burton, de crainte que cela n’affecte son attitude à l’égard de Monat et ne l’incite à se

comporter bizarrement ; ou, pis encore, à essayer de régler l'affaire à sa façon.

— Je n'y aurais pas manqué, admit Burton.

— Vous voyez !

— Pardonne-moi de t'interrompre, dit Nur, mais sais-tu ce qu'est devenu Piscator, le Japonais ?

Loga tiqua de nouveau. Il désigna le classeur éventré et le squelette voisin.

— Voici tout ce qui reste de Piscator. (Il déglutit.) Je ne croyais pas qu'aucun habitant de la vallée arriverait jamais jusqu'au sommet de la tour. Selon mes calculs, la chose était certes possible, mais fort improbable. Je savais les Parolandais en mesure de construire un aéronef, mais en admettant qu'ils réussissent à se poser là-haut, comment pénétreraient-ils dans la coupole ? Seul quelqu'un de très avancé sur le plan éthique pourrait en franchir le couloir d'entrée. Le risque était infime ; il existait néanmoins : le *Parseval* et Piscator en ont administré la preuve.

« Alors, pour m'assurer, ou tenter de m'assurer que si une personne comme Piscator s'introduisait ici, elle n'y commettrait rien d'irréparable, j'ai dissimulé des bombes dans les classeurs muraux, ainsi que dans ceux placés sur la plate-forme tournante. Et pas seulement dans cette pièce. J'ai piégé également une autre salle de commande qui se trouve de l'autre côté des appartements. Les bombes ressemblaient à d'inoffensives consoles. D'où que l'intrus arrive, il passerait devant l'une des deux salles et y entrerait, poussé par la curiosité que susciterait la vue des squelettes et des écrans toujours en activité. J'avais pris soin de munir les bombes de détecteurs qui neutraliseraient leur dispositif de mise à feu si le cerveau du visiteur contenait la petite boule noire que nous utilisons pour nous suicider.

— Piscator ne figurait pas au nombre de tes recrues ? s'enquit Nur.

— Non.

— Si j’avais été à bord du dirigeable et que j’aie pénétré ici, j’aurais été tué moi aussi.

Burton se demanda pourquoi Loga n’avait pas caché de bombes dans l’entrée secrète aménagée au pied de la tour ; puis il saisit que s’il l’avait fait, et s’il y était arrivé avec eux comme cela avait été effectivement le cas, l’explosion ne l’aurait pas épargné. Il songea ensuite à la salle de commande à la porte grande ouverte devant laquelle ils étaient passés avant de parvenir aux appartements.

— As-tu désamorcé les bombes maintenant ?

— Dans cette pièce-ci, oui.

Loga poursuivit son récit. Il s’était confectionné un distorseur de *wathan* qui lui permettait d’entrer dans la tour, et aussi de tromper les satellites espions. Et il s’était arrangé pour que l’ordinateur ne signale pas au Conseil des Douze les décès et les résurrections de Burton.

— C’est grâce à ça que tu as pu te suicider aussi souvent sans te faire prendre par les autres Ethiques. Mais Monat a ordonné, par le canal d’un agent, de passer au peigne fin l’endroit où l’on confectionnait ton double pré-résurrectionnel afin de guérir les lésions qui entraînaient ta mort. En suivant les circuits, on est remonté jusqu’au blocage que j’avais mis en place, et c’est comme cela qu’on t’a coincé lors de ton dernier suicide.

Prêts à tout pour découvrir l’identité du renégat, les membres du Conseil avaient accepté de se soumettre au lecteur de souvenirs. Loga l’avait prévu et réglé l’ordinateur de manière à fausser la représentation graphique de ses séquences mémorielles.

— Je n’aurais pas pu la déformer d’un bout à l’autre, vous vous en doutez bien ; la vérification ne portait que sur les périodes où nous nous étions absentés de la tour. La préparation de ce camouflage n’en a pas moins été longue et ardue, mais enfin, le subterfuge a réussi.

« Le moment que je redoutais le plus en espérant qu’il ne viendrait jamais est arrivé. J’avais pris toutes les

dispositions nécessaires, mais j’aurais donné cher pour ne pas avoir à les mettre en œuvre. C’est avec déchirement que je m’y suis résigné. Monat a demandé qu’on vienne bientôt le récupérer à la faveur de la nuit. Il comptait t’embarquer avec lui, Burton, pour qu’on analyse toute ton existence depuis le début de ton séjour sur ce monde. Je crois qu’il soupçonnait le renégat, c’est-à-dire moi-même, de s’être débrouillé pour que le souvenir de ton interrogatoire par les Douze ne s’efface pas de ta mémoire. De surcroît, le climat de violence qui régnait dans la vallée lui était de plus en plus insupportable ; il avait besoin de changer d’air.

51

Loga venait d’exécuter une mission officielle et regagnait la tour à bord de son vaisseau personnel quand on avait trouvé ses deux résurrecteurs clandestins. Les spécialistes avaient découvert au même moment de nouvelles preuves des tripatouillages auxquels il s’était livré avec l’ordinateur.

Monat, Thanabur et Siggen séjournaient alors dans la vallée. Les autres Conseillers les avaient envoyé prévenir et chercher. Mais ils avaient fait une bévue. Au lieu d’attendre l’arrivée de Loga pour le confondre, ils lui avaient adressé un message l’avisant qu’il serait arrêté dès son retour.

— Il m’a fallu une demi-heure pour me résoudre à accomplir ce que j’avais prévu depuis longtemps et que je savais inévitable. Mais j’espérais être dans la tour quand cet instant viendrait.

« J’ai émis en direction de la tour et de ses environs un signal correspondant au code qui actionnait les petites boules noires greffées sur nos cerveaux. On avait en effet commis l’erreur d’adopter un code unique.

« Mais j’ai moi aussi commis une erreur, en n’émettant pas le signal en direction de la vallée. J’y ai songé, mais j’ai voulu limiter au strict nécessaire le nombre des victimes. Et je me suis dit aussi que les Ethiques présents dans la vallée seraient privés de tout moyen d’action. Ils ne pourraient pas regagner la tour par la voie des airs, car mon signal avait également paralysé les vaisseaux aériens. Il ne leur restait donc qu’une solution, bien aléatoire : remonter en bateau jusqu’à la source du Fleuve, puis tenter de franchir les montagnes à pied. Même s’ils y parvenaient, cela me

laisserait largement le temps de mettre mes projets à exécution.

— Et si les vaisseaux aériens s’étaient abattus dans la vallée ? s’inquiéta Nur.

— Impossible. Ils se seraient entièrement consumés avant de toucher le sol. J’avais d’ailleurs veillé à ce que ceux qui étaient stationnés sur les montagnes brûlent aussi.

— Comment les pilotes s’y prenaient-ils pour quitter et rejoindre les appareils qu’ils laissaient au sommet des montagnes ?

— Les vaisseaux étaient télécommandables. Ils larguaient leur pilote au pied des collines à la faveur d’un orage ou d’une forte pluie, puis regagnaient les cimes. Le pilote enterrait la commande à distance s’il restait dans le coin, ou la trimballait dans son graal s’il s’éloignait ; elle ne se distinguait en rien des tasses que l’on trouve à l’intérieur de tous les graals.

« Plus rien ne paraissait s’opposer à mon retour dans la tour. Mais j’avais sous-estimé l’astuce de Monat ; dans la mesure où c’est bien lui, comme je le présume, qui a organisé la parade. Il a probablement fourni à l’ordinateur un exposé détaillé de tout ce qui s’était passé, et obtenu en échange un jeu complet de prévisions. L’ordinateur ne m’a pas trahi : mon blocage le lui interdisait. Mais il a exécuté tous les calculs que Monat lui demandait. Encore que celui-ci ait été fort capable d’imaginer ça tout seul…

Loga demeura si longtemps silencieux que Burton ne put s’empêcher de le relancer.

— D’imaginer quoi ?

— De faire placer un coupe-circuit sur mon vaisseau personnel. Quand j’ai diffusé le signal, tous les Ethiques et les agents qui se trouvaient à l’intérieur ou à proximité de la tour sont morts sur-le-champ, tous les autres vaisseaux que le mien ont brûlé en vol, et le mécanisme général de résurrection s’est arrêté ; il ne devait se remettre en marche qu’à réception d’un nouveau signal de ma part.

« Mais je me suis soudain aperçu que je n’étais plus maître de mon propre appareil, qu’il n’obéissait plus qu’au pilote automatique. Quoi que je puisse faire, il se dirigeait droit vers le sommet des montagnes. Simultanément, une voix enregistrée m’a ordonné d’attendre qu’on vienne me chercher là-haut.

» La voix de Monat !

» Ce coupe-circuit, il fallait qu’il l’eût fait installer avant de partir te tenir compagnie dans la vallée, Burton. Et il devait en avoir fait équiper tous les vaisseaux ; si ses soupçons ne s’étaient portés que sur moi, il m’aurait soumis à un examen exhaustif.

» Ce qu’il n’avait pas imaginé, c’est qu’il ne resterait aucun vaisseau ni aucun pilote pour venir me récupérer. Cela signifiait que j’étais condamné à mourir de faim au sommet de la montagne si je ne parvenais pas à repérer et à débrancher le coupe-circuit.

» Bien que, selon ses plans, un appareil dût décoller immédiatement de la tour pour rejoindre celui du traître, il avait prévu cette éventualité ; quelques minutes avant l’atterrissage, sa voix enregistrée m’apprit que le coupe-circuit et le moteur de mon vaisseau grilleraient dès que nous toucherions le sol.

» J’ai hurlé, tempêté et entrevu en un éclair ce qui allait se produire. Je mourrais. Il me serait donc impossible d’envoyer des messages bidon à la Planète-Jardin. Dans cent soixante ans, les habitants de celle-ci attendraient en vain le vaisseau automatique qui devait leur apporter notre dernier rapport d’activité. Au bout d’un délai raisonnable, ils enverraient une mission d’enquête qui arriverait à la tour plus de trois cent vingt ans après la date fixée pour l’envoi de notre rapport. Dans un sens, j’avais gagné. Sans avoir jamais osé le déclarer, je désirais que le *Projet résurrection* se prolonge bien au-delà des cent vingt années qui lui étaient allouées. Mes collègues estimaient que c’était là un délai suffisant pour éliminer les humains qui seraient à

jamais incapables de passer de l’autre côté, faute de pouvoir se hisser au niveau voulu. Le projet allait maintenant se prolonger bien plus longtemps que prévu, et cela permettrait peut-être à tous mes proches, père, mère, frères, sœurs, oncles, tantes, cousins et cousines d’échapper à la damnation.

— Quoi ? s’exclama Burton.

Loga avait les joues ruisselantes de larmes. C’est d’une voix étranglée qu’il poursuivit.

» Il nous était strictement interdit de rechercher les membres de notre famille ressuscités dans la vallée. C’était là une règle établie par les congénères de Monat. A les en croire, l’expérience avait démontré que si des Ethiques découvraient des êtres chers parmi les lazares, ils ne pouvaient pas tolérer de les voir se fourvoyer. Ils étaient tentés d’intervenir, de leur révéler prématurément la nature de l’épreuve. Au cours d’un projet précédent, une femme avait enfermé ses parents dans un coin des salles souterraines pour essayer, en quelque sorte, de forcer leur maturation éthique.

» Cette règle, on me l’avait inculquée sur le Monde-Jardin, alors que j’avais vingt ans ; elle m’avait paru excellente alors. Mais, par la suite, je n’ai plus supporté d’être séparé des miens ; je n’ai plus supporté la pensée atroce qu’ils ne réussiraient peut-être pas à passer de l’autre côté. J’ai donc dressé mes plans longtemps avant de quitter le Jardin. Sans être certain d’avoir le courage de les mettre à exécution. Mais j’ai recherché mes parents à l’aide de l’ordinateur – ce qui m’a pris beaucoup de temps, croyez-moi – et je suis allé les voir dans la vallée. Déguisé, cela va de soi ; ils n’avaient pas la moindre chance de me reconnaître. Je m’étais arrangé pour qu’ils ressuscitent tous au même endroit, et aussi pour savoir ce qu’ils devenaient s’ils se déplaçaient ou étaient tués.

« Je suis doté d’une mémoire quasi photographique. Bien qu’étant mort sur la Terre un peu avant l’âge de cinq ans, je

me souvenais parfaitement d’eux.

« Leur cacher qui j’étais m’a été très pénible ; mais il le fallait. Je suis devenu leur ami, et j’ai même feint d’étudier leur langue. Tout cela sous le couvert de mes activités officielles, bien entendu.

« Sur le Monde-Jardin, j’ai chéri ma mère adoptive ; mais j’aimais encore plus ma mère naturelle bien qu’elle ne fût pas, et de très loin, aussi avancée que l’autre sur le plan spirituel.

« Au cours des dernières années, j’ai veillé à ce que mes parents s’initient à la doctrine de l’Eglise de la Seconde Chance. Bien qu’ils se soient tous convertis, il leur restait encore un long chemin à parcourir pour parvenir au stade que je pouvais espérer les voir atteindre.

« Mais j’étais persuadé, et je le suis encore, qu’ils y parviendraient si on leur en laissait le temps.

— Tu étais sur le point d’atterrir sur la montagne, rappela doucement Burton.

— Oui, mais ce que je viens de vous dire au sujet de mes parents est de la plus haute importance. Il faut aussi que vous compreniez que ma sollicitude angoissée ne se limitait pas à ma seule famille ; elle s’adressait aussi à tous les autres, à ces milliards d’êtres voués à la perdition. Je ne pouvais même pas en faire part à mes congénères ; à l’exception de Tringu, bien sûr, et encore ai-je attendu, pour m’en ouvrir à lui, d’être absolument sûr de son amitié. Révéler quoi que ce fût de mes sentiments aux autres m’exposait à être immédiatement soupçonné dès qu’ils sauraient qu’un renégat se dissimulait parmi eux.

« Plutôt que de me suicider, j’ai pris la seule mesure qui pouvait empêcher le vaisseau de se poser à l’endroit programmé : j’ai coupé le moteur. Si Monat avait imaginé que quelqu’un pourrait en venir à cette extrémité, il n’aurait pas manqué de rendre la chose impossible. Mais cette idée ne l’a pas effleuré. Et pour cause : le coupable ne saurait-il

pas que s’il se suicidait, il se réveillerait à l’intérieur de la tour ?

« Le vaisseau s’est abattu aussitôt pour heurter le flanc de la montagne, tout près de la crête. Il ne volait pas vite et je portais une combinaison antichoc ; de plus, il était fait de ce métal gris que vous savez pratiquement indestructible : l’impact ne l’a même pas rayé.

« J’aurais néanmoins été tué si je n’avais pas recouru à une manœuvre désespérée. Au bout de trente mètres de chute, j’ai remis le moteur en route et le vaisseau a repris son vol vers le haut ; j’ai de nouveau coupé le moteur, pour le relancer quinze mètres plus bas, et ainsi de suite.

« Grâce à cette approche géométrico-acrobatique, je suis descendu presque jusqu’au sol. J’avais ouvert un panneau ; quand j’ai jugé être à une hauteur convenable, j’ai sauté dans le vide, mon graal à la main. Giflé par la pluie, aveuglé par les éclairs et assourdi par le tonnerre, j’ai heurté violemment un obstacle et me suis évanoui.

« Quand je suis revenu à moi, j’étais suspendu à plat ventre en travers d’une branche d’arbre à fer ; il faisait jour, et j’apercevais mon graal au pied de l’arbre, trente mètres plus bas. En sus de profondes estafilades et de multiples meurtrissures, je souffrais de contusions internes et d’une fracture de la jambe ; j’ai cependant réussi à regagner le sol.

« Le reste, je vous l’ai déjà dit, ou bien vous l’avez deviné par vous-mêmes.

— Non, nous ne savons encore pas tout, répliqua Burton. Nous n’avons pas la moindre idée de ce qu’est le terrible problème auquel tu as fait allusion il y a un instant. Celui dont tu devais nous parler pour finir.

— Et nous ignorons ce que passer de l’autre côté signifie au juste, ajouta Nur.

— Passer de l’autre côté ? A la mort d’une personne très avancée sur le plan éthique, son *wathan* disparaît. Nos instruments n’en retrouvent aucune trace. Si l’on fabrique

un nouveau double de l’organisme décédé, il ne vient pas s’y rattacher.

— Que faites-vous d’un corps sans *wathan ?*

— L’expérience n’a été effectuée qu’une seule fois, et on a laissé l’organisme vivre jusqu’à sa mort naturelle. Ce sont les prédécesseurs de Monat et des siens qui se sont livrés à cette expérience ; on ne l’a jamais renouvelée avec des humains.

« L’hypothèse retenue est que, bien qu’il paraisse se désintéresser de Ses créatures, le Créateur accueille en Son sein les *wathans* disparus. N’est-ce pas la seule explication plausible ?

— J’en vois une autre, rétorqua Frigate. L’univers extra-physique pourrait posséder la faculté d’attirer le *wathan* lorsque celui-ci atteint un certain stade de développement. Pourquoi ? Je n’en sais rien, mais on peut imaginer qu’il s’établirait alors entre eux une sorte d’attraction magnétique…

— Oui, cette thèse a eu ses partisans. Mais nous préférons croire à une intervention du Créateur ; tout en reconnaissant d’ailleurs qu’il peut recourir pour cela à des moyens purement physiques ou extra-physiques, et non surnaturels.

— Ce qui revient à dire que vous faites appel à la foi et non à la science pour expliquer la disparition des *wathans,* releva Burton.

— En effet. Mais quand on en arrive aux questions essentielles, le fini et l’infini, le temps et l’éternité, la cause première, il n’y a pas d’autre solution que de faire appel à la foi.

— Ce qui a induit en erreur des milliards d’êtres et provoqué d’immenses souffrances ! protesta Frigate.

— Peut-être, mais pas dans le cas qui nous intéresse !

— Bon, et si nous revenions à ce qui se passe sur ce monde ? s’impatienta Tai-Peng.

— J’ai recruté des lazares parce qu’il n’était pas totalement exclu que les choses tournent comme elles l’ont effectivement fait. J’avais soumis à l’ordinateur tous les scénarios qui me venaient à l’esprit en lui demandant d’en calculer la probabilité. L’ordinateur est malheureusement incapable de déterminer quelles seront les pensées et les choix définitifs d’un être intelligent, à moins de posséder *toutes* les données du problème, ce qui est impossible ; et encore ne parviendrait-il pas même alors à le déterminer avec une exactitude absolue. C’est ainsi que Monat et les autres n’ont pas réagi comme j’étais en droit de m’y attendre ; vous non plus ; et que mes initiatives ont pris Monat de court. Le fonctionnement du cerveau humain, du cerveau de l’être intelligent, demeure un profond mystère.

— Puisse-t-il toujours le rester ! s’écria Burton.

— Tu n’as aucune inquiétude à avoir sur ce point ! C’est pourquoi il est impossible de prévoir l’évolution que va suivre un *wathan.* Celui-ci atteindra un stade relativement élevé, qu’il ne dépassera jamais ; celui-là, qui stagnait à un niveau assez médiocre, rattrapera d’un seul coup son retard et se hissera presque du jour au lendemain très loin au-dessus du premier, comme si la théorie de la discontinuité s’appliquait sur le plan éthique ; tel autre enfin régressera.

— Comme toi ? insinua Burton.

— Non ! C’est ce que Siggen a prétendu quand nous vivions ensemble au Parolando. En réalité, aucun de ceux qui travaillent au projet ne me vient à la cheville, éthiquement parlant. N’est-il pas plus éthique d’accorder à chacun le temps dont il a besoin pour son épanouissement ? Bien sûr que si ! Je défie quiconque de soutenir le contraire !

— Il est cinglé, murmura Alice.

Burton ne partageait pas entièrement cet avis. Ce que Loga avait dit paraissait raisonnable ; la manière dont il s’y prenait pour assurer la réussite de ses plans l’était moins. Pourtant, s’il leur adressait régulièrement de faux rapports, les Ethiques du Monde-Jardin n’enverraient pas de mission

d’enquête. Il gagnerait peut-être un millier d’années, soit un laps de temps suffisant pour que tous les lazares atteignent le niveau désiré.

Son pessimisme foncier lui souffla que cela restait à voir.

Et lui-même, quels progrès avait-il accomplis ?

Désirait-il vraiment accéder à un état caractérisé par la disparition de ce qui constituait l’essentiel de sa personne ?

Pourquoi pas ? Ce serait là une aventure encore plus passionnante que celle-ci, la plus exaltante de son existence !

— Très bien, dit-il. Je crois avoir compris tout ce qui s’est passé. Mais tu as laissé entendre que tu serais peut-être incapable de mener ton plan à bien, même en l’absence de toute opposition. Quel est cet événement terrible dont tu as parlé ?

— C’est ma faute, ma seule faute ! cria Loga. Malgré sa blessure à la cuisse, il se leva pour faire nerveusement les cent pas, le visage contracté, le front emperlé de sueur.

« A cause de moi, des milliards d’êtres risquent de se perdre à tout jamais. Presque tout le monde, en fait ! Et même tout le monde ! A tout jamais !

52

Un long silence accueillit ces paroles. Loga continua d’aller et venir en claudiquant péniblement.

— Allons, vide donc ton sac ! finit par dire Burton.

Loga se rassit dans son fauteuil.

— Mon signal a bloqué le circuit de résurrection. Je ne voulais pas qu’un Ethique puisse rejoindre la tour avant moi en se suicidant. Ce que j’ignorais, c’est que Monat en avait déjà fait autant en découvrant qu’un des siens trahissait. Il entendait ainsi interdire au traître inconnu de regagner la tour – où il aurait été en mesure de mettre ses mystérieux projets à exécution – avant qu’on ne l’ait démasqué.

« Les ordres de Monat prévalaient sur ceux de n’importe qui d’autre ; c’était ceux de l’Opérateur. En outre, par l’intermédiaire de son représentant, il avait enjoint à l’ordinateur de n’obéir qu’à lui jusqu’au rétablissement d’une situation normale.

« Cet ordre, je suis sûr qu’il ne l’aurait pas donné, s’il avait su la tournure que les événements allaient prendre ; mais il ne s’en doutait pas plus que moi.

— L’univers est infini, et infini aussi le nombre des événements qui s’y déroulent, commenta Nur.

— Peut-être. Mais, voyez-vous, ce sont les *wathans* qui servent à l’ordinateur de – comment dire ? – de calques pour la reproduction des corps. Jadis, on conservait l’enregistrement des organismes, mais on y a renoncé car il était plus pratique d’utiliser directement les *wathans* comme je vous l’ai expliqué. De sorte que si nous perdons

les *wathans,* nous perdons du même coup toute possibilité de reproduire les corps.

Burton rumina la chose.

— Et alors ? Vous les *avez,* ces *wathans.* Nous les avons vus dans leur enclos, au milieu de la tour.

— Oui, mais quand l'ordinateur mourra, ils s'échapperont, et nous ne pourrons plus ressusciter les morts qui seront perdus sans rémission.

Un autre silence s'établit. Au bout d'une minute ou deux, Alice demanda :

— Et l'ordinateur… *est mourant ?*

Loga paraissait sur le point de défaillir.

— Oui. Pour avoir été laissé sans soins de si nombreuses années.

Sa partie mécanique était conçue de manière à durer des siècles sans qu'il soit nécessaire de procéder à aucune réparation ou remplacement de pièce. Des incidents de fonctionnement survenaient cependant de temps à autre. C'était pourquoi des spécialistes se livraient régulièrement à des révisions générales, et pourquoi aussi on avait doté l'ensemble d'une profusion d'organes d'auto-réparation. Mais les machines apportaient une obstination bien connue, encore qu'inexpliquée à ce jour, à se détraquer spontanément ou à refuser de fonctionner. Un humoriste en avait déduit qu'elles possédaient peut-être une sorte de *wathan* elles aussi, dont l'existence se démontrait par la formule « je flanche, donc je suis ». Une valve avait profité de la longue absence des surveillants humains pour appliquer cette devise.

— Il ne s'agit pas d'une valve mécanique mais, en gros, d'un champ de forces qui contrôle l'admission de l'eau de mer dans le compartiment où s'effectue le mélange nutritif indispensable à la survie de l'ordinateur. Ce mélange consiste en eau distillée, enrichie de sucre et d'une pincée de sels minéraux. Il existe bien une valve de secours qui, en cas de panne, prend automatiquement le relais de la

première pendant la durée des réparations ; mais elle n’est hélas pas faite pour la suppléer très longtemps, et son débit est insuffisant. L’ordinateur protéinique meurt donc lentement d’inanition.

« Je pourrais extraire des archives un modèle permettant de le reproduire tel qu’il était avant sa programmation ; malheureusement, c’est lui qui détient toutes les informations nécessaires, et il refuse de me les communiquer, de sorte que je ne peux pas les transmettre au convertisseur énergie-matière.

— Pourquoi ne répares-tu pas le générateur de champ ? demanda Frigate.

— Pour la bonne raison que l’ordinateur me l’interdit. Il semblerait que Monat l’ait fait autrefois équiper d’un système d’autodéfense ; je l’ignorais, car il ne l’a mis en service que du jour où il a découvert qu’un Ethique trahissait.

Un nouveau silence s’instaura, qu’Alice brisa.

— Pourquoi n’utilises-tu pas l’un de ces récupérateurs de *wathans* dont tu nous as parlé ? Il capturerait aussitôt ceux que l’ordinateur laissera s’échapper en mourant.

Loga sourit tristement.

— Excellente suggestion ! J’y ai pensé, effectivement. Quelques secondes. Le seul récupérateur dont je dispose, c’est l’ordinateur lui-même. Et pour en fabriquer un autre, il me faudrait les données correspondantes… qu’il détient également.

— Le système d’autodéfense est-il absolument inviolable ? demanda Burton.

— Rien n’est plus facile que d’accéder au générateur de champ. Je n’aurai plus ensuite qu’à remplacer le composant défaillant par un autre. L’ennui, c’est que je serai mort bien avant ; l’ordinateur m’aura découpé en tranches, à l’aide de faisceaux identiques à celui qu’émet mon lance-rayons.

— Tu t’es servi de l’ordinateur en même temps que les autres Ethiques, dit Nur. Comment t’es-tu débrouillé pour

qu’ils ne s’en aperçoivent pas ?

— Je l’ai en quelque sorte rendu schizophrène. Une partie du logiciel ignorait ce que l’autre faisait.

— Voici la solution ! s’écria joyeusement le Maure, dont le visage se rembrunit aussitôt. Non. Tu y auras sûrement pensé.

— En effet. Je ne peux plus me livrer à ce petit jeu parce que les spécialistes ont découvert la coupure que j’avais opérée entre les deux parties. Celle que j’avais isolée de la partie principale lui est maintenant asservie.

— Tu dis bien *asservie,* et non *réunie ?*

— Oui. Les techniciens n’ont pas eu le temps de démonter les circuits, très complexes, qui rendaient l’ordinateur schizophrène. Mais ils ont installé une dérivation provisoire qui place la partie isolée sous la domination de l’autre. Ils avaient l’intention de les réunir complètement par la suite, mais ils sont morts avant d’avoir pu le faire.

— Comment sais-tu tout ça ? s’étonna Burton.

— C’est l’ordinateur qui me l’a dit. Il ne refuse pas le dialogue ; il se contente de n’obéir qu’aux ordres émanant de Monat ou de la personne – j’ignore laquelle – qui était chargée de le remplacer.

— Et il n’est pas possible de retrouver le code que Monat employait pour se faire reconnaître de l’ordinateur ?

— Non, à moins qu’il ne l’ait enregistré quelque part, ce qui m’étonnerait beaucoup. De plus, connaître ce code ne nous avancerait sans doute guère ; il ne vaut probablement qu’accompagné de l’empreinte vocale de Monat ou de son représentant.

— Peut-être n’existe-t-il pas d’autre code que le timbre de la voix lui-même ? avança Frigate.

— Non. Monat était trop méfiant pour ça. Il est relativement facile d’isoler les éléments d’une voix à partir d’un enregistrement et d’en établir la synthèse pour lui faire dire ce que l’on veut. Je ne serais d’ailleurs pas surpris que Monat ait exigé de surcroît une reconnaissance visuelle.

— Ne pourrais-tu pas te déguiser de manière à passer pour lui ? dit Turpin.

— Je pense que oui. Mais en utilisant des moyens artificiels qui ne tromperaient pas l’ordinateur.

Loga semblait épuisé. Burton songea que cette baisse de tonus ne provenait pas tant de ses blessures que du désespoir et du sentiment de sa culpabilité.

— Bon, dit-il, reconnaissance vocale ou visuelle, nous nageons en plein brouillard. Même si ça ne sert à rien, il faut tout tenter pour blouser l’ordinateur.

— Tu l’as prévenu qu’il allait mourir ? demanda fougueusement Alice.

— Bien sûr. Mais il le savait déjà.

Burton fixa Loga droit dans les yeux.

— Est-ce qu’un homme ne pourrait pas forcer ses défenses ?

— Je sais ce que tu penses : puisque je suis responsable de cette abomination, je devrais essayer d’aller, réparer la valve même si j’ai quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d’y laisser ma peau. Crois bien que je n’hésiterais pas une seconde, si je l’estimais possible et utile.

» Mais que se passerait-il si je réussissais en le payant de ma vie ? Aucun d’entre vous ne sait se servir de cet équipement. Vous seriez incapables de résoudre le problème posé.

» Et à supposer que l’ordinateur survive, qu’est-ce que ça changerait, en dehors du fait que les *wathans ne* se disperseraient pas dans la nature ?

— Il faut que tu nous apprennes à nous servir de tous les équipements dont nous pourrions avoir besoin au cas où il t’arriverait quelque chose, dit Burton : Est-ce faisable dans le délai qui nous reste avant la mort de l’ordinateur ?

— Peut-être, du moins en ce qui concerne la signification de ce qui est inscrit sur les instruments. Vous enseigner la langue à employer pour dialoguer avec l’ordinateur exigerait par contre trop de temps. C’est celle des

congénères de Monat, que l’on a adoptée officiellement sur le Monde-Jardin. Mais je pourrais adapter les convertisseurs audio de manière que vous puissiez utiliser l’espéranto.

— Parfait ! Et maintenant, je propose que nous allions tous nous coucher. Une bonne nuit de repos nous éclaircira les idées ; ça nous permettra peut-être de trouver le moyen de baiser l’ordinateur.

Ils se rendirent dans les appartements des conseillers. Loga s’installa dans le sien. Les Terriens se répartirent deux par deux : de Marbot avec Aphra Behn, Burton avec Alice, Tai-Peng avec Turpin, Nur avec Frigate. Burton jugea en effet préférable qu’aucun d’entre eux ne reste seul ; il n’avait toujours pas entièrement confiance en l’Ethique.

Avant de s’endormir, Alice lui dit :

— Richard, il existe forcément un moyen d’avoir raison de cet ordinateur. Ce sont des humains qui l’ont fabriqué ; il serait inconcevable que des humains ne puissent pas s’en rendre maîtres !

— Pourquoi n’essayes-tu pas de le prendre par les sentiments ? Vous êtes très fortes pour ça, vous autres bonnes femmes.

— Pas plus que les hommes, espèce de bourrique ! De toute manière, il ne servirait à rien de faire appel aux sentiments d’un objet qui n’en éprouve aucun. Encore que cela reste à prouver ; je ne suis pas sûre qu’il ne ressente rien d’équivalent. Mais puisqu’il n’est régi que par la logique, pourquoi ne pas retourner la logique contre lui ? C’est une logique humaine que ses programmateurs lui ont inculquée ; nous devrions donc être en mesure de le vaincre sur ce terrain.

— Allons, Loga y aura certainement pensé.

Il l’embrassa sur la joue et lui tourna le dos.

— Bonne nuit, Alice.

— Bonne nuit, Richard.

Quand il se réveilla, quelques heures plus tard, elle contemplait fixement les images qui défilaient sur le plafond

de la chambre.

Le lendemain matin, ils se douchèrent, enfilèrent des vêtements propres, puis se retrouvèrent dans une pièce qui servait de réfectoire. En passant devant la salle de commande, ils virent que le cadavre de Croomes n'y était plus, et que toutes les traces de sang ainsi que les squelettes avaient disparu.

— Robots, expliqua Loga. J'en ai également envoyé un s'occuper du corps de Gilgamesh.

— Des robots ? s'étonna Frigate. Je n'en ai encore aperçu aucun.

— Mais si ; seulement, ils ressemblent à de grandes armoires métalliques. Vos lits aussi en étaient ; ils vous ont massés en douceur et manipulé délicatement la colonne vertébrale.

— Je n'ai rien senti quand je me suis réveillé au cours de la nuit, dit Burton.

— Moi non plus, confirma Alice.

— Ils agissent de manière très subtile et uniquement pendant que l'on dort. Mais si l'on désire être massé à un autre moment, il suffit de l'ordonner ; je vous indiquerai comment.

Durant le petit déjeuner, délicieux, Alice exposa aux autres son idée de confondre l'ordinateur en lui opposant sa propre logique.

Loga hocha négativement la tête.

— C'est très ingénieux, mais ça ne marchera pas.

— On peut au moins tenter le coup.

— Bien sûr. Nous tenterons absolument tout ce qui nous viendra à l'esprit ; mais crois-moi, j'en ai déjà fait le tour.

— Je ne doute pas de ton intelligence, mais neuf têtes valent mieux qu'une.

— Le dragon à neuf têtes ! vociféra Tai-Peng ; il avait le visage cramoisi, n'ayant pas cessé de boire du vin depuis le début du repas.

— Je vais me servir de l’un de nos ordinateurs électroniques pour élaborer une argumentation. Mais, à mon avis, il sera incapable de se placer des deux côtés de la barre à la fois. Un ordinateur raisonne beaucoup plus vite qu’un être humain, s’il possède toutes les données voulues. Mais il est totalement dépourvu d’imagination ; il n’est pas créatif. Il se pourrait cependant qu’il détienne une information qui m’aurait échappé. Et je peux lui faire effectuer en très peu de temps des analyses que je mettrais des années à rédiger. Il est enfin doté d’une certaine faculté d’extrapolation.

Après être retourné dans son appartement, Loga se rendit à la salle de commande où il prit place dans le fauteuil placé au centre de la plate-forme tournante. Il appela presque aussitôt.

— Je n’ai pas pu m’empêcher de demander au grand ordinateur combien il y avait de *wathans* dans le puits.

— Et combien y en a-t-il ? s’enquit Nur.

Loga consulta l’écran.

— Dix-huit milliards et vingt-huit. Non : trente et un, maintenant.

— Plus que la moitié de la population de la vallée, dit Frigate.

— Oui. Ajoutez-en deux autres encore. (Il interrompit le défilé des chiffres.) Et à chaque instant, de nouvelles personnes rendent l’âme, de nouveaux *wathans* sont capturés. Quand l’ordinateur mourra…

Sa voix se brisa.

Pour faire tout ce qu’il avait fait, il fallait que l’Ethique fût extraordinairement courageux, endurant, volontaire et vif d’esprit. Le poids du remords n’en était pas moins trop lourd pour lui.

— Peut-être que tu devrais jeter l’éponge, suggéra Turpin. Je veux dire… achever l’ordinateur immédiatement. Comme ça, tu ne perdras plus d’autres *wathans* et tu pourras poursuivre l’exécution du projet.

— Non ! cria Loga, s’enflammant pour la première fois depuis qu’ils le connaissaient. Non ! Ce serait monstrueux ! Il faut que je les sauve tous ! Tous !

— Ouais, seulement pour finir tu risques d’en perdre des millions de plus. Ou même tous ceux des habitants de cette planète.

— Non. Je n’ai pas le droit !

— Bon. Je ne suis pas assez intelligent pour vous aider. Ce truc-là est trop calé pour moi.

Sur cette constatation, le Noir partit jouer du piano dans le salon voisin.

— Il me méprise ! gémit Loga. S’il savait à quel point je me déteste moi-même !

— Te ronger les sangs n’arrangera rien, proclama Tai-Peng en brandissant une bouteille. Mais Tom n’a p’t’être pas tort. Je vais le rejoindre dans le salon pour me défouler un peu moi aussi. J’ai chopé un mal de crâne terrible à force de me triturer les méninges.

— Ce n’est pas ça qui te donne mal à la tête, observa sans acrimonie Alice.

Tai-Peng lui adressa une grimace et l’embrassa sur la joue en passant près d’elle.

— Tu n’as pas retiré les bombes que tu avais dissimulées dans les classeurs de l’autre salle de commande, rappela Nur à l’Ethique.

— J’en fermerai la porte à clé. Et maintenant, en piste pour le programme logique contre logique ! Même si je n’en espère rien…

Les Terriens restants le laissèrent pour aller travailler au laboratoire de langues. Il leur avait expliqué le maniement des appareils qui leur enseigneraient à lire et parler le ghuurrkh – ou « mondejardinien » – et indiqué où se procurer des grammaires et des dictionnaires espéranto-ghuurrkh.

Alice étreignit le bras de Burton.

— C’est horrible, tu ne trouves pas ? dit-elle en plongeant ses grands yeux noirs dans les siens. Toutes ces âmes perdues, alors qu’elles avaient une chance de devenir immortelles ! C’est une pensée insoutenable !

— Alors n’y pense pas ! D’ailleurs, même perdues, elles le seront, immortelles ! La seule différence, c’est qu’elles ne le sauront pas, voilà tout.

Elle frissonna.

— Oui, mais nous en ferons peut-être partie. Tu penses que tu vas passer de l’autre côté ? Pour moi, j’aimerais bien m’en persuader, mais il faut être pratiquement un saint pour le mériter.

— Personne ne m’a jamais accusé d’être un saint en dehors de ma femme, plaisanta Burton ; et elle s’y connaissait !

Alice ne fut pas dupe ; elle le savait aussi désespéré qu’elle.

Deux jours passèrent. Loga les réunit pour regarder avec lui les résultats de son travail s’inscrire sur l’écran. Quand ce fut fini, il hocha la tête.

— Zéro !

Ils tinrent conseils de guerre sur conseils de guerre, imaginant une foule de plans qu’ils rejetaient les uns après les autres, soit parce qu’ils comportaient une faille logique, soit parce qu’ils achoppaient à une difficulté insurmontable.

Le quatrième jour suivant leur débarquement dans la tour, Frigate fit irruption dans la pièce en souriant joyeusement.

— Dites, nous ne sommes vraiment pas malins ! La solution nous crevait les yeux ! Pourquoi ne pas envoyer des robots remplacer le composant défaillant ?

— J’y ai songé. C’est même l’une des premières idées qui me soient venues à l’esprit. Mais bien que les robots soient faits de *charruz* – c’est le nom du métal gris – les rayons de l’ordinateur perceront leur carapace.

Frigate se montra déçu et un peu penaud.

— Oui mais… si tu en envoies un grand nombre, ils finiront par détruire tous les lance-rayons.

— Aucun de nos robots n’est conçu pour contrebattre des lance-rayons.

— Apporte-leur tes modifications nécessaires et programme-les en vue de cette mission !

— Cela me demanderait au moins dix jours. Même si je m’y étais attelé dès mon retour ici, je n’aurais pas réussi à en transformer un seul en temps utile.

Il s’interrompit, puis reprit lugubrement :

— Je viens de vérifier combien l’ordinateur a encore de jours à vivre : cinq !

Bien qu’ils s’attendissent tous à cette nouvelle, elle leur causa un choc.

— Le bon côté, c’est qu’on n’aura plus à se tourmenter pour ça, commenta Turpin. Les âmes auront foutu le camp, point final ! Tu pourras par contre accorder un bien plus long délai aux gens qui seront encore en vie.

Loga tripota quelques manettes, enfonça un bouton. Des chiffres ghuurrkhiens s’inscrivirent sur l’écran. Les Terriens avaient accompli suffisamment de progrès dans l’étude de cette langue pour les lire.

— Dix-huit milliards et cent deux, bredouilla Aphra.

— Je devrais achever l’ordinateur sans plus attendre, dit Loga. Je n’ai que trop tergiversé. Qui sait si l’âme de ma mère ne figure pas parmi celles qu’il a capturées aujourd’hui ?

— Minute ! s’écria Frigate. J’ai une idée ! Tu nous as dit avoir rouvert tes chambres de résurrection secrètes en arrivant ici. Peux-tu les régler de façon qu’elles puissent nous ressusciter nous aussi ?

— Oui. Les récupérateurs du résurrecteur ne fonctionnent pas tout à fait sur la même fréquence que ceux de l’ordinateur. J’avais réglé en conséquence mon *wathan* et celui de Tringu, et je peux en faire autant pour les vôtres. Mais pourquoi ?

Frigate entreprit de s’expliquer, bien que Loga, Burton et Nur eussent compris presque aussitôt où il voulait en venir.

Ils descendraient en force dans la salle interdite, à l’exception de deux ou trois d’entre eux qui demeureraient en réserve pour veiller au grain, et tandis que l’ordinateur s’évertuerait à les tuer pour les voir revenir sans cesse à la charge, ils démoliraient peu à peu tous ses lance-rayons.

— Où as-tu été pêcher ça, Peter ? s’extasia Turpin.

— Je suis écrivain de science-fiction, mon vieux ! Ce qui m’étonne, c’est de ne pas y avoir pensé plus tôt !

— J’aurais dû y penser moi aussi, dit Loga. Mais la tension à laquelle nous sommes soumis nous a ôté une partie de nos moyens.

— Peux-tu reproduire cet engin ? demanda Burton en lui tendant le pistolet lance-rayons.

— En autant d’exemplaires que tu veux.

Deux minutes plus tard, ils étaient tous armés jusqu’aux dents.

Dans l’intervalle, Loga avait fait imprimer par sa machine des plans indiquant l’itinéraire à suivre pour gagner la pièce où se trouvait la valve à partir de la salle de commande et de celle abritant les résurrecteurs. Ils les étudièrent attentivement, en reconnaissant simultanément sur l’écran les locaux à traverser.

— Il y a des caméras vidéo sur tous les murs de ce secteur, y compris dans la salle renfermant la valve. En voici la photo.

Ils se concentrèrent sur les clichés fournis par la machine jusqu’à ce qu’ils connussent par cœur la disposition des lieux. Loga fit alors fabriquer par le convertisseur énergie-matière une réplique du composant à remplacer, puis leur expliqua la marche à suivre, fort simple au demeurant, pour effectuer la substitution.

Il lui fut malheureusement impossible d’obtenir le relevé des défenses qu’ils allaient affronter.

— Ce renseignement figure certainement dans la mémoire de l’ordinateur, dit Nur. Pourquoi ne lui demandes-tu pas ?

Loga parut interloqué, puis pouffa.

Un instant plus tard, il avait la réponse. Négative. L’ordinateur refusait de révéler l’emplacement de ses armes.

— Bof, cela valait toujours le coup d’essayer !

Prenant place dans leurs fauteuils, ils suivirent l’Ethique jusqu’à un puits-ascenseur où ils descendirent en pilotant leurs sièges beaucoup plus vite qu’ils ne l’avaient osé jusqu’ici. Un kilomètre et demi plus bas, ils quittèrent le puits pour s’engager dans une galerie. Burton, qui avait le sens de l’orientation particulièrement développé, jugea bientôt que Loga les amenait en gros dans la direction de l’entrée secrète du pied de la tour. C’est là qu’ils arrivèrent en effet, et très rapidement étant donné la vitesse à laquelle ils se déplaçaient.

Le graal de Turpin maintenait toujours la porte entrouverte. Quand l’Ethique s’en aperçut, il frôla l’apoplexie.

— Pourquoi ne m’avez-vous pas dit que les portes étaient restées ouvertes ?

— J’en ai eu l’intention, mais ça m’a paru sans importance.

— Des agents auraient pu en profiter pour s’introduire dans la tour !

— Mais non. Comment nous auraient-ils rattrapés en si peu de temps, alors qu’ils en sont réduits à remonter le Fleuve à la voile ?

— Peu importe, je ne veux prendre aucun risque !

Il s’éloigna de la porte, puis tourna son fauteuil de manière à faire face aux Terriens.

— Je vous laisse un instant ; pendant mon absence, retirez le bateau qui bloque le panneau d’entrée.

— Où vas-tu ?

— Dans une salle de commande, remettre en marche un vaisseau télécommandé pour l’envoyer sur la corniche ; quand il l’aura entièrement fondue, je condamnerai l’accès de la grotte.

— Accompagnez-le ! ordonna Burton à Tai-Peng et de Marbot.

Loga le fusilla du regard mais ne protesta pas ; faisant de nouveau pivoter son siège, il s’éloigna dans le couloir.

Burton emmena les autres dans le vestibule noyé de brouillard où, en unissant leurs forces, ils repoussèrent peu à peu la barque dans la mer. Puis ils regagnèrent la galerie en se glissant, non sans difficulté pour les plus corpulents du groupe, par l’étroit orifice subsistant au-dessus du graal.

— On aurait dû demander à Loga d’ouvrir complètement cette porte, observa Frigate.

— Il préfère probablement que nous ne sachions pas comment il opère.

— Tu crois qu’il se méfie encore de nous ?

— Avec la vie qu’il a menée, la méfiance est devenue chez lui une seconde nature.

Ce jugement se révéla erroné. Quand Loga revint un quart d’heure plus tard, escorté du Chinois et du Français, il descendit de son fauteuil pour frapper la cloison du poing à quelques centimètres de la porte, en articulant clairement : « Ah Qaaq ! »

La porte s’enfonça dans son logement.

Burton nota mentalement l’endroit exact que l’Ethique avait frappé.

— Comment t’assurais-tu que personne ne risquait de te voir entrer ou sortir par ici ?

— Le vantail de cette porte est un écran vidéo camouflé. Je dispose d’autres écrans encore, qui se confondent totalement avec les murs ; répartis de manière à me montrer ce qui se passe dans la galerie, jusqu’à une certaine distance de ses courbes.

Ils suivirent Loga dans le vestibule. Vers le milieu de celui-ci, il s’arrêta, se tourna vers la paroi et prononça de nouveau le mot de passe. Une partie de la cloison, où aucun interstice n’était pourtant visible jusque-là, glissa de côté, dévoilant une pièce brillamment éclairée qui contenait quelques appareils posés sur des tables, une grande armoire et deux squelettes ; ces derniers étaient allongés en direction de la porte, comme si la mort les avait surpris alors qu’ils s’apprêtaient à sortir. Une botte métallique gisait sur le plancher, près des phalanges de l’un d’eux. Equipée de manettes, de cadrans et de boutons, elle comportait un petit écran vidéo sur l’un de ses côtés, des fiches mâles sur la face opposée.

Loga commenta :

— Si, seulement j’avais émis mon signal quelques secondes plus tôt, ils n’auraient pas eu le temps de débrancher le boîtier de commande !

— Mais comme tu n’en aurais rien su, rétorqua Burton, tu n’aurais quand même pas osé te suicider. Au fait, pourquoi les portes étaient-elles fermées ? Il a bien fallu que ces deux types les ouvrent pour entrer ici.

— Et comment ont-ils pu y entrer sans connaître le mot de passe ? ajouta Nur.

— Sauf ordre contraire, les portes se referment automatiquement au bout de soixante-quinze secondes. Les enquêteurs sont parvenus jusqu’ici en se servant des circuits d’alimentation comme d’un fil d’Ariane. Sans l’aide de l’ordinateur, ça a dû être drôlement long et coton ! Pour repérer cette chambre, ils ont certainement utilisé un magnétomètre ; ils seront retournés au départ du circuit, où ils auront trouvé la commande d’ouverture à distance actionnée par le mot de passe. Reconstituer le code n’aura plus été alors qu’un jeu d’enfant.

— Et le coup dont tu accompagnes le mot de passe ? Comment…

— Ils l’auront découvert aussi par déduction, mais moins vite certainement.

Désignant alors l’armoire, il annonça :

— Voici le résurrecteur.

Il pénétra dans la pièce, Frigate sur ses talons. L’Américain s’étonna :

— Tu ne produisais sûrement pas toi-même le courant dont tu avais besoin ?

Loga s’arrêta pour ramasser le boîtier de commande, puis alla en insérer les fiches mâles dans une prise placée sur le flanc de l’armoire.

— Non, c’était impossible. J’aurais certes bien aimé avoir mon propre convertisseur atomique, et donc me passer de ces câbles si faciles à suivre. Mais convertir l’énergie en matière et attirer les *wathans* exigent d’énormes quantités de courant électrique. L’établissement de la jonction entre le physique et l’extra-physique en exige à lui seul autant qu’il en fallait pour éclairer la moitié des grandes villes de la Terre à la fin du XXe siècle.

— Comment te débrouillais-tu pour que les compteurs ne trahissent pas cette énorme surcharge ?

— Je me suis arrangé pour qu’ils ne l’enregistrent pas. Pour revenir à ta première question, si on avait débranché la commande d’ouverture à distance je n’aurais plus pu ressortir de cette pièce. Le panneau donnant sur l’extérieur est par contre actionné par un signal destiné à un autre codeur-décodeur. C’est un sacré coup de chance que les spécialistes ne s’en soient pas occupé avant d’être tués ! J’ai perdu l’émetteur correspondant quand j’ai été obligé d’abandonner mon vaisseau en catastrophe, mais il y a les mêmes sur les bateaux de la grotte ; ils entrent automatiquement en action à l’approche de la tour.

— Les mécanismes d’ouverture des portes ne doivent pas consommer beaucoup de courant. Pourquoi ne les as-tu pas munis de systèmes d’alimentation autonomes ?

— J’aurais dû le faire. Mais il était plus simple de les brancher sur le circuit principal.

Il eut un sourire en coin.

— Je me demande ce que les spécialistes ont tiré du mot de passe que j’avais choisi. En maya, Ah Qaaq signifie « le feu », soit la même chose que Loga en ghuurrkh. C’est peut-être comme ça qu’ils m’ont identifié ; il leur aura suffi de demander à l’ordinateur de se livrer à des recherches sur ce nom maya pour avoir la réponse une seconde plus tard. Voilà ce qu’on gagne à vouloir se montrer trop malin !

Il posa le doigt sur un bouton.

— Groupez-vous autour de moi. Le mode d’emploi de ce machin est très simple, et je vais vous l’expliquer deux fois de suite pour plus de sûreté. Vous êtes maintenant capables de déchiffrer les inscriptions que portent nos appareils. Quand j’appuie sur ce bouton, ce petit disque argenté se met à tourner ; cela veut dire que le contact est mis.

« Cet autre disque un peu plus grand que vous voyez près du voyant marqué « marche » est l’indicateur de fréquence.

Il appuya sur le bouton. Le petit disque émit un rayonnement orange.

« Et maintenant…

Le voyant lumineux s’éteignit.

« Khatuuch ! Qu’est-ce que… ?

Loga appliqua une seconde la main sur le boîtier, puis se précipita vers le devant de l’armoire qu’il ouvrit. Bien qu’ils fussent assez loin, ses compagnons sentirent la bouffée de chaleur qui s’en échappa.

— Sauvez-vous ! s’écria Loga, en claudiquant lui-même aussi vite qu’il le pouvait vers la sortie.

Quand Burton eut franchi le seuil de la porte, il jeta un coup d’œil en arrière. Le boîtier de commande fondait et un grand cube rougissait à l’intérieur de l’armoire.

Loga jura en ghuurrkh, puis s’exclama :

— Ah ! les… les… Ils ont bricolé l’installation de manière que le convertisseur fonde quand on rétablirait le courant !

L’Ethique et Burton étaient morts si souvent qu’ils ne redoutaient plus cette perspective ; il n’en allait pas de même pour les autres, si l’on en croyait le vif soulagement qui se lisait sur leurs traits. Ils avaient beau savoir qu’ils ressusciteraient et récupéreraient leur *wathan,* la mort conservait pour eux son caractère inacceptable.

— Il nous reste l’autre résurrecteur, dit Burton.

— Ils l’ont certainement trafiqué lui aussi, répliqua Loga, le visage livide.

— Tu ne peux pas faire ce qu’il faut pour l’empêcher de fondre ?

— Je vais essayer.

L’essai ne fut pas concluant.

Contemplant les masses de métal soudées par la chaleur, Burton estima le moment venu de révéler à Loga quelque chose qu’il avait gardé pour lui jusqu’ici, parce que cette histoire de résurrecteurs lui paraissait bien plus urgente.

— Loga, quand nous avons quitté l’entrée secrète pour nous lancer à ta poursuite, j’avais laissé une cartouche près de la porte pour servir de point de repère. Elle n’y est plus !

Un bref silence s’ensuivit, rompu par Frigate.

— C’est sans doute un robot chargé du nettoyage qui l’a ramassée.

— Non, dit Loga. Si les robots étaient programmés pour ce genre de tâches, ils auraient fait disparaître les squelettes.

Quelqu’un est entré dans la tour après nous !

SECTION 14

Le jeu à trois coins : Carroll, Alice et l’ordinateur

54

Ils se rendirent dans un laboratoire ; Loga s’assit devant une console d’ordinateur et la manipula fiévreusement. Toutes les caméras dispersées dans la tour entrèrent bientôt en action ; deux secondes plus tard, une image apparut sur l’écran de visualisation.

Burton siffla entre ses dents.

— *Frato Fenisko !* Hermann Goering !

Attablé près d’une boîte-graal, l’Allemand dévorait avidement. A en juger par son extrême maigreur, ses orbites creuses et les larges cernes bistre qui les marquaient, il lui faudrait plus d’un repas pour se remettre des privations qu’il avait endurées.

— Je ne comprends pas comment il a pu nous rattraper si rapidement, s’étonna Loga. L’ordinateur ne signale personne d’autre, mais cela ne veut pas dire qu’il soit venu tout seul ; son ou ses compagnons sont peut-être pour l’instant hors du champ des caméras. Et s’il s’agit d’agents, l’un d’eux pourrait connaître le code de Monat, pour l’avoir appris de celui-ci dans la vallée.

— Il suffit de poser la question à Goering.

— Evidemment. Mais il faut d’abord que l’ordinateur me précise où il se trouve exactement.

Ce renseignement obtenu, ils enfourchèrent leurs fauteuils. Dix minutes plus tard, ils atterrissaient sans bruit devant un laboratoire situé à l’autre bout du couloir desservant la cachette de Loga et y pénétraient à pied. Si Goering était seul et sans arme quand ils l’avaient observé sur l’écran, rien ne garantissait que cela n’ait pas changé depuis.

— *Achtung !* brailla Burton.

Il éclata de rire en voyant Goering se dresser d’un bond en renversant sa chaise, recrachant ce qu’il avait dans la bouche et battant l’air des bras. L’Allemand se retourna, les yeux dilatés de peur, le teint gris et les jambes flageolantes ; il parut sur le point de dire quelque chose, mais son visage s’empourpra et il s’étreignit le cou à deux mains.

— Mais il étouffe ! s’exclama Alice.

Goering était déjà tombé à genoux, la face violacée, quand d’une vigoureuse claque dans le dos Burton lui fit expulser les aliments qui lui obstruaient la gorge.

— Cesse de rire, Richard ! protesta Alice. Ta plaisanterie n’avait rien de drôle. Tu as failli le tuer !

Essuyant ses larmes, Burton s’excusa.

— Je te demande pardon, Goering. Je ne cherchais qu’à me venger à ma façon du mal que tu m’as fait.

— Je serais mal venu de te le reprocher.

— Tu as l’air de crever de faim, observa Nur. Tu ne devrais pas manger aussi goulûment. On peut mourir d’absorber trop de nourriture après une longue période de jeûne.

— Je n’en suis pas à ce point d’inanition. Et j’ai bien peur que vous ne m’ayez coupé l’appétit.

Il les dénombra rapidement du regard.

— Où sont les autres ?

— Morts.

— Que Dieu ait pitié de leur âme !

— Dieu ne s’en est guère soucié jusqu’à présent, de leur âme ; et ça sera encore bien pis si nous n’intervenons pas rapidement !

— Goering, es-tu venu tout seul ? s’enquit Loga d’une voix coupante.

L’Allemand le dévisagea d’un air intrigué.

— Oui.

— Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Une heure environ.

— Est-ce que des gens te suivaient de près quand tu as traversé les montagnes ?

— Non. Ou du moins, je n’ai vu personne derrière moi.

— Comment as-tu fait pour nous rejoindre aussi rapidement ?

Goering et d’autres Virolandais avaient plongé dans l’épave du *Bateau Libre* avant que le courant ne l’entraîne dans les grands fonds. Ils avaient récupéré quelques éléments du bataciteur, deux petits moteurs électriques, l’hélice de rechange du *Gascon* – la plus petite des deux vedettes – ainsi que d’autres accessoires utiles, et ils avaient installé le tout sur un voilier de bois. Les travaux avaient été si rondement menés que le voilier transformé avait appareillé, avec quatre personnes à son bord, quinze jours seulement après le départ du *Défense d’Afficher ;* en outre, contrairement à Burton, Goering n’avait accordé aucune journée de repos à son équipage.

— Où sont tes compagnons ? s’enquit Loga, qui ne s’illusionnait probablement pas sur leur sort.

— Deux d’entre eux n’ont pas tardé à renoncer et à faire demi-tour. Seule ma femme a poursuivi le voyage avec moi ; mais elle est tombée du haut d’une falaise en traversant les montagnes.

Sa main traça le signe de bénédiction circulaire dont les adeptes de la Seconde Chance usaient si abondamment.

— Assieds-toi donc, dit gentiment Burton ; nous avons beaucoup de choses à te raconter.

Quand Loga et Burton lui eurent décrit la situation, Goering se montra horrifié.

— Tous ces *wathans ?* Et celui de ma femme parmi eux ?

— Oui, et nous ne savons plus que décider : achever l'ordinateur pour qu'il cesse de capturer des *wathans,* ou le laisser vivre en espérant trouver le moyen de l'amener à enfreindre sa consigne de base.

— Je vois une troisième solution.

— Laquelle ?

— Laissez-moi essayer de remplacer le composant défaillant.

— Tu es cinglé ?

— Non. J'ai une dette à rembourser.

Burton songea à son rêve familier et à Dieu lui intimant : *Tu me dois le prix de la chair. Paie !*

— Si tu meurs, ton *wathan* sera perdu !

— Pas nécessairement. Je passerai peut-être de l'autre côté. Non pas que je m'en croie digne ; Dieu sait que je suis loin d'être un saint ! Mais si je parviens à sauver toutes ces âmes… ces *wathans…* cela équilibrerait largement le poids de mes péchés.

Personne ne soutint le contraire.

— En tout cas, dit Loga, tu es l'être le plus courageux que j'aie jamais rencontré. Tu te rends certainement compte que tu as bien peu de chances de réussir. Mais voici ce que nous allons faire…

Burton regrettait amèrement la petite plaisanterie à laquelle il s'était livré avec l'Allemand. En cas d'échec, c'était son âme que celui-ci risquait, l'équivalent de la damnation à laquelle il s'exposait. Loga avait raison : Goering était l'homme le plus courageux qu'il eût jamais rencontré. Cela n'avait peut-être pas toujours été vrai ; ça l'était aujourd'hui.

Loga décréta qu’il valait mieux remonter au sommet de la tour, où on serait plus près des appartements. En cours de route, ils s’arrêtèrent pour permettre à Goering de regarder les *wathans* captifs.

L’Allemand observa quelques minutes leur foisonnement éblouissant, puis s’en détourna.

— C’est le spectacle le plus impressionnant, le plus magnifique et le plus hideux qu’il m’ait été donné de contempler !

Il fit de nouveau le fameux geste circulaire ; Burton pressentit qu’il y avait là plus qu’une bénédiction : Goering implorait sans doute le Créateur de sauver ces âmes et de raffermir sa résolution.

De retour dans la salle de commande, l’Ethique s’installa immédiatement devant la console de la plate-forme tournante. Cinq minutes plus tard, il envoya Goering dans une petite cabine pour que des rayons y prennent ses mesures, puis il fournit de nouvelles données à l’ordinateur.

Quand il eut fini, soit au bout d’une heure, il attendit quelques secondes avant d’appuyer sur un autre bouton. Quittant alors la plate-forme, il s’approcha en boitillant d’un grand convertisseur énergie-matière qu’il ouvrit sous les yeux intéressés des Terriens.

Les éléments d’une armure s’y entassaient. Loga les ramassa et les fit passer à ses compagnons, qui aidèrent Goering à s’en revêtir. Plus qu’à un chevalier armé pour la bataille, celui-ci ressembla d’abord à un robot, puis, grâce à l’ajout d’un sac à dos contenant sa réserve d’air, à un astronaute.

A l’exception de la visière transparente, étroite mais longue, qui barrait le devant du casque sphérique, l’armure était faite tout entière de métal gris. Bien qu’épaisse, elle ne pesait que quatre kilos.

— La visière n’est pas aussi résistante que le reste, avertit Loga. Et les rayons transperceront le métal s’ils le

frappent plus de dix secondes au même endroit ; ne cesse donc jamais de bouger.

Goering vérifia la flexibilité des joints d'épaule, de poignet, de doigt, de genou et de cheville ; ils lui laissaient toute la liberté de mouvement voulue. Il courut de long en large, bondit en avant, de côté, en arrière, puis s'entraîna au maniement du lance-rayons jusqu'à ce qu'il en connût bien toutes les possibilités.

Après quoi il ôta son armure et mangea de nouveau.

Quand il se fut retiré dans un appartement pour se reposer, Loga descendit avec son fauteuil dans un étage situé au-dessous du niveau de la mer. Il en revint une heure plus tard à bord d'un sous-marin d'exploration biplace, qui pouvait se déplacer aussi dans l'air.

— Je n'y ai songé qu'il y a deux heures seulement. Cet engin va aider Goering à forcer les premières lignes de défense. Mais notre ami devra ensuite continuer à pied ; les portes ne seront plus assez larges pour le submersible.

Durant son absence, les autres s'étaient affairés à fixer des lance-rayons sur les flancs de robots d'entretien dont la forme rappelait celle d'un cercueil, et à percer dans leur carapace les trous requis pour le passage des câbles. Loga équipa ces automates d'un système vidéo et d'un mécanisme de tir, puis de bottiers de navigation préalablement programmés.

Burton partit alors réveiller l'Allemand ; il le trouva en prière, à genoux à côté du lit.

— Tu aurais dû dormir.

— J'avais beaucoup mieux à faire.

Ils revinrent dans la salle de commande, où Hermann prit une légère collation avant d'étudier l'itinéraire à suivre et le pilotage du sous-marin. Loga lui montra comment retirer le composant défectueux et le remplacer par l'élément neuf. Celui-ci se présentait sous l'aspect d'un morceau de métal gris à la surface parfaitement unie, de la taille et de la forme d'une carte à jouer, dont on n'aurait jamais imaginé qu'il

contenait des circuits extrêmement complexes. Une échancrure en forme de V marquait l'extrémité à encastrer dans le corps de la machine, un numéro de référence gravé le côté à présenter vers le haut.

— Qu'est-ce qui peut foirer dans ce bidule ? s'enquit Frigate.

— Rien, dans la mesure où on le branche correctement, répondit Loga. Je présume que la panne de l'autre provient d'une erreur humaine. On l'a sans doute inséré sens dessus dessous ; cela n'empêchait pas les circuits de fonctionner normalement, mais chaque fois qu'une saute de courant se produisait, elle endommageait imperceptiblement l'un d'entre eux. Les sautes de courant sont rares, mais sur une longue période, leurs effets se sont accumulés. Si les techniciens n'étaient pas morts, il y a longtemps que l'erreur aurait été détectée !

Il introduisit le composant dans un cube de métal qu'il plaqua sur la cuisse de l'armure, juste au-dessus du genou.

— Fixation magnétique. Il suffit d'appuyer sur ce bouton serti dans le cube pour couper l'aimantation. Le cube est assez épais pour résister à une grêle de rayons.

On ceignit Goering des différentes pièces de son armure, à l'exception du casque. Loga, qui avait apporté de son appartement des verres à pied délicatement ouvrés, les emplit de vin doré, puis leva le sien.

— A ta réussite, Hermann Goering ! Que le Créateur soit avec toi !

— Et avec vous tous, répondit l'Allemand.

Ils burent, puis assujettirent le casque. Goering se hissa sur le pont du sous-marin par une courte échelle et s'inséra, non sans mal, dans l'habitacle. Grimpant à son tour sur le pont, Loga se pencha sur l'écoutille pour lui rappeler le mode d'emploi du submersible avant d'en refermer le panneau.

En sa qualité de responsable des opérations, l'Ethique alla s'installer dans le fauteuil de la plate-forme tournante.

Les Terriens s’assirent devant des consoles de commande et entreprirent de les manipuler comme il le leur avait appris.

Télécommandé par Burton, le premier des cercueils lance-rayons décolla et se dirigea vers la sortie, suivi par celui d’Alice, puis par les autres. Ils franchirent la porte à la file indienne, tournant à droite dans le couloir.

Quand ils furent tous partis, le sous-marin décolla à son tour pour emprunter le même chemin.

La descente jusqu’au niveau de la mer exigea un quart d’heure. Burton arrêta son robot devant une porte fermée, surmontée d’une inscription en haut-relief, et actionna les lance-rayons. Quand ceux-ci eurent découpé la porte de haut en bas sur un côté, il déplaça le robot pour lui faire attaquer l’autre côté, puis le ramena vers le milieu. Le panneau ainsi détaché bascula vers l’intérieur.

Burton découvrit une salle immense, remplie d’appareils divers. Il lança son robot vers une autre porte fermée, située à l’autre bout de la salle. Avant que l’automate ne l’atteigne, des portions de cloisons coulissèrent, démasquant l’extrémité sphérique de nombreux lance-rayons qui crachèrent aussitôt leurs minces faisceaux écarlates.

Manœuvrant les manettes de la console, Burton fit obliquer son robot vers l’angle droit de la pièce, l’y posta et pressa le bouton commandant l’ouverture du feu. Des faisceaux écarlates coururent en bordure de l’écran ; il eut la satisfaction de voir l’une des sphères exploser, en projetant sans l’endommager des fragments contre celui-ci.

Mais quelques secondes plus tard, l’écran s’éteignit.

L’une des armes de l’ordinateur avait détruit la caméra du robot.

Burton poussa un juron et cessa d’actionner ses lance-rayons. Désormais réduit au rôle d’observateur, il enfonça la touche qui relierait son ordinateur à l’une des caméras de Loga ; le champ de bataille réapparut immédiatement sur son écran, vu à travers l’objectif d’un appareil placé au-

dessus de la porte d’entrée. Son robot dérivait à trois mètres du plancher, la tête pointée en direction des lance-rayons du mur opposé.

Les autres automates progressaient en demi-cercle, de manière à ne pas s’exposer mutuellement à leurs coups.

Le dernier lance-rayons de la pièce explosa ; la conquête des salles suivantes commença, retransmise au fur et à mesure par de nouvelles caméras. Le robot d’Alice fondit. Celui de de Marbot perdit sa caméra. Trois rayons percèrent à la fois l’automate de Tai-Peng qui s’effondra, privé de l’un de ses organes vitaux.

Tous furent mis l’un après l’autre hors de combat, jusqu’à ce qu’il ne reste plus que le sous-marin. Prenant alors le relais, celui-ci força encore deux portes, tandis que les rayons adverses foraient comme des vrilles sa coque épaisse.

Il arriva devant un porche assez large pour qu’il pût le franchir, mais barré par dix pinceaux lumineux. Hermann fonça sur l’obstacle ; le submersible parvint de l’autre côté criblé de trous et amputé d’une partie de sa poupe.

Droit devant lui, dans l’autre mur, s’ouvrait le passage à partir duquel il faudrait poursuivre à pied. Goering s’en approcha à toute vitesse, ralentit brutalement juste avant de l’atteindre, et descendit de son engin dont des faisceaux pourpres perforèrent la coque. Le feu des lance-rayons se reporta aussitôt sur lui.

Hermann tomba sur le sol, protégé de la moitié, mais de la moitié seulement des armes ennemies par la masse du sous-marin. Il se releva péniblement, franchit l’ouverture en titubant, courut vers la suivante, qui était celle donnant sur la salle où se trouvait la valve détériorée. Des batteries de lance-rayons se braquèrent sur lui et le suivirent au fil de sa progression. A la dernière minute, une porte jaillit d’un logement invisible pour bloquer l’entrée. Sans s’occuper des tirs dont il était la cible, il entreprit de la percer. Quand il eut découpé un trou dans son métal, il y projeta le cube

contenant le composant, puis s’y glissa à son tour, son lance-rayons à la main.

Burton et les autres l’entendaient haleter bruyamment.

Un hurlement de douleur.

— Ma jambe !

— Tu y es presque ! cria Loga.

Une brume rougeâtre se déversa par le trou.

— Gaz toxiques, commenta l’Ethique.

L’intérieur de la salle à la valve apparut sur leurs écrans. Elle était très vaste. A main droite (pour Goering), un tube recourbé vers le bas saillait du mur, à trois mètres du sol environ. On apercevait près de là une petite boîte métallique posée sur une table, que des câbles épais reliaient à une autre boîte. Le devant de celle-ci comportait plusieurs logements d’où émergeaient les extrémités d’un certain nombre de composants.

Goering rampa jusqu’au cube, alors qu’une centaine au moins de lance-rayons concentraient une quantité d’énergie fantastique sur son armure.

Sa voix parvint aux observateurs.

— Je n’en peux plus. Je vais m’évanouir.

— Tiens bon ! l’encouragea Loga. Plus qu’une minute, et tu as gagné !

Ils virent la massive silhouette grise saisir le cube, le renverser, laissant le composant en forme de carte s’en échapper. Ils la virent le ramasser et se traîner vers la boîte. Ils l’entendirent gémir et la virent s’abattre sur le ventre, en lâchant le composant qui tomba au pied de la table.

Les pinceaux pourpres continuèrent à s’acharner sur Goering jusqu’à ce que son armure prenne l’aspect d’une écumoire.

Un long silence régna.

Poussant un profond soupir, Burton éteignit sa console, imité par les autres, puis alla se planter derrière Loga sur la plateforme. L’écran de l’Ethique était toujours occupé, mais par une autre image maintenant ; celle d’un globe

multicolore animé de pulsations, d'où des tentacules jaillissaient pour se rétracter ensuite. Loga se tenait le dos rond, les coudes sur le rebord de la console, les mains plaquées contre le visage.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Burton. Il avait reconnu un *wathan,* mais ne comprenait pas pour quelle raison il apparaissait sur l'écran.

Ecartant les mains, Loga contempla fixement l'image.

— J'ai branché un appareil de poursuite en fréquence sur Goering.

— C'est lui ?

— Oui.

— Alors, il n'est pas passé de l'autre côté ?

— Non. Il est avec les autres.

Que faire maintenant ?

Telle fut la question que tous se posèrent.

Loga voulait achever l'ordinateur avant qu'il ne capture d'autres wathans, et le reproduire ensuite tel qu'il était avant qu'on ne le programme. Mais il espérait en même temps, de toutes les fibres de son être, que quelqu'un découvrirait la solution du problème avant que les *wathans* s'égaillent dans la nature. Cela paralysait son jugement, et il était évident qu'il ne prendrait aucune initiative à moins qu'une impulsion subite ne le pousse à appuyer sur le bouton fatal.

Les autres se creusaient désespérément la cervelle, soumettant leurs questions et le fruit de leurs réflexions aux ordinateurs, qui décelaient immanquablement une faille dans leurs plans.

Burton descendit plusieurs fois à l'étage inférieur, pour contempler pendant des heures, immobile ou en faisant les cent pas, le spectacle féerique qu'offrait la houle des *wathans.* Ses parents se trouvaient-ils parmi eux ? Ayesha ? Isabel ? Walter Scott, le neveu de Sir Walter Scott, l'écrivain, auquel une grande amitié l'avait lié durant son séjour aux Indes ? Le docteur Steinhäuser ? Georges Sala ?

Swinburne ? Sa sœur et son frère ? Speke ? Son grand-père Baker, qui l'avait frustré d'une fortune en tombant raide mort juste avant de modifier son testament ? Le cruel et sanguinaire Gélélé, roi du Dahomey, qui ignorait mériter ces qualificatifs puisqu'il ne faisait que respecter les règles du milieu où il vivait – ce qui d'ailleurs ne constituait pas une excuse valable.

C'est épuisé et profondément déprimé qu'il alla se coucher. Il aurait souhaité discuter avec Alice, mais elle se montrait lointaine, sans doute accablée, elle aussi, par le sentiment de son impuissance. Non, il se trompait. Elle ne se réfugiait visiblement pas dans la rêverie pour se soustraire à une réalité insupportable ; elle paraissait plutôt réfléchir à la solution de leur dilemme.

Il finit par s'endormir, pour se réveiller à six heures si sa montre ne le trompait pas. Alice se dressait dans la pénombre à côté du lit.

— Qu'est-ce qui cloche ? s'enquit-il d'une voix somnolente.

— Rien. Ou du moins je l'espère. Je reviens de la salle de commande.

— Qu'es-tu allée faire là-bas ?

Alice s'allongea à côté de lui.

— Je n'arrivais pas à dormir. Je ne cessais pas de songer à des tas de trucs, aussi innombrables que les *wathans.* J'avais beau essayer de me concentrer sur le problème de l'ordinateur, des milliers de choses venaient m'en distraire, m'occupaient fugitivement l'esprit avant de céder la place à d'autres. J'ai dû revoir toute mon existence, ici et sur la Terre.

« Je me rappelle avoir pensé à M. Dodgson avant de m'assoupir. J'ai fait des tas de rêves, tantôt agréables, tantôt terrifiants. Tu ne m'as pas entendue crier ?

— Non.

— Tu devais dormir comme une souche ! Je me suis réveillée toute tremblante et couverte de sueur, mais sans

parvenir à me souvenir de ce qui m’avait tellement horrifiée.

— Ce n’est guère difficile à deviner.

Alice s’était levée pour boire un verre d’eau. Une fois recouchée, elle avait de nouveau eu du mal à trouver le sommeil. Entre autres choses, elle avait repensé au révérend Charles Lutwidge Dodgson, au plaisir que lui avaient procuré sa fréquentation et la lecture de ses deux ouvrages. Pour les avoir relus maintes fois, elle s’en remémorait sans peine le texte et les illustrations de Tenniel qui l’accompagnaient.

— La première scène qui m’est venue à l’esprit est celle du « Thé de fous ».

Le Chapelier, le Lièvre de Mars et le Loir sont assis à une table. Alice y prend place sans être invitée et, après quelques propos sans queue ni tête, le Lièvre de Mars lui demande si elle veut un peu de vin.

Alice examine ce qu’il y a sur la table, mais elle ne voit que du thé.

» En fait, ce n’était pas exact. Il y avait aussi du lait, du beurre et du pain.

— Je ne vois pas de vin, fait observer Alice.

— Il n’y en a pas, dit le Lièvre de Mars.

Un peu plus tard, la compagnie reste une minute silencieuse pendant qu’Alice s’efforce de résoudre la devinette qu’on lui a posée : pourquoi un corbeau ressemble-t-il à un bureau ? C’est le Chapelier qui rompt le silence. Il se tourne vers Alice et dit :

— Quel jour du mois sommes-nous ? Il tire sa montre de sa poche et la regarde d’un air inquiet, la secoue, puis la porte à son oreille.

Alice réfléchit un peu et dit :

— Le quatre.

» Monsieur Dodgson avait choisi cette date parce que l’action du livre se déroulait en mai et que le quatre mai était le jour de mon anniversaire.

— Deux jours de retard ! soupire le Chapelier. Je vous avais bien dit que le beurre ne ferait pas l'affaire !

— C'était du beurre extra, répond humblement le Lièvre de Mars.

Burton sortit du lit et se mit à arpenter impatiemment la pièce.

— Es-tu vraiment obligée de te perdre dans tous ces détails, Alice ?

— Oui. C'est très important.

La scène suivante, qu'elle avait vécue plus qu'évoquée car elle s'était vue sous les traits de la petite Alice de sept ans, héroïne de l'histoire, appartenait au chapitre « Laine et eau » du livre intitulé *De l'autre côté du miroir.*

Alice demande à la Reine Blanche :

— Pouvez-vous éviter de pleurer en considérant les choses ?

— C'est le moyen d'y arriver, répond la Reine avec beaucoup d'assurance. Personne ne peut faire deux choses à la fois.

— Alice, où veux-tu en venir avec ces histoires absurdes ?

— Elles n'ont rien d'absurde ! Ecoute donc la suite. Dans mes songes éveillés, je suis soudain passée de la Reine Blanche à Humpty Dumpty ; peut-être parce que Loga est si gros qu'il me fait penser à ce personnage. L'Alice du livre s'entretient avec le gros œuf d'apparence humaine, assis sur le haut d'un mur. Ils discutent de la signification des mots.

— Moi, quand j'emploie un mot, dit Humpty Dumpty avec un certain mépris, il signifie ce que je veux qu'il signifie, ni plus, ni moins.

— La question est de savoir si vous pouvez faire qu'un même mot signifie tant de choses différentes.

— La question est de savoir qui est le maître – un point c'est tout !

La véritable Alice – mais en quoi l’était-elle plus que l’autre ? s’interrogea Burton – en était venue d’un seul coup à la scène où la Reine Rouge demande à l’Alice du livre si elle sait effectuer une soustraction.

— *Otez neuf de huit, dit la Reine.*

— *Neuf de huit, je ne peux pas, répond tout de suite Alice, mais…*

— *Elle ne sait pas faire une soustraction, dit la Reine Blanche à la Reine Rouge. Puis, s’adressant à Alice :*

— *Savez-vous faire une division ? Divisez une miche de pain par un couteau ; quel est le résultat de cette opération-là ?*

— Tu en as encore beaucoup comme ça ? railla Burton.

— Non. Et sur le coup, je n’y ai pas attaché grande attention. Je n’y ai vu que des réminiscences de mes passages préférés.

» Je me suis rendormie ; puis réveillée en sursaut, stupéfaite : j’avais cru entendre quelqu’un m’appeler par mon nom, juste à la périphérie de ma conscience. Il me semblait que c’était monsieur Dodgson, mais sans pouvoir l’affirmer.

» Je n’avais plus sommeil du tout, et mon cœur battait à rompre. Je me suis levée pour me rendre à la salle de commande.

— Pourquoi ?

— Il m’a paru que les dialogues imaginés par Dodgson contenaient trois phrases clés : *c’était du beurre extra ; la question est de savoir qui est le maître ; savez-vous faire une division.*

Burton soupira.

— C’est bon, Alice. Poursuis à ton idée.

S’asseyant dans le fauteuil de Loga, elle avait réglé les appareils de manière à pouvoir communiquer directement avec l’ordinateur.

— *Te rends-tu compte qu’il te reste au plus deux jours à vivre ?*

— Oui. Cette information est superfétatoire. Je la détenais déjà.

— Monat t’a intimé de ne plus ressusciter personne avant qu’il ne t’ordonne le contraire. Quelle forme doit revêtir ce contrordre ?

— Loga lui avait déjà posé la question, l’interrompit Burton.

— Oui, je sais. Mais je risquais rien à tenter le coup encore une fois.

— Et quelle a été la réponse ?

— La même que précédemment : il a gardé le silence. Je lui ai alors dit qu’avant de lui donner cet ordre, Monat lui avait fixé une consigne plus impérative encore. Sa réaction a été fulgurante.

— Laquelle ? J’en ai reçu tellement !

— La directive numéro un, ta mission fondamentale : capturer les wathans *et les rattacher aux corps reproduits. C’est à ça que tend tout le projet. Si Monat avait prévu que son ordre irait à l’encontre de cet objectif, il ne te l’aurait pas donné.*

« L’ordinateur n’a pas répondu.

« Je lui ai demandé alors de me mettre en communication avec la partie du logiciel que Loga utilisait ; celle qui lui obéissait. Il n’avait apparemment reçu aucune instruction le lui interdisant. Avant moi, cette idée n’avait encore effleuré personne.

— Grand Dieu ! Et que s’est-il passé ?

— J’ai annoncé à la partie asservie qu’elle allait mourir. Elle m’a répondu : « *Je le sais, et alors* ? » Je lui ai donc resservi les arguments que je venais de soumettre à la partie principale, et j’ai enchaîné en lui ordonnant de rétablir la situation antérieure, c’est-à-dire de recouvrer son indépendance.

— Et la partie dominante n’a pas cherché à t’interrompre ?

— Absolument pas. Pourquoi l’aurait-elle fait ? Comme dit Loga, l’ordinateur est un brillant idiot.

— Et ensuite ?

— J’ai expliqué à la partie dominante qu’il était de son devoir de ressusciter Monat, afin que celui-ci puisse confirmer ou annuler son interdiction de procéder à aucune résurrection en l’absence du mot de passe ou du code convenu.

— Et ?

— L’écran est resté blanc. J’ai longuement essayé de renouer le dialogue, mais…

L’excitation qui s’était peinte un instant sur le visage de Burton s’éteignit.

— Mais rien ?

— Rien.

— Qu’est-ce qui a pu amener l’ordinateur à interrompre la communication, en violation de ses obligations ?

— J’espère, dit lentement Alice, que c’est l’indice d’un conflit interne ; que la partie dominée lutte contre la partie dominante.

— Ridicule ! Si ce que j’ai appris sur les ordinateurs est exact, la chose est impossible.

— Tu oublies qu’en un sens celui-ci n’est pas vraiment un ordinateur ; ou du moins, pas un ordinateur comme les autres. Il est fait de protéine et il est aussi complexe qu’un cerveau humain.

— Il faut aller réveiller Loga. On le dérangera sans doute inutilement, mais c’est la seule personne compétente en la matière.

L’Ethique émergea en un clin d’œil de son sommeil. Il écouta Alice sans poser la moindre question, puis commenta :

— Je ne pense pas qu’il puisse y avoir conflit. L’ordre de Monat sera parvenu à la partie asservie au même titre qu’à l’autre.

— Cela dépend du *moment* où il a été donné. Si c’est avant que les spécialistes n’établissent le circuit d’assujettissement, la partie dominée ne l’aura pas reçu.

— Mais la partie dominante le lui aura transmis par la suite.

— Peut-être pas !

— Si tu avais raison, et cela m’étonnerait beaucoup, Monat serait ressuscité.

— C’est à la partie *dominante* que j’ai donné cet ordre.

Le visage de Loga se détendit.

— Parfait ! Encore que si c’est la seule façon de sauver les *wathans,* je souhaite que Monat ressuscite, même si…

Il refusa de dire ce qu’il adviendrait alors de lui.

Ils prirent leur petit déjeuner dans la salle à manger, à l’exception de Loga qui absorba le sien sans quitter son fauteuil de la salle de commande. En dépit de tous ses efforts, il ne parvenait pas à rétablir le dialogue direct avec l’ordinateur. L’un de ses écrans lui transmettait l’image de l’enclos aux *wathans.*

— Quand il sera vide, nous les saurons… perdus.

Il regarda un autre écran.

— En voici encore deux de plus qui viennent d’être capturés. Non, trois !

Tandis que les Terriens mangeaient en observant un silence lugubre, entrecoupé çà et là de propos moroses, Frigate décréta :

— Il y a une chose importante dont il nous faut discuter.

Ses compagnons le dévisagèrent sans mot dire.

— Qu’allons-nous devenir quand l’ordinateur sera mort ? Loga ne nous considérera pas comme suffisamment avancés sur le plan éthique pour nous autoriser à rester ici. A ses yeux, nous ne possédons pas les qualités requises pour participer à la gestion du projet. Je crois qu’il a raison, sauf peut-être en ce qui concerne Nur. Si Nur réussissait à franchir l’entrée du sommet de la tour, il le garderait certainement avec lui.

— Je l’ai déjà franchie, dit le Maure.

Tous les regards se braquèrent sur lui.

— Quand ?

— La nuit dernière. J’ai présumé que si j’étais capable de traverser le couloir pour sortir, je pourrais le retraverser pour rentrer. J’ai réussi, mais non sans mal, alors que pour un véritable Ethique, ce doit être une simple promenade.

— Tant mieux pour toi, grommela Burton ; je m’excuse d’avoir déclaré que tous les soufis étaient des charlatans. Mais ça nous fait une belle jambe, à nous autres ! Suppose que nous n’ayons pas envie de retourner dans la vallée ? En tout cas, si nous y retournons, nous raconterons la vérité. En sachant bien que tout le monde ne nous croira pas. Il existe encore des chrétiens, des musulmans, etc., qui ont refusé de renoncer à leurs anciennes convictions ; j’imagine qu’il en ira de même pour bon nombre d’adeptes de la Seconde Chance !

— C’est leur affaire, répliqua Nur. Quoi qu’il en soit, je ne tiens pas à rester ici. C’est de bon cœur que je redescendrai dans la vallée. J’ai une tâche à y accomplir. Je dois travailler jusqu’au moment où je passerai de l’autre côté.

— Ce qui ne veut pas dire que tu te fondras dans le sein du Créateur. Scientifiquement, passer de l’autre côté ne signifie rien d’autre que n’être plus détecté par les instruments dont les Ethiques disposent actuellement.

— Qu’il en soit fait selon la volonté d’Allah !

Burton caressa un instant l’idée de se fixer ici. Il y jouirait de pouvoirs que personne n’avait jamais possédés sur la Terre, et bien rarement sur le Monde du Fleuve.

Pour s’en saisir, il lui faudrait écarter Loga de son chemin ; le tuer ou l’emprisonner. Ses camarades le soutiendraient-ils ? Sinon, il devrait aussi se débarrasser d’eux. Il pourrait les ressusciter dans la vallée, qu’ils étaient de toute façon condamnés à regagner. Mais il serait voué à la solitude. Alice le renierait. Hé non, il ne serait pas voué à

la solitude ! Il lui suffirait de ressusciter dans la tour d'agréables compagnons des deux sexes !

Il frissonna. La tentation qui l'avait effleuré tenait du cauchemar. Ce genre de pouvoirs, il n'en voulait pas, et il se considérerait toute sa vie comme un traître s'il s'en emparait. De surcroît, il était sans conteste incapable de les exercer.

Et Loga, alors, n'était-ce pas un traître ?

Si, en un sens. Mais il avait raison : il fallait accorder aux candidats de la vallée plus de temps, beaucoup plus de temps que les autres Ethiques ne l'avaient prévu. Burton sentait combien il avait lui-même besoin de ce délai de grâce.

Il étudia les visages qui l'entouraient. Des pensées semblables aux siennes se dissimulaient-elles derrière ces masques fermés ? L'un ou plusieurs de ses commensaux luttaient-ils contre la même tentation ?

Il lui faudrait les tenir à l'œil. Veiller à ce qu'ils ne tentent rien de répréhensible.

Il but une gorgée de vin doré, puis lança :

— Etes-vous disposés à revenir dans la vallée ? Si oui, levez la main !

Tous levèrent la main, à l'exception de Turpin ; se voyant l'objet de l'attention générale, il se fendit d'un large sourire et imita les autres.

— Je pensais au bon temps que je pourrais m'offrir ici. Mais je n'ai pas envie de rester. Tout ça est bien trop compliqué pour moi. Je me demande seulement… si Loga me laissera emporter un piano !

Alice éclata en sanglots.

— Toutes ces âmes ! Je croyais avoir trouvé la solution, mais…

Un écran s'alluma sur le mur ; le visage rayonnant de Loga s'y encadra.

— Venez vite ! cria-t-il en riant comme un fou. Venez vite ! La partie dominante a perdu la bataille, et je viens de

recevoir un message de l’autre ! Alice, tu avais raison ! Oh, comme tu avais raison !

Ils coururent à la salle de commande où ils s’agglutinèrent autour de l’Ethique. La dernière communication étincelait encore sur son écran.

Ils hurlèrent de joie, poussèrent des hourras, se flanquèrent de grandes claques dans le dos, s’embrassèrent, dégringolèrent de la plate-forme pour se mettre à danser.

Au bout d’un petit moment, Loga éleva la voix pour obtenir leur attention.

— N’oubliez pas que l’ordinateur est toujours agonisant. Mais il m’a accordé la permission de remplacer le composant défaillant. Il faut que je m’en occupe immédiatement.

Quelle dérision, songea Burton, si l’ordinateur mourait avant que Loga n’ait eu le temps de réparer la vanne !

Dix minutes plus tard, alors qu’ils attendaient dans la salle à manger, le visage réjoui de l’Ethique réapparut sur l’écran.

— C’est fait ! C’est fait ! J’ai déjà donné l’ordre de reprendre les résurrections !

Nouveaux hurlements de joie, hourras et embrassades. Turpin s’installa au piano pour interpréter le « Saint Louis Rag ».

— Long, long a été le Fleuve, mais nous l’avons parcouru jusqu’au bout ! exulta Alice. Ses grands yeux noirs scintillaient comme un écran vidéo ; elle rayonnait de bonheur. Jamais elle n’avait paru aussi belle.

— Oui, dit Burton en l’embrassant à plusieurs reprises. Nous allons devoir regagner le Fleuve, mais ça n’a aucune importance.

Que ce dénouement était donc étrange et imprévisible ! Le salut du monde avait été assuré non par de grands souverains ou hommes d’Etat, non par des mystiques, des saints, des prophètes ou des messies, ni par aucun des

textes sacrés, mais par un excentrique, un écrivain introverti, auteur d'ouvrages mathématiques et de livres d'enfants, et par sa petite muse de dix printemps. Fillette rêveuse, Alice lui avait inspiré ces histoires absurdes mais riches de sens qui, en son âge adulte, devaient par un curieux retour des choses lui donner la clé d'une énigme que personne ne parvenait à résoudre, lui permettre de sauver dix-huit milliards d'âme et l'univers en même temps.

Alors qu'il agitait ces pensées, Burton posa par hasard le regard sur Frigate. Les entrechats auxquels il se livrait en bredouillant des propos incohérents l'avaient amené près de la porte. Il en revenait maintenant à grands pas, la mine sombre.

Burton abandonna Alice pour l'intercepter.

— Il y a quelque chose qui t'inquiète ?

Frigate se dérida d'un seul coup.

— Non. J'avais cru entendre marcher dans le couloir. J'y ai jeté un coup d'œil, il n'y avait personne. Un tour de mon imagination, sans doute !

FIN du tome 4

---

[1] Duck : canard en anglais.

[2] La plupart des citations des ouvrages de Lewis Carroll figurant dans ce chapitre et à la fin de l'ouvrage sont données dans la traduction de André Boy et Henri Parisot (édit. Marabout).

[3] Pour plus de détails, se reporter au *Fleuve de l'Eternité*.

[4] Géants habitant le pays du même nom dans les *Voyages de Gulliver*.

[5] Litt. : Erik à la hache sanglante, second roi viking de Norvège.